



MARK HENWICK

AMBER FARRELL

LA DANSE DES ESPRITS

4



- [Couverture](#)
- [Titre](#)
- [Territoires des meutes de métamorphes](#)
- [I](#)
- [2](#)
- [3](#)
- [4](#)
- [5](#)
- [6](#)
- [7](#)
- [8](#)
- [9](#)
- [10](#)
- [11](#)
- [12](#)
- [13](#)
- [14](#)
- [15](#)
- [16](#)
- [17](#)
- [18](#)
- [19](#)
- [20](#)
- [21](#)
- [22](#)

- [23](#)
- [24](#)
- [25](#)
- [26](#)
- [27](#)
- [28](#)
- [29](#)
- [30](#)
- [31](#)
- [32](#)
- [33](#)
- [34](#)
- [35](#)
- [36](#)
- [37](#)
- [38](#)
- [39](#)
- [40](#)
- [41](#)
- [42](#)
- [43](#)
- [44](#)
- [45](#)
- [46](#)
- [47](#)
- [48](#)

- [49](#)
- [50](#)
- [51](#)
- [52](#)
- [53](#)
- [54](#)
- [55](#)
- [56](#)
- [57](#)
- [58](#)
- [59](#)
- [60](#)
- [61](#)
- [62](#)
- [Biographie](#)
- [Du même auteur](#)
- [Mentions légales](#)

Mark Henwick

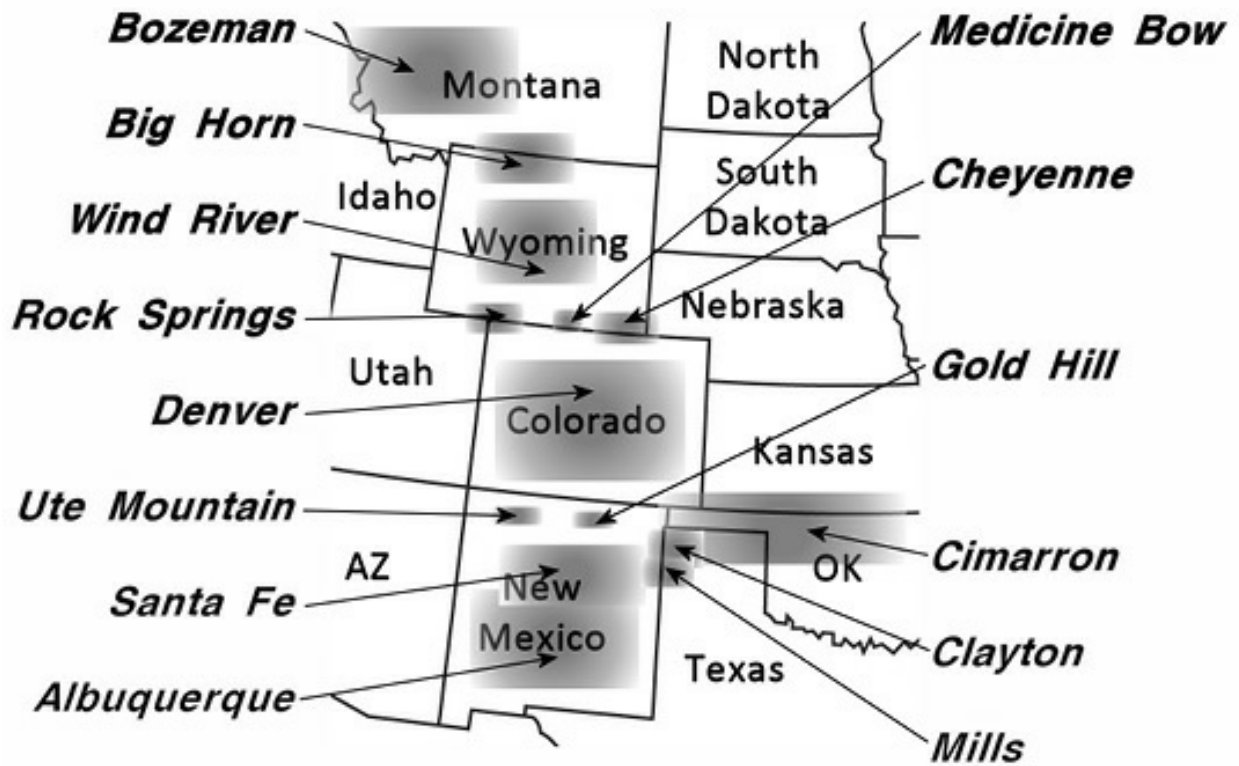
La danse des esprits

Amber Farrell – 4

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Alix Dewez

Milady

Territoires des meutes de métamorphes



I

NUIT DU MERCREDI

« Si tu n'arrives pas à croire que ta vie entière t'a menée à cet instant précis, c'est que tu n'es pas assez concentrée. »

Dixit Top, pendant ma formation dans l'Ops 4-10.

D'un autre côté, il avait aussi dit : *« Tu es le produit des milliers d'heures d'entraînement que nous t'avons fait suivre. Considère la situation dans son ensemble, ton instinct fera le reste. »*

Que se passerait-il si mon instinct me poussait à faire fausse route ?

Il était minuit passé. Cachée dans une épaisse couche de neige, derrière un champ de blé d'hiver, je scrutais le repaire des derniers Athanate du camp Matlal à Denver. Ou, plutôt, à une heure à l'est de la métropole, dans un coin reulé des hautes plaines – raison pour laquelle il nous avait fallu autant de temps pour les localiser.

En réalité, je n'avais aucun mérite ; c'était Nick Gray, le change-peau, qui m'avait donné l'info. Même si je lui en étais reconnaissante, je restais malgré tout sur mes gardes. Il était déjà allé bien au-delà de ses obligations contractuelles en m'aidant à sauver Emily Schumacher des griffes du docteur Noble. J'étais dans un tel état d'épuisement que je ne parvenais même pas à me rappeler ce que je lui avais promis s'il retrouvait les derniers Matlal. Probablement tout ce qu'il voudrait. Avec un bonus si nous arrivions à sauver les *toru* – leurs esclaves de sang.

D'où ma question suivante : où était passé Nick ? Tout ce que j'avais, c'était une série de SMS. Le premier disait simplement : « Planque des Matlal, Bow Creek Ranch », accompagné de coordonnées GPS.

Puis j'avais eu droit à :

« Il faut frapper cette nuit – ils lèvent le camp. »

« *Toru* à l'intérieur, agir avec prudence. »

Et enfin :

« RDV sur place dans une heure. J'ai une carte à utiliser. »

Ah oui ! la fameuse carte blanche que je lui avais accordée. Comment ça pourrait mal tourner ?

Mais peut-être y avait-il justement eu un incident. L'heure était largement passée, et aucune nouvelle de Nick. Ce contretemps m'inquiétait. Et si c'était un piège ? S'il n'était pas l'auteur des messages ? Il serait très imprudent de s'en prendre au change-peau, mais, si quelqu'un avait pris ce risque pour nous attirer dans une embuscade à l'aide de son portable ?

La neige gelée m'engourdissait déjà les mains et les pieds ; la crainte d'avoir été dupée me donnait l'impression de sentir tout ce froid se cristalliser dans mon ventre comme un bloc de glace.

Non. Seul Nick aurait pu faire ce commentaire sur la carte. Je m'étais une poignée de neige sur le visage afin de m'éclaircir quelque peu les idées. Certes, on m'avait entraînée à évaluer les risques dans une situation donnée, mais jamais à mettre en place une opération alors qu'une louve à moitié dissidente et une Athanate peut-être à moitié Basilikos geignaient dans ma tête. Mon cerveau partait dans tous les sens ; trop d'informations sensorielles, trop d'instincts en concurrence.

Concentre-toi.

Je fouillai de nouveau la zone du regard. Nous avions choisi d'arriver juste après le coucher du soleil, ce qui nous avait laissé le temps d'effectuer une reconnaissance préliminaire du terrain avant de nous poser à portée de tir du corps de ferme. Pourtant, j'avais le sentiment que quelque chose nous échappait. La maison comportait un bardage en bois gris clair et de petites fenêtres blanches. Aucune lumière, et une chaleur minimale. De pâles pointes de neige montaient à l'assaut des murs.

La demeure semblait inoccupée, même si le mot qui me venait à l'esprit était plus sinistre : *à l'abandon.*

Stratégiquement placée sous le vent, je flairais avec mon nez de louve l'odeur caractéristique de la Maison Matlal dans l'air glacé de la nuit. Elle émanait principalement de la grange – une immense structure en bois goudronné qui se dressait, menaçante, derrière la maison. Juste à côté, le toit et le bras d'une tractopelle jaune dépassaient de la neige. D'autres véhicules étaient garés dans la cour, entre les deux bâtiments : un fourgon et plusieurs

voitures. On avait entièrement déneigé cet espace, de même que la route qui y menait. Preuve s'il en est que les Matlal comptaient partir cette nuit-là.

La grange était donc notre cible. Contrairement à la maison, qui apparaissait vide et froide à mes yeux de louve, elle illuminait la nuit, sa signature thermique s'échappant telles des volutes de fumées par le moindre interstice. Ils s'étaient tous rassemblés dans la bâtisse – mais pourquoi ? Était-ce l'heure de leur repas ? Servait-elle de prison pour leurs *toru* ?

Mon vague sentiment de malaise s'accroissait. Quelque chose clochait.

Je consultai une nouvelle fois mon portable. Pas de réseau. Zut ! impossible de savoir quand, ou si, Nick arriverait – lui ou tout autre renfort. La plupart des Altau s'appliquant à aménager des défenses pour mieux faire face à une attaque de grande envergure des Basilikos, on m'avait confié la tâche de traquer les derniers survivants de la Maison Matlal – menace somme toute moindre. Cependant, j'avais très peu de ressources à ma disposition pour mener cette mission à bien ; la Maison Altau était dispersée sur tout le continent pour s'occuper des nouvelles sous-Maisons. Le Refuge n'était plus qu'une coquille vide.

Même les membres de la Maison Farrell-meute Deauville étaient trop éparpillés. Alex se remettait encore de ses blessures après notre combat contre le docteur Noble, tandis qu'Olivia s'efforçait d'aider la meute de Larimer à digérer la trahison du psychiatre. Pia était rentrée à Manassah afin de veiller sur Jen. Je n'avais pas réussi à joindre Tullah. Il ne me restait donc que David et Julie, que j'avais postés à des points stratégiques autour du ranch. Bian était en route, avec les quelques personnes qu'Altau pouvait mobiliser dans l'immédiat. Quant à Nick, il était toujours aux abonnés absents.

À huit cents mètres de là, de l'autre côté du ranch, des cariacous s'ébrouèrent. Je remuai, salivai. Ma louve voulait partir en chasse et manger de la chair fraîche.

Beurk !

Je réprimai cette impulsion. Si ma louve et mon Athanate me donnaient des avantages fabuleux, elles ne cessaient néanmoins de s'aiguillonner mutuellement. Quand je n'en avais qu'une à gérer, c'était comme chevaucher un tigre – exaltant, tant qu'on reste sur son dos. Malheureusement, cette fois, elles s'y mettaient toutes les deux. J'espérais qu'un jour elles arriveraient à trouver un équilibre tout en me laissant maîtresse de mon corps. En attendant,

j'avais une mission à accomplir et leurs chamailleries étaient une dangereuse distraction.

Bian détourna aussi mon attention lorsqu'elle se coula près de moi telle une anguille, se créant à trou à sa taille dans la neige.

— C'est pas trop tôt, maugréai-je sans quitter le ranch des yeux.

Son souffle me parut brûlant sur mes oreilles gelées. Encore une distraction.

— Il faut dire que tu me fais toujours venir dans des endroits de rêve, Bambi. Mais, en l'occurrence, n'importe qui aurait pu te prendre par surprise, murmura-t-elle. Avec toutes sortes de mauvaises intentions.

J'esquissai un sourire dans l'obscurité. Ses intentions étaient toujours mauvaises... ou peu catholiques.

— Julie couvre mes arrières, me défendis-je.

— Et donc ?

— Pendant que tu t'approchais en tapinois, tu avais certainement un petit point rouge derrière la tête.

Elle souffla, puis se retourna pour voir si elle pouvait repérer Julie.

Bon courage.

Je m'étais dégotté un anorak blanc et un jean clair qui ne ressortait pas trop sur la neige. Bian portait une tenue de camouflage hivernal complète. Elle avait troqué son katana contre un sabre noir à l'allure futuriste aussi long que son bras et portait un fusil à canon court accroché dans son dos. Julie était quelque part derrière nous, invisible avec sa combinaison de travail blanche.

— Qui as-tu amené ? demandai-je à voix basse.

— Tom et Paul sont là-bas, répondit-elle en tendant un doigt dans leur direction. J'ai aussi quelques personnes en appui : Elizabetta, et trois autres membres de clans qui ont insisté pour venir. (Elle soupira.) Au moins, ceux-là restent en retrait. L'un d'eux fait le guet sur la route.

Certes, Tom et Paul étaient aguerris, mais nous n'étions en fin de compte que six. Sept, si Nick daignait se pointer. Les membres de clans n'avaient aucun entraînement et ne jouissaient pas des aptitudes surnaturelles des Athanate. Sauf cas de force majeure, ni Bian ni moi ne chercherions à les impliquer dans l'attaque.

— Des nouvelles de Nick ? m'enquis-je.

— La dernière fois qu'il nous a appelés, il était dix minutes derrière nous.

— Je commençais à m'inquiéter.

— Il a croisé la route de deux autres Matlal en ville. Apparemment, il leur a arraché la tête. (Elle frissonna avec délicatesse.) Il me plaît.

Je lâchai un petit rire et pris la radio qu'elle me tendit. Elle avait apporté un dispositif tactique qui me permettait de m'adresser à toute l'équipe, comme lors de mes opérations dans l'Ops 4-10. Un de ces jours, il faudrait que je m'en procure quelques-uns pour ma Maison.

— Paul, rejoins David derrière la grange, ordonnai-je. Tom, Julie, venez vous aligner sur moi. Elizabetta, restez tous en retrait et attendez Nick.

Ils répondirent l'un après l'autre : message reçu. Tom et Paul avaient fait l'armée, et David avait déjà travaillé avec moi. Ça ne valait pas une équipe parfaitement entraînée mais, avec un peu de chance, nous bénéficierions de l'élément de surprise. De plus, j'avais Julie pour me seconder. Sans parler de Bian, terrifiante quand elle se lâchait complètement. Ça devrait suffire. Du moins, en théorie.

L'Athanate se colla à moi pour me souffler à l'oreille :

— Écoute-moi bien, Bambi. Les Matlal ont probablement détenu ces *toru* pendant un long moment au Mexique. Ceux qu'ils ont amenés ici sont certainement les plus dociles, tellement habitués à leur sort qu'ils ne cherchent pas à s'échapper.

Je hochai la tête en signe de compréhension. En d'autres termes, on ne pourrait pas compter sur eux pour nous aider. Me retournant, je lui murmurai à mon tour à l'oreille :

— Je suis sûre que tu as un tas de choses à m'apprendre, petite sœur, mais la libération d'otages n'en fait pas partie.

— Ça ressemble à une invitation... Tu rougis.

En effet. Je n'avais pas vraiment réfléchi à ma formulation. Encore une fois.

— Comment peux-tu le savoir, Bian ? Il fait noir comme dans un four.

— Ton visage est devenu plus chaud.

— On entend du bruit dans la grange, nous interrompit David par radio.

Julie se glissa à côté de moi dans la neige.

« BOUM ! »

— Bon sang ! c'était quoi ce bruit ?! demandai-je.

« BOUM ! »

— Un tambour, répondit David. Un gros. Ça vient de la grange. Et ils psalmodient un chant étrange.

Un tambour ? Une psalmodie ? Oh merde !

Le froid que je m'efforçais d'ignorer depuis le début m'enserra soudain le cœur de ses doigts glacés. Je me levai aussitôt en annonçant à la radio :

— Les amis, c'est la merde ! On intervient tout de suite. Julie, avec moi. Tom avec Bian à cinq mètres derrière nous. Paul et David, restez dehors et arrêtez tous ceux qui tenteraient de fuir. Elizabetta, ne bougez pas jusqu'à nouvel ordre. Il faut frapper vite et fort. Pas de discussion.

Je courais déjà, pataugeant dans l'épais manteau de poudreuse, les mains serrées sur ma mitrailleuse, Julie sur mes talons.

« BOUM ! »

— Colle-moi illico un pain de C-4 sur la porte de la grange, grognai-je.

— Compris, répondit Julie avec une formidable économie de mots.

Traversant la cour entre le ranch et la grange, je tendis un doigt sur le côté pour indiquer à Tom et Bian leur position. Heureusement, cette dernière obéit sans broncher.

Parfait. Pas le temps d'expliquer mes décisions.

« BOUM ! »

Julie et moi déposâmes nos sacs à dos. Puis, avec des gestes rapides mais silencieux, nous enfonçâmes les charges malléables dans l'intervalle entre la porte coulissante et son encadrement, et en collâmes d'autres autour des pièces qui maintenaient les rails.

« BOUM ! » tonna de nouveau le tambour, si puissant que je le sentis résonner dans ma poitrine. À mesure que son écho se dissipait, le murmure des voix enfla. Un frisson de terreur me parcourut. Ces Athanate façonnaient ce que les Adeptes appelaient un « rouage », une manipulation de l'énergie paranormale. Le leur n'avait rien de bénéfique.

— C'est bon, dit Julie en plantant son détonateur à retardement dans le plastic une demi-seconde avant moi. Charge amorcée.

— Charge amorcée, confirmai-je de mon côté. Réglage sur trois secondes à mon signal. Deux, un, vas-y.

Les minuteries enclenchées, nous plongeâmes sur le côté pour nous abriter. Nous n'avions pas la possibilité d'installer une amorce unique ; j'espérais que nous avions bien synchronisé nos comptes à rebours. Et que la porte était moins solide qu'elle n'y paraissait.

Elle l'était.

« BOUM ! »

« BOUUM !! »

L'explosion engloutit le son du tambour tandis que le contour de la porte se désintérait dans un nuage de feu et d'éclats de bois. Sans perdre de temps, je plongeai la main dans ce brouillard pour arracher le reste, qui s'effondra vers l'extérieur, puis je m'élançai dans la grange, mitrailleuse en avant. Julie s'y engouffra en même temps telle une ombre létale, avec une rapidité et un sang-froid incroyables.

Seigneur ! que c'était bon de travailler de nouveau avec elle ! Je pouvais ignorer tout ce qui se passait à ma droite ; elle s'en occuperait.

Pendant, nous nous arrê tâmes brusquement. Pendant un long moment, il me fut impossible d'appréhender ce que je voyais.

Devant nous, une pyramide à étages de style aztèque occupait la grange du sol au plafond. Et même plus bas que le sol – on l'avait déterrée. En nous précipitant à l'intérieur, nous avons failli tomber dans les étranges douves étroites qui entouraient l'édifice. Une odeur écœurante de fumée de bois, de paraffine et de sang empoisonnait l'air. Des lampes à huile posées sur de petites planches flottaient dans le fossé, et des braseros fumants se dressaient aux quatre coins de la ziggourat, à chaque niveau. Bien que leur lumière vacillante atteignât à peine les murs, mes yeux de louve me permettaient d'y voir aisément.

L'atmosphère était étouffante, mais elle ne suffisait pas à expliquer pourquoi tout le monde était nu. La même terreur glaciale m'envahit ; ce lieu respirait l'énergie maléfique.

Julie ouvrit le feu : « Pan ! Pan ! Pan ! » Les détonations me tirèrent de mon hébétude. Et un de moins.

Un homme sauta du second étage au premier en brandissant un long couteau, le corps luisant de sueur, prêt à frapper. Un masque doré dissimulait la partie supérieure de son visage, mais un rictus haineux lui déformait la bouche. Alors qu'il prenait son élan pour franchir les douves, je pointai mon arme sur lui. « Pan ! Pan ! » Ses jambes se dérochèrent et la deuxième balle lui perfora la gorge en direction du cerveau, rendant un troisième tir inutile. Il tomba dans le fossé. Un autre Matlal se jeta vers moi, une femme cette fois ; même couteau, même masque. Encore légèrement assourdie par l'explosion, j'entendis néanmoins son cri strident. « Pan ! Pan ! Pan ! »

Je vis, ou plutôt *sentis* Bian passer entre Julie et moi pour sauter par-dessus les douves et s'élançer vers les étages supérieurs. Elle se dégagea un passage

à l'aide de sa lame noire ; hommes et femmes tombèrent comme des mouches autour d'elle, laissant apparaître de plus petites silhouettes recroquevillées de peur sur les grandes marches.

Plus petites ?

Seigneur ! il y avait des enfants dans la grange. Les *toru* étaient des enfants !

Le cœur au bord des lèvres, je franchis à mon tour le fossé et gravis les deux premières plates-formes, où un Matlal menaçait deux enfants avec un couteau en leur maintenant la tête au sol. Je sautai par-dessus les enfants en tuant leur ravisseur du même coup. Leurs hurlements aigus m'emplirent les oreilles. Un autre Matlal, au niveau supérieur. Le temps sembla ralentir tandis que la masse des corps se resserrait et qu'il devenait de plus en plus difficile de protéger les enfants. Un autre assaillant. Puis un autre.

Certains des Matlal se ruèrent vers une porte latérale pour prendre la fuite. Je ne cherchai pas à les rattraper : David et Paul se chargeraient d'eux.

Notre entrée fracassante les avait totalement déstabilisés. Appliquant le manuel à la lettre, nous surfions sur l'onde de choc, frappant le plus vite possible pour ne pas leur laisser le temps de s'organiser. Bian avait foncé jusqu'à la pointe de la pyramide comme un cheval furieux.

Pourtant nous étions encore trop lents.

Le sommet de la pyramide était constitué d'une dalle de pierre grise de la taille d'un petit lit. Un sang frais commençait à couler sur les côtés déjà striés de taches sombres. Un homme se tenait là, son gros casque doré et son masque complet lui conférant une expression d'effroyable cruauté. Une sorte de grand prêtre. Sa peau couverte de sueur luisait comme celle d'un serpent. Un corps – celui d'un enfant – gisait sur la dalle devant lui. L'homme abattait déjà son poignard, la lame dorée étincelant dans la lumière des flammes. Nous arrivions trop tard.

Puis son bras sectionné dégringola les marches en projetant du sang partout.

Le prêtre écarquilla les yeux derrière son masque, sidéré, comprenant à peine ce qui venait de lui arriver tant la justice du sabre lancé par Bian avait été expéditive.

« Pan ! » Ma balle se logea entre ses sourcils, lui enfonçant des fragments de masque dans le cerveau.

Puis Bian atteignit l'autel, repoussant le cadavre du prêtre pour se pencher

fébrilement sur l'enfant.

Julie et Tom abattirent deux autres Athanate. Puis, aussi brusquement que ça avait commencé, ce fut terminé.

2

Je balayai l'intérieur de la grange du regard, à la fois stupéfaite et révoltée. Les rebelles Matlal avaient construit un temple aztèque avec des traverses de voie ferrée, de la terre et d'imposantes dalles de pierre. Un escalier fendait les cinq grands étages jusqu'au sommet. Les douves qui entouraient la structure semblaient droites et bétonnées sous un revêtement évoquant celui d'une piscine. Chaque étage était bordé de traverses et recouvert de béton. Les marches de l'escalier étaient une succession de blocs de pierre frustes.

Tout cela caché dans un ranch, sur les hautes plaines du Colorado.

J'avais effectué quelques recherches sur Luc Matlal, l'ancien doyen de la Maison Matlal. Je savais que certains groupes politiques radicaux au Mexique affirmaient le compter dans leurs rangs. Ils avaient pour ambition commune de restaurer un État nahua, utopie qui ressemblait bien à l'homme arrogant que j'avais rencontré.

Toutefois, ça n'expliquait pas ce délire.

Matlal ne m'avait pas donné l'impression d'un chef militaire qui chercherait à occuper ses troupes avec des projets de construction. La tractopelle dehors avait sans doute permis de réaliser le gros de l'excavation, et ils avaient pu réutiliser une partie de la terre pour le cœur de la ziggourat, mais avaient aussi eu besoin de gravats et de matériaux – pierre, béton, traverses. Une logistique qui impliquait le passage de camions, des déchargements dans la cour, le va-et-vient de véhicules de chantier.

Il n'y avait sans doute personne pour remarquer ce remue-ménage dans un trou aussi paumé. Cependant, l'édification de ce truc avait dû leur prendre trois semaines au bas mot.

Pourquoi se lancer dans une telle entreprise ? Dans l'unique dessein de satisfaire l'obsession de Matlal pour l'histoire nahua ? Jusqu'au sacrifice des enfants ?

Une sensation de nausée me tordit l'estomac. C'était horrible et insensé, même pour des Basilikos. Une aura démoniaque émanait de la structure. Tel un soleil de midi dans le désert, elle me donnait la sensation que ma peau s'asséchait – je la sentais me démanger, me tirer, me brûler.

Cela faisait à peine quelques minutes que nous avions sécurisé les lieux ; tout le monde nous avait rejoints à l'intérieur. J'aurais eu du mal à mettre suffisamment d'ordre dans mes idées pour donner des instructions par radio. Heureusement, Elizabetta et les autres intimes étaient entrés et avaient pris le relais. Ensemble, ils administrèrent des calmants à des enfants effrayés, paniqués, les enveloppèrent dans des couvertures de secours et les emmenèrent dans la maison. Ils s'attachèrent également à soigner les blessures légères.

Elizabetta s'arrêta quelques secondes devant moi pour s'assurer que je n'avais rien, puis monta jusqu'à l'autel pour aider Bian. La victime sacrificielle avait une longue entaille à la poitrine, mais le prêtre – ou quel que soit le titre qu'il se donnait – n'avait pas eu le temps de lui en infliger d'autres. Je laissai les deux femmes s'en occuper ; je ne leur serais pas d'une grande aide et je craignais que le sang excite ma louve.

David se tenait au pied de la ziggourat, près d'un immense tambour fabriqué avec un récupérateur d'eau de pluie de trois cents litres. Il semblait aussi décontenancé que moi par ce décor invraisemblable, mais il m'adressa un hochement de tête : tout s'était bien passé dehors.

Tom et Paul revinrent.

— La maison est vide, déclara Tom. Ils avaient fait leurs bagages, ils étaient prêts à partir.

Quelque chose dans sa manière de le dire me mit la puce à l'oreille.

— Mais sans les enfants, complétai-je.

— Sans les enfants, confirma-t-il en s'essuyant la main sur sa chemise, comme s'il se sentait sale après avoir touché les affaires des Matlal. Est-ce que ça va ?

J'opinai du chef tout en m'abandonnant à de nouvelles réflexions, de plus en plus perplexes.

Massacrer les enfants avant de décamper n'avait malheureusement rien de surprenant pour les Matlal. Ils avaient certainement prévu de se séparer en petits groupes pour mieux passer la frontière au sud du pays et se réfugier au Mexique, dans le secteur de Matlal. Les enfants risqueraient d'attirer

l'attention sur eux. De plus, s'ils traversaient le désert, les gamins ne survivraient peut-être pas au voyage.

Mais pourquoi cette mise en scène élaborée ? À quoi rimait cette mascarade ?

Je ne parvenais pas à me débarrasser de la sensation tenace que la ziggourat était une sorte de réplique imparfaite, peut-être d'un autre temple.

Qu'avait trafiqué Luc Matlal dans le secret de ses propriétés mexicaines ? Qu'avait-il découvert ? Lorsque j'avais lu son dossier la première fois et pris connaissance de ses affiliations aux partis nahuas, j'avais considéré cet élément comme une simple manœuvre politique de sa part. Et si cela cachait autre chose ?

Quoi que ce soit, je l'avais d'abord *ressenti* ; avant même de m'approcher de la grange, j'avais détecté cette aura maléfique. Et, même si la sensation était plus faible après l'extermination des Matlal, elle persistait, comme l'image rémanente d'une lumière vive quand on ferme les yeux. Une image qui n'avait rien d'une forme fixe ; de fins arcs électriques semblaient danser tels des serpents fluorescents à la surface de la pyramide.

Je n'avais absolument pas remarqué ce détail lorsque nous avons fait irruption dans la grange. Je tendis une main hésitante pour toucher les marches, m'attendant plus ou moins à recevoir une décharge.

Rien.

La fumée m'embrouillait le cerveau. Avaient-ils mis un quelconque psychotrope dans ces braseros ?

À l'aide d'un casque doré que je ramassai par terre, je pris un peu d'eau dans les douves et éteignis les flammes. L'odeur de la paraffine recouvrit peu à peu les émanations capiteuses des braseros. Je laissai les lampes flottantes ; elles semblaient inoffensives.

Dans la pénombre accrue, des ombres menaçantes me parurent dégouliner des murs en bois pour former une flaque par terre.

Je frissonnai. J'avais inhalé trop de fumée.

Tom raccrocha son portable. Bian étant occupé, il me fit directement son rapport.

— Nick Gray sera là dans quelques minutes. D'autres intimes sont en route. Je me suis également permis de faire appel à la meute, j'espère que ça ne te dérange pas. Ils vont nous envoyer une dizaine de personnes pour nous

aider à tout nettoyer. (Il donna un coup de pied dans la pyramide.) Le site entier doit y passer.

Bien que Felix ait insisté pour que nous n'impliquions pas sa meute dans nos querelles d'Athanate, tous les paranormaux avaient cependant conscience de la nécessité de détruire les preuves de notre existence.

— Il y a sûrement d'autres cadavres dans les parages, dis-je. Trouve-les. Ils auront probablement utilisé la tractopelle pour creuser une fosse, donc ça ne devrait pas être trop dur.

Je me forçais à conserver un certain recul professionnel sur la situation pour ne pas trop penser aux petits corps emprisonnés dans l'étreinte sombre et glacée de la terre. Je pris une profonde inspiration, chassant ces visions macabres de mon esprit.

— Quand ce sera fait, élimine les preuves que tu trouveras dans la maison et mets le feu à la propriété.

Avec un grognement, il se tourna vers la ziggourat pour évaluer les efforts nécessaires à sa destruction.

— Enfin, soupira-t-il, je suppose qu'on a trouvé tous les Matlal maintenant.

Je secouai la tête en signe de dénégation. J'avais compté les corps : il manquait quelqu'un. La femme aux cheveux argentés qui m'avait collé une raclée à Cheesman Park, juste avant l'arrivée providentielle du FBI. Je pouvais certainement y voir la confirmation que c'était elle l'indic de Nick. Quelques jours auparavant, ce dernier m'avait informée qu'elle était prête à nous fournir des renseignements – en échange d'une place dans la Maison Farrell. Cette contrepartie était-elle incluse dans la carte blanche que je lui avais accordée ? J'avais l'esprit encore embrumé, mais, non, je me rappelais que Nick m'avait demandé de parler à son informatrice, et j'avais accepté. Ensuite, il avait ajouté qu'elle souhaitait rejoindre ma Maison. J'étais certaine de n'avoir rien promis à cet égard. Comment s'était conclue cette conversation déjà ?

Bon sang ! j'avais déjà assez d'ennuis comme ça. Si en plus je n'arrivais pas à me souvenir de détails aussi importants, la situation ne risquait pas de s'améliorer.

Tom et Paul descendirent d'un étage pour s'entretenir avec David.

— Tout ça ne me dit rien qui vaille, commença Tom. Outre le fait qu'ils ne cherchaient pas à s'enfuir...

— Attends, l’interrompis-je.

Le trou béant laissé par l’explosion avait permis à la fumée de se dissiper, m’aérant l’esprit du même coup. Si mon flair surnaturel ne s’était pas encore remis de ces agressions olfactives, mon ouïe de louve était de nouveau opérationnelle.

Il y avait des armoires à outils au fond de la grange, si ordinaires qu’elles détonnaient dans cet environnement. J’avais entendu un bruit de ce côté.

Dès que je fis un pas vers les rangements, une fille – à peine plus âgée que les autres enfants – surgit du mince espace entre les meubles et se précipita vers la porte, visiblement terrifiée. Tom se mettait déjà sur son chemin en levant les mains ; Julie était près de l’entrée. Ils l’attraperaient aussi gentiment que possible.

Je restai concentrée sur les placards, les narines frémissantes, et m’approchai, inexplicablement attirée. Personne ne se cachait entre eux, ni au-dessus, ni en dessous.

Et pourtant...

Loin des braseros, mon nez de louve me révélait qu’ils n’étaient pas vides. Posant ma mitrailleuse, je m’agenouillai près du rangement de droite, un vieux placard en bois réaménagé dont l’une des portes était entrebâillée. Je l’ouvris prudemment.

Il était recroquevillé dans le caisson exigu qui accueillait autrefois le tiroir du bas. Je n’aurais pas cru cela possible, mais il était parvenu à s’y tasser et à se retourner à moitié, avant de finir coincé. À première vue, il serait difficile de l’en déloger.

Son visage n’était qu’à quelques centimètres du mien, en partie caché par un vieux tournevis avec un manche en bois qu’il serrait dans sa main comme un couteau. Il tremblait de peur en me regardant avec des yeux de chouette.

Je n’avais pas du tout envie de l’extirper de force de sa cachette, ou de le traumatiser davantage. Aussi reculai-je de deux pas en me penchant très bas pour rester à son niveau et l’empêcher de voir l’arme par terre, derrière moi. Je le regardai fixement, ignorant tout le reste. C’était à moi de sauver ce petit bonhomme.

— C’est fini, lui dis-je d’une voix douce. Je suis là pour t’aider, et nous pourrons sortir d’ici ensemble dès que tu seras prêt. Tout ira bien.

Son visage effrayé venait-il de se décrisper légèrement ? Comprenait-il ce que je lui disais, ou était-il simplement rassuré par ma voix ?

Je répétais mes encouragements en espagnol. Aucune réaction.

— *Hablo español como una gringa*, m'excusai-je en souriant.

Un hochement de tête presque imperceptible. *On progresse*.

De nouveaux bruits s'élevèrent derrière moi, et il jeta par-dessus mon épaule un regard apeuré.

— *No es nada*, lui assurai-je. *Estás a salvo*.

« Ce n'est rien. Tu es en sécurité. »

Il essayait de voir ce qui se passait près de l'autel. J'entendais Elizabetta et Bian. Y avait-il une note de triomphe dans leur voix ? Pouvaient-elles recoudre la gamine et la sauver ? Avait-elle perdu beaucoup de sang ?

Alors qu'il tendait le cou, j'aperçus des cicatrices. Certaines très vieilles, d'autres partiellement guéries, encore rouges et gonflées. Et d'autres très récentes.

Je serrai les dents, furieuse.

En l'entendant gémir, je me rendis compte que mon regard était devenu aussi froid que la glace. Je fis une grimace et tentai de souffler pour détendre les muscles de mon visage.

— Ce n'est pas toi. Ce sont les gens qui t'ont infligé ces marques. (Je tendis un doigt vers lui avant de porter la main à mon cou.) Les Matlal. Ils sont morts. *Todos muertos*. Ils ne peuvent plus te faire de mal.

Il secoua la tête avec force. Il avait dû comprendre, du moins partiellement.

Alors que veut-il dire en secouant la tête ? À quoi pense-t-il ?

Je voulais le faire sortir, mais sans le toucher. Les Matlal l'avaient déjà suffisamment fait. Comment procéder ?

Il remua les lèvres, mais il n'en sortit qu'un son déformé.

— Tu peux répéter ? demandai-je en me penchant plus près.

— T-tuer, bredouilla-t-il avec un fort accent.

Je me mordis la lèvre inférieure. Peut-être pensait-il que nous n'avions pas éliminé tous les Matlal.

— Ils ne peuvent pas te tuer, ils sont morts. Tu peux venir avec nous, nous te protégerons. On t'emmènera manger quelque chose, ajoutai-je en constatant sa maigreur. Tu aimes les hamburgers ? (Il écarquilla de nouveau les yeux.) Les tacos ? Les milk-shakes ?

Cette fois, il parut comprendre. Peut-être étais-je parvenue à établir un lien finalement. L'espace d'une seconde, je me demandai s'il avait déjà goûté un milk-shake ou un hamburger. Avec quoi le nourrissaient-ils ? Avait-il des

souvenirs d'avant les Matlal ? D'où venait-il ? L'avait-on enlevé à ses parents ? Trop de questions et je ne pouvais lui en poser aucune pour le moment.

J'avais au moins obtenu un semblant de réaction. Qu'est-ce qui pourrait faire envie à un enfant de huit ans sinon ?

— On t'emmènera dans un endroit plein de jouets et de jeux. Tu sais, les jeux vidéo ? Tu pourras jouer. Ça te plairait de jouer à des jeux vidéo ?

Sa réaction fut plus nette ; il savait très bien ce que c'était. Peut-être les Matlal le laissaient-ils s'amuser quand ils ne buvaient pas son sang.

Des cris derrière moi le firent sursauter. En fait, il semblait même chercher à se tasser encore plus au fond de sa cachette exigüe.

De nouveaux cris, plus forts.

Bon sang ! c'est quoi ce bordel ?

Je me relevai en pivotant sur place.

— Hé ho ! appelai-je. Moins de bruit, j'ai un gamin apeuré ici.

— Amber ! cria David en contournant la ziggourat pour courir vers moi, tendant la main comme pour m'avertir ou me dissuader de faire quelque chose.

À cet instant, le garçon sortit du placard et me poignarda avec son maudit tournevis.

3

JEUDI

— Ce n'est pas drôle.

Plus j'insistais, plus les autres trouvaient ça hilarant, tant et si bien que je fus moi-même obligée d'éclater de rire. Un rire teinté d'une certaine hystérie.

Nous avons éradiqué les Matlal. Même s'ils méritaient largement de payer pour leurs crimes, cela restait un fait notable. Nous avons sauvé les enfants, tous ceux qui étaient encore vivants à notre arrivée, même la pauvre petite de l'autel. Et, pour couronner le tout, nous n'avons aucun blessé à déplorer, à l'exception d'une gourdasse qui avait réussi à se faire planter un tournevis dans les fesses.

Oui, dans l'ensemble, une belle victoire. Cependant, nous garderions tous en mémoire les horribles coulures sur l'autel, au sommet de la pyramide. Si rire à mes dépens permettait à mon équipe de ne plus y penser, j'encaisserais volontiers quelques moqueries.

L'aube approchait. Nous étions de retour à Manassah, le manoir de Jen. Bian nous avait accompagnés. Nick était arrivé sur le site juste après ma mésaventure, avant de disparaître de nouveau sans explication. Tom était resté sur place afin de superviser la destruction des lieux. Elizabetta et les autres Altau avaient emmené les enfants au Refuge.

Parmi leurs protégés se trouvait Gerardo, le petit rat qui m'avait attaquée. De forts sédatifs avaient permis de le rendre plus docile.

Finalement, j'aurais dû écouter les conseils de Bian. Les enfants avaient subi un véritable lavage de cerveau et leur monde n'était plus qu'une abjecte parodie de la réalité, où les membres de la Maison Matlal étaient leurs seuls amis, et leur souffrance un chemin sacré vers la rédemption. Partout ailleurs, leur avait-on dit, les enfants empruntaient la voie de la damnation éternelle, leurrés par les tentations de ce monde. Les hamburgers et les jeux vidéo

étaient ce que je pouvais proposer de pire à Gerardo. Ce mot qu'il m'avait murmuré d'une voix enrouée : il me demandait de le tuer afin de le sauver de la damnation. Et, moi, j'avais réussi à le convaincre que j'étais le diable incarné avec mes bêtises.

Pour ces enfants, ceux sacrifiés sur l'autel devenaient des messagers célestes, qui devaient renaître en Athanate Matlal, bénis des dieux, s'ils se soumettaient au rituel avec bravoure.

Ce qui expliquait le point de vue des enfants. Qu'avaient cru accomplir les soldats Matlal au juste ?

Malheureusement, ils n'étaient plus en état de répondre à cette question.

Jen tentait de me convaincre de retirer mon jean pour lui permettre de désinfecter la plaie. J'étais d'un autre avis.

— Oui, ça fait un mal de chien, mais je guérirai. C'est ce que font les Athanate.

Sans surprise, Bian cherchait elle aussi à me faire enlever mon pantalon.

— N'oublie pas que j'ai proposé de te faire un bisou guérisseur, dit-elle en s'affalant sur un David extrêmement patient tout en me regardant avec des yeux langoureux.

— Ça guérira tout seul.

— *Fesses que tu veux*, répliqua-t-elle, déclenchant un nouveau fou rire général. Mais ça irait plus vite.

— Laisse-nous au moins y jeter un coup d'œil, persista Jen.

— Oh oui ! s'exclama Bian, s'attirant un regard noir de mon intime.

Je ne pouvais pas compter sur Pia ; elle était pliée en deux, hilare.

— Pour l'amour du ciel ! soupira Jen en m'attrapant par-derrière. Alex, viens me donner un coup de main.

Oh ! voilà qui change tout. Mes intimes s'entraident.

Ma surprise fut telle qu'ils parvinrent à me coincer entre eux. Alex me tint les poignets. Je préférais ne pas trop lutter : ses propres blessures n'étaient pas tout à fait guéries. Son combat contre le loup herculéen de Noble, deux jours plus tôt, l'avait laissé dans un sale état. État qu'il avait aggravé en traînant le cadavre du dissident depuis le sommet de la montagne.

Des intimes qui collaboraient au lieu de se disputer... ça me convenait. C'était un début.

Tandis qu'Alex me tenait devant, Jen passa les mains autour de ma taille pour ouvrir mon jean, sous les sifflets et les ululements de l'assistance.

— Ça suffit ! tonnai-je, sans succès.

Elle baissa mon pantalon et ma culotte sur le côté, juste assez pour que tout le monde voie la blessure au milieu de ma fesse droite. En séchant, le sang avait emprisonné les tissus ; je ressentis une vive douleur quand Jen les écarta de ma peau. La plaie se remit aussitôt à saigner.

Grâce à mon système immunitaire Athanate, il n’y avait aucun risque d’infection. La peau et le muscle se refermeraient en quelques jours. Dans une semaine, il n’y paraîtrait plus.

Mais, pour l’instant, je douillais.

Je m’en moquais. Tout le monde décompressait, ça faisait du bien. Je décidai d’accepter leurs humiliations bon enfant et me laissai aller contre Alex en inspirant profondément. J’adorais son odeur, à la fois homme et loup.

Intime, ronronna mon Athanate.

Libérant délicatement mes poignets pour l’enlacer, j’enfouis mon visage dans le creux de son cou. Il m’étreignit en retour.

Je fermai les yeux. Bon sang ! c’était tellement agréable. Même si j’étais trop déglinguée pour profiter davantage de lui, je pouvais simplement m’abandonner à cette délicieuse sensation.

J’en vins à me moquer de ce que les autres me faisaient. Je me projetai mentalement vers lui, mêlai mon *eukori* à la sienne. Son aura ténébreuse parut frissonner, puis perdit sa forme et recouvrit la mienne.

Ensemble, nous nous projetâmes un peu plus loin.

L’*eukori* de Jen était fermée ; elle venait de s’accrocher avec Bian et avait dû admettre que les pouvoirs de guérison Athanate seraient plus efficaces que des antiseptiques et des analgésiques classiques.

L’aura de Bian était comme toujours insondable.

Les autres s’ouvraient à moi. Ma Maison n’était pas au complet cependant, et aucun vide n’était plus douloureux que celui laissé par Melissa et son fin sens de l’observation – à jamais réduits au silence. Sentant mon chagrin, Pia et Alex le comblèrent avec leur sérénité et leur amour.

Tandis que je me blottissais contre le loup-garou, Jen nettoya la blessure avec une compresse humide, puis laissa à contrecœur Bian me soigner à sa manière.

— Qu’est-ce que je ne ferais pas pour toi, Bambi, soupira l’Athanate avant de rire.

Je sentis le parfum de fruit amer des aniatropiques, les agents biologiques

qu'elle sécrétait dans sa salive et qui stimuleraient ma guérison. Je tressaillis lorsque sa langue m'effleura.

— Si un seul d'entre vous ose prendre une photo, je le trucidé sur place, les menaçai-je d'une voix étouffée.

La douleur s'atténa dans mon postérieur. Je sentis les aniatropiques s'insinuer dans le muscle déchiré, accélérant sa cicatrisation.

Puis la porte s'ouvrit soudain et Julie apparut dans l'embrasement.

— Aaaaah ! Nooon ! hurla-t-elle en se couvrant le visage. Je ne pourrai jamais effacer cette image de mon esprit. (Bloquant le passage, elle se tourna pour s'adresser à quelqu'un dans le couloir.) Non ! Tu ne peux pas entrer pour l'instant.

Et une personne de plus qui venait s'ajouter à la file des témoins de mon humiliation. Je voulus m'en offusquer, mais je me sentais beaucoup trop bien. J'avais l'impression d'être en pâte à modeler. Si Alex ne m'avait pas serrée contre lui, je me serais étalée à ses pieds. Je ne m'étais pas sentie aussi détendue depuis une éternité.

— S'il s'agit d'une sorte de rite de passage pour intégrer la Maison Farrell, poursuivit Julie en reportant son attention sur moi, je crois que je viens de paumer ma fiche de candidature.

Je laissai échapper un petit rire, puis explorai mon environnement à l'aide de l'*eukori*. Les effets mêlés de mon relâchement et de mon union spirituelle avec Alex semblaient accroître quelque peu ma portée. Je perçus Jen et Bian. David et Pia. Gary et Leon, les jumeaux roux du clan de Pia. Julie, traversée de couleurs joyeuses. Et...

Je remontai mon jean d'un coup sec, le cœur battant.

— Là, ce n'était pas si terrible, n'est-ce pas ? me taquina Bian.

— Je ne veux même pas savoir ce que vous faisiez, dit Julie. Bref, devinez qui l'agent Ingram vient de déposer à l'instant.

Elle s'écarta et Keith fit son entrée, un grand sourire sur le visage, bien qu'il se débrouillât pour avoir l'air timide en même temps.

Keith. Son mari. Mon ex-petit ami.

Julie faisait partie de ma Maison. Qu'elle en ait déjà conscience ou non, moi je le savais.

Keith... *Oh ouiiii !*

Mes crocs s'allongèrent, avides de sang, et je me jetai sur lui.

4

Bian et Pia me plaquèrent contre le mur.

— Elle revient tout de suite.

Il y eut un moment de confusion, mais je compris que j'avais un vrai problème quand je les entendis parler de moi au lieu de s'adresser à moi. Puis la mémoire me revint : j'avais baissé ma garde ; Keith était entré et j'avais perdu les pédales. Sans l'intervention de Bian, je lui aurais sauté dessus.

Belle façon de l'accueillir.

Je fermai les yeux en veillant à ne pas desserrer les dents. Mes canines s'étaient rétractées, mais je sentais toujours un picotement dans ma mâchoire. Un rien suffirait à les faire ressortir.

Je ne cherchais pas à me débattre. Je me contentais de respirer en m'efforçant de ne *pas* penser au Sang. On ne pouvait pas faire plus difficile : mon corps entier en réclamait.

— Amber ?

— J'suis là, marmonnai-je.

— Tout va bien, me rassura Bian en prenant sa voix sérieuse de Diakon. Tu t'es un peu emportée. Ce n'est pas très grave.

— J'peux pas. J'peux pas mordre. J'ai promis à Diana. J'dois l'attendre. Dangereux.

— Oui, et n'oublie pas, sur invitation uniquement.

C'était justement le problème.

— Que s'est-il passé ?

Je ne la voyais pas, mais j'entendais la voix inquiète de Jen.

— Elle traverse le cruisis, répondit Bian. C'est une phase...

— Elle connaît, l'interrompit Pia. Je lui ai déjà expliqué.

— D'accord. J'aimerais que tout le monde se calme et recule, ordonna Bian.

Elle patienta un moment en dégageant des pacifiants dans ses phéromones afin de compenser son ton autoritaire. La tension retomba quelque peu. Je gardai les yeux fermés ; j'avais l'impression que ça m'aidait. Tandis que David convainquait les autres de s'asseoir, Bian m'emmena jusqu'au canapé. Alex et Jen prirent place à mes côtés. Plus que tout le reste, leur présence fut un réconfort. Bian s'agenouilla devant moi sans me lâcher la main.

— Tu m'entends, Amber ?

— Oui.

— En temps normal, vers la phase terminale de leur crisis, les Aspirants connaissent des accès d'irrationalité que nous appelons la fièvre du crisis. Dans ton cas, le crisis est accéléré, imprévisible et, comment dire, compliqué, du fait de ta nature hybride.

Je soufflai. Elle n'exagérait pas. Mon côté métamorphe aimait lâcher prise et agir par instinct ; l'Athanate ne pensait qu'à garder le contrôle en toutes circonstances. J'étais apparemment la première de mon espèce. Les Athanate et les métamorphes ne s'hybrident jamais, pourtant me voilà. J'avais réussi à me transformer en louve, et mes crocs d'Athanate s'étaient déjà manifestés.

Imprévisible ? Disons plutôt que personne n'avait la moindre idée de ce que je ferais.

— Par-dessus le marché, tu es la Doyenne de la Maison Farrell, tu fais donc aussi l'objet de certaines attentes et tu es soumise à des besoins particuliers.

— J'ai compris, grommelai-je.

Pia contourna le canapé pour se placer derrière moi et enfonça les pouces dans mes épaules, m'obligeant à me décontracter.

— Tu veux me raconter en détail ce qui s'est passé ? offrit Bian.

Ce n'était pas vraiment une demande. J'ouvris les yeux pour regarder autour de moi. Il ne restait plus que mon clan, David, Pia et Bian. Tous les autres étaient partis.

— Je me sentais extrêmement bien, blottie contre Alex, à absorber les bonnes ondes de tout le monde.

— Tu veux dire, littéralement ? Grâce à l'*eukori* ?

Je confirmai d'un hochement de tête.

— Tu pouvais toucher tous les présents dans le salon ?

— Oui.

Elle paraissait étonnée.

— D'accord. Donc, tu étais parfaitement détendue. Que s'est-il passé ensuite, quand Julie et Keith sont entrés ?

— Je ne sais pas exactement. Ce n'est pas Julie. J'ai juste vu Keith et je me suis dit... qu'il n'appartenait pas à la Maison Farrell, et qu'il ferait une excellente recrue. Puis j'ai éprouvé une sorte de jalousie furieuse et l'envie irrépressible de l'avoir dans ma Maison.

Cette perte de contrôle momentanée pourrait bien me coûter Julie. J'aurais aussi beaucoup de mal à convaincre Keith de rester, désormais. Et ça, c'était avant de m'inquiéter de la réaction d'Alex face à toute cette histoire.

Pia perçut mon désarroi.

— Là, là, murmura-t-elle en appuyant plus fort sur mes muscles. Nous pardonnons à ceux qui commettent des écarts sous le coup de la fièvre. Ce sont des choses qui arrivent.

Même si j'appréciais son soutien, elle se trompait. Elle voulait dire en réalité que les Athanate qui traversaient le cruis dans un environnement sûr et contrôlé avaient le droit de commettre ce genre d'écart. Je n'étais pas dans un tel environnement. Je devais évoluer dans le monde des humains, et je ne pouvais pas me permettre ce genre de dérapage en public. Il fallait absolument que je me maîtrise.

Alex glissa une main sur ma cuisse, qu'il pressa affectueusement. Je me décrispai un peu.

— Laisse-moi deviner, dit Bian. Vous étiez en couple dans l'armée ?

J'acquiesçai piteusement. Alex exerça de nouveau une pression rassurante sur ma cuisse et Jen me prit la main. Mes intimes étaient contrariés, mais je m'en voulais déjà suffisamment toute seule. Que se serait-il passé si ce dérapage avait eu lieu dehors, dans la rue ?

— Bien, poursuivit Bian. Allons plutôt de l'avant. Nous venons de régler leur compte aux derniers Matlal. Tu es parvenue à une sorte de compromis avec la meute. Sauf coup d'éclat de la part des Basilikos, ou autre imprévu, tes services ne sont pas requis dans l'immédiat. Ça me paraît une belle occasion de te reposer.

— C'est une excellente idée, approuva Jen.

En effet. Malheureusement, ma paranoïa était certaine que ce répit ne durerait pas plus de quelques heures.

— Alex a eu besoin de repos pour se remettre de ses blessures, poursuivait Bian. C'est le même principe avec le cruis. Tu dois te relaxer, dormir, laisser

ton cerveau se faire aux changements qui s'opèrent en toi.

— Amber a du mal à dormir ces temps-ci, souligna Jen.

— Je veux bien le croire, ricana l'Athanate.

— Non, ce n'est pas ça...

— Je vais bien, les interrompis-je. Je n'ai pas besoin de beaucoup de sommeil.

— Il en faut pour te permettre d'intégrer les changements, insista Pia.

— Et pour rester en forme.

— Je vais bien, répétai-je. Je ne me suis jamais sentie mieux. Mes réflexes sont fulgurants, mes sens décuplés, mon corps...

— Ah oui ? lança Bian avant de me lâcher la main pour gagner la porte.

Les autres attendaient dans le couloir. Bian attrapa Julie pour la ramener dans le salon. Cette dernière était encore pâle de colère après le coup que je venais de faire à Keith.

— Je suis désolée..., commençai-je, mais Bian m'interrompit.

— Vous verrez ça plus tard. Julie, Amber estime être au mieux de sa forme. Qu'en penses-tu ?

— Dis-leur, l'encourageai-je comme elle restait silencieuse. Julie ?

Elle ne cillait pas, l'air sévère.

— Désolée, patronne. Ça ne se limite pas à cet incident. Tu n'es pas au mieux de ta forme, loin de là. Tu doutes de toi-même. Tu es imprévisible.

— Quoi ? (Je n'en croyais pas mes oreilles.) Donne-moi un exemple.

— Rien que cette nuit. Ce gamin n'aurait pas dû te prendre par surprise. Jamais il n'aurait réussi à l'époque de l'unité. Tu n'es pas concentrée. On dirait que tu es à bout.

— Tu n'es pas juste. Ce n'était qu'un gamin apeuré, et j'ai eu un moment d'inattention quand David m'a appelée. En plus j'avais inhalé beaucoup de fumée...

Si je continuais, j'arriverais peut-être à m'en convaincre aussi. Je voyais bien cependant que les autres n'y croyaient pas un seul instant. Je me tus.

L'ennui, c'est que même s'ils avaient raison, même si j'avais effectivement besoin de récupérer, je ne pouvais pas me le permettre. Et je ne voulais pas leur expliquer ce qui troublait mon sommeil.

Je constituais déjà un dilemme dangereux pour la Maison Altau.

À partir du moment où j'avais accepté mon destin d'Athanate, j'avais atteint la phase terminale du crasis à une vitesse inimaginable pour eux. Les

Athanate ne pouvaient pas avoir d'enfants, le seul moyen d'accroître leur nombre était d'imprégner des humains. Le processus d'imprégnation d'un Aspirant déclenchait le crasis, qui durait normalement plusieurs mois et nécessitait l'accompagnement d'un Mentor qualifié.

Si une quelconque mutation en moi avait réduit cette période à quelques jours, cela représentait une énorme avancée pour leur espèce. Si elle réduisait le risque d'échec du crasis, c'était un gain encore plus substantiel.

Cependant, j'avais aussi été imprégnée par un métamorphe.

Si, à mon tour, j'imprégnais un humain, deviendrait-il un hybride comme moi, ou un Athanate lambda ? Le processus serait-il rapide ? Serait-il sans danger ?

Et si je mordais un autre Athanate ? Mon statut de Maison Farrell m'y obligeait ; tous les membres d'une Maison Athanate procédaient à l'échange de Sang.

Mon Sang muté représentait-il une formidable occasion ou au contraire une impasse ?

Diana avait parlé de réaliser des tests contrôlés sur moi. À mes yeux, personne d'autre qu'elle ne pouvait m'aider à traverser cette épreuve, pas même Skylur – et sûrement pas Naryn. Le Diakon nouvellement réélu de Skylur et moi avions des opinions divergentes sur... eh bien, sur tout. Bian et Pia, si brillantes soient-elles, n'avaient pas les compétences nécessaires. Et nous n'avions plus aucune nouvelle de Diana depuis qu'elle s'était rendue au Nouveau-Mexique, où la Maison Romero avait peut-être basculé dans le camp des Basilikos.

Si la Maison Altau me pensait incapable de ne pas mordre des humains, il y avait un moyen évident d'y remédier : m'enfermer. J'avais déjà eu ma dose d'enfermement dans l'unité militaire de l'Obs après avoir été mordue – sans parler de mon bref séjour à l'hôpital psychiatrique, grâce à Noble.

D'ailleurs, les Altau ne connaissaient même pas l'ampleur réelle de mon problème. En plus de l'Athanate et de la métamorphe, j'avais aussi un guide spirituel, Hana. Ce qui faisait de moi une Adepte.

J'ignorais ce que les Athanate pensaient de cette hybridation. En revanche, je connaissais bien l'opinion des Adeptes sur le sujet, à savoir que ce mélange serait aussi instable que le reste.

Jen et Julie avaient raison. Je ne dormais pas. Je somnolais mais, chaque fois que je glissais vers un sommeil profond, tous les monstres dans ma tête

s'éveillaient.

J'avais quinze ans quand mon père était mort. Je gardais de lui le souvenir d'un homme pragmatique et d'un père formidable. Il m'avait aidée à imaginer un coffre à émotions où je pourrais enfermer tout ce qui me faisait souffrir. Comme son décès prématuré.

J'y recourais depuis tout ce temps, et j'y avais placé un tas de choses. Cependant, deux ans plus tôt, la fameuse nuit où je m'étais fait mordre en Amérique du Sud, j'avais été soudain confrontée à des émotions qui rentraient moins facilement dans ce coffre. La situation s'était encore aggravée lorsque le guide spirituel de Tullah, la dragonne Kaothos, m'avait utilisée comme paratonnerre magique lors du sauvetage de Jen. Puis je m'étais servie de mes pouvoirs de guérison Athanate sur Jen sans vraiment savoir ce que je faisais.

Tout cela venait s'ajouter à la manipulation mentale dont j'avais été victime aux mains de Petersen lorsque j'étais un cobaye dans l'unité d'observation de l'armée, l'Obs.

D'après Pia et Bian, j'avais besoin de sommeil pour me remettre. Malheureusement, chaque fois que j'essayais de dormir à présent, le coffre s'ouvrait et mes cauchemars revenaient me tourmenter.

Les autres continuaient de discuter, sans avoir conscience des réflexions que je ruminais.

— Alors que peut-on faire ? demanda Alex. Nous sommes la Maison d'Amber, ce n'est pas rien. On doit pouvoir faire quelque chose.

— C'est exact, répondit Bian avant d'énumérer les différentes possibilités sur ses doigts : Amber a tout intérêt à éviter de mordre qui que ce soit pour le moment. Elle n'est pas maîtresse d'elle-même, et les sensations liées à la morsure aggraveraient le problème. Ne laissez surtout pas Keith l'approcher, par exemple, ou toute personne qui, selon vous, ferait un bon candidat pour sa Maison. Amber serait sans doute du même avis et son instinct Athanate prendrait le dessus.

Tous acquiescèrent. J'aurais préféré qu'ils ne discutent pas comme si j'étais absente.

— Pareil pour le sexe, enchaîna Bian.

— Quoi ? s'exclamèrent Jen et Alex à l'unisson.

— Écoutez, outre le plaisir manifeste qu'il procure, le sexe est très important pour les Athanate. Il stimule des parties du cerveau qui échappent à

tout contrôle. Les inhibitions sont levées et, pour un jeune Athanate, la frontière entre sexe et Sang est très mince. La situation pourrait très vite dégénérer.

Bien que consternés, mes deux intimes ne cherchèrent pas à protester.

— Pia, David, lorsqu'elle n'est pas endormie dans un lit, je veux l'un de vous à son côté à tout moment. Je sais que vous travaillez maintenant pour Jen, mais vous devrez trouver le moyen de vous organiser.

— Il ne s'agit que d'une phase, c'est bien ça ? s'enquit Jen. Diana sera bientôt de retour et Amber ira mieux ?

Bian serra les lèvres, avant de répondre simplement :

— Diana est la seule à pouvoir trouver une solution.

Ce faux-fuyant n'échappa ni à Jen ni à Alex, mais ils ne firent aucun commentaire.

Et si Diana se révélait impuissante face à mon état ? Je deviendrais une renégate ou une Basilikos. Dans les deux cas, je lui avais fait promettre de me tuer.

Les autres échangèrent quelques regards avant d'acquiescer de nouveau, me donnant l'impression d'être exclue du club.

— D'accord, je...

Interrompue par le bip de son portable, Bian fronça les sourcils en découvrant le message.

— C'est Gray, m'annonça-t-elle. Il veut nous voir toutes les deux dès que possible. Je suppose que ça attendra que nous ayons vu Naryn.

— Naryn ? répétai-je.

Elle soupira.

— Même si la fièvre du crasis n'est pas inhabituelle, on doit quand même signaler tout incident. De toute façon, il est grand temps que vous mettiez les choses au clair, tous les deux.

Génial. Ça ne m'aurait pas dérangée que Skylur soit informé de mon accès de folie, et je n'aurais pas demandé mieux que d'en parler à Diana. Mais Naryn n'attendait qu'un prétexte pour m'enfermer, et/ou dissoudre la Maison Farrell. Bian devina mes pensées. Ma relation avec Naryn – ou plutôt notre absence de relation – n'était un secret pour personne.

— Accorde-moi deux petites heures avec lui d'abord, proposa-t-elle. Repose-toi, détends-toi. Quand je t'appellerai, demande à Pia de te conduire au Refuge. Si tu tiens encore debout quand Naryn en aura fini avec toi, on ira

ensemble voir Nick.

5

Pourquoi Jen avait estimé que faire les boutiques serait une bonne façon de me détendre en attendant d'aller voir Naryn, je l'ignorais.

Alex s'était senti subitement trop faible pour nous accompagner, même quand Jen avait précisé qu'il aurait amplement la place de s'allonger à l'arrière de la limousine pendant que nous arpenterions le centre commercial.

Elle avait appelé son bureau pour leur demander de modifier son emploi du temps pour la journée, ainsi que celui de Pia. Puis elle avait éteint son téléphone. Vu l'effort qu'elle avait fait, je me sentais coupable de ne pas y mettre du mien.

J'étais nerveuse. Les gens qui flânaient dans le centre commercial me semblaient curieusement menaçants. Inquiète de n'avoir aucune arme sur moi, je me pris à frotter mes mains moites sur mon jean.

Julie et Pia marchaient à quelques pas derrière nous, leurs armes cachées sous leurs vêtements. Je ne cessais de me répéter que j'avais confié ma vie à Julie un nombre incalculable de fois et que je n'avais aucune raison de m'angoisser. Sans doute m'en voulait-elle encore d'avoir attaqué son mari, mais elle avait réussi à mettre sa rancœur de côté comme une pro pour le moment.

Avec Keith, c'était plus compliqué. J'avais pris quelques minutes pour lui présenter mes excuses, mais il en faudrait nettement plus pour arranger les choses entre nous. Il était furieux. Furieux d'avoir eu la peur de sa vie quand je m'étais ruée sur lui. Furieux que Julie puisse être en danger avec moi. Furieux que sa femme ait encore l'impression d'avoir un devoir envers Jen et moi.

Je ne voyais pas trop ce que je pouvais faire pour nous réconcilier. Cependant, faute d'y parvenir, je risquais de perdre Julie dans la foulée. Cette perspective me bouleversait.

Percevant mon anxiété, Jen passa son bras sous le mien pour me guider vers une boutique de vêtements au style décontracté.

— Encore un jean ? me lamentai-je.

Elle m'en avait acheté plusieurs la semaine précédente.

— Tu admettras que tes habits ont une durée de vie assez limitée, chérie, plaisanta-t-elle.

Nous restâmes à peine dix minutes dans la boutique, je n'eus donc pas trop à me plaindre. Je portai même nos emplettes pour ne pas encombrer Julie et Pia.

— On rentre ? demandai-je pleine d'espoir en me tournant vers Jen.

— Oh que non !

Je geignis, à moitié sérieuse. Toutefois, il m'était impossible de rester malheureuse très longtemps avec Jen. En quelques minutes seulement, son humour malicieux eut raison de ma mauvaise humeur et je me mis à rire de bon cœur. En sa compagnie, le shopping devenait une expérience radicalement différente, follement amusante. Je finis par la suivre aveuglément, les mains pleines de sacs, sans même prendre la peine de regarder les vitrines.

Les ricanements de Julie et Pia me ramenèrent à la réalité. Je clignai des yeux et découvris des mannequins presque nus, disposés artistiquement le long des murs sous une lumière tamisée, tels les danseurs d'un ballet figé. Nous venions d'entrer chez *Tenero e Intima*, la boutique de lingerie italienne la plus chic et sexy de tout le Colorado.

Le genre de lingerie que je préférerais sans doute admirer seule, en secret.

Mais avec Jen, et devant tout le monde ? C'était censé m'aider à rester calme ? Je serrai les dents en me fendant d'un sourire.

— *Personne n'est jamais vraiment mort de honte*, me fit remarquer Tara dans ma tête.

Lorsque nous ressortîmes, vingt minutes plus tard, je portais le sac noir et rose caractéristique de la marque bien en évidence – merci Jen. Pour des dessous légers, ils avaient des paquets sacrément gros. Les gens n'auraient aucun mal à deviner où nous étions passées.

— Vous riiez de quoi avec la vendeuse ? demandai-je en lui donnant un petit coup de hanche.

— Elle disait juste que ce serait du gâchis de porter ces sous-vêtements avec un homme. Ils ne savent pas les apprécier...

Oh non !

— Jen, plus un mot.

— ... alors je lui ai répondu qu'on ne gâcherait rien du tout.

Remarquant enfin que je m'étais arrêtée, elle leva les yeux.

Ma mère se tenait devant nous.

— Madame Farrell, la salua Jen, se ressaisissant la première. Jennifer Kingslund. Appelez-moi Jen.

— Oui, bien sûr, répondit ma mère avant de lui serrer maladroitement la main. Stacy.

— Euh... écoutez, pourquoi ne pas vous poser chez *Pietro* ? offrit Jen en hochant la tête vers le café en face. Ils font un délicieux *macchiato*. Nous allons déposer nos sacs à la voiture et nous vous rejoindrons dans un instant.

Elle se dirigea aussitôt vers le parking, escortée par Julie. Pia croisa mon regard, puis s'éloigna de quelques pas ; assez près pour garder un œil sur moi, assez loin pour nous accorder un peu d'intimité.

Ma mère fronça les sourcils et m'étreignit.

— Elle est obligée de rester là ? murmura-t-elle.

Ma sœur s'était mis en tête que je m'étais fait embrigader par une secte. Et, effectivement, à l'instar des membres d'une secte, Pia me surveillait de près, ne pouvant pas prendre le risque de me laisser seule. De quoi alimenter la théorie de ma sœur. Il me faudrait trouver un moyen de le démentir, sans sortir non plus : « En fait, je suis une vampire. »

— C'est une question de sécurité, maman.

— Ce serait sans doute une bonne idée de prendre ce café, répondit finalement ma mère. J'avais espoir que tu passerais à la maison.

— J'ai été...

— Débordée, je sais. (Elle pinça les lèvres, exaspérée.) Et en danger aussi, j'imagine. Bien, allons-y.

Au café, nous nous installâmes avec nos tasses près de la baie vitrée. Pia s'assit quelques tables plus loin. Un humain aurait été incapable d'écouter notre conversation, mais l'Athanate le pouvait sans mal, naturellement. Non qu'il y ait grand-chose à écouter.

— Comment vas-tu ?

Nous avons posé la question en même temps. Cette amorce brisa le silence et nous permit de sourire.

— Ça va, répondis-je, gênée.

— Tu as l’air fatiguée, souligna ma mère en essayant de faire preuve de tact.

— Il se passe beaucoup de choses. Un peu trop même.

Tellement que je ne pouvais pas lui en parler. Elle regarda les boutiques par la baie vitrée.

— Ce matin...

— J’attends un appel, me justifiai-je. Jen avait besoin de faire quelques courses.

— J’ai remarqué. Des articles essentiels.

Elle se tut, se retenant visiblement de faire d’autres commentaires à ce sujet. Elle n’aimait pas qu’on lève les yeux au ciel, mais elle avait ce talent propre à toutes les mères de le faire sans même les bouger.

— Elle ne les a pas achetés pour moi, protestai-je.

Je grimaçai intérieurement. On aurait dit une adolescente. Ma réponse me valut un second roulement d’yeux caché.

— Je l’ai entendue et crois-moi, Amber, ces... sous-vêtements te sont bien destinés.

Elle se mordit la lèvre inférieure, ses traits se tordant comme si elle allait fondre en larmes.

— Qu’est-ce qu’il y a, maman ?

Je savais que je lui causais du souci, et je ne pouvais pas supporter l’idée de la faire pleurer devant tout le monde. Toutefois, ce n’étaient pas des larmes qu’elle réprimait. Elle se mit à glousser.

Soulagée, je ris à mon tour et nous fûmes très vite incapables de nous arrêter. Les regards curieux que nous adressèrent les autres clients n’arrangèrent rien.

— Ah ! ça fait du bien ! avoua finalement ma mère avant de se moucher. C’est presque aussi bon que de pleurer un bon coup.

— Tu me manques, maman. Vraiment beaucoup, et je suis désolée de ne pas pouvoir passer plus de temps avec toi.

— Comment vas-tu réellement, ma grande petite fille ? s’enquit-elle en employant le surnom qu’elle utilisait à l’époque où nous n’étions que toutes les trois, Kath, elle et moi.

— Je fais aller, sans plus. C’est difficile en ce moment.

— Je sais. (Elle soupira et s’essuya les yeux avec son mouchoir.) Ton ami du FBI m’a rendu visite.

Mon cœur bondit dans ma poitrine, jusqu'à ce qu'elle ajoute :

— Tu sais, l'agent Ingram, ce gentil monsieur du Texas.

— Que voulait-il ?

S'il comptait faire pression sur moi en harcelant ma mère...

— Oh ! ce n'était qu'une simple visite de courtoisie. N'est-il pas un merveilleux gentleman comme on en trouvait autrefois dans le Sud ?

Quand il en a envie.

Ma mère n'y voyait que du feu.

— Bien sûr, il n'a pas pu me dire grand-chose non plus. Cependant, il a choisi d'en plaisanter : « Si je vous disais qu'elle est au cœur d'une enquête judiciaire, vous vous feriez des idées. » (Elle imitait plutôt bien son accent.) Je comprends, dit-elle en me tapotant la main. Tu t'es retrouvée embarquée dans une opération fédérale à cause de ce réseau de narcotrafiquants que la police a arrêté avec ton aide. Des gangs, des armes, des grands criminels. C'est terrible. Tu ne peux rien me dire sans enfreindre leur protocole.

Je devais une fière chandelle à Ingram. Et il en avait certainement conscience. Il ne lui avait rien dit de plus que ce qu'elle aurait pu déduire toute seule en lisant le journal, mais, puisqu'il le lui avait dit, ça devenait officiel.

— Je suppose que je devrais le remercier de veiller aussi bien à ta protection, ajouta ma mère en jetant un coup d'œil à Pia, qui prenait soin de ne pas sourire en nous écoutant.

— Euh... sans doute. Tout n'est pas fourni par le FBI en fait. Jen paie des agents de sécurité à plein-temps, et l'une de mes tâches principales consiste à les encadrer.

Ce n'était pas totalement faux. J'étais officiellement la responsable de la sécurité de Jen, mais Pia ne faisait pas partie de l'équipe de Victor.

— Ah ! c'est tellement mieux que détective privée, commenta ma mère.

Hum. Ma vie était nettement plus dangereuse maintenant qu'à l'époque où j'obtenais la moitié de mes revenus en suivant des époux infidèles et l'autre moitié en analysant les relevés bancaires de clients dont l'argent disparaissait sans explication.

Je ne relevai pas sa remarque.

— J'imagine que, quand tout sera réglé, tu n'auras plus vraiment besoin de travailler ?

Elle en avait fait une question, ravivant ma gêne. Pour elle, si j'étais la

partenaire de Jen, tout salaire que je pourrais gagner serait dérisoire face à sa fortune. Si quelqu'un d'autre m'avait sorti ça, j'aurais rembarqué la personne vite fait bien fait, mais ma mère me disait cela parce qu'elle préférait me savoir à l'abri du besoin. L'ennui, c'est que je m'ennuierais très vite dans ce genre de situation, et je savais que j'aurais là encore du mal à le lui faire comprendre.

Néanmoins, contrairement à ma sœur, elle n'avait pas sous-entendu que j'étais la pute de Jen.

— Je ne sais pas trop quand on en verra le bout, répondis-je pour éluder la question.

Elle remarqua ma manœuvre mais n'insista pas.

— Je crains que tu ne sois vulnérable en ce moment.

Elle devait y avoir longuement réfléchi pour le formuler avec tant de soin. Elle marqua une pause pour boire un peu de café, puis détourna le regard avant de reprendre :

— Je ne parle pas du danger physique, même si Dieu sait que c'est déjà assez préoccupant en soi. Je pensais plutôt à quelque chose d'ordre, disons, émotionnel. Tu es peut-être en train de commettre certaines erreurs parce que tu es perdue.

— Tout est très clair avec Jen, affirmai-je gentiment.

— On pourrait croire qu'une mère serait un peu plus au courant de la véritable sexualité de sa fille... (Elle s'interrompt.) Pardon, je n'avais pas l'intention d'en parler, s'excusa-t-elle en se redressant sur sa chaise. C'est ta décision, ta vie personnelle. Je te soutiens quoi qu'il arrive. C'est juste que je ne l'ai vraiment pas vu venir. (Elle se mit à bafouiller.) Je n'aurais jamais pensé que tu finirais en... en couple avec une femme. Et ce n'est pas un problème, bien sûr. Je suis certaine que Mlle Kingslund est une femme merveilleuse, malgré ce qu'on raconte.

— Oui, Jen est une femme merveilleuse.

Ça aurait certainement dû être plus difficile de faire un tel aveu à ma mère mais, avec tout ce qui me tombait dessus depuis deux semaines, j'étais pratiquement dans un état d'hébétude permanent. Et pour mon Athanate la question ne se posait pas ; jamais je ne renierais un membre de mon clan. Même pour épargner ma mère.

— Et je l'aime.

Je savais que ma mère aurait du mal à comprendre. Pour elle, je ne

connaissais Jen que depuis un mois : les humains ne s'engageaient pas aussi vite. Elle changea de tactique.

— Évidemment, après avoir rencontré Alexander, et m'être si bien entendue avec lui, je m'étais dit que vous formeriez un beau couple. Et je suis très contente que vous soyez restés amis, que vous ayez des passions communes. Il ne faut jamais tourner le dos à ses amis.

C'était sa façon de me dire que, lorsque j'aurais recouvré la raison, Alex serait toujours là. Je voyais parfaitement le scénario qui lui trottait dans la tête : Jen se lasse de moi, Alex et moi reprenons là où nous en étions ; un mariage dans une petite église, un joli pavillon de banlieue, des petits-enfants. « Pif, paf, pouf. » Du concret.

Zut ! cette partie s'annonçait encore plus délicate. Je devais passer beaucoup d'éléments sous silence. « Alex est un loup-garou ; moi, une vampire. » Cependant, il y avait tout de même des choses que je pouvais lui dire, si difficiles soient-elles. Mieux valait d'ailleurs qu'elle l'apprenne de ma bouche plutôt que de laisser Kath lui souffler une énième rumeur.

— Euh... à propos d'Alex. (J'hésitai.) Ce n'est pas si simple.

— Simple !

Elle se retint de lâcher un rire moqueur et finit son café à la place.

— Pas vraiment. Tu vois, j'aime Alex tout autant.

— Ce n'est pas possible. Oh, Amber ! Enfin, je comprends que tu en sois convaincue, mais c'est impossible. Ça ne fera que...

— Non, maman. Je suis différente, d'accord ? Ce n'est pas l'un ou l'autre. Je les aime tous les deux. Je ne peux pas te l'expliquer. Je sais que ça a l'air insensé, mais c'est comme ça.

— Tout le monde traverse ce genre de phase en pensant être différent. Tu as raison, c'est insensé. Ce genre de relation n'est pas viable. Est-ce qu'Alex est au courant ? Qu'en pense-t-il ?

— Les deux sont au courant, et ils comprennent tous les deux.

Enfin, c'est vrai jusque-là. Pour le reste, j'y travaille.

Ma mère, elle, ne comprenait pas. À voir sa tête, je venais au contraire de la convaincre de mon instabilité.

Je devrais lui dire que je ne pouvais pas avoir d'enfant. Je savais que ce serait la question suivante. Cette fois, heureusement, je me trompais. Son regard se posa sur Pia, puis elle rapprocha discrètement sa chaise de la table et chuchota :

— Je me suis renseignée là-dessus, tu sais.

Je clignai des yeux, déconcertée par ce coq-à-l'âne.

— Le trouble de stress post-traumatique, articula-t-elle, ne maîtrisant pas vraiment l'expression. J'ai aussi fait beaucoup de recherches sur les femmes dans l'armée.

Je me laissai aller contre le dossier de ma chaise en hochant la tête. Cela voulait certainement dire qu'elle reconnaissait que Kath avait menti en racontant à tout le monde que je n'avais jamais fait l'armée. Mais où voulait-elle en venir ?

— J'ai cru comprendre qu'il arrive des choses aux femmes dans l'armée. (Elle s'empressa d'enchaîner en me voyant froncer les sourcils.) Et aussi que l'expérience du combat les affecte profondément. Et que certains groupes sans scrupules recréent un environnement réglementé pour profiter du placement en institution de certains anciens combattants.

— Houla, maman ! doucement, s'il te plaît. (Je tendis les bras pour lui prendre les mains.) Écoute, personne ne m'a violée dans l'armée. J'adorais ma vie dans l'unité. Oui, il s'est passé quelque chose sur le terrain mais, comme pour tous les détails opérationnels de mon unité, je ne peux rien te dire. Crois bien que je le regrette sincèrement. (Je sentis la sueur me picoter le front. On s'approchait trop de la vérité.) Je mentirais si je disais que ça ne m'a pas affectée de façon permanente, et c'est en partie pour cette raison que j'adopte... un mode de vie peu conventionnel. Mais ça ne me pose aucun problème. Et je ne suis pas non plus entre les griffes d'une secte. Je te le jure.

Elle me serra les mains, au bord des larmes. Je les sentais monter aussi. J'aurais tant voulu tout lui révéler, car j'étais certaine qu'elle trouverait les mots pour me rassurer et me convaincre que tout finirait par s'arranger.

— Je sais que c'est dur à accepter, poursuivis-je. Je t'assure que c'est dur pour moi aussi. Je sais que je ne te le dis pas assez, mais merci d'être toi. Merci d'avoir fait toutes ces recherches pour tenter d'aider ta fille déglinguée.

Elle parvint à sourire et bredouilla :

— Tu es si forte. J'ai peur que tu n'aies plus besoin de moi.

— Maman, si je suis forte, c'est parce que tu l'as toujours été.

— C'est faux. Quand Blane nous a quittées, c'est toi qui as toujours...

— Non, j'ai juste travaillé dur. Je n'y serais jamais arrivée si je n'avais pas su qu'il y avait quelque chose qui méritait tous ces efforts : nous. Je savais que tu étais là, tout du long, pour garder notre famille unie.

J'étais triste de la voir si inquiète, et encore plus triste de ne rien pouvoir y faire, de savoir que le fossé entre nous continuerait de se creuser tant que je devrais lui cacher la vérité.

Je ne pouvais pas être honnête avec elle, et je n'avais pas non plus l'intention de lui mentir. Pour le moment, je devais me contenter de contrôler le flot des mauvaises nouvelles. Je pris nos tasses pour aller nous resservir en café tandis qu'elle restait à notre table. Je jetai un coup d'œil à Pia et lus de la compassion dans ses yeux alertes.

Cette situation était insupportable. Je n'avais jamais été aussi favorable à l'Émergence qu'à cet instant. Si je pouvais parler à ma mère de ma nature Athanate et des changements qui m'avaient affectée, elle connaîtrait au moins les raisons de mon étrange comportement.

— En fait, je voulais te voir pour autre chose, dit-elle à mon retour.

Je ne voyais qu'un seul autre sujet qui pouvait la tracasser, et j'avais raison.

— Que s'est-il passé entre Kathleen et toi ?

— Nous avons eu une discussion concernant sa récente conduite à mon égard. À ce stade, il vaut mieux que nous évitions de nous parler. Ou de parler l'une de l'autre.

— Ça va au-delà de vos rapports. Elle ne me parle plus à moi non plus.

Je haussai les épaules en évitant son regard. Pour ma part, je trouvais cela nettement mieux que de l'entendre colporter des ragots à mon sujet, mais ce changement d'attitude était sûrement très pénible pour ma mère. Je savais que j'aurais dû m'en inquiéter davantage, que j'aurais dû intervenir, mais Kath était allée trop loin.

— Je crois qu'elle s'est remise à boire.

Elle n'a jamais arrêté, songai-je. Elle réduit juste sa consommation de temps à autre.

Même si elle s'en abstenait sur son lieu de travail, je savais depuis longtemps qu'elle buvait trop. Malgré mon silence, ma mère devinait à quoi je pensais.

— Non, Amber, écoute-moi. Elle a déjà traversé une fois ce genre de mauvaise passe. C'était juste après ton départ pour l'armée. Elle était tellement bouleversée qu'elle a commencé à fréquenter les mauvaises personnes.

— Elle a fini par se ressaisir.

En dépit du retard qu'elle avait accumulé dans son travail scolaire après mon départ, cette année-là, ses résultats finaux avaient été excellents.

Même si mon apparente indifférence suggérait le contraire, cette conversation me contrariait, et Pia l'avait remarqué. Elle se trémoussait sur sa chaise avec nervosité. On était très loin du calme et du repos que Bian m'avait recommandés.

Pourquoi cette nouvelle m'agaçait-elle autant ? Parce que je ne voulais pas m'en soucier. Je ne voulais pas me préoccuper du gâchis que ma sœur faisait de sa vie. Et ce n'était pas si facile que ça.

— Ou c'est peut-être toi qui l'as ramenée à la raison cette fois-là, ajoutai-je.

— Et j'en ai eu l'occasion à l'époque parce qu'elle vivait à la maison. Je n'ai jamais pu remonter à la source du problème, mais je sais que c'est ton départ qui a tout déclenché.

— C'est ma faute, alors ? rétorqua mon petit démon d'une voix puérile.

Du coin de l'œil, je vis Pia répondre au téléphone.

— Non ! répondit ma mère. Ne dis pas ça.

— Pardon, je ne le pensais pas.

Elle prit une longue inspiration.

— Ce n'était pas ta faute, mais sa grande sœur lui manquait tant qu'elle a pris de très mauvaises décisions.

Et quand sa grande sœur est revenue qu'a-t-elle fait ? Elle a continué sur sa mauvaise pente.

— Maman, Kath est une adulte maintenant. Je ne suis pas la gardienne de ma sœur. (Je me sentis honteuse de dire ça, pas envers Kath, mais envers ma mère.) Je ne suis pas responsable d'elle. Elle a tout fait pour me repousser.

— Mais tu ne vois donc pas ? Elle s'inquiétait tellement pour toi qu'elle a demandé à ce charmant psychiatre que tu consultais...

— Non ! lâchai-je. Elle m'a fait enlever en pleine rue...

— Amber !

L'expression sur son visage m'empêcha de tout déballer. Que je m'étais réveillée ligotée à un brancard sous le regard malsain de ce « charmant psychiatre », le docteur Noble.

— Il s'agissait uniquement d'un traitement de déprogrammation qu'il leur avait recommandé. Ils ne t'ont pas vraiment enlevée. Tu es fâchée et tu exagères les choses. Kath a seulement fait ce qu'elle pensait être le mieux

pour toi.

Oui, j'étais fâchée, mais je n'exagérais rien du tout, et je ne voulais pas en discuter davantage.

— Je ne consultais pas le docteur Noble pour des problèmes psychiatriques. Et il n'avait absolument rien de charmant.

Pia avait raccroché. Elle se leva en tapotant sa montre.

— Je dois y aller, maman.

Les larmes lui montèrent aux yeux, et mon cœur se serra. Mais j'étais encore plus chagrinée qu'elle essaie de me cacher à quel point elle était bouleversée.

Même si j'avais eu ma dose de contrariétés aujourd'hui, j'aimais ma mère et sa peine me fendait le cœur. Je devais arranger ça, mais ce serait impossible tant que je n'aurais pas résolu tout le reste et, même à ce moment-là, je n'étais pas sûre d'y parvenir.

— Je parlerai à Kath quand j'en aurai l'occasion, mais ce ne sera pas de sitôt.

Je n'avais pas eu l'intention de me montrer aussi amère. Ou peut-être que si. Je n'avais aucune envie de parler à Kath, et par « tôt », j'entendais quelque part entre maintenant et la saint-glinglin. J'aurais mieux fait de m'abstenir de tout commentaire. Je ne savais même plus parler à ma propre mère. Tous les Athanate passaient-ils par là ?

Pour le moment, je devais m'occuper de Naryn.

— Je suis désolée, dis-je avec beaucoup de maladresse. Je t'aime.

Je l'embrassai sur la joue et mon cœur se serra de plus belle.

Puis je dus lui tourner le dos en la laissant en pleurs.

6

Jen et Julie revenaient du parking. Nous leur indiquâmes de faire demi-tour et regagnâmes illico la voiture.

Je rallumai mon portable : plusieurs appels manqués, dont l'un de l'agent Ingram. Je grimaçai. Il comptait sûrement me demander un service en échange de la libération de Keith et de sa petite discussion avec ma mère. Soit.

Il m'apparaissait évident désormais qu'Ingram était beaucoup mieux placé dans la hiérarchie du FBI qu'il ne le laissait entendre. Diana l'avait identifié comme un allié potentiel pour le projet de l'Émergence – quelqu'un qui pourrait nous obtenir des rendez-vous avec des membres haut placés des forces de l'ordre et, à terme, avec le président. Je devais le garder de bonne humeur, mais je ne pouvais rien faire de plus sans Diana.

Deux appels d'Olivia, la secrétaire d'Alex, il y avait une heure de cela.

Son petit ami, Ricky, avait aussi cherché à me joindre, avant de m'envoyer un SMS : « URGENT ! RAPPELLE-MOI ! »

Grand ami d'Alex, Ricky était également l'un des lieutenants de Felix Larimer. Un message urgent de sa part exigeait une réponse immédiate. En outre, j'avais aussi la sensation de lui être redevable. J'avais encouragé Olivia à lui exprimer ses sentiments, puis Alex et moi avions recruté la jeune femme dans notre meute, ce qui avait sûrement mis Ricky dans une position délicate vis-à-vis de Felix. Nous n'avions pas l'intention de lui nuire ; Olivia faisait partie de ces loups-garous incapables de se transformer et j'avais promis de l'aider. Entre ça et le fait qu'elle était présente au moment où Alex et moi avions formé notre meute, son sort avait été scellé.

Pia conduisait, j'avais donc le temps d'appeler Ricky. Quelle que soit son urgence, elle ne se substituerait pas à mon entretien avec Naryn, si ?

— C'est Olivia, dit-il immédiatement après avoir décroché. Elle est en

danger.

Pia venait de remonter la bretelle pour prendre l'autoroute. Je lui fis signe de ralentir ; nous serions peut-être amenées à en ressortir aussi sec.

— Je t'écoute, répondis-je.

— Elle a eu une prise de bec avec des loups de la meute.

— Ils n'iraient pas jusqu'à s'en prendre à elle, n'est-ce pas ?

Entre membres de la meute ? Certes ils se rudoyaient souvent, mais cela restait toujours inoffensif. D'ailleurs, quel imbécile prendrait le risque de se mettre Ricky à dos ?

— Non, ils ne se seraient jamais permis, mais elle a paniqué. Elle n'arrivait pas à vous joindre, Alex et toi, moi je suis en déplacement, et Felix et Silas sont occupés.

— Où est-elle allée ?

— Voir Nick Gray.

Je m'esclaffai.

— Sage décision. Elle est entre de bonnes mains. Nick ne laissera personne la toucher.

Il faudrait plus qu'une poignée de membres de la meute pour intimider le change-peau. Son ours kodiak pesait près d'une demi-tonne.

— Non, c'est une erreur.

Je sentais que j'allais encore m'attirer des ennuis, mais Olivia faisait partie à la fois de ma meute et de ma Maison. Je ne pouvais pas ignorer cette affaire.

— Dis-moi où je dois aller, et explique-moi en attendant pourquoi ça pose un problème.

Parler de soucis de meute me poussa à ouvrir mes sens de métamorphe. Je les avais réprimés depuis quelque temps, craignant qu'ils déclenchent quelque chose en moi. Je perçus immédiatement l'Appel de ma meute.

L'Appel était un mode de communication propre à chaque meute qui permettait de situer vaguement les autres membres et transmettait leurs émotions. Comme la peur qu'Olivia ressentait à cet instant. Nick était là aussi ; même s'il se limitait à une simple présence, sans aucun impact émotionnel, il me touchait par le truchement de l'Appel.

La voix de Ricky me tira de mes pensées. Il me donna l'adresse d'un immeuble résidentiel à Arvada, près des voies ferrées, à moins de huit cents mètres de l'endroit où l'inspecteur Clayton avait été assassiné dans son

mobil-home la semaine précédente. Coup de bol, nous allions déjà dans cette direction. L'Appel semblait confirmer cette information.

Tandis que Pia rentrait l'adresse dans le GPS, Jen appela Bian pour l'informer de la situation. Je grimaçai en imaginant la réaction de Naryn.

— D'accord, on est en route, dis-je à Ricky. Maintenant, dis-moi ce que c'est que cette histoire ?

— Tout a commencé quand son ex et deux amis à lui ont cherché à la convaincre de revenir dans la meute.

— Ils ont le droit de faire ça ?

— Absolument pas. Ce sont des abrutis.

En revanche, ça montrait bien que l'arrangement que Felix, Alex et moi avions trouvé ne faisait pas l'unanimité dans la meute.

Je comprenais la complication due à l'ex-petit ami. Alex m'avait expliqué comment ça se passait. Les mecs qui faisaient entrer leur copine dans la meute avaient plus ou moins le sentiment qu'elle leur appartenait. Vu le ratio mâles/femelles chez les loups, il n'était pas rare qu'une louve ait deux ou trois compagnons. Cependant, Olivia en avait décidé autrement, estimant que Ricky lui suffisait largement. Si furieux soit-il de l'avoir perdue, l'ex-petit ami ne pouvait rien y faire. Ricky était en position dominante.

Mais, comme la meute entière avait perdu Olivia, peut-être en était-il venu à la conclusion absurde qu'il était le mieux placé pour tenter de la récupérer.

— Nick est passé la prendre et l'a emmenée chez lui en espérant apaiser les tensions. Ça a été tout le contraire, les mecs les ont suivis. Alors Olivia m'a téléphoné. (Je l'entendis prendre de profondes inspirations.) Voilà mon point de vue. Si nous faisons intervenir Felix ou Alex en tant qu'alpha de meutes, l'affaire devient officielle. Par conséquent, tout le monde voudra avoir son mot à dire en abordant tous les sujets possibles. Cela relancera le débat sur la coexistence de deux meutes au sein d'un même territoire. Bon, c'est sans doute un conseil déplacé de ma part, mais plus tu laisseras couler, plus les gens auront le temps de s'y habituer et plus il sera facile d'inscrire ce principe durablement dans nos mœurs.

— Très bien, je t'écoute.

— Tu n'es pas l'alpha de ta meute. Vous formez un couple alpha, mais Alex est dominant sous sa forme lupine. Si tu t'occupes toi-même de ces abrutis, ça restera une affaire officieuse. Et si tu leur colles une bonne raclée ils préféreront que personne n'apprenne ce qu'ils ont fait. Je suis sur le

chemin du retour. À mon arrivée, crois-moi, ils regretteront d'avoir cherché les ennuis. Ça ne se reproduira pas. Mais tout ça ne vaut que si personne ne se fait tuer et que Nick ne s'implique pas davantage. Lui ou toute autre personne extérieure à la meute. Il vaut mieux d'ailleurs que tu sois la seule à intervenir ; ainsi, Felix n'aura aucune raison de s'en mêler.

— Je comprends pourquoi un mort rendrait l'affaire officielle. Mais quel est le problème avec Nick ? Ce n'est pas un alpha.

— C'est un change-peau. Les métamorphes ne font pas confiance aux change-peaux, sans doute à raison. Noble était un change-peau et il nous a dupés pendant des années. Le plus important pour la meute, c'est l'esprit de groupe, et les change-peaux sont des personnes solitaires. Si les trois abrutis attirent l'attention sur Nick, et qu'il fait partie de ta meute, on en revient à la case départ.

— D'accord, soupirai-je, résignée. J'ai compris. Où en est la situation à présent ?

— Nick et Olivia se sont enfermés dans l'appartement. Les abrutis sont devant l'immeuble, on ne sait pas s'ils se chauffent ou s'ils attendent des renforts. Sans surprise, ils ne répondent pas à mes appels. Nick comprend les enjeux et essaie de ne pas répondre à leurs provocations, mais il n'aura pas le choix s'ils forcent l'entrée.

Pia prit la sortie vers Arvada.

— Nous y serons dans cinq minutes, annonçai-je.

J'allai raccrocher quand Ricky se racla la gorge.

— Écoute, il y a autre chose que tu dois savoir. Olivia ne veut pas en parler.

— Quoi ? demandai-je d'un ton plus sec que je l'aurais voulu.

J'avais déjà accumulé assez de soucis comme ça.

— Elle sera la prochaine, dit-il d'une voix presque inaudible.

— Je ne comprends pas.

— Kyle, il y a deux jours. De tous les loupés, c'est celui qui avait survécu le plus longtemps.

« Loupé » était le vilain nom qui leur permettait de désigner les métas incapables de se transformer. Les métamorphes atteints de ce handicap finissaient par mourir dans d'atroces souffrances.

Kyle Larsen faisait partie de ces loupés. Il était mort quelques jours auparavant. Il avait essayé ; presque toute la meute s'était réunie auprès de lui

à Bitter Hooks pour son ultime tentative, mais leur soutien n'avait pas suffi. Au bout du compte, ils avaient dû le tuer afin d'abrégéer son supplice.

Je retins un cri de stupeur.

— C'est maintenant Olivia la plus longue survivante ?

— Oui, et elle n'a vraiment pas besoin de ce stress en ce moment.

Il y eut un blanc à l'autre bout de la ligne.

Je m'étais engagée à aider Olivia. Ça n'avait rien à voir avec ma nature de métamorphe ou d'Athanate. Mon arrière-grand-mère était jadis un chaman arapaho dont le nom signifiait Celle-qui-parle-aux-loups, et j'étais convaincue qu'elle avait aidé des métras en difficulté à se transformer. Même s'il n'y croyait pas, Felix m'avait donné un début de piste : un collier, transmis de génération en génération dans ma famille, utilisé autrefois dans un rituel. Malheureusement, deux jours plus tôt, j'avais appris que ma sœur l'avait jeté à la poubelle.

Son geste avait-il anéanti tout espoir d'aider Olivia ? Était-il trop tard pour trouver une autre solution ?

Pia tourna dans la rue qui menait à l'appartement de Nick.

Il fallait que je réponde quelque chose.

— Je ferai tout mon possible, Ricky.

— Je sais, dit-il avant de baisser la voix. Elle croit en toi. Vraiment.

Je raccrochai en me mordant la lèvre inférieure.

Personne ne m'avait jamais dit que la vie était juste, ni garanti que les problèmes viendraient sagement les uns après les autres. Je devais donc faire mon maximum, en priant pour que cela suffise.

7

— Amber, j’ai transmis ton message à Bian. Elle a décidé de venir nous prêter main-forte, me prévint Jen tandis que Pia arrêta la voiture.

Je gémis.

— Ricky a bien précisé que personne d’autre ne devait s’en mêler. Je vais devoir faire vite.

J’avais de l’avance sur Bian et peut-être dix minutes pour régler cette affaire. Moi, contre trois loups bien remontés. Avec l’interdiction de les tuer. Un jeu d’enfant.

L’immeuble était un bloc rectangulaire en vieille brique rouge qui s’élevait sur deux étages, avec une demi-douzaine d’appartements sur la longueur. Des traînées de rouille sanglante partaient des balcons en fer.

D’après Ricky, Nick s’était retranché dans le 312, au dernier étage, face à la voie ferrée.

Je reconnus le pick-up Nissan loué par Nick sur le côté du bâtiment. Un Dodge Ram flambant neuf le bloquait. Il avait des vitres teintées, une peinture personnalisée bleu nuit brillante, et une prise d’air protubérante sur le capot. J’étais prête à parier qu’il appartenait à un membre de la meute. Aucun signe des trois métamorphes, mais on avait forcé la porte de l’immeuble.

Le plus rapide serait de fracasser la vitre de ce beau pick-up avec une brique. Ils descendraient en moins de deux pour voir ce qui avait déclenché l’alarme.

Cependant, il ne fallait pas attirer l’attention. Moins il y aurait de témoins, mieux ce serait. En outre, il serait sans doute moins risqué de les choper à l’intérieur ; les couloirs étroits les empêcheraient de m’attaquer par derrière.

J’aurais tout donné pour avoir Julie à mon côté, mais Ricky avait été clair là-dessus : personne d’autre. Pia en fut d’ailleurs très contrariée, car elle avait

pour consigne de ne pas me lâcher d'une semelle. Il fallut un ordre direct pour la convaincre de rester dans la voiture.

À peine m'étais-je glissée dans le hall d'entrée que je me figeai aussi sec.

C'était comme un cauchemar sans fin. Je flairais une odeur de Matlal.

Non ! Les Matlal de Denver sont morts. Ce n'est pas un piège.

L'immeuble leur avait sans doute servi de planque pendant leur séjour à Denver. Nick les avait traqués. En voyant les trois abrutis le suivre, il avait décidé de venir ici pour une raison précise.

Pas de témoins ?

Ça paraissait logique. L'endroit semblait inhabité. Le sol était en béton nu, les murs constellés de marques et de trous laissés par des meubles déplacés sans précaution. Outre les odeurs de Matlal, de poussière et de délabrement, je relevais un remugle de moisissure. Et des traces récentes des membres de la meute.

Je les entendais tout aussi distinctement, en train de hurler sur Nick et Olivia en tambourinant à leur porte, jurant de l'enfoncer si la jeune femme ne sortait pas.

Je grimpai les marches quatre à quatre, m'arrêtant uniquement pour jeter un coup d'œil dans les couloirs. Je ne tenais pas à me faire prendre en traître. Toutefois, les locaux semblaient réellement déserts.

Avec leur raffut, ils ne m'entendirent même pas monter, et, lorsqu'ils flairèrent ma présence, j'étais déjà dans le couloir.

Je grondai. Même si je ne cherchais pas à me transformer en louve, ma gorge produisait des sons inhumains. Je dus déglutir avant de parler et, même alors, ma voix avait perdu une octave.

— Ricky va être en pétard contre vous, les enfants.

— Farrell ! espèce de connasse prétentieuse. On va régler ça une bonne fois pour toutes.

J'avais affaire à un grand type à la carrure de boxeur et à la démarche fière d'un coq de basse-cour. C'était probablement le chef de la bande ; je le surnommaï donc Abruti Un. Ni le nom de Ricky ni mon statut ne paraissaient l'émouvoir.

— Il est grand temps que tu quittes Denver, grogna-t-il avant de s'avancer vers moi d'un pas vif, comme s'il était certain que j'allais déguerpir.

Abruti Deux lui emboîta le pas. Grand, dégingandé, il avait des bras de catcheur et se déplaçait avec une assurance décontractée qui contrastait avec

les gestes raides et contrôlés d'Abruti Un.

— Il est surtout grand temps que vous appreniez les bonnes manières, répliquai-je avant de reculer pour avoir l'escalier sur ma droite.

Rien de tel que la gravité et des marches bien dures pour foutre une trempe à de jeunes imprudents. Le couloir était trop étroit pour leur permettre de m'attaquer tous en même temps, ils perdraient en mobilité.

Je me méfiais surtout d'Abruti Deux. Abruti Un était trop énervé pour avoir les idées claires. Quant à Abruti Trois, je ne l'avais pas assez vu pour me faire un avis.

Je n'en eus d'ailleurs pas le temps. Abruti Un se jeta sur moi.

Il avait visiblement l'expérience du combat. Dans un bar ou dans la rue, en particulier avec sa force de métamorphe, il aurait été redoutable. Cette force, sa rapidité et sa hargne étaient ses atouts principaux. La plupart de ses adversaires auraient mordu très vite la poussière.

Heureusement, je n'étais pas la plupart de ses adversaires.

Dans ce corps à corps, mes chances étaient très minces : j'étais plus petite, plus légère, j'avais moins de portée et nettement moins de muscles. À mon avantage, j'étais plus rapide et plus forte qu'ils ne le pensaient. Mieux encore, je pouvais faire preuve d'une violence probablement inédite pour eux. Pas une violence déchaînée ; une violence calculée, étudiée.

Ne pouvant esquiver son attaque, je m'élançai pour le percuter de plein fouet. Je lui explosai le nez d'un coup de boule tout en relevant la paume de ma main droite pour lui briser les côtes, puis je lui envoyai mon poing gauche dans la gorge.

Il tenta de me maîtriser. Je ne devais pas le laisser réduire ce combat à une épreuve de force, je perdrais à coup sûr. Cependant, j'étais trop près pour me dégager, et puis j'avais l'avantage de l'élan. Je continuai de charger en le repoussant contre Abruti Deux. Il chancela, perdit l'occasion de se protéger l'espace d'une seconde, et je lui balançai un coup de genou dans l'aîne. Alors qu'il se pliait de douleur, je raidis ma main pour lui enfoncer mes phalanges dans les yeux.

Abruti Un était sonné. Je perdis une seconde à l'envoyer valdinguer dans l'escalier et Abruti Deux en profita pour me ceinturer.

J'étais mal barrée. Il me plaquait les bras contre le corps, trop grand pour que je puisse lui assener un coup de boule, trop futé pour me laisser lui foutre mon genou dans les couilles.

J'avais commencé à me baisser quand il m'avait attrapée. À sa grande surprise, je tendis brusquement les jambes, utilisant sa prise sur moi pour le soulever. Il fut encore plus interloqué lorsque je me mis à courir. Bien que déséquilibré, il restait assez agile pour ne pas trébucher. Nous nous écrasâmes contre le mur derrière lui. Le choc lui coupa le souffle, mais il s'y était préparé.

Je tentai de lui écraser le pied. Il m'en empêcha d'un coup de coude, puis me rendit la pareille en me soulevant pour nous précipiter vers le mur opposé. La violence de l'impact nous arracha un grognement. J'avais l'impression qu'un cheval m'était tombé dessus.

À moins de continuer à valser d'un mur à l'autre comme deux ados éméchés dans un bal de promo, il avait deux options. La plus sage était d'attendre qu'Abruti Trois vienne l'aider, toutefois j'étais certaine qu'il mourait d'envie de me plaquer au sol. En attendant qu'il commette cette erreur, je ne pouvais rien faire.

Très mal barrée.

Un coup sourd dans le couloir détourna son attention. Sans perdre de temps, je mis de nouveau mes jambes à l'emploi pour le pousser en arrière. Il fit un faux pas et je me tournai dans ses bras en baissant l'épaule. Lorsqu'il heurta le mur, la pointe de mon épaule lui rentra dans le ventre avant de remonter vers sa cage thoracique.

Il lâcha un grognement, mais cette fois je hurlai de douleur. J'avais utilisé l'épaule que Frank Hoben m'avait bousillée juste avant l'Assemblée. Même avec les capacités de guérison Athanate, elle n'était pas entièrement rétablie et me fit un mal de chien.

Un second coup sourd, que je sentis à travers le corps de mon assaillant, lui fit desserrer sa prise. Je le repoussai violemment.

Pour son troisième coup, Olivia frappa si fort le bras d'Abruti Deux que le pied de chaise en bois qui lui servait de matraque se brisa.

Avec son bras inutile et son air hagard, il faisait désormais une cible facile. Je lui décochai un crochet à la mâchoire et il s'écroula sans bruit comme un tas de chiffons.

Abruti Trois tentait de se relever en poussant des jurons. Olivia ne l'avait frappé qu'une fois. Je le renversai sur le dos d'un coup de pied et me penchai sur lui.

Cette fois, mon grognement traduisait une rage à l'état pur qui se déversa

sur lui, le clouant au sol. Les yeux écarquillés, il se mit à trembler de façon incontrôlable. Lorsque je retrouvai l'usage de la parole, ma voix était grave et glaciale.

— Toi et tes petits copains vous allez foutre le camp d'ici. Ne vous approchez plus d'Olivia. Si jamais je vous recroise, je vous arrache la gorge.

Je reculai d'un pas pour le laisser se relever.

Sorti de l'appartement juste après Olivia, Nick empoigna Abruti Deux par sa veste comme un vulgaire sac-poubelle, puis descendit l'escalier en le traînant derrière lui. En chemin, il récupéra Abruti Un, lequel agitait faiblement les bras en croassant de façon incompréhensible. Abruti Deux était KO, son corps pendant mollement tandis que ses bottes martelaient les marches. Abruti Trois s'empressa de les suivre.

J'avais peu de risque de revoir Deux et Trois. J'en étais moins sûre pour Abruti Un.

Je les suivis du regard jusqu'au palier inférieur, puis me tournai vers Olivia. Je n'étais pas étonnée qu'elle ne soit pas restée recroquevillée derrière la porte. Elle avait guetté le moment propice pour sortir et tirer parti de ma diversion. Contrairement à Nick, rien ne l'empêchait de prendre part à la bagarre. La meute n'en attendait sûrement pas moins d'elle.

Je n'avais pas pris ce facteur en compte. Je n'y avais pas songé un seul instant.

— Bravo, la félicitai-je, pantelante. Bien joué avec le pied de chaise. Merci pour le coup de main.

Elle hocha nerveusement la tête, puis s'approcha et m'enlaça. Je ralentis ma respiration, soudain prise de vertige. Elle se blottit contre moi dans une attitude soumise, les pointes de ses cheveux roux me chatouillant la joue, son corps tremblant sous le contrecoup de l'adrénaline.

Ce contact était une très bonne chose : il réconfortait Olivia, consolidait notre dynamique de meute et flattait mon orgueil d'alpha. Mais, surtout, il procurait à ma louve une immense sensation de bien-être. Je retroussai les lèvres dans un grognement de plaisir silencieux, presque incapable de respirer.

Une bonne chose pour la meute, mais pas pour moi, du moins en ce moment.

Une idée surgit soudain des tréfonds de mon inconscient : *Il y a peut-être un moyen de sauver Olivia sans magie ou rituels. Je pourrais en faire une*

hybride comme moi.

Mes crocs Athanate en frémirent d'excitation.

Sentant ma brusque raideur, Olivia leva les yeux.

— Oh ! fit-elle avant de déglutir.

Elle s'efforça de ne plus trembler puis, d'un geste délibéré, elle s'appuya sur moi, pencha la tête en arrière et m'exposa sa gorge. Que faisait-elle ?

— Je sais que ta meute et ta Maison sont indistinctes à tes yeux, et je sais comment fonctionnent les Athanate, m'expliqua-t-elle d'une voix enrouée. Je suis juste un peu nerveuse, mais je veux que tu saches que ça ne me dérange pas.

— Pardon ?

— Pour le Sang... et le reste.

Non contente de m'inonder d'endorphines de loup-garou, elle faisait à présent la même chose avec mon Athanate. Elle qui avait refusé de partager son corps dans son ancienne meute, elle était assez dévouée envers ma meute et ma Maison pour consentir à devenir mon intime, avec tout ce que cela impliquait.

Elle n'avait rien à craindre de moi côté plumard. Son cou, en revanche, était moins à l'abri.

Pia montait l'escalier derrière Nick. Elle percevait ce qui se jouait et craignait que je perde les pédales.

Je lâchai un éclat de rire forcé, puis parvins à rentrer mes canines.

— Merci, dis-je en embrassant Olivia sur le front. Le Sang, oui, en temps voulu. Quant au reste, ça ne se passera pas vraiment comme ça. Il faudra qu'on en discute.

Bian apparut à son tour dans l'escalier, vêtue d'un sweat-shirt universitaire pour femme et d'un jean. Elle avait un long sac de sport à l'épaule, qui cachait certainement son katana, et avait apporté son ordinateur. Parée à toute éventualité.

— Je viens de voir un joli petit pick-up démarrer en trombe. J'ai loupé la fiesta ?

— Eh oui ! cette affaire de *meute* est réglée.

— Hmm, fit-elle en se campant devant Olivia et moi pour nous étudier d'un air songeur. J'ai comme l'impression qu'Olivia fait partie de ta Maison.

— C'est le cas.

— Alors cette affaire concerne la Maison Farrell, Amber, et par

conséquent la Maison Altau.

J'acquiesçai. Décidément, les complications se multipliaient. Rien ne restait isolé.

— Si ça n'avait pas eu d'importance d'un point de vue Athanate, poursuivit-elle, tu n'aurais eu aucune excuse valable pour retarder ton entrevue avec Naryn. C'est uniquement parce que je l'ai convaincu qu'il s'agissait d'une affaire de Maison qu'il n'est pas en colère. Enfin, pas plus en colère, devrais-je dire.

— Merci. J'imagine qu'il vaudrait mieux gagner le Refuge au plus vite dans ce cas.

— Non, répondit-elle avant de se tourner vers Nick. Puisque nous sommes ici, autant en profiter. Vous avez demandé à nous voir, je présume qu'il s'agit aussi d'une affaire Athanate.

Elle huma l'air.

— Vous pourriez commencer par m'expliquer pourquoi ce bâtiment sent le Matlal à plein nez.

Nick haussa les épaules.

— L'immeuble leur appartenait. C'était l'une de leurs bases quand ils venaient en ville.

J'aurais imaginé une planque un peu plus luxueuse pour les sbires de Matlal, mais elle avait le mérite d'être bien cachée.

Naturellement, je savais déjà de quoi Nick voulait nous parler. Je préférais cependant le laisser aborder le sujet ; j'avais déjà assez gonflé Bian pour aujourd'hui.

8

Jugeant que Nick préférerait sans doute nous parler en privé, je renvoyai Pia et Olivia à la voiture.

— Allons nous asseoir, proposa-t-il avant de nous conduire dans l'appartement.

Celui-ci était propre et bien rangé – pas de moisissures ni de marques sur les murs. Il fleurait le produit nettoyant senteur pin et le désodorisant au citron. Les autres portes étaient entrouvertes, révélant une petite chambre et une modeste salle de bains. Des portes-fenêtres s'ouvraient sur un petit balcon qui donnait directement sur la voie ferrée. Un bar avec plan de travail séparait l'espace de vie d'une kitchenette, et une grande partie de la pièce principale était occupée par une table basse en verre entourée d'un vieux canapé en cuir et de fauteuils.

Il faisait un peu froid. Les fenêtres avaient été entrebâillées afin d'aérer les lieux.

Nick fit un crochet par la cuisine pour en rapporter un pack de six bières glacées et une chemise en carton beige. Il déposa le tout sur la table basse avant de s'asseoir sur le canapé. Je pris place face à lui.

— Merci d'avoir protégé Olivia, dis-je. Et encore merci d'avoir trouvé Bow Creek.

Il hocha la tête, puis nous offrit une bière. Pas de verres, évidemment. Je dévissai la capsule de ma bouteille et avalai une gorgée en observant Nick et Bian se regarder en chiens de faïence.

Nick avait attaché ses longs cheveux noirs avec une lanière en cuir. Ses joues de bronze sculptées n'en paraissaient que plus proéminentes. Sa marque était aussi énigmatique que ses yeux marron. Bizarrement, elle avait quelque chose de différent. Entre les produits nettoyants de l'appartement et l'odeur omniprésente des Matlal dans le bâtiment, je n'arrivais pas à la discerner

correctement. Je remuai dans mon fauteuil, mal à l'aise.

— Justement, à propos du tuyau sur Bow Creek..., commença Bian en laissant sa phrase en suspens.

— Ce sont évidemment des renseignements de première main, répondit Nick avec un petit rire.

— Comment ?

— Nous en reparlerons en temps voulu. (Il tira une feuille de la chemise beige.) Voici la liste de noms que Correia vous a fournie, et que vous m'avez donnée lors de notre premier briefing, quand nous avons préparé la traque des derniers Matlal.

Bian y jeta un bref coup d'œil avant d'acquiescer.

— Nous les avons tous retrouvés, affirma-t-il en faisant courir son doigt sur la liste. Ils sont tous morts, à l'exception des six que j'ai surlignés. Ceux-là ont quitté le pays immédiatement après la tentative de coup d'État ratée de Matlal à l'Assemblée. Parmi eux, nous avons Vega Martine, qui s'est envolée pour le Panama sous une fausse identité en utilisant un jet privé de l'aéroport de Centennial. En vraie Basilikos, Correia ne s'est pas donné la peine d'inclure la liste de leurs *toru* quand elle nous a remis ces documents. Cependant, je crois qu'ils étaient tous à Bow Creek.

— Très bien, déclara Bian. Vous avez rempli votre contrat. Nous vous réglerons vos honoraires comme convenu.

— Hum... il en reste un dernier.

— Votre informateur ?

Nick confirma d'un hochement de tête. Quand il m'en avait parlé la première fois, il avait dit que cet informateur demandait l'asile au sein de la Maison Farrell. J'appréhendais la réaction de Bian.

— Que veut-il ? demanda l'Athanate. Un sauf-conduit ?

— Ce serait bête de sa part. La personne ne pourra se réfugier dans aucun secteur Panethus, et les Basilikos mettront certainement sa tête à prix.

— Eh merde ! lâcha Bian. Attendez deux secondes.

Elle sortit son ordinateur et alla chercher un tabouret de bar pendant qu'il démarrait. Elle le posa ensuite sur le tabouret, puis vérifia que nous étions bien tous les trois dans le champ de la webcam.

Flûte ! mon entrevue avec Naryn allait commencer par une vidéoconférence sur le sujet qui me posait le plus gros problème : un renégat Matlal demandait l'asile à la Maison Farrell.

Naryn apparut à l'écran, assis derrière un bureau, un casque sur la tête. Il semblait travailler sur plusieurs ordinateurs en même temps. Il n'avait pas l'air plus énervé que d'habitude, mais se contenta d'incliner la tête pour indiquer qu'il nous écoutait ; l'objet principal de son attention était ailleurs. Bian s'adressa brièvement à lui en Athanate, puis se tourna de nouveau vers Nick.

— Bien. Donc, pour information, vous avez parfaitement respecté les termes de votre contrat, et vous avez même excédé nos attentes en prêtant assistance à la Maison Farrell à Coykuti. Au nom de la Maison Altau, je vous en remercie. Vous avez également réussi à prendre contact avec un Matlal disposé à vous indiquer les repaires de ses camarades, notamment Bow Creek. Alors, que veut-il en échange ?

Elle n'avait toujours pas deviné l'identité du mystérieux informateur.

— L'asile, répondit Nick.

Bian hocha la tête. Elle s'y attendait, raison pour laquelle elle avait tenu à ce que Naryn soit présent.

— Auprès de la Maison Farrell, ajouta le change-peau.

Pour la première fois, je vis Bian rester sans voix. Naryn se montra plus loquace :

— Il ne lui appartient pas de l'accorder. Nous sommes dans le fief d'Altau.

— Je crois comprendre qu'il y a un moyen, avança Nick.

Il paraissait plus calme qu'il ne l'était en réalité. Naturellement, il savait qu'il ne pouvait pas nous duper Bian et moi ; nous percevions son rythme cardiaque.

— L'hospitalité, dit Bian en fronçant les sourcils.

— L'hospitalité ? répéta sèchement Naryn. Cette coutume est antérieure à l'Assemblée.

Bian s'éclaircit la voix.

— Eh bien, étant donné que l'Assemblée ne risque pas de se réunir de sitôt, peut-être les vieilles coutumes rentrent-elles de nouveau en vigueur.

Naryn grogna.

— Nous avons aussi pour coutume de tuer les intrus.

Pourtant, il ne semblait pas totalement hostile à l'idée.

— Quelqu'un aurait-il l'amabilité de m'expliquer ce qu'offrir l'hospitalité signifie pour une Maison Athanate ? demandai-je.

— Il s'agit du même principe fondamental que Skylur a cité quand il t'a

autorisée à accueillir le colonel et sa femme dans ta Maison sans les intégrer à ton clan, développa Bian. Tu restes entièrement responsable envers Skylur de toutes les actions de ta Maison.

— Donc, si j'accepte un Basilikos dans une Maison Panethus...

— Il t'incombe de veiller à ce que cette personne se comporte en Panethus. Ou d'en assumer les conséquences.

— Super.

Déjà qu'il n'était pas certain que je ne finisse pas moi-même par agir comme un Basilikos ou par devenir renégate, si jamais j'acceptais cette responsabilité, je me retrouverais avec une personne en plus à surveiller.

Nick but une petite gorgée de bière.

— Je suis prêt à renoncer à mes honoraires.

— Pourquoi ? demanda Naryn, prenant Bian de vitesse.

— Par conviction personnelle, se contenta de répondre Nick en haussant les épaules.

Ce n'était pas la première fois que je l'entendais tenir ce discours. La semaine précédente, il avait été très intéressé d'apprendre qu'en leur collant la trouille j'avais réussi à faire déguerpir les loups de la Confédération sans en tuer plus que nécessaire. Il avait voulu savoir pourquoi j'avais agi ainsi et si je le referais.

Je suppose que je m'étais attiré toute seule ce problème.

Cependant, cette attitude lui correspondait bien ; je le croyais sincère, j'avais confiance en lui. Et il semblait me faire confiance. Peut-être y avait-il bien un moyen de trouver une solution.

Je remarquai que Bian et Naryn n'avaient pas rejeté sa proposition de renoncer à ses honoraires. Mais cela influencerait-il leur décision ?

— Alors... où est ce Matlal qui demande l'asile ? demanda Bian.

— Pas loin, en train d'attendre mon feu vert.

Naryn interrompit la tâche qu'il effectuait en parallèle pour se tourner vers la webcam.

— J'espère que vous avez pris toutes les précautions nécessaires.

— Cette personne n'ira nulle part, Diakon, mais il est aussi hors de question que je l'envoie à la mort en vous la livrant. J'attends d'avoir des garanties.

Nous étions dans l'impasse.

Pour ma part, j'avais le cul entre deux chaises, et je détestais ça. Après

l'horrible découverte que nous avons faite à Bow Creek, je n'avais plus eu qu'une envie : les exterminer tous. Mais qu'aurais-je fait si l'un d'eux s'était rendu ? Et si l'indic n'était pas mêlé aux rites sordides perpétrés à Bow Creek ? ou avait agi sous la contrainte ?

— De qui s'agit-il ? demanda Naryn.

Nick ouvrit la pochette beige sur la table, nous révélant l'une des petites cartes que Bian avait imprimées pour aider Nick et Verano à interroger les passants lors de leurs recherches.

Je savais déjà que c'était la femme aux cheveux argentés, celle que j'avais combattue à Cheesman Park quand Larry s'était fait capturer. Les autres ne s'étaient absolument doutés de rien.

— Oh merde ! s'exclama Bian en attrapant son ordinateur.

Après quelques clics, l'écran se divisa entre un Naryn renfrogné et un logiciel de base de données.

— Côté sexe ? s'enquit-elle.

— Femme, répondit Nick, perplexe.

Bian lui adressa un regard noir tout en continuant de pianoter sur son clavier.

— J'avais compris, imbécile. J'ai probablement sa taille de soutif et son plat préféré dans mes fichiers. Je vous demande si vous avez eu des rapports sexuels avec elle.

— C'est sans importance.

Je ne l'avais encore jamais vu perdre ses moyens.

— Je prends cela pour un oui. Et si, c'est important, parce que, si elle vous a retourné le cerveau, elle l'aura fait à ce moment-là.

Alice Emerson, l'Adepté au service de la Maison Altau, m'avait mise en garde à ce sujet. Le « sexe aural » comme elle l'avait appelé avec humour ; le sexe par l'*eukori*.

— Je ne suis pas sous son emprise, se défendit Nick. Elle n'a rien tenté de ce genre.

— C'est vous qui le dites. (Elle cessa de taper sur son clavier.) Nous parlons bien de Yelena Belyevolosova ?

Sur l'écran, Naryn fronça les sourcils de plus belle et se pencha vers la caméra.

— Russe ? Belyevolosova ? C'est un vrai nom, ça ? Yelena Cheveux-blancs ? Comme ça se fait que ça n'ait alerté personne ?

Bian interrogea de nouveau son ordinateur.

— D'après les fichiers, elle est issue d'un échange réalisé avec une Maison Basilikos russe, Volkov. Et avant ça, Chazov à Koursk. (Elle éclata d'un rire sec.) Je me demande qui elle a pu emmerder à ce point.

Puis elle se figea et se remit à cliquer pendant quelques secondes, son visage s'assombrissant à mesure qu'elle découvrait de nouveaux éléments.

— Ces entrées ont été validées, mais il n'y a aucune source certifiée. C'est quoi ce bordel ? D'où nous viennent ces informations ? Il arrivait aux Maisons Basilikos d'échanger leurs membres en gage de bonne foi. Je me rappelais que Matlal avait parlé de me faire transférer dans sa Maison mexicaine lorsqu'il m'avait rencontrée pour la première fois au gala de charité de la fondation McIntire-Harriman. Rien que d'y repenser j'en avais la chair de poule. J'éprouvai subitement un élan de compassion à l'égard de cette femme, Yelena.

— Merde ! jura Bian en faisant une analyse plus poussée de ses données. Marlon.

Marlon Pruitt, son second, qui s'était vendu, ou avait été dupé puis envoûté par Vega Martine, la Diakon de Matlal. Tout ce qu'il avait pu faire durant les jours précédant l'Assemblée était suspect.

— Merde ! répéta-t-elle. On peut oublier tout ce qu'on croit savoir sur elle.

— Que peut-on en déduire ? demanda Naryn. Pourquoi cette femme vous a-t-elle choisie, Maison Farrell ?

— Je n'en sais rien. Sans doute à cause de Larry.

Songeant que Naryn n'était peut-être pas au courant de tous les détails, je m'expliquai :

— Avant l'Assemblée, j'ai découvert que l'un des Athanate de Matlal appartenait à la Maison Romero et agissait sous la contrainte. J'ai essayé de le libérer, mais ça s'est mal terminé. Il est mort. Sans doute cette tentative prouve-t-elle que je suis ouverte à différentes possibilités.

— Je suis parfaitement au fait de cette situation, dit Naryn en s'enfonçant dans son fauteuil. Il faudra d'ailleurs que nous en discutions aussi.

Oh non ! Je croyais qu'on était déjà d'accord sur cette histoire.

— Disons qu'elle vient bien de Russie et a été transférée chez les Matlal...

Bian et Naryn entreprirent de déterminer ce que ces éléments pourraient nous révéler concernant ses intentions et sa fiabilité.

Me calant dans mon fauteuil, je songeai aux bribes d'information dont je

disposais moi-même. Elle se battait mieux que moi. Si l'agent Ingram n'était pas arrivé cette nuit-là, à Cheesman Park, les Matlal m'auraient attrapée grâce à elle. Elle constituait donc à la fois un danger et une occasion en or.

D'un certain point de vue, elle nous avait fourni des renseignements sur Bow Creek. Ou on pouvait aussi considérer qu'elle avait simplement vendu ses camarades. Difficile à dire.

— Encore une chose, les interrompit Nick. Vous êtes partis du principe que c'est moi qui avais éliminé les deux derniers Matlal cachés à Denver pendant que vous étiez au ranch. C'est faux. Ces deux Athanate appartenaient à l'équipe d'élite et ils venaient ici pour la tuer. Mais c'est sur moi qu'ils sont tombés et ils étaient diablement forts. Elle m'a sauvé.

Bian et Naryn acquiescèrent, puis reprirent leur échange animé en Athanate.

Je me levai, agitée.

Il faut que je me mette à sa place.

Normalement, il vaut mieux éviter, car ce genre de technique nuit à l'évaluation objective de la situation.

Tuer quelqu'un qui cherche à se rendre n'a rien d'objectif. C'est même tout l'objet du débat entre Naryn et Bian.

Que faire ? J'avais une dette envers Nick. Lui avait une dette envers elle, et il semblait lui avoir fait une promesse. Pourquoi serait-ce à moi de la tenir ?

Parce que Nick fait partie de la meute. Enfin, plus ou moins. Nous n'avions pas eu l'occasion d'en discuter ; ça me semblait juste tomber sous le sens.

Parce que, si je suis coalpha de la meute, ses engagements sont les miens. Ouais, « si ».

Parce que j'ai une dette envers Nick après ce qu'il a fait à Coykuti. Et parce que tous les deux, cette transfuge et lui, s'en remettent à moi.

Bon sang ! j'avais assez de soucis comme ça !

Mon cœur connaissait déjà la réponse : je ne pouvais pas laisser Naryn la pourchasser, ou m'ordonner de le faire. Je devais prendre les choses en main et leur enlever toute possibilité de décider de son sort.

Quant à savoir où elle se cachait...

Que ferais-je à sa place ? Où irais-je ?

J'en avais une petite idée. Et il était temps de sauter le pas.

Je gagnai les portes-fenêtres du balcon, ces portes qu'on avait pris soin

d'entrebâiller pour aérer la pièce et je les ouvris complètement. Un brusque silence se fit derrière moi. Bian et Nick tournèrent la tête pour voir ce que je trafiquais.

— Yelena, si vous me jurez ne pas être mêlée à la mort de Larry ou à ce qui se passait à Bow Creek, j'accepte votre demande d'hospitalité, déclarai-je à la voie ferrée en contrebas. Autant vous montrer tout de suite. Mais je vous préviens, si vous avez pris part à l'un ou l'autre de ces crimes, je vous retrouverai et je vous tuerai.

Je rentrai dans l'appartement et patientai, tournant le dos au balcon. Et à toute arme qui pourrait passer par ces portes-fenêtres.

Rien de tel qu'un geste noble.

Bian était debout, katana au clair. Nick restait assis, prêt à bondir.

Un bruit discret dehors confirma mes soupçons : le léger frottement de ses vêtements contre la brique tandis qu'elle se laissait tomber sur le balcon, ses mouvements lents et crispés révélant une extrême prudence.

Je *sentis* sa présence, telle une orchidée noire et vénéneuse se déployant derrière moi. Elle apportait avec elle l'odeur cuivrée des Matlal et... quelque chose que je ne pus définir. J'en eus la chair de poule, mais refusai de me retourner.

Agacé, Naryn ne cessait de demander ce qui se passait. Bian fit pivoter l'ordinateur afin de pointer la caméra vers nous.

Quand la femme prit la parole, sa voix était douce, mesurée, avec un léger accent slave.

— Vos données ont été trafiquées. Je ne m'appelle pas Belyevolosova. Fini les mensonges et les fausses identités.

Elle mit un genou à terre devant moi et me prit la main pour incliner sa tête dessus.

— Je m'appelle Yelena Vylkove. Je le jure sur mon Sang, je n'ai pas pris part à la mort de Larry Dixon et je ne suis jamais allée à Bow Creek. Je n'ai jamais touché les enfants. Je le jure, et demande l'hospitalité de la Maison Farrell.

Elle disait la vérité. J'ignore comment, mais je le savais.

Ou alors c'était une sociopathe, capable de mentir de façon indétectable, à l'instar de Noble.

D'un geste ostensible, Bian posa son katana sur le fauteuil. Elle se mit à pianoter frénétiquement sur son clavier. Dans son coin de l'écran, je vis

Naryn se tourner vers ses ordinateurs pour chercher des informations sur le nouveau nom qu'ils venaient d'obtenir.

Je sentis la tension monter en flèche chez Yelena. Nick le perçut également et se leva aussitôt.

— Nous devons procéder à l'échange de serments, dit Yelena avant d'appuyer son front sur ma main pour prononcer à voix basse une version abrégée du serment que j'avais prêté à Skylur lors de l'Assemblée : Je demande officiellement la protection de la Maison Farrell. J'offre mon Sang, ma vie, ma loyauté et mon obéissance à la Maison. J'honorerai ses obligations et ses responsabilités. Je me sou mets à l'autorité absolue de la Maison.

Oh ouiii !

Mon Athanate avait plusieurs longueurs d'avance sur moi.

Je me souvins des formules que Skylur avait employées pour conclure son serment comme si elles étaient gravées dans mon cœur.

— Foi pour foi. Sang pour Sang. Vie pour vie. Je vous accorde les droits et privilèges dont je suis dépositaire.

— Mon Sang est vôtre, murmura Yelena, l'air stupéfaite.

— C'est fait, conclus-je.

Je retirai promptement ma main au cas où elle déciderait de l'embrasser ou autre chose du style. Elle se releva sans bruit pour se poster derrière moi.

J'eus un instant pour me demander ce que je venais de faire avant que Bian remporte la course aux informations numériques.

— Oh merde ! souffla-t-elle avant de s'emparer de son katana et de le pointer vers nous.

9

– Qu’y a-t-il ? demandai-je.

Bien que la lame étincelante attire toute mon attention, je vis du coin de l’œil Nick secouer la tête en fronçant les sourcils. Lui-même ne comprenait pas. Il se tenait prêt à intervenir, mais j’ignorais s’il serait assez rapide pour arrêter Bian si celle-ci se mettait en tête de nous attaquer.

Yelena comprenait sa réaction, je le sentais. Cependant, je préférais ne pas tourner la tête tant que ce sabre nous menaçait.

— Écarte-toi, Amber, m’ordonna Bian d’une voix si étranglée qu’elle dut se racler la gorge. Le nouveau nom qu’elle nous a donné n’est pas russe, il est ukrainien. Il vient d’une petite ville dans le delta du Danube, sur la mer Noire.

La géographie n’était pas mon fort, mais ces noms m’évoquaient un souvenir ; le briefing de Diana au sujet des factions Athanate qui ne se reconnaissaient ni dans les Panethus ni dans les Basilikos. Les côtes occidentales de la mer Noire se trouvaient dans le plus ancien des secteurs Athanate, le plus dangereux, le plus mystérieux : le Domaine des Carpates.

Putain de merde !

Yelena n’était pas du tout ce qu’elle paraissait être. Je ne voyais qu’une seule raison qui aurait pu la pousser à se faire passer pour une Basilikos. Je venais tout juste d’offrir l’hospitalité de ma Maison à une espionne des Carpates.

D’un autre côté, pourquoi nous donner son vrai nom et révéler son secret ?

Bian n’avait pas l’intention d’attendre des explications. Ses yeux étaient devenus aussi fixes et pénétrants que ceux d’un serpent. Je ne voulais pas me battre contre elle, mais je ne pouvais pas non plus ignorer mon serment. Sang pour Sang : la promesse s’insinuait dans mes veines comme du fil barbelé. Yelena faisait désormais partie de ma Maison. Sans réfléchir, je me plaçai

lentement devant elle.

— Bian ! attends ! s'écria Naryn par les petits haut-parleurs de l'ordinateur, avant d'enchaîner sur une salve en Athanate.

Le monde entier sembla retenir son souffle. Puis Bian redressa avec grâce la pointe de son katana. Pas totalement. Juste assez.

Je respirai.

— Vylkove, appela Naryn avant de lui poser une question en Athanate.

Je levai une main. Yelena garda le silence. Bien, cela voulait dire qu'elle m'obéissait. Moins bien, peut-être, parce que Naryn n'apprécierait pas qu'on défie son autorité.

— Il est impératif que je comprenne cet échange.

— Il me demande si je suis une *syndesmon*, m'expliqua Yelena. Je suis navrée, ce terme n'a pas d'équivalent, même dans votre Athanate. Il n'existe que dans un vieux dialecte carpatien. Cela se rapprocherait d'un émissaire ou d'un intermédiaire. (Elle poussa un soupir de frustration et son accent devint plus prononcé.) Un peu comme un ambassadeur, mais qui serait responsable envers les deux parties.

— Par exemple envers les Carpates et les Panethus en même temps ? C'est plutôt une bonne chose, non ?

Je ne regardais pas Naryn. Ce n'était pas lui qui nous menaçait avec un katana.

Avec un infime hochement de tête, Bian releva encore la pointe de son sabre de quelques centimètres.

— Et êtes-vous une « *syndesmon* » comme vous dites ? demandai-je en risquant un coup d'œil vers Yelena.

— Non. Il n'y en a pas eu depuis plus de cinq cents ans.

— Alors vous êtes quoi ?

— Un membre de la Maison Farrell, répondit-elle sans hésitation.

Je fronçai les sourcils. Je lui avais seulement accordé l'hospitalité, non ?

Voyant mon air déconcerté, Bian laissa échapper un rire sec.

— Elle a raison. Elle t'a demandé officiellement l'hospitalité, mais le serment que tu as utilisé servait à l'admettre au sein de ta Maison. Félicitations, Bambi.

— Ça compte ?

Bian opina de la tête.

Bon sang ! je n'en ratais pas une.

Yelena s'était figée. Baissant les yeux, elle dit d'une petite voix :

— Si vous aviez mal compris, je ne crois pas que cela vous engage. Je vous libère de votre serment.

Sa réaction me fit sourire. Je n'étais pas la seule à me comporter en grand seigneur.

Me tournant vers elle, j'attendis qu'elle relève la tête et me regarde dans les yeux. Les siens étaient gris, rappelant la couleur de l'ardoise sous la pluie. Méfiants, vigilants, ils ne manifestaient aucune peur. Intéressant. D'ordinaire, les gens se laissaient intimider par la réputation de Bian, mais pas cette femme.

— Moi je ne te libère pas, répondis-je.

Bien qu'elle prît soin de n'afficher aucune émotion, elle baissa de nouveau les yeux et acquiesça.

— Qu'est-ce qui ferait de toi une *syndesmon* ? l'interrogeai-je.

— Seul le Domaine des Carpates peut les nommer.

Le Domaine. Autrement dit, leur nation tout entière. Voilà un enjeu politique essentiel à connaître si je voulais savoir exactement ce que je venais d'accepter au sein de ma Maison.

Naryn n'avait pas soufflé mot depuis plusieurs minutes ; je ne savais pas trop quoi en déduire. C'est lui qui avait empêché Bian de passer à l'acte. Voyait-il un avantage quelconque à ce retournement ?

En tout cas, son intervention avait fortement déplu à Bian.

Comment désamorcer la situation ?

Je pivotai sur moi-même sans m'écarter de Yelena.

— Vous affirmez ne pas avoir touché les *toru* des Matlal, dit Bian en abaissant son katana avec une lenteur hypnotique. Comment avez-vous réussi à éviter cela ?

— J'ai dit que je n'avais pas touché aux enfants. Dans le ranch Matlal où j'étais basée, à Sonora, au Mexique, il n'y avait pas de *toru* de cet âge. Ceux de Bow Creek provenaient de son quartier général du Yucatán. Matlal les gardait pour son usage personnel, et celui de ses lieutenants.

— Mais vous vous êtes nourrie des *toru* de Sonora ?

— En effet.

Sa réponse jeta un froid dans la pièce. À vrai dire, je ne savais pas ce qui me démoralisait le plus : les Basilikos parce qu'ils étaient des monstres qui se nourrissaient de la peur de leurs esclaves de sang humains, ou l'espionne des

Carpates qui acceptait de s'adonner à ces pratiques barbares afin de protéger sa couverture.

Dans les briefings auxquels j'avais eu droit, nous n'avions pas encore abordé la manière dont les Athanate des Carpates traitaient leurs donneurs de sang humains. Il était même fort possible que les connaissances des Altau sur le sujet se limitent à de vieilles légendes. Et, à l'échelle Athanate, les vieilles légendes remontaient forcément à des lustres.

Yelena n'avait pas l'air de trouver répréhensible de boire le sang de *toru*. En tant que Maison Farrell, cela me contrariait, mais je devrais étudier la question une autre fois.

— Et ici, à Denver ? persista Bian. Si vous n'avez pas utilisé de *toru*, comment avez-vous survécu ?

— Aucun de ceux qui ont logé dans cet appartement n'a utilisé de *toru*. Nous faisons partie de la première vague, envoyée dans le plus grand secret. Il nous a fallu trouver des solutions temporaires au début, qui n'attireraient pas l'attention sur nous. Puis, quand les autres sont arrivés, il y aurait eu trop d'allées et venues du côté de Bow Creek. Nous avons trouvé des petits jobs qui nous permettaient d'approcher des *marai*. (Elle s'interrompt un instant.) Des humains.

Elle avait employé par mégarde le nom que les Basilikos donnaient aux humains : *marai*. Un terme Athanate pour désigner du bétail qui n'appartient à personne. Ce lapsus révélait-il une trop forte intériorisation de la mentalité Basilikos ? Grâce à mes années dans l'Ops 4-10, je connaissais les dangers de travailler sous couverture : le risque de faire siens des comportements qu'on se forçait jusque-là à adopter.

— Mais vous ? s'obstina Bian, refusant de la laisser éluder la question. Qu'avez-vous fait exactement et quand ?

Elle attendait une réponse. Je sentis Yelena me regarder en quête de soutien, mais je me gardai d'intervenir. Je comprenais ce que Bian essayait de faire : elle lui mettait la pression dans l'espoir de la prendre en flagrant délit de mensonge.

— J'étais... danseuse dans un night-club appelé le *Platinum Eye*. C'est à quelques rues d'ici.

Une danseuse. Plutôt vague.

— Ça, ça vous permet uniquement de gagner de l'argent, fit remarquer Bian. Comment faisiez-vous pour le sang ? Vous ne pouviez pas prendre le

risque de mordre les clients dans le club.

— Non, reconnut Yelena, avant de détourner le regard. Parfois, les clients voulaient un tête-à-tête.

Bian la regarda fixement, attendant qu'elle développe. L'espionne craqua, son accent ravivé par la colère :

— Oui, je me suis prostituée ! C'est ce que vous voulez entendre ? Des touristes, des clients ivres. Ils m'emmenaient à leur hôtel et me payaient. Je satisfaisais leurs désirs ; ils satisfaisaient mes besoins. Un échange de bons procédés. Personne n'est mort.

— Et ensuite ils n'avaient aucun souvenir de la morsure ?

— Bien entendu.

J'observai du coin de l'œil la réaction de Nick. Il semblait déjà au courant, mais ce n'était pas la seule chose qui m'intéressait. Il avait su où chercher, il comprenait les contraintes auxquelles des Athanate infiltrés étaient soumis, les choix qui s'offraient à eux. Le change-peau était décidément plein de secrets.

— D'accord pour le sang, dit Naryn. Et pour la *Rahaimon* ?

Les traits de Yelena étaient figés, mais la colère étincela de plus belle dans ses yeux. Pourtant, là encore, elle se tourna vers moi.

— Il utilise le terme Athanate. Vous le connaissez ?

Oui. Les Athanate ne se nourrissaient pas seulement du sang des humains, ils s'imprégnaient aussi de leurs émotions. La *Rahaimon* désignait cette seconde facette. C'était la grande différence entre les Panethus et les Basilikos. Les premiers aimaient leur clan et se nourrissaient de la réciprocité de cet amour ; les seconds méprisaient les humains et se repaissaient de leur peur et de leur haine.

C'est ce qu'on m'avait dit.

Naryn semblait chercher à mettre Yelena sur la défensive. Cependant, cette dernière n'avait pas l'intention de se dédire. Sa colère enfla à mesure qu'elle parlait :

— Oui. Je me suis nourrie. Le désir et l'extase sont aussi faciles à provoquer que la peur et la haine. Vous allez donc me demander si je me suis nourrie de la peur. Vous préférez que je vous mente ? Ils sont toujours effrayés au début, je n'y peux rien. Je m'en suis nourrie, comme n'importe quel Athanate le ferait. La *Rahaimon* ne fait aucune distinction entre l'amour et la peur. Il arrive même à vos intimes d'avoir peur. Osez prétendre le

contraire. Osez me dire que vous ne vous en abreuvez pas. Vous apprenez à vos Aspirants à maintenir leur intime lors de la première morsure afin de l'empêcher de se débattre et de s'écorcher sous vos crocs dans un moment de panique. Vous autres, les Panethus, vous vous targuez tellement de vos clans et de leur amour pour vous. La vérité, c'est qu'il est plus facile de les pousser à vous aimer qu'à vous craindre sur le long terme. Votre immense vertu n'est en réalité qu'affaire de pragmatisme.

Bian laissa tomber son katana le long de sa cuisse. Quelque chose dans le discours de Yelena, ou dans sa manière de le dire, l'avait convaincue.

Pas Naryn.

— C'est ce que l'on pourrait croire, vu de l'extérieur, avança-t-il. Dites-moi, Athanate des Carpates, quelle méthode les humains préféreraient-ils d'après vous ?

— Vos intimes ont-ils vraiment le choix ? Vous prétendez ne pas les contraindre, mais c'est faux. Certes, vous n'utilisez ni la télénergie, ni la force, mais vous leur promettez une longue vie faite de plaisir et de désir.

Yelena s'était avancée, nous étions à présent épaule contre épaule. Je tendis le bras pour l'arrêter. Encore un pas et Bian pourrait reconsidérer la position de son katana.

— Quelle est la différence ? reprit Yelena. Pourquoi l'une de ces voies fait-elle de nous des monstres et l'autre non ?

— Ça suffit, murmurai-je.

À ma grande surprise, elle se calma et recula derrière moi.

— Pardon, Doyenne, souffla-t-elle.

Son obéissance inconditionnelle me procura un intense plaisir.

Lorsqu'elle était entrée dans l'appartement, j'avais perçu une aura de danger autour d'elle. Maintenant, sa présence derrière moi me réconfortait. Mon Athanate avait pris le pas sur ma prudence habituelle.

— Un débat philosophique très intéressant, commenta Bian.

Son ton était moins tranchant. Son katana, en revanche, l'était toujours autant et n'avait pas regagné son fourreau.

— Ça n'a rien de philosophique, la contredis-je. Pour l'Émergence, seul comptera ce qui est acceptable et ce qui ne l'est pas. De nouvelles vérités verront le jour.

Son regard glissa vers le mien.

— À ce propos, Bian, Vylkove a-t-elle dit la vérité ? s'enquit Naryn.

— Je ne suis pas une Garante de la vérité, mais je ne crois pas qu'elle nous ait menti.

— Elle n'a pas menti, confirmai-je.

Ils m'adressèrent un regard sceptique.

— Je reconnais provisoirement ton nouveau membre, trancha Naryn. Nous allons avoir une longue discussion, Maison Farrell. Bian va te conduire au Refuge. Tu ferais mieux de présenter à ta Maison sa dernière recrue Matlal avant de partir. Ensuite, tu viendras t'expliquer.

Regardant derrière moi, il prononça une phrase en Athanate d'un air impassible.

Yelena se racla la gorge et traduisit :

— Il exige un cadeau. Il était d'usage pour les solliciteurs venus demander l'hospitalité d'apporter un gage de leurs bonnes intentions.

— Tu fais partie de ma Maison désormais. Mais je suppose que tu espérais obtenir l'hospitalité quand tu es entrée. Si tu avais prévu quelque chose, autant le lui dire.

Je lui jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. Elle était tout près. Un froncement de sourcils lui durcissait le visage.

— Oui, mais...

Elle laissa sa phrase en suspens.

— Mais quoi ? demanda Bian.

Yelena leva les yeux vers moi. Une ombre noire avait absorbé le gris de ses iris.

— Tout va bien, la rassurai-je.

Elle se pencha vers moi, les narines frémissantes. Un frisson se diffusa dans ma poitrine.

— Avec votre permission, dit-elle avant d'incliner légèrement la tête de côté en se penchant vers moi.

Je parvins, au prix de gros efforts, à rester immobile. Je ne sais pas exactement qui de ma louve ou de mon Athanate s'alarmait autant de la voir s'approcher de mon cou, mais mon corps se crispa. Je me ressaisis ; Yelena faisait partie de ma Maison.

— Vous n'avez rien à craindre, Doyenne, murmura-t-elle.

Elle colla le bout de son nez contre ma peau et prit une longue inspiration. Sans le faire exprès, je me projetai mentalement vers elle.

Tous les individus possédaient une *eukori*. L'élément psychique d'une

marque Athanate en était la partie émergée. Avec ma Maison, le contact était plus poussé ; les liens qui nous unissaient permettaient à nos auras de se mêler. Avec Jen et Alex, il n'y avait aucune limite ; nos *eukori* semblaient fusionner pour ne faire qu'une.

Yelena m'ouvrait la sienne. Elle me faisait penser à un nuage de fumée aux volutes paresseuses. Étrangement familière.

Puis elle se redressa, légèrement chancelante. Ses yeux noirs brillaient comme de l'onyx. Que voyait-elle ? Bien qu'elle prît soin de fermer la bouche, je sentais que ses crocs étaient sortis.

— Quoi ? répéta Bian.

— Je n'en étais pas certaine.

Elle ouvrit la bouche, révélant des crocs étincelants qui disparurent aussitôt. Peut-être s'agissait-il d'une coutume des Carpates destinée à prouver ses bonnes intentions. Un petit frisson me parcourut l'échine. Bon sang ! que signifiait tout ce cirque ?

Elle ferma les paupières, puis cligna des yeux et regarda Bian.

— Voici mon cadeau pour vous. On raconte que les membres de l'Assemblée ont émis de nombreuses théories sur les Athanate qui ont imprégné ma Doyenne : ce seraient des Panethus oubliés, cachés au cœur de la jungle sud-américaine ; des parias Basilikos ; des Theokos perdus. Ils ont tous tort.

— Dans tous les cas, c'étaient des renégats, soulignai-je.

Elle plongea son regard dans le mien.

— Mmh. C'est peut-être un détail important, ou pas.

— Alors ? Où voulez-vous en venir ? demanda Bian, agacée.

— Ma Maîtresse a été imprégnée par une Maison très ancienne. Une Maison dont nous avons perdu toute trace depuis deux mille cinq cents ans. Si j'étais encore dans les Carpates, je m'agenouillerais et je dirais : « Bon retour parmi nous, Maison Chrysos, la Maison d'Or, la Maison perdue des Carpates. »

10

Sans surprise, cette révélation eut l'effet d'une bombe.

Si Bian n'avait jamais entendu parler de Chrysos, la présence d'une espionne des Carpates à Denver suffisait à l'inquiéter. Naryn connaissait ce nom mais, apparemment, leur Maison relevait davantage du mythe pour beaucoup d'Athanate. Il semblait douter de la parole de Yelena.

Harcelée de questions, cette dernière se ferma comme une huître. Elle refusait catégoriquement de répondre en Athanate et estimait devoir en discuter d'abord avec moi, sa Doyenne. Je me retrouvais dans la position délicate de prendre sa défense le temps de savoir ce que cette information impliquait pour nous.

Naturellement, j'avais moi-même mille et une questions. Ma filiation avec la Maison Chrysos aurait-elle une incidence sur ma fièvre du cruisis ? Expliquait-elle mon hybridation ? Y avait-il un moyen pour moi de surmonter rapidement le cruisis et de manière plus sereine ?

Même si je brûlais d'obtenir des réponses, le moment ne s'y prêtait pas du tout.

Naryn décida finalement d'envoyer un message à Skylur et ordonna à Bian de m'amener au Refuge. Sans délai.

Et sans Yelena, qui devrait rester avec ma Maison.

Dans le hall d'entrée, je pris le bras de Yelena avant de passer la porte avec elle, Nick sur nos talons.

De l'autre côté du parking, Pia descendit de voiture, perturbée par la soudaine apparition de Yelena à mon côté. Déjà dehors, Julie scrutait les environs, une main sur son arme, dans la poche de son manteau. Jen attendait dans la voiture, certainement furieuse de ne pas pouvoir sortir, mais Julie pouvait se montrer assez inflexible en matière de sécurité.

Je leur adressai un signe de la main, puis m'arrêtai. Même si ce n'était pas très sympa de ma part, j'étais obligée de leur confier Yelena d'entrée de jeu. Avant cela, cependant, je tenais à éclaircir certains points avec elle.

— Tu penses vraiment ce que tu as dit à Naryn au sujet des Panethus ?

— Pas tout à fait. (Pour la première fois, elle évita mon regard.) Veuillez m'excuser, Doyenne. Je me suis laissé provoquer par l'attitude du Diakon Naryn.

Je lâchai un petit rire.

— Il me fait le même effet. Et, rassure-moi, tu n'as pas deux mille cinq cents ans ?

— Non. (Elle comprit tout de suite où je voulais en venir. Un bon point.) Les marques olfactives de toutes les grandes Maisons sont conservées dans la bibliothèque de Houtsoule. Avant notre première mission, nous devons être capables d'identifier chacune d'entre elles, y compris celles supposément disparues, comme Chrysos.

— Et tu l'ignorais jusqu'à aujourd'hui ?

— En effet. J'ai bien senti quelque chose quand nous nous sommes affrontées au parc, et plus tard quand nous vous avons traquée. Votre marque est très différente de celle des autres Panethus ou Basilikos. Toutefois, je n'ai pas cherché plus loin, jusqu'à ce nous nous retrouvions à quelques centimètres l'une de l'autre.

— Donc, je suis censée appartenir à la Maison Chrysos ?

Elle secoua la tête.

— Non, pour cela il faudrait que le Domaine vous adopte officiellement en tant que Carpatienne. (Elle esquissa un infime sourire.) Et même si mes... anciennes Maison et associations vous accueilleraient à bras ouverts, d'autres s'y refuseraient.

— D'accord, tant mieux. Ça me plaît d'être la Maison Farrell et j'ai déjà assez à faire comme ça. Le reste attendra que j'aie réglé mes problèmes avec Naryn.

J'avais un million de questions à lui poser, notamment comment il était possible de « perdre » une Maison entière, mais le Diakon s'était montré très clair : je devais venir le voir *sans délai*.

Je me tournai vers Nick et lui plantai un doigt dans le torse.

— Vous êtes son intime ?

Les yeux de Yelena s'assombrirent de nouveau. Le chasseur de primes

fourra les mains dans ses poches et rentra la tête dans les épaules.

— Mon sang n'est pas adapté à ses besoins.

— Tout comme celui d'Alex pour moi. Ne faites pas semblant de ne pas comprendre, change-peau, vous rejoignez nos rangs, oui ou non ? Et qu'en est-il d'Ursula ?

— C'est compliqué.

J'éclatai de rire.

— C'est peu de le dire. Alors, vous rejoignez la Maison Farrell, oui ou non ? Ou appelez ça la meute Deauville, si vous préférez.

Son regard se perdit dans le vague.

— J'ai passé ma vie à dissimuler ma véritable nature parce que tous les métamorphes se méfient des change-peaux. Ce n'est pas facile. Certes, vous êtes... différente, mais il est important que vous soyez vous-même sûre de votre décision.

Sa réponse me prit de court. À mes yeux, un change-peau s'apparentait à un métamorphe, et je pensais le voir réagir avec l'enthousiasme qui les caractérisait : « Carrément ! », « Tope là ! ». Cela dit, il est vrai que Nick était d'une nature plus circonspecte et réfléchi.

— Je peux vous donner le statut d'Aspirant dans ce cas. Et pour Ursula ?

Il attarda son regard sur moi – ses beaux yeux marron m'évoquaient un vieux bois de noyer, aussi mystérieux que son *eukori*.

— Vous devriez en discuter avec Larimer.

— Sans blague. Je m'en réjouis d'avance. (Je soupirai et tournai les talons pour emmener ma nouvelle recrue carpatienne à la voiture.) Je vais devoir laisser à Pia le soin de t'expliquer le fonctionnement de notre Maison pendant que je vais m'aplatir devant Naryn. Mais règle numéro un, Yelena : je m'appelle Amber, pas Doyenne.

— Il faut que je vous parle... Amber, dit-elle en me touchant le bras.

— Eh bien, tu me parleras devant les autres. Je n'ai aucun secret pour ma Maison.

— Un excès de transparence et de précipitation pourrait s'avérer néfaste...

— Je comprends tout à fait. Mais je ne veux rien cacher au reste de la Maison.

Elle jeta un coup d'œil nerveux à Pia. Avait-elle réciproquement du mal à me cerner ? Était-elle sincère ? Serait-elle un atout considérable pour ma petite Maison ? une malédiction ? un cadeau empoisonné ?

Je me campai devant elle.

— Écoute-moi bien, Taxi-girl. Je me suis engagée vis-à-vis de toi, comme je l'ai fait pour chaque membre de ma Maison : Athanate, métras, Adeptes et humains confondus. N'en abuse pas et je te promets que personne ne te tiendra rigueur de ton passé. J'attends de toi une honnêteté totale, non seulement envers moi, mais envers toute ma Maison. Tu seras uniquement jugée par rapport à ce que tu fais à partir de maintenant.

Elle acquiesça.

— Tu devras entre autres m'expliquer exactement pourquoi tu as choisi de rester à Denver et de te faire adopter. Si ta réponse me convainc, alors je commencerai à te faire confiance.

Elle opina de nouveau. Puis renversa la tête en arrière pour m'offrir sa gorge.

Je m'étais moquée de Skylur et de Felix lorsqu'ils m'avaient demandé de faire la même chose pour eux. Une onde de choc me parcourut tout le corps à la vue de cette offre. Un lien s'était créé entre mon Athanate et Yelena quand j'avais prononcé mon serment, mais cet acte sembla le sceller.

C'était trop intense pour moi en ce moment. Je me retournai et l'entraînai vers ma fine équipe.

Pia écarquilla les yeux lorsqu'elle flaira la marque des Matlal. Attentive à ses réactions, Julie sortit aussitôt le Sig de sa poche, sans le pointer directement sur Yelena mais prête à en faire usage.

— Que tout le monde se calme, intervins-je. Je suis désolée de vous imposer ça à la dernière minute mais, croyez-moi, je suis la première surprise par la tournure des événements. Je vous présente Yelena Vylkove, nouveau membre de la Maison Farrell et ex-espionne des Carpates infiltrée dans les rangs des Basilikos.

L'intéressée s'inclina légèrement.

— Salutation, Maison Farrell, dit-elle d'une voix rauque.

Pia se ressaisit la première. Elle s'avança et se présenta d'un ton froid :

— Pia Shirazi. Sois la bienvenue dans la Maison Farrell, Yelena Vylkove.

Elle n'avait pas employé la formule habituelle : « Sois la bienvenue parmi nous. » Apparemment, elle se cantonnait au strict minimum de la courtoisie.

Ce n'est pas entièrement ma faute, voulais-je dire. Je ne me suis pas rendu compte du serment que j'utilisais.

Néanmoins, j'avais bien eu l'intention de lui accorder l'hospitalité,

parfaitement consciente que cela pourrait engendrer un nouveau problème.

À l'époque où j'étais sergent dans l'Ops 4-10, j'avais suivi un entraînement rigoureux qui m'avait appris à me fier à mon instinct. Entre-temps, j'étais devenue une Athanate, puis une hybride, puis une Maison, et mon instinct avait perdu de sa fiabilité. L'ennui, c'est que mon côté méta carburait à l'instinct et, comme on avait pu le voir ces dernières heures, mon Athanate adorait intégrer des membres intéressants à ma Maison.

Yelena et Pia échangèrent avec raideur le baiser au cou traditionnel des Athanate.

Jen descendit de voiture, ignorant le regard noir que lui lança Julie.

— Jennifer Kingslund des Farrell.

Elle hésita une seconde en se penchant pour lui embrasser le cou, mais vit quelque chose qui parut la décider.

— Sois la bienvenue parmi nous, Yelena.

Elles échangèrent le baiser traditionnel, même si, d'ordinaire, cet usage ne s'appliquait pas au clan.

Je décelai une lueur d'étonnement dans les yeux de la Carpatienne lorsque cette dernière analysa l'odeur de Jen. Je devinais sans mal les pensées qui lui traversaient l'esprit : *Une intime ? vierge de toute morsure ?*

Olivia ne manifesta aucune réserve à son encontre ; elle se fiait à mon jugement et à celui de Nick.

— Olivia Todd. Les métamorphes ne sont pas très portés sur le protocole. On pourrait sans doute dire Olivia des Farrell, membre de la meute Deauville. Enfin, bref, bienvenue.

Je m'éclaircis la voix.

— Euh... non. « Des Farrell » a une signification très précise. « Maison Farrell » suffit amplement.

Elle baissa la tête en rougissant.

Julie s'approcha à son tour, main tendue – sans le Sig, heureusement.

— Salut, Julie Alverson, sécurité.

Je réprimai un sourire. Pas de baiser au cou pour elle.

Yelena lui serra la main. Là encore ses narines frémirent discrètement.

— Et vous connaissez tous Nick Gray, enchaînai-je dans l'espoir d'alléger la tension ambiante. Les Altai préféreraient que tout le monde rentre dans des petites cases Athanate, alors je donne à Nick et Olivia le statut d'Aspirants.

Julie parvint à convaincre Jen de remonter dans la voiture. Nous étions raisonnablement certains qu'il n'y avait plus de Matlal à Denver, mais ce serait une piètre consolation si on nous tirait brusquement dessus. Nick se mit ensuite à l'écart avec mon ancienne camarade de l'armée pour l'aider à surveiller la zone.

Je fis signe à Bian de patienter encore une minute. Elle tapota sa montre en fronçant les sourcils tandis que je montais dans la limousine. Pia était sur le siège conducteur ; Olivia, Yelena, Jen et moi à l'arrière.

L'espionne promena son regard sur nos sacs de shopping. Évidemment, il fallait que ceux de *Tenero e Intima* soient au-dessus. Toutefois, je ne décelai qu'une légère perplexité sur son visage, aucune trace de jugement. Elle se demandait sûrement dans quoi elle venait de mettre les pieds. Dommage pour elle, il était trop tard pour changer d'avis.

— Bien, questions pratiques. As-tu des papiers ? Une carte d'identité américaine ?

Elle acquiesça, puis sortit un passeport et un permis de conduire de son manteau. Sans être une experte, j'avais vu un tas de faux papiers dans ma vie ; ceux-là semblaient de très bonne facture. Je les lui rendis.

— T'es-tu suffisamment nourrie ces derniers temps ?

Ses réactions face aux membres de ma Maison laissaient penser le contraire.

— Non, avoua-t-elle d'une voix cassée, avant de glisser un regard de côté.

Jen. Julie. Peut-être même Olivia, pas tout à fait métamorphe. Jamais mordues.

Un lourd silence s'installa dans la voiture. Jen comprenait exactement de quoi nous parlions.

Yelena avait récemment bu le sang de Nick. Loin de l'accumulation d'odeurs de l'appartement, ça devenait évident. Cependant, quel que soit l'élément dont les Athanate avaient besoin, le sang de métamorphe n'en offrait pas en quantité suffisante. Un souci auquel je devrais tôt ou tard faire face avec Alex.

Le problème de Yelena était plus urgent : elle avait besoin de sang et le plus tôt serait le mieux. Le clan Shirazi pourvoyait déjà aux besoins de Pia et David, et avait suffisamment de mal à les nourrir tous les deux sans que je leur rajoute un troisième Athanate.

Dans une Maison lambda, il était d'usage d'avoir certaines attentes à

l'égard des clans. Le Doyen ou la Doyenne avait un droit de Sang sur tout le monde, y compris les intimes. Il était même souhaitable qu'il ou elle exerce ce droit régulièrement, afin de confirmer la marque. Des Athanate pouvaient se lier à titre individuel, comme Pia et David, puis partager un même clan. Un Mentor partagerait le sien avec ses Aspirants. N'importe quel intime pouvait se voir solliciter en cas d'urgence. Ou quand un nouveau membre arrivait.

Et, bien sûr, chez les Athanate, Sang et sexe allaient de pair. Quand m'attellerais-je enfin à démêler cette question épineuse, et dans quelle mesure compliquait-elle la situation présente ?

Je repensai à la diatribe de Yelena contre Naryn. En théorie, dans toute Maison Panethus, un intime avait le droit de refuser. À mon sens, ce n'était pas encore suffisant. J'avais demandé à Pia de rédiger une charte pour la Maison Farrell qui stipulerait que c'était aux intimes de choisir s'ils offraient leur Sang ou non ; de même pour les rapports sexuels.

Comment devais-je traiter le cas de Yelena ?

Je pourrais lui dire d'aller se procurer elle-même le Sang dont elle avait besoin. Après tout, elle avait survécu à Denver pendant tout ce temps par ses propres moyens, et je l'imaginai mal s'enfuir. Elle avait largement eu l'occasion de le faire avant. Mais non, elle avait cessé de se nourrir des humains à leur insu. Et, plus important encore à mes yeux, elle faisait à présent partie de la Maison Farrell. Que penserait-on si je l'envoyais se débrouiller toute seule ?

— Nous avons un principe fondamental dans la Maison Farrell : les intimes doivent donner leur consentement éclairé, énonçai-je.

Dans la série petite prétentieuse donneuse de leçons, je me plaçais là.

— Ils ne peuvent le donner ni sous les effets de l'alcool, de la drogue ou des phéromones, ni par mon ordre, ni sous la contrainte.

Yelena acquiesça en signe d'acceptation. Je m'attendais à la voir déchanter, mais elle ne me montra qu'un regard emplis de patience et de confiance. Elle était certaine que je trouverais une solution.

Jen et Olivia prirent la parole en même temps, s'interrompirent avec un rire gêné, puis Olivia lui coupa l'herbe sous le pied :

— Non, Jen, tu en fais déjà tellement, et puis... enfin, il est temps que je donne un peu de ma personne, même si je suis à moitié louve. C'est à moi de m'en occuper cette fois. (Elle se rapprocha de Yelena.) Mords-moi, poupée.

Elle tentait d'en rire, mais le stress avait durci sa voix.

Blague ou pas, les yeux de Yelena s'assombrirent, étincelants, son visage pâlit, sa respiration se fit bruyante. Elle passa sensuellement les bras autour d'Olivia, qui écarquilla les yeux. Puis l'Athanate se tourna légèrement pour l'attirer vers elle. Elle se mit à haleter, impatiente. Des crocs apparurent dans sa bouche ouverte. Olivia les regarda, l'air hypnotisée.

Oh punaise ! elles passent tout de suite à l'acte. Et si ça tourne mal ? En admettant que ça se passe bien, qu'est-ce que je vais pouvoir dire à Ricky ?

— Non, s'interposa Pia en tendant une main vers Yelena depuis le siège avant.

Elle adopta le ton solennel typique des Athanate.

— Je te demande de patienter encore une heure, ma sœur. Ta faim est grande et Olivia doit connaître une première morsure tout en délicatesse. Avec mes intimes, Gary et Leon, tu pourras éteindre ta soif.

Je voulus intervenir, mais elle se tourna vers moi, devançant mon argument.

— En devenant Mentor, j'ai pris une décision qui impliquait aussi bien mes intimes que moi-même. Ils savent que nous pouvons les solliciter pour ce genre de situation et ils seraient froissés de ne pas l'être. De plus, ils sont entraînés.

« Entraînés ». En d'autres termes, si jamais Yelena se laissait emporter, les jumeaux ne chercheraient pas à se débattre sous le coup de la panique, ce qui ne ferait qu'aggraver les choses. Cela signifiait également qu'ils étaient à même d'interpréter ses réactions et de l'apaiser. Et, comme ils étaient deux, ils avaient même une petite chance d'y parvenir. Par ailleurs, Yelena ne prendrait à chacun que la moitié du Sang dont elle avait besoin, leur permettant de récupérer plus facilement.

Si ça allait plus loin et que Yelena se faisait plaisir avec les séduisants jumeaux en mélangeant sexe et Sang, Nick prendrait-il la mouche ? Bon sang ! comme si diriger une Maison Athanate n'était pas déjà assez difficile, il fallait que je me rajoute ce genre de complications.

J'avais déjà vu Bian surmonter l'excitation sanguine. Présente ce jour-là, Diana m'avait prévenue que beaucoup d'Athanate seraient incapables de se contrôler dans un tel cas de figure. Yelena le pouvait : elle tressaillit et détourna le regard, comme si le visage d'Olivia l'éblouissait douloureusement.

Puis elle quitta la banquette pour s'agenouiller dans l'espace central, au

milieu de nos emplettes, et prit la main tendue de Pia pour y apposer ses lèvres.

— Merci, chère sœur, murmura-t-elle avant de se rasseoir.

Je pensais qu'Olivia prendrait ses distances, mais elle n'en fit rien. Au contraire, elle se cala sous le bras de l'Athanate et se blottit contre elle.

— Ce n'est que partie remise, je suppose, dit-elle gaiement.

Malgré son air décontracté, elle n'avait pas encore retrouvé un rythme cardiaque normal. Je n'aurais su dire si c'était une preuve de courage ou d'inconscience.

Yelena, quant à elle, apprécia son attitude.

— J'attendrai ce moment avec impatience, et je promets de me montrer douce, chère sœur.

Elle embrassa délicatement ses cheveux roux, puis renversa la tête en arrière et ferma les yeux, comme si elle voulait se concentrer sur sa respiration.

Tout le monde était prêt à apporter sa petite part à la Maison. À se mettre en danger. À accueillir Yelena.

Et tout le monde s'en remettait à moi, à mon jugement, alors que je faisais tout de travers.

Et si je me trompais sur le compte de Yelena ?

Quels dégâts pourrait-elle infliger à ma Maison ?

Pendant combien de temps pourrais-je continuer à faire des erreurs avant de commettre l'irréparable ?

11

En parlant d'erreurs, j'avais un remontage de bretelles prévu avec Naryn, rendez-vous que je ne pouvais pas repousser plus longtemps.

— Je suis un peu ou carrément dans la merde ? plaisantai-je tandis que Bian m'emmenait au Refuge.

— Il n'y a pas de quoi rire, me réprimanda-t-elle. Tu n'as toujours pas compris. Mets-toi deux secondes à sa place. On lui a confié le fief de Denver. Il est donc responsable de tout ce qui s'y passe et, chez les Athanate, ce terme n'a pas le même sens que chez les humains. Les Panethus peuvent exiger qu'il soit sanctionné au même titre que les fautifs. Si tu vires renégate, ils peuvent le faire exécuter.

Je savais comment fonctionnait la loi Athanate ; j'étais responsable de la même façon des membres de ma Maison. Je n'avais simplement jamais envisagé la position de Naryn sous cet angle.

— Il sait que tu as hérité d'une tâche difficile et que ta Maison a besoin d'un chef. Il reconnaît également que tu as accompli beaucoup pour Altai dans des circonstances difficiles.

— Mais..., devinai-je.

— Mais il ne peut pas prendre le risque que Skylur et lui soient tenus responsables des actes que tu pourrais commettre à cause d'un épisode imprévisible de ton cruisis. Ou parce que ta louve aura poussé ton Athanate à bout. Ou ça peut être un bête faux pas parce que tu ne maîtrises pas encore les lois Athanate.

En effet, que ferais-je à sa place ? Je réfléchis à la question en silence.

— J'ai réussi à le convaincre que tu ne souffrais pas de la fièvre du cruisis, et que l'incident avec Keith découlait avant tout de votre passé amoureux. Je lui ai aussi rappelé que tu étais notre intermédiaire avec les loups et membre de leur meute. Par conséquent, ton cas ne concerne pas que les Athanate et il

serait malavisé de contrarier Larimer inutilement.

Je me raclai la gorge.

— Tu crois que ça suffira ?

— Vu que tu as accepté une espionne des Carpates au sein de ta Maison ? (Elle soupira.) Je n'en sais rien. Tout dépend de ce que Skylur en pense. En espérant qu'il ait eu le temps de répondre aux messages de Naryn.

D'accord, Naryn avait une position peu enviable. J'avais compris.

Néanmoins, cela suffisait-il à expliquer son hostilité à mon égard ? Je n'en étais pas si certaine.

Ce rendez-vous promettait d'être mouvementé.

Nous effectuâmes le reste du trajet en silence.

Une semaine plus tôt, à la suite de l'Assemblée, le domaine du Refuge était devenu un village de tentes. La nécessité d'intégrer de nouvelles Maisons dans les rangs Panethus en un laps de temps très court avait pris le pas sur les questions de sécurité. Toutes les Maisons étaient venues avec chacune sa propre équipe de sécurité. Le moindre centimètre carré de la propriété avait été exploité.

À présent, un grand calme planait sur ce lieu dépeuplé, encore recouvert par la neige de l'effroyable tempête que nous avons essuyée. À l'intérieur, le manoir semblait aussi désert que les jardins.

— Que sont devenus les enfants de Bow Creek ? m'enquis-je.

Bian grimaça.

— Ils partiront bientôt pour l'Irlande. Nous avons négocié un accord avec la Maison Glandore. Ce sont... (elle chercha ses mots) des spécialistes en matière de traumatismes.

— On n'avait rien de plus près ?

Certains des enfants ne parlaient même pas anglais.

— Nous avons bien des Maisons en Amérique du Nord capables de traiter ce genre de cas, mais tout le monde est sur le pied de guerre pour se protéger d'une attaque des Basilikos.

— Et ici alors ? dis-je en désignant l'ensemble du bâtiment d'un geste de la main. Les Basilikos savent où nous trouver maintenant.

Bian émit un petit rire.

— C'est un peu notre version du « piège de la ville vide » des *Trente-six stratagèmes* de Wáng Jingzé. Les Basilikos savent que nous sommes

conscients d'avoir été découverts. Ils voient un lieu stratégique laissé ostensiblement sans défenses. Par conséquent, il s'agit forcément d'un piège.

— Formidable. Sauf si ça se retourne contre vous. Ne nous reste-t-il pas les Lyssae pour assurer notre protection ?

Dans ses entrailles, le Refuge abritait une salle peuplée de statues vivantes, les Lyssae. Lorsqu'ils n'étaient pas occupés à jouer les statues, ils servaient de protecteurs à la Maison Altau, et chacun d'eux valait aisément une trentaine d'Athanate. Je les avais rencontrés, et je n'aurais aucune envie de me frotter à eux, même avec l'intégralité de l'Ops 4-10 à mes côtés.

— Seuls Skylur ou Diana seraient en mesure de les contrôler, répondit Bian d'un air renfrogné.

Autrement dit : « non ». J'espérais que la ruse de la ville vide fonctionnerait. La perte du Refuge porterait un coup monumental aux Altau.

Le manoir n'était pas aussi vide qu'il y paraissait au premier abord. Les enfants se trouvaient dans la bibliothèque principale, en compagnie de l'équipe d'Elizabetta, qui veillait sur eux. Bian m'autorisa à leur rendre visite.

Ce fut une erreur ; je ne pouvais rien faire pour eux. La plupart étaient sous calmants, endormis ou le regard perdu dans le vague. Un silence sinistre régnait dans la pièce.

On leur avait mis de la nourriture à disposition. Certains avaient été assez réveillés pour manger. Pas de hamburgers ni de tacos épicés : du riz, des céréales, du pain et de l'eau. Quelqu'un avait eu la bonne idée de proposer un assortiment tout simple de fruits et de noix.

Gerardo et la fille qui s'était cachée avec lui dans le placard à outils étaient éveillés. Ils nous regardaient d'un air apathique, mais l'expression sur le visage du garçon changea quand il nous reconnut. Luttant contre les effets des sédatifs, il murmura :

— Diables... Femmes diables.

Ils portaient tous deux des robes de chambre grossières, seuls vêtements trouvés à Bow Creek. Des habits plus adaptés seraient bientôt livrés, mais je me demandai si Elizabetta arriverait à les persuader de se vêtir. Sauraient-ils seulement comment nouer leurs lacets ?

Plus préoccupant encore, Gerardo et son amie n'avaient apparemment aucune notion de pudeur ou de convenance. Leurs peignoirs pendaient, à moitié ouverts. Peut-être étaient-ils hébétés par les tranquillisants, mais j'avais surtout l'impression que ça leur était égal.

— *Nos reuniremos de nuevo.* J'espère qu'on se reverra, dis-je d'une voix douce. *Y podremos hablar.* Et nous pourrions parler.

— Je vais vous tuer, marmonna-t-il. Je suis pas Matlal à cause de vous. Je vais vous tuer.

S'il n'avait pas été aussi faible, j'étais certaine qu'il m'aurait craché au visage.

Bian me tira par le bras, l'air impassible. Je me mordis la lèvre inférieure et me détournai du garçon.

Les Matlal représentaient-ils la lie des Basilikos ? ou y avait-il d'autres enfants comme ceux-là, partout dans le monde, dans les secteurs Basilikos ?

Nous entrâmes dans l'ascenseur.

— Combien de temps ? demanda-t-elle.

Elle n'appuya sur aucun bouton, mais entra une série de chiffres sur un digicode. Ses gestes brutaux lui faisaient rater les touches, et elle dut s'y reprendre par deux fois.

Je patientai.

— Combien de temps lui a-t-il fallu, après son enlèvement, pour cesser d'appeler ses parents en pleurant ? Pour comprendre qu'ils ne viendraient jamais ? Pour devenir *ça* ?

Je n'avais aucune réponse.

Il m'était arrivé d'entrapercevoir la véritable Bian derrière la façade qu'elle montrait au monde, mais je ne l'avais encore jamais vue aussi bouleversée. Elle resta face au panneau de l'ascenseur pour me cacher son visage.

— Naryn va te mettre à l'épreuve, Amber. Il aura besoin de savoir où tu en es avec la meute. Il voudra en apprendre plus sur Larry et Yelena. Sur Keith et ton clan. Il voudra voir si tu es prête à obéir aux ordres. Il te mettra la pression pour voir si tu résistes au stress et te donnera des ordres que tu ne voudras pas suivre. La manière dont tu réagiras à ce test est sa principale préoccupation en ce moment. Si tu échoues, il m'ordonnera de te mettre dans l'une de nos cellules. (Elle s'interrompt, tourna légèrement la tête vers moi.) Je ne pourrai pas m'opposer à lui dans ce cas-là.

Je ne voyais pas quoi lui répondre. Le reste de notre voyage en ascenseur se fit en silence. Lorsque les portes s'ouvrirent, je découvris une vaste salle souterraine faiblement éclairée.

C'était la première fois que je voyais le centre de commandement des Altau. On aurait dit un plateau de journal télévisé à l'abandon, avec ses

rangées de bureaux surmontés d'écrans. Des casques, des claviers et des souris traînaient sur les tables. À chaque poste de travail son fauteuil à roulettes. Mais personne pour les utiliser.

Au fond, sur une estrade circulaire, trônait un immense bureau en forme de C. Naryn était assis derrière, devant un mur incurvé recouvert d'écrans. Tête baissée, il écoutait quelque chose dans un casque. Son regard flegmatique se posa un instant sur nous, puis il se concentra de nouveau sur ses écouteurs.

Petit, les cheveux noirs, il avait une peau olive et des yeux pénétrants. Même assis, avec son chino beige et sa chemise bleu clair froissée, il dégageait une impression d'équilibre et de puissance. Une assiette de sandwiches et une grande tasse de café attendaient, intacts, à côté de lui.

À notre approche, il écarta le micro de son casque en le couvrant de sa main.

— Le système de reconnaissance faciale est encore en panne, annonça-t-il sans lever la tête.

— Sûrement pour la même raison que la dernière fois, commenta Bian avant de faire redémarrer le poste de travail le plus proche, en mode veille, et de laisser courir ses doigts sur le clavier.

Derrière le Diakon, une colonne d'écrans afficha soudain une sélection de bandes vidéo d'aéroports et de gares. J'esquissai un sourire. Apparemment, ils avaient piraté toutes les caméras de sécurité du Colorado.

Naryn poursuivit discrètement sa conversation en Athanate pendant une minute, puis mit fin à la communication et retira son casque. Il se frotta le visage. Sa tête reflétait mon ressenti.

Bian étant occupée, je décidai de me lancer la première.

En début de semaine, alors que le Refuge s'était pratiquement vidé de ses occupants, en plus d'être complètement enseveli sous la neige, Naryn était rentré à Denver pour nous aider à contrer Noble et le bataillon du colonel Petersen. Il était arrivé trop tard pour prendre part à la bataille dans la montagne de Coykuti mais, étant donné la tempête monstrueuse qui avait frappé la région, j'étais impressionnée qu'il ait pu revenir tout court. En outre, il avait tout de suite saisi les enjeux et n'avait pas cherché à discutait ; il s'était simplement demandé où il pourrait nous être le plus utile. Une facette qui contrastait beaucoup avec celle du Diakon colérique de notre précédente entrevue, celui dont la seule ambition était de me faire enfermer.

— Merci de t'être occupé d'Emily et de sa famille. C'était un grand soulagement de pouvoir me concentrer uniquement sur les problèmes avec la meute de Larimer.

— Ce sont les avantages du travail en équipe.

Je l'avais maintenant assez bien cerné pour savoir que le ton calme de cette entrée en matière n'augurait rien de bon. Et plus il me ménagerait au début, plus le coup serait rude ensuite.

— J'en ferais autant pour n'importe quel membre d'Altau, ajouta-t-il.

Voilà un rappel clair et net de ce que Bian m'avait dit : j'étais peut-être la Maison Farrell, mais je faisais toujours partie de la Maison Altau, et le Diakon représentait cette dernière en l'absence de Skylur.

— C'est ainsi que fonctionnent les Maisons Athanate. Le plus infime d'entre nous peut faire appel à nos forces et être certain que la Maison déploiera toutes ses ressources pour le soutenir.

Il se carra dans son fauteuil et me fit signe de m'asseoir avant de conclure :

— Ensuite nous examinons les justifications et les coûts.

Aïe !

Je pris place face à lui. Bian s'affairait toujours sur ses ordinateurs. Une seconde colonne d'écrans afficha subitement les images figées de visages issus des bandes de vidéosurveillance. Un ensemble de triangles vert fluo recouvrait progressivement les traits des personnes. À la fin, c'était comme si on les avait reconstitués avec du fil vert.

— Je crois comprendre que personne n'a défié l'alpha de la meute pour prendre sa place, poursuivit Naryn. Qu'avez-vous décidé avec Larimer ?

— Nous sommes, pour le moment, une sous-meute.

— Qui ça « nous » ?

— Alex et moi. Une métamorphe toujours humaine du nom d'Olivia Todd. Peut-être Nick Gray, le chasseur de primes. Et peut-être Ursula Tennyson.

— Ursula Tennyson, la lieutenant de Larimer ? Qu'en est-il de Richard Olsen qui, à ce que j'entends, est l'amant d'Olivia ? C'est un lieutenant aussi, non ? Comme Alex l'était. Quitte à rafler tous les seconds de Larimer, pourquoi ne pas y aller carrément et débaucher Silas Falkner aussi ?

Je ravalai ma colère. Il essayait juste de me provoquer, de voir si j'arrivais à me dominer.

— Parce que je ne cherche absolument pas à lui piquer ses lieutenants et que cela ne fait partie d'aucun plan. Nous ne voulons pas défier Felix ni

prendre la tête de la meute. Felix est le chef dont elle a besoin. Nous aspirons uniquement à être une meute affiliée sur le même territoire, et ma Maison entière peut être considérée comme ma meute. Je ne fais aucune distinction entre les deux.

Bien qu'à aucun moment Naryn ne regardât Bian, je devinais sans mal les pensées qui lui traversaient l'esprit. Diakon d'Altau avant elle, il avait ensuite été chargé de la répartition clandestine des sous-Maisons Altau sur l'ensemble du territoire des États-Unis. Skylur l'avait finalement rappelé à la fonction de Diakon à Denver parce qu'il estimait entre autres que j'avais compromis l'intégrité de Bian ; je l'avais rendue trop conciliante à mon égard. Naryn veillait avec diligence à ne pas tomber dans le même piège.

Bian avait fait valoir que mes liens avec les loups constituaient une bonne raison de ne pas m'enfermer. Cependant, si Naryn jugeait que mon autonomie nuisait à la stabilité de la meute, cet argument tombait à plat. À la perspective de me retrouver de nouveau en cellule, je sentis mon taux d'adrénaline monter en flèche. Je tentai d'inspirer plus profondément sans le laisser paraître.

Malheureusement, Naryn perçut l'accélération de mon rythme cardiaque. Il pensait déjà que j'étais à un cheveu de devenir renégate ; cet accès de panique n'arrangeait rien.

Calme-toi.

Je forçai mon cœur à ralentir. Cela suffirait-il à le convaincre que je me maîtrisais ?

Il arqua un sourcil, mais enchaîna simplement :

— Cet arrangement avec la meute est-il temporaire ou permanent ?

Qu'aimerait-il entendre ? Que la situation était stable et que la meute Deauville demeurerait à Denver ? ou que nous serions bientôt obligés de quitter la région pour rester une meute ? J'avais le sentiment qu'il ne me laisserait pas me barrer sans surveillance.

— Je ne sais pas. Quand nous en avons discuté, la meute était encore sous le choc de la trahison de Noble. Nous avons souligné que nous étions à notre place à Denver, tout comme eux. Nous avons refusé de défier Felix, avant de nous soumettre à lui devant tous. Ça a marché, mais de là à savoir ce qu'ils en pensent maintenant avec le recul c'est une autre question.

— Visiblement, comme le démontre l'incident d'aujourd'hui, tout le monde n'est pas ravi. Larimer arrivera-t-il à les contenir ? Son autorité est-

elle menacée ?

Il voulait savoir si Larimer serait sous peu confronté à des défis susceptibles de diviser la meute. Question légitime.

— Felix est toujours l'alpha ; ils lui obéissent sans discuter. En revanche, il ne peut pas aller à l'encontre des forces fondamentales qui animent la meute tout entière. L'Appel est comme un...

Je réfléchis à une comparaison appropriée.

— Un système de vote démocratique, compléta Bian en se joignant à nous.

À l'évidence, elle avait résolu le bug informatique.

— C'est ça, mais avec une notion de rétroaction en plus. Lorsque la majorité a pris une décision, le reste de la meute éprouve l'obligation de s'y conformer, et cette décision devient alors unanime. À ce moment-là, il est impossible pour Felix de s'y opposer. En l'occurrence, la meute n'a pas encore tranché.

— Et Larimer est lui-même favorable à ce nouveau système ?

— Oui. Je crois qu'il cherchait à nous orienter vers cette solution.

Même s'il avait d'abord proposé de m'épouser afin d'éviter la confrontation. Sa demande me donnait encore le tournis. Oui, j'étais très flattée, mais surtout déroutée. Il m'en avait parlé très sérieusement. Felix n'était pas du genre à faire les choses à moitié...

— S'il se positionne trop ouvertement sur la question, expliqua Bian, il prend le risque d'obtenir un effet pervers. Les loups pourraient par exemple avoir l'impression qu'il a agi ainsi dans l'unique but d'éviter un défi, ce que la meute n'apprécierait pas.

Naryn prit une grande inspiration et lança d'une traite :

— Résumons. Cette réforme de la structure élémentaire de la meute est toujours dans la balance. La menace de la Confédération n'a pas été écartée et ton initiative de prétendre qu'il existe une association entre la meute et les Altau a sans doute jeté de l'huile sur le feu. La meute connaît un problème récurrent de nouveaux métas incapables de se transformer, dans lequel tu as décidé de fourrer ton nez. Ton seul allié est un alpha dont tu as compromis l'autorité et qui va devoir gérer sa meute avec une extrême prudence pour lui appliquer les changements structurels que tu as proposés. (Il marqua une courte pause. Je retins mon souffle.) À ton avis, que pensera Larimer quand il apprendra que tu as accueilli une Basilikos dans ta Maison ? Maison qui, de ton propre aveu, ne se distingue pas de ta meute et qui, par conséquent, fait

désormais partie de la sienne.

Oh merde !

Je n’y avais même pas pensé. Je m’étais tellement focalisée sur mon ressenti de Maison Farrell et sur la réaction d’Altou que je n’avais même pas songé aux conséquences que l’arrivée de Yelena pourrait avoir sur la meute. Bon Dieu ! la femme et le fils de Felix avaient été assassinés par des Basilikos.

Certains avaient peut-être le luxe de considérer un seul problème à la fois, mais je n’aurais plus jamais cette chance, et il était grand temps que je m’y fasse.

— Ce n’est pas exactement une Basilikos, lui rappelai-je afin de gagner un peu de temps tandis que j’essayais de mesurer l’ampleur de mon erreur.

— En effet. Pour être exact, c’est une espionne du Domaine des Carpates, la nation dont le mode opératoire consiste à éliminer tous les intrus Athanate. Pratique qu’ils semblent étendre à présent à des villes naguère libres, comme Istanbul.

J’avais des ennuis sur tous les fronts.

— *Arrête de t’enfoncer*, m’intima Tara dans ma tête. *Arrête de réagir. Réfléchis plutôt à ce qu’il faudra pour réparer les dégâts. Réfléchis !*

Elle avait raison. *J’essaie*, répliquai-je, agacée. Malheureusement, mon cerveau tournait au ralenti, comme si un épais sirop noyait mes synapses. Un bref coup d’œil à Bian m’informa qu’elle était d’accord avec Naryn.

Toutefois, le ressenti de Larimer n’était pas la préoccupation première du Diakon. Il m’observait attentivement avec ses yeux de faucon, guettant ma réaction. Ma louve l’aurait volontiers mordu pour lui clouer le bec, mais je ne pouvais pas me le permettre. Je m’employai de toutes mes forces à me dominer.

— Je suis désolée d’avoir agi sans vous avoir consultés au préalable, Bian et toi. Et je devrai également des excuses à Felix, mais je peux mettre l’accent sur le fait que c’est une Carpatienne et non une Basilikos. Je suis convaincue d’en être capable en face à face.

Échappant à l’attention de Naryn, Bian inclina légèrement la tête. Sa manière de m’encourager à continuer.

— Le mal est fait, je ne peux pas revenir sur ma parole...

— Certes, et Altou non plus. Nous sommes obligés de respecter nos engagements envers toi et de respecter ceux que tu as pris en notre nom. (Il se

renfrogna, puis esquissa un geste impatient.) Tu as pris des décisions tactiques à la va-vite pour répondre à des situations d'une extrême complexité, mettant l'ensemble des Panethus dans un sacré pétrin.

Il jonglait sciemment entre les problèmes de métamorphes et les problèmes d'Athanate. Il regardait comment j'y faisais face, sans écouter un seul instant les arguments que j'avancais.

Je l'avais sous-estimé. L'ayant déjà vu en colère, je m'étais attendue à essuyer une tempête. Mais son expression, quelle qu'elle soit, cachait un calme glacial. Soit, je pouvais jouer à ce petit jeu moi aussi.

Mais bien sûr...

En réalité, je passai à l'offensive – ce qui n'était peut-être pas très malin.

— Si tu fais référence à ma décision d'affirmer que nous avons une association avec la meute pour obliger la Confédération à laisser tomber, je ne m'en excuserai pas. La Maison Tarez n'y a vu aucun problème et, puisque Skylur ne m'est pas tombé dessus, j'en déduis qu'il est du même avis. Qu'aurais-tu fait à ma place ? Foncé dans le tas en tirant partout au beau milieu de Denver ?

Il ne pouvait pas nier qu'un tel choix aurait mis l'ensemble du monde paranormal dans un sacré pétrin, pour reprendre son expression. Aussi ignora-t-il mon argument.

— Skylur est trop occupé, et Tarez ne connaissait rien des circonstances, son opinion n'a donc pas grande valeur, rétorqua-t-il d'un ton volontairement dédaigneux afin de me provoquer de nouveau. Que va faire la Confédération, à ton avis ? Ils auront maintenant compris que tu bluffais. Nous n'avons pas les moyens de nous défendre contre eux alors que toutes nos forces sont mobilisées pour repousser les Basilikos.

— Mais Skylur lui-même a parlé d'une association avec la meute de Denver.

— Faux, il a parlé d'alliés. Il y a une grande différence.

Première nouvelle. Je me retrouvai prise au dépourvu.

— Et vous abandonnez vos alliés ?

Naryn serra les lèvres, irrité par mon interrogatoire.

— Si nécessaire, oui. En revanche, les Athanate ne peuvent *jamais* abandonner leurs associations. Tu nous as engagés à prendre part à un combat que nous ne pouvons pas...

Je sentais la colère me gagner et un grognement monter dans ma gorge.

J'ouvris la bouche.

— Le mal est fait, intervint Bian. On ne peut pas revenir en arrière. Nous devons nous concentrer sur la menace des Basilikos avant de songer à résoudre la crise des métamorphes. Amber a néanmoins raison sur un point : la résolution de ces conflits est fondamentale à l'Émergence. Nous ne pouvons pas révéler notre existence à l'humanité si nous sommes en guerre contre les métas ou que les métas s'affrontent entre eux, pas plus que nous le pourrions si nous sommes en guerre contre les Basilikos.

Naryn la dévisagea. Il avait très certainement compris qu'elle venait de voler à mon secours en m'empêchant de sortir de mes gonds. J'ignorais si cela me porterait préjudice ou non.

— Et comment pouvons-nous éviter une guerre contre les métamorphes selon toi ? lâcha-t-il.

C'était à mon tour de lui sauver la mise.

— En forgeant des associations. La Confédération sait que nous ne serons pas éternellement en guerre contre les Basilikos. Si elle nous attaque pendant que nous combattons nos ennemis Athanate, cela revient pour elle à se déclarer alliée de nos ennemis. Ça m'étonnerait qu'elle prenne ce risque.

— Elle a raison, renchérit Bian.

Naryn balaya cet argument d'un geste.

— D'un point de vue stratégique, il serait plus sage de nous allier à la Confédération et d'imposer sa gouvernance à tous les métamorphes, y compris Larimer.

— Non !

J'avais l'impression d'avoir reçu un coup de poing dans le ventre. Il ne pouvait pas être sérieux. Cette suggestion fit paniquer ma louve. Je fus obligée de la calmer.

— Et pourquoi pas ? persista Naryn. Mets tes émotions de côté et explique-moi pourquoi nous aurions davantage intérêt à nous associer à une meute qui se méfie de nous et qui est actuellement dans une position vulnérable ?

Je n'avais aucune réponse rationnelle à lui offrir. Cependant, mon côté métamorphe refusait de me laisser considérer une association avec la Confédération. J'étais coincée. Comme Naryn l'avait espéré.

— C'est un ordre : présente cette solution à Larimer, décréta-t-il pour mettre fin au débat. Dis-lui que nous ne revenons pas sur notre association,

mais que nous ne sommes tout bonnement pas en mesure de l'aider pour le moment. Il doit faire la paix avec la Confédération, ou en assumer seul les conséquences. Quand il aura intégré la Confédération, Altau pourra intervenir afin d'empêcher pacifiquement qu'elle empiète sur son autorité ou son territoire, comme il semble tant le redouter.

Je fermai les poings sous la table en serrant les dents.

Felix n'accepterait *jamais* de faire la paix avec la Confédération. Je le savais par mon côté métamorphe, même si je ne pouvais l'expliquer. Et la pitoyable contrepartie offerte par Naryn n'y changerait rien du tout.

Le Diakon enchaîna sur un autre sujet sans me laisser le temps de répondre et me prit de nouveau au dépourvu avec un reproche que je n'avais pas vu venir :

— Tu as pris sur toi de contacter l'Empire céleste, ce qui est formellement interdit.

— Tu te trompes, le contredit Bian. Skylur m'a demandé d'amorcer une discussion avec l'Empire en me donnant pour consigne de commencer par un sujet accessoire.

— Parce que pour toi une discussion sur les esprits dragons est accessoire ?
J'inspirai profondément. *Calme-toi.*

— Ça, c'est ma faute, dis-je en essayant de garder une voix posée. Bian n'en savait rien, et je n'avais pas conscience que c'était un sujet aussi sensible.

— Comment as-tu pu... ?

— Ça suffit ! l'interrompit Bian. Il est inutile d'en discuter sans Skylur.

— Tu n'es plus Diakon de la Maison Altau, lui rappela Naryn. Et je préfère que la Maison Farrell me réponde elle-même. À moins que tu la penses incapable d'assumer ses propres actes ?

Un silence s'installa. La tension était palpable entre nous.

Cette fois, ce fut Bian qui se maîtrisa avant de répondre :

— Je tenais mes instructions directement de Skylur. J'ai sa pleine autorité pour prendre contact avec l'Empire. Pas toi.

Ils se toisèrent longuement, mais Bian n'avait pas l'intention de céder.

Naryn était bien plus vieux qu'elle, bien plus dangereux. Skylur restait difficile à joindre, occupé à gérer ce qui avait motivé son départ précipité pour Los Angeles. Ils devraient donc s'accommoder des conflits d'autorité qu'il avait laissés derrière lui.

Je tentai une diversion pour éviter que ce différend ne prenne des proportions démesurées.

— Puisque tu ne veux pas que je parle à l'Empire, j'ai une idée.

Ils reportèrent leur attention sur moi.

— Je me rends temporairement indisponible en allant au Nouveau-Mexique chercher Diana. De toute façon, c'est nécessaire si...

— Non ! objecta Naryn. Tu te contrôles déjà à peine...

— C'est exactement pour ça que je dois y aller !

Un signe discret de la part de Bian : *Restes-en là*.

— Je n'autorise pas ce voyage, poursuivit Naryn, ignorant mon interruption. Skylur a toléré le départ de Diana, il ne l'a pas approuvé. Nous savons que Matlal projetait de fragiliser la Maison Romero, nous le tenons de Correia. Même si tu avais terminé ton cruisis, et je te rappelle que nous ignorons toujours quelle en sera l'issue, tu ne peux pas t'aventurer dans un territoire potentiellement hostile.

— C'est même plus que potentiel, souligna Bian. Si les Romero contrôlaient encore la zone, ils nous auraient contactés. Or nous n'avons reçu ni rapports, ni réponses à nos messages, rien. Après nous avoir écrit qu'il approuvait les arguments présentés par les Basilikos à l'Assemblée, je suis convaincue que Jaworski nous a trahis et que le Nouveau-Mexique appartient désormais aux Basilikos.

Je fronçai les sourcils. Jaworski était certes un beau connard, mais Diana n'avait jamais envisagé qu'il puisse nous trahir.

Ma diversion n'avait pas eu l'effet escompté. Ils venaient simplement de trouver un nouveau sujet de dispute. Au moins, ça empêchait Naryn de me provoquer. Je tentai une nouvelle fois ma chance :

— Les Romero ne s'apercevraient même pas de mon passage.

Naryn partit d'un rire moqueur et désigna les écrans derrière lui.

— Tu vois ces logiciels de reconnaissance faciale ? Ils ont été développés à l'origine par le service informatique de Romero. Tu ne franchirais même pas les portes de l'aéroport.

Il se cala contre le dossier de son fauteuil, l'air fatigué, et je me surpris à éprouver de la compassion pour lui. On lui avait confié une tâche impossible, diriger le quartier général du Refuge avec seulement Bian et une poignée d'intimes pour l'aider, et il s'efforçait de faire au mieux.

Je faisais partie des éléments qui lui compliquaient la vie. Pourtant je

savais ce que c'était de se soumettre à l'autorité même quand je n'étais pas d'accord – les occasions ne manquaient pas dans l'armée – mais, avec Naryn, j'avais comme un blocage. Je comprenais parfaitement les raisons qui le poussaient à me tester, sauf qu'en faisant cela il se perdait dans des détails futiles, négligeant l'essentiel. Et je craignais de le voir s'approcher petit à petit de l'une des pires décisions qu'un chef pouvait prendre : donner des ordres qu'il serait indéniablement impossible ou ridicule de suivre.

— Je pense que Diana a agi de façon irresponsable, dit-il, mais elle est puissante et toutes les communautés Athanate la respectent. Si elle a réellement besoin d'aide, il serait encore plus irresponsable de ma part d'envoyer une personne seule. Surtout toi. (Il pointa son doigt vers moi.) Et si elle n'a pas besoin d'aide, si au contraire elle est au milieu de négociations délicates, par exemple, une intrusion pourrait tout gâcher.

Il se passa la main dans les cheveux, puis reprit :

— Ce n'est pas tout. Nous venons de recevoir un message de la Maison Cooper, de Bozeman. Le lieutenant de la Confédération que tu as expulsé de Denver, Iversen, celui qui leur sert de négociateur, a été aperçu à l'aéroport de Bozeman. Lui et plusieurs autres embarquaient sur un vol pour le Nouveau-Mexique.

— La Confédération a décidé d'enjamber le Colorado ?

Naryn me jeta un regard grave.

— J'en doute. Ils cherchent sûrement à nous prendre en tenaille. Quoi qu'il en soit, le Nouveau-Mexique cumule une situation Athanate incertaine et une présence métamorphe hostile. Il est hors de question que je t'y envoie.

— Je dois prévenir Felix des agissements de la Confédération.

Les yeux de Naryn s'assombrirent.

— Il convient en effet, et nous pouvons actuellement nous le permettre, de l'en *informer*. Peut-être cela le convaincra-t-il de conclure un accord. Tu ne devras sous aucun prétexte lui révéler que le Refuge est vide lorsque tu lui parleras de notre manque de ressources.

Le silence revint pendant une minute. Chaque sujet que j'abordais semblait lancer un nouveau débat, je choisis d'attendre sans rien dire.

Naryn avait levé le pied sur le côté provocateur. Peut-être avait-il fini de me mettre à l'épreuve. Ou peut-être venais-je d'entrer dans l'œil du cyclone.

— Concernant ton... écart de conduite de ce matin, avec ton ex-petit ami, commença le Diakon.

À en juger par le regard qui passa entre Bian et lui, leur conversation à ce propos avait été houleuse. J'avais droit à la version édulcorée.

— Un Aspirant lambda se trouverait sous la supervision d'un Mentor, dans des conditions de semi-isolement, en compagnie d'intimes entraînés. Un Aspirant lambda ne risquerait pas de se transformer en loup, n'aurait pas affronté des change-peaux dissidents, sauvé des *toru*, et j'en passe. Cela ne change rien au fait que tu viens d'atteindre une phase critique. Tu es à deux doigts de devenir renégate.

S'il savait seulement à quel point c'était compliqué – et que ça n'allait pas en s'arrangeant. J'avais besoin de Diana pour remettre de l'ordre dans ma tête. J'avais besoin d'elle maintenant.

— Tu manifestes un comportement à la limite de l'instabilité côté Athanate. Que se passera-t-il si tu croises d'autres ex-petits amis ? et s'il n'y a personne pour t'arrêter à ce moment-là ?

Je n'avais pas d'autres ex-petits amis à Denver, mais je savais que ce n'était pas la question. Je gardai la bouche fermée – à grand-peine. Top aurait été fier de moi.

— Bref, poursuivit Naryn, j'ai cru comprendre que, sous la forme lupine, toute propension à virer dissident est jugulée en présence de l'alpha.

J'acquiesçai. Bian s'était figée, et je sentis un frisson glacé me parcourir l'échine.

— Il vaudrait donc mieux que tu passes plus de temps au contact de la meute. Les membres de ta Maison devront se débrouiller sans toi de temps en temps. Puisque tu n'en as mordu aucun pour le moment, ce n'est pas vraiment un souci.

— Mais je viens tout juste d'accueillir Yelena. Je dois m'assurer qu'elle s'intègre bien.

— Ah oui ! ta recrue des Carpates. Je n'ai pas encore eu l'occasion d'en discuter en détail avec Skylur. Nous n'avons échangé que de brefs messages. Il approuve l'intégration de Vylkove dans la Maison Farrell aux mêmes conditions que le reste de ta Maison : il t'incombe toujours de veiller à ce que tous se conforment à la conduite d'une sous-Maison Panethus d'Altau.

— C'est beaucoup lui demander si elle n'est pas disponible à plein-temps pour superviser sa Maison, me défendit Bian.

Naryn lui lança un long regard froid lui intimant de ne pas s'en mêler.

— Je ne les sépare pas totalement, dit-il d'une voix étonnamment calme en

se penchant sur son bureau. Mais si tu les crois incapables de s'en sortir seuls il me faudra dans ce cas les superviser moi-même. Tu préférerais ça ?

— Non, Diakon, répondis-je.

J'avais du mal à former les mots, submergée par l'hormone Athanate d'éléthésine. J'étais immobile, mais tendue comme un ressort. Ma mâchoire me démangeait.

J'étais certaine que Naryn savait exactement ce qui se passait. Je devais rester tranquille. Je calai mes mains sous mes cuisses pour cacher leur tremblement.

Il attendit. Puis, finalement, secoua la tête.

— Tu te maîtrises à peine. Va séjourner à Coykuti quelque temps, ta Maison pourra te rendre visite. Avec un peu de chance, le contrôle de Larimer sur ta louve te permettra de rester stable. Expose-lui la situation et convaincs-le de conclure un accord avec la Confédération. Peut-être arrivera-t-il même à accepter l'idée que tu aies une Basilikos dans ta Maison.

Je pouvais à peine respirer.

Je repensai subitement au Naga que j'avais tué sous ma forme lupine, à la manière dont les os et les cartilages de son cou avaient craqué sous ma dent. Mon corps était comme une fine coquille autour de ma louve, et celle-ci voulait sortir. Elle voulait bondir sur le bureau pour attaquer Naryn.

Arrête !

Naryn était convaincu de se montrer raisonnable, même s'il ne comprenait pas que c'était Alex mon alpha, pas Felix. En m'obligeant à rester à Coykuti, il réduisait le risque que je perde le contrôle, et me confiait à des gens capables d'intervenir en cas de besoin.

Il n'avait pas ordonné qu'on m'enferme.

Et si la meute de Denver rejoignait la Confédération, le problème de l'alliance avec un camp engagé dans une guerre métamorphe disparaissait. C'était une solution très ingénieuse pour les Altau. Et qui ne fonctionnerait pas du tout. Il ne comprenait pas la dynamique fondamentale des métamorphes. Si la meute de Denver rejetait sa proposition, je n'aurais aucune chance d'influencer Felix.

Toutefois, en tant que Diakon, c'était son droit de m'ordonner d'essayer. Même si cet ordre devait être l'élément déclencheur qui me ferait virer renégate.

Le sang rugissait dans mes tympans, assourdissant. Mon champ de vision

se rétrécit.

Bian m'aïda à me relever. Je n'arrivais pas à parler, heureusement.

Elle avait réussi à me faire parcourir la moitié du chemin jusqu'à l'ascenseur – la moitié du chemin avant d'être à l'abri – quand Naryn prit de nouveau la parole :

— Une dernière chose, Maison Farrell.

Quelque chose dans le ton de sa voix m'alerta. Bian le ressentit aussi et m'agrippa le bras pour me retenir près d'elle.

— Le Refuge est, comme tu as pu le constater, désert. Pour faire face à cette situation d'urgence, nos clans ont été déployés ailleurs, y compris le mien et celui de Bian. Les derniers vont accompagner les enfants *toru* des Matlal en Irlande. Il ne restera bientôt que Bian et moi.

Ça, je le savais déjà. Cependant, la façon désinvolte dont il énonça ces faits me donna des sueurs froides.

— La Maison Farrell a gardé ses intimes, ajouta-t-il.

Bian me serra le bras plus fort. Je parvins à articuler :

— Ils ne sont pas...

Le Diakon se leva brusquement, les yeux étrécis de colère.

— Ne jouez pas à cela, Maison Farrell. Vous avez la charte d'une Maison Athanate. Skylur a décrété que votre Maison fonctionnerait comme toutes les autres, quelles que soient les dispositions que vous prenez en interne. Vous avez des humains dans vos rangs et, au regard de la loi Athanate, ce sont des intimes. Je suis obligé de rester ici, au Refuge : il m'est donc impossible de me procurer du sang par mes propres moyens. Je vous demande, en tant que Maison subordonnée, de partager votre clan tant que nous serons en état d'urgence.

Le salaud ! J'aurais voulu hurler. À la place, je me concentrai sur la douleur provoquée par l'étau de la main de Bian sur mon bras. La voix de Naryn me semblait si lointaine.

— À toi de décider, Farrell. Soit les humains de ta Maison sont un clan, auquel cas je peux faire appel à eux, soit tu ne respectes pas les termes de la charte. Peu importe que tu les aies mordus ou non. (Il me regarda fixement, me mettant au défi de le braver.) Bian et moi aurons besoin de sang demain soir. Envoie-nous les intimes de ton choix.

12

Les doigts de Bian s'enfonçaient dans ma peau telles des griffes de panthère. J'avais les jambes flageolantes et ma vue se troubla alors que je m'efforçais d'empêcher mes canines d'apparaître. Avant même que je m'en rende compte, nous étions dans l'ascenseur.

J'ouvris la bouche pour parler.

— Ne dis rien, lâcha Bian.

Les portes se refermaient encore quand elle me plaqua contre la paroi à l'aide de son corps.

— Lâche-moi ! hurlai-je.

Elle était plus forte et plus rapide que moi. Mon corps savait cependant que j'étais plus grande et que j'avais plus de portée ; je tentai instinctivement de résister. Un bref coup de poing dans le ventre, même si elle y alla en douceur, suffit à me couper le souffle et à me rendre docile.

— Écoute-moi bien, Bambi, siffla-t-elle à mon oreille. Nous avons environ quarante secondes pendant lesquelles il pourra nous voir sur la caméra de sécurité sans nous entendre. Je suis désolée qu'il te fasse ce coup-là, mais il est parfaitement dans son droit. Tu dois prendre sur toi. Si tu t'attaques ouvertement à lui, il gagnera.

Puis elle me força à tourner la tête vers elle et planta un baiser sur mes lèvres, avant de se presser un peu plus contre moi pour coller sa joue à la mienne.

— Sois convaincante, murmura-t-elle.

Convaincante ?

— *Pour la caméra, bécasse*, dit Tara.

J'enlaçai Bian, lui attrapai les fesses. Je ne savais pas trop ce que Naryn trouverait convaincant s'il nous observait, mais si Bian se payait ma tête...

— Oh ! très convaincant, susurra-t-elle en se frottant contre moi tout en

mordillant le lobe de mon oreille. Bien, oublie tous les ordres qu'il t'a donnés. Mon instinct me dit qu'il se plante concernant Diana. Arrange-toi comme tu veux, mais débrouille-toi pour que Felix te couvre. Va chercher Diana et ramène-la. N'hésite pas à m'appeler au besoin. Si ça peut t'aider à réussir, je désobéirai à Naryn et je te rejoindrai. Compris ?

Même si je les savais très proches, toutes les deux, l'énormité de sa proposition me laissa sans voix.

— Et si on se trompe ?

— On nous enfermera.

— Et ma Maison ? demandai-je d'une voix tremblante.

Le fait que Naryn puisse me donner tranquillement des ordres et que je n'aie aucun moyen de l'en empêcher éveillait en moi une rage sans nom.

— J'en ai un peu marre de me répéter, mais *fais-moi confiance*. Je trouverai un moyen.

— Qu'est-ce... ?

— Chut ! Plus que quinze secondes. Je le fais parce que nous pouvons toutes les deux profiter d'un vide juridique sur ce coup. Nous avons le droit d'avoir accès à notre Mentor, Diana. La question de savoir si ça prime sur tout le reste est un autre débat, mais on n'a pas besoin de plus pour l'instant. Une dernière chose : oui, Naryn se comporte comme un connard, mais tu ne fais pas vraiment d'efforts. Tu dois vraiment apprendre à te maîtriser.

— Mais...

— On n'a plus le temps.

« Ding ! » Les portes s'ouvrirent.

Je la suivis dans le couloir, les jambes toujours aussi vacillantes. Je bouillonnais toujours de colère, mais quarante secondes d'ascenseur avaient suffi à Bian pour changer ma perspective sur la situation. À présent, je pouvais vraiment faire quelque chose. Et concentrer toute ma fureur dessus.

Ce sentiment mit fin aux efforts frénétiques de ma louve pour sortir.

Le picotement dans ma mâchoire s'estompa.

Bian ne se dirigea pas vers l'entrée principale du manoir.

— J'ai envoyé un message à David pour lui demander de te récupérer, dit-elle en m'emmenant dans les couloirs du Refuge. Tu peux papoter avec Vera en attendant.

Lorsque nous atteignîmes la porte du jardin d'hiver de l'aile ouest, elle

s'arrêta, puis me saisit de nouveau le bras pour me retenir un instant.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je, déconcertée.

— C'est à propos de Vera. Tu sais, les humains ne réagissent pas tous de la même façon à la guérison Athanate. Dans le cas d'une personne gravement blessée, le problème est double. Il faut d'abord guérir les dégâts physiques, puis s'occuper des dégâts mentaux.

— Comme pour Jen ?

— Plus ou moins. C'était ta manière personnelle d'y remédier ; en ôtant littéralement le côté émotionnel. Dans le cas de Vera, cependant, son esprit savait pertinemment que sa blessure lui serait fatale ; il n'y avait aucun côté émotionnel à enlever. Je ne voulais pas altérer ses souvenirs sans avoir eu beaucoup plus de temps pour l'étudier, mais je n'avais pas ce luxe.

— Et donc...

— L'alternative était de l'inonder d'euphorisants, ce que j'ai fait.

Je connaissais bien les euphorisants. Mes glandes Athanate diffusaient des phéromones du bonheur quand j'étais contente, et tout le monde autour de moi ressentait alors une sensation de bien-être. Bien contrôlant beaucoup mieux ses hormones, elle pouvait en injecter une version plus puissante par sa morsure.

— Mais l'effet finit par se dissiper, n'est-ce pas ? Elle semblait normale...

— Oui, il se dissipe. Mais les effets secondaires peuvent varier grandement d'une personne à l'autre. Et, quand bien même, le rétablissement de Vera reste... inhabituel. J'appellerais ça un délire post-euphorique. Elle va très bien la plupart du temps, mais elle a parfois des propos un peu confus.

Nous entrâmes dans la serre. Vera somnolait paisiblement sur une méridienne, entourée de lys qui dodelinaient de la tête dans la brise qui s'engouffrait par les portes ouvertes.

— Te voilà prévenue, conclut Bian. Je ferais mieux de me remettre au travail.

Avant de la laisser partir, je l'attirai dans une étreinte et, cette fois, elle estima que c'était à son tour de m'attraper les fesses.

— Merci, murmurai-je.

Ce fut la Bian Panthère qui me regarda dans les yeux, un sourire diabolique sur les lèvres. Prenant mon courage à deux mains, je l'embrassai. Elle se montra clément ; elle y mit à peine la langue.

Je la regardai s'éloigner, la Panthère s'effaçant peu à peu derrière la

Diakon.

Elle était effrayante. Exaspérante. Contrairement à Jen ou Alex, elle ne faisait pas partie de mon clan. Elle était... formidable. Et je lui faisais réellement confiance, même lorsqu'il s'agissait de ma Maison. Elle comprenait les principes que je défendais pour la Maison Farrell : que nous ayons tous le choix d'agir selon notre volonté, et pas sous la contrainte de personnes plus fortes. Ou même de lois quelconques. Ce que Naryn exigeait de moi, que je choisisse des gens pour leur ordonner de lui offrir leur sang, allait à l'encontre de ces principes. Bian ferait de son mieux pour trouver une parade contre lui.

Si le prix à payer était de me faire baiser contre une paroi d'ascenseur, je l'accepterais volontiers en trouvant que ça en valait la chandelle.

Vera se réveilla à mon approche.

— Amber, quel plaisir de te voir ! s'exclama-t-elle avant de toucher la verseuse posée sur la petite table à côté d'elle. Je crains que le café n'ait refroidi, mais le Refuge n'a plus de secrets pour moi. Souhaites-tu que j'aie en refaire ?

— Seulement si vous en prenez aussi.

— Alors allons-y ! Ma dernière tasse remonte à au moins deux heures.

Je portai le plateau, à la fois fière et étonnée de m'être suffisamment ressaisie après mon entrevue avec Naryn pour ne pas faire trembler la tasse dans sa soucoupe.

Vera me conduisit à une petite cuisine que je ne connaissais pas. Quelque part au sous-sol, il devait y en avoir une de taille industrielle afin de nourrir tout le Refuge quand il était plein. Celle du rez-de-chaussée servait surtout à faire joli et aux petites collations.

La femme du colonel décida finalement d'utiliser la machine à expresso, qui n'avait manifestement plus de secrets pour elle.

— Laisse, j'en ferai tout à l'heure pour Naryn et Bian, dit-elle alors que je nettoyais la verseuse.

Elle me vit tressaillir, et avait probablement déjà deviné qui m'avait énervée à ce point.

— Tu ne l'apprécies pas beaucoup ?

— Pas vraiment.

Je jetai un coup d'œil autour de nous ; le manoir était truffé de caméras de

sécurité. Cela dit, le Diakon n'apprendrait sans doute rien de nouveau en m'entendant.

Vera remarqua également ce tic. J'ignorais à quels mystérieux symptômes Bian faisait référence, mais elle s'était rétablie de façon spectaculaire. Elle était même plus radieuse que jamais, et avait visiblement toutes ses facultés.

— C'est un homme étrange, admit-elle en me tendant mon café *latte*.

La tasse était une plaisanterie de Bian ; l'image sur le côté promouvait une opération de don du sang à Denver.

— Naryn ne me prête pas vraiment attention, poursuivit-elle, mais depuis que le plan de recrutement de Jari a commencé à prendre forme...

— Je croyais que le colonel avait accompagné Skylur à Los Angeles ?

— Non, il est dans le Wyoming. La Maison affiliée de Cheyenne y a deux ranchs, perdus au milieu de nulle part. Il est là-bas avec une cinquantaine d'anciens membres de l'unité, et une centaine d'autres ont promis de le rejoindre dans le mois.

— Tout se passe bien ?

— Pour certains, ces choses-là ne vont jamais assez vite mais, *a priori*, nous aurons bientôt recruté deux compagnies pour Altau. J'ai hâte de les revoir ! Jari leur dévoile progressivement la situation. S'ils s'engagent sans réserve à nous rejoindre, deux Altau de la Maison du coin leur révéleront l'existence des Athanate. Ils sont environ quatre-vingts pour cent à s'engager, apparemment. Leur entraînement est un tel atout pour nous que même Naryn ne s'est pas plaint qu'ils n'appartiennent à aucun clan.

Son emploi du « nous » ne m'avait pas échappé. Vera n'était pas du genre à tergiverser : si elle s'impliquait, elle y allait à fond.

Elle tapa sur les touches d'un digicode pour nous ouvrir la porte des jardins.

— Allons nous promener dehors. Il reste un peu de neige, mais les chemins sont dégagés.

J'espérais qu'elle n'était pas assez naïve pour croire qu'il n'y avait pas de micros dans le jardin, toutefois elle ne fit aucun commentaire au sujet de Naryn. Elle continua de me parler de l'unité, des récents événements, et de ses inquiétudes pour les hommes du colonel.

Nous nous installâmes sur des chaises dans un petit kiosque, au milieu des pelouses enneigées.

— Je suis ébahie de vous voir aussi calme étant donné les circonstances,

avouai-je.

Elle était passée de femme de militaire respectable en Caroline du Nord à fugitive poursuivie par le FBI, avant de finir recluse ici, dans le quartier général des Athanate Panethus – peuple dont elle ignorait encore l’existence quelques semaines auparavant.

Elle sourit.

— Ce n’est pas vraiment surprenant. Bien sûr, je connaissais les réserves de Jari. Et, depuis mon arrivée ici, je n’ai rien eu d’autre à faire que somnoler et méditer. J’ai pu discuter avec Bian pendant quelques heures, aussi. (Elle soupira.) Pour mon mari et moi, c’est une merveilleuse occasion. Il ne le voit pas pour le moment, mais ça changera.

— Que voulez-vous dire ?

Je crus qu’elle allait lever les yeux au ciel, sauf qu’elle était trop distinguée pour cela.

— Seule une personne qui n’a jamais été confrontée à la vieillesse poserait cette question, répondit-elle gentiment.

— Quoi, c’est juste pour ça ?

Elle éclata de rire.

— Qu’est-ce que je disais !

Elle tendit les mains et les contempla, comme si elle avait du mal à en croire ses yeux.

— Quand chaque mois t’enlève quelque chose, quand chaque semaine exige de ton corps un nouveau compromis et que chaque jour est un combat, la possibilité de retrouver la santé devient le plus précieux des cadeaux. Tu es une Athanate désormais, tu ne pourras jamais comprendre, tout comme tu n’auras jamais conscience de la chance que tu as, Amber.

— Mais...

— Ah ! oui. À m’entendre, on pourrait croire que je vends mon âme. Mais quel bonheur d’avoir ce choix, et comme je dois te paraître cynique ! Laisse-moi le formuler autrement. Songe à toutes ces choses que nous jugeons bien plus importantes : l’estime, l’honneur, l’amitié, la confiance, l’amour, la morale, et ce vieux sac fourre-tout de l’accomplissement personnel. Curieusement, elles deviennent assez insignifiantes quand tu vis avec la menace constante d’avoir si mal aux mains que tu ne pourras pas ouvrir ton flacon de comprimés aujourd’hui. (Elle les admira de nouveau et fit tourner ses poignets, ravie.) Et je ne te parle même pas du silence grandissant, de

l'apathie chronique, et de la façon dont les visages, même les plus familiers, se troublent sur les contours, au point que tu ne saches plus vraiment si ce sont tes yeux ou ton cerveau qui s'émoussent.

Elle s'esclaffa ; un son joyeux dans cet après-midi morose.

— Seigneur ! Je comprends pourquoi Skylur se demande comment révéler cela au monde. Imagine un peu la ruée !

— Bian semble avoir fait des merveilles sur vous.

Ma remarque me parut aussitôt déplacée et je regrettai d'avoir parlé sans réfléchir, mais Vera rit de nouveau.

— Je veux dire, vous êtes rayonnante, ajoutai-je maladroitement.

— Oui, Bian a fait des merveilles. Les petits creux sont réparés, les cicatrices s'effacent, le corps fonctionne parfaitement et mon arthrite a totalement disparu ! Je sais qu'il s'agit seulement d'un effet secondaire et que cela n'a rien de permanent. Le mieux serait que j'arrive à persuader un pauvre Athanate de me prendre pour intime. (Elle rougit.) Je crois comprendre que le terme recouvre... euh... plusieurs notions. Il faudrait voir comment ça se passe. Et je ne peux pas... enfin, Jari... tu comprends. Je ne pourrais pas le faire si cela le gênait d'une quelconque manière.

Elle se redressa, croisa soigneusement les mains et contempla le parc. Je savais que le colonel avait la phobie des crocs. Ça ne le dérangeait pas de travailler pour les Altau, mais le principe de la morsure lui posait un problème. Et je croyais Vera sur parole : s'il lui disait non, elle déclinerait toute proposition d'intégrer un clan. Renoncerait à tous les bienfaits dont elle avait profité jusque-là.

Doyenne de la Maison, il m'appartenait de cesser de faire l'autruche et de réfléchir à des solutions. De régler la question, d'une façon ou d'une autre. Naryn avait été très clair là-dessus.

Je ne sais pas de quel délire post-euphorique Bian avait voulu parler, car j'avais l'impression que Vera se montrait plus clairvoyante que moi. Pouvais-je mettre ce discernement à profit ? Si elle était rétablie, peut-être serait-il envisageable de la faire venir à Manassah. Quelle place pourrait lui convenir au sein de ma Maison ? Contrairement à Altau, je n'avais pas de hiérarchie définie. Je n'avais ni Diakon, ni lieutenants. Pas l'ombre d'une stratégie ni de projet de développement, ni même une idée de la manière dont je pourrais me constituer un clan de taille raisonnable. Peut-être Vera saurait-elle comment donner forme à tout cela.

C'est alors que David apparut au coin du bâtiment.

— Madame Laine. Patronne, dit-il avant de s'agenouiller tranquillement devant nous, les yeux fixés sur moi. Naryn m'a ordonné de te conduire à Coykuti immédiatement.

Il grimaça, n'appréciant pas plus que moi de recevoir des ordres du Diakon. Malheureusement, il nous faudrait tous nous en accommoder pendant quelque temps.

— D'accord, accorde-moi une minute. (Je reportai mon attention sur Vera.) Je vois ce que vous voulez dire concernant le colonel. Intégrer un clan n'a rien d'anodin. Il a besoin de temps. Je vais faire mon possible pour retarder l'échéance.

Comme quoi ?

Je devais cesser de faire des promesses à tout bout de champ.

— Je suppose que la relation entre Athanate et intimes a mis un certain temps à se développer, et les Panethus ne tiennent pas vraiment à changer ce qui fonctionne, poursuivis-je. J'imagine que ça montre à quel point nous sommes différents.

— Bien au contraire, me contredit Vera. Nous sommes tous humains. Nous avons plus de points communs que de différences, et nos différences sont si merveilleuses. Je pense que les Athanate sont le grand espoir de l'humanité. Vous êtes des anges qui nous élèveront vers les étoiles. (Elle sourit et cligna des yeux.) Enfin, excepté ceux qui sont démoniaques, naturellement.

Oh...

13

J'essayai de ne pas trop me demander si j'étais un démon ou un ange tandis que David me conduisait à Coykuti. Je profitai du trajet pour appeler Pia avec l'un de mes portables sécurisés pour lui raconter tout ce qui s'était passé.

De son côté, elle s'attachait à m'éclairer sur le dilemme auquel Skylur et Naryn faisaient face dans le cas de Diana et de la crise politique actuelle. Le Doyen des Altau devait garder les Panethus sous contrôle s'il voulait contrer les Basilikos. Si un groupe de Maisons venait à quitter les rangs, les Basilikos pourraient être tentés de ne plus se contenter de petites attaques isolées et de passer à une guerre totale.

Quand Skylur avait revendiqué l'ensemble du territoire nord-américain, il avait adressé un ultimatum à toutes les Maisons du continent : affiliiez-vous aux Altau en me prêtant serment, ou partez. Certains s'étaient félicités de rejoindre une Maison aussi grande. Malheureusement, tous n'étaient pas de cet avis, et les mécontents demandaient déjà beaucoup trop d'efforts aux Altau dans ce contexte de guerre imminente. Tout le monde savait que la Maison Romero posait un problème au Nouveau-Mexique ; tout le monde attendait de voir quelle réponse Skylur y apporterait.

Diana était *peut-être* en train de s'en occuper. Dans ce cas, ma venue dans leur fief, sans invitation qui plus est, risquerait fort de lui porter préjudice. Elle avait pour habitude de se rendre injoignable quand elle voulait laisser à Skylur la possibilité de nier toute implication dans ses affaires, ou dans sa manière de procéder.

Trop de suppositions, trop d'incertitudes.

Bian et moi avons du mal à croire à ce scénario. Peut-être pourrais-je m'appuyer sur le vide juridique Athanate qu'elle avait mentionné, à savoir le droit d'accès à mon Mentor. Après tout, ce n'était pas du pipeau : j'avais

besoin de Diana pour surmonter mon crûsis. Peut-être pourrais-je m'y rendre sous couvert d'une affaire métamorphe. Tout reposait donc sur Felix.

Cependant, j'avais beau retourner la question dans ma tête, je n'arrivais pas vraiment à trouver des arguments qui feraient mouche sur l'alpha.

David m'avait récupérée dans la jolie Mercedes rose de Jen. Il rêvait de la conduire depuis un bout de temps et, selon lui, la couleur n'avait plus aucune importance quand on était assis dedans. Toutefois, lorsqu'il se gara devant le ranch de Coykuti, la voiture détonnait franchement dans le décor.

Je ne descendis pas tout de suite, avisant un peu plus loin le Dodge Ram bleu nuit avec sa prise d'air protubérante. La voiture des Abrutis. Je pensais trouver le pick-up rouge pétant de Ricky à côté, mais il n'était pas là.

Eh zut !

J'avais suivi son conseil, je n'avais pas rendu l'histoire officielle. Les Abrutis étaient toujours vivants, seules Olivia et moi étions intervenues, et Bian n'était arrivée qu'après leur départ. Que fichaient-ils ici ? Leur avais-je donné une raison légitime de se plaindre auprès de Felix ? Avais-je encore enfreint une énième règle paranormale dont j'ignorais l'existence ?

David me serra amicalement le bras.

— Tu veux que je t'accompagne ?

— Non. C'est une affaire entre loups qui ne concerne que moi, je pense, mais merci quand même.

Il y avait aussi le fourgon d'Ursula. Difficile de savoir si c'était bon ou mauvais signe.

Je descendis en claquant doucement la portière derrière moi ; le calme troublant qui enveloppait Coykuti sembla absorber le bruit. La cour du ranch était déserte et tous les bâtiments avaient les portes fermées. Je me tournai vers la gauche, vers la vieille grange branlante qui se dressait dans la prairie, où la meute se réunissait parfois. Pas le moindre mouvement. On se serait cru dans l'une de ces villes minières fantômes.

La maison principale semblait vide, même à l'odeur. Cependant, j'entendis des bruits provenant de derrière la demeure et fis lentement le tour. C'était un bruit sec et saccadé, comme celui d'une cisaille. Une légère brise descendit de la montagne, portant l'odeur de Martha, la sœur de Felix. Je n'arrivais pas à la voir, mais elle ne pouvait être qu'à un seul endroit : le petit cimetière familial.

Martha m'avait ramenée en voiture à Denver une fois. Je crois que nous

n'avons échangé qu'une vingtaine de mots tout au plus durant les trente minutes de ce trajet. Au début, je la croyais simplement taciturne mais, au terme de notre voyage, son air attentif m'avait donné à penser qu'elle s'appliquait à m'évaluer. Qu'elle me parlerait quand elle estimerait que j'en valais la peine.

J'ai réussi le test, m'dame ?

— Bonjour ? appelai-je avant de tenter de m'approcher.

D'ordinaire, c'était son fils, Duane, qui se baladait le fusil à la main et je ne le voyais pas dans les parages, mais je préférais éviter les mauvaises surprises.

Elle passa la tête par-dessus la haie d'ifs qui accueillait le petit cimetière dans son étreinte. Elle avait attaché ses cheveux sous un foulard en coton clair et portait une salopette trop grande pour elle.

— Bonjour, Amber. Approche, ça me donnera une excuse pour faire une pause.

— Ce n'est pas un peu tard pour la tailler ?

— Oui, j'aurais dû écouter Duane. Il faut le faire en automne. On a eu un hiver précoce cette année.

— Elle est très bien entretenue.

— Je m'en occupe régulièrement.

Elle coupa une dernière branche, puis posa la cisaille à côté des sacs de déchets à ses pieds.

— Je le fais pour Candy.

La première femme de Felix. « Candace Lis Larimer », pouvait-on lire sur la pierre tombale derrière Martha, malgré l'inscription en partie effacée par l'usure. En dessous, la date de son décès : « 5 janv. 1918 ».

En regardant la stèle, j'eus soudain la désagréable impression d'avoir oublié quelque chose. Quelque chose d'extrêmement important que j'aurais dû faire ou demander. J'étais trop fatiguée. Ça finirait bien par me revenir.

— Felix m'a confié ne pas comprendre pourquoi on appelait ça l'arbre de vie, évoquai-je en caressant les feuilles des ifs.

— C'est parce qu'il est bête.

Elle prit une brosse, puis se mit à frotter les pierres tombales avec précaution. Je fis le tour du croissant de lune végétal, ramassant les branches coupées qui lui avaient échappé pour lui laisser le temps de développer.

— Candy ne voulait pas de stèle, finit-elle par avouer. Elle a planté la haie,

lui a donné cette forme : les bras d'une mère offrant son réconfort. Elle souhaitait que tous les loups de la meute soient enterrés ici, les uns sur les autres. Pas de stèles, car nous formons tous une seule et même entité au bout de compte. Et elle voulait cet arbre-là.

Elle s'assit sur ses talons.

— Tu sais, quand une partie de l'if meurt, elle nourrit le reste de l'arbre en pourrissant. Il se perpétue lui-même. Il se renouvelle grâce à tout ce qu'il a été. La meute fonctionne de la même façon. Elle est tout ce qu'elle a pu faire à travers les âges, le fruit de ses amours et de ses haines, de ses désirs et de ses peurs, de ses victoires et de ses échecs.

La somme de tout ce qu'elle a pu faire...

J'en eus la chair de poule. Revenue devant le cimetière, je jetai les rameaux que j'avais ramassés dans les sacs. Puis je m'approchai de la tombe de Candy tandis que Martha brossait la suivante. J'effleurai du bout des doigts les dates presque illisibles, comme je l'avais fait la première fois que j'étais venue. Puis je me retins de me coller des baffes.

— Martha ? Tu as le même âge que Felix, n'est-ce pas ? Tu étais donc là dans les années 1910, pas vrai ?

— Oui, évidemment. Pourquoi ?

— Mon arrière-grand-mère...

— Celle-qui-parle-aux-loups, compléta-t-elle. Moi, je l'appelais Sarah.

— Donc tu la connaissais.

— Bien sûr. Je m'entendais bien avec les Adeptes.

Bon Dieu ! elle était là, sous mon nez, depuis le début ; en y réfléchissant deux secondes, j'aurais pu m'en rendre compte plus tôt. Bian et Julie avaient raison ; je n'étais vraiment pas en forme.

— Pourtant Felix m'a soutenu ne pas la connaître, dis-je précipitamment. Il ne pense pas qu'elle ait un jour aidé des métamorphes à se transformer.

— En effet.

Bon, ce n'était pas très encourageant. J'ignorais quels étaient exactement mes rapports avec Martha. Si je lui posais une question que l'alpha avait déjà écartée, commettrais-je une sorte d'impair ? Pouvais-je tenter ma chance une dernière fois ?

— Sarah a-t-elle aidé la meute ?

— Honnêtement, je n'en sais rien. (Elle acheva de nettoyer la dernière stèle, l'air pensive.) À l'époque, la première transformation était une affaire

plus privée qu'aujourd'hui. Si un petit nouveau avait du mal à se métamorphoser, Candy l'emmenait dans la montagne. Est-ce qu'ils y retrouvaient quelqu'un ? Elle n'en a jamais parlé, mais elle n'a jamais prétendu être celle qui les aidait non plus.

La métamorphe se releva et contempla le petit cimetière, les mains sur les hanches. Je patientai, accablée par la déception. Si près du but, sans avoir progressé d'un pas.

— Après la mort de Candy, Felix a décidé de changer les choses. Il a dit que les encouragements de toute la meute aideraient les malchanceux et que, dans le pire des cas, ils seraient au moins là pour se soutenir. (Elle me regarda.) Je parle du fait d'abréger leurs souffrances quand elles deviennent insupportables.

Alex m'avait raconté le moment où sa petite amie, Hope, n'avait pas réussi à se transformer. Je comprenais sans mal pourquoi il aurait pu vouloir que d'autres personnes soient présentes ce jour-là. Pour trouver la force de nous convaincre qu'on ne pouvait pas savoir si c'était notre morsure qui avait précipité la mort d'un ami ou d'un amour.

Je revins à la charge :

— Y a-t-il encore d'autres loups de cette époque ? Je veux dire, des loups qui avaient des problèmes. Quelqu'un qui aurait réussi sa transformation à cette période-là ?

Elle secoua la tête.

— Non, nous t'en aurions parlé. Même si Felix ne te rend pas la tâche facile. Nous n'avons presque jamais eu d'échec quand Candy était là. (Elle soupira.) Je ne sais pas. Toutes les meutes rencontrent ce problème, apparemment. Peut-être est-ce devenu plus difficile pour d'autres raisons. Trop de nouveaux loups, moins d'espace, plus de stress.

Sa remarque me rappela une réflexion que Mary avait faite sur ce qui pourrait empêcher un loup-garou de se métamorphoser tranquillement. Qu'avait-elle dit déjà ?

« Tout le monde est connecté à l'énergie, même inconsciemment. Dans la journée, un million de gens persuadés qu'on ne peut pas se transformer en animal, ça compliquerait les choses pour un métamorphe en plein Denver. Mais la nuit, dans les bois... »

Un jeune méta en difficulté tenterait donc sa chance dans la forêt, après le coucher du soleil. Mais, bien souvent, ça ne fonctionnait toujours pas. Qu'est-

ce qui coinçait ? La réponse me narguait, juste hors de ma portée, comme ce fichu mot qu'on a parfois sur le bout de la langue.

Cependant, Martha n'avait pas terminé.

— Tu veux mon avis ? La meute a besoin d'une alpha. *Felix* a besoin d'une compagne alpha. Ce serait mieux pour l'équilibre de la meute. Je pensais que ce serait toi.

— Je suis désolée.

— Ne le sois pas. Ça ne devait pas se faire, c'est tout. On ne peut pas forcer ces choses-là. Il a déjà tenté avec Donna et ça n'a pas marché. Il n'a jamais cessé d'aimer Candy. Oh ! il aurait pu aimer Donna aussi ; elle était adorable. Trop pour devenir une alpha sans doute. Enfin, elle n'a pas survécu de toute façon. C'était une erreur de choisir une compagne qui n'avait pas encore effectué sa première métamorphose.

Un silence s'installa, dépourvu de gêne.

Cependant, un point qu'elle avait abordé m'intriguait – trop pour que je lâche l'affaire.

— D'après toi, Candy destinait ce cimetière à la meute, mais il n'y a que trois tombes, n'est-ce pas ?

— Mmh, fit-elle avant de venir à côté de moi. La meute n'aime pas beaucoup le cimetière. La vie se fait en groupe, mais la mort reste une affaire privée, je suppose. On peut dire que la meute nous avale tout entiers, elle donne autant qu'elle prend. Si elle a besoin de toi, elle te nourrit. Elle a besoin de Felix. Il est aussi fort qu'un bœuf. Mais moi ? Je me contente d'exister, comme je le fais depuis bien longtemps. Autrement dit, je deviens vieille pour un loup-garou. Il est temps pour moi d'envisager la fin.

Elle cueillit deux des dernières fleurs fanées au pied de la haie.

— Certains cessent simplement de se transformer et meurent. D'autres se lancent dans des sports extrêmes jusqu'à ce que leurs réflexes les abandonnent. La plupart du temps, et ce sera mon cas, nous nous mettons à écouter le vent, jusqu'à entendre l'ultime appel.

Elle se tut pour tendre l'oreille. Je me surpris à l'imiter, retenant mon souffle, ignorant si je voulais vraiment entendre ce dont elle parlait, ou ce qui se passerait si j'y arrivais. Elle remarqua ma confusion.

— Approche, murmura-t-elle en désignant les hauteurs. Regarde là-bas, sous les arbres. Dis-moi ce que tu perçois.

— L'obscurité.

— Continue. Ouvre tes sens, respire l'air. Dis-moi les premiers mots qui te viennent à l'esprit.

— Le vent qui en vient, il est plus froid.

Je laissai mes narines s'emplier de ses odeurs riches et prononcées. À force de me concentrer, je parvins à les démêler.

— Un parfum frais de sapin, du bois sec, de la terre humide.

— Continue ! Hume-le, goûte-le, m'encouragea-t-elle en m'agrippant le bras.

— La terre. Elle est lente. Froide. Pleine de vie. Comme... au repos.

— Oui, la terre est froide. Tout est immobile, en dessous. Nous avons l'impression que la terre absorbe la vie, mais c'est une ruse de la nature. On ne meurt jamais, car on est récupéré. Comme l'if se perpétue lui-même, la meute se souvient et on ne meurt jamais.

Elle marqua une courte pause, puis reprit :

— À présent, ferme les yeux et écoute. Écoute avec ton cœur.

Un silence qui avait une forme, un mouvement, descendit de la montagne tel un nuage poussé par le vent. Mon *eukori* s'ouvrit pour se mêler à l'Appel, puis s'étira, s'étira, de plus en plus fine.

— Écoute !

Des vibrations. Un son juste là, presque à ma portée. Un soupir – non, un *chant*. Des mots flottaient dans la brise. Trop légers, trop faibles pour que je les saisisse.

Martha me secoua et j'ouvris brusquement les yeux. Mon corps était incliné vers la pente. J'avais oublié de respirer.

— C'est là que j'irai, conclut-elle. Je suivrai le chant. L'hiver prochain, ou le suivant, ou dans dix ans. Qui sait ? Je m'abandonnerai à ma louve et je courrai, courrai jusqu'à tomber de fatigue. Alors je me coucherai sous le ciel pour me reposer. Puis, peu à peu, je ferai moi aussi partie de ce chant.

Avec mes sens déployés tel un filet de pêche, je sentis brusquement quelque chose, comme un écho dans l'Appel. Pas celui de ma meute ; celui de Felix. Ça ressemblait à des ongles crissant sur un tableau, un brusque jet d'eau glacé dans mon dos, un couteau tailladant la chair.

— C'est quoi ce bordel ?

Martha ne répondit pas, abîmée dans la contemplation de la montagne, une immense tristesse dans les yeux.

— Ils vont bientôt revenir, murmura-t-elle, sans en dire davantage.

Je l'aidai à transporter les sacs de déchets jusqu'au tas de compost. Lors de notre second voyage, je sentis que Felix approchait et m'arrêtai pour scruter la forêt, un peu plus haut.

L'ombre sous les sapins était une masse de noirceur profonde qui captait le regard et absorbait la lumière. À certains endroits se détachèrent des formes obscures, qui semblèrent descendre la pente tels des fantômes. À leur tête, un énorme loup à la fourrure noire et argentée : Felix. Derrière lui, les silhouettes imposantes de Silas et Ursula, puis deux loups plus petits, qui se hâtaient à leur suite, tête baissée, la queue entre les jambes. Un dernier loup gigantesque fermait la marche. Même si je ne les avais jamais vus sous leur forme lupine, Felix et lui, je devinai que ce dernier était Duane.

De plus près, je distinguai du sang sur le museau de l'alpha. Et les Abrutis n'étaient plus que deux.

Felix s'arrêta à ma hauteur. Je n'avais jamais ressenti la pleine puissance de sa domination d'alpha ; il savait manifestement comment la brider le reste du temps. Sauf que, là, il avait ouvert les vannes. Mes jambes se dérochèrent d'un coup et je me retrouvai à genoux, dans l'herbe.

Même Silas et Ursula se baissèrent lorsqu'ils passèrent rapidement à côté de nous pour continuer vers la maison. Les Abrutis les suivirent en rasant le sol comme deux corniauds battus. Felix ne grogna pas, leur accorda à peine un regard ; pourtant ils s'aplatissaient par terre. Difficile d'en être certaine, mais je crus identifier le chef de bande et le troisième gus, celui qu'Olivia avait frappé sur la tête.

Alors où était Abruti Deux, la grande asperge que j'avais affrontée ?

Duane les raccompagna jusqu'à leur voiture et les surveilla tandis qu'ils reprenaient forme humaine. Ils n'avaient pas fini de s'habiller lorsqu'ils montèrent dans le pick-up et démarrèrent en trombe.

Je pris une longue inspiration, puis tournai la tête en l'inclinant instinctivement. Felix avait aussi retrouvé son apparence humaine. Même s'il semblait se moquer de mon regard, je gardai les yeux rivés au sol.

— Accorde-moi deux minutes, dit-il d'une voix douce en escamotant sa présence d'alpha. Je te recevrai dans mon bureau.

Martha me tapota l'épaule et nous descendîmes lentement, sans un mot, vers le ranch.

La longue maison de plain-pied se fondait dans le paysage. Cela n'avait rien d'étonnant, car ses matériaux provenaient directement du flanc de la

montagne : l'argile rouge cuite pour faire les tuiles, le bois des arbres qui poussaient sur ses versants et la pierre qui dormait dans ses entrailles. Elle appartenait à cet endroit. Un sentiment de quiétude s'en dégageait, comme la fumée d'une cheminée, contrastant avec le drame qui venait de se jouer dans les hauteurs, au-dessus d'elle.

Ursula et Silas étaient déjà dans la cuisine, habillés mais silencieux, le regard perdu dans le vague.

Martha prépara du café. Lorsque les deux minutes se furent largement écoulées, je remplis deux tasses artisanales et suivis ses indications pour me rendre dans le bureau de Felix.

14

Même en contenant ses ondes dominantes, Felix semblait occuper tout l'espace dans la petite pièce. Il avait enfilé un jean noir, un tee-shirt bleu et des santiags toutes simples. Débarbouillé, il se peignait à présent les cheveux avec les doigts. Ainsi affalé dans son gros fauteuil en cuir, il avait juste l'air fatigué. D'un geste, il m'invita à prendre place.

— Que s'est-il passé ? demandai-je timidement.

— Lance Evans. L'instigateur, l'idiot au pick-up, a jugé qu'il n'aimait pas se faire brutaliser. Il s'est monté la tête tout seul et a essayé d'entraîner les autres.

— C'est *lui* qui parle de se faire brutaliser ? Et il voulait faire quoi à Olivia, selon lui ? Lui parler ? À coups de poing ?

Felix attendit tranquillement que je me calme avant de répondre :

— D'une certaine manière, il a de la chance. Si tu n'avais pas mis fin à cet incident, Ricky serait revenu et les aurait tués tous les trois, et je l'aurais soutenu. (Il prit quelques gorgées de café.) De fait, Silas et Ursula sont intervenus, ils les ont amenés ici. J'avais bon espoir d'empêcher que ça n'aille plus loin, mais Evans a commencé à hausser le ton. Puis il a mentionné Gray.

Il planta ses yeux dans les miens avant de poursuivre :

— Tu es avec nous depuis si peu de temps, je ne peux pas vraiment attendre de toi que tu saisisse la complexité de la situation.

— Éclaire-moi, Felix, sinon on n'avancera jamais.

— En vous soumettant à moi, Alexander et toi avez en réalité consolidé ma position d'alpha.

— Et c'est la solution vers laquelle tu essayais de nous orienter, plutôt qu'un défi.

Qu'Alex et moi aurions peut-être perdu, d'ailleurs, vu les blessures que

Noble lui avait infligées, et mon inexpérience dans le combat à quatre pattes.

Felix acquiesça, sans laisser transparaître ce qu'il pensait du défi.

— Tant que la meute est heureuse et en bonne santé, mon autorité est certainement sans égale. L'ennui, c'est que nous ne sommes pas des animaux. Tous les membres de la meute savent que la Confédération nous menace. Tout le monde sait que nous perdons trop de loups incapables de se transformer. À titre individuel, ils se contenteraient sans doute de me laisser régler ces problèmes. En tant que loups, ils s'en remettraient à leur instinct. Mais la véritable malédiction des loups-garous c'est qu'ils sont humains aussi. Les humains nourrissent des doutes, et l'Appel leur permet de sentir cette perplexité dans l'esprit de leurs camarades. Le doute s'entretient lui-même. « Et si nous rejoignons la Confédération, serait-ce si terrible ? » « Et si nous étions responsables des difficultés que rencontrent les nouveaux membres ? » Le genre de questionnement auquel les humains se livrent inmanquablement.

Il s'était penché vers son bureau au fur et à mesure. Son fauteuil grinça quand il se cala de nouveau contre le dossier.

— Je peux tenir tête à la Confédération. Je peux gérer la perte de nouveaux membres. Je pense même être capable de faire accepter l'existence d'une meute associée sur notre territoire. Mais ça ne s'arrête pas là ; le fardeau ne cesse de s'alourdir. Cette meute associée compte des Athanate et des humains, ce qui est déjà problématique en soi. Mais, maintenant, tous mes loups savent que cette meute associée a accueilli un change-peau dans ses rangs.

— Puis-je te demander, alpha, quel est le problème avec les autres métas ? Je veux dire, ceux qui ne sont pas loups ? m'enquis-je en essayant de me montrer humble.

Mes efforts parurent presque l'amuser. En tout cas, il ne me rembarra pas.

— Les autres métas..., commença-t-il avant de regarder le fond de sa tasse d'un air pensif. Je suppose que les autres métas n'aiment pas la dynamique de meute. Ils se sentent à l'étroit. Ils ne nous causent aucun problème, c'est juste que nous ne nous fréquentons pas. Ils restent entre eux. Les change-peaux, c'est différent, ils n'ont aucune attache. On ne peut pas leur faire confiance. Ils ne fréquentent pas leurs semblables, et ils ne nous approchent pas, sauf pour nous utiliser comme couverture.

— Comme Noble.

Il me semblait assez injuste de comparer tous les change-peaux au psychiatre dissident, mais je comprenais que la meute de Denver l'ait à l'esprit.

— Exactement. Je ne dis pas que Gray est aussi malsain, mais s'il appartient réellement à ta Maison et, par conséquent, à ta meute, alors nous avons un problème.

Il se tut un instant. J'attendis sagement qu'il continue sur sa lancée. Je commençais à cerner sa manière de défendre son point de vue ; quelque chose d'autre le chiffonnait dans cette histoire. J'avais raison.

— Et ça, c'est avant même qu'Evans se mette à parler de l'odeur de Basilikos qui imprégnait Gray.

Eh merde ! Naryn m'avait bien mise en garde.

Je me forçai à me concentrer sur l'instant présent. Felix voyait bien que j'étais au courant. Il plissa les yeux d'un air circonspect.

— Je vais tout t'expliquer, mais d'abord j'ai une question. Les Abrutis étaient trois. Il me semble avoir vu Evans détalé avec l'autre tout à l'heure. Qu'est-il arrivé à la grande asperge ?

— Je l'ai tué.

Je sentais de la colère et de la tristesse derrière son masque impassible.

— Il s'appelait Peter Young, et c'était le seul qui, à mes yeux, valait quelque chose dans cette bande. Mais Evans l'a tellement remonté qu'il n'arrivait plus à réfléchir. Il a refusé de s'écraser. Refusé de s'écraser devant moi ! Au bout du compte, j'ai dû en faire un exemple.

Posant sa tasse, il se leva pour gagner le buffet. Il remplit deux verres de bourbon, puis revint. Ce n'était pas vraiment mon type d'alcool et il était un peu trop tôt pour picoler, mais je n'allais pas dire non à l'alpha.

— Et les deux autres ?

— Je les ai exilés. C'est une grande honte pour un loup. Par certains côtés, l'exil est pire que d'affronter son alpha. Silas et Ursula raconteront l'événement à la meute, et, tout ce que je peux espérer, c'est que le choc calme les esprits pendant un temps.

— Où iront-ils, les exilés ?

Je cherchais à gagner du temps et il le savait, mais il répondit quand même :

— S'ils avaient deux sous de jugeote, ils essaieraient de rejoindre les meutes de Cimarron ou de Glen Canyon. Elles ont de bons alpha, qui

accepteraient peut-être de les accueillir. Mais Evans va prendre la direction du sud et atterrira chez les Ute Mountain ou les Gold Hill.

Ces deux noms se situaient pile de l'autre côté de la frontière avec le Nouveau-Mexique. Intriguée, je voulus en savoir plus :

— Quel est le souci avec ces meutes ?

— Ce sont des parias installés au Nouveau-Mexique. Par « parias », j'entends que même les gros tarés qui dirigent les grandes meutes de l'État n'en veulent pas, j'en déduis donc qu'ils sont particulièrement malsains. S'ils étaient dans le Colorado, je devrais m'occuper de leur cas.

Autrement dit, les tuer, comme une meute le ferait avec un dissident sur son territoire. Il n'avait pas l'air de tenir les grandes meutes en haute estime non plus.

— Les métras du Nouveau-Mexique posent un problème ?

Il se contenta d'acquiescer. Je décidai d'aborder la raison de ma visite.

— J'ai deux messages à te transmettre de la part des Altau. Le premier concerne le Nouveau-Mexique justement : on a vu Iversen prendre un vol pour s'y rendre.

Felix hochait de nouveau la tête. Il s'y attendait.

— Naryn voudrait aussi que je te dise qu'Altau n'a pas les ressources nécessaires en ce moment pour vous aider à affronter la Confédération. Il te conseille de passer un accord avec eux, puis d'utiliser les Altau comme moyen de pression pour les obliger à filer droit.

Il laissa échapper un ricanement. Mais il n'allait plus me laisser éluder le sujet qui le préoccupait.

— Ça ne m'étonne pas, dit-il. Bien, revenons-en à cette fameuse marque Basilikos.

Je pris une gorgée de bourbon. Le whisky avait une couleur orange foncé mais, sous ce mordant, un goût presque sucré, avec des notes caramélisées. Et son arôme m'évoquait le parfum du cuir neuf. Peut-être devrais-je me montrer plus aventureuse avec les spiritueux, maintenant que mes sens s'étaient affinés.

— Alors, concernant l'odeur Basilikos, dis-je, nous n'aurions jamais découvert où les Matlal retenaient leurs *toru* prisonniers sans des informations de première main.

Felix était forcément au courant pour Bow Creek – les équipes de nettoyage de la meute s'y étaient rendues pour effacer les traces.

— Gray avait trouvé une Matlal prête à nous aider. Il s'avère que ce n'est pas une Basilikos.

— Et qu'est-elle au juste ? m'interrogea Felix en fronçant les sourcils.

— Une ancienne espionne des Carpates.

J'avais réussi à le décontenancer. C'était l'instant ou jamais. J'inclinai la tête dans une vague attitude de soumission.

— En échange de son aide, elle voulait rejoindre la Maison Farrell.

Felix soupira et ferma les yeux en appuyant la tête contre le dossier de son fauteuil. La conversation allait de mal en pis ; autant risquer le tout pour le tout.

— J'ai des ennuis, confessai-je, récoltant un petit rire sans humour.

Je choisis de tout déballer.

— Je n'ai pas eu le temps d'apprendre grand-chose sur les métamorphes et les Athanate. Autrement dit, je dois me fier à mon instinct. D'habitude, il est très bon, mais pas sur les questions paranormales. Et, même s'il l'était, je ne sais pas s'il existe un instinct adapté pour ce que je suis. Quand je m'abandonne à ma louve, et qu'Alex est présent, tout se passe bien. Cependant, ça n'aide pas mon Athanate. Ces deux forces en moi sont constamment aux prises, et leur lutte fait glisser dangereusement mon Athanate vers le côté renégat. En l'absence de Skylur, la seule personne qui, d'après moi, pourrait vraiment m'aider, c'est Diana, or elle a disparu au Nouveau-Mexique. Il faut absolument que je parte à sa recherche, mais Naryn me l'a interdit et m'a envoyée te voir à la place pour que tu me maîtrises par mon côté métamorphe. Ce n'est pas une solution. J'ai besoin que tu me couvres pendant que je ramène Diana à Denver...

— Non !

Il redressa brusquement la tête, et toute sa puissance soigneusement contenue déferla sur moi. Je me retrouvai aussitôt au sol, à genoux et tremblante.

— Non, non et non !

Il se leva pour arpenter la pièce d'un pas rageur. Les murs semblèrent se refermer sur moi. Je ne voyais plus que ses bottes, qui allaient et venaient sous mon nez. Je n'arrivais pas à lever la tête, j'en étais *physiquement* incapable. Mon monde confiné se réduisit encore : deux pas vers la gauche, deux vers la droite. Clouée au parquet. Des santiags marron. Je compris tardivement que ma défaillance au cimetière n'était pas uniquement due au

fait que Felix avait déployé sa domination sans retenue. Quand Alex et moi nous étions soumis à lui dans la grange, ça n'avait pas été qu'un numéro. Céder son autorité était un processus réel, tangible, aussi bien chez les métamorphes que chez les Athanate. J'avais confié mes fils de marionnette à Felix, et celui-ci était en train de tirer violemment dessus.

Bon sang ! si j'avais su à quoi je m'engageais.

La colère m'aida à me vider l'esprit. Je parvins enfin à lever la tête, ignorant les tremblements, le gémissement qui menaçait de sortir de ma gorge, le désir viscéral de tout faire pour que l'alpha ne soit plus fâché contre moi.

Je parvins à prendre appui sur mon pied et me relevai lentement, péniblement, les jambes flageolantes. Deux mains m'attrapèrent les bras pour me soulever. Je paniquai. Cependant, Felix se contenta de me replacer dans mon fauteuil, aussi délicatement que si j'étais un vase précieux. La sensation d'écrasement diminua quelque peu.

Alex m'avait parlé des comportements de certains alpha – du pouvoir de domination sexuelle qu'ils exerçaient sur les louves. Il avait dit aussi que Felix était différent.

L'est-il vraiment ?

— Je te prie de m'excuser, marmonna-t-il d'une voix plus rauque que d'ordinaire. Tu m'as pris de court.

Il me releva doucement le menton pour m'obliger à le regarder dans les yeux. À ma grande surprise, mes prunelles ne brûlèrent pas.

Il avait l'air encore plus fatigué qu'avant – au moins autant que moi. Bien que toujours présente, son aura de domination était moins suffocante.

— Ce n'est pas que toi et le fichu nœud de problèmes que tu représentes. C'est ce connard prétentieux et sournois au Refuge. J'ai très bien connu Naryn à l'époque où il était Diakon, la première fois. Ce genre d'affaire ressemble bien aux coups fourrés dont il est capable.

— Je..., commençai-je, ma voix refusant de m'obéir.

Felix ramassa mon verre par terre pour le remplir de nouveau et me laisser le temps de me ressaisir.

— Il sait très bien que tu essaieras de contourner ses ordres. Alors il m'utilise pour les faire appliquer. Il a raison ; ce fumier sait que je ne peux absolument pas te laisser aller au Nouveau-Mexique. Les meutes là-bas ne sont pas du tout accueillantes. Tu ne survivrais pas une journée, en admettant

que les Basilikos ne te trouvent pas en premier.

Il prit une lampée de bourbon, puis poursuivit d'un ton amer :

— Et, par-dessus le marché, il me refourgue le problème qu'il est incapable de régler lui-même. Il ne sait pas du tout comment encadrer ton cruisis, alors il me laisse me démerder avec. Si je réussis à te garder saine d'esprit, il dira que c'était son idée. Si j'échoue, eh bien, que peut-on attendre d'un animal.

Sa colère libéra une nouvelle fois sa domination. Je me raidis, déterminée à ne pas me recroqueviller.

— Je ne vais pas chercher à me dégager de mes responsabilités envers toi, mais je ne peux pas te laisser séjourner à Coykuti. Ça ne ferait que générer de la grogne au sein de la meute. Il vaut mieux que je te trouve quelque chose à faire.

Il se remit à faire les cent pas, son grognement subliminal faisant vibrer l'air dans la pièce.

— Tu aimerais prouver que les Adeptes ont un genre de rituel pour aider les métamorphes à se transformer. À l'évidence, Noble en avait sûrement trouvé pour booster sa métamorphose.

Lorsqu'il prononça le nom du dissident, je sentis sa fureur me cisailer la peau.

— Va voir les Adeptes. Tu as de bien meilleures relations avec eux que quiconque dans la meute ou chez les Altau. Apprends ce que tu peux sur leurs rituels. (Il marqua une pause, l'air grave.) Tu sais qu'Olivia sera sûrement la prochaine ?

J'acquiesçai. Mon verre me permettait de cacher les tremblements de ma main ; je le portai à ma bouche, préférant me concentrer sur le goût épicé du bourbon que sur la façon dont les yeux de Felix semblaient me transpercer.

— Si tu parviens à la sauver..., murmura-t-il avant de détourner le regard d'un air songeur. Si jamais tu y arrives, ça pourrait peut-être changer la donne. Je dis bien peut-être. Il te faudrait quand même te débarrasser de Gray et de cette espionne Basilikos des Carpates.

— Impossible, lâcha le démon dans ma gorge, profitant d'un moment d'inattention de ma part.

Je tentai de rattraper le coup en m'expliquant :

— Je ne peux pas les renvoyer sans motif. C'est la loi Athanate. Je les ai acceptés dans ma Maison.

— Renie les Athanate...

— Je ne peux pas faire ça, pas plus que tu ne peux décider de ne plus être un méta.

— Peut-être que quitter Denver est la seule solution, dans ce cas.

Sa puissance enfla de nouveau et me submergea. Je parvenais à peine à garder la tête droite. C'était un véritable exploit de rester assise dans le fauteuil.

— Je ne peux pas non plus abandonner Olivia, articulai-je. Ni Alex.

— Ni Ursula ?

— Aussi, murmurai-je.

— Je peux comprendre pour Alexander, bien sûr.

Sa voix trahissait une profonde affliction. J'aurais voulu soulager sa peine, lui dire que j'éconduirais Ursula, mais c'était impossible. Impossible. Je me mordis l'intérieur de la joue jusqu'au sang pour m'empêcher de parler.

— Je peux comprendre pour Olivia, si effectivement tu peux lui offrir l'aide dont je suis incapable. Et du fait de leur relation Ricky est déchiré. Je peux le comprendre aussi. Mais Ursula ? Même si elle suit encore mes ordres, je la sens s'éloigner de jour en jour. Que lui as-tu fait ? demanda-t-il d'une voix douce, presque un murmure. Comment as-tu réussi à la détourner de moi ?

Je haletais sous l'effort, le front en sueur. Il n'y avait eu aucun mot, mais j'avais donné ma parole à Ursula. Une promesse que je ne romprais pas.

— Je. Ne. Te. Dirai. Rien.

C'était un supplice. Un supplice de rester assise, de ne rien lui dire, de ne pas me jeter à ses pieds pour implorer son pardon.

Le vieux téléphone sur son bureau sonna. Pendant une seconde, il n'y prêta aucune attention. Je sus le moment exact où il cessa de me regarder ; le poids monumental se souleva d'un coup de ma poitrine.

— Quoi ? grogna-t-il.

Manifestement, il n'attendait pas ce coup de fil.

— Je vais attendre dehors, annonçai-je d'une voix tremblante.

Je chancelai, mes jambes me donnant l'impression d'avoir couru un marathon. Arrivée devant la porte, je parvins à jeter un coup d'œil derrière moi. Felix serrait le combiné dans sa main en fronçant les sourcils. Il m'ignora, et je me glissai dans le couloir.

15

Je ne voulais pas être indiscreète et écouter sa conversation. Je m'étais donc éclipsée par politesse.

Oui, je pouvais toujours essayer de m'en persuader.

J'avais perdu toute combativité. Je parvins à gagner le porche, puis m'écroulai sur les marches comme un pantin désarticulé.

J'étais si fatiguée. Pas seulement à cause des débordements dominateurs de Felix, ou du stress permanent de garder ma louve et mon Athanate sous contrôle. Je n'arrivais pas à dormir sans voir aussitôt surgir mes cauchemars personnels, et voilà une semaine que je n'arrivais au mieux qu'à somnoler. Je carburais uniquement à l'adrénaline, et, dès que celle-ci reflueait, elle emportait toutes mes forces.

Avant ma rencontre avec les Altau, j'avais tenté de résister à la mutation Athanate. Mais, même si ma première entrevue avec Skylur avait été difficile, elle m'avait offert une lueur d'espoir, un but dans la vie. Les avantages physiques, les sens décuplés, les nouveaux horizons qui s'ouvraient à moi avaient chassé mes doutes, alors même que mon univers devenait nettement plus rude et sombre.

Et voilà que je doutais de nouveau de mes décisions.

Chaque tournant semblait me réserver un piège, chaque décision une erreur, voire pire. Le moindre de mes choix pouvait avoir des conséquences fatales, non seulement pour moi, mais pour toutes les personnes auxquelles je tenais.

Skylur injoignable. Diana disparue. Naryn à côté de la plaque. Bian qui se méprenait sur Jaworski. Beaucoup trop de choses se passaient sans que j'en sois au courant, m'empêchant de prendre des décisions éclairées.

Et, derrière tout cela, le vaste nuage de l'Émergence approchait. Au moindre faux pas, le monde entier pouvait se retrouver déchiré dans une lutte

entre paranormaux et humains, Athanate et métamorphes, Basilikos et Panethus.

Je n'étais personne. Je n'avais pas le pouvoir de donner à l'Émergence une direction salutaire. Malheureusement, j'avais largement celui de lui donner une tournure néfaste. Je n'étais qu'un pion entre Skylur et Felix, tous deux tellement plus puissants que moi que je parvenais à peine à me maîtriser en leur présence, sauf s'ils choisissaient de m'épargner.

Skylur n'était pas dans le coin. La tentation était donc forte de retourner à l'intérieur et de me prosterner aux pieds de Felix, d'implorer sa domination, de le supplier à genoux, de laisser son autorité m'écraser et emporter toutes ces décisions. Il me suffisait de lui céder mon fardeau et je serais libre. Tout en devenant esclave, bien sûr.

Esclave. Cependant, si je ne pouvais prendre aucune décision, je ne pouvais pas en prendre de mauvaise, n'est-ce pas ?

Une petite voix me souffla que la reddition totale serait également un bon moyen de ne pas virer renégate. Je fronçai les sourcils. Vraiment ? En m'efforçant d'être moi-même, j'offrais à la démence une faiblesse à exploiter ?

Si c'était vrai, mieux valait une obéissance aveugle qu'une vie renégate, n'est-ce pas ?

J'enroulai mes bras autour de mes jambes repliées et posai le menton sur mes genoux, envahie par un horrible sentiment de désespoir. Cela faisait longtemps que je ne m'étais pas sentie aussi abattue.

L'Ops 4-10 m'avait appris à me fier à mon expérience et à mon instinct quand je n'avais pas le temps de réfléchir à un problème. Et Top m'avait parlé d'une autre bouée à laquelle me raccrocher : mon sens moral.

Cependant, je n'avais ni les informations ni la clarté d'esprit nécessaires pour réfléchir à des problèmes paranormaux. Certains réflexes acquis dans l'armée ne convenaient pas face à des Athanate, des métamorphes ou des Adeptes. Quant à mes valeurs morales... disons que certaines choses que j'aurais auparavant jugées inacceptables me paraissaient à présent tout à fait normales. Comment pouvais-je me faire confiance ?

Skylur et Naryn pensaient que Diana était toujours en mission. Mon instinct me disait le contraire, et Bian était d'accord avec moi.

Sur quoi fondais-je mon jugement ? Sur le fait qu'elle avait semblé réticente à l'idée de partir ? que j'avais l'impression qu'elle nous aurait

contactés à la première occasion ? Sans forcément me contacter moi, au moins Bian. Mais comment me fier à mon instinct alors que je connaissais Diana depuis si peu de temps ?

Je n'arrivais pas à changer d'avis concernant Naryn. Il se trompait pour Diana. Je me fichais complètement que Skylur et lui aient travaillé ensemble pendant des centaines d'années. C'était un bon Diakon, mais ça ne faisait pas de lui un bon dirigeant.

À côté de ça, Felix refusait de me laisser partir. Toutefois, il n'était pas mon alpha direct. Cette subtile nuance pouvait-elle me servir d'argument ? Les métas n'aimaient pas beaucoup ce genre de chicane.

Si j'y allais quand même et parvenais à ramener Diana, ça en vaudrait la peine. J'assumerais toutes les retombées. Mais si je me trompais, ou si j'échouais, j'aggraverais la situation. Des centaines de choses pouvaient mal tourner. Bian aurait encore plus d'ennuis. Je saboterais peut-être les efforts de Diana pour récupérer les Romero dans le camp Panethus. Ou le Nouveau-Mexique regorgeait de métamorphes et de Basilikos hostiles, et je déclencherai malgré moi une guerre ouverte, précipitant la découverte du monde paranormal et l'apocalypse qui en résulterait.

Je ne pouvais m'engager dans aucune direction. Je me sentais pieds et poings liés.

Un bruit de moteur familier capta mon attention, me forçant à lever les yeux. David était parti depuis belle lurette, et il n'y avait aucun signe de la Mercedes rose, du fourgon d'Ursula ou du pick-up d'Evans. Le ranch semblait de nouveau désert. Duane et Martha étaient probablement en train de s'occuper du cadavre dans la montagne.

Je me demandai distraitement s'ils l'enterreraient sur place, ou s'ils se débarrasseraient du corps dans l'une de leurs usines à engrais prévues à cet effet.

Une voiture apparut. Le moteur que j'avais entendu était celui de la Rodéo, la monstrueuse Jeep que j'avais empruntée aux Altau. Tullah l'arrêta devant le porche, puis ouvrit la portière et descendit d'un bond.

Pourquoi tant de hâte ? Ça ne sert à rien.

Manifestement, elle n'avait pas compris le message.

— Allez ! dit-elle en m'attrapant par le bras pour me forcer à me lever.

— Quoi ?

— Pas le temps de t'expliquer, lâcha-t-elle en m'entraînant vers la voiture.

Ses yeux rouges m'indiquèrent qu'elle avait pleuré.

Des soucis avec son petit ami, Matt ? Encore des emmerdes dont je me passerais bien.

Je me détestai aussitôt d'avoir eu cette pensée. Freinant des quatre fers, j'esquissai un geste vers le ranch.

— Felix, balbutiai-je.

Je n'arrivais même plus à construire mes phrases. Les événements me rattrapaient, et j'étais incapable de réfléchir. Comment pouvais-je espérer résoudre tout ce qui me tombait sur la gueule ? Lors de notre entraînement dans l'Ops, on nous avait appris comment faire face à des capacités cognitives affectées par la torture, le manque de sommeil ou des psychotropes. Curieusement, aucune de ces techniques ne fonctionnait pour moi.

— On s'occupe de Felix, répondit Tullah. Allez, viens !

Elle avait déjà ouvert la portière et me poussa sur le siège passager.

— Faut que je parle à Felix, insistai-je. Il veut que je consulte Mary. Les rituels. Je devrais être au Nouveau-Mexique, mais je ne peux pas y aller. Tout le monde le dit.

— Mais oui, patronne, dit-elle avec le même ton qu'on emploie pour calmer les enfants.

Elle boucla ma ceinture, puis claqua la portière, avant de courir s'installer derrière le volant. J'avisai mon fusil à pompe Mossberg sur le support au fond de la cabine. Je ne me rappelais pas l'avoir mis là. Voilà que j'oubliais où je rangeais mes armes ; ce n'était pas bon signe. Il y avait aussi un tas d'affaires couvert d'une bâche en plastique sur le plateau, et des sacs sur la banquette arrière.

— Qu'est-ce qui se passe ?

L'adrénaline dissipa peu à peu le brouillard dans mon cerveau. Tullah exécuta un demi-tour et la Rodéo se lança avec un grognement sur l'allée, avant de franchir le portail.

— Tu vas me dire ce qui se passe, bon sang !?

La jeune Adepté se mordit la lèvre inférieure et enfonça l'accélérateur. La Rodéo zigzagua sur le gravier, s'ébroua comme un chien d'arrêt, puis s'engagea sur la route. Vers la droite.

— Tu t'es trompée de sens, lui fis-je remarquer en tendant le pouce vers Denver, derrière moi.

Secouant la tête, elle se tourna vers moi.

— Désolée, patronne, murmura-t-elle. J'espère que tu me pardonneras.

J'essayai de me secouer, de retrouver mes esprits, mais il était trop tard. Je m'aperçus que cette petite fouine de Kaothos s'était déjà glissée derrière moi et avait planté ses griffes dans ma tête.

L'obscurité m'enveloppa.

16

Le soleil de fin d'après-midi me réchauffait le visage.

Je ne peux pas dire qu'il me réveilla, parce que je n'étais pas tant endormie qu'inconsciente. J'entendais des enfants jouer non loin, ce qui me rassura. Je sentais la présence de Tullah à côté de moi, et celle de Mary. Et Kaothos, qui rôdait dans l'ombre. Elles savaient que j'avais repris connaissance ; l'un des inconvénients de se faire kidnapper par des paranormaux.

— J'espère que vous êtes toutes les trois conscientes que je suis furieuse, dis-je sans ouvrir les yeux.

Pour une raison que j'ignorais, je portais des lunettes de soleil et un Stetson. Ainsi que mon long manteau rapiécé, le col relevé comme pour me protéger du vent. J'avais sûrement l'air d'une *cow-girl* convalescente tout juste sortie de l'hôpital.

— Tu avais besoin de repos, répondit Tullah sur la défensive.

— En passant par la case « enlèvement » ?

Ça me faisait un bien fou de laisser s'exprimer l'enfant grognonne en moi.

Quelque part dans ma tête, il y eut un sifflement, pareil au bruit de la pluie sur du goudron frais et fumant. Le rire d'un dragon. Un de ces jours, je me trouverais moi aussi un pouvoir fourbe qui me permettrait de m'approcher sans bruit de Kaothos et de la mettre KO. On verrait bien si elle rirait toujours autant.

— Si tu as fini de râler, tu préfères qu'on discute maintenant, ou on demande à Kaothos de t'assommer de nouveau ? demanda Mary en prenant sa voix de mère sévère.

J'ouvris les yeux. Le masque de sévérité s'accompagnait d'une certaine tension, et même de peur. Il devait se passer quelque chose de grave pour qu'elles agissent de la sorte.

Je déployai instinctivement mes sens à la recherche de menaces

potentielles. J'éternuai. Un petit bouquet de fleurs était posé sur le banc, près de moi, mélange de violet et de bleu : de la glycine, de l'osier fleuri et des jacinthes. Leurs parfums mêlés excitèrent mes narines – miel, liège brûlé, baies et citron. Je détectai aussi une forte odeur de tabac ; Mary avait fumé.

Cet assaut olfactif mis à part, il n'y avait rien d'inquiétant. Nous étions dans un parc municipal, des groupes d'enfants et de parents se livraient à des batailles de boules de neige ou jouaient à chat. Des voitures défilaient sur une autoroute, non loin de là.

Nous n'étions pas à Denver. Un coup d'œil au soleil me permit d'estimer que j'étais restée inconsciente moins d'une heure.

— Bien, que faisons-nous à Colorado Springs ?

Tullah esquissa un sourire et Mary laissa échapper un petit rire.

— Nous te tirons de *ton* impasse, répondit la mère en haussant le menton d'un air presque suffisant.

Les cheveux dissimulés sous un foulard, elle se cachait derrière d'énormes lunettes de soleil. Tullah lui adressa un regard noir.

— Tu sais très bien que ce n'est pas pour ça, maman. Nous n'avons pas le temps de nous chamailler.

Je me raclai la gorge.

— C'est quand vous voulez. Je veux des phrases brèves et claires, qui ne me demandent pas d'efforts de compréhension.

Tullah décida de prendre la parole.

— Tu te souviens de Ken Weaver ?

Il avait dû méchamment le contrarier ; sa colère était palpable.

Ken Weaver était un Adepté de la communauté de Denver, plutôt haut placé à ma connaissance. Je l'avais croisé une fois en rendant visite à Mary et Liu, au *kwan*. Rencontrer une Athanate était un grand pas pour un Adepté tel que lui. Les siens considéraient les Athanate comme des êtres maléfiques, admettant tout juste que les jeunes n'étaient pas nécessairement mauvais. Mais les anciens et les Basilikos ? Des démons de l'enfer. Tous sans exception. Seuls Mary et Liu avaient accepté le fait que je n'étais peut-être pas totalement maléfique.

Weaver m'avait à peine jeté un regard avant de me traiter de Basilikos.

La raison en était simple : lorsque j'avais soigné Jen après la journée de torture et de viol que lui avaient infligée Frank Hoben et ses hommes, j'avais essayé d'effacer trop de choses. Doutant de mes pouvoirs Athanate, je ne

m'étais pas contentée de guérir ses blessures physiques, j'avais aussi extrait toutes les émotions liées à ce cauchemar de sa tête. Du coup, elles avaient atterri dans la mienne.

Je n'avais aucun regret. Peut-être la guérison de Jen n'aurait-elle pas été totale sans cela.

Malheureusement, cela avait des conséquences désastreuses sur moi. Outre le fait que ces émotions me faisaient régulièrement péter les plombs, elles augmentaient dangereusement le risque que je devienne renégate ou dissidente. D'une certaine manière, Weaver n'avait pas tort ; ça me rapprochait effectivement d'une Basilikos, comme si je m'étais nourrie de la peur.

Y avais-je pris goût ? Je réprimai un frisson.

— Oui, je me souviens de lui.

— Il a pris la tête de la communauté.

— Et ce n'est pas une bonne nouvelle ?

Cette conversation me rendait agitée. Je n'avais vraiment pas envie de me retrouver mêlée aux affaires politiques des Adeptes, et je ne voyais pas pourquoi il avait fallu me kidnapper pour m'en parler.

— Ni pour nous, ni pour toi, répondit Mary d'un ton sec.

Je ne l'avais jamais vue comme ça. Elle était en colère, mais pas forcément après moi. Ça ressemblait davantage à la colère confuse d'une femme fière contrainte d'agir. Je savais qu'elle dirigeait la communauté avant et avait été destituée pour avoir osé s'acoquiner avec moi, une Athanate. Toujours à cause de l'idée bien ancrée que « tous les Athanate sont des méchants ».

Là encore, Tullah prit les devants.

— Amber, nous devons nous remettre en route dans dix minutes. Contentete-toi de nous écouter, s'il te plaît.

Je bâillonnai mon démon, l'empêchant de leur faire remarquer que j'étais déjà tout ouïe, mais qu'elles ne cessaient de tourner autour du pot.

— Weaver a profité de son statut de chef de la communauté pour ouvrir une enquête sur mes parents et moi.

— Pour quel motif ? l'interrompis-je malgré moi.

— Les types des forces spéciales. Comment tu les appelles déjà, les Nagas ? Quand ils ont attaqué le *kwan*, maman et papa les ont tués.

Loin de moi l'idée de le leur reprocher.

— Weaver est parfaitement dans son droit. Tout usage létal de l'énergie

par les Adeptes doit être sanctionné. Évidemment, c'était un cas d'urgence et, en temps normal, le conseil validerait l'acte rétroactivement. Le problème, c'est la manière dont Weaver prend des décisions avant même de convoquer le conseil pour en débattre. Nous pensons...

— Minute. Qu'en est-il de Longmont ? Kaothos et toi avez fait exploser une usine entière remplie de Matlal et de ZK.

Mère et fille échangèrent un regard.

— Pour Longmont, ils font porter le chapeau aux Athanate, répondit Tullah. Tout le monde l'a senti, mais personne n'a reconnu la signature du rouage, et leurs soupçons se sont portés sur Alice Emerson. On n'a pas cherché à les contredire, mais nous sommes quasi certaines que Weaver connaît la vérité parce que...

Sa voix s'éteignit. Mary prit le relais.

— Parce qu'il a bien convoqué le conseil, mais pour le convaincre de mettre un verrou sur Tullah. Il a prétexté qu'elle était soumise à des influences proscrites. Ils n'ont jamais aimé l'idée que des Adeptes comme Emerson puissent collaborer avec les Athanate et, aujourd'hui, ils ont la « preuve » que cette dernière a utilisé son pouvoir sans discernement à des fins meurtrières.

Un verrou. Autrement dit, un rouage de l'énergie apposé sur Tullah afin de neutraliser ses pouvoirs. Pas étonnant qu'elle soit remontée. Je me levai pour lui offrir un câlin, même si ce n'était qu'un maigre réconfort.

— Je suis désolée, Tullah.

— Ils ne doivent pas découvrir l'existence de Kaothos tout de suite, alors je n'ai pas pu me défendre, murmura-t-elle en refoulant ses larmes. Ils ne la comprendraient pas.

— Je suis certaine que Weaver est au courant et qu'il comprend parfaitement, la contredit Mary. Enfin, un aspect du moins. Il veut contrôler la puissance de Kaothos. Pour arriver à ses fins, il inventera n'importe quoi à ton sujet, Amber, en visant ta nature Athanate, et trouvera le moyen de relier tout ça à Noble et Gray.

— Nous avons tué Noble, lui rappelai-je. Mais vous avez un problème avec Nick ?

— Je n'avais pas de problème particulier avec Gray, surtout après l'avoir rencontré. Néanmoins, Weaver a raison dans les faits. Les change-peaux sont proscrits à cause de leur façon de manipuler l'énergie.

— Mais Nick n'est pas différent d'un métamorphe. Tous les métras utilisent l'énergie pour se transformer.

— Ils utilisent l'énergie de manière limitée et invariable. C'est purement instinctif. Un change-peau l'utilise consciemment et doit accroître ses capacités et connaissances pour chaque nouvelle forme choisie. S'il existe une loi plus importante chez les Adeptes que celle de ne pas employer l'énergie pour tuer, c'est celle qui stipule que seuls les Adeptes formés par une communauté, et œuvrant au sein d'une communauté, sont autorisés à employer des rouages puissants de l'énergie.

Pour moi, ce n'était que du charabia juridique, mais je m'abstins de tout commentaire.

Tullah soupira.

— Le conseil a statué qu'Emerson, Nick et toi deviez être amenés devant eux. Des équipes d'Adeptes sont à votre recherche en ce moment même.

— Il faut absolument prévenir..., commençai-je, mais Tullah me saisit le bras.

— C'est déjà fait, Amber. On a rassemblé l'ensemble de la Maison pendant que tu étais occupée. Nick s'est de nouveau volatilisé. Tout le monde a été averti. Nous avons même envoyé des messages à Naryn et Felix pour les informer de la situation. Naryn a envoyé Alice à New York. Elle est passée nous voir avant de se rendre à l'aéroport. David s'est assuré qu'elle avait bien embarqué à bord de son avion.

La tête me tournait.

— Felix... il voulait que je consulte les Adeptes pour découvrir un rituel capable d'aider la meute. J'imagine que c'est mort...

Je m'interrompis et tentai d'anticiper l'étape suivante. Comment Skylur et Felix réagiraient-ils si les Adeptes m'emprisonnaient ?

— Minute. Weaver vient pratiquement de déclarer la guerre aux Athanate et aux métras ! Il est fou !

— Tu commences à comprendre, dit Mary. Il ne pense pas en arriver là. Certes, c'est un imbécile, mais un imbécile rusé. Il a si bien réussi à affoler les membres du conseil qu'ils en oublient de réfléchir posément à ces questions. Nous devons gagner du temps en attendant qu'ils se ressaisissent. Ou qu'un événement notable ait lieu pour les secouer – à l'exception d'une guerre, évidemment.

— On ne peut pas les laisser t'attraper, Amber, insista Tullah. Ils sont déjà

au courant pour ton hybridation Athanate-métamorphe, ce qui est déjà assez ennuyeux. Ils ne doivent pas apprendre que tu es en plus une Adepte.

— Pas avant que nous soyons prêtes et en mesure de prouver que tu es entraînée, compléta Mary. Ils ne doivent pas non plus mettre la main sur Tullah et la soumettre à un examen approfondi, à cause de Kaothos.

— Pas avant que nous soyons prêtes, encore une fois, renchérit sa fille. Alors ta Maison a mis au point un plan. Nous devons quitter l'État et trouver Diana.

— Ma Maison...

Elles continuèrent sans me prêter attention :

— T'entraîner à manipuler l'énergie en toute sécurité.

— Découvrir des rituels pour aider les métamorphes à se transformer.

— Former une communauté.

Mes yeux allaient de l'une à l'autre comme si j'assistais à un match de tennis.

— Jen et Alex ont dit qu'ils devront rester à Denver, poursuivit Tullah. Leur absence serait trop remarquée. Et puis tu seras moins soumise à la tentation de mordre. Si tu en as besoin, Jen t'organisera des transfusions dans une clinique privée du Nouveau-Mexique. D'après Alice, les transfusions peuvent suffire pendant quelque temps pour repousser la soif de Sang. Nous sommes tous d'accord que c'est la meilleure solution.

Ma Maison prend des décisions et me met devant le fait accompli. En bien, je suppose.

Mais me rendre au Nouveau-Mexique avec Tullah pour seule escorte, alors qu'elle n'était pas en mesure de recourir au pouvoir de Kaothos ?

D'un autre côté, peut-être y aurait-il effectivement un avantage à faire profil bas...

Ou avais-je contaminé ma Maison avec mes prises de décisions absurdes ?

— Il y a encore autre chose, reprit Tullah. Bian nous a fait parvenir un message par l'entremise d'Alice.

— Naryn te croira à Coykuti. Felix te croira au Refuge, ou au *kwan*.

— Kaothos sera là pour t'aider. Rien de bien extraordinaire, juste pour dormir, des trucs comme ça.

M'assommer serait plus exact.

— Victor va prendre en charge ton cabinet de détective privée à titre provisoire, et Jofranka se contentera de travaux de secrétariat en notre

absence.

— Arrête, arrête. Écoute, il y a de bonnes idées dans tout ça, mais il y a aussi un tas de choses auxquelles vous n'avez pas vraiment réfléchi. J'ai effectivement *besoin* d'aller au Nouveau-Mexique, mais aussi bien Naryn que Felix m'ont expliqué aujourd'hui même que c'était très dangereux, et ils m'ont interdit d'y mettre les pieds. Ils ne plaisantaient pas au sujet des dangers, il est donc hors de question que Tullah m'accompagne.

Mary se leva.

— Nous n'avons pas le temps d'en discuter, Amber. Weaver est probablement aux aguets. Quoi que je fasse, je ne peux pas totalement masquer ma signature dans l'énergie. Si nous nous attardons ici un instant de plus, quelqu'un pourrait bien venir. J'ai déjà assez d'ennuis comme ça. Résumons, tu as besoin de Tullah pour t'aider à en apprendre plus sur les rituels, et tu as besoin de Kaothos pour te reposer un minimum. Tu ne peux pas avoir l'une sans l'autre. Et puis ce sera mieux que vous cherchiez Diana à deux plutôt que toi toute seule. Ce sera moins dangereux que de rester à Denver, pour elle comme pour toi.

Tullah me força à me lever et entreprit de me traîner vers la voiture.

— Je t'expliquerai le reste plus tard, promit-elle. Cela dit, nous appliquons seulement ce que tu m'as enseigné : quand il est impossible de tout faire, il faut se concentrer sur ce qui changera le plus la donne. Trouver Diana ; mettre le clan de Larry à l'abri ; découvrir si les rituels de la danse des esprits dont nous avons entendu parler ont des pistes à offrir pour aider les métamorphes ; *et cætera*.

— Qu'avez-vous entendu exactement au sujet de ces rituels ?

— Il y a une vieille Adeptes au Nouveau-Mexique, Chatima, l'une des dernières Adeptes du chamanisme, comme ton arrière-grand-mère. Elle habite près d'Albuquerque et nous avons échangé quelques messages avec elle concernant la danse des esprits. Nous pensons qu'elle nous aidera.

— Ne t'approche pas des autres Adeptes du Nouveau-Mexique, m'avertit Mary. Ils ne m'inspirent pas confiance. Ils dégagent une certaine... impudence qui n'est pas très saine. Tullah te parlera aussi plus en détail des Adeptes du chamanisme.

Mary avait pris le petit bouquet fragrant et le fixa à mon manteau, avant de passer les doigts dans les fleurs. Je sentis un picotement sur ma peau ; elle façonnait un rouage.

— Ça devrait fonctionner pendant deux-trois jours. Les fleurs brouilleront le flair des métamorphes. Les Athanate percevront toujours ta marque (elle se tapota la tempe), mais c'est moins directionnel. N'essaie surtout pas de canaliser de l'énergie, les Adeptes le repéreront tout de suite.

J'avais encore le tournis. J'allais devoir leur faire confiance et m'en remettre au plan qu'ils avaient élaboré. Je m'inquiétais déjà quand je préparais moi-même des missions aussi complexes, alors devoir me fier aussi aveuglément à d'autres ne me venait pas naturellement.

Mais, au milieu de toute cette confusion, je me rendis brusquement compte que j'avais Mary à disposition, et une question qui me taraudait depuis le début de la journée. Une question capitale, même si j'ignorais pourquoi.

— Mary, je peux te demander un truc qui n'a rien à voir avec cette affaire ?

— Un seul, concéda-t-elle en jetant des coups d'œil nerveux alentour.

Nous n'étions plus très loin de la Rodéo et de sa voiture.

— Le temple que nous avons découvert à Bow Creek, les enfants, le rituel... tout ça faisait-il partie d'une sorte de rouage ? La construction en elle-même semblait fourmiller d'énergie.

L'Adeptes frémit.

— Elle en recélait certainement, mais ce n'est pas lié au temple ou aux rituels en eux-mêmes. Les objets inanimés ne servent que de réceptacles aux rouages que nous y mettons. Une dague reste une dague, un temple reste un temple. Nous pouvons les garnir de rouages. Nous pouvons y emmagasiner des sorts et de l'énergie, mais la forme du temple ou de la dague n'a aucune incidence. Nous pourrions garnir un abri de jardin ou une vieille truie avec la même quantité d'énergie.

Elle se tut. Je crus qu'elle ne m'en dirait pas davantage aujourd'hui, mais elle reprit lorsque nous arrivâmes devant les voitures :

— Tu te demandes pourquoi les Adeptes ont si peur que les métamorphes et les Athanate utilisent consciemment l'énergie, sans entraînement. En voici un exemple. Peut-être les Matlal se sont-ils lancés dans ce rituel avec de bonnes intentions : pour raccourcir le crûsis ; pour réduire la soif de Sang ; pour se cacher des humains. Je l'ignore, mais quelle que soit l'intention de départ, d'après vos descriptions, il semblerait que ce rituel leur ait échappé. (Elle grimaça.) C'est difficile à expliquer en quelques mots. Tullah aura plus de temps pour t'en parler.

Elle me prit la main et la serra.

— Le rituel et l'énergie n'ont ni intelligence ni volonté propres, mais la puissance qu'ils accumulent devient corrosive au fil du temps. On commence par un petit pas. Tout le monde voit qu'il est nécessaire, pas de quoi s'en inquiéter. Mais ce premier pas en amène un autre, puis un autre et, sans s'en rendre compte, on se retrouve piégé. Les marches suivantes sont trop hautes pour espérer sortir de ce cercle vicieux. On atteint le palier des rituels majeurs. Toute progression requiert alors de la douleur, puis du sang, puis la mort. D'abord un animal, puis un humain. (Elle secoua la tête.) Puis un enfant.

» Comprends-moi bien, Amber. L'énergie ne vient pas uniquement du sacrifice en soi. Oui, l'enfant meurt, c'est une fin atroce pour lui. Mais il en vient tout autant des dommages que cet acte cause à celui qui accomplit le rituel, de la concentration d'énergie par le biais de cette personne, de la création d'un canal pour cette énergie. Un canal qui a besoin de cette puissance, qui pousse l'utilisateur à la désirer, à en vouloir toujours plus. Comme je te l'ai déjà dit, les démons n'existent pas. On ne peut pas en invoquer. Néanmoins, la puissance glanée dans un tel rituel nourrit les plus bas instincts de l'homme. On pourrait donc considérer qu'elle transforme celui qui accomplit le rituel en démon.

Ses yeux marron étaient plongés dans les miens, comme si elle me regardait du fond d'un puits. Elle me faisait peur.

— L'énergie ne fait pas tout. Elle attend, elle t'incite à l'employer. Plus l'Adepté est puissant, moins il l'utilisera. Et si je te disais que nous pourrions réaliser un rituel pour aider un loup à se transformer, mais que cela nécessiterait le sacrifice d'un lapin ? Tu serais tentée de répondre : « Où est le mal ? » Ce n'est qu'un lapin après tout. Le loup en chasserait de toute façon, ça ne change rien pour le lapin. (Elle secoua de nouveau la tête.) C'est là le piège.

Elle s'interrompit brusquement et nous étreignit tour à tour.

— Je te fais confiance pour voir les pièges et les éviter. Que l'esprit te guide, murmura-t-elle, les yeux rouges, avant de tourner les talons pour se hâter vers sa voiture.

Je montai avec Tullah dans la Rodéo.

— Alors, patronne, tu vas être sage et t'endormir sans faire d'histoires ?

demanda-t-elle gentiment.

Je lui jetai un regard noir, mais rangeai les lunettes de soleil dans ma poche, me laissai aller dans mon siège et baissai le Stetson sur mes yeux. Comme une petite fille bien sage.

— *Attends, Kaothos, pensai-je. J'ai quelques questions.*

— *Oui, Amber Farrell ?*

— *Au sujet du verrou qu'ils ont mis sur Tullah.*

— *Oui.*

— *Ne me prends pas pour une buse, grand lézard. Tu peux le briser.*

— *En effet.*

— *Tullah l'ignore ?*

— *Oui.*

— *Donc Mary l'ignore aussi. C'est pour ça que Tullah ne le sait pas encore, tu veux éviter que sa mère ou quiconque soupçonne l'étendue de tes pouvoirs.*

La dragonne devint silencieuse. J'entendis un léger sifflement, comme une station de radio lorsqu'elle n'est plus à l'antenne.

— *Oui. Ils prendront peur s'ils l'apprennent, finit-elle par répondre.*

— *Même avec de bonnes raisons et par simple omission, un mensonge reste un mensonge. Tu ne dois pas mentir à ta communauté. Encore moins à Tullah. Et puisque tu lui mens, pourquoi devrais-je croire un mot de ce que tu me dis ?*

Encore un silence.

— *Tu as raison. Nous parlerons à Tullah ce soir. Pour les autres, quand nous serons prêtes, il me faudra révéler mon pouvoir.*

— *C'est trop hasardeux. Nous établirons ce soir avec Tullah un programme pour le dévoiler progressivement à tous les membres de notre communauté.*

Elle observa de nouveau un silence : ni oui, ni non. Je repris :

— *Et nous en profiterons pour expliquer que, même s'il y a de très bonnes raisons pour que je parte en voyage avec Tullah, je n'ai pas oublié que tu veux que je la morde. Et cette décision continuera de lui appartenir.*

N'importe quel Athanate rêverait de lier un Adepté à sa Maison. Je ressentais ce désir, comme un petit tiraillement constant dans ma tête. Je devrais faire attention à ne pas baisser ma garde. Et, même s'il était ardu de deviner les intentions d'un esprit dragon, je flairais une certaine sounoiserie

dans sa démarche. Kaothos le confirma en tentant de me convaincre :

— *Les avantages...*

— *Je me moque des avantages qu'on peut y trouver. Peu m'importe que, selon toi, elle sera capable de canaliser plus d'énergie si je l'imprègne partiellement. La seule chose qui compte pour moi, c'est qu'elle soit la seule à prendre cette décision quand elle sera prête. Et si tu continues à essayer de la manipuler, je te préviens, elle finira par te détester.*

Encore un silence – un long silence méditatif.

— *Une dernière chose. Tullah ne peut pas m'entendre quand je te parle.*

— *Tout à fait.*

— *Mais je peux te dire quelque chose et tu peux le lui transmettre ?*

— *Oui.*

— *Dis-lui de ma part qu'elle a pris des fesses, elle devrait passer plus de temps au kwan.*

— Amber ! s'exclama Tullah.

Je relevai légèrement le Stetson et m'autorisai un petit rire moqueur.

— Bonne nouvelle, apprentie, nous pouvons communiquer par télépathie tant que le grand lézard joue les standardistes. Ça pourrait nous être utile.

Je laissai le chapeau retomber sur mes yeux.

— *Amber Farrell ?*

— *Vas-y, grand lézard, mets-moi KO.*

— *Je ne vais pas te mentir, même par omission, alors un dernier détail. Je t'ai dit que je pouvais briser le verrou de Tullah. C'est vrai, mais...*

— *Mais ?*

— *Mis à part pour les petits rouages, comme parler ainsi avec toi, ou t'aider à te reposer, mon utilisation de l'énergie est limitée. Pour des rouages plus grands, je dois passer par Tullah mais, comme avec l'explosion de Longmont, je ne peux pas canaliser toute l'énergie dont j'ai besoin à travers elle. D'ailleurs, je ne peux canaliser aucun rouage majeur par son biais tant que ses pouvoirs seront entravés. Il faudra que je passe par toi pour détruire le verrou, et ce sera aussi nécessaire si nous tentons un sort puissant.*

Après le petit discours de Mary sur les pièges de la canalisation d'énergie, sa remarque m'arracha un frisson. De plus, servir de canal à Kaothos ne m'avait pas laissée indemne la dernière fois. Cette expérience avait meurtri mon guide spirituel et grillé quelques fusibles dans mon cerveau. Mais nous

n'aurions sans doute pas le choix. Au moins, Kaothos avait retenu le message concernant l'honnêteté.

— Merci. Je comprends.

Un éclair de panique me traversa lorsque je sentis ses griffes dans ma tête. Et si je ne me souvenais plus de cette conversation à mon réveil ? Si Kaothos pouvait me contrôler... ?

Telles furent mes dernières pensées avant de sombrer dans les ténèbres.

17

J'émergeai lentement. Il faisait nuit, nous venions de quitter une autoroute. Probablement l'I-25. Nous étions donc certainement à la périphérie d'Albuquerque.

Je n'avais pas l'intention de l'avouer à la dragonne, mais je me sentais en effet beaucoup mieux.

— Quel est le programme ? demandai-je.

— Trouver à dîner, répondit Tullah comme si ça expliquait tout. Je me sens appelée par un hot-dog.

Elle fronça les sourcils en le disant.

— Voilà qui est...

— Ouais, bizarre, admit-elle.

— Une envie soudaine ?

Lui ai-je refilé ma paranoïa ?

— Je n'en sais rien.

Depuis l'autoroute, on apercevait une fête foraine avec des attractions, des petits spectacles, des stands d'artisanat, et assez de lumières clignotantes pour animer toutes les discothèques de la ville. Il était presque 22 heures, l'heure de fermeture, lorsque nous nous garâmes. Des enfants se voyaient ramenés de force à leur voiture et les rangées de stands de restauration sur le chemin affrontaient le dernier rush de fin de soirée.

Ce n'est pas parce que Jen me faisait déguster de la haute cuisine que je ne pouvais pas apprécier sandwiches, beignets et autres spécialités foraines. Du moins, de temps en temps.

Je ne détectais rien de vraiment dangereux dans ce décor. Hormis le fait qu'il se situait au Nouveau-Mexique, berceau d'une Maison Athanate potentiellement coupable de trahison, et de meutes de loups psychopathes. Me balader avec le Mossberg ferait plutôt mauvaise impression ;

heureusement, Tullah avait pensé à emporter mon HK Mk23.

Nous choisîmes l'allée la plus prometteuse et nos nez ciblèrent le stand de hot-dogs à l'odeur la plus alléchante, où nous achetâmes deux des offres les plus populaires.

— Mmh... tu veux un peu de hot-dog avec ton chili ? plaisantai-je.

Tullah essaya d'avaler sa bouchée avant d'éclater de rire. Je promenai mon regard à la ronde en quête d'une buvette prête à me vendre une bière, mais n'en trouvai aucune dans cette allée. Jetant un coup d'œil dans la suivante, j'étais sur le point de faire signe à Tullah de me suivre.

Lorsque je me tournai vers elle, cependant, je vis qu'elle ne mâchait plus. Elle pivotait lentement sur elle-même, scrutant la foule qui se dispersait. Nous étions entourées de baraques de fast-food et de marchands de babioles. Il n'y avait pas grand-chose à voir.

— Qu'y a-t-il ?

— Je ne sais pas, patronne. Une sensation bizarre. Quelque chose qui cloche.

Je m'esclaffai comme si elle venait de me sortir la blague de l'année, puis je nous poussai discrètement vers l'une des roulettes les plus tranquilles. Faisant mine de chercher une poubelle pour jeter mon papier de hot-dog, je fis un rapide tour d'horizon. Deux fois.

Les artistes commençaient à circuler dans les allées, certains toujours en costume. Quelques stands plus loin, un cow-boy fatigué, accoutré d'une veste en daim, et un clown triste nous observaient tout en mangeant leurs hamburgers. Un astronaute et un lapin géant passèrent près de nous en riant.

Rien de suspect à première vue, mais j'ignorais ce que je devais chercher.

— Tu as une idée de ce que c'est ou d'où ça vient ? demandai-je à voix basse.

— Pas du tout. Patronne... ni toi ni moi n'aimons les hot-dogs et, d'accord, ce n'est qu'à deux minutes de la route mais, quand même, qu'est-ce qu'on fait ici ?

Un petit frisson me parcourut l'échine.

— Salut, dit une voix fluette, bien en dessous de mon champ de vision.

— Hé ! bonjour, toi.

Je fléchis un peu les jambes pour lui permettre de me regarder dans les yeux sans risquer un torticolis. Vu ma chance avec les enfants ces derniers temps, il est aussi possible que je me sois tenue plus à distance que

d'habitude et prête à reculer.

La fillette avait environ huit ans, des yeux foncés, des cheveux aussi sauvages que ceux de Jofranka, et le minois le plus solennel que j'aie vu chez un enfant. Sa robe bleue, autrefois très jolie, était tout élimée après des centaines de lavage. Elle était pieds nus, mais des bracelets argentés tintèrent à son poignet quand elle écarta les cheveux de son visage.

— Comment tu t'appelles ? demandai-je, essayant de ne pas observer la foule derrière elle de façon trop manifeste.

Je ne pensais pas qu'on l'avait envoyée pour détourner notre attention, mais la plupart de nos poursuivants n'auraient aucun scrupule. Ils profiteraient de n'importe quelle occasion.

— Tansy.

— C'est un très joli prénom.

La gamine m'adressa le regard que ce commentaire méritait.

— Quand je serai plus grande, j'en aurai un mieux.

— Et ce serait quoi, pour toi, un meilleur nom ?

— Un nom qui reflète un de mes talents. (Elle en avait visiblement assez de mes questions idiotes.) Mamie a dit que vous devez me suivre.

— D'accord, et où veux-tu nous conduire ?

J'eus droit à un regard exaspéré, qui lui venait certainement d'une émission ou d'une série télé.

— Ben, au stand, évidemment.

Je me raclai la gorge. Ce genre de tactique commerciale était une première pour moi, et j'en voulais beaucoup à la grand-mère d'avoir envoyé une petite de huit ans lui pêcher des clients.

— En fait, on est juste venues se prendre des hot-dogs...

— Amber, non, m'interrompit Tullah, avant de s'agenouiller à côté de moi en regardant fixement la fillette. Ta grand-mère s'appelle Chatima, n'est-ce pas ?

— Chut ! fit Tansy, un doigt sur les lèvres. Il ne faut pas dire son nom devant les gens.

— D'accord. Nous allons te suivre, répondit la jeune femme.

Fronçant de nouveau les sourcils, elle se pencha vers moi et murmura :

— Chatima, ça veut dire Celle-qui-appelle. J'imagine que c'est l'un de ses talents.

Tout ça ne me disait rien qui vaille, mais Tullah était mon experte en

matière d'Adeptes et, en y réfléchissant bien, il semblait peu probable que les Athanate ou les métamorphes aient déjà eu le temps de s'apercevoir de notre présence, sans même parler de monter une embuscade.

Nous nous léchâmes les doigts, jetâmes les papiers de hot-dogs et suivîmes l'étrange fillette en direction des stands d'artisanat. Tous les arcs lumineux étaient éteints dans cette zone, même si quelques rangées d'ampoules clignotaient toujours dans la nuit. Sur certains stands équipés de générateurs, des petits spots projetaient des ronds de lumière sur le sol.

Tout en marchant, je vérifiai le HK dans mon étui d'épaule. La mauvaise nouvelle, c'était que notre environnement immédiat regorgeait d'ombres – j'aurais pu sans mal cacher deux pelotons de Nagas ici. La bonne : aucune famille ne se promenait dans le coin. Tous les visiteurs étaient partis, et les marchands s'affairaient à remballer leurs produits. Sauf au stand où Tansy nous mena.

C'était une vieille camionnette marron et sale, avec un panneau latéral qui s'abaissait pour créer un comptoir. L'un des supports manquait, remplacé par une pile de caisses de fruits. De ce côté, le comptoir s'affaissait sous le poids de bijoux en perles, de colifichets en pierre bleue, de couvertures navajos et de bibelots en bois.

Assise sur une chaise près de la camionnette, une femme ronflait. La bouteille de whisky à moitié vide à côté d'elle y était peut-être pour quelque chose.

— Ta grand-mère n'a pas vraiment l'air de vouloir attirer le chaland, fis-je remarquer à Tansy.

Je récoltai un nouveau regard agacé.

— C'est Louise, elle est juste là pour surveiller.

Surveiller, hein ? Je tins ma langue.

Sa mission accomplie, Tansy nous ignora royalement et entreprit de charger leur marchandise à l'arrière du véhicule.

— Venez, nous appela une voix perdue dans l'obscurité, à l'intérieur du fourgon.

Tullah allait obéir, mais je la retins. Un rire sec s'éleva.

— Parfois trop prudente, parfois pas assez. N'aie pas peur de moi et de mes dons.

— Qui êtes-vous ? demandai-je.

— Je suis Chatima, Adepte du chamanisme, et amie de Mary.

La mère de Tullah nous l'avait recommandée, et puis elle serait peut-être en mesure de nous apprendre quelque chose sur le rituel pour les métamorphes. À elle seule, cette possibilité valait nettement la peine de courir le risque. Je grimpai à l'arrière de la camionnette à la suite de Tullah. Le panneau latéral était toujours ouvert, laissant entrer le peu de lumière qu'il y avait dehors, mais les recoins de l'habitable étaient sombres et truffés de formes.

— Salutations, Mère, dit Tullah en s'asseyant.

— Bienvenue, Tullah.

— Salutations, marmonnai-je.

Je ne cherchais pas particulièrement à me montrer malpolie, mais j'en étais encore à essayer de réprimer ma paranoïa. Un rouage, semblable à l'Appel des métamorphes, à la différence qu'il nous ciblait exclusivement, nous appelant à venir ici, à la rencontre de cette femme. C'était un talent considérable.

— Bienvenue à vous deux, filles de Celle-qui-parle-aux-loups.

« *Vous deux.* » Des frissons me parcoururent le dos.

L'une des formes bougea et j'entendis le bruit sec d'un briquet. Bien que minuscule – sa lumière n'atteignait même pas les parois du fourgon –, la bougie colora le visage de Chatima de douces teintes rouge et jaune, dissimulant ses yeux dans l'ombre et rehaussant le lacis de rides qui marquait son visage, comme le témoignage de tous les chemins qu'elle avait empruntés dans sa vie.

Les gonds du panneau latéral grincèrent et il se referma dans un claquement sonore. Soit Louise s'était réveillée, soit Tansy cachait bien sa force.

— Pierre-de-soleil et Enfant-du-ciel, poursuivit Chatima en me dévisageant, comme si la faible clarté ne l'empêchait aucunement de distinguer mes traits.

Je savais que « Pierre-de-soleil » était l'équivalent d'Amber. En revanche, c'était la première fois que j'entendais « Enfant-du-ciel ». Mon esprit loup s'appelait Hana, ce qui signifiait « ciel » en arapaho.

— Enfant-du-ciel... est-ce le nom que vous donnez à mon esprit loup ?

— Non, pas Hana, répondit-elle avec un sourire. Tara.

Elle rit face à mon air abasourdi.

— Oh ! je peux la voir là, juste à côté de toi, mais je ne vais pas te taquiner

en te racontant que je lui parle ou que je peux lire son nom dans ton esprit. Non, Mary m'a parlé d'elle. Les moyens de communication modernes sont aussi efficaces que la magie ancestrale.

Plongeant une main dans l'ombre sur le côté, elle en sortit trois gobelets et une bouteille.

— Ce n'est que de l'eau. Bizarrement, je ne trouve plus le whisky.

Je laissai échapper un petit rire.

— Tara veut dire « Enfant-du-ciel ». Un nom issu des vieilles légendes. (Elle nous fit signe de venir plus près.) Approchez, nous n'avons pas le temps pour les vieilles légendes, ce soir. Nous devons faire vite et j'ai un cadeau pour toi.

Nous nous serrâmes autour de la bougie. Je bus l'eau à petites gorgées, circonspecte.

— Mary m'a parlé de ce qui a été perdu, reprit Chatima en secouant la tête. Celle-qui-parle-aux-loups s'était retrouvée, comme toi aujourd'hui, prise entre deux mondes. Entre les vieilles traditions et les nouvelles. Il y a cent ans, le rouage aurait été transmis d'une main à l'autre.

— Vous parlez du collier ?

Elle soupira.

— Le collier n'est qu'un élément. Le rouage représente l'ensemble : l'amulette, la personne, le lieu et le rituel.

— Alors il sera impossible d'aider les métas tant que nous n'aurons pas retrouvé le collier ?

— Tant d'impatience, mais peut-être est-ce préférable ce soir.

Ses mains s'agitaient au-dessus de ses jambes croisées. On aurait dit qu'elle faisait ruisseler des perles de l'une à l'autre.

— Le collier est l'élément le plus facile à remplacer. La personne, c'est plus compliqué.

— Et le rituel ? Puis-je l'apprendre ? Cela me permettrait-il d'aider les métamorphes ?

Elle fit une grimace.

— Tu pourrais sans doute l'apprendre, mais qui te l'enseignerait ? C'est le rituel de Celle-qui-parle-aux-loups, pas le mien, ni celui de Mary. Il n'a plus sa place à notre époque.

— Alors le rituel est perdu ? Le collier ne nous sert plus à rien ?

Je me sentais ballottée dans un grand huit émotionnel qui aurait

parfaitement eu sa place dehors, avec les autres attractions. Un instant plus tôt, je pensais que nous avions touché au but ; quelques secondes plus tard, j'apprenais que notre quête avait été une perte de temps.

— Non, et non, répondit Chatima en se penchant en arrière. Il fallait que je te voie pour en être sûre, et je ne le suis toujours pas. Les rituels de ce genre ne sont jamais perdus, mais il faut les redécouvrir.

Elle se balança sur place pendant un moment, comme pour se reconforter.

— C'est un lourd fardeau que tu sembles si pressée d'accepter. Toi et tous les autres, d'ailleurs. Vous devez travailler main dans la main pour réussir cette épreuve. (Son regard bascula vers Tullah.) Ta mère s'est détournée des vieilles traditions, mais t'a-t-elle enseigné les différentes étapes ?

La jeune femme acquiesça, les yeux grands ouverts.

— Enseigne-les à ton tour à Pierre-de-soleil et Enfant-du-ciel. Ensuite, ensemble, vous trouverez un lieu spirituel et un être qui a besoin de votre aide. Vous redécouvrirez alors peut-être ce qui n'a jamais été tout à fait perdu. Vous renouvellerez sa magie.

Tansy s'était affairée en silence à l'arrière de la camionnette. Mais le véhicule s'affaissa brusquement lorsqu'une personne corpulente monta derrière nous. Je virevoltai sur place, arme au poing.

C'était Louise. Elle se figea, posant sur le HK un regard sévère, avant de reporter son attention sur la vieille femme.

— Tu utilises ton pouvoir, Chatima. Ils sont de nouveau à notre recherche, je sens leur présence. Il est temps de partir.

Je rengainai mon pistolet, penaude. Soit, contrairement aux apparences, Louise avait effectivement monté la garde, soit... j'étais incapable de détecter ce qui se passait dans le monde des Adeptes. Voire les deux. Mon expérience et mon instinct n'étaient pas infaillibles.

— Oui, il est temps pour nous toutes de partir, confirma Chatima.

Puis elle me prit la main et l'attira près de la flamme, avant de tendre la sienne au-dessus.

Je me rappelai subitement quelque chose que Mary m'avait dit un jour : au cœur de la nuit noire, l'énergie était plus puissante. Je la sentais à présent, qui flottait au-dessus de moi, telle la promesse d'un orage.

— Tant des mouvements de la vie se retrouvent dans la bougie, murmura Chatima. Regarde-la, laisse-toi absorber.

Un profond silence nous enveloppait, uniquement troublé par des

battements de cœurs et un souffle haletant. Le fourgon semblait avoir disparu. Il n’y avait plus que nous, l’immensité de la nuit et cette flamme minuscule. Celle-ci parut grandir et nous traverser les mains comme une fumée jaune et froide, aussi douce qu’une plume. Des perles coulèrent de sa main pour se regrouper dans la mienne, prenant une forme et un poids en tombant.

C’était un collier, de facture similaire à celle de mon bracelet, chaud et étonnamment lourd. Pas d’œil de loup cette fois, mais il semblait parcouru d’étranges motifs.

La flamme vacilla, faiblit, à tel point que je ne distinguai bientôt plus que les yeux de Chatima, qui me regardaient fixement.

Ombres et braises. Une silhouette chancela dans les ténèbres. Une fumée odorante s’éleva en volutes dans l’air.

— *Maudite et bénie, murmure-t-elle. Ton chemin est difficile, Amber, car chaque voie est porteuse de mort, de chagrin, de douleur et de malheur. Tu n’es rien de ce qu’ils croiront. Au bout du compte, tu n’auras d’autre guide que toi-même.*

Ses mains se referment sur la mienne.

— *Ce collier est une amulette, une source de savoir, un secours pour les infortunés, et bien plus encore. Il recèle trois vérités pour ta quête spirituelle, trois messages secrets inscrits dessus. Je peux au moins t’offrir cela. Mais le noir message que d’autres ont gravé en toi je ne peux y toucher.*

L’obscurité grandit. Je clignai des yeux pour tenter d’y voir plus clair. La vieille femme avait répété certaines paroles que Celle-qui-parle-aux-loups m’avait dites ; des paroles que je n’avais rapportées à personne.

Comment... ?

— Tu as un millier de questions pour lesquelles il n’existe pas de réponse unique, déclara brusquement Chatima. Fais-toi confiance, faites-vous confiance. Vous trouverez le chemin. Partez, maintenant.

Louise alluma une lampe de poche et Chatima souffla la flamme avant de nous mettre dehors avec des adieux pressés. La bougie et la lampe avaient ruiné ma vision nocturne. Je n’arrivais ni à distinguer leurs visages, ni à voir quoi que ce soit de façon nette.

Et alors que je remerciais le chaman je me demandai comment j’allais bien pouvoir démêler tous ces mystères. Tullah pouvait apparemment

m'apprendre quelques rouages chamaniques élémentaires, mais il devait y avoir un monde entre cela et un rituel pour transformer les métamorphes. Trois messages cachés ? Des messages obscurs ?

Tullah m'emmena vers la sortie. Elle semblait éprouver une grande admiration pour Chatima et n'avait apparemment aucune envie de remettre quoi que ce soit en cause.

Ce n'est qu'après avoir traversé toute la foire pour retourner à la Rodéo, enfilé le collier et fait courir mes doigts sur les perles en pensant à Olivia, que je pris soudain conscience de l'ampleur monumentale de la tâche qui nous attendait.

— Elle peut nous appeler à quinze bornes de distance, c'est l'une des dernières Adeptes du chamanisme et elle n'est pas fichue de nous donner un seul vrai conseil pratique ? J'y retourne.

L'image rémanente de la bougie était si brillante sur ma rétine que je ne parvenais pas à distinguer le chemin que nous venions d'emprunter.

— Amber, non ! s'exclama Tullah.

Trop tard, j'étais lancée.

— Puisqu'elle sait tant de choses, elle peut au moins nous dire quoi faire, au lieu de nous laisser tâtonner dans le noir.

Je repartis en courant vers la fête foraine, suivie par Tullah et ses récriminations. Il faisait plus sombre là où les stands se tenaient auparavant, et les lumières des baraques de fast-food me gênaient plus qu'autre chose.

Je gagnai rapidement l'endroit où nous avions trouvé la vieille camionnette. Sans surprise, l'emplacement était vide. J'aperçus un autre marchand, à trente mètres de là. Il finissait de charger sa marchandise, une minuscule lampe à LED montée sur son chapeau. Je le rejoignis au pas de course.

— Dites, vous connaissez le fourgon marron qui était installé là-bas ? Il est tenu par deux femmes, et une petite fille d'environ huit ans les aide en ramenant des clients.

— Ah ! j'vois de qui vous voulez parler. Une p'tite fille, avec des bracelets, jolie comme un cœur. Elle a pas la langue dans sa poche.

— Voilà, c'est ça. Vous savez où elles sont parties ?

Il haussa les épaules.

— Ben, elles sont parties, c'est tout ce que j'peux vous dire. Ch'ais pas où. J'les croise dans les foires, de temps en temps. Elles bougent beaucoup. C'est

plus un mode de vie qu'un gagne-pain pour elles, si vous voyez ce que j'veux dire.

— Vous ne sauriez pas quelle direction elles ont prise par hasard ?

Il grommela et ramassa une autre caisse.

— J'ai trop à faire pour les surveiller, ma p'tite dame.

Je captai le message.

18

— Où est-ce qu'on va ? demanda Tullah une demi-heure plus tard.

J'avais pris le volant cette fois.

— Je me sens appelée par une force mystérieuse, répliquai-je pour lui rendre la monnaie de sa pièce. Je nous emmène voir une connaissance à moi qui tient un établissement en ville. J'ai oublié l'adresse exacte, mais je reconnâtrai l'endroit quand je le verrai.

J'avais quitté l'autoroute pour suivre San Mateo Boulevard vers le sud, à travers un quartier rempli de vendeurs de voitures et de restaurants de grandes chaînes. J'avais gardé le collier autour du cou, toujours déconcertée par son poids.

— On ne devrait pas se trouver une chambre dans un motel d'abord ?

— Non, je préfère me faire une idée de la ville avant.

Je pris à droite, remontant une route qui longeait un centre commercial, puis encore à droite, sur une avenue bordée de gazon et d'arbres, avec des pistes cyclables et quelques petits restaurants. Elle était proche de l'autoroute, mais discrète. J'aperçus un entrepôt de garde-meubles de l'autre côté, un salon de toilettage pour chiens, une foultitude de places de parking, et un bâtiment de brique beige à la façade éclairée par des projecteurs. Je sus alors que je l'avais trouvé.

Une cinquantaine de voitures étaient agglutinées autour de ce bâtiment ; à l'évidence, les affaires marchaient bien. Il y avait peu de fenêtres ; si un client à l'intérieur préférait regarder dehors, alors la boîte avait du souci à se faire. Pour briser la monotonie de la façade, une frise de lézards marron et blanc entremêlés avait été peinte sur tout le tour du club, à trois mètres de hauteur. Plutôt bien pensé ; dans la lumière des spots, les détails se voyaient moins et les formes évoquaient plutôt des corps nus enlacés. En pleine journée, eh bien, ce n'était que de l'art !

— Amber, ça ressemble à une boîte de striptease, me fit remarquer Tullah tandis que nous traversions l'aire de dépose-minute pour gagner l'entrée.

— Oh ! au moins.

Les portes en verre s'ouvrirent et un videur, dont les épaules feraient paraître n'importe quelle veste trop petite, nous fit passer dans un hall d'entrée assez sobre. On faisait plus chaleureux, comme accueil. Il pensait sans doute que nous n'avions pas une tête à dépenser de l'argent dans l'établissement, et il avait raison. Ça valait sans doute mieux que d'être prises pour des racoleuses.

— Bonsoir, dis-je avec un grand sourire. Je m'appelle Amber. Je viens voir Domina.

Il parut surpris d'entendre le nom de sa patronne. Manifestement, Domina n'avait pas changé ses habitudes ; à l'époque où elle était basée à Denver, très peu de clients connaissaient son nom. Toutefois, ce genre d'information n'octroyait pas forcément un sésame. L'homme porta la main à son oreillette, acquiesça en silence, puis se plaça devant les portes suivantes, les bras ballants. Il fronça le nez. Je portais encore le bouquet de Mary et cocottais sûrement comme pas permis.

Au-dessus de son épaule droite, une petite caméra de sécurité pivota pour fixer son œil froid sur nous.

Domina dirigeait des night-clubs libertins. À l'époque où l'armée m'avait démobilisée, le colonel Laine m'avait donné l'ordre de ratisser les milieux marginaux de Denver à la recherche de vampires, ainsi que nous les appelions alors. Le *Club Agonia* de Domina avait retenu notre attention, et le colonel m'avait demandé de l'inspecter lors d'une soirée sur le thème des vampires.

Domina elle-même n'y était pour rien, mais trois Athanate du camp Matlal étaient passés à son club. Malheureusement, ils étaient tous les trois en train de virer renégats à ce moment-là. J'avais fait mon possible, ce qui s'était soldé par une intervention musclée au cours de laquelle je les avais éliminés, mais pas avant que Domina eût perdu deux employés. Malgré cela, lorsqu'elle avait quitté Denver, elle m'avait laissé un mot m'invitant à la contacter si jamais je descendais sur Albuquerque. Et me voilà, en train de me demander si j'étais vraiment la bienvenue. Cependant, Domina était sensible au paranormal ; j'avais hâte de savoir ce qu'elle pourrait me dire au sujet de cette ville.

J'entendis les portes se déverrouiller derrière le videur, qui s'écarta promptement pour nous laisser le passage.

— Bienvenue au *Club Vasana*, mesdames. Dante va vous conduire auprès de Domina, dit-il en nous ouvrant la porte. J'espère que votre soirée sera mémorable.

Il était même parvenu à nous offrir un sourire.

— Attends-toi à du lourd, marmonnai-je à Tullah.

Dante nous attendait dans un couloir à la moquette indigo. Décidément, Domina avait l'art d'imaginer les uniformes les plus osés pour son personnel. Lorsque j'avais enquêté dans son ancienne boîte de nuit à Denver, les employés ordinaires, ceux qui s'occupaient des accès et des bars, étaient déguisés en élégants bandits de grand chemin, avec des masques de Zorro, des vestes de velours, des manchettes bouffantes en dentelle et des cols de satin. Les serveurs avaient été en revanche pratiquement nus, dans des tenues évoquant un porno western sadomaso.

Dante avait l'air d'un enfant de chœur à côté de ça. Elle portait un costume d'Al Capone noir à rayures blanches, très large au niveau des épaules et cintré à la taille, avec la chemise en soie noire et la fine cravate blanche de rigueur, même si le fameux gangster aurait eu du mal à marcher avec ses talons aiguilles. Ses cheveux noirs coupés à la garçonne étaient crantés sur le front dans un style rétro.

Je me demandai un instant si Dante était en réalité un homme ou une femme. Son visage était sublime mais très androgyne : sans maquillage et pâle, avec des lèvres fines, à rebours de la mode, et une mâchoire forte. Quelque chose dans ses yeux d'onyx me décida finalement à continuer avec « elle ».

Elle s'adressa à nous d'une voix à la fois grave et féminine :

— Veuillez me suivre, je vous prie.

La discothèque principale se situait au centre du bâtiment, séparée du couloir incurvé par une paroi de verre noir. Même si les sons d'une bonne musique techno nous parvenaient, l'atmosphère semblait beaucoup plus sage qu'au *Club Agonia*.

Notre guide nous fit descendre un escalier de marbre blanc. Deux portiers se tenaient au pied des marches, un homme et une femme, leur costume identique à celui de Dante. Ils gardaient une double porte en verre fumé. Dante échangea un hochement de tête avec eux, puis poussa les battants.

Nous arrivions dans la section VIP du night-club, et eûmes notre premier aperçu de l'uniforme des serveurs du *Vasana*. Évidemment, ils étaient déguisés en policier, afin de compléter les employés gangsters. Enfin, si les uniformes de policiers se résumaient au port d'une casquette et de menottes. Le pantalon s'était réduit à un minishort pas plus large qu'une main ; la chemise se limitait à un col blanc attaché à une fine bande qui descendait jusqu'à la ceinture, croisant au niveau des tétons une bande de même épaisseur qui faisait le tour du buste. Les mecs avaient des matraques cachées dans leur pantalon – peut-être. Et ces bottes... eh bien, je ne savais pas grand-chose sur Albuquerque mais, en tout cas, elles n'étaient carrément pas conformes aux normes de la police de Denver.

— Oh, Seigneur ! bafouilla Tullah.

Grâce à une bonne isolation phonique, on n'entendait pas du tout le bruit de la discothèque et, dans cette salle, la musique provenait d'une scène. Une femme à la crinière rousse, vêtue d'une robe fendue de la même couleur, exécutait une lente danse du ventre tout en chantant un air langoureux et ensorcelant sur un vieux morceau disco. Des volutes de neige carbonique tombaient du plafond, lui caressant le corps. À l'entendre, on aurait pu la croire au bord de l'orgasme.

De part et d'autre de la scène, des couples de serveurs uniquement vêtus de strings dansaient sur des podiums – ou, plutôt, utilisaient leur corps pour s'étaler mutuellement de l'huile sur la peau au rythme de la musique. Une lumière vive montait des plates-formes, donnant l'illusion que les couples étaient prisonniers de cylindres de verre.

Certains clients étaient allongés sur des canapés bas en retrait dans l'obscurité, sur les côtés ; d'autres dansaient sous les lasers des projecteurs.

Nous passâmes tout près d'une cliente, sur la piste. Elle était encore à moitié vêtue d'un tailleur dont le chemisier en soie rose était sorti de sa jupe, elle-même soulevée jusqu'à la taille. Sa coiffure soignée du matin tombait à présent sur ses épaules.

Elle était prise en sandwich entre deux serveurs aux muscles huilés et au déhanchement lascif. À en juger par son air ravi, elle n'aurait aucun regret lorsqu'elle découvrirait le lendemain qu'il était impossible de faire partir ces taches d'huile sur ses vêtements hors de prix.

Sans doute une soirée comme les autres au *Vasana*.

Puis, tel un serpent se faufilant entre la multitude de stimuli, à travers

l'huile chaude, la neige carbonique et le camouflage floral de Mary, à travers l'effervescence de la boîte, elle me parvint : une autre odeur, une autre présence.

— Des métras, articulai-je silencieusement à l'intention de Tullah, tandis que nous descendions un dernier petit escalier pour pénétrer dans la partie privée du night-club.

Domina n'était peut-être pas une paranormale, mais elle percevait les véritables désirs et besoins des gens, y compris chez les paranormaux. Et si ce don l'avait conduite dans le terrier du lapin blanc ? Si le *Vasana* était la boîte de nuit préférée des métamorphes du coin ?

Était-ce une si bonne idée de venir ici ?

19

Dante frappa à une porte en chêne au bout d'un bref couloir.

— *Entrez**.

L'employée nous fit signe de passer et resta dans le couloir pour fermer sans bruit la porte derrière nous.

Domina était assise à son bureau, vêtue d'un smoking noir assorti d'un nœud papillon qui contrastaient fortement avec ses épais cheveux blancs, laissés libres sur ses épaules. Une unique rose rouge était fixée au revers de sa veste. Elle se leva pour venir me saluer comme une vieille amie.

— Amber, quelle merveilleuse surprise !

Elle me fit la bise à la française et me tint à bout de bras le temps de me regarder de la tête aux pieds. Ses yeux étaient aussi insondables que dans mon souvenir, leur iris gris presque transparent.

— Eh bien ! eh bien ! eh bien ! murmura-t-elle, avant de se tourner vers mon accompagnatrice. Et qui est cette personne ?

— Tullah, répondis-je avec un petit sourire. Mon apprentie.

— *Très intéressant**. Enchantée, Tullah.

Elles se serrèrent la main, puis nous prîmes place autour du bureau. Les fauteuils étaient grands et confortables, leur ossature constituée d'un bois couleur bronze qui m'était inconnu, et rembourrée avec un cuir cramoisi.

Domina avait déjà fait apporter une bouteille de champagne dans un seau à glace. Elle fit sauter le bouchon et remplit trois flûtes. Je profitai de cette occasion pour faire un tour d'horizon de la pièce. Mon radar à paranormaux s'était considérablement développé depuis notre dernière rencontre, un an auparavant. Je humai l'air avec mon nez de louve ; j'explorai prudemment mon hôtesse avec mon *eukori*.

Elle semblait... différente. Cependant, je ne percevais rien d'Athanate, de métamorphe ou d'Adeptes chez elle, et rien n'indiquait que des métras étaient

venus dans son bureau. Je me détendis. Un peu. Si je pouvais dissimuler mon odeur de métamorphe, je devais partir du principe que d'autres le pouvaient aussi.

— Cela ne fait vraiment qu'un an ? s'étonna Domina en nous tendant nos verres. Tu aurais dû m'appeler. Tu as d'ailleurs de la chance que je sois là ce soir. Je n'ai pas grand-chose à faire ici, le *Vasana* tourne pratiquement tout seul. (Elle agita la main vers les niveaux supérieurs.) La semaine prochaine, je serai de retour à mon autre club, à Los Angeles.

— On dirait que les affaires vont bien. J'avais compris la signification du *Club Agonia*, mais que veut dire *Vasana* ?

Elle éclata de rire.

— C'est ce que ton inconscient désire. Ou peut-être pourrais-tu l'envisager comme une empreinte sur l'âme qui te dispose à certains actes. Pour les clients de mon club, j'aimerais que cela signifie l'habitude du plaisir.

Ce principe me parlait, je levai donc mon verre pour proposer un toast :

— À l'habitude du plaisir.

Nous trinquâmes, puis bûmes quelques gorgées de champagne. Il était si divin que j'émis un petit ronronnement appréciateur, ce qui fit sourire Domina.

— Mais tu n'es pas ici en vacances, n'est-ce pas ? dit-elle. Ni même en voyage d'études. Tu ne recherches pas les plaisirs qu'offre mon modeste établissement.

— Pas vraiment.

Diana avait quitté Denver sans son clan. Elle était passée au Canada afin d'entériner l'association des Maisons canadiennes avec Altau. Puis elle était venue ici, à Albuquerque, et la piste s'arrêtait là. Si j'avais bien compris le fonctionnement de la société Athanate, ses hôtes canadiens lui avaient sûrement proposé leurs intimes. Mais ici, où s'était-elle procuré du Sang ? Pas auprès de la Maison Romero, tant qu'elle n'était pas sûre de leur loyauté. Je doutais que ce fût au *Club Vasana*, même si ça ne m'aurait pas totalement surprise non plus.

Tullah avait préparé un dossier type pour personne disparue avant de quitter Denver. Elle tira une photo de Diana de sa poche et la remit à Domina.

— Nous sommes sans nouvelles de notre amie depuis qu'elle est arrivée au Nouveau-Mexique, expliquai-je. Il n'est pas impossible qu'elle soit passée dans un club comme le tien.

Domina tint la photo inclinée devant elle pour mieux la voir sous la lumière tamisée.

— Je n’aurais pas oublié un tel visage, répondit-elle. Malheureusement, il ne me dit rien du tout.

Elle nous rendit la photo et but un peu de champagne.

— Si elle cherchait simplement un compagnon, je ne crois pas qu’elle aurait eu besoin de s’enquiquiner à venir dans un club.

C’était une question, soigneusement formulée. Je comprenais le message : si je voulais en savoir plus, il me faudrait être plus spécifique. Mon instinct Athanate me dictait de ne rien dire, mais Domina avait déjà certains éléments du contexte à la suite du drame qui s’était joué dans son ancienne boîte, à Denver.

— Elle a besoin de Sang, avouai-je, et il est possible qu’elle soit venue chercher des fournisseurs.

— Ah ! le peuple de l’ombre. Et toi, Amber. (Elle se pencha en appuyant le menton sur ses mains.) Tu les as traqués. Pour protéger ceux qui ne pouvaient se défendre seuls, tu as plongé ton regard dans l’abîme. Pourtant, tu dis que cette femme est une amie. Je pense, comme l’a dit le philosophe, que l’abîme a aussi regardé en toi. Tu es devenue ce que tu traquais.

— Tu as raison.

Je vis du coin de l’œil Tullah s’agiter, inquiète de me voir aussi ouverte avec Domina.

— Il s’avère que ce monde de l’ombre est bien plus complexe que je l’imaginai, repris-je avant de tenter une nouvelle fois ma chance. Je pense que je ne t’apprends rien. Tu accueilles toi-même des clients peu conventionnels ce soir, par exemple.

— Ce ne sont pas du tout des clients. (Elle se redressa en fronçant légèrement les sourcils.) Je serai totalement honnête avec toi : je ne souhaitais pas prendre part à ces conflits. Pour nous protéger, mes employés et moi, j’ai dû m’y résoudre.

— Tu as conclu un marché avec la meute locale ? Ils te fournissent des gardes du corps ?

Elle parut sincèrement hésiter.

— Nous ne sommes pas là non plus pour prendre parti, Domina. Nous voulons seulement retrouver nos amis et rentrer à Denver.

Alors qu’elle nous servait de nouveau en champagne, elle se décida enfin.

— Naturellement, je ne suis pas censée en parler. Oui, j'ai un accord avec les loups-garous. Ils me protègent contre les vampires et les sorcières. Cela dit, je me demande maintenant si c'était bien utile, ironisa-t-elle en nous désignant. Personne ne m'a prévenue de votre venue.

— Nous sommes un cas inhabituel, nous ne sommes pas du coin et j'ai ceci pour les embrouiller. (Je touchai le petit bouquet accroché à mon manteau.) Et nous aimerions repartir sans déranger qui que ce soit ni attirer l'attention sur toi. Rencontrer les métamorphes ne nous intéresse pas, bien au contraire.

Elle acquiesça, soulagée.

— Tu es sûre de cet accord que tu as avec eux ? m'enquis-je.

Les métamorphes que Larimer m'avait décrits n'avaient pas l'air d'être le genre d'individus avec qui Domina devrait faire des affaires.

— On ne paie jamais une protection de gaieté de cœur (elle fit la moue de cette manière typiquement française qui disait : « Que voulez-vous, c'est comme ça. »), mais je n'ai pas eu à me plaindre.

Elle ouvrit un tiroir de son bureau pour en sortir une carte touristique de la ville et des feutres. Nous faisant signe d'approcher, elle entreprit de colorier certaines zones en vert.

— Dans ces rues-là, il y a beaucoup de boîtes de nuit et de bars qu'on a pu recommander à votre amie. Des endroits où l'on peut rencontrer des gens pour des relations éphémères.

Elle prit un feutre rouge.

— Et ici, poursuivit-elle en dessinant un cercle, c'est la boîte de nuit où se retrouvent les membres de la meute. Je crois comprendre que vous voulez les éviter ?

— Tout à fait, merci.

Je regardai l'établissement au centre du cercle rouge et souris. « *Bot Wobbly* », disait la carte. Le nom ne m'aurait pas particulièrement attirée, mais c'était une information très utile. Je préférais ne pas trop me reposer sur le bouquet de Mary.

— Une dernière chose, dis-je en plongeant la main dans ma poche pour en tirer le morceau de papier froissé que Larry m'avait donné juste avant sa capture, à Cheesman Park. Saurais-tu, par hasard, ce que ceci représente ? Je crois que c'est censé m'indiquer où trouver d'autres amis que je cherche également.

Les deux côtés étaient recouverts de gribouillis et de lignes incompréhensibles. Je le tendis à Domina. Elle le prit, plissa les yeux, puis fit claquer sa langue d'impatience avant de rapprocher la lampe de son bureau, une lampe de banquier rétro dont l'abat-jour en acier dirigeait la lumière vers le bas. Mettant le papier sous la lampe, elle le manipula dans tous les sens.

— Je ne vois pas ce que ça peut représenter, conclut-elle en haussant les épaules de façon éloquente.

— Permettez ? demanda Tullah en prenant le papier.

Avec la lumière de la lampe, on pouvait voir les traits des deux côtés simultanément. Sous notre regard attentif, la jeune Adepta s'essaya timidement à plier la feuille de différentes manières. Puis la déplia complètement. Un pli, deux plis.

À la troisième tentative, elle s'arrêta. Les lignes, qui semblaient auparavant aléatoires, se rejoignaient à présent pour former un tout cohérent, tant qu'on l'observait par transparence.

— Ah ! fit Domina. Très malin.

Malheureusement, nous n'étions pas plus avancées.

— C'est un fleuve ? demandai-je.

On aurait dit la représentation stylisée de deux fleuves rejoints par quelques affluents.

— Il y a un mot, là, fit remarquer Tullah. « VAN ».

— Un type de camionnette ? Un lieu ? Le nom d'une personne ? Van quelque chose ? (Je soupirai.) Bien joué pour l'astuce, mais je crois qu'on devrait envoyer ça à David pour qu'il l'étudie. C'est typiquement le genre de casse-tête qui le branche.

Tullah tint le papier devant la lampe et le prit en photo avec son portable.

— Je me connecterai pour l'envoyer.

En d'autres termes, dès que nous aurons un accès Internet et la possibilité d'utiliser le système d'e-mail crypté de Matt.

Je finis mon champagne.

— J'insiste pour que vous séjourniez dans nos chambres, dit Domina. Derrière la boutique, de l'autre côté de la route. Naturellement, les membres du club n'y ont pas accès, elles sont réservées aux employés et aux amis.

Tullah essaya de secouer discrètement la tête.

— Merci, c'est très gentil, répondis-je. Juste pour cette nuit. Nous nous débrouillerons demain.

— Dante va vous y conduire. Peut-être dînerons-nous bientôt ensemble pour célébrer vos retrouvailles avec vos amis. Il y a de merveilleux restaurants à Albuquerque quand on sait où chercher.

Nous prîmes congé, et Dante nous fit sortir par une issue de secours, avant de nous emmener de l'autre côté de la rue.

[*](#)* Tous les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original. (*NdT*)

20

— Tu es sûre de ton coup, patronne ? demanda Tullah après avoir fouillé la chambre à la recherche de micros.

Je soupirai. J'avais pris une douche rapide pendant qu'elle passait la pièce au peigne fin, et me séchais les cheveux avec une serviette. La chambre était petite mais propre, avec deux lits doubles. On se serait cru dans un vrai hôtel, avec l'énorme avantage d'être introuvables – si Domina ne nous trahissait pas.

— Oui, finis-je par répondre.

Comme toute chambre d'hôtel, cet endroit serait un cauchemar à défendre en cas d'attaque coordonnée. La porte d'entrée donnait sur un couloir avec un seul point d'accès ; les fenêtres sur un toit plat et une petite cour actuellement monopolisée par la Rodéo. Si le fait d'avoir notre voiture à portée de main était un avantage, le toit offrait aussi un moyen facile d'atteindre notre chambre.

J'avais pensé au début me coucher tout habillée, prête à déguerpir, mais estimai finalement que j'avais assez confiance en Domina pour porter le survêtement que Jen avait mis dans mon sac quand ma Maison avait décidé de m'expédier au Nouveau-Mexique.

Ces réflexions m'amènèrent à me demander comment joindre ma Maison. Tullah avait apporté deux nouveaux portables sécurisés ; son petit copain Matt les avait programmés pour établir une connexion chiffrée avec les téléphones de nos foyers et du groupe Kingslund. J'optai à la place pour l'ordinateur de Tullah et la connexion Internet de la chambre.

Je m'aperçus qu'elle avait installé de nouveaux programmes de sécurité qui m'empêchaient d'utiliser la webcam ; je n'aurais pas le plaisir de voir leurs visages, mais ils répondirent immédiatement. Malgré l'heure tardive, ils avaient sûrement attendu à côté de l'ordinateur.

— Chérie...

— Amber...

Les voix de Jen et Alex se chevauchèrent.

— Tu vas bien ?

Même si je ne les voyais pas, mon cœur se serra dès que je les entendis.

— Oui, ça va, parvins-je à répondre sans craquer.

J'étais à peine partie une journée et j'avais déjà l'impression qu'on m'avait arraché une partie de moi-même. *Ressaisis-toi, Farrell.*

— Et vous ?

— Tout va bien, répondit Jen. Nous sommes entourés de gardes, dans un lieu sûr, pas seuls en plein territoire ennemi.

— Je ne suis pas seule, mais je l'aurais été si j'avais eu mon mot à dire.

— Ah... oui..., commença Jen, penaude.

Alex prit les devants :

— On ne pouvait pas faire autrement.

Je laissai couler, résolue à ne perdre de temps en disputes.

— Et Yelena ?

J'aurais dû être avec eux au lieu de leur refourguer ce problème. Et si elle avait... ?

Jen éclata de rire, un son d'une merveilleuse chaleur, même par les haut-parleurs de l'ordinateur.

— Eh bien ! Gary et Leon ne s'en plaignent pas. Elle sera déçue de t'avoir loupée, mais elle ne tenait plus debout. Je l'ai envoyée se coucher. Il est possible qu'un des jumeaux l'ait accompagnée dans sa chambre.

Je poussai un soupir de soulagement. À l'évidence, ce n'était pas aussi catastrophique que ça aurait pu l'être.

— Alex ? m'enquis-je, curieuse de connaître son opinion.

— Je l'ai seulement vue un bref moment au dîner, mais elle veut que ça fonctionne, et je l'apprécie. (Il émit un léger grognement.) Ce sera mieux quand sa marque aura changé.

— Pia pense-t-elle... ?

— Attends, elle vient justement d'entrer.

— Salut, Amber, dit l'Athanate à mi-voix. Si ta question est : arriverons-nous à modifier sa marque ? La réponse est oui, bien sûr. Ce sera même encore plus facile quand tu la mordras, mais David et moi avons déjà commencé.

Apparemment, Manassah avait fait des promos sur les morsures aujourd'hui.

— C'est une bonne nouvelle, mais je voulais surtout savoir si tu penses qu'elle pourra s'intégrer réellement à notre Maison. Elle est originaire des Carpates et a joué le rôle d'une Basilikos. Et, nous, nous sommes des Panethus.

Pia réfléchit un moment, puis répondit avec prudence :

— Eh bien... je ne peux pas te donner un oui ou un non définitif. Les Carpates ne l'auraient pas envoyée mener une vie de Basilikos s'ils ne l'avaient pas d'abord préparée à le gérer psychologiquement. Cependant, cela signifie qu'elle pourrait aussi reprendre par défaut le comportement d'une Athanate des Carpates, et nous ne savons presque rien à leur sujet étant donné que nous ne pouvons consulter ni Skylur ni Diana. Elle a promis de tout nous dire, mais elle veut d'abord te parler. Et je pense que ça doit se faire en face à face.

— Et Nick ? D'après Jen, Yelena et les jumeaux ont partagé plus que le Sang. Je crois comprendre qu'il s'est de nouveau caché, mais savez-vous ce qu'il en pense ?

— Pas encore, répondit Pia.

Elle hésitait manifestement à me dire quelque chose.

— Qu'y a-t-il ?

— La Maison Farrell s'agrandit mais sans la moindre organisation. Nous avons besoin d'un clan de trois ou quatre personnes pour chaque Athanate. C'est un problème, qui risque de s'aggraver très vite.

Tout semblait source de problèmes.

Jen reprit la parole :

— Chérie, Bian ne va pas tarder à passer à Manassah. Je sais ce qu'elle t'a demandé de faire, mais je ne veux pas qu'elle ait la preuve que tu es à Albuquerque, nous devons donc écourter cette conversation.

Je comprenais tout à fait. Bian se trouvait dans une position délicate. Si, par exemple, elle constatait par elle-même que j'étais au Nouveau-Mexique, elle serait obligée de le signaler à Naryn, et je n'avais pas du tout, *du tout*, envie d'avoir ce dernier sur le dos. Évidemment, si le Diakon décidait subitement de l'interroger, il découvrirait de toute façon ce qu'elle m'avait conseillé de faire mais, avec un peu de chance, il était trop occupé.

Cependant, il restait tant de choses à organiser avec ma Maison.

— D'accord, je comprends. Nous discuterons des solutions envisageables la prochaine fois que je vous appellerai. En attendant, je vais envoyer un e-mail à David avec la photo de ce qui pourrait être le plan d'un endroit situé ici, à Albuquerque. Demandez-lui d'y jeter un coup d'œil pour moi, s'il vous plaît.

— Promis, dit Alex. Au fait, tu dois rappeler l'agent Ingram. Il a essayé de te joindre.

— OK. (Je m'y attendais.) Comment va Keith ?

— Il s'est un peu calmé, répondit Jen. Julie s'en est remise, mais, lui, ce n'est pas encore ça. Je suppose qu'il nous appartient de lui montrer que sa femme et lui ne risquent rien. Ah, d'ailleurs ! nos avocats ont obtenu l'annulation de l'ordonnance judiciaire de Noble.

Tiens, ça m'était sorti de la tête. Le plan diabolique du psychiatre avait consisté, entre autres, à me faire interner dans son service, procédure qui requérait un ordre du tribunal me déclarant mentalement inapte.

— Merci...

— Pas de quoi. Nous faisons de notre mieux pour t'aider. Alex t'a envoyé un e-mail rassemblant les informations que nous avons trouvées sur les métas du Nouveau-Mexique, et Pia a ajouté tout ce qu'elle avait sur la Maison Romero.

— Autrement dit, pas grand-chose, nuança l'intéressée. Bian vient d'arriver au portail. Nous allons devoir te laisser.

— Un dernier point, précisa Jen. Alice Emerson te demande expressément de ne pas recourir à tes côtés métamorphe et Athanate pour le moment. Ni transformation, ni morsure. Je t'ai mis tout ce qu'elle nous a dit dans l'e-mail.

— Minute ! Minute ! m'exclamai-je. Bian est déjà là ? C'est pour Naryn, il veut des intimes...

— Fais-nous confiance, dit Jen. Alex, retiens Bian une seconde, s'il te plaît. Chérie, je suis désolée, je sais que ça va te faire paniquer, mais je vais au Refuge.

— Jen ! Non !

— Écoute-moi ! Étant donné qu'Alex et moi formons ton clan, nous supervisons aussi tous les clans de la Maison, et nous avons décidé d'un commun accord de n'envoyer personne d'autre tant que nous ne serons pas certains de pouvoir faire confiance à Naryn. Nous en parlerons ce soir à Bian. L'important, c'est que je suis une citoyenne de premier plan : Naryn n'osera

pas me faire de mal.

Je tentai une nouvelle fois de l'interrompre, mais elle me coupa l'herbe sous le pied.

— Oublie cette histoire pour l'instant et concentre-toi sur ta mission : tu dois retrouver Diana. Aussi bien pour ta propre santé que pour empêcher Naryn de nous refaire ce genre de coup.

Elle conclut l'appel à toute allure :

— Faut que je file. On s'appelle demain. Je t'aime, chérie, je t'aime fort. Nous t'aimons tous les deux.

Sa voix était devenue éraillée. Lorsqu'elle coupa la connexion, j'eus la sensation qu'elle venait de trancher un lien physique entre nous.

Tullah sortit de la douche, les cheveux enveloppés dans une serviette comme une princesse indienne.

— Tout va bien ? s'enquit-elle.

Je hochai la tête pour la rassurer. Non, ça n'allait pas, loin de là, mais j'étais bien forcée de l'admettre, il n'y avait pas de meilleure solution. Je n'aurais pas dû en attendre moins de Jen si j'avais pris la peine d'y réfléchir au lieu de réagir avec mes tripes.

J'étais dépitée, déprimée.

— Bien... il est donc temps de commencer la leçon, décréta Tullah. Premier cours de magie, niveau débutants.

— Euh... non, dis-je en me secouant. Les esprits dragons, niveau avancé, d'abord. Tu es là, grand lézard ?

L'air se troubla, puis le corps de la dragonne parut surgir des murs. Près de la porte, le petit bureau et l'écran plat disparurent, remplacés par la tête de Kaothos et ses grands yeux fixes.

— N'y a-t-il pas un risque que les Adeptes détectent ta présence, ou perçoivent le pic d'énergie, ou je ne sais quoi ?

Je parlais tout haut ; c'était plus naturel pour moi que de communiquer mentalement avec elle.

Un rire de dragon s'éleva.

— *Si j'apparaissais vraiment, oui, ils le remarqueraient tout de suite. Ce serait aussi très désagréable pour moi d'apparaître dans un mur. Et assez fâcheux pour le mur en question.*

— Donc tu joues encore avec mon cerveau.

Kaothos cligna des yeux. Tullah nous regarda tour à tour d'un air

suspicieux.

— Vous discutiez toutes les deux dans la voiture ? Vous avez mijoté quelque chose dans mon dos ?

— *Nous discutons en effet et nous avons juste prévu cette conversation. Je t'ai menti, Tullah. J'en suis navrée. Je voulais nous protéger, mais c'était mal.*

La jeune Adepte était devenue pâle et muette. Soit, nous aurions pu aborder le sujet de façon plus adroite.

— Il y a une bonne nouvelle, soulignai-je, récoltant un regard noir de Tullah.

— Ce n'est pas une plaisanterie...

— Tu as raison. Le point sur lequel Kaothos t'a menti, par omission, c'est que nous pouvons supprimer le verrou qui neutralise tes pouvoirs.

— Mais...

Elle s'interrompt, et blêmit. Puis, après un moment, un léger froncement de sourcils se dessina sur son visage.

— Celle que vous vouliez vraiment garder dans le flou, c'est maman, n'est-ce pas ?

Je confirmai d'un hochement de tête. En temps normal, c'était Tullah qui disait envier ma capacité à tout mettre de côté pour me concentrer de cette façon. Cette fois, je pensais la même chose d'elle. Au moins, il y en avait une de nous deux qui réfléchissait efficacement.

Nous restâmes assises sans rien dire pendant une minute. Tullah regardait fixement Kaothos, et je devinai qu'elles étaient en train de discuter. Le froncement de sourcils disparut un instant, puis revint, encore plus marqué.

— Non ! s'écria Tullah. Amber, tu risques de subir encore des dégâts si nous t'utilisons comme conduit pour évacuer le rouage du verrou.

— D'accord... j'ignore ce que vous venez de vous dire, mais quel autre choix avons-nous ? Penses-tu que la communauté de Denver acceptera un jour de libérer tes pouvoirs lorsqu'elle aura appris l'existence de Kaothos ?

— Maman pourrait briser le verrou.

— Certes, mais le ferait-elle ? En s'opposant à la communauté tout entière ? Je sais qu'elle désobéit déjà à Weaver en ce moment même, mais j'ai le sentiment que personne au sein de la communauté ne vous ferait confiance à Kaothos et toi. Je me trompe ?

— *Amber a raison*, confirma la dragonne.

— Mais si nous tuons Hana sans le faire exprès ? Nous l'avons blessée si gravement la dernière fois qu'elle peut à peine te parler maintenant.

En effet, Hana n'était pas devenue le guide spirituel loquace auquel je m'étais attendue quand j'avais pris conscience de son existence, quelques semaines plus tôt.

— Je crois qu'une partie de son mutisme est due au fait qu'elle m'aide à gérer mon côté métamorphe, avançai-je. Elle m'a aidée à combattre Noble. Elle m'a aidée à être une louve.

— *C'est possible*, convint Kaothos. *Installe-toi confortablement et détends-toi quelques minutes.*

J'obéis, me glissant vers la tête de lit pour m'y adosser.

Hana apparut sur mes genoux – une boule chaude et endormie, la queue sur la truffe. Elle avait encore grandi depuis la dernière fois. Kaothos n'était qu'une illusion visuelle, alors que je pouvais sentir la chaleur et le poids de la louve, sa fourrure contre ma peau. Je la grattai doucement derrière l'oreille et elle remua dans son sommeil.

— Ce n'est encore qu'un louveteau, dis-je, même si elle avait un rythme de croissance nettement plus rapide qu'un loup ordinaire.

— *L'apparence d'un guide spirituel évolue avec le développement du lien qui vous unit.*

— Nous *supposons* que les dégâts ne sont pas permanents, dit Tullah en jetant un regard en biais à Kaothos. Elle est simplement en train de se remettre. Le sommeil est sa manière de représenter votre état commun. Le fait qu'elle t'aide à gérer ton instinct de loup, c'est une autre histoire.

— Y a-t-il une différence pour Hana entre canaliser votre énergie à travers moi, comme je l'ai fait pour l'explosion de Longmont, et ce principe d'agir comme un conduit dont tu as parlé ?

— Alors, oui, c'est différent, mais il s'agit toujours de canaliser de l'énergie.

— C'est important, Tullah. Nous devons récupérer tes pouvoirs.

— Pourquoi ? Je ne peux pas les utiliser de toute façon. Si je le fais, je vais illuminer la ville avec une signature d'Adepté qui les lancera tous à mes trousses. Même quand je serai de retour à Denver, je devrai passer mon temps à ne *pas* les employer. Déjà que les membres de la communauté vont complètement flipper quand ils apprendront l'existence de Kaothos, je n'ose pas imaginer leur réaction s'ils la découvrent parce qu'elle aura fait exploser

un autre bâtiment.

— OK, OK. Il faudra le faire un jour ou l'autre, et nous devons être en mesure de leur présenter une petite dragonne bien élevée, peut-être avec l'aide des Adeptes de l'Empire céleste.

— Si j'avais suggéré cette idée, patronne, tu m'aurais dit que ça ressemblait moins à un plan qu'à un fol espoir.

Je ne pus m'empêcher de rire. Je l'avais décidément trop bien formée.

— Es-tu vraiment si puissante, Kaothos ?

— *Plus puissante qu'aucun d'entre eux*, répondit-elle avec fierté. *Et je serai un jour plus forte que toute la communauté réunie.*

— Ouais, je vois pourquoi ça pourrait les inquiéter.

— *Mais, pour ce faire, il faudra que Tullah soit capable de canaliser plus d'énergie et cela...*

— Oui, oui, je sais, elle a besoin des prions Athanate. Tu veux que je la morde. Ce n'est pas envisageable à l'heure actuelle.

— *Je comprends.*

— J'espère bien ! dis-je en même temps que Tullah.

— Même si ce ne sera pas un problème, précisa timidement la jeune femme en détournant le regard. Quand tu seras sûre que c'est bon pour toi.

Mon Athanate s'étira de plaisir et d'impatience, et Hana disparut. Je décidai de m'isoler quelques instants dans la salle de bains. Je n'avais vraiment pas besoin de ça en ce moment – que mon Athanate s'excite de nouveau à l'idée de mordre.

Je revins m'installer sur mon lit. Kaothos avait disparu elle aussi, et je m'aperçus que je n'étais pas vraiment d'humeur à suivre mon cours d'introduction à la magie.

Passant à côté de mon manque de motivation manifeste, Tullah s'assit au bord de son lit dans la posture du lotus et tapa des mains en souriant comme une maîtresse de CP.

— Bon ! au travail, les enfants !

— C'est obligé ? geignis-je, décidée à ne pas lui faciliter la tâche.

— Oui ! Plus vite on commencera, plus vite on aura terminé.

— Mary nous a dit de ne pas canaliser d'énergie.

— Tout le monde en canalise dans une moindre mesure. La rumeur permanente qui en résulte camouflera nos exercices.

Elle tapa de nouveau des mains.

— Plus d’excuses ! Bien, les Adeptes ne cherchent pas à expliquer le fonctionnement de l’énergie pour plusieurs raisons, la première étant la difficulté de cette tâche. Si tu enseignes à quelqu’un une loi physique, ou scientifique, tu peux lui en faire la démonstration. Tu peux détailler le fonctionnement en partant des bases. Il y a des règles. Ça fonctionne chaque fois et, dans le cas contraire, cela se justifie par des raisons très précises. Les gens se sont mis plus ou moins d’accord sur une terminologie. (Elle serra un oreiller contre elle.) L’énergie est différente. Chaque interaction est personnelle. Je ne peux pas te dire exactement ce que tu ressentiras en l’utilisant, ni comment procéder. Je n’ai pas de mots pour décrire au mieux ce dont tu as besoin, ni de manuel à te donner. Je serai incapable de t’expliquer pourquoi parfois ça ne fonctionnera pas. Tout ce que je peux faire, c’est guider ton apprentissage, mais c’est un processus très long.

— Merci, je me sens beaucoup mieux.

Un rire crépitant résonna dans l’obscurité. Elle était toujours là, évidemment.

— *Écoute la maîtresse, jeune élève.*

— *Va donc te réchauffer sur une pierre au soleil, gros lézard.*

— Minute. Est-ce que je peux bloquer Kaothos ? demandai-je. L’empêcher de m’assommer ?

Tullah opina du chef.

— De la même façon que tu as empêché Matlal de t’attaquer en érigeant une barrière mentale, tu peux bloquer Kaothos.

Le « pour le moment » sous-entendu en fin de phrase me donna des frissons.

— Diana m’a appris à puiser dans ma colère pour alimenter mes défenses psychiques. Du coup, si je perds la colère, je perds le pouvoir ?

— Non. Une fois que tu as fait quelque chose de ce genre, il est plus facile de recommencer la fois suivante. Puis, petit à petit, tu finis par ressentir l’envie de le faire. Comme le disait Domina pour « *vasana* ». C’est pour ça que nous devons nous montrer si prudents avec l’énergie.

Ah ! me voilà rassurée. Ou pas.

— D’après Chatima, il y a une différence entre les méthodes chamaniques et, c’était quoi déjà, les techniques « modernes » ? Que voulait-elle dire ?

— Autant commencer par là, acquiesça Tullah. Pour les Adeptes actuels, les sorts chamaniques ne valent pas mieux que des rouages complètement

improvisés.

Elle se gratta la tête.

— La méthode moderne consiste à toujours partir des principes élémentaires. C'est très scolaire. Par exemple, on n'apprend pas à enflammer un objet, on apprend à augmenter sa température jusqu'à ce qu'elle atteigne le point de combustion.

» La méthode chamanique, quant à elle, repose plus sur l'intuition et les sensations, sur la projection et les rituels. Ton guide spirituel t'aide en agissant un peu comme un réservoir d'instinct qui te permet de savoir ce qui va fonctionner. Et, bien sûr, il offre un meilleur canal à l'énergie.

— Ça veut dire que je perds mon temps tant que Hana ne me parle pas ?

— Non, on peut déjà t'initier à de petits rouages, en prévision de son rétablissement. D'ailleurs, le collier n'a probablement pas besoin de Hana.

— D'accord. Je suppose qu'il est chamanique, hasardai-je en faisant rouler les perles entre mes doigts.

J'aimais beaucoup le contact de leur surface lisse et la chaleur qu'elles semblaient recéler.

— Oui, son rouage n'a visiblement rien d'un processus progressif. Maman pourrait peut-être le décortiquer, mais la plupart des Adeptes seraient très vite dépassés. (Elle tapa des mains.) Allons-y pour notre première leçon ! Elle est commune aux deux méthodes. Ferme les yeux.

Elle attendit que j'obéisse avant de poursuivre :

— Comme maman te l'a dit, nous n'employons pas le terme « magie ». On parle simplement d'énergie. Nous ignorons tout de sa source et de sa destination, mais je veux que tu l'imagines en train de te traverser. Essaie de la visualiser comme un courant d'air, ou une eau très pure, qui monte en toi et s'échappe dans toutes les directions.

Je me concentrai sur ma respiration. Visualiser un élément que je ne pouvais ni voir ni sentir, d'origine inconnue, et qui me traversait vers une destination inconnue.

Ben voyons. Cela dit, la respiration avait du bon.

— Tout le monde la reçoit et la touche dans une moindre mesure. La grande différence, c'est que les Adeptes la perçoivent et la manipulent de façon consciente. Ta puissance dépendra de ta capacité à altérer ce flux, à le propager dans l'espace et à faire durer l'interaction.

Je me souvenais du moment où, allongée sur le canapé du salon à

Manassah, entre veille et rêve, j'avais projeté mon *eukori* et touché les esprits assoupis de ma Maison. Et il y avait l'Appel de la meute.

Peut-être pouvais-je considérer l'*eukori* et l'Appel comme deux façons de percevoir et de toucher cette énergie. Je trouvais cela déjà plus concret.

— Si nous n'aimons pas parler de magie, c'est notamment parce qu'elle est censée réaliser l'impossible. Tu ne peux pas remonter dans le temps, ni transformer une voiture en vache. L'énergie est ancrée dans la réalité et, pour l'utiliser consciemment, tu dois te représenter le résultat que tu souhaites atteindre de manière cohérente. Mais on n'en est pas encore là. Pour le moment, je veux juste que tu gardes les yeux fermés et que tu essaies de te représenter le flux d'énergie qui te traverse.

Ma technique de méditation habituelle consistait à me visualiser en train d'exécuter les différentes figures d'arts martiaux que Liu m'avait enseignées ; j'étais donc assez rompue à ce genre d'exercice. Cependant, j'avais moins l'habitude de rester assise et de me représenter mon corps immobile, traversé par un autre élément en mouvement. J'essayai de penser à la sensation du vent sur mon visage, ou à celle de l'eau ruisselant sur mon corps.

« *En toi* », avait dit Tullah.

Comment pouvais-je imaginer la sensation d'un élément s'échappant de mon corps comme si j'avais une fuite ? Ces images ne m'aidaient pas beaucoup. Ça ne servait à rien.

J'étais sur le point d'ouvrir les yeux lorsque je pensai subitement au sable.

Maman et papa rient. Je suis assise sur le sable, au milieu du parc des grandes dunes, dans le sud du Colorado. Un désert avec des montagnes pour toile de fond, surplombé par un immense ciel bleu. Je lève des poignées de sable, que je laisse couler entre mes doigts. Il est si fin, c'est comme tenir de l'eau dans sa main. Le vent l'emporte, dessinant des éventails sur le flanc de la dune.

Je suis fascinée. J'essaie de compter les secondes : mille, deux mille, trois mille... Combien de temps faut-il au sable pour s'échapper de ma main ? Combien de grains dans une poignée ? Dans une dune ?

Alors que j'avais cessé de la chercher, je sentis d'un coup l'énergie me traverser, comme un million de petites particules emportées par le vent. Les paupières toujours closes, je parvenais à sentir la pièce autour de moi.

— Du sable, murmurai-je.

Mais pas tout à fait pareil. Les particules s'écoulaient dans toutes les directions, même vers le haut. Elles s'échappaient aussi de Tullah, et une partie de ce qui émanait d'elle entraînait en moi, et réciproquement.

— Trop cool.

Puis je remarquai les ténèbres vacillantes qui enveloppaient Tullah et, sans réfléchir, je tendis la main vers elle.

Je ressentis aussitôt comme une décharge électrique.

— Aïe ! fis-je en me redressant brutalement sur le lit. Putain, ça fait mal !

Tullah me regarda, interloquée.

— Kaothos ? tu n'as pas...

— *Non. Amber se l'est fait toute seule. Elle a agi comme un conduit naturel pour une infime portion du rouage inhibiteur.*

— Pourtant j'ai touché Tullah bien avant ça, et je n'ai reçu aucune décharge.

— En visualisant l'énergie, tu l'as aussi canalisée. C'est ce qui a fait contact avec le verrou. (Bien qu'assise, la jeune femme bondissait presque sur son lit.) Faisons un test !

Son enthousiasme retrouvé était comme une bouffée d'air frais. Sa gaieté contagieuse m'avait aidée à tenir toutes ces longues journées, à l'époque où ma seule d'inquiétude était de savoir d'où me viendrait mon prochain chèque de paie, et quels seraient les ordres du colonel – et si je me transformais peu à peu en vampire. Oui, ça faisait du bien de revoir cet entrain. Mais...

— Tu es sûre que les Adeptes du coin ne détecteront rien ?

— Certaine, tu ne pourras rien générer d'aussi puissant.

Ça reste à voir, pensai-je.

Tullah ignora mes réserves.

— Allez ! allonge-toi et pense au sable.

J'obéis mais, malgré une première étape exaltante, le soufflé retomba lors de cette seconde tentative, qui s'acheva dans la lassitude une demi-heure plus tard. Tullah avait beau me suggérer différentes manières de l'imaginer, je ne parvenais pas à influencer le flux de sable. Elle me demandait de le faire tourner, comme un petit tourbillon dans un ruisseau, ou onduler. Je n'arrivais à rien.

Bien qu'elle s'efforçât de dédramatiser mon échec – « Première tentative. Ce n'est pas grave. » –, je voyais bien qu'elle était aussi déçue que moi.

Était-ce ma faute ? Était-ce dû au fait que Kaothos avait épuisé Hana ? ou cela signifiait-il que je n'avais pas de réel pouvoir, hormis celui d'agir comme une sorte de conduit pour les rouages des autres ?

Nous décidâmes d'éteindre les lumières et de nous mettre au lit.

— Et pour les trucs que Chatima a dit au sujet des messages cachés dans le collier ? lui demandai-je.

— Hein ? De quoi tu parles ?

— De rien.

Comme je le soupçonnais déjà, une partie de la réponse de Chatima m'avait été adressée exclusivement. Autrement dit, j'allais devoir trouver la solution toute seule. Super.

Tullah avait autre chose à l'esprit.

— Tu sais, les serveurs au club. Les mecs, c'était des matraques dans leur short, ou genre ils étaient comme ça, enfin, pour de vrai ?

— Aaah ! tu as remarqué, la taquinai-je. Y aura jamais qu'un seul moyen de le savoir, ma grande.

J'étais donc en train de rire comme une baleine quand la dragonne frappa de nouveau, me mettant KO.

21

VENDREDI

Le lendemain matin, nos recherches se révélèrent d'entrée de jeu aussi ennuyeuses et infructueuses que je l'avais promis à Tullah et Jofranka quand je leur avais décrit le travail de détective privé. J'appréciais le fait que ce soit une leçon salutaire pour mon apprentie – je me réjouissais juste un peu moins de devoir y participer.

Après le petit déjeuner, nous commençâmes par les réceptions des hôtels du centre-ville, avant de progresser en spirale vers les faubourgs. Je décidai d'inclure également les sociétés de location de voitures et les stations de taxis. Les bars et les boîtes de nuit attendraient l'après-midi. Notre routine consistait à montrer la photo de Diana, rayer le lieu de notre liste, et passer au suivant. Évidemment, dans bon nombre de ces établissements, les employés étaient répartis en équipes de jour et de nuit, il nous faudrait donc prévoir une seconde visite.

Pia avait trouvé les noms de deux hôtels dans lesquels Diana avait séjourné lors de précédents voyages. Je leur laissai une copie de sa photo et le numéro d'un portable prépayé pour me contacter.

Vers le milieu de la matinée, je rentraï dans un hôtel puis en ressortis aussitôt en poussant Tullah devant moi. J'avais flairé des loups-garous. Nous retînmes notre souffle pendant quelques minutes, mais le bouquet de Mary avait apparemment rempli son office ; personne ne sortit à notre recherche.

Nous en profitâmes pour faire une pause-café dans la Rodéo, vérifiant du coin de l'œil que personne ne venait renifler ostensiblement notre piste.

Rien.

Je ne pouvais pas faire attendre l'agent Ingram plus longtemps. Tullah alluma l'ordinateur et se connecta à deux points Wi-Fi libres d'accès. Le programme de Matt, toujours avec son poulpe danseur de claquettes, établit

une connexion sécurisée avec un serveur situé à l'autre bout du monde, puis me créa une liaison téléphonique.

— Je crois deviner qui est à l'appareil, dit Ingram de sa voix traînante en décrochant.

Ses téléphones étant équipés de traceurs, il était toujours un peu contrarié quand le logiciel de Matt les mettait en échec.

— Bien le bonjour ! sortit mon démon en imitant son accent texan avant que je puisse l'en empêcher.

L'agent Ingram dirigeait un projet du FBI appelé Anthracite. Leur mission : découvrir des organisations nouvelles et étranges cachées aux États-Unis, parce que la vérité n'était pas ailleurs. Je ne crois pas que leur briefing ait fait la moindre allusion à *X-Files* mais, à l'instar de Fox Mulder, Ingram était un homme à la fois imaginatif et tenace : où qu'elle soit, il trouverait la vérité. Le monde paranormal aurait de plus en plus de mal à se cacher.

Si la sombre affaire de l'Ops 4-16 avait accaparé son attention pendant un moment, il n'avait certainement pas oublié qu'un secret beaucoup plus grand restait à découvrir. Ma mission était de le présenter à Diana et de voir si nous pouvions utiliser le projet Anthracite afin d'encadrer le processus de l'Émergence, sans s'exposer aux effets catastrophiques qui résulteraient d'une découverte prématurée du monde paranormal.

Ingram était donc un homme important, et mon démon s'en cognait. Heureusement, Ingram aussi.

— Bien le bonjour à vous, mademoiselle Farrell. Alors, seriez-vous disponible pour venir discuter aujourd'hui ?

— Malheureusement non, et les gens que j'aimerais vous présenter sont tous indisponibles. Je m'efforce actuellement d'y remédier.

— Et où concentrez-vous vos efforts, si je puis me permettre ?

Eh zut !

— Euh... cette information compromettrait mon opération.

— Mademoiselle Farrell, je vous ai déjà prévenue que, nonobstant la patience que Job a jugé bon de m'accorder à titre personnel, le FBI ne peut attendre. Je me rappelle aussi très nettement vous avoir demandé de ne pas quitter la ville.

— Je sais et croyez bien que je suis désolée, mais je n'ai pas le choix. Je fais tout mon possible. Accordez-moi deux-trois jours. S'il vous plaît.

Il comprenait que ça pencherait plutôt vers trois, n'est-ce pas ? Et, dans

quelques jours, peut-être arriverais-je à en gratter deux-trois de plus. Combien de temps me faudrait-il ? Plus la mission s'allongerait, plus mon rendez-vous avec le FBI serait délicat.

— Hmm. Il est vrai que j'ai beaucoup à faire avec la documentation que votre colonel Laine m'a fournie. Des pièces fort utiles, puisque ces fameux Nagas ont si bien réussi à éliminer toutes les preuves dans votre ancienne base.

Merci, colonel.

— Puis-je vous demander comment ça se passe ?

Il laissa échapper un petit rire.

— C'est un imbroglio aussi emmêlé qu'une pelote de laine. (Il soupira, et je l'imaginai en train de poser les pieds sur son bureau.) Vous vous rappelez cette commission plutôt opiniâtre, avec son acronyme compliqué, la Co-FIRPSEvOp, eh bien, elle était de mèche avec Petersen et ses mystérieux employeurs. Ils étaient cinq en tout : trois sont morts et deux ont apparemment quitté le pays.

— Morts ? Assassinés ?

— Officiellement, nous avons un suicide, un accident de voiture et une agression qui a mal tourné. (Je devinais sans mal son opinion sur le sujet.) Quant aux fameux Nagas, la plupart ont pris la fuite à bord d'avions qui ont survolé le Mexique avant de disparaître au-dessus du Pacifique. Aucun plan de vol, zéro communication avec le contrôle aérien.

— Parachutés dans un coin discret, présumai-je.

Un bataillon entier, sans doute passé dans le camp des Basilikos.

— C'est aussi notre conclusion. (Il resta silencieux un moment.) Il manque beaucoup d'éléments dans ces documents, mademoiselle Farrell. C'est un véritable gruyère. Aucune information sur le dernier poste du colonel, par exemple.

Il faisait référence à l'Obs, l'unité de recherche médicale de l'Ops 4. Unité qui avait certainement des dossiers sur moi et sur toute l'histoire des prions, des Athanate et des métamorphes. Comme je ne répondais pas, il poursuivit :

— Les gens qui travaillaient là-bas semblent avoir disparu, et vos anciens collègues n'ont pas souhaité émettre de suppositions sur ce qui se passait dans la zone de recherche. Ou sur vos liens avec cette affaire.

— J'imagine que nous aurons beaucoup d'explications à fournir.

— Je ne vous le fais pas dire. Une semaine, pas davantage. Je vous

remercie et vous souhaite une bonne journée, mademoiselle Farrell.

J'éteignis l'ordinateur. Il avait anticipé mon intention de gratter plus de temps. Quand il disait une semaine, il n'entendait pas un jour de plus.

— Bien, il est temps de reprendre nos recherches, annonçai-je à Tullah.

Et nous repartîmes pour un nouveau tour de porte-à-porte.

Le temps fort de la matinée nous vint d'une petite société indépendante de location de voitures. Le propriétaire avait un braque de Weimar, un grand chien au poil gris argenté, avec les yeux jaunes un peu fous communs à la race. Occupé avec un client furieux au téléphone, le patron ne nous prêtait pas attention. Percevant cette agitation, le chien estima que nous devions en être en partie responsables et bondit de derrière le bureau, renversant son maître au passage.

Le propriétaire se démenait par terre, essayant de se relever, traitant son chien de tous les noms, s'excusant auprès du client – qui pensait qu'on l'insultait – et tentant de nous lancer des mises en garde, le tout en même temps.

Dans l'intervalle, le clebs avait pu me flairer de près et s'était aplati au sol, le museau sur mes bottes, avec cet air penaud qui veut dire : « Je ne l'ai pas fait exprès, aime-moi, s'il te plaît. »

— Hé ! attention ! s'exclama le patron en s'extirpant de son bureau pour attraper le chien. Il vous arrachera le bras en moins de deux. César ! César ! Ici le chien, au pied.

— Mais oui. (Tullah et moi étions en train de nous agenouiller pour le caresser.) C'est qui le bon toutou ?

Ne pouvant l'adopter dans ma meute, je dus partir en laissant le pauvre César avec son maître déconcerté, qui n'avait pas vu Diana de toute façon.

— Tu n'as rien vu de suspect ? me demanda Tullah tandis que nous terminions notre deuxième pause-café, assises dans la Rodéo, tout en observant la rue.

Je secouai la tête en signe de dénégation.

Un sentiment d'appréhension me nouait l'estomac ; ça pouvait signifier n'importe quoi. Mon entraînement me soufflait que je venais de passer la tête au-dessus du parapet en territoire ennemi, et que quelqu'un finirait tôt ou tard par flairer notre manège. Ma tête, en revanche, me disait que cette méthode était moins risquée que les autres options possibles.

Le portable prépayé vibra dans ma poche.

— C'est parti, déclarai-je.

J'avais reçu un message : « Pr votre amie. Px pas parler mnt. Campus Lobo @13 heures Mare aux canards. C moi qui vs trouverai. »

Qu'est-ce qui l'empêche de nous parler maintenant ? m'interrogeai-je.

« Lobo » était le surnom de l'université du Nouveau-Mexique, à deux rues de l'endroit où nous nous trouvions. Bien sûr, ça voulait aussi dire « loup » en espagnol. Je me serais volontiers passée de ce genre de coïncidence inquiétante.

Pompant de nouveau sur une connexion Internet non sécurisée, Tullah nous trouva un plan du quartier sur son ordinateur. La mare aux canards était en plein milieu du campus, dans un parc. La jeune femme étudia quelques photos du point de rendez-vous, l'air circonspecte.

— À ton avis, c'est un piège ? me demanda-t-elle.

— Ce n'est pas l'endroit rêvé pour une embuscade. Il y a beaucoup de passage. (Je haussai les épaules.) On ne peut pas ignorer cette piste. Cela dit, on va voir s'il est possible de retourner la situation à notre avantage.

Je fouillai dans les affaires que Tullah nous avait prévues à l'arrière de la Jeep. La perruque hirsute risquait d'attirer l'attention sur moi plus qu'autre chose ; je choisis de m'en passer et me fis un rapide chignon, que je couvris avec le Stetson. Je mis des lunettes de soleil. Des baskets. Bien que la veste d'homme en lin de Tullah fût un peu petite pour moi, je l'enfilai afin de dissimuler l'étui d'épaule de mon HK et retroussai les manches. Je cachai le bouquet de Mary dans la poche. Soit il perdait de son efficacité, soit je m'étais habituée à son odeur, mais il ne me faisait plus éternuer.

Tullah était passée dans une boutique voisine pour s'acheter un sweat-shirt à capuche rouge, qui arborait le nom de l'université et un loup stylisé dans le dos. Elle s'attacha les cheveux en queue-de-cheval, releva la capuche et compléta sa tenue avec des lunettes de soleil. Son Sig rangé dans un holster de ceinture, sous son sweat-shirt, elle prit une minute pour s'entraîner à le dégainer rapidement.

— C'est bon ?

Elle opina de la tête. Il nous restait quinze minutes avant le rendez-vous.

— Tu vas marcher à environ trente mètres derrière moi et... quoi ?

Elle secouait la tête.

— J'ai plus une tête d'étudiante que toi, patronne. D'accord, tu n'as plus le

même look que tout à l'heure, mais on ne peut rien changer à ta taille. Si je passe devant, on aura une meilleure chance de repérer quelqu'un avant d'être vues. Et Kaothos pourra me prévenir si jamais une personne que nous avons rencontrée ce matin s'approche de moi.

Ça m'offrirait une vue plus dégagée de la situation. Je dus reconnaître que c'était une meilleure idée.

Si nous ne remarquions rien de suspect après avoir fait le tour de la mare et que nous reconnaissions l'un de nos interlocuteurs de la matinée, l'une de nous deux l'aborderait. Dans le cas contraire, nous nous replierions et enverrions un message pour tenter d'organiser un second rendez-vous dans un lieu de notre choix.

Tullah prit le chemin de l'université et je me lançai dans un dialogue avec Kaothos. Cette petite expérience nous apprit que nous pouvions toujours communiquer à vingt pas de distance, mais pas à trente, je pris donc soin de rester à une vingtaine de pas derrière elle.

— *Tullah, pourquoi y a-t-il des sacs d'engrais à l'arrière de la Rodéo ?*

— *C'est en guise de couverture. Ça nous donne un prétexte pour sillonner la ville et demander des adresses, par exemple. Tu sais, en faisant semblant de livrer une commande.*

— *Très poussé, jeune apprentie. J'espère que tu n'as pas eu besoin de les payer.*

Ce fertilisant provenait des Engrais agricoles Larimer, un ensemble d'usines qui appartenaient aux loups de Denver et que ces derniers utilisaient pour se débarrasser des cadavres gênants. Un léger frisson me parcourut : les corps transformés des Nagas tués à Coykuti étaient peut-être dans ces sacs.

— *T'inquiète, ceux-là viennent de l'abri de jardin d'Alex.*

C'était étrange d'entendre Tullah parler avec la voix de Kaothos, et nous devions faire attention à bien articuler nos phrases mentales, mais ce mode de communication pourrait se révéler très utile. La dragonne m'assura que nos échanges étaient indétectables et, au pire, nous avions des petits talkies-walkies en cas de besoin.

— *Tu n'as rien remarqué d'étonnant ce matin ?* m'enquis-je tandis que nous traversions Central Avenue, la célèbre route 66.

— *Si. Aucun Athanate.*

Je m'étais demandé si elle avait noté l'absence de marques Athanate.

S'agissant de la meute locale, nous n'avions rencontré qu'un seul

établissement qui abritait des loups. Cependant, dans la rue, j'avais flairé des traces de marques métamorphes partout. Et, même en réprimant mon côté méta, je percevais leur Appel. J'étais sur le territoire d'une autre meute. Ma louve était nerveuse ; rien de bien méchant, j'étais juste constamment consciente de sa vigilance.

Bien sûr, j'étais aussi dans le fief d'une autre Maison Athanate. En soi, cela aurait dû autant me préoccuper que le fait de me trouver sur le territoire d'une autre meute.

Lorsque nous arrivâmes à la mare aux canards, je suivis Tullah sur le chemin qui en faisait le tour en me tenant plus en retrait. J'étais la promeneuse, qui marchait tranquillement avec son portable à l'oreille. Tullah était l'étudiante fatiguée, qui profitait de sa pause-déjeuner pour s'étirer un peu.

Peut-être notre mystérieux informateur s'était-il déguisé, comme nous, mais je ne reconnus aucun visage. L'heure du rendez-vous arriva, et nous fîmes un tour de plus. Ma paranoïa reprit du service : l'étudiant sportif qui portait un blouson trop épais vu les températures ; le groupe qui se disputait à voix basse sur le côté ; la vieille femme qui agrippait son sac de courses plein à craquer. Et, minute, mon bracelet n'était-il pas en train de me picoter ? Pouvais-je m'y fier si c'était le cas ? ou dans le cas contraire ?

Le soleil brillait et le parc devenait de plus en plus animé à mesure que les gens sortaient pour leur pause-déjeuner.

Soudain, je rattrapai Tullah, la pris par le coude et l'entraînai vers la sortie.
— Faut qu'on bouge.

Elle devenait très forte ; elle ne chercha pas immédiatement à regarder ce qui n'allait pas. Alors que nous passions devant une poubelle, elle se tourna légèrement en faisant mine de jeter un papier. Elle vit alors ce qui m'avait poussée à agir.

— Toi, tu as vraiment la phobie des clowns, hein ? me taquina-t-elle. Y en a un qui t'a traumatisée quand tu étais petite ? Le vilain clown t'a fait pleurer à la fête d'anniversaire de tes cinq ans ?

— Très drôle. Ne t'arrête pas.

Lors d'une précédente sortie, elle m'avait vu flipper face à des clowns, mais cela s'était avéré une fausse alerte. Cette fois, c'était différent. Ces clowns avaient changé d'attitude dès que nous avons commencé à nous

éloigner. Comment diable nous avaient-ils repérés ?

— Le déguisement du clown offre de nombreux avantages, dis-je en récitant de mémoire le manuel de l'Ops 4-10. L'apparence est en soi désarmante pour la plupart des gens ; personne ne soupçonnera d'emblée un amuseur d'enfants. De plus, l'incongruité du rôle pousse les gens à douter de leurs souvenirs. Le déguisement peut être complet ; le maquillage ou le masque font partie du costume et rendent la personne méconnaissable, même pour les logiciels de reconnaissance faciale. Les vêtements sont, par tradition, amples, permettant de dissimuler facilement des armes ou une tenue de rechange...

— Oui, mais que fais-tu des méga chaussures ? Ils ne vont pas courir avec.

— Fixation Velcro. Ils ont des baskets en dessous. Tiens-toi prête à courir.

L'un des clowns se mit à taper sur une grosse caisse – assez fort pour couvrir la détonation d'un petit pistolet, par exemple. Ça pourrait être une tentative d'assassinat dans les règles. Combien de temps avaient-ils eu pour l'organiser ? Avaient-ils pu prévoir des renforts ? Que feraient-ils lorsqu'ils estimerait que nous les avions repérés ?

Ce n'étaient pas des amateurs. L'un d'eux jouait de la flûte et menait le groupe tel le musicien charmant les rats de la légende. Ils voulaient préserver l'illusion le plus longtemps possible, sans doute jusqu'à ce qu'ils soient sûrs d'avoir été repérés. Puis le joueur de flûte se mit à danser une gigue, qui leur permit de presser le pas. Cette fois, le doute n'était plus permis : il les conduisait clairement vers nous.

Je nous dirigeai vers une bibliothèque qui ressemblait à l'un de ces vieux forts en adobe qu'on voit dans les westerns. Ma priorité était de nous éloigner des étudiants pour éviter que des innocents se retrouvent pris sous le feu. Malheureusement, je nous mettais aussi dans une position plus dangereuse. Je n'avais aucune idée de la topographie du terrain au-delà du parc, et nous n'avions pas le temps de nous renseigner.

Par quelques coups d'œil discrets, je tentai d'évaluer l'avance que nous avions. Les clowns avaient maintenant dépassé le dernier groupe d'étudiants. Alors, telles d'horribles poupées mécaniques, ils tournèrent leurs visages vers nous. Nous n'avions plus le temps.

— Cours ! soufflai-je.

22

Nous prîmes la fuite au milieu de bâtiments surréalistes, qu'un géant semblait avoir édifiés à l'aide d'immenses blocs de Lego fondus. Dans toutes les nuances possibles de prune, de sable et de rose.

Débarrassés de leurs grosses chaussures, les clowns étaient beaucoup plus rapides. Un gang de pitres qui couraient ? Oui, ça attirait évidemment l'attention mais, tout aussi naturellement, les gens riaient, pensant qu'il s'agissait d'une farce d'étudiants.

Nous passâmes en trombe devant un grand bâtiment administratif de la police. C'était tentant, mais il serait trop dangereux de mêler les autorités à cette affaire. Droit devant nous, je repérai le refuge idéal.

Nous traversâmes les doubles voies de Lomas Boulevard, ignorant le concert de Klaxon et d'insultes des automobilistes, avant de nous précipiter dans l'hôpital universitaire par l'entrée des urgences. Après tout, c'était bien une urgence.

La chance était avec nous. Il y avait sûrement eu un accident, car l'endroit grouillait de policiers et de pompiers. Un agent de sécurité apparut au moment où nous entrions. Je tendis le doigt derrière moi, vers les clowns qui nous poursuivaient.

— Ils ont des flingues ! hurlai-je.

Je misais sur le fait que les clowns voudraient éviter de tirer sur de simples passants. L'espace de quelques secondes, je me demandai avec angoisse si je ne m'étais pas trompée.

Trop tard, nous venions d'atteindre l'escalier qui menait à l'accueil quand les clowns percutèrent le mur d'agents de sécurité et de policiers. Les gens se mirent à crier.

Je forçai Tullah à ralentir le pas et nous traversâmes les locaux en marchant.

— Moins vite, dis-je en lui attrapant le bras alors que nous arrivions dans le hall d'entrée principal.

Comme je le redoutais, tous nos poursuivants ne s'étaient pas engouffrés dans l'hôpital à notre suite. Un homme franchit les portes d'un pas rapide, portant un sac à dos assez grand pour contenir un costume de clown. Même s'il affectait un air détaché, portable à l'oreille, il releva la tête un peu trop vivement et nos regards se croisèrent. Vraiment pas doué, mais il comprit que je l'avais repéré.

Il y avait un escalier de secours juste à côté de nous. Nous nous empressâmes de monter vers les étages.

Tous les hôpitaux sont labyrinthiques, mais la clé d'une fuite réussie était de connaître son chemin. Ce qui n'était pas notre cas. Nous ne pouvions pas miser sur le fait que la sécurité ait arrêté tous ses petits copains. Et, étant donné que nous avions visiblement affaire à des pros, ils avaient certainement une, voire deux équipes prévues en renfort. Dans deux minutes, il aurait peut-être des potes déployés dans tout le bâtiment.

Il était temps de recourir à des tactiques désespérées. Il n'y avait personne d'autre dans la cage d'escalier pour l'instant ; je pouvais déjà m'estimer heureuse.

— *Continue de grimper en faisant le plus de bruit possible.*

— *Compris*, répondit Tullah par l'entremise de Kaothos.

Je m'aplatiss contre le mur du palier suivant. Notre poursuivant arriva à toute allure, concentré sur le bruit qui venait d'en haut – et se mangea mon coup de pied latéral en plein torse. J'y avais mis toutes mes forces ; je ne pouvais pas me permettre de faire dans la dentelle. Pas de chance, mon gars. Le coup le projeta en arrière.

— Tu peux revenir ! criai-je à Tullah, avant de descendre les marches pour voir si l'homme n'était pas trop amoché.

Je lui avais pété le sternum et la cage thoracique. Dans sa chute, il s'était fracassé la tête contre les marches. Je ne m'en faisais pas trop pour lui ; les Athanate étaient robustes et je détectais un pouls.

Tullah arriva au moment où je le débarrassais de son blouson. Je retirai ma veste pour la donner à mon apprentie.

— Enfile ça à la place de ton sweat-shirt, les cheveux à l'intérieur et le col relevé. Remets tes lunettes de soleil. Va chercher le fauteuil roulant qui traîne dans le hall et apporte-le au pied de l'escalier. Vas-y !

L'air patraque, elle jeta un dernier regard à l'homme étendu par terre, puis obéit, roulant le sweat-shirt dans sa capuche pour lui donner l'apparence d'un sac. On ne pouvait pas laisser ce type ici. Je ne savais pas si les médecins et infirmiers auraient le temps de l'ausculter en détail avant que ses amis viennent le récupérer, mais je ne tenais pas à ce qu'on m'accuse plus tard d'avoir laissé le monde découvrir l'existence des Athanate au pire moment possible.

Je passai son blouson, puis fouillai ses poches. Une radio, un portefeuille, un portable, des lunettes de soleil et un porte-clés. Dans le sac à dos, une cagoule et des gants noirs ; le costume de clown ; et un putain de Taser.

Merde ! Ils cherchaient à nous capturer, pas à nous tuer.

Tullah revint avec le fauteuil roulant. Portant notre assaillant jusqu'en bas, je l'installai dans le fauteuil avec ses lunettes de soleil sur le nez et la cagoule retroussée en chapeau afin de cacher son crâne ensanglanté.

Nous traversâmes ensuite le hall d'entrée en le poussant devant nous, aussi lentement et innocemment que possible. Une fois dehors, nous l'abandonnâmes sur le trottoir comme s'il profitait simplement du soleil, son portable allumé dans sa poche. Ses amis le retrouveraient dans quelques minutes. Ce contretemps nous avait pas mal ralenties, mais les deux camps adverses des Athanate s'entendaient sur un point : personne n'avait intérêt à ce que les humains découvrent notre existence par accident.

Tullah et moi montâmes dans le premier taxi qui s'arrêta.

Les caméras de surveillance de l'hôpital nous avaient filmées. On ne pouvait rien y faire. Cependant, officiellement, notre seul crime était d'avoir échappé aux agents de sécurité. Il n'y avait aucune caméra dans l'escalier où j'avais neutralisé le mec, et ce dernier ne risquait pas de porter plainte à son réveil.

Quand le taxi s'engagea sur Lomas Boulevard une minute plus tard, je lui demandai de s'arrêter.

— Désolée, on a changé d'avis, dis-je en lui tendant un billet de vingt dollars.

Tullah me laissa l'entraîner sur le campus, vers la mare aux canards, tout en jetant des coups d'œil nerveux autour de nous.

Une marque Athanate était constituée de deux éléments : l'odeur et la télérgie. Trop occupée à fuir, je n'avais pas eu l'occasion de renifler quoi que ce soit. Quant à l'élément télérgique, ce n'était jamais plus que la sensation

d'une présence ; entre ma paranoïa et le bracelet de Mary, je n'étais pas certaine de ce que j'avais perçu. J'avais du mal à croire ce que mon nez m'avait révélé sur le type de l'hôpital. Il me fallait une confirmation.

Je me félicitais de ne pas l'avoir tué – pour Tullah. Certes, elle avait déjà vu un cadavre de près – ses parents avaient éliminé un peloton entier de Nagas au *kwan* –, et c'était son idée de m'accompagner au Nouveau-Mexique, mais j'avais l'horrible intuition qu'elle aurait bientôt son compte de ce côté-là. J'étais un aimant à conflits.

En espionnant leurs échanges radio, j'appris qu'ils avaient trouvé le mec en fauteuil roulant et déduit que leur système de communication était compromis. L'un d'eux dit un code et ils basculèrent tous sur une autre fréquence. Je jetai la radio à la poubelle.

Alors que nous arpentions de nouveau le parc, je laissai mon nez de louve humer le riche mélange d'odeurs. Comme nous, ils avaient trouvé un moyen d'atténuer leur marque olfactive, sans parvenir toutefois à l'éliminer. Et celle-ci me révéla que je ne m'étais pas trompée dans l'escalier : je la connaissais déjà.

Mais elle n'appartenait ni à la Maison Romero, ni aux Matlal, ni même aux Basilikos.

C'était celle des Gardiens.

23

La voix qui répondit au téléphone de David n'était clairement pas celle de ce dernier. C'était une voix de femme, douce, et extrêmement polie.

— Euh... pourrais-je parler à David... ou Pia, s'il vous plaît ? balbutiai-je, décontenancée.

S'était-il brusquement trouvé une petite amie ? Mince ! et s'il essayait de fonder son propre clan et que je venais de tout foutre en l'air ?

— Je peux naturellement voir si M. Thaler ou Mlle Shirazi sont disponibles. Qui dois-je annoncer, je vous prie ?

Mais oui ! il était dans les bureaux du groupe Kingslund. Il fallait bien que certains d'entre nous bossent pour de vrai.

— Amber Farrell.

— Oh ! mademoiselle Farrell, je suis navrée, j'ignorais que c'était vous. Vous êtes bien entendu sur la liste. Je vous le passe tout de suite. Il me semble que M. Thaler et Mlle Shirazi sont en réunion.

David avait dû flanquer la trouille à ses secrétaires ; elle avait vraiment l'air nerveuse de ne pas avoir deviné que c'était moi. Comment l'aurait-elle pu ? Leur faisait-il écouter des enregistrements de moi en train d'engueuler des gens ?

— Amber ?

— Monsieur Thaler, pouffai-je.

— Ne commence pas. Tu vas bien ?

— Oui. Je n'appelle pas seulement quand le ciel me tombe sur la tête.

— Attends deux secondes.

J'entendis un cliquetis, puis une forme d'écho me fit comprendre qu'il m'avait mise sur haut-parleur.

— C'est bon. Je viens de lancer le cryptage de la conversation et de mettre l'appel en conférence. Pia est là aussi. Tu as des nouvelles de Diana ? On

peut t'aider ?

— Rien sur Diana pour le moment. Et, oui, vous pouvez. Vous savez quoi sur les Gardiens ?

— Skylur les a bannis du territoire Panethus et a révoqué leur statut de Maison neutre, m'expliqua Pia. Leur quartier général de New York a été fermé, mais Alice y est en ce moment même pour recueillir les serments d'allégeance de ceux qui souhaitent rejoindre les Altau. Les autres vont sans doute s'allier à des Maisons Basilikos ou s'approprier un territoire libre ailleurs.

— Je vois. Lors de l'Assemblée, quelqu'un a parlé de nouveaux laboratoires que les Gardiens construisaient au Nouveau-Mexique, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Pia, dubitative. À mon avis, ces installations n'étaient pas prêtes à ce moment-là et, maintenant que la Maison a été bannie et qu'on sait que Matlal finançait le projet, j'imagine mal le chantier être toujours en cours.

— Possible. L'ennui, c'est que je viens de croiser des Gardiens ici, à Albuquerque. On n'a pas flairé un seul Romero depuis qu'on est là, mais une demi-douzaine de Gardiens viennent d'essayer de nous capturer. Ils doivent être bien implantés en ville pour avoir remarqué que nous cherchions Diana.

Il y eut un blanc à l'autre bout du fil.

— Nous devons en informer Naryn, déclara finalement Pia.

— Je sais. Je propose qu'on attende encore une journée pour voir ce que ça donne. Dès qu'on lui en parlera, il essaiera de me faire revenir. Je ne pourrai pas désobéir à un autre ordre direct très longtemps.

Ils me demandèrent de leur décrire rapidement l'incident du parc. Mon récit jeta un froid des deux côtés. Après avoir fouillé le portefeuille du type, je pus leur donner un nom et une adresse à New York grâce à sa carte d'identité. Si elle était authentique, peut-être Bian pourrait-elle en déduire d'autres éléments.

Quant à l'argent que j'y trouvai, j'en ferais don au Centre médical des anciens combattants situé près de l'aéroport d'Albuquerque.

— Tu es trop exposée, Amber, dit David d'une voix inquiète. Nous nous attendions seulement à trouver une Maison Romero en plein naufrage. Ces Athanate-là sont bien trop organisés. Et s'ils avaient utilisé un sniper au lieu d'une équipe chargée de vous capturer ?

Je n'avais rien à répondre à cela. Nous savions depuis le début que c'était un pari risqué de venir ici dans l'espoir de trouver une piste exploitable. Deux personnes ne suffisaient pas pour mener cette mission. Elle nécessitait une équipe assez conséquente pour retrouver les Romero et leur faire face, et assez grande pour repousser les Gardiens en même temps.

Peu importe que j'aie besoin de Diana pour des raisons personnelles, cela ne changeait rien aux faits.

— J'ai résolu votre casse-tête, cela dit, ajouta David.

— Hein ?

— La photo que vous m'avez envoyée. Je viens de te répondre par e-mail. Ça ressemble à un fleuve, mais, en réalité, c'est un plan partiel d'une zone d'Albuquerque appelée Sandia Peak Enclave. C'est juste à l'est, sur les pentes des monts Sandia. Je n'ai pas de numéro de maison à vous donner, mais je suppose qu'en allant jusqu'au bout de la route où c'est marqué « VAN », ça devrait être bon.

— Merci, David. Je crois que ça ira.

— Allons-y tout de suite, suggéra Tullah. Ça nous permettra d'éviter les Gardiens qui nous cherchent peut-être dans le centre-ville.

— Ouais.

Je me sentais déprimée. Et ma tentative de clore la conversation avec David et Pia sur une note enjouée n'arrangea rien.

Ce n'était pas seulement le contrecoup de l'adrénaline. Nous étions là, à Albuquerque, incapables d'atteindre l'objectif principal que nous nous étions fixé avant de venir. Je détestais ça. Nous avions un collier censé nous aider à sauver Olivia, mais nous ignorions totalement comment l'utiliser. À présent nous avons une adresse pour trouver le clan de Larry, et c'était déjà ça. Cependant, au même moment, Jen se préparait sans doute à aller au Refuge, où Naryn l'attendait, et je ne pouvais rien y faire, ni lui offrir le moindre réconfort ou la protection qu'elle méritait.

Je devais cesser de ruminer ces idées et me concentrer sur notre prochaine tâche, histoire d'éviter de la foirer comme le reste. Je laissai Tullah prendre le volant et, très vite, nous fûmes en route vers l'est sur Central Avenue.

Depuis le début, le clan de Larry n'était qu'une masse sans visage dans mon esprit ; cela pourrait bien changer cet après-midi. Je ne connaissais pas leurs noms ; je ne savais même pas combien ils étaient. Tout ce que j'avais, c'était un sentiment d'obligation Athanate viscéral, que Larry m'avait

transmis. Je devais dès à présent commencer à les considérer comme des personnes et des individus. Ils ignoraient certainement ce qui était arrivé à Larry, c'était donc à moi que revenait la tâche douloureuse de leur annoncer sa mort.

Et ensuite ?

Ils n'auraient peut-être pas envie d'intégrer la Maison Farrell, ni même de venir à Denver. Et même s'ils acceptaient, que feraient-ils ? Je ne pouvais pas pourvoir aux besoins de tout le monde. Quelles compétences avaient-ils ? Voudraient-ils toujours faire partie d'un clan et, dans ce cas, ma Maison les intégrerait-elle comme tel ?

Je ne savais même pas si nous les trouverions tous au même endroit.

Tullah prit vers le nord et nous longeâmes une route à la limite entre la métropole et les contreforts de la montagne.

Encore un jour. Un jour pour prendre contact avec les intimes de Larry et déterminer ce qu'ils souhaiteraient faire, puis je devrais appeler Naryn pour lui expliquer que les Gardiens s'étaient emparés d'Albuquerque. Il m'ordonnerait aussitôt de revenir à Denver. Je devrais alors laisser aux Altai le soin de retrouver Diana, quand ils en auraient l'occasion. Pendant ce temps, mon côté Athanate commencerait à exiger du Sang. En l'absence de mon Mentor, ils seraient obligés de m'enfermer pour la sécurité de tous. On veillerait particulièrement à ne pas laisser mes intimes m'approcher.

Peut-être Kaothos pourrait-elle me plonger dans un long coma, et ils me maintiendraient en vie grâce à une sorte de perfusion en attendant que quelqu'un trouve une solution.

Le fait que notre expédition n'était pas le fiasco complet qu'elle aurait pu être n'avait rien de réconfortant. Certes, nous étions parvenues à entrer et sortir de la ville sans nous froter aux métamorphes et sans lancer les Adeptes à nos trousses.

Mais nous n'avions toujours pas de Diana.

À ce stade, ça ne peut pas être pire, pensai-je.

24

La route devint raboteuse à partir des contreforts de la montagne. Nous croisions également de moins en moins de voitures.

Les maisons étaient plus espacées, à moitié cachées dans des ravines, protégées du soleil par des pins à pignons et autres petits conifères, entourées par des jardins secs et une herbe jaunie. Elles ressemblaient toutes à de petits forts rose et marron, comme façonnées dans une pâte à modeler pastel, puis patinées par les intempéries.

Nous atteignîmes le point indiqué sur la carte. Smoketree Drive, numéro 117.

Composée de niveaux décalés, la maison reposait sur un garage doté d'une double porte qui faisait face à l'allée. Des bouquets bleu-vert de chênes caducs et de genévriers des Rocheuses s'élevaient de part et d'autre. Au-dessus de nos têtes, deux baies vitrées fixaient sur le paysage un regard inexpressif.

Tullah se gara devant et nous descendîmes. Pas un bruit, hormis le sifflement du vent. Personne pour venir à notre rencontre. À première vue, la maison était vide.

Tullah inspecta la boîte aux lettres, passa rapidement en revue le courrier, puis le remit en place.

— Savannah Copeland, m'annonça-elle. Van pour les intimes, je suppose.

Je montai les quelques marches sur le côté de la maison. Des fenêtres étroites me permirent de jeter un coup d'œil dans le garage : pas de voiture. Ayant laissé le bouquet de Mary dans la Rodéo, je reniflai l'air pour vérifier qu'il s'agissait bien de la maison de Larry. Je ne relevai aucune odeur Athanate, seulement la douce note florale des gerbes bleues d'avoine vivace qui poussaient près du chemin. Cela dit, Larry n'avait pas mis les pieds ici depuis plus de deux semaines, ce n'était donc pas très concluant.

Aucune réponse lorsque je frappai à la porte, et je n’aperçus que des pièces vides en faisant le tour de la maison. Toutes les portes et les fenêtres étaient fermées. J’aurais pu aisément entrer par effraction, mais mon apprentie avait apparemment pris sur elle d’étudier des compétences de détective fort utiles qui me faisaient défaut. Il lui fallut dix minutes et un petit jeu de tiges en métal qu’elle me jura avoir acheté sur Internet, puis nous pûmes entrer.

Le petit vestibule menait directement à un vaste salon lumineux. Le sol était carrelé dans des teintes chaleureuses d’ocre, excepté au centre, où un tapis couleur crème le recouvrait. Des canapés et des fauteuils confortables entouraient une table basse à la surface elle aussi carrelée. Il y avait une cheminée avec un insert, un écran plat sur un mur clair, une chaîne hi-fi, un tableau original représentant le rusé coyote en train de trotter d’un pas leste dans un paysage désertique. De petits spots fixés aux poutres apparentes venaient compléter une belle lampe en grès ciselé pour l’éclairage.

Tout était propre et rangé. Pas de photos, ni de magazines qui traînaient, aucun signe d’habitation ; pourtant des gens avaient vécu ici. Ce n’était pas comme une maison témoin : les sièges étaient usés et le tableau avait un petit éclat sur le bord. On avait utilisé et chéri cette maison.

— Savannah ? appelai-je. Van ?

Silence.

J’entrai dans un petit bureau équipé d’un ordinateur dernier cri. Je touchai l’arrière de la machine ; l’alimentation restait chaude une quinzaine de minutes après l’arrêt. Elle était froide. Je flairai une trace infime de la marque de Larry.

La cuisine était entièrement composée de placards en bois artisanaux et d’appareils en inox. Ceux-ci étaient débranchés et la porte du réfrigérateur entrouverte.

Tout au fond, la maison comportait deux chambres en haut de quelques marches. Je trouvai des vêtements dans les penderies : hommes et femmes mélangés, au moins trois ou quatre personnes. Les lits étaient faits. Pas de linge sale. Des salles de bains impeccables et brillantes – ni brosses à dents, ni savons entamés.

Tout indiquait que la maison était déserte. Alors pourquoi mon instinct me soufflait-il le contraire ? Quelque chose clochait.

— *Elle est vide ?* demandai-je en silence par le biais de Kaothos.

Tullah secoua la tête. La dernière porte permettait d’accéder au garage par

un petit escalier étroit. L'interrupteur ne fonctionnait pas, mais j'y voyais suffisamment. Je descendis, et Tullah me suivit en caressant le mur d'une main.

L'espace était en grande partie occupé par des produits achetés en gros, des outils électriques, un établi recouvert d'une bâche en plastique, et une Kawasaki tout-terrain vert citron calée sur sa béquille. La pièce n'offrait aucune cachette.

Soudain, la porte en haut de l'escalier se referma. Le déclic que j'entendis ensuite n'était pas celui de la serrure, mais le bruit de culasse d'un gros calibre automatique. Je n'eus pas l'occasion d'en déterminer le modèle, car je fus aussitôt aveuglée par une puissante lampe de poche.

— Plus un geste !

On s'est fait avoir comme des bleus. Un renforcement derrière la porte. Impossible à voir quand celle-ci était ouverte.

— Pas de problème, répondis-je en écartant les bras, paumes ouvertes.

Si la personne voulait nous descendre, elle l'aurait fait quand nous avions le dos tourné. Il n'est pas aussi simple de tirer sur quelqu'un qui vous regarde dans les yeux, et je ne pensais pas que Savannah Copeland en était à ce stade. Si je parvenais à empêcher le petit démon dans ma gorge de l'ouvrir, peut-être ne franchirait-elle pas cette étape alors qu'elle braquait son arme sur nous. Je pouvais toujours espérer.

— Qui êtes-vous ?

— Amber Farrell, Maison Farrell, répondis-je calmement. Et voici Tullah. Je suis venue ici à la demande de Larry.

Mes oreilles de louve détectèrent une brusque inspiration à la mention de ce nom.

— Je ne vous connais pas. Pourquoi devrais-je vous croire ? Pourquoi n'a-t-il pas appelé ?

Elle était au bord des larmes.

— Vous le savez déjà, n'est-ce pas ? dis-je en essayant de me montrer aussi prévenante que possible.

Le faisceau de la lampe trembla.

— Il est mort, c'est ça ?

— Je suis navrée. Oui, il est mort.

— C'est vous qui l'avez tué ?

Je percevais la colère aveugle qui se déversait dans sa voix, et sentais

presque la pression exercée sur la détente.

— Non, Van, il a été trahi par la Maison Romero et envoyé à Denver. J'ai fait tout mon possible. Je lui ai proposé d'intégrer la Maison Farrell, et il a accepté, mais avant que nous puissions...

— Pourquoi vous croirais-je ? s'écria-t-elle.

— Je ne sais pas comment vous le prouver, Van, mais j'ai le plan qu'il m'a dessiné. Il voulait que nous venions vous aider, alors il m'a donné ces indications. Vous m'autorisez à les sortir de ma poche ?

— Vous avez un pistolet, je sais que vous en avez un. Au moindre geste suspect, je vous tue !

— Amber, le papier est dans l'autre veste, me rappela Tullah.

Eh merde ! elle avait raison. Je portais encore le blouson piqué au Gardien.

— Mais je peux vous le décrire, enchaîna la jeune Adepte. Larry a dessiné une carte qu'on ne peut voir qu'en rabattant le coin supérieur gauche sur le coin inférieur droit, puis en pliant les côtés pour obtenir *grosso modo* la forme d'une feuille d'érable. Ensuite, il faut la tenir devant une source de lumière et les lignes correspondent.

On entendit une respiration laborieuse dans l'obscurité en haut de l'escalier. Nous avions épuisé presque tous nos arguments dans le bref laps de temps dont nous disposions.

— *Nous devons la laisser reprendre la main*, dis-je par l'entremise de Kaothos. *Et attendre.*

Les prochaines secondes seraient décisives.

En espérant que la décision ne soit pas de me loger une balle dans la tête.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venues plus tôt ?

La lumière se mit à trembler. Même pour quelqu'un de musclé, un gros automatique tenu à bout de bras finit par peser son poids. Cependant, je sentais son doigt relâcher progressivement la détente, même si elle n'en avait pas conscience.

— Nous sommes venues dès que nous avons résolu l'énigme, lui assurai-je.

Elle n'écoutait pas.

— Si vous étiez venues plus tôt, ils ne seraient pas morts, sanglota-t-elle. Sal et Rob, et maintenant Claude. Ils seraient encore en vie.

Une rage soudaine explosa dans mon ventre, me déstabilisant. *Ma Maison.*

Les intimes de Larry avaient des noms désormais, et on me les avait

arrachés. Je dus inspirer profondément pour calmer les battements de mon cœur. Mes mains tremblaient.

— Dites-nous ce qui s'est passé, s'il vous plaît, articulai-je d'une voix étranglée.

— Quand... quand Larry a disparu et que nous n'avons pas réussi à joindre le Diakon, ni aucun des autres, je nous ai emmenés ici tous les quatre pour nous cacher. Je suis censée être la responsable du clan.

Elle pleurait à chaudes larmes à présent. La lampe et le pistolet s'abaissèrent, et je pus discerner sa silhouette derrière eux.

— Mais je n'avais pas pensé à tout. Il n'y a que la pièce de survie, qui ne contenait pas assez de nourriture. Nous n'avions plus d'argent sur nous, et nous préférons attendre de savoir ce qui se passait avant d'utiliser nos cartes bancaires. C'était ma responsabilité et j'ai échoué. Rob et Sal ont pris la voiture pour retourner chez nous, en ville. Ils comptaient en rapporter des provisions et des affaires.

Elle s'effondra sur les marches, secouée de sanglots. Je voulais la réconforter, mais elle agitait toujours son pistolet vers nous sans vraiment s'en rendre compte.

— Ils ne sont jamais revenus. Pourquoi ne les ai-je pas dissuadés de partir ?

Ah ! le recul, quelle chose merveilleuse. Je n'avais pas l'intention de critiquer ses décisions : j'avais surtout besoin qu'elle se ressaisisse.

— Qu'en est-il du quatrième, Claude ?

J'étais quasiment sûre que le pistolet n'était maintenant pointé sur moi que par hasard. Cela dit, quitte à me faire tuer, je préférais que ce soit volontairement, et non par accident ; je choisis donc de rester en bas de l'escalier.

— Claude voulait aller en ville pour parler aux loups. (Un hoquet l'interrompit.) Même s'ils nous foutent les jetons. Il était certain qu'ils nous diraient ce qui s'était passé.

Le mélange d'émotions qui lui étranglait la voix fut teinté d'une pointe de fierté.

— Je lui ai dit de ne pas y aller, que c'était trop dangereux. Que nous ferions mieux d'attendre le retour de Larry. Mais je n'ai même pas réussi à rester éveillée. Et maintenant il n'est plus là.

J'imaginai sans peine son calvaire. Vivre dans cette minuscule pièce

sécurisée les trois quarts du temps, se glisser dehors pour utiliser la maison, puis la nettoyer de fond en comble pour faire croire à leur absence, avant de retourner se cacher. La honte de ne pas être à la hauteur. Le manque de nourriture. Les décisions sous pression. Puis le stress quand les décisions tournent mal. Le doute. L'épuisement. J'étais époustouflée qu'elle ait tenu si longtemps.

— Claude fait partie du clan ? demandai-je.

— Oui.

Menteuse.

— C'est faux, n'est-ce pas, Van ?

— C'est mon frère, murmura-t-elle. Mon petit frère. J'étais censée le protéger.

Soudain, on entendit le bruit d'un camion qui s'arrêtait dehors. J'échangeai un regard avec Tullah.

— Van, ce camion m'inquiète. Vous n'attendez ni les éboueurs ni des livraisons, n'est-ce pas ?

— Non. C'est juste une coïncidence. Jamais Claude ne me trahirait.

— Je n'ai pas dit ça.

Même si c'était le plus probable – que Claude ait été capturé, révélant l'emplacement de la maison sous la torture. La question de savoir pourquoi on lui arracherait ces informations devrait attendre.

— Écoutez, je suis formée pour gérer ce genre de situation, mais vous devez me laisser faire. Restez ici.

Le moteur du camion tournait toujours. Il faisait un sacré boucan, sans doute assez pour masquer le tir de petites armes à feu. Les portières de la cabine claquèrent. Quelqu'un remontait l'allée.

Savannah se laissa glisser au bas des marches. Sans la lumière dans les yeux, je découvris une femme à peine plus âgée que Tullah, mince mais musclée, des tatouages de totems amérindiens le long des bras, des cheveux blond platine coupés à ras et des yeux au bord du désespoir. Elle contemplait le pistolet dans sa main comme si elle avait oublié qu'elle le tenait depuis tout à l'heure.

— Attendez ici. Vous ne risquez plus rien, murmurai-je en lui retirant doucement le Browning .45 des mains.

Puis je montai l'escalier en courant, Tullah sur mes talons.

25

Il y avait deux hommes vêtus d'uniformes de livreurs dans l'allée. Leur camion était garé de sorte à boucher la vue. Le premier type trimballait un porte-bloc et une pochette à glissière, tandis que le second se démenait tout seul avec un gros carton, qu'il déposa devant le garage. M. Porte-bloc en profita pour jeter un rapide coup d'œil à la maison et à la Rodéo. C'étaient des professionnels, dont le métier n'avait rien à voir avec les livraisons.

— Essaie de le retenir un moment à la porte, dis-je à Tullah. Quoi que tu fasses, ne mets aucune partie de ton corps derrière le panneau. Pistolet à la main, sécurité enlevée et doigt sur le pontet, apprentie. S'il passe cette porte, descends-le.

Je la regardai dans les yeux. Personne n'est jamais prêt à tuer. Quelle tête avais-je quand Top m'avait regardée ainsi la première fois ? Je ferais mon possible pour lui épargner cette épreuve mais, si cela s'avérait impossible, j'étais certaine qu'elle serait à la hauteur.

Je me précipitai dans les chambres, vérifiant que personne ne faisait le tour de la maison. Non – ils ne pensaient pas rencontrer de résistance. La sonnette retentit dans mon dos.

Huit secondes, m'informa le chronomètre dans ma tête. M. Porte-bloc avait un pistolet dans sa pochette ; M. Carton trente litres d'essence et un briquet. Et j'étais prête à parier qu'il y avait un troisième type dans le camion.

Six secondes. Je sortis par la fenêtre et atterris sans bruit dans le jardin.

— Qui est là ? demanda Tullah d'une voix forte, quoique tremblante.

— Le service de livraison, m'dame. On a un colis pour... euh... Copeland. (Il maîtrisait le ton routinier à la perfection.) C'est bien vous ?

Quatre secondes.

— J'aimerais voir votre carte.

Oh ! bien jouée, Tullah, pensai-je en me glissant jusqu'au coin, avant de

vérifier mon HK.

— Je ne vois rien, disait-elle. Tenez-la devant le judas.

— *Dis à Tullah : Ne te mets SURTOUT PAS devant la porte !* insistai-je auprès de Kaothos en espérant être à portée.

Deux secondes.

— Vous la voyez maintenant, m'dame ?

— Oui...

Il tira aussitôt dans la porte. Quatre fois. Avec le silencieux, ce ne fut qu'un discret « Poum ! Poum ! Poum ! Poum ! »

Je sortis du coin, accroupie, en pointant mon HK vers lui à deux mains. Il avait lâché son porte-bloc. Son pistolet, moins facile à manier à cause du silencieux, était hors de la pochette. L'homme s'apprêtait à enfoncer la porte lorsqu'il m'aperçut et tourna son arme vers moi. Je lui logeai les trois balles réglementaires.

Sans perdre de temps, je pris M. Carton pour cible. Ce dernier tenta de dégainer l'arme qu'il portait à sa ceinture, dans le dos. Pas le meilleur endroit où accrocher son étui. « Pan ! Pan ! Pan ! »

Deux hommes à terre.

— *TULLAH !*

— *Je n'ai rien.*

Soudain, j'entendis un vrombissement devant la maison, puis le rugissement aigu d'un moteur.

C'est quoi ce bordel ?

Je dévalai les marches, juste à temps pour voir Savannah s'élaner avec la Kawasaki entre le camion et la maison. Elle fonça sur la route, sa roue avant se soulevant tandis qu'elle passait les vitesses à la volée.

À cet instant, le conducteur surgit de derrière le camion, prêt à me tirer dessus. Tullah fit feu en même temps que moi. Pour sa première fois, elle aurait donc droit au cas de figure rassurant où personne ne sait vraiment quelle balle a causé la mort.

Elle le regardait encore, au bout du canon de son Sig, lorsque je la rejoignis et remis la sécurité. Je me plaçai devant elle pour la couper de cette vision macabre.

— Rentre à l'intérieur.

Elle leva de grands yeux vers moi.

— Que... Savannah... Où... ?

— Je crois deviner ce qui s’est passé, avançai-je en lui prenant délicatement le Sig des mains pour le ranger dans son étui. Quand j’ai dit que Claude n’était pas un intime, elle a compris à tort que je me moquais du sort de son petit frère. Ensuite, à ses yeux, nous avons pratiquement accusé Claude de l’avoir trahie en révélant sa cachette.

— Elle est partie le retrouver ?

— Oui, elle est partie récupérer son petit frère.

— Mais où ?

— Dans la gueule du loup. Littéralement. D’après elle, il est allé parler aux loups-garous.

Je la tournai vers la porte ouverte du garage et la poussai tout doucement. Je devais lui trouver une occupation pour l’empêcher de ruminer ce qu’elle venait de faire.

— Bien ! je parie que Savannah a des tonnes de produits nettoyants dans la maison. Va donc nous trouver un bidon d’eau de Javel.

J’attrapai la bâche en plastique sur l’établi, la déchirai en plusieurs sections et entrepris d’y enrouler les cadavres.

Vingt minutes plus tard, les corps étaient emballés, cachés à l’arrière du camion. Nous avons nettoyé les marches et l’allée à l’eau de Javel et au Kärcher. Je dénichai également de l’enduit et de la bande adhésive, que j’utilisai pour effectuer quelques réparations de fortune sur la porte d’entrée.

Rien de tout ça ne tromperait la police plus d’une minute s’ils décidaient d’y regarder de plus près, mais qui allait leur signaler l’incident ? Certainement pas les Gardiens. Cependant, je ne voulais pas qu’un vrai livreur se pointe et découvre des impacts de balles.

Nous laissâmes un mot à Savannah, en lui donnant le numéro d’un portable prépayé, au cas où, puis nous refermâmes derrière nous. Je conduisis ensuite le camion de livraison jusqu’à un relais routier pour l’abandonner sur le parking. Nos assaillants n’avaient pas eu de vrai système radio, juste des portables. Je laissai l’un des téléphones dans la cabine, allumé. Les Gardiens le repéreraient et pourraient venir nettoyer eux-mêmes derrière eux.

Je rangeai le peu de matériel restant dans la pochette, que je balançai à l’arrière de la Rodéo, portables éteints et cartes SIM retirées. Cette équipe de tueurs suivait un protocole strict : les appels et données avaient été effacés. Toutefois, Matt serait peut-être en mesure d’en tirer quelque chose. Mieux

encore, ils avaient utilisé le GPS pour trouver Smoketree Drive, et le trajet était toujours en mémoire.

Je remontai dans la Rodéo.

— Allons nous trouver un motel, dis-je. J'ai besoin d'une douche.

Tullah conduisit sans souffler mot. Elle prenait parfois une inspiration, comme si elle allait dire quelque chose. J'avais une petite idée de ce qui lui trottait dans la tête.

— Non, dis-je. Ça n'ira pas mieux. Et ça ne devrait jamais devenir plus facile. Si ça le devient, c'est là que tu dois t'inquiéter.

Elle acquiesça, puis s'engagea sur la route 66.

26

Une fois douchées, nous ressortîmes pour nous poser dans un *diner*, où nous commandâmes un déjeuner tardif.

— Et maintenant ? s'enquit Tullah quand nos steaks aux épices arrivèrent.

— On va exploiter l'unique piste qu'on a dans cette ville : Savannah.

— Je ne te suis pas.

— Que s'est-il passé en ville ?

— Ben, une bande de Gardiens s'est lancée à nos trousses.

— Qu'en déduis-tu ?

Elle mâcha son chili garni de steak.

— Qu'ils ne nous sont pas tombés dessus par hasard. Quelqu'un les a avertis.

— Et donc ?

— Ils ont mis en place un dispositif pour guetter l'arrivée de personnes comme nous. (Elle y réfléchit encore quelques instants.) Ce genre de dispositif demande du temps et des contacts sur place. La Maison Romero a certainement coopéré. Est-ce que ça ne prouve pas que Romero est passé dans le camp Basilikos et que Diana a été capturée ?

Je grimaçai.

— Ce n'est pas assez concret pour que j'en parle à Naryn.

— Des Gardiens qui se baladent à Albuquerque en traquant des clans, ce n'est « pas assez concret » ? Il vous faut quoi ?

— Il me manque encore quelques éléments. Bian et Naryn pensent que c'est Jaworski, ou Romero lui-même, le responsable.

— Tu n'en es pas certaine ?

— Diana ne pensait pas que Jaworski avait pu passer dans l'autre camp. Et dans tous les cas il est Diakon pour les Romero de Santa Fe. Charles Romero a un autre Diakon ici, à Albuquerque : Jiara Amaral. Savannah a sûrement

une idée de ce qui se passe et si tous les Romero sont impliqués, ou juste une poignée d'entre eux. Elle a peut-être aussi des informations sur Diana. Il y avait forcément une raison pour qu'ils cherchent à la faire taire.

— D'accord, mais comment va-t-on la retrouver ?

— Peut-être s'est-elle rendue à la boîte de nuit de métamorphes dont Domina nous a parlé. Ou peut-être auront-ils une idée de l'endroit où elle est allée.

— Amber, je croyais que tu voulais rester à l'écart des métas.

— C'est le cas. Mais Savannah fait maintenant partie de ma Maison. Je dois leur parler.

— On a affaire à des loups enragés, du genre à tuer d'abord et à poser des questions ensuite. J'ai hâte, on va bien s'amuser. Comment comptes-tu leur parler sans te faire bouffer ?

— Nous avons une amie qui peut nous mettre en contact. Je vais demander à Domina si elle peut les appeler pour leur expliquer la raison de ma visite.

— Ce n'est pas tout à fait la même chose qu'une invitation, n'est-ce pas ?

— Non, admis-je.

— Permission de parler librement, patronne ?

Autrement dit, elle me demandait le droit de me faire une réflexion qui, en temps normal, lui vaudrait une réponse cinglante. Je la dévisageai attentivement. Elle ne jouait pas souvent cette carte avec moi. Elle n'en avait pas besoin.

— Je t'écoute.

— Tu prends des décisions et tu leur inventes des justifications ensuite. Tu veux retrouver Savannah parce que tu as maintenant le sentiment qu'elle appartient à ta Maison. C'est, je ne sais pas quel terme vous employez, l'impératif Athanate.

Je serrai les dents. Difficile de la contredire là-dessus.

— Je peux le faire, Tullah. Je peux y arriver.

Elle soupira, consciente qu'aucune de ses objections ne réussirait à me dissuader.

— Je l'espère, dit-elle.

— Amber, ce n'est pas prudent.

Domina était du même avis que Tullah, sa voix grésillant dans le haut-parleur du téléphone de notre motel.

— Je ne suis pas leur amie, je ne suis qu'une cliente qu'ils protègent contre de l'argent.

— Je sais. Mais ces types ont sans doute les mêmes préoccupations que le reste du monde paranormal. N'en déplaise à leur réputation, ils ne peuvent pas éliminer des gens à tout bout de champ. *A priori*, ils savent donc se contenir. Je ne les menace pas, et mes amis n'ont aucune raison de les intéresser. Pourquoi voudraient-ils les garder ?

— Mais s'ils les retiennent, quelle qu'en soit la raison, pourquoi nous traiteraient-ils différemment ? argua Tullah. Peut-être ont-ils une dent contre les Athanate. Peut-être est-ce à cause d'eux qu'il y a des Gardiens en ville. S'ils les détiennent effectivement, ils prennent le risque d'une confrontation en s'attaquant à un clan de Romero, alors pourquoi la Maison Altau aurait-elle plus de valeur à leurs yeux ?

Elles avaient toutes les deux raison. Je me balançais sur mes talons, cherchant de toutes mes forces un argument qu'elles auraient oublié, mais en vain.

Cependant, je ne pouvais pas plier bagage non plus. J'étais une Athanate, chef d'une Maison dont Savannah faisait désormais partie. L'idée de l'abandonner me donnait l'impression de me casser la jambe en deux et de frotter les extrémités des os l'une contre l'autre. Si je n'étais qu'humaine, peut-être serais-je capable de partir sans demander mon reste – et encore.

— Hélas ! soupira Domina. Je vois que tu n'envisageras pas la question de manière rationnelle. Très bien, je t'y conduirai.

— Non, Domina, donne-moi simplement une adresse, un nom et un numéro. Tu ne peux pas m'accompagner.

— Pourquoi, parce que c'est trop dangereux ? Pourquoi ce raisonnement s'applique-t-il à l'une et pas à l'autre ? D'ailleurs, de nous trois, je suis la plus en sécurité. Je leur fournis un revenu, et c'est un point sur lequel ils restent très rationnels.

Que tu crois.

— Euh... non. La plus en sécurité, c'est mon apprentie. Elle ne viendra pas avec nous. Si les choses tournent mal, elle doit être en mesure de faire quelque chose.

— Comme quoi ?

Dieu merci, Tullah ne me contredisait pas.

— Improviser. (Je lâchai un petit rire.) Je plaisante, on n'est pas dans un

mauvais feuilleton. Tull, si on ne ressort pas et qu'on ne t'appelle pas, tu mets les gaz vers le nord et tu ne t'arrêtes que lorsque tu seras arrivée à Denver.

Il me fallut une heure pour me rendre à mon rendez-vous avec Domina, dans le centre-ville. La repérant devant la station, je me glissai à côté d'elle sans qu'elle s'en aperçoive.

— Tu es sûre de ton coup ?

Elle sursauta.

— Non, je ne suis pas sûre de mon coup, pour reprendre ton expression, mais je suis sûre de ce qui se passera si tu y vas seule. Je les ai appelés. Ils attendent notre visite et nous ne serons pas les bienvenues. Cependant, ils ont accepté de nous écouter. Allons-y.

Les night-clubs étaient éparpillés dans le quartier des deux côtés de Central Avenue, mais Domina m'emmena une rue plus loin, vers le sud. Je me rappelais le nom de la boîte qu'elle avait mentionnée : le *Bot Wobbly*. Tullah et moi avons pris soin de le contourner lorsque nous avons fait notre porte-à-porte ; toutefois, si nous n'avions pas su qu'il était là, nous serions facilement passées devant sans le remarquer.

Enfin, si l'on faisait abstraction de l'odeur de métamorphes. Ça n'avait rien à voir avec la marque de sapins et de montagne de la meute de Denver ; c'était une odeur plus sèche et chargée de poussière. Pas désagréable en soi, mais pas « chez moi » – et pas vraiment accueillante.

À l'intérieur, je forçai Domina à ralentir, le temps de m'accoutumer à la faible luminosité. Il n'y avait personne à l'accueil et l'endroit était silencieux – encore trop tôt pour des clients. Un long couloir sombre descendait vers le sous-sol, où se trouvait le cœur de la boîte. Nous longeâmes une galerie tapée à l'œil d'affiches superposées faisant la promotion d'événements remontant à plusieurs années.

La porte de la discothèque même était gardée par la créature qui avait donné son nom à l'établissement : un robot de science-fiction des

années 1950, suspendu au plafond. Il était fait de vieilles poubelles en métal, de boîtes de conserve abîmées, de morceaux de ferraille et d'un casque de scaphandre. À notre passage, il tintinnabula, comme un carillon à vent.

Au centre, devant nous, le sol s'enfonçait pour créer une piste de danse circulaire d'où émanait une douce lumière. Une structure métallique sculptée garnie de projecteurs pendait au-dessus, pareille à un vaisseau spatial hollywoodien. Un petit escalier incurvé permettait de monter au bar, situé au fond de la salle. À gauche de celui-ci, une succession d'estrades rondes, comme d'immenses marches, faisaient le tour de la discothèque en montant de plus en plus haut, la dernière surplombant le comptoir à cinq mètres du sol. Je distinguais là-haut les silhouettes volumineuses des platines du disc-jockey et des consoles d'éclairage, qui se découpaient dans le contre-jour de puissants projecteurs.

Derrière nous, un air frais s'échappait des grilles de ventilation. Je décidai d'abandonner le bouquet de Mary. Par ce geste, je venais d'annoncer aux métamorphes du bar qu'une louve inconnue venait d'entrer sur leur territoire. Dans leur boîte de nuit.

Ils étaient tout un groupe, assis au comptoir. Si l'un d'eux se laissa glisser de son tabouret, les autres se contentèrent de nous regarder approcher. Domina gardait la tête haute. « *Ne te laisse pas gagner par le doute, ils le sentiront tout de suite* », m'avait-elle conseillé. Et elle avait raison.

Une forme se détacha des consoles sur l'estrade, au-dessus du bar. J'entendis le bruit métallique d'outils tombant dans leur boîte et un juron étouffé. Une voix de femme. Elle nous observa d'en haut, le rétroéclairage déformant son corps de façon singulière. Puis, sans crier gare, elle bondit dans les airs.

Ma main attrapa un pistolet qui n'était pas là. L'inconnue atterrit en souplesse, à mi-chemin entre nous et le bar.

— Bonjour, Rita, la salua Domina, comme si ce spectacle était tout à fait normal.

Peut-être était-ce une habitude pour la dénommée Rita.

— Domina, répondit la femme d'une voix aussi légère que la brise.

Ses cheveux étaient retenus en queue-de-cheval par une lanière en cuir, dégageant un visage ovale dépourvu d'expression, et ses yeux perçants se fixèrent longuement sur Domina avant de se poser d'un coup sur moi.

— Étrangère.

— Amber Farrell, me présentai-je par réflexe. Maison Farrell et meute Deauville.

Ses narines frémirent, puis elle s’avança d’un pas.

— Étrange étrangère.

Difficile de la contredire, et je pouvais en dire autant d’elle. Rita était une métamorphe, et sa marque olfactive la rattachait à la meute d’Albuquerque. Cependant, l’autre partie de sa marque – l’infime signature mentale que les Athanate perçoivent plus facilement – ne ressemblait en rien à celle des loups-garous que j’avais pu rencontrer. Ni à celle des types accoudés au bar. C’était dingue, mais j’étais certaine de ne pas avoir affaire à une louve.

— Suivez-moi, dit-elle avant de tourner les talons pour se diriger vers le fond de la salle d’un pas rapide – ou, plutôt, *furtif*.

Je n’aimais pas l’idée qu’on nous emmène toutes les deux ailleurs. Domina était uniquement là pour me présenter ; j’avais espéré qu’elle repartirait aussitôt. Protester serait-il perçu comme un aveu de faiblesse ? Je n’avais aucun moyen de le savoir, et Domina lui emboîtait déjà le pas de toute façon.

Nous eûmes droit à un grognement subliminal en passant près du bar.

— Ne faites pas attention, nous lança Rita. Ils ne mordent que si on les provoque, n’est-ce pas, les garçons ?

Elle nous mena dans une réserve et alluma le plafonnier avant de se percher d’un bond sur une pile de caisses de bière, à un mètre cinquante du sol. Puis elle croisa les jambes avec grâce en position du demi-lotus et m’invita d’un geste à fermer la porte.

Domina était pâle en dépit de ses efforts pour cacher sa peur. Je fus tentée de me percher moi aussi afin de me mettre à la hauteur de Rita, mais j’étais venue avec une requête, mieux valait faire preuve d’humilité. Je m’adossai donc à une pile de fûts et attendis.

— D’après Domina, tu as perdu quelqu’un, étrangère.

— Quelques-uns, même.

Trois, pour être exacte.

— Pourquoi les cherches-tu ?

Mon Athanate voulait répondre qu’ils m’appartenaient, au moins pour Savannah. J’optai pour une autre formulation :

— Par nécessité et par devoir.

— Mais ils ne sont pas à *toi*, souligna-t-elle avec soin.

S’ils détenaient Savannah et Claude, ils savaient sûrement qu’ils

n'appartenait pas à ma Maison.

Tel un chat, cette femme ne laissait rien lui échapper. Oui... un chat. Un couguar. Une métamorphe couguar peut-être. Classe, vraiment, mais j'avais une mission à remplir et nous n'étions pas là pour faire ami-ami. D'ailleurs, j'avais le sentiment que Rita était plutôt du genre à jouer avec ses proies.

— Officiellement, non.

— Et officieusement ? Explique-toi.

Je jetai un regard à Domina. Les lois Athanate nous interdisaient de parler de ce qui se passait dans notre monde devant des humains. Cependant, elle savait déjà qu'il existait des loups-garous et des vampires ; mettre de vrais noms sur cette mythologie était dangereux, mais je préférais ça plutôt que de risquer un malentendu avec Rita si je tournais autour du pot.

— Pour la partie nécessité : mon Mentor Athanate, Diana Ionache, est venue à Albuquerque afin de rencontrer la Maison Romero. Elle a disparu, et je dois la ramener saine et sauve. Pour la partie devoir : un Athanate de la Maison Romero, Larry Dixon, a été emmené de force à Denver et contraint de participer à une attaque. Je tentais de l'aider à s'échapper en l'adoptant dans ma Maison quand Matlal l'a fait exécuter.

Le regard fixe de Rita demeurait impassible.

— En l'adoptant, j'ai également hérité de son clan. Avant de mourir, il m'a demandé de les retrouver et de les mettre à l'abri si je le pouvais. Je lui en ai fait la promesse. Son clan est en danger ; deux d'entre eux sont morts. J'ai sauvé la troisième, Savannah, d'une attaque, mais elle s'est enfuie pour essayer de retrouver son frère, Claude. (Toujours aucune réaction.) J'ai cru comprendre qu'il était venu vous voir. J'aimerais les récupérer si vous les avez.

— Pour quoi faire, exactement ?

— Pour les mettre en sécurité.

Je détestais me retrouver dans cette position, mais je n'avais pas le choix. Rita avait toutes les cartes en main dans cette conversation.

— Nous les avons, en effet : ces intimes égarés *pas-vraiment-à-toi*, ce clan de *Romero*, confirma-t-elle en prononçant le nom de la Maison comme une insulte. Je ne suis pas sûre qu'ils seraient plus en sécurité avec toi, à moins que la Maison Farrell ne soit plus grande que ce que nous avons entendu. Ou que la meute Deauville – quoi que ça puisse être – ait caché plusieurs de ses membres à Albuquerque, comme tu sembles l'avoir fait. Peut-être avec l'aide

de notre *amie*.

Elle jeta un bref regard à Domina et cligna des yeux, une fois. Autrement, elle n'avait pas bougé d'un poil. Je déglutis.

— La Maison Farrell est encore petite, et aucun métamorphe ne m'accompagne. Nous ne sommes que deux. Nous avons effectivement bénéficié de l'hospitalité de Domina, mais ce qui nous a permis de dissimuler notre présence aujourd'hui est un rouage d'Adeptes. Domina n'y est pour rien.

— Hybride méta-Athanate et amie des Adeptes. Tu es décidément très étrange, étrangère, et nous ne t'avons pas invitée sur notre territoire.

— Je vous prie d'excuser notre intrusion.

Même si j'étais à Albuquerque pour régler des affaires *Athanate*.

Mieux vaut garder les arguments juridiques pour plus tard, pensai-je.

— Demander pardon plutôt que la permission. (Elle sauta de la pile de caisses si brusquement que mon cœur fit un bond.) Ce n'est pas toujours la méthode la plus rapide ni la plus efficace.

Elle se campa à quelques centimètres de Domina, qui parvenait à cacher sa crainte de façon admirable pour une humaine. Mais c'était peine perdue face à Rita. Cette dernière avait trop conscience de l'effet qu'elle produisait.

— Domina, nous avons de bonnes relations de travail depuis le début. Veille à en prendre soin. J'espère que nous nous verrons à Los Angeles.

Puis elle recula et je me détendis. J'ignorais si elle était particulièrement rapide et si j'aurais pu l'empêcher de s'en prendre à Domina le cas échéant. C'était une situation extrêmement difficile à évaluer : si je réagissais trop tard, Domina était blessée ; si j'intervenais trop tôt, je gâchais la belle « relation » que je tissais avec Rita.

À présent, c'était mon tour. Il en fallait beaucoup plus pour m'effaroucher, et je commençais à m'habituer à voir des gens dangereux me toiser de près. Je plantai mon regard dans ses yeux verts tout en m'efforçant de ne pas créer de tension : ne pas bousculer, mais ne pas se laisser bousculer non plus.

— Heureusement pour Domina, tu nous intéresses, étrangère : Athanate, métamorphe et Adepté. Mais ces *Romero* que tu veux récupérer, même si ce ne sont que des intimes, ont leur utilité. Ils ont de la valeur.

Je voulus protester, mais elle enchaîna :

— Nous sommes pris au milieu d'un conflit Athanate qui nous touche tous et que nous n'avons pas choisi. Et les *Romero* ont du sang de métamorphes

sur les mains. Cela se paie. Manifestement, ces intimes égarés sont assez importants pour que quelqu'un veuille les tuer. Pourquoi ? Quels secrets connaissent-ils ?

— Je n'en sais rien.

Les Romero ont du sang de métamorphes sur les mains ?

Elle émit un son guttural, puis me fit une offre :

— Viens voir l'alpha si tu veux récupérer tes égarés. Apporte-lui le rouage Adeptes qui a masqué ta présence. Je te conseille de réfléchir d'ores et déjà à la manière dont tu nous paieras. Prends bien le temps d'y réfléchir. Si ta proposition est suffisamment intéressante, il se pourrait même que nous ayons des informations sur ton Mentor.

« *Il se pourrait* », avait-elle dit. Ce n'était pas une promesse. Le fait que ce soit ma meilleure piste jusque-là en disait long sur les progrès de nos recherches. Si l'alpha pouvait réellement me donner un renseignement fiable sur Diana, je le laisserais volontiers me malmener à sa guise et tendrais même l'autre joue.

— Merci, répondis-je en m'efforçant d'être courtoise. Quand et où ?

— Vingt-deux heures, ce soir. Viens seule à la Calle del Bosque, dans le quartier de Barelás. Si tu n'arrives pas à nous trouver, c'est que tu n'es pas censée être là. (Elle cligna de nouveau des yeux.) Maintenant, allez-vous-en.

Une fois dehors, je téléphonai à Tullah. Elle nous récupéra devant la station et repartit aussitôt pour ramener Domina à sa voiture.

Les mains de cette dernière tremblaient encore. Mon apprentie nous avait pris des cafés en chemin, et Domina dut laisser le couvercle sur le sien pour ne pas le renverser. Je racontai à Tullah comment notre rendez-vous s'était déroulé.

— Rita peut être comme ça parfois, m'expliqua Domina d'une voix relativement calme.

Son regard papillonna entre Tullah et moi. Pour une humaine, elle en savait beaucoup trop sur le monde paranormal, ce qui embêtait autant mon Athanate que ma louve.

— Tu t'en es bien sortie, ajouta-t-elle alors que nous nous arrêtions près de sa voiture. Avec Rita, il faut savoir lui tenir tête. On ne peut pas se comporter comme une proie et espérer gagner leur respect, il faut se conduire en prédateur. Tu dois jongler entre l'intimidation et la négociation.

Lorsque nous descendîmes de la Jeep, elle m'attira à l'écart. Elle ne tremblait plus, mais faisait montre d'une nervosité inhabituelle, jouant avec ses clés de voiture, tripotant sa veste, fuyant mon regard.

— Qu'y a-t-il ?

— À propos de ton rendez-vous, ce soir. Si tu dois le faire, et, *hélas**, tu dois le faire, je crois que je t'ai assez mise en garde.

— Mais ?

— Il reste une chose que tu dois savoir. L'alpha, Zane.

Je ressentis un étrange picotement. L'avertissement de Felix au sujet des meutes néomexicaines résonna dans ma tête : « *Tu ne survivrais pas une journée.* »

— Eh bien quoi ?

— Tu connais un peu les métamorphes ? Le fonctionnement de certaines meutes ? Le comportement de leurs alpha ?

Elle attendit que j'acquiesce. Je n'étais pas une experte, mais Alex m'avait décrit les modes de fonctionnement de différentes meutes.

— Alors tu sais qu'un alpha peut faire valoir certains droits sur les femmes de sa meute. Même hors de la meute, ce qu'il veut, il le prend. Je crois que Zane fait partie de ce type d'alpha.

— Il est violent ? (Je fronçai les sourcils, l'imaginant mal s'en tirer très longtemps avec un tel comportement.) Tu en es sûre ?

— Non, il n'est pas violent. En tout cas pas quand je l'ai vu au night-club. (Elle croisa les mains pour calmer leurs tremblements.) Je ne l'ai croisé que deux fois, et, chaque fois, il avait cette aura autour de lui. Dangereuse. Attirante. Les deux fois, il a repéré une femme qui lui faisait envie et, le soir même, il l'obtenait. Je ne le connais pas assez pour savoir s'il a un genre de femme précis, mais j'ai le sentiment que tu l'intéresseras.

Cet aspect de la domination, Alex m'en avait parlé. À sa connaissance, peu d'alpha l'employaient. En tant qu'Athanate, je pouvais difficilement les en blâmer ; nous utilisons le même type de charme sur les humains. Cela dit, il était toujours bon de savoir que je pourrais peut-être en faire les frais à mon tour.

— C'est gentil de m'avertir.

Elle me regarda, puis détourna les yeux.

— Ce n'est pas *exactement* un avertissement.

— Oh !

Sa remarque me fit frissonner. J'avais compris. Si j'allais au rendez-vous ce soir, un choix s'offrirait à moi. Je pourrais peut-être exploiter son désir afin d'obtenir ce que je voulais – la libération de Savannah et de son frère.

Qu'avait dit Yelena déjà au sujet des choix qu'elle avait dû faire ? « *Je satisfaisais leurs désirs ; ils satisfaisaient mes besoins.* » Ce principe m'avait moins dérangée lorsque je n'étais pas directement concernée.

Sinon, je pouvais aller droit au but. Rita avait laissé entendre qu'il attendait quelque chose de moi, et je ne crois pas qu'elle parlait de mon cul. Je pourrais toujours tenter de négocier.

Mais s'il me faisait des avances et que je le repoussais que se passerait-il ensuite ?

Domina ne pouvait pas m'aider sur ce coup.

— Merci, dis-je, avant de la prendre dans mes bras. Promis, je passerai te voir à Los Angeles si j'en ai l'occasion.

Vu la tournure que prenait ma vie, il y avait très peu de chances.

Après le départ de Domina, Pia nous conduisit près de l'aéroport. Nous choisîmes l'un de ces hôtels qui accueillent les voyageurs à la chaîne et réglâmes notre chambre en espèces. Je me rendis immédiatement dans la salle de gym afin de décompresser et de faire le point sur la précarité de ma situation.

Le bilan n'était absolument pas rassurant.

Premièrement, je désobéissais aux ordres de Naryn et de Felix rien qu'en étant là, et tous deux avaient une autorité légitime sur moi. J'étais plus ou moins poursuivie par les Adeptes et, si je ne rentrais pas très vite à Denver avec Diana et des explications pour l'agent Ingram, je ne tarderais pas à avoir aussi le FBI à mes trousses. J'avais la totale : Athanate, métamorphes, Adeptes et humains.

Étant donné que j'étais là de toute façon, je découvrais des informations que j'aurais dû rapporter sans tarder. Je devais mettre Naryn au courant des agissements des Gardiens et d'Amaral. Je devais informer Felix que la meute d'Albuquerque s'essayait à intégrer des métas couguars. Oh ! et j'étais probablement censée leur signaler à tous les deux le cas de Domina.

Le meilleur argument que j'avais pour expliquer mon silence était que je manquais d'éléments concrets. Les métamorphes avaient peut-être des renseignements à me donner sur Diana ; j'en aurais vraisemblablement la confirmation ce soir. Je ne pouvais pas encore affirmer avec certitude

qu'Amaral était un traître, ou si c'était Charles Romero lui-même qui avait fait appel aux Gardiens. Et je n'étais pas sûre à cent pour cent que Rita était une méta cougar – je n'en avais jamais rencontré jusque-là.

Tout cela ressemblait surtout à des excuses pour justifier ma décision, qui était de suivre mon instinct. Instinct dont, moi-même, je venais à douter dans le cadre paranormal. Quoi que je fasse, je savais que la prochaine étape serait décisive.

Pour l'instant, je n'avais fait que tuer et blesser des Gardiens, qui n'auraient pas dû se trouver là de toute façon, et qui essayaient en plus d'éliminer un clan Athanate légitimement lié à ma Maison. Rien qui pouvait aggraver les problèmes des Panethus, ou rejaillir sur les Altai.

Du moins tant que je ne me faisais pas capturer par des Basilikos. Il était vraiment vital que je garde ce petit détail à l'esprit.

J'abandonnai le tapis de course au profit des haltères.

Côté métamorphes, je m'étais introduite sans autorisation dans le territoire d'une autre meute. Je ne pensais pas que l'invitation de Rita me donnait la permission de rester à Albuquerque – c'était plutôt une invitation à me soumettre à leur jugement.

Ils pourraient choisir de me tuer ; ils en auraient parfaitement le droit, d'après les lois métamorphes. En réponse, Felix pourrait décider de leur déclarer la guerre, mais rien ne l'y obligeait. Et la meute de Denver n'insisterait pas franchement pour qu'il venge la mort de la pauvre conne qui avait ignoré un ordre direct.

D'un point de vue rationnel, il fallait donc à tout prix que j'évite de riposter. Si je tuais un loup au Nouveau-Mexique, Zane aurait alors une raison légitime d'attaquer Felix, et la meute d'Albuquerque l'y contraindrait. Compte tenu de la menace posée par la Confédération, ce genre d'affrontement était la dernière chose que les deux alpha voulaient. Au bout du compte, je pourrais me retrouver responsable de l'annexion du Colorado et du Nouveau-Mexique par la Confédération.

Mon côté métamorphe me disait de ne pas me rendre à ce rendez-vous. Si j'y allais, je savais que mon instinct de méta me pousserait à me battre comme une louve acculée. Saurais-je me maîtriser ?

Cependant, malgré les risques, mon côté Athanate exigeait que j'y aille. Je ne pouvais pas laisser passer une chance de récupérer Savannah et d'obtenir un indice sur Diana.

En réalité, la question ne se posait pas. Je devais y aller seule et je ne pouvais compter sur aucun renfort : si nous brisions le verrou de Tullah, il nous serait impossible d'utiliser le pouvoir de Kaothos sans alerter les communautés d'Adeptes et provoquer une crise de ce côté-là aussi.

À l'époque de l'Ops 4-10, on nous avait appris entre autres comment continuer une mission quand celle-ci était compromise – que ce soit à cause de l'épuisement, de blessures ou parce que l'ennemi nous avait drogués. Un Ben-Haim imaginaire s'approcha dans mon dos pour me souffler ses conseils à l'oreille, comme il le faisait autrefois.

« Il est essentiel de vous lancer dans une mission avec vos objectifs premiers gravés dans le crâne. Si votre mission est compromise, si vous ne pouvez plus compter sur vos propres décisions, vous devez vous fier à celles que vous avez prises jusque-là. »

Mes objectifs : découvrir où était Diana et ce qui lui arrivait ; sauver Savannah et son frère ; repartir vivante. Rien de ce qu'ils pourraient me dire ou me faire ne devait m'empêcher de les atteindre. Rien.

Je prendrais mon HK. Domina m'avait conseillé de ne pas avoir l'air d'une proie. Malheureusement, si les choses tournaient mal, je ne pouvais pas me battre sans risquer bien plus que ma vie. Je pourrais toujours tenter de me rendre ; je ne survivrais peut-être pas mais, au moins, je n'aurais pas une guerre sur la conscience.

Je me martelai ces bonnes résolutions dans le crâne, espérant que mon instinct ne prendrait pas le dessus à un moment critique.

Quand mes bras se mirent à trembler et que je m'attirai les regards inquiets des autres utilisateurs de la salle de gym, je me réfugiai dans les douches pour me calmer. Le vestiaire des femmes était vide. Les mains appuyées sur le rebord d'un lavabo, je me regardai dans la glace.

— Que disait Top déjà ? « Même quand tu crois avoir tout perdu, tu peux toujours compter sur toi-même. »

Tara s'éveilla derrière mes yeux.

— *Et ce n'est pas rien, dit-elle. D'ailleurs, tu te souviens du film Luke la main froide ? « Ce n'est pas parce qu'on n'a rien qu'on n'a pas la main heureuse. »*

Tullah me tint compagnie dans le hall de l'hôtel en attendant l'heure du rendez-vous. Elle tenta une dernière fois de me dissuader.

— Tu sacrifies la raison au profit de l’instinct, me reprocha-t-elle.

Elle avait raison. Mais s’agissait-il de mon instinct entraîné d’humaine, ou de mon instinct Athanate ? Si c’était ce dernier, il représentait certainement la meilleure façon pour moi de savoir ce que ferait un autre Athanate à ma place.

Finalement, je la fis taire en retirant le collier pour le lui donner. Il lui incomberait d’essayer d’en percer le mystère s’il m’arrivait quelque chose. Et ce serait à elle de contacter Naryn, Felix et ma Maison. Elle avait conscience que je venais de tout lui mettre sur les épaules. Le fait qu’elle l’accepte sans broncher en disait long sur notre amitié – et sur son courage.

Je la pris dans mes bras.

— Alors, j’ai l’air de quoi ? demandai-je.

— D’une dure à cuire, répondit-elle en essayant de sourire.

Je portais un tee-shirt blanc, un jean et des santiags. En dessous, eh bien, Jen avait apparemment trouvé très drôle de ne mettre dans ma valise que des sous-vêtements noirs affriolants. Mais bon, personne n’était censé les voir de toute façon, et sa petite plaisanterie était pour moi comme une lumière dans un tunnel obscur.

Par-dessus, j’avais enfilé mon étui d’épaule, mon long manteau râpé et le Stetson. Dans ma tête, des boules d’herbe sèche roulaient autour de nous et j’entendais presque l’air d’une guitare espagnole en fond. Il ne me manquait plus que le holster à la ceinture. Oh ! et un petit cigare noir à mâchonner.

Toutefois, ce n’était pas la guitare que j’entendais, mais le Klaxon insistant du taxi.

Il était temps de troquer mon sourire contre un masque d’impassibilité.

Mon ventre se serra douloureusement.

28

Le taxi me déposa sur la 8^e Rue, à l'entrée de la Calle del Bosque. Il prétextait ne pas pouvoir me conduire jusqu'au bout parce que la route était trop étroite pour faire demi-tour. Il prit soin d'éviter mon regard et repartit dès qu'il eut le prix de la course en main.

Eh ben ! ça promettait.

Je me trouvais dans Barelás, le plus vieux quartier d'Albuquerque, quoi qu'en disent les guides touristiques avec leur quartier historique d'Old Town. Il jouxtait l'autoroute 314, dont la circulation produisait un bruit de fond permanent. Quelque part derrière moi, j'entendais le fracas et le crissement lointains de wagons à bestiaux gagnant lentement les grandes gares de triage.

Je me trouvais face à ce qui était sans doute la rue la plus pauvre et délabrée de la ville. L'éclairage public ne semblait pas être une priorité par ici.

Sur la gauche, des graffitis psychédéliques recouvraient les murs d'un hangar tels des serpents entortillés. Une musique bruyante s'échappait de l'une des maisons, plus loin sur la Calle. Dans une rue voisine, quelqu'un claquait sa porte à répétition. Un chat noir apparut au coin d'un bâtiment, tournant ses yeux brillants vers moi, comme pour me demander ce que je fichais ici. Une légère brise venant du Rio Grande m'apporta une odeur de terre humide. Et de loups. Beaucoup de loups. Leur Appel bouillonnait dans la nuit ; un chant dont je ne saisisais pas bien les paroles.

« Impasse », disait le panneau devant moi.

Sans blague.

Je ne savais pas quelle maison chercher exactement, mais : « *Si tu n'arrives pas à nous trouver, c'est que tu n'es pas censée être là.* » Décidément, ces loups d'Albuquerque valorisaient beaucoup les gens qui avaient des *cojones*. Si tu n'arrives pas à te débrouiller tout seul, ne viens pas.

Je m’avançai lentement, sans cacher le bruit de mes pas. Le chauffeur de taxi n’avait pas menti : la rue était si exigüe qu’on pouvait facilement se retrouver coincé avec une voiture. Les premières maisons que je rencontraï étaient sombres ; pas de réverbères, pas une seule lampe de porche. Je marchais au milieu de la route, attentive au moindre danger. Le vent avait laissé des traînées de sable et de poussière sur le bitume, qui crissait sous mes talons.

Pas une porte ni une fenêtre sans barreaux. Ceux des maisons à l’entrée de la Calle étaient blancs et ouvragés, presque délicats, comme si on avait tendu de la dentelle devant les ouvertures. Les maisons suivantes ne s’embêtaient même plus à déguiser leur fonction de bar et se barricadaient derrière d’épaisses grilles carrées ou des barreaux de prison. Les habitants défendaient leur bout de jardin avec de lourdes clôtures grillagées, protégeant des caravanes délabrées qui semblaient s’enfoncer lentement dans des monceaux de détritrus ; des abris faits de panneaux de médium et de bâches en plastique ; des meubles poussiéreux et abîmés ; des pick-up rouillés.

Il y avait bien *un* endroit où faire demi-tour en voiture, à mi-chemin ; un petit terrain vague sur ma gauche. Cependant, un groupe d’hommes se tenait en plein milieu, à fumer tout en m’observant ; ils n’avaient pas vraiment une tête à se pousser pour une bagnole.

Des métras.

Je perçus quelques bribes de leur conversation, en grande partie inintelligible, mélange d’argot et d’espagnol approximatif.

— Hé ! *marimacha* ! me héla l’un d’eux. Tu t’es trompée d’tiéquar.

Bon, ça, j’avais compris. C’était pas la première fois qu’on me la sortait.

— Elle s’est même trompée d’ville, ricana l’un de ses potes. Elle est perdue, la meuf, putain.

— Elle est *morte*, la meuf.

Même si je gardai un œil sur eux, ils ne faisaient pas mine d’approcher et je les imaginai mal me tuer à coups d’insultes ; je décidai pour le moment de les classer dans la catégorie des menaces minimales. Ils ne valaient pas la peine d’avoir des noms de cibles individuels. La Team Grandes-Gueules ferait l’affaire. Le vrai danger m’attendait certainement plus loin.

À partir de là, les maisons n’étaient plus que d’immondes blocs de béton trapus et carrés. On avait tout de même peint les façades – difficile à dire, mais le rose et le jaune semblaient dominer. Ça remontait à un bout de

temps ; la crasse envahissait les murs en partant du sol, parfois jusqu'aux fenêtres. De petites bouches d'aération et des antennes paraboliques saillaient sur les toits comme autant de protubérances. Dans l'un des jardins, je distinguai une multitude de jouets abandonnés et une cage à oiseaux vide posée contre la clôture.

Derrière moi, la Team Grandes-Gueules s'était déployée sur la route, bloquant toute possibilité de fuite. Côté positif, ils avaient enfin fermé leur clapet. Je devrais m'occuper d'eux quand je ressortirais.

Quand.

J'arrivai au bout de l'impasse, devant un panneau « Stop » et un grillage. Par-delà la clôture, un chemin poussiéreux et de la broussaille. Je sentais l'odeur du Rio Grande dans l'obscurité. Un moyen de m'échapper si mon rendez-vous tournait mal ?

La dernière maison sur la droite était différente, beaucoup plus grande que les autres, même si elle était aussi laide et trapue. De plus, c'était la seule entourée d'un mur. J'aperçus des arbres dans le jardin et des persiennes aux fenêtres. Le seul accès était un immense portail en métal ouvragé. La musique venait de là.

Et l'odeur de loups. Forte, omniprésente.

Elle m'oppressait. Ce n'était pas l'odeur de ma meute. Je n'étais pas la bienvenue.

Je me secouai. Peu importe, il fallait continuer. Le portail n'était pas gardé, adressant le même message que le reste de la Calle : « Entre, si t'es un homme. » J'esquissai un petit sourire.

D'une main hésitante, je tirai le portail vers moi et il s'ouvrit sans résistance. Je m'étais presque attendue à un grincement sinistre digne d'un film d'horreur, mais les gonds étaient bien huilés. Je pénétraï dans le jardin en refermant le vantail derrière moi. Le bruit sec des verrous me fit sursauter.

Le portail était désormais condamné. J'avais décidé d'entrer ; l'alpha déciderait si j'avais le droit de partir.

Le jardin était trop sombre pour des yeux humains. Je distinguais les formes imposantes de SUV, ainsi qu'une vingtaine de motos garées aléatoirement, dont certaines avaient encore le moteur chaud. Les bruits du monde extérieur étaient étouffés. Rien ne bougeait dans le jardin à part moi.

L'une des voitures arborait une prise d'air affreusement familière. Je m'approchai pour l'examiner. Comme si ma soirée n'était pas déjà assez

prometteuse, Lance Evans, le chef des Abrutis qui avaient harcelé Olivia, avait poussé son exil jusqu'à Albuquerque.

Eh merde ! que fait-il ici ?

Felix avait prédit qu'il fuirait vers le sud, mais seulement jusqu'aux meutes frontalières : Gold Hill et Ute Mountain. Les avait-il ignorées pour venir directement ici ? Avait-il des ennuis et, dans ce cas, avais-je l'obligation de l'aider ?

Non, Felix l'a banni. Si Evans a des problèmes, il devra se débrouiller tout seul. Il n'est pas dans mes objectifs.

La porte de la maison étant ouverte, j'entrai directement. L'intérieur avait une configuration assez bizarre. J'étais arrivée dans une pièce qui faisait toute la largeur de la bâtisse et qui ressemblait à s'y méprendre au club-house d'un gang de motards rebelles : mal éclairée ; musique à fond ; canapés usés jusqu'à la moelle ; boîtes de fast-food et canettes de bière entassées par terre ; billard poussé contre le mur du fond ; fusils à portée de main. Une odeur vaseuse d'huile de moteur, de pizza, de drogue et d'agressivité contenue flottait dans l'air.

Et, telle une rivière dans la nuit, sous ces effluves, l'odeur du sang.

Mon comité d'accueil était entièrement composé de métamorphes. Tous des armoires à glace, sans exception. On était censés avoir depuis longtemps dépassé le stade de l'homme des cavernes, mais je me trouvais face à une dizaine de types et de nanas qui avaient manifestement raté le train de l'évolution. Tous me dévisageaient, sans rien dire. Appelons-les la Team Trolls.

Je les croyais tout à fait capables de m'écarteler à mains nues. La plupart semblaient d'ailleurs en avoir envie. Cependant, s'ils avaient eu l'intention de me tuer, un tireur embusqué dans l'ombre dehors aurait amplement fait l'affaire.

La meute d'Albuquerque voulait que j'entre dans son quartier général. Je m'inquiérais du moyen d'en ressortir le moment venu.

Néanmoins, je ne pouvais pas croire que tout ce cirque était juste pour moi. La Team Grandes-Gueules était visiblement chargée de faire le guet, et sans doute de dissuader le quidam d'approcher par sa présence. La Team Trolls servait de garde. Non, ça ne pouvait pas être que pour mes beaux yeux. Dans quoi venais-je de mettre les pieds, bon sang !?

Un homme et une femme entrèrent par une autre porte et se frayèrent un

chemin entre les Trolls pour venir me voir.

La femme faisait ma taille, un mètre quatre-vingts. L'homme nous dépassait d'une tête. Tous deux avaient de longs cheveux noirs, dégagés de leur visage altier par un bandana. Les yeux dissimulés dans l'ombre. Ils auraient pu être frère et sœur. Lui portait des chaussures de travail, un jean épais et un tee-shirt beige avec l'image d'un crâne en feu. Elle était entièrement vêtue de cuir noir : bottes, pantalon taille basse ultramoulant et gilet avec un crâne identique.

J'attendis, immobile. Ils me tournèrent autour pendant un moment.

— Je crois qu'on a une vipère dans la maison, Bode, dit la femme d'une voix étonnamment légère, quoique rauque.

— Une vipère qui a rampé bien loin de chez elle, grommela-t-il.

L'inconnue se campa devant moi comme un boxeur.

— Les vipères baisent les loups à Denver ?

C'est une manière de voir les choses.

Ce soir, néanmoins, le but n'était pas de prouver ma force physique. Tout ce que je voulais, c'était continuer mon chemin pour retrouver Savannah mais, comme Domina l'avait souligné, la manière dont je franchirais ce premier barrage était tout aussi importante. J'affichai un rictus blasé et regardai droit devant moi comme si leur manège m'ennuyait.

— C'est imprudent pour la pute bâtarde de Larimer de s'aventurer à Albuquerque, lâcha Bode derrière moi, assez près pour me le souffler à l'oreille. Encore plus imprudent de s'aventurer ici, dans la Calle.

La femme se pencha vers moi pour me renifler. Peut-être voulait-elle comprendre comment j'avais pu échapper à toute détection en ville, ou peut-être cherchait-elle seulement à mémoriser ma marque. Dans tous les cas, aussi près de moi, elle était plus nerveuse qu'elle ne voulait le faire croire.

Je devais me comporter en prédateur. Rester immobile sans parler me donnait peut-être trop l'air d'une proie à leurs yeux.

Il est temps de montrer les crocs.

Je l'imitai, la reniflant ostensiblement.

— Appétissant, grognai-je à voix basse avant de retrousser les lèvres comme si mes canines allaient sortir.

Un tressaillement. Elle tenta de le dissimuler, mais sans succès. *Aaah ! une caninophobe.*

Bode savait que la réaction de la femme ne m'avait pas échappé, et

n'apprécia pas du tout. Il allait débiter une nouvelle série d'insultes, mais je lui coupai l'herbe sous le pied.

— Bon ! on s'est bien amusés, soupirai-je, mais je suis venue voir l'alpha, pas ses chiens de garde.

Bode écarta doucement la femme pour prendre sa place devant moi.

— Qu'est-ce que tu veux, bâtarde ? maugréa-t-il à quelques centimètres de mon visage.

— Vous retenez deux de mes amis. Je veux les récupérer.

Même si je ne me maîtrisais pas trop mal jusque-là, l'adrénaline se répandait peu à peu dans mes veines. L'équivalent Athanate – l'hormone d'éléthésine – affluait en même temps. Tout devenait net autour de moi, comme hors du temps. Bientôt, mes yeux seraient presque noirs, absorbant la faible lumière. Les crocs ne tarderaient pas à suivre.

Sans surprise, je sentis également un grattement en moi. Ma louve réclamait sa part.

Merde ! Merde ! reprends-toi !

La vie de Savannah et de Claude était peut-être en jeu. J'ignorais ce que l'alpha me voulait, ou ce qu'il pensait obtenir en échange des deux humains.

Il savait sans doute parfaitement que ses laquais me provoquaient. Cependant, son but n'était sûrement pas que je me fasse tuer en m'attaquant à eux – ça n'aurait aucun intérêt. Il fallait donc impérativement que je me domine.

« La véritable force est de savoir retenir son coup. La colère doit s'exprimer, mais ce n'est ni la manière, ni le moment, ni le lieu pour le faire. N'aspire qu'à la sérénité et au contrôle. »

Mon *shi fu*, le père de Tullah, maître Liu. Il n'avait sûrement pas eu ce genre de situation à l'esprit, mais son conseil n'en restait pas moins adapté.

« La véritable force est de savoir retenir son coup. » Répète.

Je frissonnai, expirai lentement. Tandis que mon rythme cardiaque s'apaisait, je projetai discrètement mon *eukori* pour tenter une attaque sur le flanc. Cependant, l'aura de Bode était aussi solide qu'une carapace de tortue. Enfin, je parvins à me détendre complètement.

Le métamorphe recula d'un pas en tendant la main, paume ouverte.

— C'est une sorte de poignée de main secrète, *Bode* ? lâchai-je d'une voix qui trembla à peine.

— Tes armes.

— Quel genre d'alpha se soucie d'un pistolet ? répliqua mon démon avant que je puisse l'en empêcher.

Zut !

— Haz ? lança Bode.

La femme acquiesça d'un air circonspect. Sans doute en avaient-ils déjà discuté avant : on laisse passer la bâtarde avec ses armes si ça lui chante, on verra si elle ose tenter quelque chose.

Haz, si c'était bien son nom, avait réussi à se ressaisir. D'une voix ferme, elle m'ordonna d'avancer en me poussant vers la porte qu'ils avaient empruntée. Bode nous emboîta le pas. Mes sens exacerbés par l'éléthésine, je percevais et flairais déjà la salle où nous allions.

Des humains. Une sensation de peur aussi tranchante qu'une lame de rasoir.

Différentes marques : métamorphes, Athanate.

L'alpha, dont la domination en partie contenue faisait vibrer la pièce comme un cœur palpitant.

Beaucoup de sang.

Et l'odeur de la mort.

29

J'arrivai dans une pièce plus petite, plus lugubre, et complètement dépouillée.

Deux autres Trolls se tenaient au fond, dont l'un avait le torse maculé de sang. À côté de lui se trouvait Rita, l'étrange méta du *Bot Wobbly*, habillée avec soin, bras croisés, l'air impassible. À ma droite, je découvris un groupe de métamorphes, qui incluait Evans. Savannah tremblait dans un coin, derrière eux, protégeant de ses bras un jeune homme que je supposais être Claude. Je m'étais attendue à un garçon d'environ dix-huit ans, mais il avait plutôt la tête d'un ado de seize ans terrifié. Une lueur d'espoir illumina le visage de la jeune femme quand elle me vit.

Ne te réjouis pas trop vite.

Deux hommes gisaient à terre : des loups, mais pas d'Albuquerque. Ils baignaient dans une mare de sang coagulé, l'un vivant, l'autre non.

À gauche, une femme était effondrée contre le mur, les poignets attachés dans le dos, ses vêtements déchirés et imbibés de sang. On l'avait torturée. Sa vie ne tenait plus qu'à un fil.

Oh ! Seigneur, non.

C'était une Athanate. Une Athanate de la Maison Romero.

Enfin, dominant l'espace au milieu de la pièce, l'homme qui ne pouvait être que l'alpha de la meute : Zane. Il se tourna vers moi en me jetant un regard noir. Il avait des yeux vairons, l'un marron, l'autre vert. Brusquement, la retenue dont il faisait preuve jusqu'à cet instant s'évanouit et sa domination balaya la salle comme une tempête de sable dans le désert – cinglante et chargée d'énergie.

J'en eus la chair de poule, mon cœur s'emballa. Je pensais rencontrer une version immense de Bode, mais il n'en était rien. Même s'il restait imposant, il était plus contenu, avec un corps sec et robuste plutôt que gonflé de

muscles. Son visage semblait refléter l'histoire secrète du Nouveau-Mexique : sombre, fier et féroce ; rouge et brun, noir et blanc tout à la fois. Amples et décontractés, son pantalon et sa chemise boutonnée servaient davantage à dissimuler sa force qu'à la souligner. Ses cheveux brun foncé formaient des boucles serrées autour de sa tête.

— La dernière de nos invités importuns.

Son timbre était riche et chaud après le ton rauque de Bode et Haz. C'était la voix d'un acteur de vieux films hollywoodiens, en plus appliquée, comme s'il ne l'avait maîtrisée que tardivement. Elle créait un contraste saisissant avec son regard immobile.

Ne sois pas une proie.

— Je suis venue au Nouveau-Mexique pour m'occuper d'affaires Athanate. Je n'avais pas besoin d'invitation.

La meute s'agita, sa colère se propageant dans toute la pièce. Ma louve voulait réagir, grogner pour les mettre en garde.

Retiens-toi.

— Pour ce qui est de ma présence ici, dans la Calle, j'ai bien reçu une invitation, soulignai-je, avant de poser les yeux sur la femme mutilée et d'ajouter malgré moi : Je ne savais pas que c'était pour assister à une séance de torture.

— Torture ? Vous arrivez trop tard.

Il jeta un coup d'œil à l'Athanate, puis reporta son attention sur moi.

— Cela vous pose-t-il un problème ?

Il haussa les épaules, puis ouvrit les bras pour désigner la femme à sa droite et le groupe avec Evans à sa gauche.

— Êtes-vous avec elle ? ou avec eux ?

Le sang battait à mes tempes. Voulait-il simplement dire : Athanate ou métamorphe ? Non, ça ne pouvait pas être aussi simple. En réalité, il n'y avait pas de bonne réponse possible. Ignorant le grondement menaçant de la meute, je m'avançai vers l'alpha.

— Ni l'un ni l'autre. Je suis une hybride. Je ne rentre pas dans vos cases.

Regardant de nouveau la femme, je déglutis péniblement. Quel était l'enjeu de cette question ?

— Je ne crois pas qu'il subsiste d'affiliation entre ma Maison et celle de Romero.

Mon instinct Athanate approuvait. Je me tournai ensuite vers le groupe de

métas. Reconnaisant Iversen, je tendis un doigt vers lui et lâchai :

— Je ne suis certainement pas avec lui, ni avec la Confédération. (Je pointai Evans.) Encore moins avec lui.

Iversen n’apprécia pas de se voir singularisé de la sorte. Prenant son maigre courage à deux mains, il fit un pas en avant.

— Je sais que ce n’est pas officiellement une invitation, mais je suis un représentant accrédité de la Confédération...

— Votre « accréditation » n’a de valeur que pour les meutes qui reconnaissent la Confédération, rétorqua l’alpha.

Iversen leva les mains en signe d’apaisement et rentra dans le rang – à contrecœur. Lui non plus n’avait pas envie d’être mis dans le même panier qu’Evans et l’autre loup.

— Bode, lança l’alpha en hochant la tête vers l’Athante ligotée.

Tout alla si vite que je fus prise au dépourvu. Bode franchit en trois foulées la distance qui le séparait de la femme. Son visage se déforma, une fourrure grise et des crocs lui poussèrent, puis il tira violemment la tête de la Romero en arrière. Avant même qu’elle comprenne ce qui se passait, il lui avait arraché la gorge. Un jet de sang chaud l’éclaboussa.

Putain de merde !

Savannah hurla. J’esquissai un pas, puis m’arrêtai. La femme était déjà morte.

Un grondement monta de la meute d’Albuquerque, si puissant qu’il vibra dans ma poitrine, révélant sans la moindre ambiguïté qu’ils avaient ardemment souhaité sa mort. L’alpha m’observait, guettant ma réaction.

Je ne pouvais plus rien pour elle. Et je savais en réalité très peu de choses sur ce qui venait de se produire. J’avais d’autres responsabilités, même si ce spectacle me retournait l’estomac.

Ce n’est pas dans mes objectifs.

Je ne devais plus y penser.

Concentre-toi. Des informations sur Diana. Savannah et Claude. Moi.

Il devenait de plus en plus difficile de rester de marbre. L’odeur du sang, chaque nouveau choc... tout cela me faisait perdre mon emprise sur ma louve et mon Athante. Je fermai les yeux pour m’imaginer en train de courir dans une forêt mouchetée de soleil et de respirer l’air frais de la montagne, un tapis d’aiguilles de pins sous mes pieds nus. Tout plutôt que la puanteur étouffante du sang dans cette pièce exigüe.

J'ignorais ce que l'alpha attendait de moi, mais il parut satisfait.

— Nettoyez-moi ça, ordonna-t-il aux Trolls.

Puis il tourna les talons pour se diriger vers une double porte située au fond, juste à côté de Rita. Il désigna le loup inconscient par terre.

— Amenez celui-là. Les autres, suivez-moi, déclara-t-il en incluant tous ses « invités » d'un geste.

Je laissai les métamorphes passer devant et accourus auprès de Savannah en m'arrangeant pour lui bloquer la vue.

— Vous allez bien ? murmurai-je, même si tous les présents m'entendraient.

Elle parvint à hocher la tête, encore sidérée. Ils pleuraient tous les deux. Claude pressa les paumes de ses mains contre ses yeux, tentant de les essuyer, de se redresser. On l'avait brutalisé. Il avait des contusions sur la mâchoire et des coupures au front, mais rien de comparable à la violence infligée aux autres. Savannah semblait indemne, à première vue.

Mon estomac se noua.

— Pardon, articula-t-elle silencieusement.

Elle jeta un coup d'œil aux métamorphes par-dessus mon épaule et versa de nouvelles larmes.

Je secouai la tête. Le moment était mal choisi. Je n'avais pas le temps de lui demander ce qui avait causé les blessures de Claude exactement. Je savais que la patience de l'alpha aurait des limites.

— Allons-y, dis-je.

Je mis le Stetson sur la tête de la jeune femme et les couvris tous les deux avec mon grand manteau. Il ne faisait pas froid, mais ils étaient en état de choc ; un peu de chaleur les réconforterait. Et cette illusion de barrière entre les métamorphes et eux, si frêle soit-elle, aiderait à les rassurer.

En outre, au nez des loups, leur odeur se mêlerait à la mienne. Cela les marquait. Avec un peu de chance, ce détail jouerait en notre faveur.

Nous passâmes ensemble dans la pièce suivante. Celle-ci était sommairement aménagée, avec de gros meubles en bois disposés sur un carrelage poli, une lumière diffusée par des appliques, et des fenêtres agrémentées de rideaux. Elle semblait luxueuse par rapport à la pièce précédente.

Les autres invités avaient déjà pris place autour d'une table, au milieu de la pièce. Avisant un canapé contre le mur, j'y installai Savannah et Claude, puis

me joignis au groupe en contournant le métamorphe inconscient.

L'alpha m'observa tandis que je m'asseyais sur une chaise à dossier droit. Parfait, son attention était focalisée sur moi, et pas sur les deux humains.

Nous étions réunis autour d'une table orientale assez ancienne – lourde, circulaire, avec des pieds sculptés évoquant des trompes d'éléphant, sa surface recouverte de feutrine verte, comme une table de jeu.

L'alpha était pratiquement en face de moi, Iversen à sa droite. Le loup dont je ne connaissais pas la marque se trouvait à ma gauche, et Evans à ma droite. Ce dernier avait encore des bleus et un œil au beurre noir à la suite de notre dernière rencontre. Il m'adressa un regard haineux.

Iversen et lui restaient silencieux : inquiets et en colère. L'exécution de l'Athanate les avait pris de court, et la soudaineté – la brutalité gratuite de la mise à mort – nous avait tous choqués. À en juger par leur réaction, ils avaient dû arriver très peu de temps avant moi et n'avaient pas assisté à la séance de torture.

Le dernier loup, celui à ma gauche, était différent. Il semblait moins traumatisé, et plutôt... (j'inspirai les odeurs ambiantes, laissai ma louve analyser leur message olfactif) plutôt excité. L'exécution de la femme l'avait ravi. La séance de torture ne lui aurait sûrement pas déplu.

Sentant venir un nouveau haut-le-cœur, je me concentrai sur l'alpha. Un coude posé sur l'accoudoir de sa chaise, celui-ci offrait sa main à Haz, qui la caressait. Je crus un instant qu'il s'agissait d'un curieux geste d'affection, puis je remarquai que les doigts de Haz dessinaient des motifs sur sa paume. Apparemment, les loups d'Albuquerque utilisaient une variante de la langue des signes afin de communiquer en présence d'autres personnes.

Pratique, quand on a le coup de main.

Tout en esquissant ses signes, elle ne me quittait pas du regard. J'imaginai sans mal ce qu'elle lui racontait sur moi. Après une minute, Zane hocha la tête.

— Merci, Haseya, murmura-t-il.

Elle alla se poster contre le mur, derrière son alpha, à côté de Bode et Rita. Le visage de cette dernière était toujours aussi impénétrable. Bode et Haz promenaient un regard noir sur notre petit comité. Content de voir que je n'étais pas la seule dans leur collimateur.

L'alpha hocha la tête à l'intention des Trolls, qui prirent congé en refermant la porte derrière eux, puis il fixa de nouveau son attention sur moi.

— Je m'appelle Zane.

— Je sais, l'alpha d'Albuquerque, répliquai-je, de nouveau gagnée par la colère. (Je m'efforçai de conserver une voix posée.) Vous savez qui je suis et pourquoi je suis là.

— En effet, Rita m'a tout expliqué. Vous prétendez notamment que ces deux-là (il désigna Savannah et Claude) appartiennent au clan des Farrell. Je trouve cela intéressant. Le garçon n'est l'intime d'aucun Athanate, et la fille n'a pas votre marque.

Il leva la main pour m'empêcher de répondre.

— Je connais déjà vos arguments.

Il me détailla avec arrogance, attendant sur mon corps un regard concupiscent. Sans le manteau, mon HK était bien visible dans son étui, sous mon bras.

— C'est un Mark 23, si je n'abuse, dit-il en tendant une main au-dessus de la table.

Eh merde !

Pas moyen d'y couper. La bouche sèche, je sortis le HK de son holster, vérifiai la sécurité et le remis à Zane en lui présentant la crosse. Certes, je le voyais mal me tirer dessus mais, d'un autre côté, je n'avais pas pensé qu'il tuerait une Athanate Romero devant moi.

Soutenant mon regard, il éjecta le chargeur, vida la chambre, fit jouer la culasse et appuya sur la détente.

— Bien entretenu, bien utilisé, commenta-t-il à voix basse.

Il retira la clavette de démontage pour séparer la culasse de la carcasse. Il tint les différentes pièces dans la lumière et fit courir ses doigts sur le métal, avant de les frotter les uns contre les autres pour évaluer la quantité d'huile employée. Puis ses mains s'activèrent sur le pistolet telles des araignées et le remontèrent en quelques secondes.

J'étais la seule autorisée à me la péter comme ça ; j'avais gagné ce droit après des années passées à former les recrues de la 4-10 pour qu'elles arrivent à faire aussi bien que moi – dans le noir, dans le dos, la tête à l'envers, et sous l'eau.

Zane vérifia la sécurité, puis posa l'arme près de lui, sur la table. « Vas-y, demande-moi de te la rendre », me défiait son regard.

N'ayant pas l'intention de lui montrer à quel point je voulais la récupérer, je m'appliquai à garder un visage serein. La tension autour de la table baissa

d'un cran. L'aura de violence qui émanait de Zane s'était apaisée pendant qu'il jouait avec mon pistolet.

Puis, subitement, il endossa le rôle d'un hôte ordinaire. Son changement d'attitude était aussi déstabilisant que l'exécution de la Romero.

— Vous connaissez M. Evans et M. Iversen, dit-il en désignant les deux intéressés.

Je confirmai d'un hochement de tête. Si ni l'un ni l'autre ne m'appréciaient, ce n'était apparemment pas le grand amour entre eux non plus, à en juger par les regards qu'ils se lançaient.

— Et je vous présente M. Fuller de Gold Hill, qui est arrivé avec M. Evans.

Evans avait donc rejoint Gold Hill. Mais pourquoi venir ici dans ce cas ?

— Ils se donnent tous le statut d'émissaires, poursuivit Zane d'un ton neutre. Prétendez-vous en être une également, mademoiselle Farrell ?

— Amber, le corrigeai-je par réflexe. Et, non, je ne suis pas une émissaire. Je suis venue à Albuquerque pour régler des affaires Athanate. Ces deux intimes ne vous ont causé aucun tort. Je veux simplement les récupérer et m'en aller.

Ses yeux bicolores flamboyèrent et le loup transparut de nouveau dans leurs prunelles.

— Vous en aller, répéta-t-il. Pourtant le sauvetage de ces humains ne conclurait pas vos affaires au Nouveau-Mexique, n'est-ce pas ?

— C'est exact.

Je parcourus la tablée du regard. Peut-être n'était-ce pas une si bonne idée d'avoir tout de suite avoué à Rita que je cherchais Diana. En tout cas, je n'avais aucunement envie de discuter de problèmes Athanate devant les autres.

Zane pinça les lèvres.

— Vous avez donc finalement d'autres affaires Athanate à régler. Nos mondes se recoupent au Nouveau-Mexique, et vous êtes une métamorphe en plus d'une Athanate. Qu'est-ce qui pourrait intéresser Larimer à Albuquerque, je me le demande ?

Iversen se trémoussa sur sa chaise comme pour prendre la parole, mais Zane l'en dissuada d'un regard appuyé.

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondis-je. Ma venue n'a rien d'officiel.

— Une mission officieuse ? (Sa voix s'adoucit.) Tant du côté Athanate que

métamorphe ?

Était-ce une bonne ou une mauvaise chose ? Si je n'étais pas l'envoyée de Felix, alors mes éventuels faux pas ne rejailliraient pas sur la meute de Denver ? ou y voyait-il la possibilité de me faire ce qu'il voulait sans que Felix soit contraint de réagir ?

Je préférerais ne pas tenter de lui mentir. Felix se pensait capable de flairer le mensonge ; je ne savais encore rien des capacités de Zane. J'opinaï de la tête.

Iversen se passa une main sur la bouche, l'air songeur. Fuller fronça les sourcils en me jetant un regard oblique. À l'évidence, pour lui, « officieuse » signifiait forcément que je n'avais aucune protection. Il me lorgnait aussi d'un air libidineux, mais qui ne dégageait pas la même ardeur que les yeux de Zane ; ceux de Fuller parlaient de viol.

— C'est assez risqué, fit remarquer l'alpha.

Avais-je mal calculé mon coup ? Rita avait laissé entendre qu'il attendait quelque chose de moi. À présent, j'avais plutôt l'impression de me retrouver coincée au milieu d'un beau bordel mêlant la Confédération, une meute dissidente, et une querelle mortelle entre les Romero et les loups d'Albuquerque.

Concentre-toi. Diana, Savannah, Claude, et moi. C'est tout ce qui compte.

— Vous êtes joueuse, poursuivit Zane. Savez-vous jouer au poker, Amber ?

Sa question me prit au dépourvu. Quel but cherchait-il à atteindre avec cette réunion ? En avait-il seulement un ?

Mais le poker ? Lorsque nous étions à la base, dans l'Ops 4-10, l'unité se divisait en deux groupes : ceux qui jouaient au poker et ceux qui ne pouvaient pas, parce qu'ils devaient s'acquitter d'une corvée officielle nécessitant leurs deux mains, leurs deux yeux et les deux hémisphères de leur cerveau.

— Oui, je sais jouer.

Cela dit, je n'avais encore jamais affronté de métamorphes aux cartes. Comment bluffer quand chacun pouvait à tout moment percevoir le rythme cardiaque et le taux d'adrénaline des autres joueurs ?

Haz se procura un paquet de cartes neuf dans un placard, le déballa et le posa dans la main de son alpha. Ce dernier retira les jokers puis se mit à battre les cartes, montrant autant de dextérité qu'avec le pistolet.

— Nous sommes vendredi. Et, vendredi, c'est soirée poker, une tradition de ma meute.

Il cessa un instant de les mélanger pour s'adresser à Haz en langue des signes. Visiblement, ils n'avaient pas besoin de se toucher pour communiquer.

— Avec toutes ces trahisons Athanate et ces invités importuns, je suis temporairement privé de mes partenaires habituels, mais je ne vois pas pourquoi la tradition devrait s'arrêter.

Des « trahisons » ? Avait-il auparavant une forme d'accord avec Romero ?

Rita avait mentionné que les Romero avaient du sang de métamorphes sur les mains.

Fuller et Iversen n'eurent aucune réaction ; apparemment, ils ignoraient autant que moi ce qui se tramait à Albuquerque.

Pendant que je scrutais l'attitude de chacun, Haz avait sorti des verres et une bouteille d'un placard. Lorsqu'elle me servit, je glissai un regard de côté pour examiner l'étiquette. Je ne vis pas le nom de la marque, mais c'était une sorte d'eau-de-vie, avec un logo représentant une tête de bison en feu. Probablement un aperçu de ce qui m'attendait si mon métabolisme Athanate ne domptait pas ce spiritueux. Il exhalait une odeur infecte.

Iversen exprima sa colère :

— Je ne suis pas venu ici pour vous regarder jouer aux cartes. Je...

— Vous n'allez pas regarder, l'interrompt Zane en braquant son regard sur lui. Vous voulez négocier, Iversen ? Vous allez devoir gagner les concessions que vous me demandez. Vous jouez aussi.

— Quoi ? Vous voulez dire que tout accord reposera sur l'issue d'une partie de cartes ? C'est cela qui est en jeu ? demanda-t-il, incrédule. Avec Gold Hill aussi ? Vous êtes complètement...

— Non ! tonna Zane, son loup flamboyant dans ses yeux. Ne vous méprenez pas, ce sont des vies qui sont en jeu.

Il se pencha sur la table. Moi qui pensais avoir déjà subi sa domination de plein fouet, je me trompais : elle déferla brutalement sur nous.

— Les vies que ma meute a perdues aujourd'hui à cause d'une putain de guerre Athanate, avec les Romero qui changent de camp et nous trahissent. Avec la Confédération, bloquée à la frontière du Colorado, qui essaie d'obtenir un accord pour mieux se glisser par-derrière. Avec les meutes frontalières qui s'entre-tuent pour offrir leur association au premier qui l'acceptera.

Il se leva, poings sur la table, et nous regarda l'un après l'autre. Son loup bouillonnait en lui, juste sous la surface, s'échappant par ses yeux, durcissant sa voix.

— Vous ! gronda-t-il en plantant son regard sur Fuller. Vous m'apportez en « cadeau » un loup d'Ute Mountain qui rend l'âme chez moi, et un louveteau égaré des Cimarron du Kansas que vous avez tellement tabassé qu'il ne va sûrement pas tarder à expirer lui aussi. Qu'est-ce qui a bien pu vous faire croire qu'il serait judicieux de m'impliquer dans votre querelle avec les Cimarron ?

» Quant à vous deux, enchaîna-t-il en se tournant vers Evans et moi avec un regard noir. Normalement de la meute de Denver, mais l'un se pointe en affirmant faire partie de Gold Hill, et l'autre se présente comme une Athanate qui ne cherche qu'à récupérer un clan Romero et une amie tombée entre les griffes de dudit clan. Vous me prenez pour un idiot ?

» Qu'est-ce qui est en jeu ? Nos vies à tous, la mienne y compris, si ce bordel monstrueux prend de l'ampleur ! Alors ce soir, ici (il tapa du poing sur la table), là où c'est moi qui fais la loi, nous mettons des vies en jeu pour que chacun d'entre vous comprenne enfin.

Il se rassit lentement, sa domination refluant avec la même élégance.

Ma peau me semblait brusquement trop étroite. Ma louve était si pressée de sortir que mon corps entier en devenait fébrile. Je dus la forcer à se calmer. Ce n'était pas son combat, même si elle ressentait viscéralement ma colère. Il fallait aussi impérativement que je réfute tout lien avec Gold Hill, mais ma bouche refusait de m'obéir.

Ma louve partie, l'Athanate en profita pour venir sur le devant de la scène.

Oh, bon sang !

Malgré leur statut d'alpha, Iversen et Fuller n'étaient que simples lieutenants dans leurs meutes respectives ; ils ne jouaient pas dans la même cour que Zane. Quant à Evans, il n'avait eu aucun rang particulier dans la meute de Denver. Ils étaient tous trois terrifiés par notre hôte. J'étais bien une alpha, mais permettre à ma louve de sortir serait perçu comme un défi.

De son côté, mon Athanate restait simplement là, à savourer leur peur. Il ne s'agissait pas exactement de la *Rahaimon*, le fait de se nourrir des émotions, mais on n'en était pas loin.

Après tout, où était le problème ? Le poker était autant un jeu d'instinct que de réflexion, et raisonner était le point fort des Athanate. À l'inverse de

ma louve, mon Athanate serait un atout formidable dans cette partie.

Et les enjeux étaient immenses. Je ne me faisais aucune illusion : Zane pensait chaque mot de ce qu'il disait. Même si j'avais du mal à distinguer la folie de la ruse chez lui, c'était manifestement un homme dangereux, que quelque chose avait mis dans une rage noire.

Quoi qu'il en soit, la mort planait au-dessus de nos têtes. Au moins l'un d'entre nous connaîtrait le même sort que la Romero. J'avais le fort sentiment que perdre à cette partie de poker aurait des conséquences fatales. Une chose était sûre, aucun d'entre nous ne ressortirait d'ici vivant si nous refusions de jouer.

Curieusement, cette menace de mort imminente me simplifiait beaucoup la tâche. Certes, j'étais très forte au poker, mais je n'avais pas du tout l'intention de la jouer fair-play. J'exploiterais le moindre avantage dont je disposais sur le reste de la table.

Alors, pour la première fois depuis que j'avais mis les pieds dans la Calle, je me détendis. Mon corps était relâché, comme avant un combat. Je transpirais, alerte, concentrée.

Pour commencer, on ne m'accordait pas assez d'attention.

Je retirai mon holster comme s'il me gênait, en prenant soin de m'étirer et de me cambrer au passage. Je n'avais pas vraiment de formes à mettre en valeur, mais je me débrouillerais avec les moyens du bord. Accrochant le harnais au dossier de ma chaise, je me passai la main dans les cheveux d'un air détaché, sans quitter Zane des yeux.

Houla ! qu'est-ce qui me prend ?

— Si nous devons jouer plusieurs tours, Zane, nous ne pouvons pas miser nos vies chaque fois. Et je n'ai pas apporté d'argent.

Je me retins de l'appeler « chéri ». Ç'aurait été beaucoup trop bizarre.

Et superflu : tout le monde avait perçu le changement de ton. Je fis abstraction des regards noirs que me lançaient les trois autres. Même si je cherchais autant à les énerver qu'à empêcher le sang de Zane d'atteindre son cerveau, ce dernier était la clé. Je concentrais donc toute mon attention sur lui.

Il avait le visage fermé. Peut-être comprenait-il mon manège, mais il ne comptait pas me donner d'avantage quelconque en m'offrant une réaction.

— D'après vos dires, vous êtes une sous-Maison d'Altau et une sous-meute de Larimer, résuma-t-il. Vous avez suffisamment de garanties. Je vous

avance votre cave.

— Eh bien, ma visite n’ayant rien d’officiel, je ne suis pas certaine qu’ils honoreront ma dette.

— Dans ce cas, il vous faudra trouver une autre façon de l’éponger, grogna-t-il.

Il fit signe à Haz, qui sortit une mallette d’un placard, avant de l’ouvrir sur la table. La valise était remplie de liasses de coupures de cent dollars soigneusement alignées, sur lesquelles on avait jeté des rouleaux de billets retenus par des élastiques.

— M. Iversen s’est présenté avec dix mille dollars en liquide, annonça Zane en brandissant les rouleaux. Une telle somme reflète, selon moi, l’image d’un homme sérieux.

Haz prit les rouleaux et les déposa à côté de l’intéressé.

— Cet argent me sert à couvrir mes frais de séjour, protesta Iversen. Pas à jouer.

L’alpha lui adressa un sourire glacial.

Haz prit deux liasses dans la mallette et en posa une devant moi, l’autre devant Zane. Je baissai les yeux sur la bande jaune moutarde qui l’entourait : cent billets de cent dollars. Je venais de contracter une dette de dix mille dollars envers la meute d’Albuquerque.

Eh merde !

Iversen avait l’air furieux, mais ne discuta pas davantage. Il retira l’élastique de son rouleau d’un geste nerveux et aplatit les billets.

Lorsque Zane se tourna vers Fuller, ce dernier baissa la tête en bredouillant :

— Euh... nous n’avons pas apporté autant d’argent non plus. Nous sommes simplement venus obtenir la reconnaissance de notre statut.

— Gold Hill n’est pas le genre de meute à avoir un compte en banque bien fourni, fit observer Zane sans indiquer si ce détail jouait contre l’obtention de leur statut, ou s’il hésitait simplement à leur avancer l’argent.

— C’est vrai, reconnut le métamorphe.

Si le commentaire de Zane concernait leur statut, Fuller ne l’avait pas capté. Se trémoussant nerveusement sur son siège, il ajouta :

— Nous avons un pick-up, dehors.

Sa proposition parut estomaquer Evans, mais celui-ci tint sa langue.

— Je n’ai pas besoin d’une nouvelle voiture, répondit l’alpha en secouant

la tête. Mais vous avez un chalet et un terrain dans les hauteurs de Hollenbeck Creek. Je vous avance l'argent contre cette propriété.

— Ce terrain appartient à la meute, je n'ai pas vraiment le pouvoir d'en décider, objecta timidement Fuller en se raclant la gorge et en remuant de plus belle.

— Vous êtes un émissaire, oui ou non ? lui demanda Zane, sa voix presque réduite à un grognement.

J'ignorais quelle réaction Fuller espérait, mais il n'avait pas obtenu le résultat escompté. Pour être honnête, je ne l'avais pas vu venir non plus. La question de Zane en cachait une autre, beaucoup plus dangereuse : si Fuller n'était pas un émissaire, que fichait-il à Albuquerque ?

Résigné, Fuller hocha la tête, et Haz leur donna à chacun une liasse de dix mille dollars.

— Nous jouons au poker fermé, déclara Zane.

Une variante si simple que même des idiots pouvaient y jouer. Et, les idiots avec leur solde en poche, on les accueillait chaudement dans le 4-10 autrefois, parce que ça restait du poker, et qu'on pouvait les dépouiller en moins de deux.

Zane tapota les cartes sur la feutrine.

— Monsieur Evans, votre mise de départ.

Un bref instant, je me demandai ce que ce dernier fichait ici. Fuller n'avait pas besoin d'un chauffeur, et Evans venait à peine d'intégrer sa meute. Tout ce qu'il avait réussi à faire pour le moment, c'était endetter sa nouvelle meute de dix mille dollars supplémentaires.

Evans ouvrit avec cent dollars. Le reste de la table suivit, puis ce fut à Zane de parler. D'un geste impatient, l'alpha posa mille dollars.

Mmmh ! ça me plaît. Même si je ne suis pas vraiment rassurée qu'il en soit ainsi.

Je devais me calmer. Il ne manquerait plus que ma culotte prenne feu par-dessus le marché.

Lorsque les autres se furent remis, nous complétâmes nos mises et Zane distribua les cartes.

— Alors... euh... si j'ai bien compris, l'argent a valeur de jeton, résuma Fuller. Et nous sommes censés mettre nos vies en jeu. Mais vous, vous n'allez pas miser la vôtre. Je veux dire, votre meute ne le permettrait pas. Alors qu'y a-t-il en jeu pour nous ? Juste les accords que nous venons

négocié ?

— Si ça vous paraît négligeable, pourquoi êtes-vous venu ? demanda Zane. Pensiez-vous ne courir aucun risque ?

— Mais si vous perdez ? demandai-je à l'alpha.

— Vous voulez une motivation ? (Il me dévisagea, puis hocha la tête vers le canapé.) Ces deux-là. C'est à vous de parler, monsieur Evans.

Mon cœur cessa de battre pendant une seconde.

Evans misa avec prudence : deux cents dollars.

— Et si je gagne ? grommela Iversen. Quelle valeur ont ces humains pour moi ?

Je relançai Evans de cent.

— Il semblerait que la Maison Romero ait engagé des mercenaires Athanate pour les éliminer. Ces mercenaires ratissent en ce moment la ville à leur recherche. Ils doivent donc avoir de la valeur pour quelqu'un.

Fuller égala ma mise, mais il ne prêtait pas vraiment attention au jeu. Il braqua son regard sur Savannah en se léchant les lèvres.

Putain de pervers !

Iversen s'aligna.

— Ils sont à moi, rétorquai-je d'une voix grave.

— Tout ce qui atterrit dans la Calle m'appartient, me contredit Zane.

Il doubla la mise, relançant les enchères d'un tour. Le message était clair : « Suivez ou couchez-vous. »

Il leva ensuite la main pour signer un nouvel ordre. Haz tira les deux humains du canapé et les fit s'agenouiller à côté de l'alpha. Serrant les dents pour ne laisser échapper aucun son, Savannah passa un bras tremblant autour de Claude et l'attira contre elle comme si elle espérait le protéger de son propre corps.

Je sentis la sueur perler sur mon front. Mon champ de vision se brouilla et rétrécit.

Ils sont à moi !

Diana. Savannah. Claude. Moi. Je dois tout faire pour sortir d'ici. Pas de réactions inconsidérées.

— Ils sont à moi, répétai-je, grognant presque.

— J'ai perdu des loups à cause de leur Maison Athanate, argua Zane. Notre guérisseuse, nos jeunes, le cousin de Bode. Pourquoi ne devrais-je pas les lui offrir ? En quoi vos prétentions sont-elles plus légitimes ?

Tout le monde suivit la nouvelle mise. Je jouais sans réfléchir, entièrement concentrée sur l'alpha.

— Vous tenez tant que ça à les récupérer ? dit-il en attardant son regard sur moi. Qu'avez-vous à offrir ?

Voyant que je ne répondais pas, Fuller ricana :

— Elle allume mais sans passer à la casserole derrière, comme une pétasse coincée obligée de bosser dans une boîte de striptease.

Roulant des épaules, il adopta un ton sous-entendant : « Entre mecs, on se comprend. »

— Pas comme les vôtres, ajouta-t-il en déshabillant Haz et Rita du regard.

Zane ne cilla pas, ne releva pas sa remarque, mais ses yeux prirent une teinte dorée.

Était-il en colère contre moi, ou contre Fuller ? Je n'eus pas le temps d'y réfléchir.

— Qu'avez-vous à offrir ? me demanda-t-il encore une fois.

Ma louve se réveilla de nouveau et un grognement monta dans ma poitrine. Ma respiration se fit laborieuse. Vite. Apaiser la louve. Retrouver mon assurance.

Je bus une lampée d'eau-de-vie – aussi dégueulasse que son odeur et sa couleur le suggéraient. Sans regret, je tournai la tête et la recrachai le plus loin possible avant de dire, haletante :

— La vache ! avec un col aussi étroit, je serais curieuse de savoir comment vous arrivez à faire pisser le bison dans la bouteille.

Bode se tenait prêt à intervenir. Un silence absolu régnait dans la pièce. J'observais Zane attentivement, mais il était aussi impénétrable qu'un mur.

Je percevais cependant la réaction de Haz, qui s'était mordu la lèvre inférieure pour ne pas s'esclaffer. Si elle riait maintenant à mes blagues, j'allais devoir l'adopter, et tant pis pour Zane et Bode ! Je laissai mon regard s'attarder sur son cou. Mes mâchoires vibrèrent de plaisir.

Elle apprendra à aimer ça.

Je me sentis aussitôt honteuse d'avoir eu cette pensée.

Zane leva un doigt autoritaire, brisant ce moment de flottement. Haz se tourna de nouveau vers le placard et en sortit cette fois un méga bocal à cornichons avec un couvercle en aluminium. Le genre de pot que les péquenots utilisent pour conserver leur gnôle de contrebande dans un cabanon délabré en se disant que la police n'y foutra jamais les pieds.

Voilà pourquoi elle se retenait de rire, rien à voir avec mon humour décapant. J'avais encore raté une occasion de me taire. D'un geste désinvolte, Haz jeta ma pisse de bison par terre et me versa une rasade de gnôle, les mains agitées d'un infime tremblement.

J'en bus une petite gorgée. Il était costaud, il arrachait même carrément, mais il se révéla étonnamment moelleux et – quel mot employait Jen déjà pour décrire une boisson bien faite ? – *assuré*. Écorce d'orange et feu de camp au bois de pin.

— Merci, soufflai-je d'une voix rauque. Ça fera parfaitement l'affaire.

Haz ignora ma remarque et alla servir Zane. Les autres durent se contenter de leur pisse de bison.

Evans semblait avoir avalé du verre pilé. Je lui envoyai un baiser.

Mince ! je venais de remporter le premier tour.

— *Non*, dit Tara. *C'est ce qu'un vrai joueur veut toujours te faire croire.*

30

Nous avons déjà joué plusieurs mains. Un grand calme régnait dans la pièce. Malgré les enjeux, la partie avait trouvé son rythme autour des styles de jeu de chacun.

Iversen s'appuyait sur les pourcentages : il connaissait les probabilités de distribution et gérait son jeu en fonction de ce facteur. Cependant il n'avait aucune intuition, aucune présence à table. Il ne perdrait pas grand-chose, mais il ne gagnerait pas non plus.

Evans se reposait sur une ruse instinctive. Malheureusement pour lui, il avait un tic révélateur et ne prenait aucun risque.

Fuller, à l'inverse, se mettait inutilement en danger. Il avait fait un commentaire idiot, parlant d'inviter Rita à jouer en espérant qu'elle y laisse sa chemise – littéralement. La métamorphe le détaillait à présent avec l'œil d'un croque-mort en train de mesurer son futur client.

Toutefois, ils étaient tous les trois insignifiants.

L'alpha en face de moi faisait planer sur la table une aura de mort. Lui et moi ne cessions de nous tourner autour, guettant la moindre faille. Nous avions remporté de petites victoires – aucune significative.

Chaque fois que je sentais ses yeux sur moi, je me passais la langue sur les lèvres ou penchais la tête de côté en soutenant son regard. Il ripostait toujours, reluquant ma poitrine pour tenter de me perturber.

Notre double jeu excédait Iversen et Evans. Fuller ne savait où donner de la tête entre Savannah et moi. Parfait, j'arrivais à tous les distraire. Cela me laissait le temps de réfléchir.

Qu'espérait obtenir Zane exactement ? Comme il avait tenu à me le faire remarquer, nous étions tous à sa merci dans cette maison.

S'il n'envisageait pas d'accord avec la Confédération, peut-être voulait-il obtenir des informations d'Iversen. Pouvais-je utiliser cela à mon avantage ?

Nouvelle main. J'avais une paire de dix.

— Dites-moi, Iversen, lançai-je tandis qu'il ramassait ses cartes. Puisque la Confédération prétend fonctionner par consensus et au bénéfice de tous, pourquoi avez-vous utilisé la meute de Medicine Bow pour assujettir celle de Cheyenne ?

Cette information me venait des dossiers d'Alex. J'espérais ne pas me tromper.

— C'est un mensonge ! s'indigna-t-il.

— Ah oui ? Curieux. Personne ne leur connaît de querelles avant que Medicine Bow vous rejoigne.

Evans mis cinq cents dollars et je suivis. Fuller fit de même, visiblement à contrecœur. Iversen, quant à lui, regarda de nouveau ses cartes en fronçant les sourcils.

— C'était juste après que l'alpha des Rock Springs avait défié Medicine Bow, persistai-je. Pas l'ancien alpha ; le nouveau que vous aviez placé à leur tête.

Evans pianota sur la table. C'était son tic : il la jouerait agressive ce tour-ci.

— Pourquoi ne pas simplement l'admettre ? poursuivis-je. L'unique ambition de la Confédération est d'étendre le territoire de ses fondateurs en arnaquant ou en écrasant les autres meutes.

— Taisez-vous ! grogna Iversen.

Il appartenait lui-même à Wind River. Les deux autres meutes fondatrices étaient Bozeman et Bighorn.

— Et le Colorado vous pose un énorme problème parce que, si vous ne parvenez plus à vous agrandir, les meutes que vous avez trompées ou vaincues commenceront à vous détruire de l'intérieur.

— La ferme !

Il se coucha pour ce tour, le front couvert d'une fine pellicule de sueur. Ses réactions le trahissaient et il en avait conscience.

La Confédération des montagnes centrales était dans l'impasse. Elle avait poussé le plus loin possible vers le nord, le long des Rocheuses ; arrivée à Fort Saint John, au Canada, elle n'avait plus trouvé de meutes assez grandes pour poursuivre son extension. Vers le sud, Felix avait stoppé sa progression à la frontière du Colorado. Si le Nouveau-Mexique refusait de négocier, elle n'aurait alors d'autre choix que de s'étendre vers l'est et vers l'ouest, en

s'éloignant des Rocheuses. Les meutes dans ces régions-là étaient plus petites, plus dispersées. L'ensemble deviendrait très difficile à contrôler, pour ne pas dire presque impossible.

La Confédération se trouvait à un moment charnière de son existence, et Iversen le savait. Il était vital pour eux de s'emparer du Colorado. Venais-je de fournir un levier de négociation à Zane ?

Ce dernier ne prêtait aucune attention à Iversen. C'était moi qu'il regardait. Changeant de position sur ma chaise, je fis lentement courir ma langue sur ma lèvre supérieure.

Evans échangea deux cartes. J'en demandai trois et me retrouvai avec un brelan de dix – pas mal. Fuller changea la totalité de sa main, décision stupide étant donné la taille du pot par rapport à ses réserves. Zane ne prit qu'une seule carte.

— Et pourquoi la meute de Denver refuse-t-elle de rejoindre la Confédération ? s'enquit l'alpha.

— Larimer n'est pas du genre à négocier, répondit Fuller.

Impossible de me rappeler si les dossiers d'Alex mentionnaient que Fuller avait tenté d'approcher Felix, mais il était clair que jamais l'alpha n'aurait passé d'accord avec Gold Hill.

— C'est faux, le contredis-je. J'appartiens à la meute Deauville. Nous sommes une sous-meute de celle de Larimer.

— Rien n'a encore été décidé, souligna Evans.

— Soit, alors que dites-vous de ça : la meute de Denver a un accord avec les Altai. Un accord avec une portée nationale, au cas où vous l'ignorerez.

Les enchères commencèrent et je sus immédiatement que j'écraserai Evans ce tour-ci. Fuller se coucha. Zane et moi nous retrouvâmes donc face à face, à nous dévisager au-dessus du plus gros pot de la soirée jusque-là.

— Vous dites n'importe quoi, répliqua Iversen. Cet accord ne vaut rien. Les Altai sont déjà débordés.

— Je vous l'accorde, ils sont très occupés en ce moment, concédai-je. Mais cela ne durera pas éternellement et la Confédération se retrouvera alors seule contre toute l'Amérique du Nord. (Je me penchai sur la table et lui souris.) Tu n'as pas l'habitude de parier aussi gros, petit. Tu es sûr d'être à la bonne table ?

Je relançai les enchères. Zane s'aligna. Le rythme cardiaque d'Evans s'accéléra.

— Pour quelle raison Albuquerque refuse de rejoindre la Confédération ? demandai-je à Zane en espérant le bousculer un peu.

— Notre proposition s'adresse aussi bien à Albuquerque qu'à Santa Fe, répondit Iversen, coupant la parole à l'alpha. Peut-être aurais-je mieux fait de m'adresser directement au sommet de la hiérarchie.

Oh punaise ! Albuquerque était une sous-meute de Santa Fe ? Il y avait un alpha au Nouveau-Mexique d'un rang supérieur à Zane ? Quelqu'un d'encore plus taré que lui ?

Comment pouvions-nous l'ignorer en habitant juste à côté, à Denver ? Était-ce un problème propre à Felix ?

On frappa à la porte. Haz alla ouvrir et quelqu'un lui tendit un mot. Elle le lut, le rendit, puis retourna se placer derrière Zane. Son attention détournée, ce dernier se coucha et leva la main pour permettre à Haz de tracer un message dans sa paume.

Nous n'avions fixé aucune règle pour les enchères. Zane étant hors course, Evans ne misa que cent dollars. Une vraie poule mouillée, mais il avait déjà perdu de toute façon. Je suivis pour voir et chacun montra sa main.

Mon brellan de dix battit son brellan de huit. Je prenais maintenant la tête de la course, mais la partie ne faisait que commencer.

— Directement au sommet ? Ça ne vous ressemble pas d'aller directement où que ce soit, Iversen, le provoquai-je en gardant un ton doucereux. C'est même à cause de cette tendance que vous vous êtes retrouvé à magouiller avec une bande de renégats Matlal pour tenter de justifier votre implantation à Denver. Vous comptez tenter le même coup avec Gold Hill ici ?

Iversen blêmit.

— J'en ai assez entendu, dit-il avant de se lever brusquement.

Chacun de nous bondit sur ses pieds d'instinct. Bode se précipita vers la table.

— Asseyez-vous ! tonna Zane.

Iversen et les autres se tassèrent sur leur chaise, interloqués. J'avais moi-même les jambes sciées, mais ma louve préférait mourir que de laisser un loup autre qu'Alex ou Felix me faire plier avec sa domination.

L'envie me démangeait de la laisser sortir. Seule la vue de Savannah recroquevillée par terre, à côté de Zane, me retint. Je laissai échapper un grognement, sans bouger. J'attendrais que ça passe. J'en étais capable. J'y arriverais.

Et si la situation dégénérait dans les secondes suivantes mon HK était juste de l'autre côté de la table. J'aurais plus de chances de l'attraper en restant debout.

Ignorant les autres, Zane plongea son regard dans le mien. Puis il reprit la parole, calmement :

— Asseyez-vous.

Son autorité envahit de nouveau la pièce, plus mesurée cette fois, comme une marée montante. Prenant mon courage à deux mains, je soutins son regard.

Méfiant, Haz voulut prendre mon pistolet, mais Zane l'arrêta d'un geste.

Puis je m'assis. Lentement.

Tous les cœurs battaient la chamade, le mien y compris. Nous étions à deux doigts de céder à la réaction primitive de lutter ou fuir. Sauf Rita, qui n'avait pas bougé d'un poil. Elle restait adossée au mur, à nous observer.

Le silence s'étira, jusqu'à ce que Zane le brise en déclarant :

— Vous pouvez partir, monsieur Iversen.

— Comment cela ? Nous avons passé tout notre temps sur cette partie, nous n'avons même pas discuté.

Zane se leva et se pencha sur la table.

— Nous avons suffisamment discuté. (Il récupéra l'argent d'Iversen pour le déposer au centre de la table.) Vous n'aurez pas besoin de couvrir de « frais de séjour », parce que vous allez prendre un avion pour Bozeman ce soir. Un membre de l'équipe de Bode vous accompagnera à l'aéroport.

— Vous ne pouvez pas ignorer la Confédération. Je suis le représentant accrédité...

— Cela n'a de valeur que pour les meutes qui se sont soumises à votre autorité. Le Nouveau-Mexique n'est pas intéressé par l'accord que vous proposez. Ni Albuquerque, ni Santa Fe, ni aucune meute de cet État. (Son ton monta, devenant plus sec à chaque mot qu'il articulait.) Vous et la Confédération ne mettez plus jamais les pieds ici.

Sa domination et sa colère semblaient s'alimenter mutuellement. Même si Zane n'était pas mon alpha, j'avais la sensation de devoir me faire toute petite.

Iversen se leva lentement, encore pâle, ses mains tremblant sous l'effet de l'adrénaline. Il était assez futé – et diplomate – pour effacer toute expression de son visage. Quoi qu'en dise Zane, la Confédération envisagerait peut-être

de tenter sa chance une seconde fois, l'émissaire devait donc s'arranger pour battre en retraite sans se le mettre à dos.

On l'autorisait à partir, et il en était sans doute secrètement soulagé.

— Une dernière chose, monsieur Iversen.

L'intéressé se retourna.

— Au sujet des équipes que vous avez infiltrées dans notre État. (Iversen voulut nier, mais Zane ne lui en donna pas l'occasion.) Celle qui se trouve à la périphérie de la ville, ici, et celle qui s'est planquée à Los Alamos, prête à disparaître dans Carson Park ou à vous rejoindre à Santa Fe. Ne vous donnez pas la peine de les attendre à l'aéroport.

Iversen renonça à tout faux-semblant.

— Vous comptez les renvoyer autrement ?

— Non, nous allons les enterrer. Vous avez le droit de rentrer chez vous, Iversen, parce que j'ai besoin d'une personne pour transmettre mon message.

31

Fuller distribua la main suivante.

Je regardai à peine mes cartes, l'esprit en ébullition. Si Zane poursuivait les compagnons d'Iversen, chercherait-il à s'en prendre à mon escorte aussi ? Rita savait que je n'étais pas venue seule. L'avait-elle dit à Zane ? Ses hommes étaient-ils en train de traquer Tullah en ce moment même ? Que feraient-ils s'ils la trouvaient ?

Le visage de Rita restait de marbre. Une véritable statue.

Que pouvais-je offrir à Zane pour l'empêcher de faire du mal à Tullah ? Ne risquais-je pas d'attirer son attention sur elle en abordant le sujet ?

Ne dis rien. Ne perds pas de vue tes objectifs : Diana, Savannah, Claude, moi. C'est pour ça que je suis ici.

Tullah serait plus en sécurité si j'évitais de parler d'elle. Au moins, je n'avais pas précisé à Rita que c'était une Adepte. Ils présument peut-être que Tullah était une Athanate et chercheraient les traces d'une marque. Je devais rester concentrée.

— Vous l'avez bien remis à sa place ! disait Fuller à Zane.

Sale petit lèche-bottes.

L'alpha n'offrit aucune réponse. Avec le tapis d'Iversen dans le pot, et une grosse mise de départ, il donna le ton à la suite des enchères.

— Vous prétendez donc appartenir à Gold Hill ? demanda-t-il à Evans. Vous n'avez plus aucun lien avec Denver ?

Le métamorphe hocha la tête avec prudence en suivant la mise.

— Depuis quand ?

— Depuis qu'il s'est fait bannir pour avoir convaincu son pote de défier Felix, répondis-je.

Evans me lança un regard noir, mais s'abstint de tout commentaire.

J'égalai la somme. Fuller s'aligna et Zane relança.

— Ce doit être très récent, si c'est à ce moment-là que vous avez reçu ces ecchymoses, fit remarquer Zane.

J'éclatai de rire.

— Oh oui ! très récent, mais c'est à moi qu'il doit ces bleus. (Je me penchai sur la table.) Tu veux leur raconter ce qui s'est passé, Abruti ?

— Ferme ta gueule ! hurla Evans en se levant à moitié de sa chaise, avant qu'un grognement de Bode le force à se rasseoir aussitôt.

— Récemment arrivé à Gold Hill, donc, poursuivit Zane en échangeant deux cartes.

J'eus comme un déclic. Alors que Fuller demandait trois cartes, je compris soudain pourquoi il avait amené Evans. C'était la vieille blague du tigre auquel on essaie d'échapper : l'important n'était pas de courir plus vite que le tigre, juste plus vite que le type à côté de soi.

Fuller n'aurait pas pu deviner ce qui arriverait aux équipes d'Iversen, mais une sorte d'intelligence animale lui avait fait prendre conscience qu'il serait plus en sécurité s'il avait un autre membre de la meute avec lui – une personne à jeter en pâture au loup.

J'ignorais quelles salades il avait racontées à Evans, mais ce dernier n'y avait vu que du feu et ne percuterait pas davantage maintenant. Même s'il avait accepté de se rasseoir, il était rouge de colère ; il n'aurait pas les idées claires avant un bout de temps. Et, lorsqu'il comprendrait enfin, il serait probablement trop tard.

Mais c'était son problème, pas le mien. Je jetai un coup d'œil à mes cartes. J'avais une main pourrie, et les enjeux étaient considérables.

Ce n'est pas la main qui compte, mais la façon de la jouer, me souffla Top

Nous n'étions pas seulement face au plus gros pot de la soirée, nous venions d'atteindre le pot décisif, celui qu'on obtient quand la partie prend vraiment forme. Le moment critique où les perdants savent qu'ils vont perdre, s'ils ont deux sous de jugeote, et où les gagnants pensent pouvoir tout emporter.

Retire-toi, me conseillait l'Athanate.

Non, écrase-les ! Tu peux le faire ! m'encourageait la louve.

Je m'étirai lascivement, me passai de nouveau les mains dans les cheveux.

Je songeai à Diana entre les mains des Romero. À Savannah, s'aventurant dans le night-club des loups pour trouver son frère. À Tullah, Olivia, Alex et Jen. Ils m'attendaient tous.

Le cœur battant, je suivis l'enchère.

— Combien de cartes ? me demanda Fuller, les mains crispées sur le paquet.

— Aucune.

Fuller et Evans tiquèrent. Ma réponse les amenait à se poser un tas de questions. Parfait, c'était le but.

Zane ne cilla même pas. Il n'était pas ce genre de joueur ; il devint parfaitement immobile.

Fuller compléta sa mise. Avec son tapis réduit à peau de chagrin, il avait forcément conscience qu'il n'y avait plus de retour en arrière possible pour lui.

Zane attaqua le dernier tour d'enchères et, là encore, il misa gros. Si son visage affichait un calme olympien, son pouls racontait une tout autre histoire. Lui aussi avait senti que nous venions d'arriver dans la dernière ligne droite. Il flairait le sang dans l'eau.

Quel genre de main a-t-il ?

— Vous dites qu'il n'existe aucun accord entre Larimer et Gold Hill ? demanda Zane à Evans.

Ce dernier confirma, les yeux rivés sur le dos de ses cartes, comme s'il espérait les changer en quinte flush royale par sa seule volonté.

— Et la meute Deauville partage son territoire ?

— C'est exact, répondis-je, prenant Evans de vitesse. Aligne-toi ou passe, Abruti.

Evans se coucha en m'adressant un regard haineux.

C'était à moi de parler. J'avais vraiment une main de merde.

Ils avaient tous entendu mon cœur s'emballer en début de tour. Je le laissai s'accélérer de nouveau en pensant au pari risqué que je m'apprêtais à faire, puis je me concentrai sur Rita. Je me projetai mentalement vers elle, de l'autre côté de la salle, calquant mon rythme cardiaque sur le sien. Calme, sereine.

Elle fronça les sourcils, percevant quelque chose.

— Tapis, annonçai-je avant de tout pousser au centre.

C'est de la folie !

— Je n'ai pas de quoi suivre, maugréa Fuller d'une voix rauque.

Je l'ignorai complètement. Ce n'était pas lui que je voulais appâter.

Zane prit une gorgée de gnôle, se cala contre le dossier de sa chaise et me

regarda droit dans les yeux. Son tapis ne suffisait pas à égaler ma mise.

— Je veux bien vous avancer la somme, Zane. Un grand caïd comme vous, je parie que vous avez suffisamment de garanties. Au pire, vous pourriez trouver un autre moyen d'éponger votre dette. (Je trempai un doigt dans mon verre et le léchai.) Ou vous pourriez me rendre mon clan et répondre à quelques questions. Me donner un petit coup de main.

Bon sang ! je suis encore plus siphonnée que lui.

Bode et Haz étaient de nouveau à ses côtés, produisant ensemble un grognement subliminal que je sentis vibrer dans ma poitrine.

Je laissai couler. Quelques jours auparavant, je m'étais fait grogner après par la meute de Denver au complet ; ces deux-là faisaient pâle figure en comparaison.

À la place, je laissai le feu qui brûlait au creux de mon ventre s'échapper et embraser mon visage. *Allez, Zane, regarde-moi. Désire-moi.*

La première lueur d'hésitation apparut dans ses yeux vairons.

Le silence se prolongea de longues secondes. Oubliant un instant leur haine à mon égard, Fuller et Evans attendirent avec les autres. Tous retenaient leur souffle.

Je suçai le reste d'alcool sur mon doigt et souris.

Zane se coucha.

Fin de la partie.

Fuller voulut prendre mes cartes. Je plaquai ma main sur la sienne en sortant les griffes.

— Il faut payer pour voir, et vous n’avez *rien* qui m’intéresse, grognai-je. Il commença à se lever. Ma louve surgit.

Stop !

Je sentais mon visage s’étirer, prendre la forme d’un cauchemar bestial, un hurlement montant dans ma gorge.

Non ! Diana, Savannah, Claude, moi. Arrête !

Je repris le contrôle, avec l’impression qu’un train express venait de passer à pleine vitesse juste derrière moi, me laissant tremblante et abasourdie dans son sillage.

Je hais cette pièce. Je hais ces gens. Je les hais. Je veux les mordre. Les écharper.

Montagnes. Vent. Courir.

Ma louve s’apaisa.

Du calme.

Fuller s’agitait sur sa chaise, le dos de sa main en sang.

Zane ramassa les cartes. Pendant un moment, le seul bruit fut celui du paquet qu’il mélangeait d’une main experte. Enfin, il le tapota contre la table, puis le posa.

Le regard qu’il adressa aux deux loups de Gold Hill n’avait rien d’amical. Evans s’en aperçut immédiatement tandis que Fuller prenait tout juste conscience de l’étendue de leur erreur.

— Je n’ai aucunement l’intention de reconnaître Gold Hill et Ute Mountain, décréta Zane d’un ton sec. Vos territoires sont trop petits, trop proches. Votre façon de diriger vos meutes est arriérée et constitue un danger pour nous tous.

Fuller voulut se défendre, mais Zane étrécit les yeux, le réduisant au silence.

— Je parle au nom de tous les métamorphes du Nouveau-Mexique, poursuivit-il. Il n’y a qu’un seul territoire près de la frontière, pour une seule meute bien gérée. Je vous laisse une chance, une seule, de retourner le leur dire.

« *Tous les métamorphes du Nouveau-Mexique.* »

Mince ! ils avaient déjà une sorte de Confédération ici ? Rien de ce qu’on m’avait dit ne l’avait suggéré. Aux yeux des autres meutes, le Nouveau-Mexique était juste un territoire dangereux à éviter.

Raison pour laquelle ils ont pu s’organiser sans que personne ne s’en aperçoive.

— Si vous vous avisez de négocier un accord avec la Confédération, nous le considérerons comme une déclaration de guerre, conclut Zane. Suis-je assez clair ?

— Monsieur, bredouilla Fuller, avant de rougir.

— Devons-nous partir ? demanda Evans.

Fuller se trémoussa sur sa chaise, le front en sueur. Son camarade et lui venaient de perdre au jeu un chalet qui ne leur appartenait probablement pas, et qui ne leur avait rien rapporté de surcroît. Cependant, il tenait davantage à sortir vivant de cette maison qu’à le récupérer.

— Vous avez compris et mémorisé tout ce que j’ai dit au sujet de Gold Hill et Ute Mountain, monsieur Evans ? l’interrogea Zane.

— Oui, répondit-il, avant d’ajouter précipitamment : monsieur.

— Dans ce cas, je vous conseille de prendre votre voiture, de retourner directement à la frontière et de leur transmettre mon message.

Evans se leva lentement, attendant que Zane congédie aussi Fuller.

L’alpha n’en fit rien, se contentant d’esquisser un geste à l’intention de Bode et Haz. Le premier raccompagna Evans dehors. La seconde s’apprêtait à emmener Savannah et Claude.

Avant même de m’en rendre compte, je lui bloquais le passage.

Ils sont à moi. Tu ne me les prendras pas.

Haz se figea. Savannah et son frère se libérèrent de son étreinte, mais ils n’avaient nulle part où aller.

— Ils serviront à garantir votre bonne conduite, m’informa la voix lointaine de Zane. Il ne leur sera fait aucun mal, sauf si vous nous y obligez.

Plusieurs Trolls se rassemblaient derrière moi. Je ne pouvais pas tous les combattre.

Diana. Savannah. Claude. Moi. C'est tout ce qui compte.

— Veille à ce qu'il ne leur arrive rien, sifflai-je à Haz.

Je leur effleurai le bras lorsqu'on les fit passer devant moi, comme pour leur assurer que je les ferais sortir. Puis je regagnai ma chaise, le cœur lourd.

Fuller et moi étions désormais seuls avec Rita et Zane. Je ne comptais pas le Cimarron inconscient, par terre.

— Et maintenant ? s'enquit Fuller d'une voix tendue, levant des mains tremblantes en signe d'interrogation, avant de me glisser un coup d'œil en biais.

La pression permanente de la domination de Zane me faisait l'effet d'une feuille de papier de verre sur la peau. Cependant, toute son attention était fixée sur Fuller, il ne m'accordait pas un seul regard.

— Ça suffit, dit-il. Vous vous êtes permis certaines remarques déplacées tout à l'heure. Cherchiez-vous à insulter ces femmes en particulier, ou avez-vous un problème plus global avec la gent féminine ?

Il esquissa un petit geste de la main et Rita s'écarta brusquement du mur dont elle n'avait pas décollé depuis le début. La pièce entière paraissait différente maintenant qu'elle y évoluait, comme si on avait changé de place un élément décoratif majeur. J'avais la forte impression qu'elle émettait quelque chose. Les métas couguars avaient-ils un équivalent de l'Appel ?

Fuller leva les mains derechef, cette fois en signe d'apaisement.

— Je ne voulais pas vous offenser ni offenser les vôtres.

Le visage luisant de sueur, il fouillait frénétiquement la salle du regard, sans doute à la recherche d'une autre issue.

— Je ne me sens pas offensé, répondit Zane.

Menteur.

Il n'avait sûrement pas pris ombrage des commentaires dont j'avais été gratifiée. Mais les remarques à l'endroit des femmes de sa meute ? Fuller avait très mal calculé son coup et il s'en rendait compte à présent.

Zane fit un nouveau geste.

Rita se campa en face de Fuller, de l'autre côté de la table. Même si ce dernier ne semblait pas l'avoir remarqué, les yeux de la méta avaient pris une apparence féline, ses pupilles réduites à de minces fentes au milieu d'iris vert clair. Son regard ne quitta pas un seul instant le visage de Fuller.

Lentement, elle déboutonna sa veste en cuir beige parfaitement ajustée, la retira, puis la jeta par terre. Elle ouvrit ensuite la fermeture Éclair de ses bottes et s'en débarrassa d'un coup de talon.

— Hé ! fit Fuller.

Il laissa échapper un rire nerveux et recula dans sa chaise tout en s'essuyant les mains sur son jean.

Rita dégrafa un à un les boutons de son chemisier. La musique qui nous parvenait de l'autre pièce était devenue plus intimiste et la jeune femme accorda ses mouvements au rythme de la chanson, sans se déhancher ni danser, mais avec des gestes mesurés et gracieux. En d'autres circonstances, Fuller aurait pu trouver cela érotique. Sans doute aussi avec une autre femme, qui n'aurait pas eu ce regard intense et sans âme. Il n'était pas assez stupide pour croire qu'elle cherchait à l'émoustiller. Il savait que ce spectacle ne présageait rien de bon, et qu'il en était l'unique cible.

Le chemisier rejoignit la veste par terre. Rita ne portait pas de soutien-gorge – et pratiquait le bronzage topless apparemment.

Les métamorphes se dénudent si souvent qu'ils finissent par ne plus éprouver de honte à dévoiler leur corps. Ce qui ne voulait pas dire qu'ils n'avaient pas conscience de leur nudité. Alex était conscient de son corps quand il était nu devant moi – détaché mais très conscient. Rita s'en moquait. Pour elle, ça ne faisait aucune différence.

Le grincement de sa braguette résonna dans la pièce. Elle fit glisser son pantalon de velours sur ses hanches fines et le laissa tomber sur ses pieds. Elle n'avait pas vraiment la silhouette souple qu'on associait à la stripteaseuse idéale ; elle avait le corps ferme et musclé d'une athlète et les mouvements d'une danseuse classique. Cependant, son corps n'était pas calibré pour le sport ou le ballet ; c'était un instrument de mort.

Elle retira sa culotte de dentelle et se retrouva entièrement nue. Correction : elle ne portait *aucun* sous-vêtement quand elle se faisait bronzer.

Ses narines frémirent. Elle prit appui sur la table, son regard clouant Fuller à son siège. Elle se pencha encore, ses doigts se courbèrent en griffes, elle leva un genou... puis, soudain, sa silhouette se déforma, comme si la lumière se courbait autour d'elle, et le cougar posa ses pattes arrière sur la table. Ses yeux n'avaient pas bougé de sa cible, pas même pour cligner.

— Putain de merde ! s'écria Fuller.

Sous sa forme humaine, Rita faisait près d'un mètre soixante-dix, et

soixante kilos. En cougar, elle atteignait deux mètres de long et un mètre dix au garrot. Elle était magnifique, mais j'étais heureuse de ne pas être sa proie.

Le félin esquissa un pas nonchalant, roula des épaules et des hanches, posa délicatement la patte. Sous la fourrure fauve, les muscles jouaient de la même manière que ceux de Rita.

Encore un pas.

— Attendez une minute ! Qu'est-ce que vous fichez ? demanda Fuller, paniqué.

Zane leva la main et le cougar s'arrêta. Ou, plutôt, il se figea complètement.

— J'avais besoin que l'un de vous retourne à Gold Hill pour dire aux autres que je ne suis pas intéressé, expliqua l'alpha. J'ai choisi M. Evans. Il est en route à présent. Vous avez pénétré sur mon territoire sans autorisation.

— Mais je suis un émissaire !

— Un émissaire de rien du tout. Je ne reconnais pas à Gold Hill le statut de meute. Vous êtes une souillure sur la surface de la terre, un fléau pour cette contrée. Nous vous éradiquerons, nous vous délogerons des collines jusqu'à ce que la terre vous oublie et que la pluie emporte les dernières traces nauséabondes de votre passage.

— J'ai amené ces hommes en guise de sauf-conduit... le type de Ute Mountain et..., bredouilla Fuller en désignant le métamorphe qui gisait par terre.

— Ce qui me rappelle uniquement à quel point vous êtes tordu, assena Zane. Mais je vous laisse le choix.

Fuller leva vers lui des yeux pleins d'espoir. Toutefois, je n'entendais rien dans la voix de l'alpha qui justifiait cet optimisme.

— Vous pouvez bénéficier d'une mort rapide : Mlle Farrell vous logera une balle dans la tête en un tournemain. (Il ramassa mon HK pour me le donner.) Ou vous pouvez choisir d'affronter Rita : si vous gagnez, je vous laisse partir.

Je déglutis. *Eh merde !*

Je n'appréciais pas du tout qu'il m'utilise pour faire son sale boulot. Certes, Fuller n'était rien pour moi. J'avais vu la manière dont il lorgnait Savannah. C'était un malade et, si j'avais bien compris la situation de Gold Hill, presque un dissident, mais de là à le flinguer alors qu'il était désarmé ?

À l'évidence, Zane n'avait pas fini de jouer à ses petits jeux.

De mon côté, je devais toujours sortir de là pour emmener Claude et Savannah. Leur vie contre celle de Fuller ? J'ôtai la sécurité du HK et posai le canon sur la table.

Fuller se leva d'un bond, furieux, apeuré.

Il était baraqué ; pas autant que Bode, mais plus que Rita. Son loup serait du même gabarit. Il plissa les yeux, calculant ses chances.

Je les avais déjà calculées pour lui dès que j'avais vu Rita se transformer. Le cougar qui se tenait immobile au milieu de la table était une machine à tuer – froide et redoutable. Fuller n'avait aucune chance.

Il se déshabilla rapidement, avec des gestes maladroits, puis se métamorphosa. Son loup était plus lourd et robuste que le cougar, ses mâchoires plus puissantes. S'il parvenait à la mordre à la gorge...

Il poussa un grognement, et Zane baissa le bras d'un coup.

Rita bondit vers lui en un éclair. Fuller recula pour gagner de l'espace, et perdit le combat dès cet instant. S'il était allé à sa rencontre, il aurait pu tirer parti de son poids pour la contrer. Mais il avait raté sa chance. Elle le percuta de plein fouet, le renversant sur le dos, et referma les mâchoires sur sa jugulaire tout en lui labourant le ventre de ses griffes acérées.

Il se débattit, la griffa furieusement, suffoquant dans son propre sang. Puis il reprit forme humaine, le corps agité de soubresauts, les membres trépidants.

D'un violent coup de tête, Rita enfonça ses crocs plus profondément. La fourrure dans sa gueule étouffa son cri de victoire. Elle le secoua une fois, brutalement, et je sus qu'il était mort.

Appuyant les pattes sur lui, elle recula en lui arrachant la gorge d'un coup, avant de la recracher par terre. Le sang giclait faiblement des artères. Le corps tressauta une dernière fois, puis tout devint immobile.

Zane se plaça à côté du félin et posa une main sur sa tête. Elle réagit tel un chat, fermant les yeux, cherchant la caresse. Puis elle frémit et reprit forme humaine.

Repliant les jambes, elle se laissa aller contre Zane en contemplant le cadavre de Fuller.

Je me sentais déconnectée des événements, comme si je venais de débarquer dans une salle de cinéma en plein film et que je n'arrivais pas à suivre l'intrigue. Je pouvais sans mal me sortir Fuller de la tête ; je n'avais pas eu à le tuer et je ne comptais pas verser une larme pour lui. Curieusement, je m'inquiétais pour Rita. Il semblait y avoir quelque chose de brisé en elle.

En surface, Fuller avait réussi à lui égratigner le visage. Du sang coulait sur sa joue. Posant mon pistolet sur la table, je ramassai la chemise de Fuller et pris la bouteille de pisse de bison pour imbiber le tissu d'alcool.

— Je vais te nettoyer, dis-je en m'agenouillant devant elle.

— Merci, murmura-t-elle.

Elle m'observa en silence. L'étincelle meurtrière avait disparu de son regard, mais ses yeux oscillaient encore de façon troublante entre l'humain et le cougar. J'essuyai le sang sur son visage. Celui de Fuller avait giclé sur son cou et ses épaules, mais l'eau-de-vie le fit partir facilement.

— Veux-tu que je te soigne ça ? proposai-je en indiquant la plaie, qui saignait encore.

Elle ne tarderait pas à avoir de nouveau le visage strié de sang. Elle consulta Zane du regard, puis acquiesça.

— Oui, merci.

Je l'attirai vers moi, sentant le goût acide des aniatropiques sur ma langue.

J'espère bien que ça va m'attirer les bonnes grâces de la meute.

Je fermai les yeux et léchai la blessure. Je craignais d'exciter ma louve ou mon Athanate avec son sang, ou de faire malgré moi une grimace de dégoût mais, étonnamment, la sensation ne me parut pas du tout insolite.

Cependant, de petites pulsations me parcoururent la mâchoire. Je terminai ma tâche le plus vite possible.

— Merci, répéta-t-elle.

Sa blessure ne saignait plus. Zane lui apporta ses vêtements et je l'aidai à s'éloigner de la mare de sang. Encore un peu hébétée, elle me laissa l'habiller. J'avais le sentiment que, si j'arrêtais, elle resterait prostrée là, jusqu'à ce que sa torpeur se dissipe.

Je remontai doucement son pantalon sur ses hanches. La fermeture Éclair me résista. Je dus glisser la main à l'intérieur, contre son ventre, pour la décoincer. Elle laissa échapper un son guttural.

Eh zut !

Il faisait trop chaud et mes mâchoires se relâchèrent de nouveau. J'avais libéré des phéromones sexuelles Athanate toute la soirée. À présent, je me demandais quel goût pouvait avoir le sang de couguar.

Arrête ! Ne va pas tout compromettre en mordant l'un des lieutenants de Zane.

Je lui fis enfiler son chemisier, qu'elle m'aida à reboutonner. Son visage perdait peu à peu son étrange inexpressivité et ses yeux devinrent enfin humains.

Aussi près d'elle, je fus soudain frappée par un détail à peine visible. Son cou présentait des marques de morsure Athanate. Incapable de m'en empêcher, je me penchai pour les renifler. Contrairement à Haz, Rita ne s'en effaroucha pas.

La morsure n'était pas récente. *A priori*, Rita ne faisait partie d'aucun clan, mais, dans l'infime trace qui subsistait sur sa peau, je crus déceler la marque des Romero.

De quoi Zane avait-il qualifié la situation au Nouveau-Mexique déjà ? De bordel monstrueux ? Ça résumait bien les choses. Les métamorphes du coin s'étaient organisés pour former une sorte de mégameute. Ce groupe avait conclu un accord avec la Maison Romero, lequel prévoyait peut-être que l'un des lieutenants de Zane offre son corps et son sang à un Athanate. Puis il y avait eu une trahison, des morts dans les deux camps, d'où découlait une méfiance assez compréhensible envers les autres Athanate.

Le point qui me restait à éclaircir étant : où était ma place dans cette histoire ?

Deux Trolls entrèrent. Sans un bruit, ils emballèrent le corps de Fuller dans une bâche en plastique, visiblement rompus à l'exercice, puis l'emportèrent.

Occupé à ramasser les billets éparpillés, Zane interrompit un instant sa tâche pour adresser un message à Rita en langue des signes.

— J’espère te revoir un jour, me chuchota-t-elle avant de partir.

Après avoir séparé les billets en deux piles nettes, l’une propre, l’autre ensanglantée, Zane fronça les sourcils en effleurant les traces de griffes que Rita avait laissées sur la feutrine de la table.

— Alors, *Amber*, dit-il en mettant l’accent sur mon prénom, qu’il employait pour la première fois. Vous me demandez la vie de deux intimes, des informations sur les Athanate et le droit de quitter mon territoire librement. Quoi d’autre ? La tête de quelques Romero ?

Je frissonnai. Il l’entendait peut-être au sens propre.

— Uniquement ce pour quoi je suis venue.

— Vous ne vous intéressez pas à ce qui a pu se passer au Nouveau-Mexique de manière plus générale ?

Diana. Savannah. Claude. Moi. Prends ton dû et va-t’en.

— Si, bien sûr, mais je crains de ne plus avoir le temps.

— Et vous avez peut-être raison.

Je frissonnai de nouveau. Je voulais dire que Diana n’avait plus beaucoup de temps ; je ne savais pas trop ce qu’il insinuait de son côté.

Mais bon, le HK était de retour dans son étui, accroché au dossier de la chaise. À portée de main.

Zane m’invita à me rasseoir et nous nous retrouvâmes une nouvelle fois face à face, de part et d’autre de la table abîmée.

— Quel genre de personnes êtes-vous à Denver ? (Il pencha la tête de côté, promenant de nouveau ses yeux fous sur mon corps.) Si les informations Athanate que vous désirez nous viennent de la Romero de l’autre pièce, cela heurte-t-il votre sensibilité ?

Je pris une profonde inspiration.

Concentre-toi. Ignore tout le reste. Ne le provoque pas.

— Je ne peux pas me permettre de m’émouvoir. Cependant, nous ne sommes pas comme les Basilikos. Nous sommes des Panethus...

— Le Diakon des Romero tenait le même discours, m’interrompit Zane. D’ailleurs, à entendre Charles Romero, sa Maison incarne l’âme véritable des Panethus, et Altau n’est qu’un connard assoiffé de pouvoir qui nous a tous mis en danger avec son projet d’Émergence. Projet qui affecte profondément les métamorphes et sur lequel nous n’avons pourtant jamais été consultés. Même si, je vous l’accorde, nous savons déjà depuis longtemps que les Athanate ne sont pas partageurs.

— Je comprends, vraiment. Mais j'ai la conviction que les choses sont en train d'évoluer. Et Skylur n'est pas un connard assoiffé...

— Ah oui ? S'approprier l'ensemble de l'Amérique du Nord comme secteur ne révèle pas un certain appétit pour le pouvoir ? (Il se pencha vers moi avec un air furibond.) Dans quoi nous embarque-t-il, sans même s'embarrasser d'un vote ?

— Taisez-vous et écoutez-moi ! lâchai-je. S'il y avait un corps qui représentait les métamorphes, Skylur se serait probablement adressé à cette entité. En attendant, la question n'est pas de décider si nous nous révélons aux humains ou non, mais de contrôler les conséquences de cette découverte inévitable...

La porte s'ouvrit avec fracas et Haz entra avec un tas de vêtements qu'elle jeta sur la table. Elle m'adressa un regard noir, puis repartit aussitôt en claquant la porte.

— Si vous souhaitez aborder ce sujet en détail, repris-je d'un ton plus posé, vous devez vous adresser à Skylur ou à son Diakon. Je peux vous mettre en contact.

Il grogna et se cala contre le dossier de sa chaise. Je perçus un infime changement dans son expression.

— Votre collègue, Diana Ionache, est venue à Albuquerque pour y rencontrer Charles Romero et son Diakon, Jiaro Amaral. Elle était très sûre d'elle, très imprudente. Elle est maintenant prisonnière.

J'éprouvai un mélange de soulagement et d'inquiétude. Soulagée parce que Zane avait manifestement pris une décision plutôt positive à mon égard ; inquiète parce que Diana était en danger.

D'ailleurs, comment avait-on réussi à la faire prisonnière ? Diana était l'une des Athanate les plus puissantes, et la plus respectée.

— Comme vous l'aurez déjà compris, la Maison Romero a rompu toute forme d'association avec les Altau. Pas pour rejoindre les Basilikos, mais pour former un groupe de purs et véritables Panethus. (Il esquissa un rictus.) Malheureusement, les problèmes n'ont pas tardé à apparaître.

— Quel genre de problèmes ?

— Charles Romero croit sincèrement à ces conneries de sauver l'esprit des Panethus. Amaral s'en cogne, quoi qu'il en dise. Il a conclu de nombreux accords dans le dos de Romero : avec la Diakon des Matlal, Vega Martine, avec les Adeptes de Taos, avec les Gardiens, et peut-être d'autres encore, qui

sait ?

Je sentis une colère froide m'envahir. C'était donc Amaral qui avait trahi Larry, le livrant à Vega Martine pour que celle-ci le manipule, précipitant une suite d'événements qui avait entraîné sa mort. Et c'était certainement lui qui avait chargé les Gardiens de traquer et d'éliminer les intimes de Larry, au cas où ces derniers en sauraient trop.

Amaral était un homme mort.

— Lorsque nous avons voulu prévenir Romero, Amaral nous a tendu un piège afin de détourner notre attention, poursuivit Zane. Le cousin de Bode et notre guérisseuse veillaient sur de nouveaux loups. Ils ont été attirés dans une ferme par la Romero que nous avons tuée. Ils ont tous été massacrés.

Il serra les poings sans s'en rendre compte.

— Vous savez ce qu'Amaral a tenté de faire croire à tout le monde ? Que Rita était devenue incontrôlable, qu'elle était responsable des récentes disparitions au sein de la Maison Romero. Comme celle de votre ami, Larry Dixon.

La colère de l'alpha transformait sa domination en véritable tempête, dont la violence se déchaîna sur moi. J'inclinai la tête. Sa fureur n'était pas dirigée contre moi.

Derrière moi, la porte s'ouvrit un instant, puis se referma. Haz, qui voulait s'assurer que tout allait bien. Même la meute de Zane s'inquiétait de l'état mental de son alpha.

Ce dernier se frotta le visage d'une main.

— Charles Romero se doutait de quelque chose. Il a quitté la ville, il y a quelques jours, avec certains des derniers Athanate d'Albuquerque, et votre collègue, Diana. Amaral rôde encore par ici avec ses partisans, et les Gardiens. Nous essayons de localiser leur repaire.

— Savez-vous où est parti Romero ?

— Santa Fe serait trop dangereux pour eux, déclara-t-il sans la moindre hésitation.

À l'évidence, il regrettait amèrement qu'ils n'aient pas tenté de s'y cacher. Il haussa les épaules.

— Le Diakon de Santa Fe, fidèle à Romero, a une propriété quelque part sur l'autoroute 14. Ils se pensent sans doute à l'abri, mais Amaral a des espions dans leurs rangs. Votre amie se retrouvera prise entre deux feux.

— Merci.

Je devais conclure cette discussion rapidement et tirer Diana de ce mauvais pas, où qu'elle soit.

— Vous savez, ajoutai-je, Savannah et son frère n'ont rien à voir là-dedans. Toutes ces histoires de valeur ou de vengeance, c'est des foutaises.

— Je veux tout de même quelque chose en échange de leur liberté.

— Quoi donc ? demandai-je en m'attendant au pire.

— Une association.

Mon estomac se contracta. Non, impossible. Naryn avait déjà envie de m'étriper pour avoir enchaîné les Altau à la meute de Denver.

— Je ne suis pas habilitée à prendre cette décision. Vous devrez vous adresser à Altau directement.

— Non, pas avec les Altau. Du moins, pas pour l'instant.

Ce n'était pas beaucoup mieux. Felix étant déjà sous pression avec l'affaire de mon statut dans la meute, je ne pouvais absolument pas promettre un accord entre les loups de Denver et les dingos du Nouveau-Mexique. Même si je les soupçonnais à présent de ne pas être aussi dingues qu'ils voulaient le faire croire.

— Je ne peux pas parler pour la meute de Denver...

Je m'interrompis en le voyant lever les yeux au ciel.

— Une association entre Albuquerque et la meute Deauville.

— Je...

— Vous êtes bien une meute, n'est-ce pas ? C'est ce que vous affirmiez il y a moins d'une heure, à cette table.

— Oui.

— Et vous êtes une alpha du couple dominant ?

Je hochai la tête. Cependant, j'ignorais s'il me fallait la permission d'Alex – ou celle de Felix. Nous partagions un même territoire à Denver : quelles conséquences aurait l'association de ce point de vue ? Et si la meute de Denver décidait finalement de ne pas partager son territoire ?

— Vous venez de me suggérer de m'entretenir avec Altau au sujet de l'Émergence, souligna Zane, me tirant de mes pensées. Comment suis-je censé m'y prendre ? Soit je m'invite sur le territoire de Denver, soit vous faites venir Altau ici en vous invitant sur mon territoire. Si nous ne convenons pas d'un arrangement au préalable, votre offre est sans valeur.

Pas dingue pour un sou. Si on faisait abstraction des yeux et de la voix ; des menaces proférées la bouche écumante ; des sautes d'humeur dignes d'un

maniacodépressif sous stéroïdes anabolisants.

Il nous avait tous rassemblés autour de cette table. Il avait découvert qu'Iversen était au courant du regroupement des meutes du Nouveau-Mexique. Il avait vu comment ce même métamorphe réagissait à la menace d'Altau et à l'idée de s'associer à Gold Hill. Il avait tué un lieutenant de la meute de Gold Hill, et renvoyé Evans auprès d'eux avec un message limpide qui les inciterait à attaquer Ute Mountain – épargnant à Zane la moitié du travail, puisqu'il comptait éliminer les deux de toute façon. Et, enfin, il m'avait manipulée pour me mettre face à une proposition d'association avec Albuquerque que je pouvais difficilement refuser.

Qu'avait-il encore appris sur moi et sur Denver au cours de cette soirée ? Qu'avais-je révélé sans faire attention ?

Son objectif était-il d'amener le Colorado et le Nouveau-Mexique à former une coalition contre la Confédération ? Et ce tout en passant un accord avec Altai ?

Pas dingue. Pas dingue du tout. Juste une façade bien pensée pour dissuader les autres meutes d'approcher.

— Alors ? aboya-t-il.

J'allais accepter quand, soudain, je sentis une main hésitante se poser sur ma santiago. Je me figeai, n'osant baisser le regard de peur d'attirer l'attention de Zane sous la table. Le loup des Cimarron, le type que Fuller et Evans avaient tabassé jusqu'à l'évanouissement, s'était réveillé.

Il était jeune. Je n'étais pas douée pour évaluer l'âge des métamorphes, mais j'estimai qu'il s'agissait d'un nouveau loup. Un louveteau, comme l'appelait Zane.

Que fichait-il ? Et que pouvais-je bien y faire ?

Je m'éclaircis la voix.

— Qu'a fait le Cimarron exactement ?

Zane haussa les épaules en fronçant les sourcils, agacé par ce coq-à-l'âne.

— Apparemment, il tentait de venir à Albuquerque pour me voir quand Fuller et Evans l'ont trouvé. Je ne serais pas surpris d'apprendre que les meutes dissidentes ont commencé à s'aventurer sur le territoire des Cimarron. Sa meute voulait probablement vérifier que ces loups n'étaient pas nos amis avant de réagir à l'invasion.

— Vous l'aviez autorisé à venir ici ?

— Non.

Le Cimarron savait que je l'avais remarqué. Il se traîna plus près pour poser la tête sur ma botte.

Oh, Seigneur ! il me suppliait en se soumettant dans le plus pur style métamorphe : « Protège-moi. »

Je sentis les poils de ma nuque se hérissier ; il était parvenu à toucher directement ma louve.

À présent, Zane s'était aperçu que le Cimarron avait repris conscience. Tout comme il avait compris que le jeune loup implorait mon aide et que ses supplications ne me laissaient pas insensible. Je ne pouvais pas l'abandonner ici.

Non ! Non ! Diana, Savannah, Claude, moi.

Mon entraînement me répétait que je n'avais pas à me soucier de lui. Malheureusement, à force de faire la girouette entre la louve et l'Athanate ce soir, j'étais complètement perdue.

En cas de doute, s'en tenir à ses objectifs.

J'avais deux humains égarés à ramener ; je ne pouvais pas tout risquer pour un métamorphe que je n'avais jamais rencontré. Malheureusement, mon instinct ne l'entendait pas de cette oreille.

Zane m'observait avec un regard fixe très semblable à celui de Rita.

— Ce n'est qu'un louveteau, avançai-je.

— Qui a peut-être entendu des informations sensibles ce soir. Je sais que je peux compter sur votre discrétion et celle de Larimer. Qu'est-ce qui me dit que je peux compter sur la sienne ? Vous portez-vous garante pour lui ?

Impossible, cela reviendrait à l'adopter. Cette décision pourrait-elle provoquer une guerre avec la meute de Cimarron ? Je n'en avais pas la moindre idée.

— Je vous en prie, murmura le louveteau.

— Et si je l'envoie à Denver ? offris-je.

Je ne connaissais pas assez les métamorphes en général, ni celui-là en particulier. Ça pouvait être un criminel rejeté par les Cimarron. Ou un émissaire. D'ailleurs, il était peut-être venu ici pour essayer de forger une alliance avec Albuquerque contre Denver.

Cependant, je pouvais toujours l'envoyer auprès de Felix, qui avait plutôt une bonne opinion des Cimarron. Ça deviendrait alors son problème et sa décision. Si Felix ne l'aimait pas, la situation du petit ne serait pas pire que ce qu'elle était en ce moment.

Ça ne voulait pas dire que Felix m'aimerait pour autant. Il me reprocherait de m'être encore mêlée d'affaires politiques métamorphes.

Zane inclina la tête en signe d'assentiment.

Merde. Merde. Merde !

Haz et Bode entrèrent en même temps quand Zane appela son lieutenant.

— Bode, débarbouille-le et trouve-lui des vêtements de rechange.

Le méta souleva le louveteau pour l'aider à sortir.

Haz avait un nouveau message à transmettre. Prenant la main de l'alpha, elle traça rapidement des signes sur sa paume. À la fin, il porta la main de la louve à ses lèvres pour y déposer un baiser.

— Merci, Haseya.

Celle-ci demeura impassible, mais je sentis son corps réagir à ce baiser comme une fleur au soleil.

D'accord, Zane est donc ce genre d'alpha.

Haz prit congé, sans doute à contrecœur.

— Eh bien ! deux égarés, et maintenant un troisième, résuma Zane.

Il ramassa son verre par terre pour se servir une rasade de gnôle, puis contourna la table d'un pas tranquille pour m'en proposer. Je refusai d'un signe de tête.

De près, il paraissait beaucoup plus imposant.

— Déshabillez-vous, dit-il en s'appuyant contre la table.

— Pardon ?

— Vous ne pouvez pas vous balader en ville dans cet état.

Il n'avait pas tort. Mon jean était imbibé de sang là où je m'étais agenouillée par terre, des genoux jusqu'aux chevilles. Il y avait aussi des projections sur mon tee-shirt. Zane désigna les vêtements que Haz avait apportés un peu plus tôt.

— Haseya fait pratiquement votre taille, ils devraient vous convenir.

Il me mettait de nouveau au défi.

C'est pas vrai !

Je n'étais pas du genre pudique ; l'armée m'avait vaccinée. Cependant, le

contexte était *légèrement* différent.

Je n'avais pas l'intention de rougir comme une proie, ni de lui demander de partir. Je retirai mon tee-shirt.

Oh, Seigneur ! mes sous-vêtements. Les dessous en dentelle noire de Jen.

Je m'assis pour me déchausser.

— Très joli soutien-gorge.

— Merci.

Voix neutre, bien joué, Amber. Je ne devais surtout pas ajouter une phrase du style : « Et encore, vous ne m'avez pas vue sans. »

J'ouvris mon jean et l'enlevai en me tortillant. Que je sois face à Zane ou que je lui tourne le dos, c'était tout aussi catastrophique. La culotte couvrait à peine mes fesses.

Et cet enfoiré prenait son pied.

— Trois égarés, répéta-t-il. Qu'est-ce que ça vaut ?

Je ne l'avais même pas entendu bouger. Il se trouva brusquement devant moi, brûlant de désir, sortant son numéro d'alpha sexy. Les métamorphes se moquent des Athanate parce que ces derniers mélangent sexe et Sang. Pourtant eux-mêmes faisaient exactement la même chose avec leurs jeux de domination.

Mon cœur battait à tout rompre.

Savannah et Claude. Quoi qu'il m'en coûte. Oublie le louveteau. Concentre-toi sur le clan.

Je plantai les mains sur mes hanches. Je n'allais pas continuer à jouer les nigaudes, mais il était hors de question de me lancer à l'aveuglette.

— Mettons les choses au clair. Vous voulez que je couche avec vous en échange des trois ?

Il se rapprocha.

— Je n'ai pas dit ça, murmura-t-il.

J'étais prise au piège, les fesses contre la table. Il ne se doutait absolument pas de l'effet qu'il avait sur mon corps.

— N'avons-nous pas convenu d'une association en échange de votre clan ?

— D'accord, parvins-je à répondre. Je veux dire, oui. Association. Clan.

Il glissa doucement les mains sur mes hanches, et je retins une exclamation. J'en eus la chair de poule partout. Son odeur de loup d'Albuquerque m'emplit les narines comme un vent nocturne dans le désert.

— Donc, soupirai-je. Donc... du sexe contre le louveteau.

— Je n'ai pas dit cela non plus, susurra-t-il à mon oreille, avant de se presser contre moi.

Je perdis l'équilibre et me rattrapai à ses bras. Il était musclé, avait un corps élancé et puissant, un noyau solide. Probablement de superbes abdominaux. « Les marteaux-piqueurs », c'est comme ça qu'on appelait les mecs avec de belles tablettes dans le 4-10.

Il glissa un genou entre mes jambes pour les écarter.

— Arrêtez, murmurai-je.

— Ne me dites pas que vous n'en avez pas envie. (Il posa les lèvres sur mon front, me massant le dos de ses mains.) Le louveteau, vous l'avez déjà. Je vous l'offre. Là, c'est juste pour nous.

— Vous êtes à côté de la plaque, Zane.

J'avais du mal à parler. Chaque mot me demandait un effort considérable. Je ne voulais plus parler. L'air semblait se raréfier autour de moi.

— Je ne crois pas, dit-il en tournant la tête pour semer une traînée de baisers de ma joue jusqu'à mon cou. J'entends votre louve, elle me désire. Je ne suis pas du tout à côté de la plaque.

— Oh si ! soufflai-je à son oreille.

Ce connard ne voulait pas m'écouter.

Il se moulait contre moi. Si mon cœur me martelait furieusement la poitrine, le reste de mon corps s'était en revanche liquéfié, aussi onctueux que du miel.

— Pourquoi donc ?

Il semblait sincèrement déconcerté. Il pressa ses lèvres contre mon cou, s'écarta juste assez pour glisser une main entre nous, suivit des doigts la ligne de dentelle sur la courbe de mes seins, puis fit glisser la bretelle sur mon épaule.

— Parce que vous ne parlez pas à ma louve, articulai-je. Elle a tout ce dont elle a besoin à la maison.

Il baissa la tête, sa bouche continuant de me cajoler, de me titiller, de descendre lentement. À cet instant, l'arc gracieux de son cou se retrouva pile sous mon nez. Je sentais sa veine palpiter sous sa peau foncée, son sang brûlant m'appeler, m'appâter.

J'étais incapable de prononcer un mot de plus. À bout de souffle, je sentis mes crocs sortir, avides de mordre sa peau brune.

Que m'avait dit Pia déjà ? « *Des ébats fougueux donnent un sang*

délicieux. »

J'enfonçai mes doigts dans sa peau, m'insinuai doucement dans sa tête avec mon *eukori*.

J'ai soif de ton sang. Soumets-toi à moi, loup. Je vais boire à ta veine.

Puis les cauchemars commencèrent à s'échapper de mon coffre mental.

— Non, grognai-je, résistant de toutes mes forces à l'envie de le mordre.

— Quoi ? (Il releva enfin la tête.) Putain de merde ! hurla-t-il.

Il recula et tomba sur les fesses.

Bode, Haz et Rita entrèrent précipitamment pour voir ce qui arrivait à leur alpha.

S'il n'y avait eu que Haz, j'aurais sans doute eu des ennuis, mais c'était Rita qui se tenait devant moi.

Zane lâcha un juron d'une voix étranglée, intimant d'un geste à Haz et Bode de s'en aller tandis qu'il se relevait, furieux et déboussolé.

Est-ce que je venais de tout faire foirer ?

Rita dut remarquer la crainte sur mon visage, car elle secoua discrètement la tête, puis attrapa les vêtements sur la table pour me changer les idées. Elle m'aida à m'habiller, comme je l'avais fait pour elle.

— Super tes dessous, marmonna-t-elle, et je me mordis la lèvre inférieure.

La tenue prêtée par Haz se composait d'un pantalon de cuir moulant, d'un tee-shirt avec le symbole du crâne enflammé et d'un blouson de motard. Mon holster passait sans encombre sous la veste.

Dès que je fus prête, Rita me poussa vers la sortie, où Savannah, Claude et le Cimarron m'attendaient. Claude m'aida à soutenir le métamorphe encore sonné. La meute avait fourni des survêtements aux deux garçons et dégotté une autre tenue de bikeuse pour Savannah.

— Tu l'as blessé dans son amour-propre, il s'en remettra, m'assura Rita lorsque je l'interrogeai. Et, oui, au cas où tu te poserais la question, on savait tous qu'il comptait te faire des avances. C'est ce que font les alpha mâles et femelles entre eux, ça leur permet en quelque sorte de se jauger. Haz n'apprécie pas, mais elle n'est pas vraiment fâchée contre toi.

Elle pouffa.

— En tout cas, il ne s'attendait sûrement pas à voir tes canines.

Je voulais bien la croire. Cependant, Zane n'était pas aussi fou et impulsif que tout le monde le prétendait, loin de là, et il avait passé beaucoup de temps

à observer la manière dont je réagissais à sa domination. Que lui avait appris cette soirée exactement ? et pourquoi était-ce si important pour lui ?

Souhaitait-il réellement former une association avec Felix ? ou cherchait-il à le défier ? Mes réactions lui avaient-elles fourni des informations sur l'alpha de Denver ?

Éclipsée un moment par la lutte entre ma louve et mon Athanate, ma paranoïa faisait un retour en force.

Le portail s'ouvrit sans bruit. Devant nous, la Calle était noire et déserte.

— Attendez !

Mon cœur cessa de battre et ma louve resurgit en grognant. Zane s'avavançait vers nous à grands pas. Je me campai aussitôt devant les autres.

Ils sont à moi.

Ignorant ma réaction, il agita une grosse enveloppe.

— Vos gains, et mon numéro de téléphone, précisa-t-il.

Il passa les bras autour de ma taille pour glisser le tout dans ma poche. Pas celle de mon blouson, la poche arrière du pantalon de cuir, collée à mes fesses.

Je choisis de laisser couler.

— Nous devrions réessayer, murmura-t-il. Mais en prenant un peu plus notre temps, la prochaine fois.

Je lâchai un petit rire, et ne le rembarrai même pas quand il me donna une claque sur les fesses pour nous congédier.

35

Le louveteau des Cimarron s'appelait Benjamin.

— Appelez-moi Ben, bredouilla-t-il.

Haz avait nettoyé et pansé ses blessures. Avec sa constitution de métamorphe, il serait remis dans deux jours mais, pour le moment, il ressemblait surtout à un blessé de guerre. Je craignais de ne pas pouvoir le mettre dans un car pour Denver avec cette tête-là.

Nous avons quitté la Calle et traversé la route pour rejoindre les gares de triage. À première vue, personne ne nous suivait. J'appelai Tullah pour lui demander de nous récupérer, bien à l'abri des regards de la Calle. Paranoïaque, peut-être, mais je préférais éviter que les métamorphes d'Albuquerque identifient notre voiture dans la mesure du possible.

J'envisageai un instant d'utiliser mon pouvoir de guérison Athanate sur Ben, mais ma rencontre avec Zane m'avait trop chamboulée. J'avais peur de libérer mon Athanate ou ma louve avec ce genre de tentative. Cependant, le jeune méta semblait lutter pour garder les yeux ouverts ; ce n'était pas bon signe.

— Parle-moi, Ben. Que t'est-il arrivé ?

— Suis venu voir l'alpha d'Albuquerque, marmotta-t-il entre ses lèvres tuméfiées. Je laissais mon flair me guider. M'attendais pas à me faire choper par des Gold Hill.

— Pourquoi venir ici ? Tu connais la réputation des meutes du Nouveau-Mexique ?

— Fallait que je parle à quelqu'un. L'alpha, il a raison. Gold Hill cherche à bouger vers l'est.

— Pour s'approprier des territoires ?

— En partie. (Il trébucha, puis grimaça quand Claude affermit sa prise sur lui.) Le territoire de ma meute est immense. Il s'étend tout le long de la piste

de Cimarron et de la route 56. Nous contrôlons les prairies de Kiowa et de Rita Blanca en plus de celles de Cimarron, expliqua-t-il, une pointe de fierté dans la voix.

Tullah s'arrêta à notre hauteur avec la Rodéo, et Ben se tut le temps que nous l'installions à l'arrière.

— À la gare routière, indiquai-je à mon apprentie.

Lorsque la Jeep démarra, Ben reprit d'une voix faible :

— Il y a quelques petites meutes à Mills et Clayton, entre Gold Hill et nous. Nous collaborons avec elles.

— Vous partagez votre territoire ? dis-je, incapable de masquer mon incrédulité.

Ben essaya de sourire.

— Tant que vous ne l'appellez pas comme ça. Nos meutes se « coordonnent » pour ne pas se croiser. Un peu comme une multipropriété à temps partagé. Enfin, bref, les Gold Hill ont des vues sur la meute de Mills. Ils veulent aussi bien leur nom que leur territoire. Nous ne pouvons pas laisser faire ça. Même si nous n'avons aucune association, nous combattons aux côtés des Mills. *Sauf* si Gold Hill reçoit le soutien d'Albuquerque ou de Santa Fe. Ça reviendrait pour nous à nous dresser contre toutes les meutes du Nouveau-Mexique. Il vaut mieux éviter.

— D'accord, donc tu voulais savoir ce qu'il en était.

Il confirma d'un hochement de tête. La Rodéo n'était pas vraiment conçue pour le confort. Nous avions calé Ben contre nos bagages et son corps s'effondrait, épuisé par la marche.

— Rassure-toi, poursuivis-je. Au cas où tu ne l'aurais pas entendu quand tu étais allongé par terre, vous aurez l'appui d'Albuquerque contre Gold Hill.

— Faut que j'appelle mon...

Il s'interrompit, plissant les yeux pour me voir dans l'obscurité tout en se massant le crâne.

— ... mon alpha, il faut que je lui dise. S'il vous plaît.

— Oui, je comprends.

Malheureusement, Zane avait été très clair : les Cimarron ne devaient rien savoir de notre conversation. Et je m'étais engagée à expédier Ben à Denver.

— Pourquoi la meute d'Albuquerque ? demandai-je pour gagner du temps. Pourquoi pas celle de Santa Fe ? Elle est plus proche de votre territoire.

Il frissonna, s'affaissant de plus belle.

— C'est vrai, Santa Fe est la meute dirigeante. Vous connaissez la réputation de la meute d'Albuquerque ? Santa Fe est dix fois pire. (Il ferma les yeux, fronça les sourcils.) Pire. La pire.

— Reste avec moi, Ben.

— Coupe-tête, murmura-t-il. Vous pourriez battre Albuquerque, madame Farrell. Vous pourriez battre Zane. Je l'ai senti, vous êtes aussi rusée qu'un coyote. Mais pas Coupe-tête à Santa Fe. Ne vous y frottez pas. Je vous en conjure.

— Tu as été très secoué, Ben. Ce que tu dis n'a aucun sens. Je ne veux affronter personne.

Savannah, restée silencieuse depuis le début, intervint subitement :

— Il souffre d'une commotion cérébrale. On ne peut pas le mettre dans un car ce soir.

Nous n'avions pas le choix. J'avais un début de piste pour retrouver Diana et une promesse à tenir envers Zane.

— Vous pourriez le soigner avec des aniatropiques, suggéra la jeune femme, comme si c'était l'évidence même.

Et ça l'était, si on faisait abstraction de mes nombreux problèmes. Si je ne me laissais pas emporter par la soif de Sang.

Je croisai le regard de Tullah dans le rétroviseur.

— Tu me surveilleras ?

Elle acquiesça.

— Très bien, range-toi sur le côté. On va tenter le coup.

Savannah était une intime et Claude en savait visiblement beaucoup sur le monde paranormal. Officiellement, vu qu'il n'appartenait à aucun clan, il n'aurait pas dû assister à cette scène, mais, si une Maison Athanate avait le droit d'assouplir les règles, c'était bien la Maison Farrell. Je me retins de sourire.

Kaothos s'invita dans mon esprit.

— *Au moindre signe de perte de contrôle, de canines ou de fourrure, tu m'assommes, compris ?*

— *Compte sur moi, Amber Farrell.*

La dragonne se montrait très grave, ce soir. Parfait.

Savannah comprit que quelque chose d'étrange se passait. Son regard oscillait entre Tullah et moi, mais elle ne fit aucun commentaire. Son frère et elle faisaient preuve d'une force morale incroyable étant donné la tournure

qu'avait prise leur vie depuis deux semaines, sans parler de ces deux dernières heures.

Me penchant sur Ben, je contemplai son visage assoupi. Mignon. Ce n'était pas Alex, et il ne ressemblait en rien à l'alpha sensuel de la Calle. C'était un simple baiser, un contact guérisseur. Je l'avais bien fait pour Rita ; il n'y avait pas de quoi ébranler mon coffre à émotions.

Je libérai mon *eukori*, l'imaginant se poser sur lui comme une toile d'araignée soyeuse. La sienne était garnie de pointes et ébauchée, comme s'il ne savait pas encore quelle personne il aspirait à devenir. Ça ne me dérangeait pas ; je n'étais pas là pour m'occuper de son développement spirituel.

Je sentis son cœur et réglai ses battements sur les miens. Alors, timidement, je m'immisçai en lui, cherchant les blessures à tâtons avec mes sens. Le goût des aniatropiques m'emplit la bouche, puis j'embrassai ses lèvres inertes.

Un souvenir me revint subitement : j'étais dans la fourgonnette de Bian, en train de faire la même chose à Jen, l'arrachant aux griffes de la mort.

Mon cœur bondit dans ma poitrine, et je dus attendre qu'il retrouve un rythme normal. Si j'avais réussi à guérir Jen, je pouvais soigner Ben.

Sans être en mesure de les visualiser clairement, je perçus les lésions dans son crâne : les hémorragies, l'accumulation excessive des fluides, la pression. La panique me gagna de nouveau. Que fallait-il faire ?

Procède étape par étape.

Les aniatropiques soigneraient les lésions et stopperaient l'hémorragie ; ils avaient évolué dans ce dessein précis. Je percevais les défenses naturelles du corps de Ben, je savais où et comment elles devaient agir. Du moins, je le savais pour mon propre corps.

De nouveau prise de panique, je faillis interrompre mon intervention. Tullah sentit la connexion faiblir par le biais de Kaothos et tendit la main par-dessus son siège pour me serrer le bras d'un geste rassurant.

Étape par étape.

Peu à peu, les veines et artères de Ben se refermèrent. Son sang reprit une circulation normale. Des frissons me parcoururent. Son sang, pas son *Sang*, me répétais-je, pas ce qui éveillait ma soif. Kaothos me pinça mentalement pour m'avertir.

Je sentis le corps du jeune homme se rétablir. Les fluides s'évacuèrent, allégeant la pression dans son crâne. Sa respiration devint plus régulière. Son

eukori se stabilisa.

Cela me parut durer une éternité. J'avais perdu toute notion du temps. À un moment, j'avais dû me redresser. Je ne dormais pas mais n'eus que vaguement conscience que Savannah prenait le pouls de Ben. Elle réveilla le métamorphe afin de vérifier ses mouvements oculaires et de lui poser des questions.

Ma Maison, songeai-je paresseusement. J'étais contente de découvrir que la jeune femme avait des connaissances médicales et la confiance de les mettre à l'emploi.

Ma Maison.

Mes mâchoires se détendirent. Lorsque Kaothos me pinça de nouveau, je descendis avec raideur de la Jeep pour avaler une goulée d'air frais.

— Nous n'avons pas le choix, dis-je quand Tullah me rejoignit. Nous devons le mettre dans le car. On ne peut pas l'emmener avec nous.

— Dans ce cas, on pourrait tous les envoyer à Denver.

— Non, j'ai besoin de Savannah, elle connaît la Maison Romero. Si Charles Romero est réellement convaincu d'être encore Panethus, je serai peut-être en mesure de lui parler de Diana, mais il me faudra l'aide de Savannah pour l'approcher.

— Alors on envoie Claude avec Ben ?

— Peut-être, si Savannah et lui sont d'accord. Ils viennent de traverser une rude épreuve. Je ne veux pas en rajouter.

Savannah descendit du 4 x 4, laissant son frère parler à Ben. Elle avait retroussé les manches de son blouson. Les grands tatouages sur ses bras leur donnaient l'apparence de mâts totémiques qui se terminaient par un corbeau, juste au-dessus du poignet.

Le corbeau. L'oiseau mystère, l'avait appelé Alex, si mes souvenirs étaient exacts.

Nous n'avions pas vraiment eu l'occasion de discuter depuis que nous l'avions sauvée, et elle prenait soin d'éviter mon regard. Voyant l'intérêt que je portais à ses tatouages, elle tira les manches de son blouson et croisa les bras pour se réchauffer.

— J'ai déconné, reconnut-elle.

— Tu peux le dire.

Je n'allais pas faire l'impasse sur sa bêtise. Ça s'était bien fini, mais pas

grâce à elle.

— Pourquoi m’avez-vous suivie ? Vous avez risqué votre vie.

— J’ai fait une promesse à Larry.

— C’est juste pour ça ?

Elle rougit, puis marmonna des excuses maladroites.

— Non, ce n’est pas juste pour ça, répliquai-je, agacée. Je ne pouvais pas ignorer ce que j’avais entendu sur les métamorphes. Je devais intervenir. Mais tu as raison sur le principal. Larry appartenait à ma Maison et vous étiez son clan. Par conséquent, vous faites partie de ma Maison et vous êtes donc sous ma responsabilité.

— Nous ne sommes pas des objets ! Claude n’est même pas un intime, de toute façon.

Sale petite ingrate, espèce d’idiote ! Ma colère explosa. J’empoignai Savannah et la plaquai contre la Rodéo.

— Tu as fait ton propre choix. Tu as aussi décidé pour Claude quand tu l’as fait entrer dans le monde des Athanate. Une fois que tu as pris cet engagement, tu dois t’y tenir. Tu n’as plus le luxe du choix à présent.

Kaothos tentait désespérément d’entrer dans ma tête, mais ma rage avait érigé un rempart impénétrable autour de mon esprit. Je n’avais pas besoin qu’on me maîtrise ; Savannah devait absolument prendre conscience de la réalité de sa situation.

Mes mâchoires se relâchèrent, mes crocs sortirent, douloureux. La jeune femme tenta de se libérer, mais je la pris par les cheveux et lui renversai la tête pour exposer sa gorge. Un torrent de peur émana d’elle. Je le goûtai, avide de m’en repaître. Et assoiffée de Sang.

— Amber ! cria Tullah en se glissant de force entre nous. Arrête !

Claude me tirait les poignets pour me faire lâcher prise. J’étais plus forte que les deux réunis.

— Elle est à moi ! grognai-je d’une voix inhumaine.

— Pas comme ça, récrimina Tullah.

Elle se dressait à présent entre nous, m’empêchant de mordre Savannah. Je ne pouvais pas mordre Tullah, j’avais promis. J’avais donné ma parole. Ça n’était pas rien.

Et j’avais aussi promis de ne mordre *personne*. Que penserait Diana si elle me voyait ?

Je les relâchai et reculai en titubant. Tullah les fit tout de suite remonter

dans la voiture. Je me sentais mal.

— Je n’y arriverai pas, haletai-je. C’est trop tard.

Je posai la tête sur mes bras, appuyée à la Rodéo. J’étais à bout, épuisée par l’excès d’adrénaline, la pression constante et le manque de repos de ces dernières semaines. Les épisodes d’inconscience que Kaothos m’offrait ne valaient pas de vraies nuits de sommeil.

Si Tullah n’avait pas été là, j’aurais mordu Savannah. Peut-être ma morsure lui serait-elle fatale, peut-être pas. Dans tous les cas, j’avais pris plaisir à sa peur.

Je me trouvais à une croisée des chemins Athanate. Dans l’Ops 4-10, Top nous avait fait enchaîner les exercices jusqu’à la nausée pour que notre entraînement devienne une partie de nous, un instinct auquel nous fier même dans les situations les plus stressantes de vie ou de mort. Il m’avait dit qu’à chaque instant j’étais la somme de tout ce que j’avais pu être et faire. En tant qu’Athanate, mon avenir serait dicté par la voie que j’empruntais à partir de cet instant. Le moindre pas était décisif.

Domina avait tout compris : *vasana*, l’expérience qui créait un désir de renouveler le plaisir. Si je me nourrissais de la peur maintenant, je serais alors définie par ce choix. Je n’aurais d’appétit pour rien d’autre. Je serais une Basilikos.

— Tu vas y arriver, patronne. Tu peux t’en sortir.

Tullah me força à me tourner vers elle et, ignorant mes protestations, me prit dans ses bras. Je me raidis.

— Ne fais pas ça. S’il te plaît. Je ne suis pas sûre de pouvoir me maîtriser.

— Si tu n’y arrives pas, tant pis, et je saurai que personne ne se serait autant battu que toi.

Ma mâchoire me démangeait déjà.

— Je t’en prie, gémis-je.

Cependant, mes bras semblaient animés d’une volonté propre et l’êtreignirent.

— Tu peux me mordre, je t’y autorise. Tu n’émet pas d’hormones qui me poussent à t’offrir mon cou, tu n’influences en aucune façon mon jugement. Bien au contraire.

— C’est Kaothos qui te force.

— Non plus.

— *Non, Amber Farrell, je tiens parole*, siffla la dragonne.

Tullah tourna la tête. Son cou était juste sous mes crocs. Il me suffisait de me pencher légèrement et mon instinct Athanate prendrait le relais.

— Mieux vaut que ce soit moi que tu mordes, insista-t-elle. Je n'ai pas peur. Je ne nourrirai aucun monstre.

— Mais tu peux en mourir.

— Peut-être. Mais je préfère quand même que ce soit moi plutôt que Van. Kaothos pourra me garder en vie, Van n'a pas ce genre d'avantage. Et puis elle doit veiller sur Claude. (Elle soupira.) Toutes ces histoires sur les risques potentiels de ta morsure... les Athanate n'en savent rien. Enfin, pas vraiment. Tu es la première hybride.

— Oui, et regarde comme je m'en sors bien ! rétorqua le petit démon qui habitait dans ma gorge.

Ce trait d'ironie m'arracha un petit rire. Sentant mes crocs se rétracter, je baissai la tête et déposai un baiser sur son cou, à l'endroit où je l'aurais mordue. Elle sursauta, puis éclata de rire en comprenant que je la taquinais.

— Merci, dis-je, avant de la lâcher.

Nous remontâmes dans la Jeep.

— Je te demande pardon, Van. Tu n'avais vraiment pas besoin que je t'inflige ça.

L'intime hocha nerveusement la tête, encore tremblante. Génial, comme si Keith ne suffisait pas, je devrais aussi me débrouiller pour que Savannah accepte de me faire confiance. Si jamais je survivais, et que je parvenais à récupérer Diana, j'aurais un tas de morceaux à recoller.

— Voilà le tableau, enchaînai-je. Ben, je dois te mettre dans un car pour Denver. J'ai fait tout ce que je pouvais pour toi, et je pense que tu iras mieux après deux jours de repos. Je ne sais pas si le chauffeur me laissera te mettre dans le car sans accompagnateur.

— Je dois appeler...

— Je sais. Écoute, je vais de toute façon appeler Felix ce soir. Laisse-moi un numéro de téléphone, je lui demanderai de contacter ton alpha. Felix jugera ce qu'il convient de lui dire. Je pense que ça aura plus de poids.

Il acquiesça avec réticence. Tullah lui fournit un crayon et une feuille.

— Bien, je me suis engagée auprès de Zane. Donc, jusqu'à nouvel ordre, tu ne dois pas répéter ce que tu as entendu chez lui. J'ignore pourquoi il est si chatouilleux là-dessus, mais il ne t'appartient pas d'en discuter.

Je laissai l'ombre de ma louve alpha se manifester. Le petit avait fait acte

de soumission envers moi. Même si ça ne faisait pas de moi son alpha, ça me conférait une certaine autorité sur lui.

— Bien, madame, bredouilla-t-il en baissant la tête.

— Amber, le corrigeai-je.

Il parvint à sourire, mais je devinai qu'il ne m'appellerait pas par mon prénom de sitôt. Je me tournai vers Claude.

— Tu veux bien l'accompagner, s'il te plaît ?

Savannah voulut protester, et il nous regarda tour à tour d'un air perdu.

— Et Van ? s'enquit-il.

— J'ai besoin d'elle pour me présenter à Romero, si nous arrivons à le rattraper et qu'il n'est pas devenu un Basilikos lui aussi.

— Euh... patronne ? intervint Ben en testant mon surnom d'une voix hésitante.

Avec son ouïe de loup, il avait sûrement entendu Tullah l'utiliser, dehors.

— Je peux me rendre tout seul à Denver, vous savez. Si vous avez un bonnet ou autre chose pour me couvrir la tête, personne ne remarquera mes blessures. Ce sera un car de nuit. Vous n'imaginez pas la dégaine qu'ont certaines personnes à ces horaires-là.

Sa remarque me fit rire.

— On n'a plus beaucoup de temps, me rappela Tullah en consultant sa montre.

— D'accord, d'accord, concédai-je. Seulement si on arrive à te faire monter à bord tout seul.

Ben avait raison. L'employé du guichet lui accorda à peine un regard, et le chauffeur était trop occupé à aider les passagers à charger leurs valises. Dix minutes plus tard, nous le regardions partir en lui adressant un dernier au revoir de la main.

Alors que nous quitions la gare routière, je demandai brusquement à Tullah d'arrêter la voiture et descendis. Tous mes efforts pour empêcher les métamorphes d'Albuquerque de voir la Rodéo avaient échoué.

Le Troll qui tentait de nous espionner parut embarrassé de s'être fait gauler. Toutefois, il eut le courage de ne pas se carapater. Je lui tendis le GPS que j'avais volé aux Athanate chargés d'assassiner Savannah.

— Les trajets en mémoire pourraient vous indiquer où se cachent les Gardiens à Albuquerque.

Il écarquilla les yeux, balbutia des remerciements, puis sauta sur une

Harley avant de repartir en trombe vers la Calle.

Je souris intérieurement. Il était probablement censé attendre notre départ mais, d'un autre côté, les informations contenues dans ce GPS seraient peut-être plus importantes. Du moins, je l'espérais.

Tullah tourna la Rodéo vers l'est pour quitter Albuquerque en direction de la Turquoise Trail.

36

Pendant que Tullah conduisait, je passai tout le trajet au téléphone. Claude s'assoupit sur sa sœur, mais Savannah semblait se pincer pour rester éveillée – et me surveiller.

J'appelai d'abord ma Maison. Comme nous n'avions pas le temps de sillonner les rues à la recherche d'une connexion Internet, j'utilisai l'un de nos portables cryptés. Le système téléphonique de Manassah s'adapterait pour sécuriser la communication.

Malgré l'heure tardive, Alex répondit immédiatement. J'entendais les voix de David et Pia derrière lui.

— Jen ? demandai-je aussitôt.

— Aucune nouvelle pour le moment.

Sa voix basse révélait qu'il contrôlait à peine ses émotions. J'avais un loup mécontent à l'autre bout du fil. Meute et Maison se confondant désormais, il lui incombait sans doute en tant qu'alpha de veiller aussi à la sécurité de Jen.

Je serrai les dents, frustrée, impuissante. Coincée ici, je ne pouvais rien changer à la situation à Denver. Peut-être ne pourrais-je même jamais rien y changer. Nous évoluions tous dans le monde Athanate, celui que je venais d'enjoindre Savannah à accepter. J'avais pris une décision, Jen aussi. Nous devions l'assumer.

Je choisis donc de lui raconter les différents événements de la journée. Ses autres tracas n'eurent brusquement plus aucune importance lorsqu'il apprit les dangers que j'avais courus et les découvertes que j'avais faites à la Calle. Il me fallut un bon moment pour le convaincre de rester à Denver. Le fait que j'avais déjà quitté Albuquerque le rassura. Le fait que je me dirigeais vers le territoire de Santa Fe, beaucoup moins.

— Avec un peu de chance, je n'aurai même pas besoin de mettre les pieds à Santa Fe, avançai-je. Et puis, après avoir vu Zane, je me dis que l'alpha de

Santa Fe n'est peut-être pas si fou que ça non plus.

— Leur réputation de violence ne sort pas de nulle part, Amber, dit-il d'une voix teintée de colère.

Je devais passer à la suite. Nous étions tous les deux fâchés et ça ne nous menait à rien.

— D'accord, mais pourquoi déploient-ils autant d'efforts pour se donner cette image à ton avis ? Pourquoi tiennent-ils tant au secret ?

— Je n'en sais rien, grommela-t-il. J'ai déjà entendu parler de meutes faibles qui tentaient de se cacher derrière ce genre de réputation. Les meutes qui forment des associations peuvent se montrer plus agressives, parce qu'elles ne veulent pas donner l'impression d'être vulnérables.

— La Confédération n'a pas ce problème.

— Je n'ai jamais dit que c'était raisonnable, lâcha Alex.

Je n'arrivais pas à exprimer la différence qui existait, selon moi, entre l'image que renvoyaient les loups d'Albuquerque et l'impression personnelle que j'en avais après notre rencontre. Zane et la Team Trolls pourraient réduire n'importe qui en miettes ; Rita le ferait sans hésitation, avec cet air distrait et détaché sur son visage. Cependant, aucun d'eux ne se livrerait à des actes de violence gratuite.

Passée leur façade de psychopathes enragés, les loups d'Albuquerque m'étaient plutôt sympathiques. Ce n'était sans doute pas une bonne chose à admettre pour un loup-garou. Comme allais-je l'expliquer à Alex ? Pire, à Felix.

Néanmoins, nous n'en étions pas encore là ; il y avait plus urgent.

— Du coup, j'ai dû accepter une association restreinte avec Albuquerque. Nous pouvons leur rendre visite, et réciproquement. L'une des conditions de cet accord est que Felix s'occupe de Ben, que j'ai mis dans un car pour Denver.

Je marquai une pause. Alex aurait tout à fait le droit de me haïr. À cause de moi, il était obligé de rester à Denver, à attendre près du téléphone, pendant que des événements importants avaient lieu autour de lui et que des dangers menaçaient notre meute et Maison. Cette situation serait déjà insupportable pour n'importe quel loup-garou, alors un alpha.

— Tu veux bien récupérer le louveteau à la gare routière pour le déposer à Coykuti ? demandai-je d'une petite voix, espérant l'amadouer.

— Non. Ce n'est pas possible, et je ne peux pas non plus attendre que Jen

rentre à la maison. (Il parlait d'une voix étranglée et j'entendais presque sa main broyer le téléphone.) Amber, je dois quitter Manassah sans délai.

— Alex, qu'est-ce qui se passe ?

Je compris avant même qu'il me réponde.

— C'est Olivia. Ricky l'a emmenée voir Felix. Ce sera bientôt la fin, Amber.

Un silence bouleversant s'ensuivit.

Pourquoi emmener Olivia voir Felix ? Parce que je l'avais laissée tomber. Alex et moi étions ses alpha, mais j'étais loin, en train de courir après d'autres problèmes, auxquels j'avais aussi mêlé Alex. Elle avait quitté la meute de Felix pour rejoindre la nôtre et voilà que nous lui faisons défaut. Sa seule option était de retourner auprès de lui. Ça me rendait malade.

— Alex ?

— J'y vais, Amber. Je dois y aller. Appelle Coykuti dès que tu auras une ligne sécurisée.

Il y eut un bruit étouffé, puis David prit le relais.

— Salut, Amber.

— Alex est parti ?

— Oui. Écoute, je n'ai pas tous les détails mais, si Olivia va à Coykuti, ce n'est pas uniquement à cause de ton absence.

David, toujours aussi clairvoyant. Il me connaissait et savait donc à quel point je me sentais mal.

— En l'accueillant, Felix espère faire comprendre au reste de la meute que son appartenance à une sous-meute ne le dérange pas, poursuivit-il. Et, à mon avis, il veut sûrement montrer aussi qu'il est plus important d'aider Olivia à affronter sa première transformation que de débattre de sa place dans leur hiérarchie. Il fait son maximum. Elle a encore un peu de temps.

— Merci.

À moi de faire le reste, si je le pouvais, dans ce « peu de temps » qu'il nous restait.

— J'ai trouvé des informations sur la planque de Jaworski, enchaîna-t-il.

Je soupirai. Il faisait exactement ce que je lui avais appris : il m'obligeait à me concentrer sur ce que je pouvais accomplir dans l'immédiat.

— Tu sais où elle est ?

— Peut-être. En tout cas, c'est ce qui me paraît le plus probable. Je vais t'envoyer un e-mail avec tous les détails. Quitte pas, je télécharge quelques

photos satellites en plus.

Il y eut un blanc à l'autre bout du fil.

— Voilà, ça paraît coller : un endroit assez grand, isolé, loin de tout. Tu as un moyen de recevoir l'e-mail ?

— On trouvera un motel avec une connexion Internet. Au pire, j'irai à la chasse aux réseaux avec le poulpe de Matt. Merci, David.

— Pas de souci. Je me charge de récupérer Ben et je le conduirai à Coykuti dans la foulée.

Je le remerciai de nouveau, puis raccrochai.

Le système téléphonique de Felix n'étant pas adapté au dispositif de sécurité de Matt, je me voyais forcée de remettre cet appel à plus tard.

Je passai le reste du trajet à caresser le collier, me demandant comment j'étais censée aider Olivia avec ce truc, puis mes pensées se reportèrent sur l'imbroglio politique des métamorphes.

Comment la Confédération et les loups du Nouveau-Mexique avaient-ils réussi à dépasser l'idée qu'une association entre meutes était un aveu de faiblesse ? Personne ne pouvait dire aujourd'hui que la Confédération était faible ; elle avait absorbé toutes les meutes des Rocheuses entre Cheyenne et Calgari. Cependant, cela avait commencé par trois meutes.

Combien étaient les meutes du Nouveau-Mexique au début ? Qui en avait pris l'initiative ? Zane ? Peu probable. Puisque ce Coupe-tête était le grand manitou, cela signifiait-il qu'il avait promu cette association ? Comment ?

Et si Zane se cachait derrière un rôle, qu'en était-il de Coupe-tête ? Comment était-il en réalité ? D'où lui venait ce surnom ?

Je frissonnai.

Tullah nous dénicha un motel et, vingt minutes plus tard, nous étions dans notre chambre, en train de paramétrer la connexion chiffrée de Matt grâce au Wi-Fi. Nous ne captions qu'un seul signal Internet, au lieu de la demi-douzaine normalement utilisée par son système pour fractionner la communication. Tullah m'assura cependant que nous n'avions pas besoin d'un tel niveau de sécurité.

« *Il n'y a jamais de niveaux de sécurité inutiles en territoire ennemi* », nous avait dit Ben-Haim, à l'époque de l'Ops 4-10. Je lui devais ma paranoïa malade. D'ailleurs, dans ce domaine, je faisais pâle figure à côté de lui.

Nous invitâmes Savannah et Claude à utiliser la salle de bains en premier

pendant que Tullah chargeait l'e-mail de David et que je contactais Felix. Ce dernier décrocha tout de suite.

— Il y a intérêt à ce que ce soit une bonne nouvelle, ou quelque chose de très grave, grogna-t-il.

Quelque chose de très grave, je suppose.

— Felix, c'est Amber. Comment va Olivia ?

— Pas bien, répondit-il d'un ton abrupt. J'espère pour toi que tu es avec les Adeptes et que tu m'appelles parce que tu as trouvé un moyen de l'aider.

Oh, Seigneur ! droit au but.

— Non, pas encore. Je suis désolée.

Je fermai les yeux un instant, abattue. Olivia. Ma meute. Son enthousiasme, son sens de l'humour, la confiance dans ses yeux quand elle me regardait. Je lui avais promis de trouver une solution et me voilà, partie pour sauver quelqu'un d'autre. Pour me sauver moi-même. Je n'avais rien pour elle, excepté un collier et des conseils énigmatiques qui me laissaient toujours aussi perplexe.

Je pris une grande inspiration et tentai de me recentrer.

— Il y a un problème avec la communauté d'Adeptes de Denver. Ils ont un nouveau chef, et je ne suis pas la bienvenue. Je pense d'ailleurs qu'ils vont me causer de sérieux ennuis.

— Tu es en sécurité ? Où es-tu ?

Qu'il en ait ou non eu l'intention, son inquiétude spontanée à mon égard balaya mes réticences vis-à-vis de cette conversation.

— Oui, je suis en sécurité pour l'instant. Quant à l'endroit où je suis, disons que j'ai eu l'occasion de rencontrer une Adepte du chamanisme et qu'elle m'a offert une amulette de remplacement. Un collier, comme celui de Celle-qui-parle-aux-loups. L'ennui, c'est que personne ne sait vraiment comment il fonctionne. Je n'ai pas encore trouvé la solution.

— C'est un début. Pourquoi ai-je l'impression, en t'entendant, qu'il y a un autre problème ? Pourquoi ne nous apportes-tu pas le collier ?

— C'est impossible pour l'instant. Tu vois, cette piste m'a menée au Nouveau-Mexique.

Un bref silence accueillit mon aveu.

— Eh bien, étant donné que tu es en train de m'appeler, j'en déduis que soit tu as réussi à échapper aux loups du Nouveau-Mexique, soit tu vas m'annoncer que tu as déclenché une guerre.

Bizarrement, j'aurais préféré me faire engueuler. Son ton badin dissimulait de vrais tracas, et sa voix trahissait une grande lassitude. Même si Olivia avait changé de meute, il avait manifestement conservé son instinct protecteur envers elle. Quelques jours auparavant, il avait déjà perdu un membre de sa meute de la même façon. Un autre décès, si tôt après, l'accablerait profondément.

— Euh... ni l'un ni l'autre, répondis-je. C'est compliqué.

— Je t'écoute.

— Je ne suis pas seulement venue chercher le collier. J'ai aussi des obligations Athanate.

— Naryn le sait, et il t'a quand même interdit ce voyage.

— C'est vrai.

Je l'entendais presque se résumer la situation dans sa tête. J'avais désobéi à mon alpha, désobéi à Naryn, j'avais des ennuis avec les Adeptes. Et, pire encore, je n'étais pas là quand ma meute avait besoin de moi. Il se passerait sans doute volontiers d'un électron libre dans mon genre.

— Je devais porter secours à un clan et, pour ce faire, je me suis retrouvée obligée de rendre visite à l'alpha d'Albuquerque.

— Tu as rencontré Zane, et tu veux me faire croire qu'il t'a laissée partir.

Bien qu'il parût surpris, choqué même, il me laissa lui relater cet événement. Les révélations que j'avais à lui faire étaient plus importantes que de savoir si je lui avais désobéi. Il était assez intelligent pour revoir ses priorités : les considérations stratégiques globales passaient avant tout. Les petits détails tactiques, comme son envie de m'incendier, pouvaient attendre. En espérant ne pas me faire incendier littéralement.

De la même façon, et même si c'était douloureux, je devais mettre de côté mes inquiétudes pour Olivia.

J'eus tôt fait de couvrir les grandes lignes de ma rencontre avec Zane.

Je devais le convaincre que Zane était un voisin acceptable, et non un alpha enragé. Même si Felix répugnait à former une association avec les meutes du Nouveau-Mexique, nous avions tout intérêt à nous allier contre la Confédération. Peut-être s'agissait-il d'ailleurs du seul moyen pour nous de garantir notre survie. Quand la Confédération apprendrait que son projet de contourner le Colorado en passant par le Nouveau-Mexique avait échoué, elle reporterait son attention sur nous, à Denver. La dernière fois, elle avait opté pour une approche prudente, s'introduisant en douce grâce à une entente avec

un groupe de métamorphes marginaux. Cette fois, en désespoir de cause, elle pourrait bien décider d'employer des moyens plus directs.

Et si Felix était confronté à des problèmes, notamment à cause d'Alex et moi, il serait sans doute vulnérable.

Pouvais-je tout régler en un seul coup ? Même si, à mes yeux, ce point était capital, je devais d'abord convaincre Felix. Autant prêcher dans le désert.

— Non, Felix, Zane n'est pas fou. Réfléchis à la manière dont il a réagi face aux meutes frontalières. Il n'a pas l'intention de passer d'accord avec elles. Tu l'as dit toi-même, ces deux meutes sont une plaie. Il a donc renvoyé Evans en laissant entendre qu'il reconnaîtrait peut-être Gold Hill si elle éliminait Ute Mountain. D'après ce qu'il a dit à Fuller ensuite, il a en réalité coupé le problème en deux. Gold Hill éliminera Ute Mountain, et il ne lui restera qu'à se débarrasser de Gold Hill plus tard.

Felix n'approuvait pas du tout cette stratégie.

— Ce sont des manœuvres politiques d'Athanate.

À l'évidence, j'avais réussi à le convaincre que les métamorphes d'Albuquerque n'étaient pas cinglés. Sauf qu'à présent il doutait de leur éthique.

Eh zut !

— C'est pareil pour le louveteau des Cimarron, souigna-t-il. Je vais l'accueillir, et j'appellerai son alpha pour lui parler de Gold Hill. Ça ne me dérange pas en soi, mais ce sont typiquement des méthodes dignes de Naryn. Zane veut mêler Denver à ses conflits territoriaux et nous utiliser, ainsi que les Cimarron, contre Gold Hill, histoire de se simplifier le travail. C'est nous qui prenons les dégâts, pendant que lui devient plus fort.

Je comprenais tout à fait son raisonnement. En face à face, peut-être serais-je parvenue à le convaincre qu'il n'en était rien. Par téléphone, j'étais limitée.

Il refusait obstinément de croire que l'alpha d'Albuquerque pouvait avoir des qualités. La nouvelle de l'association restreinte que j'avais dû accepter en échange de Savannah et de Claude ne fit que jeter de l'huile sur le feu.

L'idée que Zane puisse débarquer à Denver sur mon invitation et peut-être parler aux Altai l'insupportait tellement qu'il se mit à arpenter son bureau d'un pas rageur. J'entendais le bruit de ses pieds nus sur le parquet. Il me fit revenir sur le déroulement de la soirée en mettant l'accent sur les efforts de l'alpha pour me dominer.

— Il essayait de jauger ma force à travers toi, affirma-t-il. Pourquoi le

ferait-il s'il n'envisageait pas de me défier ou d'empiéter sur le territoire de Denver ?

— Je ne crois pas...

— Après tout, son influence se limite à Albuquerque et ses environs. Il jette un coup d'œil par-dessus la frontière et voit la meute de Denver qui s'étend sur tout le Colorado. Comme toutes les autres meutes de la région, il se demande s'il serait si difficile de se tailler une part de notre territoire.

— Mais comment pourrait-il diriger deux territoires, avec Santa Fe et Cimarron au milieu ?

N'ayant aucune réponse à cela, il décida d'employer une autre tactique.

— Tu as beaucoup d'ennuis avec les Altau ?

— Je n'en sais rien, Felix. Je ne les ai pas encore appelés. Si j'avais quelque chose de concret à leur rapporter au sujet de Diana, ça me permettrait peut-être de me racheter en partie, alors je préfère attendre demain.

Il y eut un blanc.

— Que faudrait-il pour me racheter auprès de la meute ? demandai-je d'une petite voix.

Felix était certes un alpha solide, mais la meute de Denver était trop grande et puissante pour se laisser dicter son opinion sur une telle affaire. Non contente de leur poser déjà un problème, je me permettais d'en rajouter une couche. Je n'arrivais même pas à convaincre Felix du bien-fondé de ma démarche au Nouveau-Mexique ; convaincre la meute serait autrement plus ardu.

Il laissa échapper un petit rire.

— Essaie de comprendre, je m'efforce de traiter la situation telle qu'elle se présente, pas telle que j'aimerais qu'elle soit. Je ne vais donc pas m'embêter à te donner des ordres en sachant pertinemment que tu n'en tiendras pas compte. Et, à titre personnel, j'espère que tu retrouveras Diana et qu'elle t'aidera à surmonter les difficultés de ton crasis. (Il soupira.) J'ai beaucoup d'estime pour Alexander et toi, pour votre Maison Athanate et pour l'aide phénoménale que ton clan nous apporte, mais la meute retiendra surtout que tu as passé un marché avec Albuquerque en votre nom propre. Marché qui pourrait dangereusement compromettre notre sécurité.

Je voulus le détromper, mais il me coupa la parole :

— C'est ainsi qu'elle le verra, en attendant que tu lui prouves le contraire, mais tu n'en auras pas le temps. Pour la meute, la solution est simple : elle

déclarera qu'Alexander et toi ne pouvez pas rester sur notre territoire. Nous pourrions certainement défendre l'idée d'un territoire frontalier pour vous. Alamosa, au sud, par exemple, ou quelque part du côté des monts San Juan.

Exilés.

Cette proposition nous mettait dans le même panier que Gold Hill et Ute Mountain. C'était dur à encaisser.

— Quelle autre solution y aurait-il ? Je veux dire, une solution qui nous permettrait de rester à Denver. Si je résous l'énigme du rituel pour aider les métamorphes, ça suffirait ?

Pas de réponse. Je perçus des bruits assourdis à l'autre bout de la ligne. Des sanglots. Et la voix de Martha, qui se voulait rassurante.

— Felix ? Felix ! que se passe-t-il ?

Oh, Seigneur ! Olivia.

Il reprit le téléphone.

— On y est, m'annonça-t-il d'un ton grave. Olivia vient d'avoir sa première attaque.

Il resta silencieux, si longtemps que je crus qu'il avait de nouveau posé le combiné. Puis :

— Si tu trouves un rituel qui fonctionne, j'aimerais croire que la meute reconsidérera sa position, mais ça n'a désormais plus d'importance. Olivia n'en a plus pour longtemps. Il te reste deux jours, pas davantage.

Tout le monde avait eu le temps de passer à la salle de bains pendant que je discutais avec Felix. Ils étaient à présent assis là, à me regarder accuser le coup de la nouvelle concernant Olivia.

Nous avions pris une chambre familiale avec deux lits doubles, si proches qu'on avait à peine la place de circuler entre eux. Nous nous répartîmes naturellement, Savannah et Claude d'un côté, Tullah et moi de l'autre. Le temps que je prenne ma douche, l'adolescent s'était déjà endormi. Assise au bord du lit, Savannah m'observait avec anxiété. Tullah lui avait prêté un short et un tee-shirt pour la nuit. Son cœur battait de nouveau la chamade.

Je pouvais difficilement le lui reprocher. Je l'avais presque agressée et, après ma conversation avec Felix, plus personne ici ne pouvait douter que j'étais à deux doigts de péter un câble.

Cependant, Savannah ne s'inquiétait pas tant pour sa propre sécurité. Alors que je traversais la pièce en me séchant les cheveux, elle se décala légèrement pour se mettre entre son frère et moi. J'étais persuadée qu'elle ne le faisait même pas consciemment.

Je pris place sur l'autre lit, face à elle. L'espace entre les matelas était si étroit que nos genoux se touchaient.

Tullah me lança un regard inquiet. Personne n'appréciait réellement les efforts que je déployais pour ne *pas* mordre. Si je ne m'étais pas abstenue quand Olivia me l'avait proposé, cette dernière aurait peut-être plus de temps devant elle à l'heure qu'il est.

Concentre-toi sur l'instant présent.

Savannah baissa les yeux sous mon regard scrutateur.

Comment établir un lien avec elle ?

— Je suis désolée pour tout à l'heure, dit-elle subitement.

Elle parlait à voix basse, de peur de réveiller son frère, les yeux fixés sur

ses doigts qui tripotaient la couverture.

— Vous savez, je ne suis pas très douée pour parler, pour m'exprimer.

Ses excuses me prenaient totalement au dépourvu. C'était plutôt à moi de lui en présenter.

— Ce n'est rien. Je te demande pardon aussi, pour la manière dont je me suis comportée.

Elle jeta un coup d'œil à Tullah.

— Vous avez des difficultés à gérer votre soif de Sang. Je comprends. J'aurais dû d'abord vous remercier de nous avoir sauvés, au lieu de...

Elle hésita.

— Au lieu de me provoquer, complétai-je.

— Voilà. Et vous avez raison, nous avons fait un choix. Je veux dire, on ne peut pas revenir en arrière. Nous sommes un clan, point barre.

Je répondis par une sorte de grognement approbateur, et elle resta silencieuse pendant un moment.

— Jolis tatouages, dis-je.

Tendant le bras, je suivis du doigt les motifs en spirale qui ornaient son bras. J'essayais de changer de sujet pour l'aider à s'apaiser. Généralement, les gens qui mettent autant d'efforts dans leurs tatouages sont ravis d'en parler. Les siens étaient un ravissant mélange de totems amérindiens et d'entrelacs celtiques.

— Ils sont même magnifiques, ajoutai-je. Qui les a imaginés ?

— C'est moi qui les ai dessinés.

Je décelais une pointe de fierté dans sa voix, mais mon attention n'avait pas du tout l'effet escompté. Loin de se calmer, elle déglutit et son rythme cardiaque s'accéléra.

— Je... je voulais juste vous demander, Doyenne...

— Amber, l'interrompis-je.

Elle hocha la tête nerveusement, puis reprit :

— Je voulais vous demander de laisser à Claude un peu de temps avant de le...

Elle ôta son tee-shirt, vint s'asseoir à côté de moi et posa une main tremblante sur ma cuisse.

— Je vous en prie, prenez mon Sang à la place. Je suis... enfin, je n'ai pas...

— Je n'avais pas l'intention de le mordre ce soir, Van. Ni toi d'ailleurs.

— Oh...

Même si je savais que ça ne la rassurerait pas forcément, je passai un bras autour de ses épaules et serrai son corps menu contre moi. Je la sentis se forcer à se relaxer. Je soupirai. Il serait préférable de l'envoyer se coucher sur-le-champ.

Cependant, mon Athanate appréciait trop cet instant. Je ne comptais pas la mordre. Et puis, cette fille avait passé la moitié de la soirée à genoux chez Zane, en compagnie d'un cadavre et d'un métamorphe inconscient. Je ne pouvais pas être pire que ça, si ?

— *Amber*, dit la voix de Tullah dans ma tête. *Regarde-toi comme elle te voit.*

Ma vue se brouilla et je fus soudain prise de vertige. Kaothos jouait encore avec mon esprit. Elle me montra un aperçu de la perception que Savannah avait de moi.

Sévère. Forte. Oppressante. Étrange. Effrayante.

Je clignai des yeux en relâchant légèrement mon étreinte. C'était ainsi qu'elle me voyait. Et moi, comment la voyais-je ?

Savannah était toute en contradictions. En surface, il y avait les tatouages, la coupe punk, sa façon de parler. Sans être extrême, elle n'avait pas un look très conventionnel. Elle appartenait également à un clan Athanate, ce que l'on pouvait difficilement qualifier de « normal ». Pourtant, sous cette façade, se trouvait une jeune femme, à peine plus qu'une adolescente en réalité, qui aspirait désespérément à une vie normale. J'avais vu l'intérieur de sa maison, près des monts Sandia. À l'exception de la pièce de survie, l'endroit était la définition même de la normalité – du moins, selon les standards d'Albuquerque. C'était elle qui lui avait donné cette atmosphère.

Et nous parlions pourtant de la même fille qui s'était reprochée de ne pas avoir réussi à sauver les autres intimes de Larry, qui avait risqué sa vie sans hésitation pour porter secours à son frère. Le genre de personne qui, je l'espérais, trouverait sa place dans la Maison Farrell.

Mais aussi le genre de personne qui, si j'en croyais son attitude, n'aimait pas du tout l'idée que je la morde. Ou que je lui fasse quoi que ce soit. J'en vins à m'interroger sur ses rapports avec Larry.

Pourtant, elle avait encore une fois dépassé toutes ces peurs quand elle avait cru que j'envisageais de mordre Claude. « *Prenez mon Sang à la place ...* »

— *Le syndrome du héros compulsif. Ça me rappelle quelqu'un, me taquina Tara.*

La ferme, grosse maligne.

Je déposai un baiser sur le front de Savannah, obligeant mon corps à diffuser des phéromones pacifiantes au lieu des hormones Athanate torrides que j'avais libérées à la Calle.

— Allez, va te coucher, lui dis-je, avant de lui remettre son tee-shirt. Fais attention de ne pas réveiller Claude.

Je me glissai moi aussi sous les draps tandis que Tullah s'installait de l'autre côté du lit.

— Merci, Amber, murmura Savannah.

— Au fait, tu travailles dans quoi, Van ? demanda Tullah pour détendre l'atmosphère.

— Je suis biologiste. J'essayais d'obtenir un poste de chercheuse. (Elle soupira.) Je suppose que je peux faire une croix dessus.

— Tu trouveras autre chose, lui assurai-je. Et Claude ?

— Toujours au lycée, répondit-elle d'une voix ensommeillée.

Deux questions plus tard, elle s'était endormie. Tullah me saisit un bras pour le caler sous son oreiller.

— Je ne risque pas de marcher en dormant, protestai-je. Ni de mordre en dormant.

— Mais oui. En tout cas pas cette fois.

— Je suis si horrible que ça ? demandai-je en repensant au point de vue de Savannah.

— Parfois, répondit la jeune Adepte en bâillant. Tu oscilles entre les deux. À un moment, c'est toi, et l'instant d'après c'est le monstre.

— Ta confiance me va droit au cœur. On a bien reçu l'e-mail de David ?

— Oui. Sycamore Ranch, pas loin d'ici. Un détail concernant le propriétaire a attiré son attention, et il a aussi découvert que Jaworski veut dire « sycomore » en polonais.

— OK, on ira voir ça demain.

J'éteignis les lumières, mais je n'avais pas encore fini.

— Sinon, dis-je en allongeant la dernière syllabe, j'ai quelques questions à te poser.

Elle parut soudain nerveuse. Vu mon comportement ces derniers temps, je pouvais difficilement l'en blâmer.

— Quand tu t'es pointée à Coykuti pour m'enlever, Felix venait de recevoir un coup de fil. Tu ne saurais rien à ce sujet, par hasard ?

Elle se racla la gorge.

— Je peux te dire que c'étaient Alex et Jen. Tout ce que je sais, c'est qu'ils avaient un plan pour détourner son attention.

Intéressant.

Qu'avaient-ils donc mijoté tous les deux ? Felix avait parlé de l'aide « phénoménale » que mon clan lui apportait. J'aurais dû l'interroger là-dessus.

Mes intimes travaillaient-ils réellement ensemble ? De quoi s'agissait-il dans ce cas ? D'une trêve temporaire ? Je pris note de leur poser la question la prochaine fois.

— Très bien. Dernier mystère à éclaircir : quand je me suis réveillée après mon enlèvement, nous étions à Colorado Springs, dans un parc.

Tullah hocha la tête, subitement fascinée par le motif de notre couverture, dont elle suivait les lignes du bout des doigts dans le noir.

— Au *milieu* du parc, précisai-je. À deux minutes de marche de la voiture.

— Ah... oui.

— Alors comment je suis arrivée sur ce banc ? Vous m'avez portée ?

Impossible. Je fais un mètre quatre-vingts et plus de soixante-trois kilos.

— Non.

Elle fit courir sa main sur la couverture une dernière fois, puis me regarda enfin et avoua :

— On t'a transformée en zombie.

— En *quoi* ?

— C'est une sorte de... (Elle marqua une courte pause.) Tu sais, les zombies n'existent pas comme dans les histoires. On ne peut pas prendre un corps, lui donner des instructions, puis l'envoyer tuer des gens et manger des cerveaux, ou je ne sais quoi.

— Mais... ?

— Eh bien, il est possible de piloter quelqu'un. Ce n'est pas très utile dans la plupart des cas. On ne peut pas juste se brancher et prendre le contrôle d'une structure aussi complexe qu'un corps humain. Uniquement des fonctions motrices générales, et encore...

— Je vois à quoi je devais ressembler... un truc qui trébuche, qui bave, qui chancelle...

Tullah rougit.

— Non, nous marchions à tes côtés. Tu avais sûrement l'air un peu patraque. Les gamins du parc n'ont rien remarqué.

— Tout va bien alors, ironisai-je en m'efforçant de paraître grognonne.

— Je te propose une petite leçon rapide sur l'utilisation de l'énergie, dit-elle pour changer de sujet. Ensuite, il faudra te reposer.

— Soit. Mais dis-moi d'abord on serait pas un peu bêtes ? Pourquoi ne pas briser le verrou qui bloque tes pouvoirs, histoire d'utiliser le grand lézard et tes rouages pour parvenir à nos fins ?

Elle laissa échapper un petit rire.

— Kaothos et moi ne sommes pas aussi puissantes pour l'instant, quoi qu'elle en dise. De plus, elle laisse une signature trop distinctive dans l'énergie. Nous ne pourrions pas être certaines d'avoir la force nécessaire pour ce que nous voudrions faire et, d'après ce que nous avons vu avec la communauté de Denver, tous les Adeptes du pays se ligueraient contre nous.

— Je vois.

— En revanche, ta signature à toi est cachée, ajouta-t-elle pensivement. Tu sembles avoir la capacité de canaliser les rouages des autres. Mais, sans Hana, c'est comme si...

— Comme si j'étais totalement incapable d'utiliser l'énergie.

— C'est ça. (Elle se gratta la tête.) Je ne suis pas vraiment une Adepte du chamanisme. Je veux dire, je connais les bases, mais j'ai plus d'expérience dans les pratiques standard. Si je ne te connaissais pas et qu'on me demandait mon avis, je dirais que tu as un léger pouvoir latent, tout au plus. Pourtant, Chatima a senti que tu avais un pouvoir beaucoup plus grand – assez pour t'offrir ce collier. Enfin bref... passons aux exercices...

Nous étions toutes les deux fatiguées. Tullah embraya sur sa leçon mais, très vite, je me mis à somnoler et les cauchemars s'éveillèrent.

Kaothos vint alors et me plongea dans l'inconscience.

SAMEDI

Sycamore Ranch se trouvait sur le versant d'un petit canyon abrupt, formé autour d'un ruisseau sinueux. La demeure principale était composée de quatre bâtiments au toit rose, disposés en carré autour d'une cour ombragée. Deux SUV étaient garés avec soin devant l'entrée. À droite de la maison se dressaient des granges en bois et plusieurs dépendances.

Le petit arroyo serpentait au creux de la gorge une centaine de mètres plus loin. Malgré l'eau qui s'y écoulait à cet instant, le sol indiquait que le lit s'asséchait régulièrement. Pourtant, entre le ranch et moi, un verger descendait la pente, nivelé en terrasses successives ; j'apercevais des citronniers et des cerisiers, mais aussi des figuiers, des orangers et des limettiers. Si leur parfum fruité, ou toute autre odeur, me parvenait du ranch, la résine âcre du créosotier derrière lequel je me cachais les masquait complètement. Un château d'eau blanc dominait les lieux depuis la crête du canyon, à environ deux cents mètres sur ma gauche. Il servait sûrement à irriguer le verger.

Je ne voyais aucun corral, aucun troupeau, ni aucune machine agricole. Ce n'était donc pas un ranch en activité ; les arbres fruitiers mis à part, il s'agissait d'un simple lieu de résidence.

Un vent frais soufflait et le soleil brillait. Tout était paisible, immobile.

À l'exception des vautours. Les premiers arrivés se disputaient un cadavre au milieu de la cour.

Nous avons approché le ranch par un chemin de terre qui contournait le relief. Dès que j'avais repéré les vautours dans le ciel, j'avais demandé à Tullah de s'arrêter, puis j'avais grimpé au sommet du canyon afin de jeter un coup d'œil avant que nous ne franchissions le coude de la route.

Tullah se glissa à côté de moi, derrière le buisson. Il était parfois facile d'oublier qu'elle en était encore au stade de l'apprentissage. Savannah et Claude nous attendaient dans la Rodéo. Il n'était pas très prudent de les exposer ainsi, mais nous n'avions pas vraiment le choix.

Que s'était-il passé ? Diana se trouvait-elle dans ce ranch ?

Levant mes jumelles, j'entrepris de ratisser lentement les bâtiments à la recherche d'un élément suspect, d'un indice révélant qu'on nous attendait. J'aurais voulu dévaler la côte jusqu'au ranch en hurlant. L'idée d'être si proche, d'avoir retrouvé Diana malgré tous les obstacles et d'arriver trop tard me glaçait le sang.

Mais bon : un petit canyon fermé, une seule route pour entrer et sortir, personne à des kilomètres à la ronde. Ça sentait le guet-apens à plein nez. Un frisson glacé me parcourut l'échine, me donnant la chair de poule. Je levai les jumelles vers le château d'eau.

Il était trop bien placé. Il offrait une vue imprenable sur la route au niveau du virage, surplombait toutes les hauteurs, le verger, la maison, le ruisseau et la pente de l'autre côté du cours d'eau. L'endroit idéal pour un sniper.

Dans l'ombre, sous le réservoir cylindrique, il y avait une seconde plateforme, presque invisible au premier coup d'œil. Elle était assez grande pour permettre à deux personnes de s'allonger et de surveiller les environs à trois cent soixante degrés.

On l'avait érigé dans ce dessein précis, et j'avais vu juste : cette tour aurait été un endroit parfait pour poster un sniper. Nous serions tous déjà morts s'il y en avait eu un ce jour-là.

Soit, tu ne l'as pas remarqué tout de suite. Tu n'es pas au mieux de ta forme. Passe à autre chose.

Je ne devais pas commettre d'autres erreurs de ce genre.

Bien. Qu'est-ce qui pourrait pousser quelqu'un à tendre un piège sans poster de tireur en haut du château d'eau ? Peut-être n'avaient-ils pas eu assez de temps pour se préparer ? Étaient-ils toujours dans le ranch ?

Je reportai mon attention sur la vallée en contrebas. La porte qui donnait sur la cour de la maison était ouverte, agitée par la brise.

Quelque chose clochait, au-delà du contraste sinistre entre la tranquillité des lieux et la mort, entre les planques de snipers inutilisées et les portes ouvertes, mais je n'arrivais pas à savoir quoi.

— Arriverais-tu à me dire s'il y a des personnes vivantes dans la maison ?

Tullah secoua la tête en signe de dénégation.

— Et ton bracelet ? demanda-t-elle.

— Rien pour le moment, mais j'ai toujours des doutes sur sa fiabilité.

Elle ne put s'empêcher de sourire.

— Je vais y aller, déclarai-je. Surveille la zone d'ici, et garde un œil sur la route.

Je lui remis les jumelles et vérifiai mon portable. Une seule barre de réseau.

Eh zut !

Un vrai travail d'amateur. Nous avons besoin de casques à écouteurs tactiques et d'un équipement d'assaut complet. Et, quitte à rêver, d'une section de l'Ops 4-10 avec l'un de ces drones de reconnaissance silencieux. En l'occurrence, je n'avais qu'un fusil et un téléphone.

Tant pis, faudra faire avec.

Avant de descendre, je m'assurai que Tullah savait quel portable j'utilisais.

— Appelle-moi au moindre changement.

— Sois prudente.

Malgré son inquiétude, elle prit les jumelles sans discuter et se mit à balayer le ranch et ses dépendances comme je l'avais fait.

Soulevant mon fusil, je passai furtivement la crête et descendis la pente en rasant le sol. Le verger m'appelait ; il m'offrirait un couvert idéal le temps de me rapprocher de la maison.

J'aurais choisi cet endroit pour installer un piège. D'un autre côté, j'aurais aussi prévu un sniper sur le château d'eau. Sauf, peut-être, si je cherchais à attirer l'intrus dans le ranch pour le capturer.

Je plongeai sous l'ombre des arbres et jetai un coup d'œil alentour. Rien à signaler, si ce n'est que j'étais enfin libérée de l'odeur des créosotiers. Je continuai ma descente en me faufilant entre les arbres. La végétation me cachait le ranch ; je devais m'en remettre à Tullah pour détecter tout danger à ma place.

Arrivée à la lisière de la dernière terrasse, je m'accroupis. Il me restait vingt mètres à parcourir pour atteindre le coin du premier bâtiment. Et, désormais, le parfum du verger et des créosotiers ne parvenait plus à masquer l'odeur insidieuse de la mort.

Un humain ne l'aurait pas encore détectée, mais je me reposais sur mes sens surnaturels. Je m'efforçai d'ignorer ces relents glaçants pour me

concentrer sur le reste.

Je reconnus la marque de la Maison Romero ; nous avons bien trouvé la Maison d'Oscar Jaworski. Cependant, je percevais uniquement l'odeur. L'autre composant de la marque, la *sensation* de leur présence, n'y était pas.

Ça ne signifiait pas pour autant que le ranch était désert.

Chaque seconde me stressait davantage. Il fallait agir maintenant. Je piquai un sprint vers la façade la plus proche et la longeai au pas de course, jetant un coup d'œil par les fenêtres sur mon passage.

Je me figeai soudain. Vers le milieu du bâtiment, je distinguai un cadavre dans une pièce. Deux dans la suivante. Toujours pas le moindre bruit. Et aucune nouvelle odeur ou marque.

Je poursuivis mon exploration. Au bout, je tentai d'ouvrir une porte. Elle n'était pas fermée à clé. Était-elle piégée ? Quelqu'un m'attendait-il derrière ?

Ne t'arrête pas.

Collée au mur, je poussai le battant. Rien. Pas d'explosion, aucune réaction, pas un mouvement hormis celui des vautours.

Le silence commençait à me porter sur les nerfs. J'aurais presque préféré me faire attaquer.

Tu parles d'une idée à la con !

Passée à l'intérieur, j'entrepris d'inspecter les lieux, pièce par pièce, enfilant à toute allure des corridors qui n'offraient aucun abri, bondissant au détour des couloirs et dans les pièces. Les quatre blocs communiquaient tout autour de la cour intérieure. Les chambres étaient luxueuses, les salons spacieux, les cagibis bien aménagés. La cuisine avait de quoi subvenir aux besoins d'un régiment entier. La salle à manger, quant à elle, comptait une trentaine de places.

Mes pas et le martèlement de mon cœur étaient les seuls bruits que j'entendais. Je pouvais à peine respirer. À chaque seconde, je m'attendais à trouver Diana.

J'enchaînai les pièces. Dans cinq chambres, je découvris des cadavres sur les lits. Certains avaient été abattus dans leur sommeil ; les autres avaient bondi de leur matelas quand on avait fait irruption. Le résultat était le même : Athanate et intimes, hommes et femmes, morts, empêtrés dans leurs draps. Le ou les auteurs de ce massacre avaient frappé pendant la nuit, sans doute peu avant l'aube, dans un silence presque absolu.

Cette propriété était le refuge secret de Jaworski. Pourquoi n'y avait-il aucun corps dehors, hormis celui de la cour ? Se pensait-il tellement en sécurité qu'il n'avait pas posté de gardes ? ou ces derniers l'avaient-ils trahi ?

Dans les deux cas, il avait commis une grosse erreur et en avait payé le prix fort. Il était là, le seul que je reconnaissais, dans l'immense salon – au milieu des cadavres, des projections de sang séché, des effluves de mort et de violence. Et des mouches.

Il n'y avait aucun survivant dans le ranch. Et pas de Diana.

Pas de réseau non plus. Tant mieux, j'avais justement besoin de courir pour chasser ces images macabres de ma tête et cette odeur pestilentielle de mes narines. Je me hâtai de rejoindre Tullah en haut du canyon.

— Il n'y a personne de vivant, rapportai-je, essoufflée, quand j'atteignis le sommet. Je veux que Claude se poste sur cette plate-forme, sous le réservoir du château d'eau, pour surveiller la route. S'il voit quoi que ce soit, il nous rejoint au ranch le plus vite possible. Savannah et toi venez avec la voiture. J'ai besoin de votre aide.

De retour dans la demeure, j'arpentai de nouveau les pièces principales. Des nuages de mouches s'envolaient sur mon passage. C'était encore pire la seconde fois.

Et je découvris une victime que j'avais loupée lors de ma première inspection. Contrairement aux autres, la femme avait compris ce qui se passait et avait tenté de se cacher sous le gros bureau d'un cabinet de travail. Ils l'avaient trouvée, et l'avaient abattue là où elle était agenouillée, roulée en boule.

Je pris chaque cadavre en photo avec mon portable. Tous étaient des Athanate ou des intimes de la Maison Romero. Tous tués par balle. Certains avaient reçu un tir dans la tête alors qu'ils gisaient déjà par terre, blessés.

Je me réfugiai dans une salle de bains et fermai la porte. L'eau glacée sur mon visage me secoua. Je restai penchée sur le lavabo, incapable de me regarder dans la glace.

Dans l'Ops 4-10, j'avais été confrontée à la mort à chaque mission. Dans notre camp. Dans le camp ennemi. Je me rappelais certains d'entre eux ; je m'obligeais à ne pas les oublier. Les autres se fondaient peu à peu dans une masse floue, je ne voyais plus leurs visages. Quand j'avais quitté l'armée et fait mes premiers pas de détective privée, j'avais décidé de m'imposer une règle : je ne tuerais pas, excepté en cas d'extrême nécessité. J'avais su m'y

tenir pendant un temps. Ça m'avait permis de reprendre conscience de la valeur d'une vie.

À présent, je me sentais redevenir insensible. J'avais tué des Nagas dans la montagne de Coykuti, des Gardiens à Albuquerque. Je pourrais me défendre en disant que je n'avais pas eu le choix mais, en vérité, je n'avais rien ressenti. Aujourd'hui, je venais de traverser un bâtiment rempli de cadavres et, tout ce que j'éprouvais, c'était du soulagement de ne pas avoir trouvé Diana parmi eux. Le reste ne m'avait pas affectée, jusqu'à ce que je découvre la femme dans le bureau.

Était-ce normal ? D'ailleurs, que voulait dire « normal » pour moi ?

Je m'aspergeai de nouveau le visage puis, à l'aide de serviettes et de gels parfumés, je me créai un masque pour respirer. En revenant sur mes pas, j'ouvris toutes les fenêtres et les portes sur mon chemin. Dès que nous repartirions, les vautours et autres petits charognards investiraient les lieux.

Je nettoyai tout ce que j'avais touché, puis sortis rejoindre Tullah et Savannah, qui m'attendaient avec la Jeep.

— Ils appartenaient tous à la Maison Romero et ils sont tous morts, expliquai-je à Savannah. Il vaut mieux que tu n'entres pas, mais j'ai besoin de connaître certains noms, ou de savoir si tu reconnais des visages.

Je lui montrai l'écran de mon portable. Elle ne voulait pas le regarder.

— Ça pourrait nous aider à comprendre qui a fait ça et pourquoi. Tu penses y arriver ?

Elle blêmit, serra les lèvres, puis hocha la tête de façon saccadée. Je lui tendis le téléphone et elle fit défiler les photos.

— Lui je l'ai déjà vu, dit-elle à la cinquième. Je ne suis pas sûre de son nom.

Elle en passa deux autres. Tout à coup, ses yeux s'embruèrent. Je regardai la photo en question : la femme du bureau.

— Sienna, murmura-t-elle alors que les larmes coulaient sur ses joues. Sienna des Romero. Elle était gentille avec moi.

Une intime de Romero lui-même. Savannah s'essuya rageusement le visage et continua de passer les photos en revue. Elle ne reconnut personne dans les autres pièces secondaires.

La plupart des corps se trouvaient dans le salon principal, une immense salle dont les grandes baies vitrées donnaient sur un patio en pierre. Savannah en identifia plusieurs. À côté d'Oscar Jaworski gisait Charles Romero, chef

de la Maison Romero, ancienne Maison Panethus du Nouveau-Mexique.

Les dirigeants de la Maison éradiqués, Amaral était désormais le seul survivant, et il n'avait pas l'air de vouloir garder le nom Romero.

Après la dernière photo, Savannah s'éloigna d'un pas chancelant pour vomir son petit déjeuner. Tullah était aussi pâle qu'elle.

— Pardonne-moi, dis-je en lui nouant la serviette parfumée autour du visage pour atténuer l'odeur fétide. J'ai besoin de te montrer quelque chose.

— Je sais. Je le sens aussi.

— Ferme les yeux. Il est inutile que tu voies le reste.

Elle obéit et je lui fis traverser la scène de carnage en passant par le salon principal, puis par un petit couloir qui nous mena à une autre pièce. Un Romero était étendu, face contre terre, devant la porte de la chambre. Son Sig 9 mm était encore dans l'étui à sa ceinture. On lui avait tiré deux fois dans le dos.

J'aidai Tullah à contourner le cadavre pour la faire entrer dans la chambre. C'était l'épicentre de la sensation étrange qui me taraudait depuis que j'avais observé les lieux du haut de la crête. Une sensation semblable à celle du temple aztèque, dans la grange de Bow Creek. Une aura maléfique.

La pièce en elle-même était une grande chambre d'amis qui donnait sur le patio. On pouvait également apercevoir le ruisseau un peu plus bas. Elle comportait une penderie et une salle de bains. Ici, il n'y avait aucun corps. Posé sur une coiffeuse, un vase de jasmin et de lys couvrait en partie l'odeur nauséabonde qui émanait du reste de la maison. Quelques boissons entamées étaient abandonnées sur une table basse au milieu de plusieurs fauteuils. Le lit était fait. Le seul autre élément indiquant qu'on avait séjourné ici était une petite valise à roulettes près du lit.

Cette chambre me donnait l'impression d'entendre des ongles crisser sur un tableau noir. C'était le seul endroit de la maison où subsistait l'infime trace de marques différentes. Tullah s'arrêta au milieu de la pièce et ouvrit les yeux.

— Il y avait un rouage ici. Une entrave. (Elle referma les yeux.) Comme le verrou qu'ils m'ont mis, mais plus précis. C'est étrange.

— Des Gardiens sont passés ici, soulignai-je.

Elle secoua la tête.

— C'était un rouage d'Adeptes. Des Adeptes très puissants. As-tu trouvé des...

— Pas un seul corps d’Adepté ni de Gardien dans la maison.

Elle gagna la fenêtre. Celle-ci était ouverte quand j’étais entrée la première fois.

— Analyse la scène, l’encourageai-je.

— Les Gardiens sont entrés par ici. (Elle indiqua la fenêtre.) Les Adeptes leur ont ouvert ; ils étaient déjà à l’intérieur en train d’entraver quelqu’un avec un rouage. Quelqu’un de puissant.

Elle alla examiner la porte.

— Les Gardiens ont commencé à tuer ici. Sans doute avec des pistolets équipés de silencieux. Cet homme gardait la porte. Je ne saurais pas dire s’il était censé empêcher les gens d’entrer ou de sortir. Probablement la deuxième possibilité. La Maison ne s’attendait pas vraiment à une attaque – elle n’avait posté qu’un garde avec un pistolet.

Tullah avait rempli sa mission : elle avait analysé le rouage dans la chambre. Cependant, elle n’en avait pas fini. Livide, quoique déterminée, elle retourna dans le salon pour étudier les six cadavres parmi lesquels figuraient Jaworski et Romero.

— Ils ont tous...

Elle s’interrompit, détourna le regard. Après deux profondes inspirations, elle parvint à reprendre :

— Ils ont tous de multiples blessures.

— Et le groupement des balles ?

— Minimum deux au corps et une à la tête. (Ses yeux, soulignés par la serviette, se posèrent sur moi.) Comme on t’a appris à le faire dans les forces spéciales.

Soit les Gardiens étaient très bien entraînés, soit ils étaient accompagnés par des Nagas qui n’avaient pas de marque et n’avaient laissé aucune odeur détectable dans cet abattoir.

Il restait des indices à examiner, mais Tullah n’en pouvait plus ; je la laissai fuir ce cauchemar.

Après que les Athanate Romero avaient été éliminés dans le salon et les couloirs, il ne restait plus un seul occupant armé dans la maison. Les intrus s’étaient alors livrés à une véritable tuerie dans le reste de la demeure. Ils avaient utilisé des silencieux et la plupart des victimes étaient mortes sans se défendre. L’orientation des corps et celle des impacts confirmaient l’hypothèse d’une menace venue de l’intérieur.

L'analyse de Tullah, même incomplète, était exacte. Un petit groupe d'Adeptes s'était trouvé dans la chambre d'amis. La Maison Romero avait placé un garde devant la porte. Les Adeptes avaient ensuite laissé entrer quelqu'un par la fenêtre ; il n'y avait aucune trace de lutte dans la chambre. Les intrus avaient abattu le garde, puis avaient massacré tous les occupants du salon et poursuivi leur nettoyage dans le reste de la demeure.

C'étaient des professionnels entraînés. Ils avaient frappé vite, employé des silencieux et effectué des tirs groupés d'une remarquable précision malgré l'obscurité. Quelqu'un parmi eux connaissait la disposition des lieux. Quelqu'un qui savait quelles personnes se trouveraient dans la maison. Quelqu'un à qui l'on avait fait confiance. Charles Romero avait trahi Skylur et les Panethus, pour être finalement trahi à son tour.

Une dernière chose me chiffonnait. Je retournai dans la chambre pour vérifier encore une fois. Sous tout le reste, elle avait laissé une trace de sa marque.

Mon regard se posa sur la valise à roulettes : la dernière fois que je l'avais vue, Diana la tirait derrière elle en partant attraper son vol, à l'aéroport de Denver.

Je rejoignis Savannah et Tullah dehors. L'odeur dans la cour était infecte, mais ce n'était rien par rapport à l'intérieur.

Nous nous trouvions à l'ombre de sycomores. Des arbres adultes, visiblement bien entretenus. Même si je n'avais jamais pu saquer Jaworski, j'espérais bizarrement que l'imaginer en train de se promener dans le ranch, à admirer les arbres qui portaient son nom, serait le souvenir que je garderais de lui.

Nous nous éloignâmes de la maison pour discuter près de la Jeep.

— Diana était dans la chambre avec les Adeptes, révélaï-je à Tullah.

— Elle aurait trempé dans ce massacre ? s'étonna-t-elle, dubitative.

Je secouai la tête tout en essayant d'assembler les pièces du puzzle.

— Weaver a réussi à convaincre la communauté de Denver de mettre un verrou sur tes pouvoirs. Comment cela fonctionne-t-il exactement ?

— Il m'empêche de manipuler l'énergie, excepté en quantités dérisoires.

— Si on faisait la même chose à un métamorphe, quel serait le résultat ?

— Il serait alors incapable de se transformer.

— Et pour un Athanate ?

Elle fronça les sourcils, pensive.

— Eh bien, ça l'empêcherait de sortir les crocs, je suppose. Je n'en suis pas certaine.

— Et avec un verrou beaucoup plus puissant ? Comme l'entrave que tu as détectée dans la chambre.

— Ça finirait par tout bloquer, tous les pouvoirs téléurgiques, comme l'*eukori* et la coercition. Mais, à un tel niveau, on neutralise aussi des capacités vitales de l'Athanate. Ça peut le tuer.

— Je vois.

Alors que je méditais sur sa réponse, une idée me vint.

— Et votre rouage zombie ? Celui qui permet de déplacer une personne. Permettrait-il de réactiver certaines capacités ciblées chez le sujet ?

— Ce serait un rouage complexe. Extrêmement complexe. (Elle se frotta le visage des deux mains.) Je n'en suis pas sûre, patronne.

Il lui fallut une ou deux secondes, mais elle comprit finalement plus vite que je ne l'aurais cru. Elle étouffa une exclamation.

— Tu penses que c'est ce qu'ils ont fait à Diana ?

J'opinaï de la tête. Diana était une Athanate très ancienne et très puissante, dotée de pouvoirs que je ne pouvais sans doute même pas imaginer. Je me demandais depuis le début comment les Romero avaient pu la capturer et la retenir prisonnière ; cette théorie offrait une réponse plausible.

L'idée de voir des Adeptes manipuler Diana tel un pantin me donna des frissons. S'ils étaient capables de faire ça...

Tullah en était encore à retourner l'idée dans sa tête.

— Il faut qu'on appelle maman sur une ligne sécurisée au plus vite.

— D'accord.

Cependant, ses déductions me suffisaient. Je n'avais plus le choix désormais : je devais faire part à Naryn des résultats de mon enquête.

Je contemplai le ranch. Me restait-il quelque chose à faire ici ? La Voie cachée, l'ensemble des principes fondamentaux qui régissait la vie des Athanate, stipulait que toute trace d'un affrontement entre Athanate devait être effacée afin d'empêcher les humains de découvrir leur existence. Malheureusement, nous n'avions pas le temps d'enterrer les dépouilles, et incendier le ranch risquerait d'attirer l'attention des services d'urgence beaucoup trop vite. En temps normal, les Maisons Athanate disposaient d'équipes de nettoyage précisément pour ce cas de figure, mais il était évidemment hors de question que j'appelle un Athanate du Nouveau-Mexique pour lui dire où je me trouvais. Ouvrir les fenêtres et laisser les charognards faire leur office devrait suffire à maquiller la scène. Je ne pouvais pas faire mieux, au vu des circonstances.

La police saurait quand même qu'il y avait eu une fusillade et beaucoup de morts.

Cette question me taraudait justement : pourquoi les meurtriers avaient-ils laissé la maison ainsi ?

— Amber ! cria Claude depuis la crête.

Il courait ; beaucoup trop vite. Il glissa et dégringola la pente raide sous le

château d'eau, avant de se relever dans la foulée pour poursuivre sa course effrénée. Il m'indiquait par de grands gestes le coude que la route décrivait autour du relief. On avait de la compagnie.

Eh merde !

Le choc me remit les idées en place, soulignant l'engourdissement qui m'avait gagnée. J'avais trop traîné, à m'inquiéter pour Diana, à m'inquiéter de devenir une Basilikos. Pendant ce temps, la menace la plus flagrante était juste sous mon nez. Celle que j'avais envisagée dès le début, avant de l'écarter.

Un putain de piège ! Pas de sniper sur le château d'eau, pas d'embuscade dans le verger, mais de quoi me retenir ici un moment : une maison remplie de cadavres. Et une seule voie d'accès.

Je balayai les lieux du regard. Le bâtiment était conçu pour résister à une attaque, mais il serait impossible de le défendre à quatre – ou plutôt à deux, pour être réaliste.

C'était le second piège : se réfugier dans la maison. Je ne tomberais pas deux fois dans le panneau. Il fallait que je reprenne la situation en main.

— Montez dans la voiture ! leur ordonnai-je.

Qui arrivait par la route ? Des Nagas ? Ces Gardiens dignes des forces spéciales ? Les Romero qui avaient suivi Amaral dans le camp Basilikos ?

Savannah voulut se précipiter vers Claude, qui n'avait absolument pas besoin qu'on l'aide. Tullah la poussa sans ménagement dans la voiture.

— On va devoir passer en force ? me demanda l'Adepté par la fenêtre.

Ma louve en avait furieusement envie. Je la sentais grogner d'impatience. Heureusement, ma brusque clarté d'esprit me permit de la contenir. Je secouai la tête.

— Prends le fusil et garde ton pistolet à portée de main.

Claude avala les derniers mètres en trébuchant, puis sauta dans la Jeep.

— Beau boulot ! le félicitai-je avant de démarrer le 4 x 4.

Deux SUV apparurent au coin du relief. L'un s'arrêta aussitôt en travers de la route, au point le plus étroit, pour bloquer le passage ; l'autre fonça vers nous.

— C'est pas vrai ! ragea Tullah. On ne peut pas repartir !

Ma louve grogna de plus belle. *C'est ce qu'on va voir.*

Venais-je de parler tout haut ? Je la repoussai de nouveau. Je devais me concentrer.

— Mets bien ta ceinture, Tullah. Van, Claude, calez-vous au pied de la banquette et restez-y.

— Qu'est-ce que... ? commença mon apprentie.

Trop tard. La louve revint à la charge, je la sentis s'insinuer dans mon esprit. J'allais leur montrer à qui ils avaient affaire. Le regard aiguisé. Les lèvres retroussées.

J'enfonçai l'accélérateur et la voiture s'élança dans un nuage de poussière. À quatre-vingts mètres de là, le second SUV pila en se mettant de côté. Ils étaient convaincus de pouvoir nous empêcher de passer avec ça ; ce n'étaient donc pas des Nagas.

Des hommes armés en gilet tactique surgirent du véhicule. L'un d'eux tenait un mégaphone. Comme s'il lui suffisait de me demander gentiment de m'arrêter. *Imbécile*.

Je tirai par la fenêtre avec mon Mk23 pour voir leur réaction. Ils se baissèrent aussitôt. Aucun doute, ce n'étaient pas des Nagas. Je rengainai mon pistolet en éclatant de rire.

Plus que quarante mètres et nous nous rapprochions à vive allure. Pied au plancher, pneus et moteur rugissant, je fonçais droit sur leur voiture. Les types s'en écartèrent précipitamment en se piétinant les uns les autres.

Je martelai le volant du poing. Plus vite ! Plus vite !

— C'est ça ! Courez, bande de lâches ! vociférai-je.

— Patronne ? cria Tullah. Patronne, qu'est-ce que... ?

— On l'appelle pas la Rodéo pour rien.

D'un coup de volant, je tournai la Jeep vers la pente. Comme Claude l'avait appris à ses dépens, la côte était glissante, recouverte de terre meuble mais, en dessous, se cachait de la bonne roche solide. Le moteur grogna tandis que les pneus mordaient le sol.

La Rodéo atteignit le verger à une vitesse ahurissante. Un chemin fendait les terrasses au milieu. En nous y engageant, nous mettions les arbres entre nos poursuivants et nous.

Le 4 x 4 se cabra comme un mustang sur la piste cahoteuse, mais ne faillit pas un seul instant. Au bout du verger, le chemin s'arrêtait, cédant la place à un flanc de roche nue.

— Que font-ils ? demandai-je d'une voix forte pour couvrir le bruit du moteur.

— Il y en a qui tirent, répondit Tullah, la voix hachée par les secousses.

Mais pas tous. Ils n'ont pas l'air d'accord. Les SUV n'ont pas bougé.

— Ils ne savent pas s'ils doivent nous capturer ou nous tuer, compris-je. (*Bande d'amateurs !*) Au bout du compte, ils ne feront ni l'un ni l'autre.

À cette distance, ils ne pouvaient plus nous toucher.

Le nez de la voiture partit vers la gauche tandis que les pneus patinaient sur la pierre lisse. Le véhicule entier chancela et se pencha, le versant de mon côté prenant l'air d'un à-pic.

Des hurlements montaient de la banquette arrière. Tullah retint une exclamation et s'agrippa à la poignée de maintien. Je m'esclaffai de nouveau.

Génial !

Les pneus accrochèrent de nouveau le sol et je redressai l'engin. Une balle ricocha sur le côté du capot, l'éraflant sur quinze centimètres. À l'évidence, les partisans de l'assassinat l'avaient emporté.

Qu'ils essaient seulement !

Nous devons passer la crête au plus vite. Je rétrogradai, laissant le moteur tourner à fond. Des rangées de créosotiers s'évanouissaient sous le capot. Les pneus rugissaient, soulevant des gerbes de poussière autour de nous.

Une seconde balle traversa le toit quelque part au-dessus de nos têtes. Savannah poussa un cri de frayeur. Je les sentis remuer derrière mon siège.

— Ne vous relevez pas ! leur intimai-je.

Allez, allez, allez... Oui !

Un dernier coup d'accélérateur, puis la terre disparut devant nous. L'avant de la voiture se souleva, presque vertical. Il n'y avait plus que le ciel.

Géant !

— Wouhou ! exultai-je en frappant le toit du poing.

La Rodéo franchit la crête d'un bond et son nez redescendit brutalement. Cette fois, il n'y avait plus que l'autre versant par-delà le pare-brise.

Nous descendîmes en zigzaguant vers la route, qui se trouvait une centaine de mètres plus bas. L'adhérence était encore plus catastrophique de ce côté. L'arrière de la Jeep chassait à gauche, à droite, et les buissons fouettaient la carrosserie dans un crissement sonore.

Tullah se cramponnait si fort que les jointures de ses doigts étaient blanches. Elle n'avait pas lâché le fusil néanmoins.

Je criais, braillais, euphorique, tout en me démenant avec le volant.

— Attention au fossé ! hurla Tullah.

La pluie avait creusé de profonds sillons de part et d'autre de la route. Si

nous les touchions, nous nous retrouverions coincés. Les SUV des Romero seraient de retour dans deux minutes. On ne pouvait pas se permettre le moindre contretemps.

— Compris. T'inquiète.

La Rodéo fit un écart. Les pneus accrochèrent la roche, pirouettèrent, puis accrochèrent de nouveau. Soudain, nous filions tout droit, parallèles à la route, à dix mètres au-dessus.

Du côté de Tullah, la voiture semblait sur le point de se renverser. Au lieu de regarder en bas, la jeune Adepte se retourna pour jeter un coup d'œil derrière nous.

Deux cents mètres plus loin, les fossés s'aplanissaient. Je lâchai un rire hystérique, martelant de nouveau le volant. Aucun problème ; nous rejoindrions la route à cet endroit.

Nous heurtâmes un rocher qui fit sauter l'avant de la Jeep.

— Une de leurs voitures vient de franchir le virage, grogna Tullah alors que le nez retombait, mettant les suspensions à rude épreuve.

La Rodéo faisait embardée sur embardée. Je perdais trop vite de la hauteur. Le fossé semblait nous attirer irrémédiablement vers le bas de la pente. De plus en plus vite.

Il y avait aussi plus de poussière. Les pneus accrochaient de moins en moins. Très vite, il devint impossible de voir derrière nous. Nous frôlâmes un dernier buisson, et le 4 x 4 tressauta encore une fois en passant sur un sol plus ferme.

Plus que deux mètres. Un.

Puis les pneus avant touchèrent la route.

— Wouhou ! m'écriai-je de nouveau.

La Rodéo s'ébroua comme un chien tandis que nous nous élancions sur le chemin de terre, laissant dans notre sillage un gigantesque nuage de poussière. J'atteignais un pic d'adrénaline.

Calme-toi ! m'intimai-je. Je devais rester concentrée.

Malgré toutes ses qualités, la Rodéo ne pouvait distancer deux SUV en ligne droite. Et nos poursuivants avaient sûrement prévu des renforts dans le coin.

Je ne voyais rien dans le rétroviseur ; ils étaient quelque part dans ce nuage épais. Un embranchement se profilait, trois cents mètres plus loin. La piste de gauche nous ramenait vers l'autoroute 14.

Tout devint limpide dans ma tête. Je pris à droite au croisement, puis actionnai le frein à main pour nous faire exécuter un brusque demi-tour. Je défis mon harnais de sécurité tout en arrachant le fusil des mains de Tullah.

— Prends le volant et tiens-toi prête ! lui ordonnai-je en bondissant à l'extérieur.

Je me précipitai dans le nuage opaque en hurlant, fusil à l'épaule.

La voiture de nos poursuivants surgit alors. Le conducteur me vit. Sa meilleure chance aurait été de me renverser, mais ce n'était pas un Naga. Il aperçut le fusil, l'éclair du coup de feu, et ses nerfs le lâchèrent. Il braqua le volant sans réfléchir – et son instinct causa sa perte. Je tirai deux balles de plus dans le pare-brise et les vitres des portières avant que le véhicule percute de plein fouet le flanc du canyon, en face de l'intersection.

Je m'en désintéressai. La probabilité qu'il y ait des survivants était trop infime pour que je m'en soucie.

Je retroussai les lèvres en grognant, pantelante, les doigts quasiment transformés en griffes. Je dus presque batailler pour recharger le fusil. La poussière s'éloignait. Zut ! je devais me cacher pour garder l'effet de surprise. Ils devaient me voir au dernier moment – le dernier de leur vie.

Tullah traversa l'intersection à fond de train avec la Rodéo. Voulait-elle m'abandonner ? Mon Athanate et ma louve se dressèrent en poussant un hurlement furieux.

Non. Elle s'arrêta sur le bas-côté, puis appuya sur l'accélérateur en bloquant le frein. Les roues patinèrent, projetant des tourbillons de poussière sur l'embranchement. Assez pour aveugler le conducteur de la seconde voiture, qui fonçait pour tenter de nous rattraper.

Ils émergèrent du nuage à toute vitesse et nous virent, moi, mon fusil et le SUV accidenté d'un seul coup d'œil.

La voiture pila. Son système ABS s'activa en produisant un son de mitrailleuse, mais c'était trop tard. J'eus le temps de tirer une balle dans la vitre côté conducteur, puis le SUV tamponna violemment l'arrière du premier en se renversant sur le toit.

Inutile de perdre plus de temps et de munitions. Ils ne nous poursuivaient plus, et ça me suffisait amplement. La seconde voiture ne s'était même pas immobilisée que j'étais déjà dans la Rodéo. Tullah démarra immédiatement.

Mon cœur battait à tout rompre, je peinais à respirer. Tout semblait à la fois si clair et si lointain. J'attrapai sans réfléchir le harnais de sécurité avec

mes mains maladroites. Attacher sa ceinture. Ne prendre aucun risque.

J'éclatai de rire. Ne prendre aucun risque.

Le regard inquiet de Tullah me fit l'effet d'un seau d'eau glacée en pleine figure.

Merde, merde, merde ! reprends-toi !

Je fermai les yeux, attendis que mon rythme cardiaque s'apaise.

Ressaisis-toi. Vite. Laisse tomber la ceinture. Comporte-toi comme une personne normale.

Je me tournai pour me pencher par-dessus mon siège, et me forçai à parler d'une voix calme :

— Vous pouvez vous relever. Tout le monde va bien ?

Savannah et Claude se hissèrent sur la banquette, tremblants, le visage pâle comme un linge. La jeune femme s'était ouvert la lèvre supérieure quand elle avait relevé la tête un peu plus tôt.

Elle entoura Claude de ses bras et tous deux se blottirent sur le siège sans me regarder. Les quelques liens que j'avais pu tisser avec eux la nuit précédente s'étaient rompus.

Tullah roula encore quelques kilomètres, puis tourna à deux embranchements, avant de s'arrêter près d'un bosquet, à l'abri des regards.

— Patronne, il faut qu'on parle, me dit-elle d'une voix cassée.

Je descendis. Le soleil brillait, mais un vent froid soufflait du nord. Nous nous éloignâmes de la voiture pour ne pas être entendues.

— C'était quoi ce bordel ? me demanda-t-elle à voix basse.

Je clignai des yeux, surprise. Je venais de nous sauver, non ?

Kaothos s'insinua dans mon esprit.

— *Regarde, Amber Farrell.*

Elle me montra alors ce que Tullah et Savannah avaient vu. Je ne reconnaissais pas la femme qui riait, hurlait et déraillait au volant de la Rodéo. Ni celle qui courait vers un SUV avec un fusil et trois cases en moins.

Moi-même je la trouvais effrayante. Je n'osais imaginer ce que les autres avaient ressenti.

Je perdais complètement les pédales. Le pire, c'est que ça ne m'avait pas paru aussi dingue sur le moment. À quand le jour où la folie m'emporterait définitivement ?

— C'est la fièvre du crasis, n'est-ce pas ? hasarda Tullah. Bian m'avait prévenue que ça pouvait dégénérer. D'abord tu t'inquiètes, tu doutes de tes

choix, et l'instant d'après tu te crois invincible.

Je pris de profondes inspirations. Elle avait raison.

Je supposais, *j'espérais* avoir encore le temps. Juste assez. Je pouvais retrouver Diana, j'en étais certaine. Tant que j'y arrivais dans les prochaines vingt-quatre heures. Dans le cas contraire, Kaothos devrait m'assommer, pour de bon.

Nous retournâmes à la Rodéo.

— Je vais vous trouver un moyen de partir d'ici, annonçai-je à Savannah et Claude.

Leur soulagement était manifeste.

J'appelai Pia avec le portable sécurisé. Elle comprit immédiatement ce qu'il nous fallait.

— Nous sommes prêts, dit-elle. Je t'envoie les coordonnées par SMS. Retrouve-nous là-bas.

— C'est noté.

Ma Maison avait visiblement la situation en main. Peut-être Victor viendrait-il en hélicoptère. Ce serait l'idéal. En quelques heures à peine, Savannah et son frère seraient en sécurité à Denver.

— On a un numéro direct pour joindre Skylur ? m'enquis-je.

Je ne pouvais plus repousser l'échéance ; je devais faire mon rapport sur la situation au Nouveau-Mexique. Mais je voulais à tout prix éviter d'avoir affaire à Naryn.

— Aucun. Amber, n'appelle personne tant que nous ne serons pas au point de rendez-vous. Nous nous mettons en route tout de suite. Je t'envoierai une estimation de notre heure d'arrivée par SMS.

Elle raccrocha d'un coup, sans me laisser le temps de prendre des nouvelles. Rien au sujet de Jen.

Une boule glacée se forma dans mon estomac et les dernières molécules d'adrénaline s'échappèrent comme l'air d'un ballon percé.

Les coordonnées envoyées par Pia nous conduisirent à un aérodrome privé, dans un ranch. Celui d'un vieil ami de Victor Gayle, supposai-je. L'endroit était désert ; rien que huit cents mètres de terre tassée en guise de piste, un manche à air et un hangar.

Même avec l'esprit encore embrouillé après mon accès de folie, je savais qu'ils ne pourraient pas tenir le délai qu'ils s'étaient fixé – à peine quatre-vingt-dix minutes après notre conversation. Ils avaient environ cinq cents kilomètres à parcourir ; même le meilleur hélicoptère militaire ne pourrait pas avaler cette distance en si peu de temps. Soit ils s'étaient trompés – ce dont je doutais –, soit ils ne venaient pas en hélicoptère avec Victor. Cet aérodrome n'avait pas les infrastructures adaptées ; j'espérais que leur pilote savait ce qu'il faisait.

J'oscillais entre deux états. Je m'inquiétais au sujet de ce rendez-vous, de Jen, et de ma dernière crise. Et j'étais profondément dépitée de ne pas être arrivée quelques heures plus tôt à Sycamore Ranch.

J'étais à côté de la Rodéo, à me « tracagiter ». C'était le terme qu'employait ma mère autrefois, quand Kath faisait ça ; un mélange entre « se tracasser » et « s'agiter ». Je ne l'avais jamais fait quand j'étais enfant ou ado mais, à présent, je me tracagitais carrément.

Où avaient-ils emmené Diana ? Aurais-je pu la sauver si nous n'étions pas descendus à l'hôtel ? Et si mes crises de démence devenaient telles que Kaothos devait m'assommer maintenant, ou que Naryn m'ordonnait de rentrer à Denver, qui porterait secours à Diana ?

J'avais pratiquement la preuve qu'elle était retenue prisonnière – le rouage que Tullah avait détecté au ranch. Les Altau se fieraient-ils au témoignage d'une Adepte ? Si oui, décideraient-ils de prendre le relais de notre mission ? Est-ce que ce serait mieux pour Diana que ma petite équipe et moi, ou pire ?

Et, de la même façon que les Athanate pouvaient guérir les humains, un Athanate serait-il capable d'aider Olivia à survivre ? Bien le ferait-elle pour moi ? Pia ou Yelena le pourraient-elles ?

Le portable sonna – un appel inconnu. Ça ne pouvait pas être bon signe. À part ma Maison, seule Domina avait ce numéro.

Il s'avéra qu'elle l'avait donné à Zane. Vraiment pas bon signe.

— Vous avez un problème, déclara-t-il sans préambule.

Non, c'est vrai ?

— Comme le fait que les hommes d'Amaral aient massacré la Maison Romero en laissant les vautours s'occuper des cadavres ?

— Exactement.

— Et qu'ils soient ensuite revenus pour tenter de nous attraper au ranch de Jaworski ?

Nom de Dieu ! c'est Zane qui nous a envoyés là-bas. Il peut repérer le signal de ce portable. Et s'il avait... ?

Non. Non. Il éprouvait clairement de la haine pour la Maison Romero et pour Amaral en particulier. Je fis taire ma paranoïa pour me concentrer sur ce qu'il disait.

— Je devine que ça ne s'est pas déroulé comme ils l'escomptaient. Écoutez, je suis désolé que nous n'ayons pas anticipé cette action. Nous les avons seulement sur écoute ici, à Albuquerque. Nous n'avons pas la totalité...

— Ma collègue, Diana, elle était dans le ranch avant l'attaque, l'interrompis-je.

Tant pis s'il le prenait mal, mais ma louve et mon Athanate m'assaillaient encore avec un maelström d'émotions contradictoires.

— Vous avez des nouvelles à son sujet ? l'interrogeai-je.

— C'est la raison de mon appel.

OK, il l'avait mal pris. Je le sentais presque essayer de propager sa domination par la ligne.

Ravale ta fierté, Zane. Je ne suis pas ton chien.

— Nous avons découvert qu'Amaral a quitté définitivement Albuquerque la nuit dernière, reprit-il. Apparemment, il a fait un détour pour assassiner Romero et récupérer votre amie.

Donc Diana était bien entre les mains d'Amaral. Que diable lui voulait-il ?

— Où est-il allé ? À Santa Fe ?

— Non, il ne s’y risquerait pas.

Effectivement. Étant donné l’association entre les loups d’Albuquerque et de Santa Fe, Amaral n’oserait pas s’approcher de la ville.

— Bon, alors où pourrait-il aller dans ce cas ? Dans une autre ville ? Vous connaissiez le repaire de Jaworski. Vous savez quelque chose sur Amaral ?

— Je ne peux pas vous dire ce que j’ignore, Farrell. (Mon attitude commençait visiblement à l’agacer.) Tout ce que je sais c’est qu’il est parti vers le nord. J’ignore quelles possibilités s’offrent à lui là-bas. Ce n’est pas mon territoire.

— C’est celui de cet alpha, Coupe-tête ?

Son grognement me le confirma.

Génial. J’allais encore devoir traiter avec un loup que je ne connaissais ni d’Ève ni d’Adam, et ce alors que j’étais loin de tourner à plein régime.

— C’est l’autre problème justement. Vous devez vous rendre à Santa Fe pour y rencontrer l’alpha.

Cela ne me disait rien qui vaille.

— Vous voulez dire Coupe-tête ? Puisque Amaral n’y est pas, pourquoi m’aventurerais-je sur le territoire de la meute de Santa Fe ?

— Vous y êtes déjà.

Eh zut ! je n’y avais même pas songé quand Pia avait choisi la zone d’atterrissage. Entre les territoires métamorphes et les territoires Athanate, difficile de ne pas s’emmêler les pinces.

— Donc, vu que je *dois* y aller, c’est une invitation ?

— Pour le moment.

Je n’avais pas de temps à perdre avec des jeux d’alpha.

— Pour faire quoi ? demandai-je, exaspérée. Il veut qu’on parle de nos vies autour d’un café ? ou il a des informations à m’offrir ?

Zane laissa échapper un petit rire.

— Je vous recommande vivement d’accepter tant que c’est encore une invitation. De plus, les loups de Santa Fe auront nécessairement des informations sur la destination d’Amaral.

Je n’avais pas d’autre piste, mais je commençais à en avoir ma claque de me retrouver constamment en première ligne.

— Les invitations ont valeur de sauf-conduit ?

— Ne créez pas d’ennuis à Santa Fe et il ne devrait rien vous arriver. Du moins, tant que vous n’ouvrez pas la bouche. (*Très drôle.*) Il y a une galerie

d'art dans Railyard Park ; soyez-y à 16 heures, et seule. Pas de portable, pas d'appareils électroniques. Quelqu'un prendra contact avec vous et vous donnera des instructions. Et, pour votre information, son nom c'est Cameron, pas Coupe-tête.

— Dois-je porter un œillet rose à ma veste pour qu'on me reconnaisse ? demanda mon démon, mais Zane avait déjà raccroché.

Tullah m'adressa un regard interrogateur.

— On a une piste sur Diana. Enfin, peut-être. L'ennui, c'est que, pour l'obtenir, je dois rencontrer l'alpha de Santa Fe.

— Moi aussi ?

Je secouai la tête.

— Tu auras besoin de moi, ajouta-t-elle. Et de Kaothos. Tu tiens à peine le coup.

— Je vais bien, lui assurai-je, même si nous savions toutes les deux que c'était faux. De toute façon, il s'est montré très clair. On ne peut pas prendre le risque d'ignorer ses consignes.

Tullah serra les lèvres. Cependant, même si elle n'était pas ravie, ni elle ni moi ne pouvions rien y changer. Je me passai une main sur le visage.

— On a aussi un souci avec la Rodéo. Il vaut mieux partir du principe qu'Amaral sait maintenant à quoi elle ressemble. D'après Zane, on devrait être en sécurité à Santa Fe mais, après le rendez-vous, nous devons nous rendre là où Diana est retenue prisonnière.

— On pourrait louer une voiture.

— Non. Ça nécessiterait un permis de conduire et une carte de crédit. Quelqu'un surveille peut-être les transactions. À moins que tu aies une panoplie de faux papiers sous la main.

Elle fronça les sourcils d'un air pensif.

— Victor connaît des gens dans la région qui pourraient peut-être nous aider. Je vais l'appeler, dit-elle, avant de faire défiler la liste des contacts sur son portable.

Mes oreilles de louve perçurent le bourdonnement d'un avion à l'approche. Je me raidis. C'était un minuscule point dans le ciel et, en toute logique, il était dans notre camp. Cela dit, l'utilisation de mon portable avait peut-être révélé notre position à Amaral.

« *Ne te fie à personne* », siffla Ben-Haim dans ma tête.

Mon téléphone sonna. Cette fois, c'était Pia. Concise et tendue.

— Nous sommes à l’approche. Rien à signaler ?

— RAS. Mais ouvrez l’œil quand vous amorcerez l’atterrissage ; vous avez une meilleure vue de la zone de là-haut.

Je regardai vers le nord. Je le distinguais mieux à présent : un avion turbopropulsé avec un long nez. Le genre d’appareil capable de faire le trajet depuis Denver en une heure.

Alors qu’il descendait lentement, je reconnus le modèle – un Pilatus. Je ne les avais jamais aperçus que de loin ; c’était le genre d’avion qu’on voyait dans les petits aéroports, affrétés par des millionnaires. Je n’avais absolument pas les moyens de m’en payer un, il appartenait certainement à Jen. Ici, il détonnerait autant qu’une Ferrari dans une cour de ferme.

La personne aux commandes connaissait manifestement son affaire. Son approche avait une fluidité qu’on ne trouvait que chez les pilotes des forces spéciales avec des milliers d’heures de vol au compteur.

La descente fut parfaitement stable et le train d’atterrissage toucha le sol dès le début de la piste. C’était probablement la première fois que l’avion se posait sur de la terre et non sur du macadam, pourtant, avec ce pilote, ça passait pour de la routine. Il utilisa environ les trois quarts de la piste, puis effectua une marche arrière pour venir se garer dans la zone dédiée, à côté du hangar. Le temps pour lui de terminer les procédures d’arrêt, puis la porte s’ouvrit enfin.

Je m’approchais déjà de l’appareil à petites foulées.

Jen fut la première à sortir. Mon cœur bondit. Elle avait coiffé ses cheveux avec soin et portait un tailleur comme si elle se rendait à une réunion importante. Elle m’avait avoué un jour que c’était pour elle comme revêtir une armure avant une bataille – une façon de cacher ses points faibles. Elle avait mis la totale : vêtements, maquillage, lunettes de soleil. Et un foulard. Je faillis trébucher.

Une saloperie de foulard pour cacher les marques à son cou. Naryn. L’enfoiré. Je lui ferais payer.

Me précipitant vers elle, je la pris dans mes bras.

— Je suis désolée, murmurai-je.

C’était entièrement ma faute. Si je ne l’avais pas abandonnée pour venir ici, j’aurais trouvé un moyen d’empêcher cela.

Elle m’embrassa puis s’écarta aussitôt, inquiète.

— Qu’y a-t-il, chérie ?

Elle essaie de prendre un air décontracté pour m'épargner.

— Naryn. Je vais le tuer, articulai-je en serrant les dents.

— Comment ça ? Oh mon Dieu ! que je suis sotte ! Pardon, je suis désolée. Ce foulard ne cache rien du tout. (Elle l'ôta d'un geste.) Regarde, aucune morsure.

— J'ai cru... les vêtements... le foulard.

Elle secoua la tête et enfouit son visage dans mon cou.

— Je suis désolée, je suis vraiment idiote, répéta-t-elle d'une voix étouffée. Je voulais juste me faire belle pour toi.

Pia et Nick descendirent la porte-escalier. Je sentis tout de suite que l'Athanate était mécontente. Pire, elle était aussi tendue qu'une corde de violon.

— Je vous laisse une minute, dit-elle en s'efforçant de sourire. Ensuite, il faudra qu'on parle de toute urgence. (Elle jeta un coup d'œil à Tullah et aux autres.) Je vais saluer nos réfugiés.

Alors qu'elle s'éloignait, Nick me donna une tape maladroite sur l'épaule, puis lui emboîta le pas. Je fronçai les sourcils.

— C'est quoi cette histoire ? (Je mis la question de côté pour me concentrer sur Jen.) Je verrai ça plus tard. Que t'est-il arrivé ?

— Bian et Vera ont tout arrangé.

— Hein ? fis-je, le soulagement me rendant particulièrement éloquente.

— Naryn a demandé un intime de la Maison Farrell. Vera s'est portée volontaire. Elle a dit qu'il était de toute façon grand temps pour elle de faire un bilan de santé Athanate, et qu'à ses yeux, si Naryn désirait du Sang en échange, ça restait un marché honnête.

Je notai dans un coin de ma tête de remercier Vera. Puis, tout à coup, l'évidence me sauta aux yeux.

— Alors, c'est Bian...

— Bian rien du tout, chérie, m'interrompit Jen en me déposant un petit baiser sur les lèvres. Oui, j'ai eu l'occasion de voir la tanière de la panthère, avec son lit aussi grand qu'un terrain de foot et ses fameux draps en soie noirs.

Malgré les circonstances, je ne pus m'empêcher d'esquisser un sourire en visualisant la scène.

— Elle m'a serrée dans ses bras et m'a dit de faire une sieste pendant quelques heures, le temps qu'elle évalue les dégâts causés par Marlon dans

leurs dossiers de sécurité.

— Si je ne l'avais pas entendu de ta bouche, je ne le croirais pas.

— Je sais. C'est pour ça que j'ai tenu à venir aujourd'hui.

— Du coup, comment a fait Bian pour le sang ?

Jen éclata de rire.

— Elle connaît des communautés de faux vampires à Denver. Ils sont tellement à fond dans leur délire qu'ils se sont persuadés eux-mêmes d'avoir besoin de sang. Ils ont toujours des réserves. Des poches de sang.

J'aurais préféré que Bian mentionne ce détail avant mon départ.

— Et ça fonctionne ?

— Seulement s'il est frais, deux jours maximum. De son propre aveu, la sensation du sang froid qui passe par les canaux est très désagréable, mais elle m'a assuré pouvoir tenir encore une semaine. Je suppose que les Altai ont normalement leurs propres réserves d'urgence, mais la situation a pris tout le monde au dépourvu.

Je me serais presque écroulée de soulagement.

— Et Vera ?

— Elle va bien. Naryn est un connard, mais pas un monstre. Il ne cherche pas particulièrement à nous nuire.

Je préférais réserver mon jugement sur ce point. Peut-être avais-je dramatisé, et peut-être aurais-je aggravé les choses en restant à Denver.

— D'après Pia, il a mis l'accent sur les obligations Athanate des Farrell envers les Altai, poursuivit Jen. Apparemment, c'est tout à fait normal.

Soit.

Assez parlé de Naryn.

— Vous êtes tous incroyables, dis-je. (*Ça, c'est fait.*) Des nouvelles d'Olivia ?

— Aucun changement, soupira Jen. Elle va bien pour le moment.

Lorsque Yelena descendit de l'avion, je sus qu'elle était la dernière à sortir.

Ah ! donc ma Maison a hérité d'une pilote hors pair, songea mon Athanate en ronronnant de plaisir.

La Carpatienne s'invita dans notre étreinte. Nous échangeâmes le traditionnel baiser au cou et un second frisson d'excitation me parcourut : sa marque était à présent pratiquement celle de la Maison Farrell.

— Doyenne, me salua-t-elle.

Même si son *eukori* manifestait un certain contentement, celui-ci semblait

teinté d'une forme de nervosité à mon égard. Au moins, contrairement à Pia, elle n'était pas contrariée.

D'ailleurs, qu'est-ce qui avait mis Pia dans cet état ? Yelena était-elle la cause du problème ?

— Taxi-girl, la taquinai-je.

Elle rit, puis alla rejoindre le groupe. Jen m'embrassa sur le cou, visiblement ennuyée d'être écartée de la coutume Athanate. Une douce chaleur m'envahit soudain. Et de petites pulsations dans ma mâchoire me prirent au dépourvu.

— C'est toi qui as affrété l'avion ? demandai-je pour masquer ma réaction.

— Ah, pas du tout ! Il appartenait aux Matlal.

Le sourire aux lèvres, elle passa son bras sous le mien et me fit monter à bord du bel appareil pour une petite visite guidée.

— Yelena le pilotait avant pour la Maison Matlal. Elle savait qu'il était à l'aéroport de Centennial. Mes avocats l'ont réclamé en dédommagement de la violation de contrat dont Matlal est coupable au nom de l'entreprise de Jack Tucker que nous avons rachetée.

Bien joué.

Je laissai échapper un éclat de rire, puis l'embrassai juste sous l'oreille. Elle me fit brusquement face en mettant ses mains sur mes épaules.

— Comment vas-tu réellement ? s'enquit-elle, soucieuse. Tu as encore l'air fatiguée. Kaothos t'aide bien à dormir ?

Je soufflai.

— Dormir, pas vraiment, disons plutôt qu'elle me met KO. Donc, tu as manigancé ça en plus ?

— En plus de quoi, chérie ? demanda-t-elle avec de grands yeux bleus innocents.

— En plus du reste. Me faire enlever, mettre des sous-vêtements sexy dans ma valise.

Elle sourit et me serra affectueusement le bras, l'air encore inquiète.

— Nous faisons tous de notre mieux. C'est le rôle de la Maison. Et puis, regarde-toi ! (Elle caressa mes hanches couvertes de cuir.) Sympa le pantalon. *Très sympa.*

Je fis mine de la fusiller du regard.

— On me l'a prêté, mon jean était sale. Ne change pas de sujet. Tes manigances incluait-elles *par hasard* un appel mystérieux à Felix, qui

coïncidait *par hasard* avec l'arrivée de Tullah ? Ne prends pas cet air innocent. Qu'est-ce que tu as bien pu lui dire pour le distraire aussi facilement ?

Elle se racla la gorge.

— Alex et moi avons décidé que Bitter Hooks devrait devenir le cœur d'une nouvelle réserve pour la faune sauvage. Nous voulons que Felix mette en place un comité chargé de superviser ce projet et de prévoir son expansion.

Alex et Jen ? d'accord sur quelque chose ?

Elle eut un geste nonchalant de la main.

— Ce sera surtout pour ne plus avoir les associations écologiques sur le dos. Je suis désolée, j'aurais dû en discuter aussi avec toi. Naturellement, la meute aura le droit de l'utiliser et, si ça se trouve, ça poussera certains d'entre eux à prendre le temps de réfléchir et à voir le côté positif de partager ce territoire avec une seconde meute.

— Mais les coûts..., commençai-je.

Et pourquoi aurait-elle dû en discuter avec moi ? Felix y avait-il fait allusion lors de notre dernière conversation ? Pourquoi ne pas me l'avoir annoncé franchement ?

— Je t'ai dit que je renonçais à y construire un complexe touristique de toute façon, insista-t-elle. J'ai toujours voulu préserver la nature sauvage des lieux, et ce projet ne fait qu'officialiser la chose. Nous aurons toujours le droit d'y passer quand ça nous chante.

— Merci, en tout cas. T'ai-je déjà dit que tu es incroyable ? et magnifique ?

Elle haussa les épaules, hésitant entre modestie et satisfaction. Elle ne voulait pas en parler.

Intéressant.

Je n'eus pas le temps d'en savoir plus. À peine revenue, Pia envoya tout le monde à l'arrière de l'appareil.

— Désolée, patronne. Ordres directs de Skylur.

Zut ! ça ne présage rien de bon.

Au fond de l'espace passager, le coin prévu pour les bagages avait été converti en centre de communication mobile de pointe, avec trois grands écrans.

Savannah et Claude furent invités à prendre place dans le cockpit de l'avion en attendant. Le reste du groupe et moi nous installâmes dans des fauteuils face au système de communication. Pia jeta un coup d'œil à sa montre.

— Il nous reste moins de dix minutes avant l'appel de Skylur, déclara-t-elle sans préambule en allumant les écrans. Ce sera nettement plus simple si je commence par te montrer ceci. Cette vidéo a été diffusée à toutes les Maisons Panethus sur le darknet, tôt ce matin. L'homme qui parle est Jiaro Amaral, ancien Diakon d'Albuquerque pour la Maison Romero.

Elle appuya sur deux boutons et l'écran de gauche afficha l'image d'un homme à la mine grave, avec un grand front et des cheveux brun foncé. Il était en plein discours.

— ... je suis donc malheureusement tenu de vous informer que, ce matin, à une heure indéterminée, Charles Romero, doyen de la Maison Romero, et Oscar Jaworski, Diakon de Santa Fe, Maison Romero, ainsi que certains membres de leur Maison, y compris leurs clans, ont été victimes d'un assassinat.

Je restai bouche bée. Il avait le culot d'annoncer ce qu'il avait fait ? Pourquoi ? L'enfoiré me donna tout de suite la réponse dans la suite de son discours.

— Cette attaque a été perpétrée, ou menée, par une personne que vous avez pu rencontrer lors de la dernière Assemblée Athanate. Elle se nomme Amber Farrell, de la Maison Farrell, et c'est une sous-Maison à part entière d'Altai, liée par serment ainsi que l'Assemblée peut en témoigner.

Tullah étouffa un cri d'horreur. Amaral m'accusait publiquement du massacre de Sycamore Ranch – d'avoir éliminé les trois quarts de la Maison Romero. L'énormité de ce mensonge me laissait pantoise ; le sang me martelait les tempes.

Amaral débitait lentement ses mensonges, comme si ce rythme leur conférait plus de poids.

— Il ne fait aucun doute qu'il s'agit là d'une machination parmi d'autres dans le complot des Altau, amorcé par leur tentative effarante de subvertir le *credo* des Panethus et de s'appropriier l'ensemble du continent nord-américain...

Pia coupa la vidéo.

— Il continue comme ça pendant un moment. Il prétend avoir le soutien de Diana pour la création de la Maison Amaral, et en profite pour déclarer son secteur indépendant de celui d'Altau. Il invite Skylur à réfuter les accusations à son encontre en te livrant pour un procès.

— Ce n'est qu'un tissu de mensonges, du début à la fin, sifflai-je, tremblante de colère. Qu'espère-t-il obtenir ?

— Le commandement de la faction Panethus, répondit Pia.

— Mais ce point a déjà été décidé lors de l'Assemblée, non ?

— Non. L'Assemblée ne se mêle pas des affaires politiques internes des deux *credo*. C'est d'ailleurs pour cela qu'il importait peu que les Basilikos changent de chef en pleine séance et troquent Matlal contre Correia. (Elle soupira et se passa les doigts dans les cheveux.) La place de dirigeant des Panethus est officiellement décidée par une réunion appelée un Conclave. Amaral n'est pas encore en position d'en convoquer un, il est donc trop malin pour le faire tout de suite. À la place, il va essayer de se constituer une base de pouvoir, qui repose sur deux failles.

— Lesquelles ?

— Beaucoup de Panethus sont plutôt conservateurs par nature. Ils se méfient de l'Émergence, et un rien pourrait les convaincre de s'y opposer. La première cible d'Amaral, cependant, c'est la dizaine de Maisons aux États-Unis qui ne sont pas directement associées à Altau.

Skylur avait réservé plusieurs surprises aux Athanate lors de l'Assemblée. Diana avait négocié avec l'ensemble des Maisons canadiennes, auparavant membres de l'Empire de minuit, pour que celles-ci acceptent de rejoindre les Panethus en tant que sous-Maisons d'Altau. Puis Skylur avait révélé que les

Altai avaient secrètement établi des sous-Maisons sur tout le territoire des États-Unis. Ce qui lui avait ensuite permis de déclarer que l'ensemble de l'Amérique du Nord constituait désormais son secteur. Toute Maison refusant de lui prêter serment d'allégeance et de devenir une sous-Maison d'Altai devait partir.

Sur le coup, je n'y avais pas vraiment réfléchi. Je ne savais pas grand-chose de ces autres Maisons et, même dans le cas contraire, j'aurais probablement jugé le problème insignifiant. Elles avaient déjà prêté serment à Altai en tant que chef des Panethus. Y avait-il une si grande différence de devenir une sous-Maison des Altai ?

Apparemment, oui.

— Le processus de négociation pour inciter ces Maisons à accepter Altai est toujours en cours, enchaîna Pia. Il vient d'atteindre une phase extrêmement délicate. Romero a toujours été considéré comme le chef officieux des Maisons exclues. C'est pour ça que Diana tenait à aller le voir en personne, malgré les risques. Et maintenant Amaral présente la mort de Romero comme une menace des Altai : inclinez-vous ou mourez.

La voix de Naryn se mêla au débat.

— Et s'il réussit à rassembler certaines de ces Maisons indécises derrière lui il sera alors en position de mener un vote contre Skylur lors d'un Conclave. (Le Diakon était apparu sur l'écran de droite, Bian assise à côté de lui.) La question de l'Émergence divise, et ce dans tous les rangs Panethus. On ne peut pas se permettre d'en arriver là.

Il fronça les sourcils en nous regardant.

— Je vois que vous êtes dans un avion. Je suppose qu'il est illusoire d'espérer que tu me prouves tout de suite que tu n'étais pas au Nouveau-Mexique ?

Skylur venait d'apparaître sur l'écran du milieu. Je pris une grande inspiration.

— En effet. Je t'ai désobéi, et je me trouve actuellement près de Santa Fe. Pire, je suis passée au ranch de Jaworski, mais Romero et lui étaient déjà morts à mon arrivée.

— Diana ? s'enquit Skylur.

Son visage impavide ne laissait rien paraître de l'immense appréhension contenue dans ce seul mot.

— Apparemment, elle était sur place au moment de l'attaque, mais rien ne

suggère qu'elle ait été blessée. D'après mes renseignements, elle est maintenant avec Amaral, et ils font route vers un lieu encore indéterminé, dans le nord de l'État.

— Elle a trempé dans cette affaire ? demanda Pia, l'air choquée.

Je secouai la tête.

— Tullah et moi pensons qu'elle est retenue de force.

— Reprends depuis le début, m'interrompit Skylur.

Je commençai à partir du moment où j'avais quitté le Refuge. Le simple fait de tout raconter, étape par étape, m'aida à m'apaiser un peu. Tout en parlant, j'observai leurs visages. Naryn mettrait un certain temps à me pardonner. L'expression de Skylur était indéchiffrable.

Un long silence suivit la fin de mon récit.

Puis Skylur prit la parole. Sous son air calme et contenu, je me demandai ce qu'il ressentait vraiment. D'après ce que j'avais vu, Diana et lui étaient extrêmement proches.

— Cette crise n'a rien d'isolé. Nous avons quatre grands points qui constituent à la fois des occasions à saisir et des menaces potentielles. (Il les énuméra sur ses doigts.) Premièrement : Los Angeles. Correia a revendiqué la ville pour les Basilikos. Si elle gagne, elle renforcera son autorité sur son camp et détruira la crédibilité d'Altou auprès des Panethus. Si elle perd, elle devient vulnérable aux luttes intestines des Basilikos.

Je me doutais bien que l'affaire qui avait motivé le départ de Skylur pour Los Angeles était importante, mais je ne m'étais pas rendu compte de l'enjeu majeur que cela représentait.

— Deuxièmement : Amaral divise les Panethus en groupes pro- et anti-Émergence. Séparément, aucun des deux n'est assez fort pour résister aux Basilikos. Pire encore, ces derniers s'étant rebaptisés le parti de la Voie cachée, ils récupéreront presque certainement la faction anti-Émergence.

Amaral en avait-il conscience ? Cherchait-il vraiment à prendre simplement la tête des Panethus ? ou jouait-il un rôle dans la stratégie des Basilikos ?

Avait-il livré Larry à Matlal de son propre chef – dans ce cas cet enfoiré était aussi mauvais qu'un Basilikos –, ou avait-il été dupé, à l'instar du second de Bian ?

Pensait-il réellement que les Gardiens étaient encore neutres ?

— Troisièmement : le Refuge en lui-même, poursuivit Skylur. De la même

manière que perdre Los Angeles pourrait détruire la crédibilité des Altau, perdre notre maison pourrait nous porter préjudice.

» Quatrièmement : Diana. (Il marqua une pause, le temps de rassembler ses pensées.) Ton analyse me semble juste. Il est en effet fort probable qu'elle ait été capturée et neutralisée par des Adeptes à la solde d'Amaral. En fait, c'est même la seule possibilité logique ; je ne vois rien sinon qui aurait pu l'amener à soutenir Amaral, de force ou autrement. Cependant, cela nous place face à un dilemme. Si nous voulons le réfuter lorsqu'il affirme bénéficier du soutien de Diana, nous devons alors exprimer publiquement notre conviction qu'il est parvenu à la retenir prisonnière depuis tout ce temps. Mais, dans ce cas, le fait qu'il soit capable de détenir et de manipuler une Athanate aussi puissante que Diana renforce sa crédibilité et entache la nôtre. En ce moment, avec les divisions engendrées par la question de l'Émergence chez les Panethus, ce seul élément pourrait suffire à retourner le vote contre nous lors d'un Conclave.

— Par ailleurs, ajouta Bian, si nous nous retrouvons dans l'impasse sur les autres points, ou même si nous les résolvons, et que nous laissons Amaral au Nouveau-Mexique, la crédibilité d'Altau en pâtira quand même. Au même titre que si nous perdons Los Angeles. Tu as revendiqué le pays tout entier. Tu ne peux pas le laisser s'emparer d'un État.

Skylur acquiesça.

— Mais si Amaral arrive à capturer Amber en plus, intervint Naryn, il pourrait exploiter l'incertitude et l'intérêt constants que suscitent les effets de son Sang pour influencer des votes clés.

Il voulait dire par là que, même si Skylur avait sagement découragé l'intérêt général des Athanate pour mon Sang en démontrant que j'étais une hybride, certains seraient peut-être encore tentés de me soumettre à des « expériences ». Je frissonnai.

— Quoi qu'il en soit, ajouta Naryn en s'adressant directement à moi, si Amaral parvient à t'attraper, morte ou vive, il pourra prouver que tu te trouvais bien au Nouveau-Mexique, ce qui tendrait à confirmer l'allégation selon laquelle tu as assassiné Romero.

Pour une fois, Naryn tenait à ce qu'on me garde saine et sauve. Je suppose que c'était un plus.

Skylur avait énuméré de nombreux scénarios possibles, et encore, il n'avait abordé que les principaux. Nous ne pouvions pas intervenir sur tous les

fronts. C'était à lui de choisir la stratégie à adopter. Personne n'avait plus de recul que lui sur la situation. Et je savais que, d'accord ou pas, je devrais lui obéir. Je lui avais cédé cette autorité en acceptant de devenir Athanate et en lui prêtant serment devant l'Assemblée. Je le sentais dans mon Sang, aussi sûrement que je sentais l'ascendant de Felix sur moi.

Que se passerait-il s'ils me donnaient des ordres contradictoires ?

— Je dois rester ici, trancha finalement Skylur. Si nous perdons le Refuge, tant pis. Naryn, je te charge de nous ramener Diana. Tu devras choisir des sous-Maisons à abandonner. Chaque Maison américaine est une cible potentielle, mais les Basilikos ne peuvent pas toutes les attaquer en même temps. Si nécessaire, nous récupérerons par la force les plus petites. Assemble une équipe assez grande pour frapper Amaral, en gardant à l'esprit qu'il a des Gardiens et des Adeptes à sa botte. Amber, tu assisteras Naryn en restant seule au Nouveau-Mexique et en découvrant où Diana est retenue prisonnière.

— Nous n'avons pas besoin de renoncer au Refuge, soulignai-je. Nous pourrions faire appel à un allié.

Ils savaient très bien ce que j'avais en tête. Les alliés des autres pays n'auraient pas le temps de venir ici, mais les loups de Denver...

— La meute de Denver a déjà besoin de *notre* aide pour défendre l'ensemble du Colorado contre la Confédération, fit observer Skylur. De plus, Larimer n'a pas encore convaincu la meute qu'il fait le bon choix en acceptant une sous-meute. Il ne pourra pas nous accorder d'aide significative, sauf si tu penses avoir quelque chose à lui offrir en échange.

— Rien de spécial, hormis le scénario auquel j'ai déjà fait allusion quand j'ai menacé la Confédération.

Il y eut un bref silence.

— Explique-toi.

— Le territoire de la Confédération le plus proche et le plus fragilisé est le Wyoming. Plutôt que d'abandonner notre Maison de Cheyenne, par exemple, pour soutenir Denver, pourquoi ne pas attaquer la Confédération au Wyoming en échange de l'aide de Larimer au Refuge ?

— La Maison Thompson préférera sûrement rester à Cheyenne, renchérit Bian. Ils ont peut-être même des rapports officieux avec la meute locale ; les anciens membres, avant les remaniements de la Confédération. D'ailleurs, les recrues du colonel sont aussi au Wyoming.

En lisant les dossiers d'Alex, j'avais appris que la Confédération s'était emparée des meutes du Wyoming, l'une après l'autre, en supplantant leurs alpha grâce à des défis soigneusement orchestrés : d'abord Rock Springs, puis Medicine Bow, puis Cheyenne. Je partageai cette information avec les autres.

— Ils ont réussi à contenir la grogne jusqu'à maintenant, mais je suis certaine que les meutes du Wyoming ne sont pas ravies d'avoir été manipulées de cette façon. Donc, à l'exception des alpha placés par la Confédération qu'il faudra éliminer, cette opération pourrait même se faire sans effusions de sang, et provoquer une réaction en chaîne qui ébranlera la Confédération jusqu'à son noyau.

— Minute. C'est peut-être bon pour les métamorphes, mais le colonel est toujours dans sa phase de recrutement, tempéra Naryn. Il n'a pas encore de force opérationnelle. Cette opération, quel que soit celui qui la mène en notre nom, nous met en conflit direct avec la Confédération. Il nous faut également prendre en considération la manière dont les Panethus percevront cette action.

Skylur leva une main pour imposer le calme alors que nous cherchions tous à faire valoir notre point de vue. Bian m'avait dit un jour que Naryn et Skylur étaient de très vieux amis. Même si nous avons toutes les deux des arguments solides, le doyen des Altau se rangerait sans doute plus facilement du côté de l'homme avec lequel il avait développé une grande relation de confiance.

— Amber ?

Passer la première n'était pas nécessairement un avantage dans un débat limité par le temps. Je devais employer ces quelques minutes au mieux.

— Naryn et Bian sont mieux placés que moi pour déterminer la manière dont la nation Panethus accueillera l'association avec les métamorphes. À titre personnel, j'ai entendu la Maison Passau d'Allemagne exprimer un vif intérêt pour les alliances avec les métamorphes et la façon de les concrétiser. Mais, surtout, n'est-ce pas une étape nécessaire, voire obligatoire, pour l'Émergence ? Allons-nous vraiment nous montrer au grand jour en laissant les métas et les Adeptes se débrouiller de leur côté ? Est-ce même possible ?

Personne ne tentant de m'interrompre, je poursuivis :

— Dans tous les cas, nous sommes déjà en conflit avec la Confédération. Toutes mes excuses, j'ai causé ce problème à un très mauvais moment, mais

personne ne m'a encore dit ce que j'aurais pu faire à la place sans aggraver la situation. (Toujours pas d'interruption.) Quoi qu'il en soit, vu notre position actuelle, je suggère que chaque Maison aux États-Unis et au Canada entre immédiatement en contact avec les meutes locales en vue d'établir une alliance, à tout niveau qui siéra à cette Maison. En soi cela ne nous engage pas beaucoup plus et pourtant, du point de vue de la Confédération, c'est énorme. Voilà que, brusquement, des rapports leur tombent de tous côtés révélant qu'Altau entre en contact avec les autres grandes meutes d'Amérique du Nord. Du jour au lendemain, ils se retrouvent encerclés. Cette stratégie aura au moins le mérite de les couper dans leur élan pendant qu'ils réfléchissent à ce que cela implique pour eux. Felix comprendra, il acceptera de collaborer avec nous en échange de cela.

Du moins, je l'espère.

Toujours pas de protestations. Me sentant en veine, j'abordai la question du colonel et des nouvelles recrues de l'Ops 4-10.

— Et, Naryn, le colonel n'est pas en train de recruter le tout-venant. Il recrute en masse des soldats issus d'une unité d'élite encore active il y a quelques semaines. Pour avoir un impact, une opération de ce genre n'aurait pas besoin de beaucoup de membres du 4-10. Le colonel en ferait d'ailleurs probablement un outil de recrutement pour leur montrer le genre de missions auxquelles ils seraient confrontés.

Je marquai une pause. Skylur me regarda en haussant un sourcil, l'air de me dire : « C'est bon, tu as fini ? » J'inspirai profondément pour calmer les battements de mon cœur. J'en arrivais à la partie la plus délicate.

— Enfin, je vous présente encore toutes mes excuses pour avoir causé des ennuis aux Altau avec mes actions *non autorisées* et *indépendantes* au Nouveau-Mexique. Mais, étant donné où nous en sommes, j'ai une solution que je pense adaptée.

À mes côtés, Jen et Pia se raidirent légèrement, percevant ma peur.

— Vous désavouez publiquement mes actes, qu'ils soient authentiques ou inventés de toutes pièces.

Pia comprit immédiatement ce que cela impliquait.

— Amber, non !

Je plaçai une main sur son genou pour la faire taire.

— J'agirai ici dans mon intérêt propre, qui pourra ou non correspondre à celui d'Altau. Ce sera uniquement à mes risques et périls.

Si je ne leur dévoilais pas explicitement mes intentions, ils pourraient aisément nier toute connaissance de l'affaire devant un Garant de la vérité.

Ce qui se passait ici, au Nouveau-Mexique, était décisif. Ça l'était clairement pour moi à titre personnel. Mes sautes d'humeur, exacerbées par ma nature paranormale, devenaient incontrôlables. Je n'avais sans doute aucune chance de m'en sortir sans l'aide de Diana.

Tout comme l'Émergence n'aurait aucune chance de survivre si Amaral divisait la faction Panethus. Et si l'Émergence tombait, Altai suivrait. Le système Athanate entier des États-Unis et du Canada imploserait. Le fait qu'à mon sens l'issue la moins désastreuse serait une victoire des Basilikos en disait long sur le danger de la situation, car nous risquerions bien pire si le conflit révélait l'existence du monde paranormal au cœur de cette crise, alors que toutes les communautés étaient non seulement désunies, mais aussi affaiblies par les combats. Les gouvernements alliés des humains pourraient nous éradiquer s'ils le décidaient. Et c'est probablement ce qu'ils choisiraient.

Et, pour moi, continuer ma route seule semblait bizarrement logique.

Amaral attendait sûrement une réaction d'Altai – diplomatique ou militaire. En revanche, il ne s'attendait peut-être pas à être confronté à ce qu'il avait lui-même décrit en m'accusant. Un assassin isolé.

En opérant indépendamment de Skylur, je ferais de mon mieux pour tuer Amaral et sauver Diana.

Si tout se passait bien, Diana me permettrait de dénoncer les mensonges d'Amaral. Dans le cas contraire, Altai pourrait toujours dire que j'avais viré renégate. Alors, quoi qu'il advienne par ailleurs, j'aurais au moins évité d'entraîner la nation entière dans ma chute.

Un long silence s'ensuivit. Naryn était plongé dans ses pensées. Il avait l'air d'avoir beaucoup de choses à dire, mais attendait d'abord la réaction de Skylur.

Si le Diakon était capable de déchiffrer l'expression du doyen d'Altau, j'en étais personnellement incapable. Difficile d'en être certaine par vidéoconférence, mais j'avais l'impression que Skylur me regardait directement sur son écran. Son visage, déjà impénétrable d'ordinaire, était devenu de marbre, presque froid. Pendant un moment, je me demandai si je l'avais insulté malgré moi.

Ses yeux bougèrent. Regardait-il Naryn à présent ?

Je vis un hochement de tête, presque imperceptible. Puis son écran devint noir.

— Que tout le monde sorte de l'avion, ordonna aussitôt Naryn. Pas toi, Amber.

En l'absence de Skylur, c'était lui le chef. Nous devions lui obéir. D'un signe de tête, j'incitai ma Maison à suivre ses ordres. Yelena parut fâchée, Nick et Jen déboussolés. Pia me prit la main pour la porter à ses lèvres. Des larmes retenues brillaient dans ses yeux lorsqu'elle se détourna pour partir.

Ce détail me déconcerta. *Qu'est-ce que j'ai fait encore ?*

La porte se referma derrière eux, nous laissant Naryn et moi en tête à tête par écrans interposés. Il semblait encore plus fatigué qu'avant.

— Je prends les commandes de toutes les opérations d'Altau en dehors de Los Angeles, énonça-t-il. Notre ligne sécurisée avec Skylur vient de connaître un dysfonctionnement, sans doute dû aux actions des Basilikos dans la région. Nous nous employons à rétablir la connexion mais, en attendant, j'agirai avec les pleins pouvoirs de la Maison Altai dans tous les domaines. As-tu compris ?

Un ramassis de mensonges. Mais pourquoi ?

Pour faire la même chose que moi. Pour suivre mon enchère.

Ma bouche remua sans qu'aucun son n'en sorte tandis que je prenais pleinement conscience des implications.

Si les choses tournaient mal, Skylur se retrouverait devant l'Assemblée ou devant un Conclave de Maisons Panethus. De la même façon qu'il devait être en mesure de me désavouer, il aurait sûrement besoin de désavouer les actes commis par sa Maison pendant qu'il était « injoignable ».

Naryn venait d'accepter de se mettre en première ligne, à mon côté. Il n'aurait sans doute jamais cru cela possible. J'étais bien forcée d'éprouver un certain respect à son égard.

Cependant, Skylur et lui n'avaient pas eu le temps de discuter de la stratégie à adopter. Ils avaient tout juste échangé un regard. Pouvais-je espérer que Naryn exécute simplement la volonté de Skylur ? ou en profiterait-il pour me sacrifier ?

— Je ne t'entends pas, Amber.

— Oui, articulai-je finalement. Je comprends.

— Je rejette ta proposition de te dissocier de la Maison Altau. Tes ordres sont de rester au Nouveau-Mexique et de tenter par tous les moyens de te coordonner avec l'équipe Altau chargée de sauver Diana. Nous serons là dans quarante-huit heures. Durant cette opération, tu as interdiction de contacter ta Maison, excepté par mon intermédiaire. Tu vas d'ailleurs me céder le contrôle de ta Maison jusqu'à la conclusion de cette affaire. As-tu compris ?

Non ! C'est ma Maison !

Ma vue se brouilla. Des griffes émergèrent de mes doigts, se plantant dans les accoudoirs de mon fauteuil.

Putain de merde !

Il tenait un double discours. Un triple discours même. Il était vital que je comprenne ce qu'il voulait vraiment dire, ce qu'il ne disait pas mais voulait que je comprenne, et ce qu'il me demandait de ne pas faire. Je devais absolument me dominer, et faire abstraction de ma paranoïa malade à son égard. J'avais besoin d'avoir les idées claires.

Du calme.

— *Comment savoir si nous pouvons lui faire confiance ?* demanda Tara à mon oreille.

Il avait suivi mon enchère. Il s'était placé en première ligne. C'était un fait.

Quelles étaient nos priorités ? Récupérer Diana. Protéger les Altau. L'Émergence. Il avait affirmé prendre la situation de Diana très au sérieux. Il arriverait avec une équipe de sauvetage Altau dans deux jours. Ma Maison et ma meute devaient rester sur la touche pour le moment.

Non !

Si !

Je devais le faire. C'était impératif.

Cesse de réagir et réfléchis.

Des larmes perlèrent au coin de mes yeux, la colère m'envahit. Pas question que je pleure devant Naryn.

— Oui, répondis-je, les dents serrées.

— Parfait.

Il parlait à voix basse, comme s'il craignait qu'un ton plus fort me fasse exploser.

Je resterais au Nouveau-Mexique. Il me l'avait explicitement ordonné. Je ferais de mon mieux pour tuer Amaral et sauver Diana. *A priori*, c'était ce qu'il me demandait de faire, en filigrane, tout en se laissant la possibilité de nier me l'avoir ordonné.

À défaut, je découvrirais où on la retenait exactement – Naryn aurait besoin de cette information si j'échouais. Et s'il réussissait là où j'avais échoué je serais morte, mais ma Maison serait en sécurité, protégée par le Diakon contre les retombées de mes actes. C'était pour ça qu'il exigeait que je lui cède mon autorité.

Si nous échouions tous les deux, Skylur parviendrait peut-être à rattraper la situation en nous désavouant. Alors, ma Maison serait *peut-être* à l'abri des représailles, d'après ce que je savais de la loi Athanate.

Et si nous échouions tous les trois, plus rien n'aurait d'importance de toute façon.

— Tu t'assureras d'avoir toujours l'autorisation des métamorphes de rester, afin qu'ils n'aient pas la possibilité de prétendre qu'Altau a porté atteinte à leurs droits.

J'acquiesçai.

— N'hésite pas à demander leur aide. Rien de ce que tu pourrais convenir avec eux ne doit porter préjudice à l'association entre la Maison Altau et Larimer. Rien dans votre discussion n'engagera l'un ou l'autre camp sans ratification.

Est-il vraiment en train de dire ce que je pense ?

Une alliance ou une association ? avec les métamorphes du Nouveau-Mexique ? Je pouvais tout tenter tant que ça n'empiétait pas sur les plates-bandes de Felix ?

Nous n'étions pas en mesure d'en parler en termes clairs. Il lui était impossible de me déléguer officiellement un pouvoir de décision qui dépendait directement de Skylur. D'un autre côté, je ne pouvais pas lui livrer une affaire pliée.

Je pourrais agiter une promesse sous le nez de Cameron que Naryn serait susceptible de renier, et dégrader les relations entre Athanate et métamorphes pour les années à venir.

Lui faisais-je confiance à ce point ?

— Oui, répondis-je, incapable d'en dire davantage.

— En admettant que les Panethus reconnaissent la légitimité de la Maison d'Amaral, il aura tout de même besoin du soutien de quatre autres Maisons pour exiger la tenue d'un Conclave, et sa demande devra être émise depuis le secteur d'Altau. Cela représente pour lui un problème logistique s'il veut y parvenir en toute sécurité.

Il marqua une courte pause, puis tourna la tête en baissant encore la voix, comme s'il faisait un aparté qui ne me concernait pas :

— Diana préférera mourir plutôt que de provoquer l'échec de l'Émergence et la victoire des Basilikos.

Mon estomac se noua. Que diable étais-je censée faire de cette information ? Si jamais Amaral trouvait un moyen de manipuler Diana dans cette optique, je devais la tuer à la première occasion ?

Évidemment, en la tuant, je signerais mon propre arrêt de mort.

— Je vais contacter Larimer, le colonel et la Maison Thompson de Cheyenne, poursuivait Naryn. Et quelques autres personnes.

Mon plan et celui de Skylur. Avec sa touche personnelle en plus, peut-être.

— Informe Pia du transfert d'autorité et dis-lui de m'appeler dès son retour. Bonne chance.

Son écran devint noir. Je restai une bonne minute à le regarder sans bouger, hébétée. Puis mon cerveau reprit lentement du service.

Je devais prévenir ma Maison que je la confiais à Naryn pour le moment, mais sans leur dire les véritables motifs de cette décision, au cas où ils seraient plus tard confrontés à des Garants de la vérité.

Ils n'apprécièrent pas du tout.

Tullah refusait catégoriquement de me quitter. Elle se contenta de tapoter sa montre pour m'indiquer que nous devons faire vite si nous voulions remédier au problème de la Rodéo et arriver à temps au rendez-vous de Santa Fe.

— Aux yeux de Naryn, je ne suis même pas un membre de ta Maison, souligna-t-elle. Il ne m'incluait pas dans le lot.

Elle avait raison, d'un point de vue strictement Athanate. Quant à Kaothos... elle représentait peut-être un joker qui me serait utile. Tous les autres devaient partir. Ce n'était pas juste, mais personne n'avait dit que la vie était juste.

J'étreignis Jen en essayant de ne pas penser que ça pouvait être la dernière fois. Il me restait tant de choses à dire et à faire dans ce cas.

— Je t'aime, murmurai-je. Je vous aime tous les deux, Alex et toi. Dis-le-lui pour moi.

— C'est promis.

Elle jeta un coup d'œil pour voir si Pia était assez loin.

— La prochaine fois, me glissa-t-elle à l'oreille, tu devras me mordre.

— Jen...

— Je n'ai pas peur. Les Athanate ne savent pas ce qui se passe en toi. Moi je le sens. Je sais à quel point ça te fait mal. Ta soif est plus grande que le danger.

Pia approchait. Jen m'embrassa, beaucoup trop vite : à peine sentis-je le contact de ses lèvres qu'elle n'était déjà plus là. Laisant un vide douloureux dans mon cœur.

Pia ne prononça pas un mot lorsque nous échangeâmes le baiser traditionnel Athanate. Elle était au bord des larmes. Mes réponses évasives au sujet de ma conversation avec Naryn ne l'avaient sûrement pas dupée. De plus, je les avais vues plongées dans une vive discussion à voix basse, Tullah et elle, pendant que je parlais à Jen.

Elle invita Savannah et Claude à remonter dans l'avion et les suivit. Il ne restait plus que Yelena et Nick.

— Ils vous laissent sans renfort, se plaignit le chasseur de primes.

Qu'il doute encore ou non de son appartenance à la Maison Farrell, il avait un lien trop étroit avec elle à travers Yelena. Je ne pouvais pas l'autoriser à

rester.

— C'est vrai, mais, depuis le temps que je tire sur la corde, je suis déjà contente qu'ils me donnent un peu de mou, dis-je en lui offrant un sourire et une tape sur l'épaule pour dédramatiser.

— Nous avons un proverbe chez nous, m'expliqua Yelena. « Donne assez de corde à deux femmes et l'une se pendra, mais l'autre escaladera la montagne. »

J'éclatai de rire. Elle venait clairement de l'inventer, mais j'appréciais l'intention.

— Alors dis-moi, Taxi-girl, y a-t-il quelque chose dans mon Sang carpatien susceptible de me servir durant ma mission ? Un pouvoir d'invisibilité ? La capacité de me transformer en chauve-souris pour m'échapper ?

Je n'avais pas précisé la nature exacte de ma mission. Que l'Assemblée soit encore active ou non, rien ne disait que les Panethus n'utiliseraient pas des Garants de la vérité pour comprendre comment j'avais pu « virer renégate ».

— Désolée, pas de pouvoir d'invisibilité, répondit-elle sans relever mon clin d'œil à Dracula.

Elle commençait à me connaître.

— Cependant, la portée de votre *eukori* sera plus grande que celle des Athanate de votre âge et, en touchant celle d'un être paranormal, vous augmenterez son amplitude. Les Carpatiens ont beaucoup plus recours à l'*eukori*. Cela fait partie de nos rites. Nous appelons Communion mineure le fait de toucher l'*eukori* d'autrui. (Elle parut songeuse.) Cette faculté pourrait vous offrir un moyen d'attaque qu'ils ne soupçonneront pas. Mais faites attention, Amaral est puissant.

— Amber a battu Matlal, lui rappela Nick.

Yelena haussa les épaules.

— Matlal avait besoin de son Diakon, Vega Martine, pour être puissant.

Quelque chose dans sa manière de le dire m'interpella. Je repensai à la sensation étrange de l'*eukori* de Vega Martine quand je l'avais vue la dernière fois, lors de l'Assemblée. Puis au débat qui avait suivi, sur la possibilité qu'elle soit parvenue à changer sa marque afin de se faire passer pour une Altau et de franchir sans encombre le barrage des Lyssae. Les idées se bousculèrent soudain dans ma tête.

— Vega Martine est-elle aussi une espionne des Carpates ?

Yelena eut un sursaut de surprise.

— Oui, elle vient d'une autre Maison : les Lazar. L'une des plus anciennes.

— Comment avez-vous... ? me demandèrent-ils en même temps.

— Pas le temps de vous expliquer. Yelena, il faut absolument que tu en parles à Naryn. As-tu d'autres informations à son sujet ?

— Elle est très *âgée*, répondit Yelena, à la manière Athanate qui signifiait plusieurs centaines d'années. Et très puissante. Malheureusement, je ne sais rien sur sa mission.

Nous avons beaucoup de choses à nous dire, mais il me restait peu de temps.

— Nick, veuillez nous laisser une minute, je vous prie.

— D'accord mais, une dernière chose, dit-il avant de froncer les sourcils en regardant Tullah monter dans la Rodéo. Vous vous souvenez de notre conversation sur les deux loups qui s'affrontent à l'intérieur ?

Il posa une main sur son cœur. Ça me semblait remonter à une éternité. Il m'avait raconté une légende chippewa, disant que chacun porte en lui deux loups, un bon et un mauvais. À la question de savoir lequel l'emporterait, la sagesse chippewa donnait une réponse simple : il fallait nourrir celui qu'on voulait voir grandir.

— Votre voyage ensemble ne nourrit pas le bon, poursuivit-il en jetant un nouveau coup d'œil à Tullah.

— Que voulez-vous dire ?

— La plupart des contes populaires sur l'Oiseau-tonnerre vantent sa sagesse et sa bonté. Mon peuple, les Chippewas, est différent. Nous racontons l'histoire de la naissance des clans, quand les esprits totémiques sont venus enseigner aux premiers hommes leurs connaissances. Il y avait sept esprits, et six ont fondé un clan : le poisson-chat, la grue, le canard, l'ours, la martre et l'élan. Le septième était l'Oiseau-tonnerre. (Il marqua une pause.) Malheureusement, il était trop puissant. Ceux qui ont tenté de lui dédier un clan ont fini par disparaître, jusqu'à ce que l'Oiseau-tonnerre se retrouve obligé de retourner dans le grand océan.

Un frisson glacé me parcourut le dos.

— Le dragon est un Oiseau-tonnerre ?

Nick n'avait pas quitté Tullah du regard, l'air toujours préoccupé.

— Possible.

Puis il tourna les talons et monta à bord de l'avion.

À présent seule avec Yelena, je me campai devant elle ; pas comme un sergent nez à nez avec un soldat, mais assez près pour mettre la plupart des gens mal à l'aise. J'avais peu de temps devant moi et il me restait quelques questions à lui poser.

Sa longue chevelure reposait sur son épaule. Je passai les doigts dans ses mèches argentées, savourant leur sensation contre ma peau.

— Tu aimes la Maison Farrell ? faire partie de ma Maison ?

— Oui, patronne, répondit-elle, absolument pas perturbée par mon attitude.

— Hmm.

Je l'explorai mentalement. Comme la dernière fois, elle s'ouvrit sans réserve – à l'opposé de Bian, dont l'*eukori* semblait recéler des profondeurs inaccessibles.

Je tirai doucement sur ses cheveux et nous nous rapprochâmes encore. Elle était détendue. Sans doute un peu troublée, mais totalement accessible.

— Quand j'étais dans l'armée, j'avais un instructeur du nom de Ben-Haim. Il m'a pratiquement appris tout ce que je sais sur les missions d'infiltration. Il disait souvent : une espionne peut mentir sans respirer, mais elle ne peut pas respirer sans mentir.

Yelena ne cilla même pas.

— Il avait raison, acquiesça-t-elle. Quand j'étais espionne, si j'avais cessé de mentir, j'aurais très vite cessé de respirer aussi. Mais je ne vous ai pas menti, Doyenne. Je ne suis plus une espionne.

Son *eukori* indiquait qu'elle disait la vérité. Ça, ou les espions des Carpates savaient mentir avec leur aura.

— Personne, pas même Vega Martine, ne peut mentir avec son *eukori* ouverte de cette façon, murmura-t-elle.

Vrai ou faux ? Une affirmation typiquement invérifiable. Cependant, je décidai de la croire.

— Alors, dis-moi, pourquoi m'as-tu demandé l'asile ?

— Je ne vous ai pas menti, répéta-t-elle en retrouvant son accent. Je n'ai pas menti à Nick. Je savais que vous aviez offert l'hospitalité à Larry, et j'en avais assez des mensonges, assez de la peur.

— La peur d'être démasquée ?

Elle secoua la tête.

— Tous les jours, le rôle que je jouais, il... il s'insinuait en moi, oui, comme un venin dans ma tête. Je craignais de finir un jour par ne plus faire la différence.

Ça ressemblait tant à ce que j'éprouvais vis-à-vis des Basilikos que ma paranoïa se mit en branle. Tactique de subversion classique. Cherchait-elle à s'attirer ma compassion ?

Cependant, son *eukori* s'apaisa, m'accueillant volontiers.

— Je n'ai rien à vous cacher, m'assura-t-elle.

Mes mâchoires vibrèrent. Je dus fermer les yeux pour me concentrer.

Puis nos *eukori* se mêlèrent.

J'avais presque vu juste quand elle était entrée par le balcon, derrière moi, à Denver. Je l'avais perçue comme une orchidée noire et vénéneuse. Ça ne me paraissait plus tout à fait exact. Noire, oui, mais plus puissante que vénéneuse. Pour sûr, elle n'avait rien d'un enfant de chœur. Vive, redoutable, un concentré de violence prête à frapper. Une véritable beauté et une arme létale.

Soit, tant que j'avais le contrôle ; tant qu'elle restait mienne.

Mon Athanate ronronna de plaisir. Ainsi collée à elle, l'odeur de sa marque m'emplissait les narines. *Ma* marque. Pas la variante dépourvue de la touche métamorphe de Pia et David – ma marque complète.

— Rien à cacher ? répétais-je. Pas même cette petite astuce avec la marque ?

D'après ce qu'on m'avait appris sur le sujet, Yelena n'aurait pas dû développer ma marque tant que nous n'avions pas échangé notre Sang. D'un autre côté, les Athanate des Carpates ne jouaient pas tout à fait selon les mêmes règles.

— Cette marque n'est pas une illusion, Doyenne. Il est vrai qu'on peut employer ce secret des Carpates pour mentir, mais je vous jure que ma marque vous dit la vérité. Puisque je veux appartenir à la Maison Farrell, ma marque devient la vôtre sans échange de Sang.

— Et existe-t-il d'autres secrets de ce genre ?

— Aucun d'aussi dangereux. Doyenne, sachez que tous les Athanate craignent ce pouvoir. Je vous conseille de ne pas révéler ce que vous pouvez faire à la légère.

— Ce que *je* peux faire ?

— Ce que vous serez capable de faire, confirma-t-elle sans la moindre

hésitation.

Une dernière question.

— Ce *désir* d'appartenir à la Maison Farrell. Tu le penses vraiment ?

Elle hocha la tête.

— Alors quand as-tu décidé que tu désirais si ardemment intégrer ma Maison ?

— En vérité, dès l'instant où vous avez maintenu votre serment après que Bian vous a fait remarquer que vous n'aviez pas utilisé le bon.

— C'est tout ?

Nouveau hochement de tête.

— J'ai aussi beaucoup appris sur vous durant ces derniers jours : Pia m'a parlé de vous, David et Jen aussi. Je n'ai rien entendu qui me fasse changer d'avis.

Son *eukori* frémit de nouveau. Il me restait tant de choses à découvrir sur elle, quand nous en aurions le temps. Je lui inclinai la tête pour l'embrasser sur le front.

— J'en suis ravie, murmurai-je. Maintenant, file. Bon vol.

Je rejoignis Tullah, extrêmement satisfaite de ma Maison.

43

— Tu es sûre qu'on ne s'est pas trompées ?

— Certaine, c'est l'endroit qu'il nous a indiqué.

Nous avons fait le trajet depuis l'aérodrome en un temps record. Tullah avait demandé à Victor Gayle s'il avait des contacts dans le coin, et il nous avait fourni celui-ci. Un type prénommé Drake, à la périphérie de Santa Fe.

C'était apparemment un ami que Victor avait rencontré dans l'armée, quand il était pilote d'hélicoptère dans la cavalerie. Je m'étais donc plus ou moins attendue à être orientée vers un autre aérodrome pour rencontrer un mécanicien spécialisé.

Mais non. Nous étions au sud de l'I-25 et Santa Fe se trouvait juste de l'autre côté de l'autoroute, au nord. Nous traversions une bourgade constituée d'un agglomérat de maisons et de bâtiments miséreux, le long d'une voie ferrée sinueuse. La seule chose qui jouait en faveur de ce coin, c'est qu'il était tellement pauvre que la Rodéo ne détonnait pas.

— Là ! s'exclama Tullah en m'indiquant un chemin de terre sur le côté.

Je tournai le volant. La piste menait à un hangar de tôle ondulée, dont l'enseigne pendait de travers. J'arrêtai la Jeep devant et nous descendîmes. La pancarte était ornée d'un aigle stylisé, d'un rouge vif devenu rose pâle sur un fond jaune passé. En dessous, on lisait l'inscription : « Récup'Auto Drake – DÉFENSE D'ENTRER », complété par un petit crâne avec une croix d'os en guise de point d'exclamation.

— Charmant accueil, grommelai-je d'un ton narquois.

— Content que ça vous plaise, mam'zelle. Z'êtes perdue ?

L'homme venait d'apparaître au coin du bâtiment. Il devait avoir la cinquantaine et portait un vieux bleu de travail, une casquette de base-ball enfoncée sur ses cheveux bruns en bataille. Il avait ouvert le haut de sa combinaison et attaché les manches autour de sa taille, révélant une peau si

basanée et moite qu'elle m'évoquait un vieux bois ciré. Ses yeux clairs étrencis passèrent sur nous, puis sur la Rodéo, avant de revenir sur nous.

— Nous venons sur les conseils de Victor, expliqua Tullah.

L'homme cligna des yeux.

— Z'êtes Amber et Tullah ? Mais fallait le dire tout de suite. Amenez votre tas de ferraille de l'autre côté.

Je tapotai affectueusement le capot de la Rodéo en revenant auprès d'elle. J'étais la seule autorisée à lui faire ce genre de remarque.

— Avec ce que Vic m'a raconté, je m'attendais à recevoir la visite de deux Amazones ultrabalèzes, avec de gros bras poilus comme des cactus, précisa Drake tandis que je garais la voiture. Z'avez plutôt l'air normales.

Tullah le regarda en papillonnant des cils, et je me mordis la lèvre inférieure. Ça faisait du bien de se voir qualifiée de normale de temps en temps.

Il sortit deux chaises pliantes, tapa dessus pour en enlever la poussière, puis nous offrit des bières. Nous nous assîmes à l'ombre du hangar, en sirotant une blonde locale bien fraîche. Même si le garage de Drake paraissait délabré depuis la route, son réfrigérateur fonctionnait parfaitement, et les outils dans son atelier avaient le lustre d'années d'utilisation et d'entretien.

— Bon, vous avez pas vraiment l'air de bonnes sœurs non plus, dit-il à Tullah après nous avoir servi quelques anecdotes croustillantes sur Victor. Mais j'devine que si Vic vous envoie c'est qu'vous avez de gros ennuis. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Comme Tullah gérait très bien la situation toute seule, je me contentai de prendre une autre gorgée de bière, en me notant de penser à en acheter quelques packs avant de rentrer à Denver.

— Eh bien ! c'est au sujet du tas de ferraille, répondit-elle en hochant la tête vers la Rodéo. Elle se remarque un peu trop facilement, et nous avons besoin de passer quelque part sans attirer l'attention.

— Ouais, je vois, un truc discret, grommela-t-il en observant mon 4 x 4.

Je l'avais garé à côté de sa remorqueuse. Ma bagnole avait plus de gueule que la sienne. Les bosses et rayures qui couvraient chaque centimètre carré de sa carrosserie étaient les fiers témoignages de tous les rodéos qu'elle avait accomplis ; cependant, elles étaient aussi... un peu trop distinctives.

— Alors si par hasard vous avez une vieille épave en état de marche qu'on pourrait vous emprunter pour la journée ? C'est juste pour un aller et retour

en ville. Sans attirer l'attention donc.

— Peut-être, grogna-t-il.

Puis il enchaîna avec une autre anecdote sur Victor pendant que nous finissions nos canettes. Tullah jeta un coup d'œil à sa montre. Nous avions encore le temps. Pour l'instant.

Son histoire finie, il examina soigneusement la Rodéo. Nous la déchargeâmes complètement – vêtements, sacs d'engrais, fusil –, avant de mettre tout ce que nous n'emportions pas dans une armoire grillagée, dans un coin de son hangar.

Notre tri terminé, nous le retrouvâmes en train de pousser une moto tout-terrain hors de son garage. C'était une superbe Kawasaki 650, peinte avec des couleurs mates dans un style militaire : noir pour le moteur, les fourches et la suspension ; vert foncé pour le réservoir, le pot d'échappement et le siège.

Sympa !

— Voilà ce que j'ai mis de côté quand Vic m'a appelé, mais j'me demande si ces dames sont de taille.

Je pris l'un des deux casques à visière accrochés au guidon et l'enfilai. Pratique pour dissimuler mon visage. Tullah essaya l'autre pour voir s'il lui allait.

— J'en ai déjà conduit, lâchai-je d'un ton détaché en relevant la visière.

— Récemment ?

Je haussai les épaules.

— Vous savez ce qu'on dit, ça ne s'oublie jamais.

— C'est pour les vélos qu'on dit ça, maugréa-t-il, et les petites rides au coin de ses yeux se creusèrent.

— Ah bon, fis-je en sortant la moitié de mes gains de poker pour lui plaquer les billets dans la main. Faites ce que vous pouvez pour ma petite voiture en une journée. Et on l'appelle la Rodéo, pas le tas de ferraille.

— Ah oui ?

Je fis démarrer la moto.

— Accroche-toi bien, poupée, lançai-je à Tullah d'une voix traînante.

Je la sentis s'agripper à ma taille. Le moteur laissa échapper un rugissement furieux qui s'annonçait prometteur. Drake commença une phrase. Trop tard.

J'actionnai l'accélérateur et la moto bondit en avant. Tullah poussa un cri aigu en se cramponnant de plus belle. Je descendis le petit chemin jusqu'à la

route bitumée, puis freinai d'un coup avant de mettre un pied à terre et de faire jouer la manette des gaz. La roue arrière fuma et hurla tandis que la moto tournait lentement sur place.

Drake riait, plié en deux. J'entendis quelque chose qui ressemblait à un cri rebelle, mais n'attendis pas d'en avoir la confirmation. Une fois alignée dans la bonne direction, je redressai la Kawasaki et fonçai vers Santa Fe dans le hurlement du pneu arrière.

Si ces dames sont de taille ? Oh que oui !

Restait à savoir si je serais de taille face à l'alpha de la meute de Santa Fe. Coupe-tête. Quel nom sympathique. Tout à fait rassurant.

Je parcourais les rues étroites du quartier historique de Santa Fe, pressée de chaque côté par des murs en adobe beige.

— Continuez tout droit, m'intima une voix à l'oreille.

Trente minutes plus tôt, j'avais suivi les instructions de Zane et laissé Tullah s'esquiver avec la moto tandis que j'attendais, seule, dans la galerie du parc. Un métamorphe s'était approché pour me remettre une oreillette.

Voilà deux fois que je traversais le quartier historique en suivant les indications qu'on me soufflait.

— Avancez. Tournez à gauche. Stop.

Même si je savais que ce circuit visait simplement à vérifier que personne ne m'accompagnait, mes interlocuteurs étaient nerveux, et ça se ressentait de plus en plus dans leur Appel, comme le grincement d'un gond en bois.

— Entrez dans le labo photo.

Une pancarte « Fermé » était accrochée sur la porte. J'entrai et un loup inquiet me palpa, puis compléta sa fouille avec un scanner électronique. Rien. J'avais laissé mes téléphones à Tullah.

— Il y a quoi dans l'étui à votre épaule ?

— Un Heckler Koch, Mark 23.

— Vous avez entendu ? demanda-t-il dans un micro avant d'écouter la réponse. Prenez à gauche en sortant, me dit-il ensuite.

Après la course pour arriver à l'heure au rendez-vous, arpenter la ville me donnait l'occasion de bien réfléchir à ce que je faisais. J'avais une raison de vouloir rencontrer l'alpha de Santa Fe – lui seul me permettrait de découvrir où Diana était détenue.

Mais lui, pourquoi voulait-il me rencontrer ? Et pourquoi toute cette procédure ?

Zane m'avait garanti que je ne risquais rien. Lui faisais-je vraiment

confiance ?

« *Ne te fie à personne* », murmura Ben-Haim.

Je n'en avais pas envie, mais j'étais bien obligée. Je frissonnai.

Un peu plus loin, la rue s'élargissait. Les murs reculèrent, remplacés par un bâtiment en pierre grise sur ma gauche et un restaurant sur ma droite. Des parasols vantant une marque de bière projetaient sur les tables vides de longues ombres opaques. Un serveur m'observait depuis l'encadrement de la porte, qui laissait échapper une odeur de cuisine épicée.

— Traversez la rue à droite, m'indiqua la voix au niveau du carrefour.

J'arrivai devant une vieille église missionnaire, un édifice tout simple dont même le clocher avait la forme d'une boîte. Les murs en adobe orange étaient soutenus sur les côtés par des contreforts en pierre inclinés. Les années et les intempéries avaient patiné la surface, arrondissant les angles. Au sommet de la tour, une croix blanche se détachait sur le ciel bleu.

« *Misión El Sagrado Corazón. Mission du Sacré-Cœur* », disait l'écriteau.

La porte était vieille, lourde, couverte d'ornements censés évoquer le portail d'un château. Elle s'ouvrit en grinçant et un prêtre en sortit. Pas un loup, me révéla mon nez, mais quelqu'un qui les fréquentait souvent.

Intéressant.

— Bonjour, mon enfant.

Il avait un long visage, qui aurait pu paraître sinistre s'il n'avait dégagé cette douce aura de sérénité. Ses yeux vert clair étaient perçants.

— Nous n'acceptons pas les armes dans la maison du Seigneur. Je veillerai sur votre pistolet pour vous.

Une astuce bien pensée pour amener ses ennemis à se désarmer de leur plein gré. Parano, moi ? Jamais.

Parce qu'un loup alpha qui ferait certainement dans les deux mètres et cent kilos, et qui serait sans doute incroyablement fort, rapide et dérangé n'était pas une arme peut-être ?

Néanmoins, il me serait impossible de retrouver Diana sans son aide. Je dégainai mon HK, vérifiai la sécurité et le remis au prêtre.

— Merci, dit-il.

La paume recouverte d'un carré de tissu, il prit le pistolet, l'enveloppa sans toucher le métal, puis m'invita à entrer. Il verrouilla la porte derrière moi, me laissant seule et sans arme, pendant qu'il restait dehors, avec mon flingue. Et mes empreintes de doigts partout dessus.

Pas parano pour un sou !

Je restai immobile, le temps de m'accoutumer à la pénombre. Les lampes au mur étaient éteintes, et je ne voyais aucun moyen de les allumer. L'essentiel de la lumière venait des rayons du soleil qui tombaient des hauts et étroits vitraux, découpant dans l'église des taches aveuglantes. Les flammes de quelques cierges vacillaient devant l'autel.

Je humai l'air. Bois, cire et bougie ; une vieille odeur de transpiration et un parfum d'encens entêtant. Et, pour finir, une trace infime de métamorphe, comme la marque d'Albuquerque, mais avec une petite touche que je n'arrivais pas à définir.

Personne à l'horizon. Au-dessus de ma tête, j'apercevais le sol du clocher, assez grand pour permettre à quelqu'un de s'y cacher. Devant moi, des bancs, un orgue, une chaire et l'autel lui-même.

Je fis quelques pas dans l'allée, sans chercher à étouffer le bruit de mes santiags sur la pierre.

Pourquoi Coupe-tête jouait-il à cache-cache ? Ces mesures de sécurité étaient-elles nécessaires pour un rendez-vous avec le loup le plus puissant du Nouveau-Mexique ? Et où allions-nous bavarder ? Assis sur un banc ?

— *Attendez dans le confessionnal*, m'ordonna la voix à l'oreillette. *Et fermez la porte.*

De quoi ?

Puis je compris. Ce que j'avais pris pour un orgue était en réalité un vieux confessionnal. Comme l'église, il portait la marque du temps. La structure de base n'était qu'un simple placard en bois avec deux portes ; je distinguais à certains endroits la taille grossière des poteaux d'origine. Au fil des ans, on l'avait soigneusement et amoureuxment embelli, avec des panneaux de bois ouvragés sur les portes, une plaque incrustée de clés blanches croisées, une croix tout en haut. Aux quatre coins, on avait sculpté des lézards grim pant le long des poteaux. Le bois avait été assombri par le temps et lissé par le passage des mains.

Une bougie fragrante brûlait sur un pied, devant l'édicule. De près, son parfum était si écœurant que j'eus envie d'éternuer.

L'alpha voulait sans doute que je m'assoie là-dedans pour être incapable de voir quand il arriverait ou combien d'hommes l'escorteraient. Encore une tactique classique destinée à me désarçonner avant qu'il me tire de là pour m'interroger à sa guise.

Je soufflai, et entrai dans la cabine marquée « *Pœnitentes* ». Il y faisait froid et sombre.

— *Attendez ici. N'ouvrez pas la porte jusqu'à nouvel ordre.*

La communication fut coupée. J'ôtai l'oreillette pour la fourrer dans ma poche.

Un grand silence régnait dans l'église. Aucun bruit ne me parvenait de l'extérieur. En toute logique, aucun son ne filtrerait dehors non plus. J'étais coupée du reste de Santa Fe. Un nouveau frisson me parcourut.

Je sus exactement quand l'alpha entra. Son aura de domination m'oppressa. Je m'attendais presque à l'entendre pousser les bancs sur son passage. Même en partie couverte par les parfums ambiants, l'odeur de loup s'intensifia, me nouant l'estomac.

Des pas devant le confessionnal, étrangement légers et mesurés. Une sensation, pas tellement de domination – plutôt une onde de *colère*, aussi palpable que la chaleur quand on se tient trop près du feu. Et un râle pareil à la respiration d'un mourant.

C'est quoi ce bordel ?

De plus en plus étrange. Je m'étais rendue, j'avais remis mes armes, j'étais assise, sans défense, dans une boîte minuscule, à attendre l'arrivée d'un alpha que les loups de Cimarron qualifiaient de fou dangereux.

Cinglé, étrange ou dangereux. Je n'allais pas tarder à le découvrir.

Je m'attendais à voir ma porte s'ouvrir d'un instant à l'autre.

À ma grande surprise, ce fut l'autre porte que j'entendis, et le confessionnal grinça tandis que l'alpha s'installait, séparé de moi par la mince cloison de bois.

Qu'est-ce qu'il fabrique ?

Après s'être donné tant de mal à me déstabiliser, il venait de m'offrir un double avantage. En s'enfermant dans l'isoloir avec moi, il perdait la capacité de m'intimider physiquement et se retirait la possibilité d'étudier mon langage corporel.

Ce qui n'était pas très rassurant, car ça voulait dire qu'il n'avait pas besoin de ces avantages. Ou pensait ne pas en avoir besoin. Il comptait se reposer sur ses capacités paranormales. Je devais donc mettre les miennes à l'emploi.

La colère qui émanait de lui reflua, révélant une marque complexe, à la fois forte et profonde, mystérieuse et... contenue. Elle était hérissée, sur la défensive. Une menace de violence à peine retenue. Je sentis sa domination

m'écraser de nouveau, inquisitrice et invasive. Un peu comme Felix, plutôt comme Zane, sans vraiment ressembler à aucun des deux.

Une fente coulissante s'ouvrit d'un coup à côté de mon bras, m'arrachant un sursaut.

— C'est à ce moment-là que je dois vous dire : « Pardonnez-moi, mon père, parce que j'ai pêché » ? lâcha le petit démon dans ma gorge.

Ma louve se montrait tout aussi hostile envers Cameron. Pas une bonne idée. De tous les alpha, c'était vraiment le dernier qu'on devait se mettre à dos.

Un moment de calme envoûtant s'ensuivit. Puis, sans crier gare, sa colère explosa.

— Qu'est-ce que vous fichez au Nouveau-Mexique ?

La force derrière ses mots me frappa violemment. Il avait un timbre grave, éraillé. Ce n'était dû ni à une maladie ni à un problème de gorge – il utilisait un modulateur de voix. Pourquoi ? Craignait-il que je le reconnaisse ?

— J'ai expliqué à Zane...

— Je sais ce que vous lui avez dit, m'interrompit Cameron.

Je le sentis se lever et presser les mains contre la cloison entre nous, comme s'il voulait la briser. Je me tins prête, juste au cas où.

— Cet imbécile a tout foiré ! cria-t-il. Il a tout foiré en beauté !

Putain de merde ! même avec le modulateur, sa rage était limpide.

Pensait-il que j'étais mêlée à l'assassinat de Romero ? Non, la mort d'un Athanate qui avait trahi les loups ne le mettrait pas dans un tel état.

Peut-être était-il bien aussi instable que la rumeur le disait ; il semblait à deux doigts de péter un câble. Et moi qui essayais de convaincre Felix que les métamorphes du Nouveau-Mexique n'étaient pas tarés.

Sauf que... ce rendez-vous préparé avec minutie et cette mise en scène élaborée n'étaient pas l'œuvre d'une personne impulsive et instable.

Je tentai d'analyser froidement la situation. Sa colère était bien réelle. M'étais-je empêtrée malgré moi dans une affaire politique locale ? Qui portait sur quoi ? Sans doute quelque chose qui s'était passé à la Calle. Cela avait-il un rapport avec la meute de Gold Hill ? avec la Confédération ?

Zane n'avait rien mentionné à ce sujet quand il m'avait appelée dans la matinée. Il avait donc dû y avoir un incident entre-temps. Ça, ou Zane m'avait roulée pour m'envoyer essuyer le courroux de l'alpha.

L'air devenait étouffant dans la cabine. De la sueur perlait sur mon front.

Je ne pouvais pas me laisser entraîner dans leurs histoires. Je n'avais pas le temps. Diana non plus.

Ma louve se moquait bien de savoir si on me manipulait. Elle voulait juste sortir. Je m'enfonçai les doigts dans les cuisses, essayant de garder les idées claires.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler, dis-je calmement. Je suis seulement venue chercher ma collègue, Diana. D'après Zane...

La domination de Cameron me tamponna comme un rouleau compresseur.

— Larimer a chargé Evans d'infiltrer la meute de Gold Hill, ou de passer un accord avec elle.

— C'est faux !

Eh merde ! s'ils pensaient qu'Evans et moi étions venus ici pour régler des affaires de meute, ils en arriveraient tout de suite à la même conclusion que j'aurais tirée à leur place : que nous cherchions à les espionner pour mieux les attaquer ensuite.

— Evans a été banni de la meute de Denver, le détrompai-je. Oui, Felix se doutait qu'il chercherait à rejoindre les meutes frontalières, mais nous ne sommes pas responsables de ses choix.

— Quel marché Larimer a-t-il conclu avec la Confédération ? tonna-t-il.

Il était toujours debout contre la cloison du confessionnal. Le panneau tremblait.

— Aucun ! m'indignai-je, sentant ma louve gronder, trop en colère à présent pour s'effacer. Nous les avons foutus dehors et nous les combattons jusqu'au bout !

Cameron grogna. On aurait même pu croire que ma véhémence lui faisait plaisir. Cherchait-il à me tester, comme Zane ? ou traverserait-il bientôt cette cloison pour m'arracher la gorge si je me plantais ?

— Qu'en est-il d'Altau et de cette nouvelle Maison, Amaral ? Quels liens ont-ils ?

— Aucun. Romero a rompu l'alliance existante en enlevant Diana. Maintenant, il est mort et Amaral la retient prisonnière. Je dois la sauver, c'est urgent. Je croyais que Zane l'avait compris, grommelai-je, avant de déglutir. Que s'est-il passé, bon sang ?

— Pourquoi Altau vous a-t-il envoyée seule ? Je croyais que Diana était importante.

— Nous ne savions rien de la situation jusqu'à aujourd'hui. Les Altau ne

tarderont pas à arriver.

Il laissa échapper un grognement.

— Je n'en doute pas.

Sans aller jusqu'à dire qu'il s'était calmé, son aura ne m'assaillait plus avec la férocité d'une tempête. Ma louve se coucha en bougonnant, mécontente. *Combattre. Combattre.* S'il cherchait à me déstabiliser, c'était réussi.

Fermant les yeux, je tentai une nouvelle fois ma chance :

— Que s'est-il passé ?

J'entendis un grincement. Il s'était rassis. Sa voix était toujours déformée, mais il ne criait plus, et sa colère céda la place au sarcasme :

— Ce matin, « répondant à un appel lancé par leurs associés, les Gold Hill », une équipe de la Confédération a exécuté l'alpha d'Ute Mountain et trois de ses lieutenants. La meute d'Ute Mountain fait désormais partie de Gold Hill.

C'est pas vrai ! Elle vient donc d'intégrer aussi la Confédération ! pensai-je en me levant aussitôt.

— Il faut que j'appelle...

— Asseyez-vous. Larimer est au courant maintenant, s'il ne le savait pas avant.

— Je ne vois pas comment il aurait pu le savoir, répliquai-je en me rasseyant. Je lui ai déjà parlé des Gold Hill et, à ses yeux, ce sont des pourritures. De plus, il refuse de traiter avec la Confédération.

— Pourtant il ne méprisait pas assez les Gold Hill pour les éradiquer.

— Ils sont basés au Nouveau-Mexique, pas au Colorado, rétorqua le démon dans ma gorge. Et vous, quelle est votre excuse ?

Il bondit sur ses pieds.

Oh merde ! merde ! merde !

Pendant un moment, je n'entendis plus que le martèlement de nos cœurs dans le silence. Venais-je de ruiner mes chances d'obtenir l'aide de Santa Fe ?

— Quelque chose ne colle pas dans la chronologie des événements, ajoutai-je promptement pour rattraper le coup.

— Quoi ?

— Ça n'a aucun sens. Iversen n'a pas pu conclure un marché avec Gold Hill en si peu de temps.

— Sauf s’il en existait déjà un.

— Non. À la Calle, Iversen n’avait connaissance d’aucun accord avec Gold Hill, et Fuller non plus.

— Ou alors ils ont berné Zane pendant qu’il était distrait ! cria l’alpha.

Distrait à cause de moi. Cameron me soupçonnait d’être complice de cette entourloupe – d’avoir détourné l’attention de Zane au moment critique.

Ma louve se ramassa, prête à bondir.

— Non, insistai-je. Il ne fait aucun doute que Fuller ne savait rien et, de toute façon, les Gold Hill ne sont pas assez malins pour organiser un coup pareil.

— Puisque vous avez réponse à tout, petite alpha, expliquez-moi comment ils ont réussi à passer ce marché et à envoyer une équipe étripier Ute Mountain en si peu de temps.

— Accordez-moi une seconde, dis-je, mon cerveau s’activant à toute vitesse pour rattraper son retard. Bon, vous avez découvert deux équipes de la Confédération sur votre territoire pendant qu’Iversen traitait avec Zane. Une près d’Albuquerque, l’autre près de Santa Fe.

— Donc ?

— Et s’il y en avait d’autres qui vous ont échappé ? Si la Confédération n’a pas réellement passé d’accord avec Gold Hill, mais...

— Ils le crient sur tous les toits, bordel !

Ma louve sortit de son mutisme pour grogner et je me levai d’un bond.

— Ils vous racontent seulement ce que vous allez penser de toute façon ! vociférai-je. Moi je dis que c’est Amaral qui tire les ficelles. C’est lui qui a organisé ça.

— Putain ! vous êtes encore plus siphonnée que moi !

Nous étions à présent debout tous les deux, à nous gueuler dessus à travers la fine cloison de bois.

— Où est allé Amaral ? Dites-le-moi, exigeai-je.

— Taos.

À environ cent vingt kilomètres au nord. Zane avait affirmé qu’Amaral n’oserait pas se planquer dans le territoire de Santa Fe.

— Donc Taos ne fait pas partie de votre territoire ?

Son grognement faillit casser le modulateur de voix.

— Si, mais l’une des conditions de notre accord avec Romero était que nous restions à l’écart de Taos. Nous n’y avons personne pour l’instant.

Un long silence s’installa. Je haletais, luttant pour garder ma louve sous contrôle. Le modulateur de voix amplifiait la respiration de Cameron.

— La Confédération fait entrer des équipes en douce dans l’État, dit-il enfin. Nous pensions qu’elles se dirigeaient vers Gold Hill, mais il n’y a rien là-bas à part quelques maisons et des cabanons. Il n’est pas *impossible* que Taos soit leur destination.

C’était sa manière de vaguement concéder que je pouvais avoir raison.

Des murmures s’élevèrent subitement dans l’église. Quelqu’un accourut vers le confessionnal et ouvrit la cabine de l’alpha.

Pas un bruit. Encore une meute qui employait le langage des signes. Le messenger parti, Cameron reprit la parole :

— Gold Hill vient de diffuser une annonce. Leur meute revendique un territoire qui s’étend d’Alamosa à Taos, du nord au sud, et de Clayton à Durango, d’est en ouest.

Un grand rectangle à cheval entre le Nouveau-Mexique et le Colorado. Ça le plaçait à, quoi, cinquante kilomètres au nord de la frontière et soixante-cinq kilomètres au sud ? Gold Hill et Ute Mountain ne représentaient que deux petites gouttes dans cet océan. S’agissait-il d’un acte de provocation ?

— Je sais que j’ai raison, persistai-je. Amaral a passé un accord avec la Confédération. Les Gold Hill font simplement ce qu’on leur dit en échange de ce territoire.

— Peut-être, maugréa-t-il. Ou peut-être cherchez-vous à détourner mon attention avec ces histoires de complot et de conspiration. D’après Zane, je devrais vous faire confiance, mais, s’il a mal interprété les intentions d’Iversen, qui me dit qu’il ne s’est pas aussi trompé sur votre compte ? Il réfléchit avec ses couilles. Je n’ai pas la réputation d’avoir ce défaut.

Il se mit à cogner les parois du confessionnal des deux poings, comment s’il était près de se transformer et que la douleur pouvait l’aider à se maîtriser. Encore un peu et le bois volerait en éclats. L’édicule entier gémit tandis que l’alpha s’agitait violemment à l’intérieur, résistant à son loup. S’il se métamorphosait, il surgirait de ce panneau en une avalanche de griffes et crocs.

Je posai mes mains sur la cloison. Je le sentais, juste de l’autre côté, de plus en plus furieux. Chaque coup se répercutait jusque dans mes doigts. Et, aussi sûrement que les vibrations et le vacarme, sa domination traversa la séparation, m’écrasant si brutalement que j’eus envie de me recroqueviller au

fond du confessionnal.

La pression s'intensifia, me refoulant, me submergeant, me comprimant, au point qu'il devint physiquement difficile de garder la tête haute et le dos droit. Dans l'obscur petit compartiment, j'avais l'impression que les parois se refermaient sur moi. Pas de lumière. Pas d'air. Pas d'espace.

Dans l'Ops 4-10, j'avais eu droit à l'entraînement en centrifugeuse des pilotes de chasse. On m'avait fait tournoyer à pleine vitesse, dans une version sadique d'un manège de fête foraine, jusqu'à ce que mon champ de vision se réduise à un étroit tunnel de douleur grisâtre et que l'effort de rester consciente m'arrache un grognement. Je retrouvais la même sensation à cet instant.

Cependant, je m'étais soumise à l'autorité de Felix, et Alex était mon alpha. Cameron pouvait bien aller se faire foutre s'il pensait être le plus gros caïd du quartier. La colère était mon élément, et il était hors de question que je recule davantage. Certes, je n'avais aucune chance de le battre sur son propre territoire, mais je n'avais pas l'intention de trembler devant lui.

Mes sens se troublèrent. Les couleurs se brouillèrent, les bruits et les odeurs déferlèrent sur moi tel un torrent. Un million d'éléments distincts au milieu duquel une pensée, une seule, me martelait inlassablement le crâne : je ne m'inclinerai pas.

J'avais l'impression de repousser un reflet de moi-même, mais plus grand et déformé. D'une force incommensurable.

N'ayant plus de voix, je lâchai un grognement. Mon corps trembla, des larmes me coulèrent sur le visage, mes genoux menaçaient de céder.

Puis, brusquement, la pression s'envola. Plus rien ne m'écrasait, je n'avais plus rien à repousser. J'étais toujours debout, les mains contre la cloison, en train d'écouter mon cœur tambouriner dans ma poitrine. C'étaient bien des mains, et non des pattes. J'étais à bout de souffle, le visage dégoulinant de sueur. Ma vue se troubla, puis s'ajusta lentement, très lentement, sur le grain du bois sous mes yeux.

Libérée de ce poids écrasant, je me sentais étourdie, comme si je venais de participer à une course en haute altitude.

— Impressionnant, petite alpha.

Avec le modulateur de voix, son petit rire tremblant ressembla au bruit d'une scie sur une vieille planche. La fente entre les cabines se referma et je sentis le confessionnal fléchir tandis que Cameron en sortait.

Il avait surmonté son accès de folie. Sa voix avait brusquement retrouvé son calme.

— J’ignore où ils retiennent votre amie à Taos. Et je ne sais pas grand-chose des affaires politiques Athanate mais, à mon avis, vous n’avez pas plus d’une journée pour la tirer de là. Nous interceptons encore certaines communications d’Amaral. Il a convoqué une réunion de Maisons Panethus états-uniennes pour le moment non affiliées à Altau.

— Merci, répondis-je d’une petite voix qui avait le mérite de ne pas trembler.

Une réunion. Donc pas un Conclave.

— Accepteriez-vous de nous aider ? demandai-je. Je veux dire, les Altau. Il est vital que nous récupérions Diana, pour tout le monde. Humains, Adeptes, métamorphes et Athanate.

Le modulateur émit un léger bourdonnement.

— Nous avons déjà fort à faire avec la Confédération. Cependant, si vous avez vu juste, cela signifie que nous vous aiderons, en attaquant les alliés d’Amaral. En échange, j’attends d’Altau et de Larimer qu’ils m’autorisent à venir à Denver.

Ma bouche s’ouvrit et se referma plusieurs fois. C’était un argument sacrément tortueux, le genre de logique qu’on trouvait plutôt chez les Athanate que chez les métas.

Si Amaral avait le soutien de la Confédération, et que l’assaut de Cameron donnait un coup de main aux Altau...

Si Gold Hill avait le soutien de la Confédération...

Je ne pouvais pas nier qu’ils nous prêtaient effectivement main-forte d’une certaine manière.

— Pensez juste à les prévenir de votre visite, répondis-je faiblement.

Naryn s’en moquerait royalement, mais Felix allait m’écharper.

— Parfait ! Ne sortez pas tout de suite, s’il vous plaît, dit-il avec une politesse aussi soudaine que déconcertante. Étant donné que je vous ai invitée à Santa Fe, je suis tenu de veiller sur votre bien-être tant que vous serez en ville. Des équipes de la Confédération rôdent peut-être dans les parages. Je vous ai affecté un garde du corps qui vous escortera jusqu’à votre départ. Elle passera vous prendre dans une minute.

Il y eut un bref silence.

— Vous m’intéressez, ajouta-t-il. Nous aurons l’occasion de nous reparler

mais, pour l'instant, j'ai une guerre à mener.

Ses pas s'éloignèrent avec une étonnante discrétion.

Je chancelai en laissant échapper un soupir tremblant. Bon sang, c'était quoi ce cirque ?

Soit, Cameron avait le droit de se demander si Zane avait eu les idées claires quand il m'avait interrogée. Mais je lui avais tout de suite répondu quand il m'avait demandé si Felix collaborait de près ou de loin avec Gold Hill, et si Skylur avait un accord avec Amaral. Felix était certain de pouvoir deviner si je lui mentais ; il n'y avait pas de raison pour que Cameron s'en croie incapable.

Alors pourquoi ce déballage de domination ? cet accès de folie ? Il ne pouvait pas être aussi cinglé qu'il voulait le faire croire, et réussir à diriger une meute – encore moins un groupe de meutes. Alors pourquoi ? Pour me déstabiliser et me faire renoncer à lui soutirer des informations par peur de sa colère ?

— *Eh bien ! ça a fonctionné*, me fit remarquer Tara. *Plus ou moins.*

Et pourquoi se cacher derrière un panneau ? Pourquoi déguiser sa voix ? Craignait-il que je le reconnaisse ? Était-il un présentateur télé ou un truc du genre ? Un politicien ?

Bon sang !

Rita m'avait prévenue que les alpha se mesuraient constamment. Je n'avais pas voulu le croire, et je n'y croyais pas plus maintenant. Cameron avait voulu me tester. Mais la meute Deauville ne l'intéressait pas, nous étions insignifiants. La seule raison qui me venait à l'esprit était qu'il envisageait peut-être de se frotter à Felix un jour, et cherchait à évaluer sa force à travers la mienne.

— *Et tu as décidé de relever le défi*, souligna Tara.

Clairement. Il n'attaquerait pas Felix de sitôt. Cependant, plus j'en découvrais sur les métas du Nouveau-Mexique, plus que je comprenais que cette apparente folie cachait un groupe avec des projets à long terme qui n'avaient rien d'insensés. Et mon instinct me soufflait que cet alpha-là était sans doute le moins fou de tous. Je devrais en avertir Felix.

Un garde du corps pour m'escorter en ville ? assurer ma sécurité ?

Tu parles !

Cameron voulait simplement éviter que je mette mon nez dans ses affaires. Comme si j'avais le temps. D'ailleurs, que fichait-il, ce garde ? Je n'avais pas

que ça à faire.

Au moins, je savais maintenant où trouver Diana. Si Amaral était en train de rassembler ses alliés là-bas, il ne devrait pas être trop difficile de repérer son quartier général.

Je voyais se dessiner ce que j'avais à faire. Étape par étape.

La question était : y parviendrais-je ?

45

— Amber ? appela une voix familière. Prête à y aller ?

Rita. Mon garde du corps était le putain de lieutenant méta cougar de Zane.

Et exécutrice de ses basses œuvres.

Non, ils n'auraient pas besoin de faire appel à une méta d'une autre ville pour me tuer dans cette petite boîte. J'ouvris la porte et sortis.

Elle portait une tenue de travail quelconque : veste marron terne, pantalon de treillis et grosses bottes. Je lâchai un petit rire.

— Cameron a préféré te faire venir toi plutôt que Zane pour t'interroger ?

Elle haussa les épaules sans chercher à nier.

— Il voulait une seconde opinion.

Autrement dit, Cameron voulait entendre la version d'une personne que je n'avais pas allumée à table quand nous aurions tous deux mieux fait d'employer ce temps à questionner Iversen. Ça se défendait. À ce moment-là, l'envoyé de la Confédération n'était sans doute pas au courant de tout, mais il avait probablement une petite idée des projets de ses supérieurs.

Trop tard. Inutile de s'appesantir là-dessus.

Aucune trace du prêtre, dehors. Rita me rendit mon HK alors que nous sortions dans la fraîcheur vespérale de Santa Fe. Elle me rendit aussi le bouquet de Mary, encore dans le sachet en plastique où je l'avais placé avant de me rendre à la Calle.

— Nous n'avons pas eu l'occasion d'en parler, mais tu l'as oublié dans la poche de ton pantalon.

— Merci, ça m'était sorti de la tête.

— Nous en comprenons le principe à présent, et nous avons hâte de discuter avec tes Adeptes quand nous viendrons te voir.

— Ce ne sont pas « mes » Adeptes, et je peux seulement leur demander.

— Hmm.

— Et pour le GPS que j'ai donné au jeunot qui nous surveillait à la gare routière ? Il avait peut-être en mémoire certaines adresses utilisées par les Gardiens. Il vous a été utile ?

— Oh oui ! (Elle sourit en prenant cet air absent qui la caractérisait.) Très.

Je n'avais pas le temps de creuser la question. Mon cerveau était encore en ébullition. Le concours de force avec Cameron avait eu du bon ; je n'avais pas eu les idées aussi claires depuis des jours. Rien de mieux qu'une personne encore plus tarée que soi pour se sentir saine d'esprit. Je réprimai un gloussement. Rita me prenait sans doute suffisamment pour une dingue.

— J'ai quelques courses à faire, l'informai-je.

— Dis-moi ce qu'il te faut.

— Une tenue de sport, des chaussures, un sac à dos, une cagoule, le tout dans des couleurs sombres, une lampe frontale, des bouteilles d'eau, des cartes de la région... (Je poursuivis ma liste.) Et je dois faire vite. Mon amie m'attend.

Rita héla un taxi pour nous rendre à un centre commercial situé près de l'autoroute I-25. Dans la voiture, je lui empruntai son portable afin d'appeler Tullah sur l'un de ses téléphones prépayés.

— Papa Roméo deux, dans quatre-vingt-dix minutes, annonçai-je quand elle répondit, puis je raccrochai.

Elle viendrait au deuxième point de rendez-vous convenu dans une heure et demie. Je rendis son mobile à Rita, qui esquissa un sourire.

— Quelque part dans Santa Fe, quelqu'un vient de jeter un portable prépayé à la poubelle.

Je lui rendis son sourire sans rien confirmer.

— Tu n'avais pas besoin de faire ça, ajouta-t-elle. Tu es ici avec l'autorisation de Cameron. Nous n'allons pas nous lancer à la poursuite de ton acolyte.

Je restai impassible. J'appréciais Rita, mais je n'avais confiance ni en elle, ni en aucun métamorphe du Nouveau-Mexique. En tout cas pour l'instant.

— Alors, reprit-elle pour meubler le silence, ça fait quoi d'être une hybride ? d'avoir deux alpha que te tirent dans deux directions opposées ?

Je laissai échapper un petit rire.

— Ah ça...

Skylur n'avait rien d'un alpha, mais je voyais ce qu'elle voulait dire. Je

jetai un coup d'œil au chauffeur de taxi. Ce dernier chantait avec la radio et ne nous entendait sûrement pas.

— Tu te tapes les deux ? demanda la couguar.

Je toussai, prise au dépourvu.

— Je suppose qu'Altau y est passé quand il t'a mordue, enchaîna-t-elle. Puis Larimer et toi, un couple alpha ? Ça paraît logique.

Elle avait le tact et la diplomatie d'un *monster truck*.

— Euh... en fait, on m'a mordue deux fois. Ce n'était pas Skylur, et le sexe n'était pas au programme.

— Oh ! fit-elle avant d'y réfléchir. Et pour Larimer ?

— Non plus.

— Pourquoi ? Il n'a aucune compagne alpha en ce moment, si ?

— Parce que, moi, j'ai déjà un compagnon alpha. Pourquoi ça t'intéresse ?

— C'est juste pour parler.

J'avais le sentiment que la couguar *parlait* pour la même raison qu'un chat renifle les arbres : pour obtenir des informations.

— Donc Larimer n'a toujours pas de compagne si je comprends bien ?

Je confirmai d'un hochement de tête. *A priori*, ce n'était ni un secret, ni une info nuisible. Notre arrivée au centre commercial m'épargna d'autres questions.

Quatre-vingt-cinq minutes plus tard, et dans un autre centre commercial qui se trouvait être mon point de rendez-vous avec Tullah, j'avais tout le matériel qui me semblait nécessaire et tentais de convaincre Rita de me laisser.

— Je te promets de quitter Santa Fe immédiatement.

— Cameron m'écorchera vive si je fais ça, protesta-t-elle.

Je soupirai. Il était temps de tenter une petite expérience. J'ouvris mon *eukori* pour toucher celle de Rita.

Elle se raidit. Si les métamorphes n'utilisent pas l'*eukori* comme les Athanate, ils sont en revanche tout à fait conscients du pouvoir que les Athanate peuvent en tirer, et sentent quand on l'utilise.

Je ne cherchais ni à l'influencer ni à la contraindre directement. D'après Yelena, je pouvais augmenter ma portée en tirant ma puissance d'une autre *eukori*.

— *Tu es là, grand lézard ?* appelai-je mentalement.

— *Oui. Pourquoi cries-tu, Amber Farrell ? Et ton accompagnatrice inquiète Tullah.*

— *Tu vas bien ?* demanda la voix de Tullah, chevauchant celle de Kaothos comme un écho confus. *Je suis là. Je veux dire, je te vois.*

Je m'appliquai à penser moins fort.

— *C'est Rita, la méta cougar dont je t'ai parlé. Elle me sert juste de garde du corps pour assurer ma sécurité, mais...*

— *À quoi tu joues ?* lâcha Rita en fronçant les sourcils.

Je me rendis compte que je remuais les lèvres malgré moi tout en communiquant avec Tullah par la pensée. De l'extérieur, on aurait sûrement dit que j'essayais de jeter un sort. Ou que je me parlais toute seule comme une maboule.

L'inattention momentanée de Rita permit à Tullah de s'approcher derrière elle.

— *Je la tue maintenant ?* lança gaiement mon apprentie.

La cougar fit volte-face. Une main ostensiblement enfoncée dans la poche de son manteau, Tullah semblait pointer quelque chose vers le ventre de Rita. J'étais soulagée qu'elle n'ait pas essayé de lui coller son pistolet dans le dos. Je ne savais pas encore exactement à quel point la méta pouvait être rapide et dangereuse. Et je n'avais pas envie que l'une ou l'autre finisse blessée.

Ainsi, nous venions de donner une petite frayeur à Rita, doublée d'un message adressé à Cameron et Zane : « Attention à ne pas trop pousser, nous savons mordre. »

D'un signe de tête, je priai Tullah de reculer, puis passai un bras amical autour des épaules de Rita. Même s'il valait mieux ne pas trop pousser avec elle non plus, je ne pouvais pas m'empêcher de la taquiner un peu.

— *Rita, chaton, j'espère que Zane t'emmènera à Denver quand il nous rendra visite. Je veux tout savoir sur les métas cougars. Mais, en attendant, nous avons des choses à faire à Taos.*

— *Je dois vous accompagner, persista-t-elle. Jusqu'aux limites de la ville.*

— *Malheureusement, nous n'avons pas de place pour trois.*

Tullah me lança mon casque et je la suivis dehors jusqu'à la moto. Rita nous emboîta le pas, mais se contenta de nous regarder nous mettre en selle. Si elle avait eu sa forme de cougar, sa queue aurait sûrement fouetté l'air.

C'était mignon, vu de loin.

Une heure plus tard, je quittai l'autoroute 518 pour m'engager sur un chemin de terre et m'arrêtai dans un coin à l'abri des regards.

La nuit était tombée, il faisait froid. J'éteignis le phare et calai la moto sur sa béquille. Des sapins recouvraient les collines environnantes, noir et argenté sous le clair de lune. Je les entendais chuchoter autour de nous. Tullah frissonna.

— Pourquoi on s'arrête ?

Je n'avais pas été très bavarde durant le trajet. Mon apprentie était trop intelligente pour que je lui mente ; une partie de la vérité devrait suffire.

— Tu dois faire demi-tour et me laisser.

— Non ! pas question. Tu as besoin...

Je poursuivis, ignorant ses protestations :

— D'abord, nous devons briser le verrou qui bloque tes pouvoirs.

Elle se tut. Kaothos trépignait d'impatience à la lisière de mon esprit. Tullah partageait son excitation, mais la sienne était mêlée de frayeur.

— Tu ne sais pas si tu en es capable, balbutia-t-elle.

— Eh bien ! nous allons très vite le savoir.

Elle me regarda fixement, l'air perdue.

— Pourquoi ? Je veux dire, pourquoi maintenant ? Pourquoi ici ?

— Ici, parce que je voulais me rapprocher de Taos, mais pas trop, histoire d'éviter que les Adeptes du coin viennent enquêter. Je les soupçonne de collaborer avec Amaral. Il fallait cependant que je sois assez près pour m'y rendre à pied par un chemin détourné. (Je levai le menton vers la route de terre qui continuait devant nous.) C'est l'ancienne piste espagnole. Amaral fait sûrement surveiller toutes les routes, mais je parie qu'il n'a pas pensé à cet accès.

J'emmenai Tullah à un endroit où le sol me paraissait plat. Nous nous

assîmes, jambes croisées, sur un lit d'épines de pins.

— Maintenant, parce qu'il y a un risque et que, si jamais on m'attrape, tu devras faire certaines choses pour moi. Des choses dont seules Kaothos et toi êtes sans doute capables.

— Ne dis pas ça. Et puis Kaothos et moi ne sommes pas aussi fortes que tu le crois.

— Peut-être pour l'instant. Je le vois dans ce cas comme un investissement pour l'avenir.

Je soupirai, puis défis le collier. Il était chaud et lourd dans ma main.

— Olivia aura très bientôt besoin d'aide. Je sais qu'on n'a toujours pas résolu le mystère du rituel mais, si quelqu'un peut réussir, c'est Mary et toi. (Je me penchai pour attacher l'amulette autour de son cou.) Promets-moi d'essayer.

Elle posa une main sur les perles.

— Je n'aurai pas besoin d'essayer, parce que tu vas t'en sortir et que tu sauras quoi faire le moment venu. (Elle détourna le regard.) Mais, oui, je te le promets.

— Merci. Et, quand nous aurons brisé le verrou, ne les laisse jamais te le remettre. Ils le tenteront forcément. J'ai entendu toutes les histoires de Mary sur le terrible danger que peut représenter l'esprit dragon. (Je m'esclaffai.) À l'entendre, ça ne vaut pas mieux que d'être Athanate.

Tullah partit d'un rire hésitant.

— Weaver ne m'inspire pas confiance, poursuivis-je. En fait, plus le temps passe, moins je fais confiance aux Adeptes, à l'exception de Mary et Liu. Donc, si jamais les choses tournent mal, ne va pas voir les Adeptes ; va retrouver Naryn et Felix. Offre-leur toute l'aide dont Kaothos et toi êtes capables car, si Amaral l'emporte, les Basilikos triompheront. Et il n'en ressortira rien de bon.

— Tu as raison pour *certaines* Adeptes. Weaver les mène encore par le bout du nez à Denver. Et mes parents ont entendu dire que la communauté des Adeptes de Taos est mêlée aux intrigues d'Amaral. Weaver a des liens avec eux.

— Raison de plus pour briser le verrou ici.

— Et ensuite ?

— Ensuite, tu files rendre la moto à Drake pour récupérer la Rodéo. Tu charges toutes nos affaires et tu achètes ce que j'ai écrit là-dessus.

Je lui remis une grosse partie de mes gains de poker ainsi qu'une liste d'autres articles dont nous aurions besoin.

— Des barils en acier, de l'alcool dénaturé, de la vaseline, des circuits électroniques, un kit de soudure ? C'est quoi ce bordel ? dit-elle en fronçant les sourcils.

— Combinés à un bon engrais à base de nitrate d'ammonium, cadeau des Engrais agricoles Larimer, comme nous en avons stocké dans l'atelier de Drake ?

Tullah écarquilla les yeux, abasourdie.

— Tu veux fabriquer des bombes.

— Oui. Je ne doute pas que Naryn aura sa propre puissance de feu quand il arrivera, mais on en aura peut-être besoin avant.

Même si ce n'était pas totalement faux, je cherchais surtout à envoyer Tullah le plus loin possible pendant un temps. Ainsi, l'attention des Adeptes de Taos se focaliserait sur Kaothos près de Santa Fe, pendant que, moi, je me glisserais par la porte de derrière.

— *Kaothos ? J'aimerais te parler en privé.*

— *Oui, Amber Farrell ?* répondit la dragonne, déconcertée.

— *Je vais te libérer, mais à une condition.*

— *Laquelle ?*

— *Si Amaral gagne, je veux que tu promettes de me tuer, de tuer Diana et de protéger Tullah.*

— *Cela fait trois conditions, Amber Farrell, et Tullah n'appréciera pas la première.*

— *Ne lui dis rien.*

Il y eut un long silence. Pour donner le change, je me levai et attachai avec soin le casque dont je n'avais plus besoin à la poignée de maintien à l'arrière de la Kawasaki.

— *Mais ce serait lui mentir, souligna Kaothos. Tu m'as prévenue...*

— *Oui, je sais. Je suis une Athanate, je suis démoniaque.*

Je grimaçai. Ce n'était pas ce que je voulais dire.

— *Je sais, repris-je, et je suis désolée de te demander ça, mais c'est important.*

Pour toute réponse, Kaothos se contenta de grommeler dans son coin, mécontente.

Je retournai m'asseoir devant Tullah, plus près, de sorte que nos genoux se touchaient presque.

Contrairement à Bitter Hooks ou Coykuti, ce lieu n'avait rien de spirituel, mais le murmure du vent dans les sapins m'aida tout de même à me plonger dans cet état de transe où je visualisais l'énergie me traversant comme une coulée de sable. Alors l'énergie s'éveilla dans la forêt de la nuit.

Cependant, elle avait quelque chose d'inhabituel. Je tentai d'ignorer cette dissonance pour étudier les ombres vacillantes qui entraient et sortaient de Tullah. Le verrou avait la forme d'un nœud celtique, un entrelacs de fils. Si je parvenais à en trouver un seul qui dépassait, j'étais certaine de pouvoir tirer dessus et de défaire le nœud d'un coup.

Ç'aurait été trop facile.

En l'examinant de plus près, j'attirai une partie des ténèbres, telle une flamme noire se penchant vers moi.

La sensation de sable devint désagréable, comme si les grains me cinglaient de l'intérieur. Je m'étais trompée. L'image du sable était trop simpliste. Je faisais fausse route.

« Ta vie entière t'a menée à cet instant précis. »

Je m'étais entraînée à peine plus d'une heure avec Tullah. En dehors de ça, qu'est-ce qui avait pu me mener à cet instant ?

Chatima. Elle aurait détruit ce verrou sans le moindre problème.

Le paysage de pins argentés s'estompa et je me retrouvai soudain à l'arrière de la vieille camionnette marron, assise de la même façon, devant la petite bougie que le chaman avait allumée. Le contact de ses mains, sa manière de les mettre en coupe, la sensation du collier qui prenait forme, tous ces souvenirs emplirent mon esprit.

Pierre-de-soleil. Enfant-du-ciel. Chatima ne m'avait jamais désignée seule : elle nous incluait toujours toutes les deux, Tara et moi.

« Tant des mouvements de la vie se retrouvent dans la bougie... Laisse-toi absorber. »

La bougie. Une flamme, pas du sable.

Les douloureux picotements cessèrent.

La flamme me traverse, sans me brûler. Pareille à une fumée jaune.

La tête me tournait. Kaothos me parlait, mais je ne l'entendais pas. Je transpirais.

Je tendis une main vers Tullah. Ce fut comme plonger les doigts dans un

nid de frelons. Des ondes de chaleur me remontèrent le bras.

— *Nous ne sommes pas la flamme. Nous sommes la mèche.*

Tara. Enfant-du-ciel. Heureusement qu'elle était là.

— Attends..., dit Tullah, apeurée.

J'enfonçai la main dans le nœud de rouages noir. La décharge me parcourut au ralenti, me frappant le cœur, me comprimant les poumons.

Je me relevai à moitié. Mon cœur s'était arrêté. Je ne voyais plus rien que le rouge complexe qui enveloppait Tullah. Inextricable.

Un rugissement de Kaothos. Puis :

— *Ce fil. Fragile.*

Le nœud vibra. Je trouvai le fil, mais il aspirait l'énergie de Tullah pour remplacer celle que je lui prenais. Il finirait par la tuer si je persistais.

Soudain, un grondement sourd, pareil à un pan de mur qui s'effondre. Kaothos.

L'énergie de Tullah cessa d'alimenter le verrou. Le fil sur lequel je me concentrais s'amincit, puis céda. Je le poursuivis, m'insinuai en lui, le pourchassant jusqu'au cœur du nœud.

Un autre cassa. Puis un autre. Très vite, ce ne fut plus un nœud. Il avait perdu sa complexité, sa beauté glaçante. Il ne restait qu'une masse brûlante de longs vers fluorescents qui se dispersèrent dans la nuit, avant de s'évanouir dans l'oubli.

Et je me retrouvai face à l'œil immense de la dragonne.

Le temps reprit brusquement son cours. Mon cœur tressauta, puis repartit. Je m'écroulai brutalement, me tortillant par terre comme si les vers me rampaient sur le corps.

— Amber ! Amber ! s'écria Tullah en s'agenouillant près de moi pour me secouer.

Je la repoussai.

— Bon sang ! quel pied, gémis-je.

Je crachai, puis pris la bouteille d'eau dans mon sac à dos pour me rincer la bouche.

Inutile de demander si ça avait marché. Kaothos était tout autour de nous, invisible, mais bourdonnant telle une ligne à haute tension au-dessus de nos têtes. Les sapins les plus proches frémissaient, leurs branches courbées, leur cime agitée par un vent imperceptible. De petits tourbillons de poussière s'élevaient, tournoyant sous la lumière des étoiles.

Le visage et les mains de Tullah scintillaient, comme si elle émettait de l'électricité statique. Elle bondissait en criant de joie, puis accourait auprès de moi pour s'assurer que j'allais bien et me remercier, puis se remettait à sautiller et à exulter.

— *Kaothos ? Tu es plus forte qu'avant.*

— *En effet.*

— *Nous avons un accord.*

Pendant une minute, je n'entendis que le souffle mourant du vent dans les arbres.

— *Si tu survis, tu accepteras de mordre Tullah ? de lui transmettre les prions qui permettent de canaliser plus d'énergie ?*

Ce fut mon tour d'hésiter. Cela dit, Tullah m'avait affirmé le vouloir aussi.

— Amber ? demanda la jeune Adeptes en me regardant d'un air soucieux. Ça va ? Tu as l'air dans les vapes.

— T'inquiète. Je réfléchis seulement à ce que je dois faire.

— *Quand je connaîtrai exactement les effets de ma morsure, répondis-je à Kaothos. Pas avant. Nous sommes d'accord ?*

— *C'est d'accord, Amber Farrell.*

Mon cœur saignait de désespoir.

J'avais mal parce que, après la myriade de choses fabuleuses que j'avais eues à portée de main – les Athanate, les métamorphes, les Adeptes –, j'avais l'impression de tout repousser sciemment, de tout saboter. J'avais des ennuis avec tout le monde. Tullah faisait partie des rares personnes qui croyaient encore en moi et me soutenaient sans condition. Pourtant je lui mentais, après avoir interdit à Kaothos de le faire. Je prenais le risque de perdre son amitié et donnais le pire exemple possible à son guide spirituel. De plus, même si j'étais certaine que la dragonne arriverait à nous tuer, Diana et moi, pour nous empêcher de devenir les instruments d'Amaral, j'ignorais si Tullah et elle survivraient à la panique des Adeptes quand ceux-ci comprendraient qu'il y avait un esprit dragon parmi eux.

J'avais mal parce que je me sentais seule et tenue de sauver ou tuer Diana par moi-même, quitte à en mourir, car j'étais convaincue que Naryn n'arriverait pas à temps.

Cependant, je ne voyais aucun moyen de me sortir de cette situation pour le moment. Je demandai donc à Tullah de cesser de sauter, la serrai contre moi et lui fis mes adieux.

J'avais mon HK et une tenue de rechange dans mon sac à dos, des jumelles, une carte touristique de Taos, de l'eau et des barres énergétiques.

J'étais à environ douze kilomètres du centre-ville à vol d'oiseau. La lune offrait assez de clarté à mes yeux de louve, et j'avais une lampe de poche dans le pire des cas.

Pénétrer dans la ville serait relativement simple ; le plus dur serait de localiser l'endroit où Amaral retenait Diana dans le peu de temps qui me resterait. Cependant, je m'en soucierais une fois sur place.

Je fixai le bouquet de Mary à mon sac à dos en espérant qu'il fonctionnait toujours, puis me lançai sur l'ancienne piste espagnole, laissant mon corps trouver son rythme de croisière.

Malgré les circonstances, l'exercice me fit beaucoup de bien. Ça me manquait. Quand j'étais encore simple détective, je courais presque tous les jours.

Mon Athanate avait besoin que je me maintienne en forme. Même ma louve se tenait tranquille, savourant cet instant. J'étais encore grisée par la destruction du verrou de Tullah – la douleur était partie, ne laissant que l'euphorie de l'exploit.

Pour la première fois, toutes les facettes de mon être coexistaient en harmonie et y prenaient plaisir. Leur quiétude me berça, atténuant mes soucis, me permettant d'exister simplement.

Cette prise de conscience fut si brutale que je m'arrêtai.

Je voulus attraper le collier à mon cou mais, bien sûr, il n'était plus là. Pourtant je le sentais encore. Le grain et la surface irrégulière des perles de pierre sous mes doigts. Les lignes qui les sillonnaient. Les messages secrets. Cette satanée vérité, toujours là, juste hors de ma portée. Toujours...

À l'instar de la piste sous mes pieds. Elle menait à un endroit où je devais me rendre, regorgeait de tours et détours que je ne pouvais voir, mais restait la route que je devais suivre.

Soudain, je tombai à genoux au milieu du chemin. Je connaissais le premier message que Chatima avait inscrit dans le collier. Je le *connaissais*, comme s'il était gravé en moi.

Je dois choisir ma voie.

Personne ne pouvait décider à ma place. Ni la malédiction que je portais en moi, ni le renégat Athanate qui m'avait mordue dans la jungle, ni les ravages

que l'Obs avait faits dans mon cerveau. Pas plus que la démence que tout le monde me prophétisait du fait de ma nature hybride.

« *Tu n'auras d'autre guide que toi-même* », m'avait dit Celle-qui-parle-aux-loups en songe.

Puis j'éclatai en sanglots, car je savais que je venais de m'engager sur une voie, et Chatima m'avait prévenue que tous mes chemins étaient porteurs de mort, de chagrin, de douleur et de malheur. Je pleurais pour tous ceux qui subiraient les conséquences de mes choix, attachés par ma faute à une roue qui tournait, indifférente à leur sort.

— Mais j'ai choisi ma voie, murmurai-je dans la nuit insondable.
Je me relevai et me remis en route.

DIMANCHE

Je fis un crochet par le coin où le nouveau laboratoire des Gardiens devait être construit. Le site était désert, son grillage cadencé. Dans l'aube naissante, je vis que seules les fondations avaient été posées. Le chantier était manifestement suspendu depuis au moins deux semaines. À l'évidence, ni ce site ni les maisons alentour ne servaient de planques à Amaral.

De là, je me rendis directement au centre-ville de Taos, lequel s'organisait autour de la grand-place historique. Les boutiques lui donnaient l'allure d'un décor de western, avec les poutres saillantes et les pignons espagnols de leurs petites façades en adobe. Les commerces en eux-mêmes semblaient plutôt axés sur le tourisme – des restaurants, des galeries d'art chic et des boutiques de luxe dédiées aux activités de plein air.

En ce début d'hiver, la ville se préparait pour la saison de ski, même si quelques irréductibles s'obstinaient à faire du vélo ou de la randonnée. Pour tout le monde, ce n'était qu'un matin comme les autres, où les gens vauaient à leurs occupations habituelles : prendre leur petit déjeuner, boire leur café, ouvrir leurs boutiques...

Et pourtant la ville entière était l'épicentre d'un bourdonnement paranormal que ces gens ne percevaient pas. Contrairement à moi. Sans être capable d'en déterminer précisément la source, je discernais des odeurs d'Athanate, des bribes d'Appels de métamorphes, et le picotement permanent de rouages d'Adeptes.

Toujours vêtue de ma nouvelle tenue de sport, je pus parcourir la ville de long en large en joggant sans que personne ne sourcille. Le déguisement idéal.

Bien, qu'est-ce que je cherchais exactement ?

Avec un peu de chance, je croiserais la route d'un Athanate Amaral-

Romero, ou d'un loup de la Confédération. Ou peut-être de quelqu'un avec une belle pancarte « Suivez-moi » accrochée dans le dos.

Toutefois, il était plus probable que David et Matt trouvent une piste sur Internet qui me conduirait directement au repaire d'Amaral, et il ne me restait plus qu'à tuer le temps en attendant.

D'un autre côté, peut-être y avait-il des pistes plus terre à terre à explorer. Si Amaral était arrivé la veille au soir, et accueillait des loups de la Confédération, comment les hébergeait-il ? À moins d'avoir d'immenses baraquements et une montagne de provisions sous la main, il avait dû envoyer des gens en ville faire un tas d'emplètes : nourriture, draps, lits de camp, tentes. Soit je flairerais leur piste, littéralement, soit je finirais par remarquer un individu suspect.

— *L'espoir fait vivre*, murmura Tara, sans offrir de meilleure suggestion.

J'entamai un nouveau circuit qui me permettait de faire le tour des magasins principaux toutes les demi-heures.

Un groupe de douze Japonais chargeait un petit convoi de trois SUV avec des vélos qui coûtaient plus que ce que je gagnais en un trimestre. Quelques randonneurs revenaient des collines ; estimant que leurs tentes ultralégères étaient aussi ultrafroides, ils avaient décidé de passer à la gamme supérieure. Deux bonnes sœurs vêtues de l'habit noir et blanc traditionnel, et avec de bonnes chaussures aux pieds, empilaient une foulditude de produits de base dans un pick-up rouillé, notamment une dizaine de cageots de conserves de haricots et cinq sacs de riz. *Miam !* Derrière elles, une grande famille regagnait son monospace en poussant péniblement trois caddies remplis de nourriture de supermarché et de bien trop de sucreries pour les enfants.

Une légère odeur de métamorphe près d'une boutique de camping attira mon attention. J'entrai et fis mine de regarder les étagères tout en humant l'air.

J'arrivais trop tard ; l'odeur datait au moins de la veille. Cependant, elle semblait confirmer ma théorie : ils avaient besoin de matériel. Je m'arrêtai devant le rayon des cartes et guides de la région. Il me fallait un plan plus détaillé que celui que j'avais acheté à Santa Fe.

— Bonjour, je peux vous aider ?

Le vendeur avait dix-huit ou dix-neuf ans. Grand, maigre, avec des cheveux blonds, il portait une épaisse chemise à carreaux rouge et un ample pantalon marron. Et, comme tous les post-ados des bleds paumés, il avait les

hormones en ébullition. Son regard s'était verrouillé sur mes fesses dès l'instant où j'avais franchi la porte d'entrée.

— Oh ! je fais juste une petite pause dans mon jogging, et je cherche quelques infos sur la région.

— Il fait froid dehors, hein ?

Il sourit en détaillant ma tenue de sport légère, puis hocha la tête vers la caisse qu'il avait abandonnée pour me mettre le grappin dessus, l'air aussi excité et impatient qu'un jeune chiot.

— J'ai un radiateur derrière la caisse. Je m'appelle Frank. Vous cherchez quelque chose de précis ?

— Il y a des belles maisons dans le coin ? Je veux dire, en dehors de la ville. Je m'intéresse à l'histoire de l'architecture. Au pire, vous pouvez me conseiller un livre sur le sujet si vous ne savez pas.

Il bomba le torse. Comment osais-je suggérer qu'il ne connaissait pas la ville ? J'imagine qu'il n'allait pas me proposer de livre.

Un client lui fit signe depuis le comptoir.

— Je dois m'occuper de la caisse, dit-il. Venez vous asseoir. Je vous ferai la liste des vieilles maisons qui valent le détour. J'ai passé toute ma vie à Taos, je les connais beaucoup mieux que les livres.

— Ce serait parfait, murmurai-je en battant des cils.

Mouahaha ! tu es en mon pouvoir, jeune mâle. Peut-être y gagnerais-je aussi un café.

Malheureusement, je n'avais jamais été très douée à ce jeu-là.

— Vous avez une poussière dans l'œil ? me demanda-t-il en scannant les articles.

Après le départ du client, et de nombreux efforts pour réorienter notre conversation sur le sujet qui m'intéressait – plutôt que sur l'endroit où je séjournais ou si j'étais venue avec un petit copain –, l'employé s'avéra une excellente source d'informations. À tel point que je dus acheter une carte de randonneur, un stylo et un carnet pour tout retenir.

Il y avait le Pueblo de Taos, que je dus feindre de trouver intéressant, car c'était un site historique majeur. Puis tous les lieux touristiques, les musées, les hôtels, la vieille église et le fort Martinez. Enfin, pour terminer, il y avait les ranchs et les fermes. Des propriétés qui s'étendaient sur plusieurs hectares, souvent en bout de route et difficiles d'accès. Certaines étaient occupées par les mêmes familles depuis des générations.

Ça me faisait trop de possibilités, même en rayant de ma liste les familles qu'il connaissait personnellement. Il était à court d'idées quand Tullah m'appela sur mon portable.

— Je dois répondre, m'excusai-je. Vous êtes certain de n'en avoir oublié aucune ?

— Repassez après votre appel. Il y en a sûrement deux ou trois qui vont me revenir entre-temps. Je vais nous préparer du café.

Je m'esquivai dehors. Effectivement, comme j'étais restée près du radiateur, il faisait plutôt froid.

— Matt et David ont établi une liste de correspondances possibles pour la planque d'Amaral, m'annonça Tullah.

— Je t'écoute.

Je croisai les noms qu'elle me donna avec ceux de ma liste. À nous deux, nous parvînmes à la réduire à quatre ranchs, plus deux autres lieux que je me gardais sous le coude.

L'ennui, c'est qu'il n'y en avait pas deux dans le même coin. Comment tous les visiter rapidement ? À pied, ça me prendrait des heures. Le petit Franky se ferait certainement un plaisir de m'emmener en voiture, mais cela voulait dire patienter jusqu'à sa pause-déjeuner. De plus, je passerais alors mon temps à repousser ses avances. Et puis ce ne serait pas correct envers lui, notamment parce que l'excursion pourrait très vite devenir dangereuse.

Je pouvais louer une voiture, mais Amaral l'apprendrait aussitôt s'il faisait surveiller la ville.

Un taxi ? Je n'avais presque plus d'argent.

Tout en discutant avec Tullah, je m'étais rapprochée sans m'en rendre compte de la grand-place. De l'autre côté de la rue, un vieux pick-up capta mon attention. Je l'avais vu un peu plus tôt, rempli de provisions. À présent, il était vide.

Ça ne voulait rien dire. Les religieuses avaient peut-être oublié quelque chose et faisaient un second tour. J'avais toujours trouvé ça bizarre, une nonne au volant d'une voiture, sans même parler d'un gros pick-up comme celui-là – ça paraissait incongru. Pourtant, c'était stupide : comment se déplaceraient-elles dans ce patelin autrement ?

Elles étaient deux la dernière fois ; à présent, il n'y en avait qu'une. Un employé du supermarché l'aidait à charger ses courses. Je tendis le cou pour voir ce qu'elle avait acheté. Du papier toilette. De quoi remplir le pick-up.

D'accord, elles avaient acheté des haricots au premier passage, mais quand même !

— Tullah, dis-je, interrompant son monologue sur les mérites d'un ranch par rapport à un autre. Y a-t-il un couvent sur la liste ? ou un monastère ?

— Oui, mais bon, c'est un couvent. Je ne pense pas...

— Tu as quoi comme infos ?

— L'adresse, la taille, le propriétaire... voyons voir. Retraite religieuse depuis plus de vingt ans, chrétienne orthodoxe orientale, quinze bonnes sœurs...

Elle s'interrompt brusquement alors que mon esprit partait en roue libre.

Quinze nonnes ? Ça faisait beaucoup de provisions pour quinze personnes. Alors oui, il leur fallait se constituer des réserves pour l'hiver. Peut-être l'achat en gros leur permettait de faire des économies. Peut-être la neige bloquait-elle régulièrement la route qui menait au couvent. Et pourtant...

Tullah me tira de mes réflexions.

— Oh mon Dieu ! murmura-t-elle. C'est pas vrai !

— Quoi ?

— Le couvent... c'est aussi un orphelinat.

Comme elle, je fis aussitôt le rapprochement et sentis une boule d'angoisse se former dans mon ventre. Je repensai au gala McIntire-Harriman, lorsque Ethel Harriman m'avait pris le bras. Qu'avait-elle dit déjà ? « *Je sais que le señor Matlal fait du bon travail avec ses orphelinats, mais je ne parviens pas à l'apprécier.* »

Et le rapport sur Matlal que Matt m'avait compilé – son personnage public était connu entre autres pour « soutenir de nombreux orphelinats au Mexique ». Le pays d'origine des enfants de Bow Creek.

Matlal ne soutenait pas des orphelinats – il en faisait des banques de sang.

Ce n'était pas le repaire d'Amaral, mais l'un des réseaux de Matlal. Les religieuses ne faisaient pas des réserves pour l'hiver, elles chargeaient des provisions pour un régiment de métamorphes de la Confédération qui venait de les rejoindre.

Amaral faisait directement affaire avec Matlal depuis le début, et le voilà qui utilisait le réseau de l'ancien chef des Basilikos pour se cacher.

Frank fut déçu de me voir si focalisée sur le couvent lorsque je revins. J'étais même trop pressée pour un café mais, oui, il connaissait l'endroit.

— C'est vrai, je ne l'ai pas mentionné, reconnut-il, l'air vexé. Parce que ce

n'est pas la peine d'y aller.

— Pourquoi donc ?

— Vous n'entrerez jamais. Ces bigotes ne se parlent même pas entre elles. Presque personne n'entre et, quand c'est possible, il faut préparer sa venue, genre, un mois à l'avance.

Un couvent silencieux, à la fois proche de la ville et totalement isolé. Mon instinct me soufflait que nous avions trouvé.

— Vous n'avez pas bu votre café, se plaignit Frank.

Il en faisait des caisses ; il n'était pas aussi contrarié qu'il voulait le faire croire. Et il ne renoncerait pas à flirter de sitôt avec ses hormones d'adolescent en rut. Mes mâchoires se relâchèrent et mon Athanate décida de le taquiner.

— Je reviendrai peut-être avec ma petite amie, ronronnai-je, et je te promets qu'on sortira avec toi, peut-être pour un café.

— Oh... oh mon Dieu ! Votre « petite amie », s'exclama-t-il avec de grands yeux innocents, avant de murmurer : Ma maman m'a mis en garde contre les filles des grandes villes comme vous.

J'éclatai de rire.

— Écoutez, dit-il, revenez pendant ma pause-déjeuner, je vous conduirai chez les Fielding, sur Angel Fire Road. C'est super sympa. En attendant, promenez-vous tranquillement, prenez le temps de visiter le centre-ville ce matin. Oubliez le couvent. Vous n'y entrerez jamais.

— Je l'admirerai depuis la route dans ce cas.

— Vous ne verrez rien. Ils ont un mur qui fait tout le tour.

Ah ! ça, je veux bien le croire.

Très en retrait de la route, le couvent se cachait derrière un mur d'enceinte de plus de trois mètres de haut, derrière lequel s'ajoutait un écran végétal de cyprès et de saules du désert.

L'entrée était barrée par un lourd portail en fer niché entre d'épais piliers carrés. Je repérai une caméra de sécurité sur celui de gauche, et une pancarte sur celui de droite – de simples lettres poinçonnées sur une plaque de métal.

Je ne tenais pas à m'approcher de la caméra, mais ce n'était pas un problème ; je lisais sans mal la pancarte depuis le couvert des arbres où je me trouvais, à cinquante mètres de là. L'inscription disait : « *Orfelinatul de la mănăstirea – Sfanta Vasilica* », avec la traduction juste en dessous : « Couvent et orphelinat de saint-Vasilica. Entrée uniquement sur rendez-vous ». Frank avait raison.

La route étant le point le plus bas, je grimpai la butte derrière moi jusqu'à apercevoir certains des édifices dans l'enceinte.

L'architecture coloniale espagnole y côtoyait l'ancien style adobe. Des toits en pente composés de tuiles en terre cuite surplombaient des murs d'un rose passé, ponctués de ces bouts de poutres saillants qu'on appelle des *vigas*. À l'époque de la conquête de l'Ouest, cet ancien corps de ferme faisait également office de fort. Il ne comportait qu'un étage, et ses rares fenêtres tournées vers l'extérieur ressemblaient à des meurtrières. De là où j'étais, le bâtiment semblait avoir été construit autour de deux cours intérieures, sa structure évoquant le huit d'une horloge numérique.

Au milieu de la façade, l'entrée principale était une tour circulaire rebâtie en pierres de carrière. D'environ neuf mètres de large, elle dépassait le mur d'enceinte de trois mètres. Un passage voûté s'ouvrait à sa base, assez large pour un pick-up.

Au-dessus de cette arche, deux ouvertures plus petites donnaient sur ce qui

ressemblait à une galerie ouverte. Elles encadraient une grande croix en métal noir sur le mur. J'ignorais quelles avaient été les intentions de l'architecte, mais le tout me faisait penser à un visage, la grande arche formant une bouche béante.

La croix raviva de vieux souvenirs. Il ne s'agissait pas du symbole chrétien classique, mais d'une croix orthodoxe : ornementée, avec des extrémités bulbeuses pareilles à un trèfle, et deux barres horizontales au-dessus et en dessous de la principale. Celle du bas était légèrement en biais ; j'avais appris à l'école qu'elle était censée représenter un appuie-pieds.

Cependant, ces quelques réminiscences de mon cours de religions comparées s'évanouirent lorsque je me rappelai où j'avais vu une croix semblable dernièrement. La Diakon de Matlal, Vega Martine, en portait une en pendentif, sur un collier en argent, lors du gala de charité McIntire-Harriman. Peut-être ce couvent était-il son repaire, et non celui de Matlal.

Du mouvement à l'entrée capta mon attention. L'inconvénient d'avoir conçu l'ancienne ferme comme un fort était que toute opération de chargement ou de déchargement des livraisons devait se faire dans l'enceinte. Et le mur extérieur n'offrait qu'un seul accès, dont la largeur limitait le passage à un véhicule à la fois.

Un pick-up chargé en sortait au moment où un SUV voulait y entrer. Ce n'était pas un réel problème, l'arrivant recula un instant pour céder le passage à l'autre voiture. Cependant, cela me laissa le temps de les observer à l'aide de mes jumelles et de remarquer un logo sur le SUV. Un louveteau souriant. Je n'en étais pas sûre à cent pour cent, mais il paraissait identique à celui du petit car que la Confédération avait utilisé pour venir à Denver.

Super. Toute la bande est réunie. Du moins, c'était en cours.

Dix minutes plus tard, perchée dans un arbre à l'est de la propriété, j'aperçus une rangée de pick-up et de SUV garés dans une zone pavée, la plupart pleins à craquer. Quelqu'un était sur le départ.

Ça pouvait être une bonne comme une mauvaise chose.

Mauvaise car, s'ils partaient, il me faudrait découvrir où, et je n'avais aucun moyen de surveiller leurs déplacements à distance. Je pourrais sans doute planquer mon portable crypté sur l'un des véhicules et permettre à Naryn de suivre son signal, mais je serais alors injoignable. Et, vu qu'ils étaient remplis à ras bord, je ne pouvais pas non plus me cacher dedans.

Néanmoins, rien de tel pour s'infiltrer quelque part que le branle-bas qui

précède un départ. Les dispositifs de sécurité sont désactivés, les portes ouvertes, les gardes réquisitionnés pour donner un coup de main.

Naryn m'avait chargée de découvrir où Diana était retenue prisonnière. C'était *probablement* là. Cependant, je n'en avais pas la confirmation, et une unité de reconnaissance devait parfois modifier sa mission en cours de route.

Descendant de mon arbre, je considérai tous les paramètres tandis que je me dirigeais vers l'arrière du couvent. Pénétrer seule dans l'enceinte serait extrêmement difficile et dangereux. J'arriverais peut-être à trouver Diana. Cependant, même avec le chambardement du départ, le dernier endroit où l'on relâcherait la sécurité serait au poste de garde affecté à une prisonnière de son envergure. Je n'avais participé qu'à une dizaine de sauvetages d'otages dans l'Ops 4-10, mais c'était suffisant pour savoir que cette opération serait quasiment impossible en solitaire, même avec tout mon attirail.

D'un autre côté, si je parvenais à libérer Diana, une Athanate d'une grande puissance, j'augmentais mes chances d'en ressortir.

Sinon, je pouvais simplement m'asseoir et attendre les renforts en espérant que Diana ne soit pas transférée ailleurs. Je ne savais pas du tout ce que Naryn ferait une fois sur place – il n'en avait pas parlé. Il aurait certainement un plan pour entrer et éliminer Amaral. Mais il arriverait avec toute une équipe, et plus celle-ci serait grande, plus ils risqueraient de se faire repérer. Qu'est-ce qui empêcherait alors Amaral de tuer Diana ou de la menacer pour décourager Naryn de l'attaquer ?

M'infiltrer seule, subrepticement, pourrait bien être notre meilleure chance de récupérer Diana vivante. Devais-je écouter mon instinct et tenter le tout pour le tout ?

Inutile de me demander comment j'aurais procédé si j'avais été en mission avec l'Ops 4-10 ; il y avait des paranormaux dans ce fort et je n'avais presque aucun équipement.

— *Ce n'est pas ce genre de mission*, renchérit Tara.

Elle avait raison. Il existait un type de mission plus adapté lorsqu'on ciblait une seule personne : l'assassinat.

Que me dirait Naryn ? *Tue Amaral ou Diana*. Dans les deux cas, la menace serait neutralisée.

Tout en me faufilant derrière le fort, je lui indiquai par SMS l'emplacement du couvent et lui envoyai plusieurs photos. Il aurait du mal à

visualiser la disposition des lieux mais, avec ces images et quelques recherches Internet, il devrait être paré.

Le sol s'élevait derrière l'édifice principal. Cette partie comprenait des serres, un potager et un verger. Apparemment, le couvent vivait en relative autarcie. Quelques peupliers révélaient la présence d'une nappe phréatique ; peut-être un ruisseau descendait-il le coteau.

Un détail venait cependant briser ce tableau pastoral : une zone aplaniée et convertie en trois courts de tennis. Étais-je trop méfiante ? Si des bonnes sœurs conduisaient des pick-up, elles pouvaient tout à fait jouer au tennis. Mais pourquoi trois courts ? Je les étudiai à l'aide de mes jumelles. Il n'y avait des projecteurs que d'un seul côté, et pas le moindre filet. Et pourquoi mettre des extincteurs au pied des projecteurs ?

Je compris soudain. Le couvent disposait de son propre hélicoptère.

Un autre élément détonnait. Entre les bâtiments et le verger, un espace était isolé par des toiles noires tendues entre des poteaux en métal. Une façon de protéger certaines plantes ?

Mais, alors que j'observais ces étranges paravents, deux hommes sortirent par une ouverture entre les toiles, avec du matériel de camping. Je venais de trouver le baraquement des troupes de la Confédération – des tentes cachées par des écrans, derrière le couvent.

Encore du mouvement du côté des voitures. On chargeait les dernières affaires, un convoi était prêt à partir. Ils comptaient peut-être emmener Diana. Je m'empressai de revenir vers l'entrée.

Comment s'y prendraient-ils s'ils la transféraient ? Quelqu'un parmi eux avait probablement reçu le même genre de formation militaire que moi pour déplacer des prisonniers importants : mettre l'individu dans le véhicule du milieu, hors de vue, avant de s'engager sur une route fréquentée, s'arrêter pour ne jamais être séparé du convoi – de préférence avec quelqu'un pour bloquer la circulation.

Ça avait peu de chance de se produire sur des routes publiques aux États-Unis. Cependant, j'étais certaine qu'ils s'arrêteraient au portail en attendant que tout le monde soit prêt. Voilà une faille à exploiter. Les convoyeurs ne seraient pas totalement investis dans leur tâche, ils ne s'attendraient pas à des incidents alors qu'ils étaient encore dans leur base.

Je ne pouvais pas prendre d'assaut un convoi entier avec un seul pistolet. Il serait toujours possible de retarder leur départ en tirant sur quelques pneus,

même si ni la traque qui s'ensuivrait ni le changement des roues ne leur prendraient très longtemps. Ou alors...

Je frissonnai. Ce serait l'occasion de frapper. Dix balles dans la portière arrière d'un SUV en moins de temps qu'il leur en faudrait pour venir me tuer. Une probabilité raisonnable d'abattre Diana. Si je ne l'éliminais pas ici, ils pourraient l'emmener n'importe où. C'était peut-être ma seule chance.

En arrivant près du portail, j'étais encore indécise, le cœur au bord des lèvres, sans réelle idée de ce qu'il fallait faire, ou de ce que je ferais. Cachée dans les broussailles, j'attendis.

Finalement, il n'y eut aucun SUV dans le convoi, lequel se mit en branle sans la moindre discipline. On avait ouvert le portail machinalement et personne ne s'était posté sur la route pour bloquer la circulation. Je vis défiler des pick-up avec trois ou quatre métamorphes par habitacle et du matériel empilé sur le plateau arrière.

La Confédération levait le camp, mais Diana ne faisait pas partie du voyage pour l'instant.

Au moment où le dernier véhicule sortait, la file ralentit brusquement. Un 4 x 4 du couvent et une camionnette défoncée arrivaient en sens inverse. Ancien chemin muletier, la route était trop étroite pour passer en même temps. Les arrivants durent se ranger au milieu des broussailles sur le bas-côté pour permettre au convoi de repartir.

Ce qui me laissa le temps d'apercevoir Frank, l'employé de la boutique de camping, dans le 4 x 4. Inconscient, il avait la tête renversée en arrière, les yeux fermés. Impossible de voir ses mains ; elles étaient dans son dos. Comme elles le seraient s'il avait été ligoté par les nonnes qui l'accompagnaient.

Eh merde ! rien qu'en lui parlant, je l'avais exposé à un réel danger.

Alors que le convoi était presque passé, le 4 x 4 redémarrera avec impatience. Je ne perdis plus de temps en réflexions. L'arrière de la camionnette était assez surélevé ; le conducteur ne verrait rien dans son rétroviseur.

Je m'approchai furtivement, plongeai sous le fourgon et m'y cramponnai de toutes mes forces tandis qu'il passait sous la caméra de sécurité et pénétrait dans le couvent.

Je percevais la présence de métamorphes dans le compartiment, au-dessus de ma tête. Ils n'appartenaient ni à Santa Fe, ni à Albuquerque, ni à Gold

Hill, et n'étaient probablement pas de la Confédération. Trop effrayés. Certainement des loups d'Ute Mountain.

Je préférais ne pas y songer. Ce n'était pas mon problème.

Lorsque la camionnette longea les murs de l'édifice principal, je me laissai tomber, roulai sur le côté et me mis aussitôt en quête d'un moyen d'entrer dans le bâtiment pour en faire sortir Diana. Et Frank, dans la mesure du possible.

Avec ses hautes fenêtres étroites, l'architecture de forteresse du couvent jouait en ma faveur tant que tout le monde restait à l'intérieur. Tête baissée, je contournai le bâtiment jusqu'à la zone pavée d'où le convoi était parti.

J'envoyai des photos des deux SUV restants à Naryn. Ces informations lui suffiraient peut-être pour les suivre à distance, au besoin.

Comme je l'espérais, ils stockaient leur essence près de ce parking, sous un abri contre le mur. Si j'avais besoin de créer une diversion, je savais par où commencer. D'ailleurs, l'abri m'aida d'une autre façon ; en grimpant dessus, je pus bondir et m'agripper à une *viga*. De là, je parvins à me hisser sur le toit du couvent, puis rampai sur les tuiles comme une araignée.

J'avais vu juste, le bâtiment était bien agencé autour de deux cours carrées. La première, complètement dépouillée, était remplie de gravier, offrant un second parking qui semblait desservir la partie active du couvent : les cuisines, les réserves, un réfectoire, des bureaux, *et cætera*. La seconde cour était sans doute dédiée aux logements.

Le bloc central était manifestement un ajout tardif – en pierre, et non en adobe. Un bâtiment sobre et sans ornement qui débordait sur la cour. Peut-être l'église, s'ils en avaient une pour maintenir l'illusion d'une retraite religieuse.

La camionnette et deux SUV étaient garés là, mais je ne voyais personne. Je pris quelques clichés supplémentaires avec mon portable et les envoyai à Naryn. Je choisis de ne pas consulter ses réponses ; il me donnait certainement un ordre que je serais incapable de suivre.

À première vue, la cour était déserte. En fait, avec la vingtaine de loups du dernier convoi, la Confédération semblait avoir totalement vidé les lieux. Pour aller où ? Et pourquoi ?

Je restai un long moment à observer les lieux en tendant l'oreille. Ne

détectant aucun bruit à proximité, je décidai de me glisser à l'intérieur. Heureusement, le toit dépassait moins de ce côté qu'à l'extérieur, et un balcon filant courait le long du premier étage jusqu'au bâtiment central. Me balançant par-dessus le rebord, j'attrapai l'un des montants du garde-fou, puis me hissai sur le balcon.

Je m'agenouillai contre le mur, le cœur battant. Si quelqu'un avait par hasard jeté un coup d'œil de ce côté au moment où j'exécutais ma manœuvre, je me serais fait repérer. À ce stade, je ne savais pas si c'était de la témérité ou de l'inconscience.

Les fenêtres à cet étage me permirent de jeter un coup d'œil dans des pièces qui, d'ordinaire, servaient probablement de bureaux, mais dont on avait poussé les meubles afin d'installer des lits de camp. Les matelas étaient nus. Il n'y avait rien à voir.

Je calculai rapidement le nombre de loups qui avaient pu séjourner ici. Deux cents dans ces bâtiments ? Plus s'ils avaient utilisé les parties communes comme le réfectoire et l'église. Et peut-être cent autres dans les tentes derrière le couvent. Je n'avais aucun moyen de savoir si c'était le seul endroit où les métas de la Confédération se rassemblaient, mais je pris soin d'envoyer d'autres photos ainsi que mes estimations à Naryn.

Alors que je rédigeais mon message, accroupie dans l'un des bureaux, des sons lointains parvinrent à mes oreilles de louve, montant des entrailles de l'édifice. Des éclats de voix. D'hommes et de femmes.

Et, presque imperceptibles, des hurlements.

Oh non !

J'avais une mission. Ces hurlements n'étaient pas ceux de Diana. Ce n'était pas mon affaire.

Peu importe, je ne pouvais pas les ignorer. J'avais l'horrible sentiment de savoir exactement ce que représentaient ces hurlements.

Je trouvai un escalier et le descendis sans bruit, débouchant dans un couloir au rez-de-chaussée. Un peu plus loin, un autre escalier menait au sous-sol. Les cris venaient de là.

Malheureusement, avant que je puisse l'atteindre, une porte s'ouvrit sur ma gauche. Deux métamorphes apparurent, armés et surpris. Et pas du tout de Gold Hill – des loups de la Confédération ; de la meute d'Iversen, Wind River.

Je m'enfuis par une porte sur ma droite, plus pour me donner le temps de

réfléchir que selon un plan précis. Mauvaise idée. Ils finiraient par me coincer, ou enverraient quelqu'un m'accueillir de l'autre côté. Les fenêtres étaient trop petites ou ne donnaient que sur la cour. Il fallait que je sorte de ce bâtiment. *Vite !*

L'un d'eux vociféra dans sa radio. Je tirai plusieurs coups de feu. Tout le monde entendrait les détonations, mais c'était toujours mieux que de le laisser signaler ma position. Le deuxième riposta avec son arme. Je ne cherchai même pas à baisser la tête. Un jour, l'une de ces balles aurait mon nom écrit dessus.

« Pan ! Pan ! » Le second loup s'écroula et je m'esquivai par la porte opposée, déboulant dans un débarras sans aucune fenêtre.

Dans la pièce suivante, un groupe de religieuses se rua vers moi. Pas les bonnes sœurs du genre pacifiques, avec l'habit religieux et les prières. Ces trois-là avaient troqué leurs capes et leurs cornettes contre une tenue moulante gris foncé, semblable à l'uniforme que Bian portait parfois au combat. Cependant, elles ne brandissaient ni katana ni pistolets, mais des *bō*, des bâtons en bois d'un mètre cinquante avec des embouts en argent.

Je vois. Cela faisait donc d'elles l'Ordre silencieux des Ninjas Athanate – ou un truc dans ce goût-là.

Mon doigt se figea sur la détente. Des femmes, pas armées de pistolets.

Pendant ce bref moment d'hésitation, l'une d'elles bondit et exécuta un impressionnant coup de pied rotatif dans les airs, avant d'atterrir en pointant son bâton vers moi. En combat réel, ce genre d'esbroufe n'avait qu'une seule utilité : distraire l'adversaire.

Sautant de côté, j'esquivai de justesse le *bō* qui surgit de la porte derrière moi. Mon assaillante entra, emportée par son élan. Je lui donnai un coup de pied dans les côtes et tentai de lui écraser le genou, mais elle se dégageait déjà.

La frimeuse s'était rapprochée. Attrapant le bâton qu'elle abattait sur moi, je la tirai brutalement en avant pour la faire tomber puis l'empoignai par le col et la ceinture. Avec mon HK dans la main, ma prise à la ceinture n'était pas idéale, mais suffisante pour me permettre de la soulever.

Elle aurait pu être aussi forte qu'un rugbyman, ça n'avait plus d'importance, elle ne pouvait rien me faire sans ses appuis. Je l'utilisai à la fois comme bouclier et bélier pour passer en force entre les deux autres, puis la jetai contre la quatrième.

L'embout argenté de son bâton me frappa la jambe et je trébuchai.

Oh putain ! ces *bō* étaient des saloperies de Taser. Pas cool, pas traditionnel du tout.

Je me précipitai dans la pièce suivante. Des fenêtres ! Il me suffirait de deux secondes pour me glisser dehors.

Mais les nonnes ne m'accordèrent aucun répit. Elles étaient sur mes talons, même celles que j'avais frappées.

Elles n'avaient pas d'armes létales.

D'un autre côté, elles me livreraient probablement à un laboratoire qui se servirait de moi comme cobaye.

« Pan ! Pan ! » Pas le temps pour les trois coups. Une à terre, blessée au ventre.

Elles étaient trop proches.

« Pan ! » Raté.

L'un des bâtons s'abattit sur mon bras gauche. Une douleur lancinante explosa dans mon crâne. Je bondis en arrière, le bras pendant mollement à mon côté. Je percutai le mur.

« Pan ! » Raté.

Nouveau coup de bâton. Je tournoyai, plantai le bout argenté dans le mur et ripostai avec un coup de pied. Bien frappé, mais mon bras inutile me déséquilibra.

Un autre *bō* en pleine poitrine.

Je ne vis même pas celui qui m'assomma. Je sentis seulement le choc sur ma tête.

Un éclair.

Je tombe.

Le silence.

Puis les ténèbres.

Je repris peu à peu mes esprits, sans vraiment savoir à quel moment je passai de l'inconscience à l'éveil.

Je ne voyais rien. Je n'entendais rien. À l'odeur, j'avais l'impression d'être dans des toilettes. Je sentais le goût du sang dans ma bouche.

J'étais gelée. Mon instinct me commanda de bouger. Je tentai de prendre appui sur mes mains pour me relever, mais celles-ci étaient attachées dans mon dos. On m'avait aussi ligoté les bras, si haut que mes épaules me faisaient mal. Une autre corde m'enserrait le cou et la taille. Même en me transformant partiellement en louve, je n'arriverais pas à me libérer les mains. J'ignorais qui m'avait saucissonnée de la sorte, mais cette personne savait visiblement comment entraver un loup-garou.

Pas très réconfortant.

Je gémis sous l'effort, et découvris que mes oreilles fonctionnaient toujours. Je n'avais pas les yeux bandés, il n'y avait tout simplement rien, pas même une source de chaleur à percevoir avec ma vision surnaturelle.

J'avais mal partout. Chaque parcelle de mon corps me donnait l'impression d'avoir été matraquée avec acharnement. C'était peut-être le cas.

Mon visage m'apprit que le sol était une dalle de béton humide et rugueuse. J'étais nue et, en me tortillant pour m'asseoir, je me rendis compte que j'avais des contusions et des blessures sur tout le corps.

Me redresser n'était peut-être pas une bonne idée. La tête me tourna et je fus prise de haut-le-cœur. Je tins bon, attendant que ça passe, puis crachai pour me nettoyer la bouche.

Enfin, je repliai les jambes et parvins à me mettre à genoux. Je patientai encore plusieurs minutes, assaillie par une nouvelle vague de nausée.

Combien de temps étais-je restée inconsciente ? Impossible de le savoir pour l'instant.

Et pourquoi étais-je en vie ? Aucune réponse rassurante à cela.

Je réussis à me lever et pivotai prudemment sur place. Rien.

Je songeai à émettre un son. Sans être une chauve-souris, ça m'aiderait quand même à me faire une idée du type de pièce où je me trouvais. Cependant, si on guettait mon réveil, on m'entendrait peut-être. Je voulais en apprendre plus sur mon environnement avant qu'on vienne me chercher.

J'esquissai un petit pas. En avançant l'autre pied, je heurtai un mur.

Bon.

Je me retournai pour tâter la surface avec les mains. Un simple mur de brique.

En progressant lentement vers la droite, j'atteignis un coin. L'épaule collée à la paroi, je répétais le processus jusqu'à rencontrer un autre mur. Trois pas.

Stop, tourner, marcher. Trois pas. Je préférais ne pas songer à ce que je sentais sous mes pieds. Stop, tourner, marcher. Trois pas.

Pas bon du tout.

Une pièce carrée d'environ trois mètres de côté. Aucune porte, aucune particularité, rien. La panique me gagna.

Je me ressaisis. *Réfléchis !*

L'odeur de toilettes. On avait laissé des gens croupir ici. *Une cellule. Un cachot. Des oubliettes.* Les mots fusaient dans mon esprit.

Je m'appliquai à respirer profondément pendant plusieurs minutes. Il y avait forcément une trappe au-dessus pour entrer. Et donc *sortir.*

Ne panique pas.

J'émis un son, aussi bas que possible pour ne pas être entendue, mais assez fort pour évaluer la hauteur de la pièce. J'obtins un léger écho.

Personne ne vint voir ce qui était à l'origine du bruit.

Je tentai alors de me projeter avec l'Appel et détectai quelque chose. Quelque chose de si laid que je reculai, horrifiée. C'étaient bien des métamorphes d'Ute Mountain qu'on avait transportés dans la camionnette. Mais pas tous, juste les femmes. Et l'Appel que je percevais était celui des Gold Hill.

Les hurlements qui avaient résonné dans le couvent étaient ceux des femmes qu'ils violaient.

J'ignorais pendant combien de temps j'étais restée inconsciente, mais ils n'avaient pas terminé. Écœurée, je choisis d'employer mon *eukori* à la place, cherchant n'importe quoi excepté l'immonde Appel des Gold Hill. Il n'y

avait rien.

Il était temps de faire le point. J'étais ligotée, mais relativement en bonne santé. Les bâtons-Taser ne m'avaient laissé aucune séquelle. Même si j'avais perdu connaissance, je ne pensais pas avoir de traumatisme trop grave à la tête, ne souffrant que de quelques nausées et vertiges. D'ailleurs, maintenant que j'avais retrouvé mes esprits, j'avais l'impression d'avoir les idées plus claires que jamais.

Malheureusement, ça me permettait surtout de prendre pleinement conscience de la merde dans laquelle j'étais.

À bien y réfléchir... ils ne se seraient pas embêtés à me déshabiller et à me ficeler de la sorte pour me laisser crever ici. De plus, laisser un prisonnier nu dans un environnement froid et répugnant était une technique classique pour lui briser le moral. Tout comme le plonger dans le noir absolu. Ils savaient que je serais désorientée à mon réveil. L'absence de repères dans ma cellule visait à me perturber davantage. On m'avait entraînée à résister à ces formes de torture psychologique.

Mais l'entraînement et la réalité sont deux choses différentes. Je ne céderai pas à la panique. Non, je ne céderai pas à la panique. Les murs ne se refermaient pas sur moi.

J'avais connu pire dans l'Obs et quand Noble m'avait attachée à un lit au Max. Je me forçai à récapituler les avantages que j'avais par rapport à ces fois-là : mes bras mis à part, je pouvais bouger ; jambes libres ; j'étais tout à fait éveillée ; pas droguée ; j'avais le contrôle de mon corps – un contrôle limité, mais suffisant.

Alors, pourquoi me gardaient-ils en vie ?

Comme monnaie d'échange pour négocier avec Skylur ? avec Felix ? Ni l'un ni l'autre ne donneraient deux sous pour moi en ce moment.

Pour réaliser des expériences ? Qu'est-ce qui pouvait les intéresser ? Mon Sang Athanate ou ma nature hybride ? Je frissonnai. Impossible de le savoir.

Je finis par me mettre en position du lotus et me représentai mentalement les figures enseignées par maître Liu.

Ne recherche que la sérénité et le contrôle.

Je n'ai pas froid. Je n'ai pas mal. Je n'ai pas peur.

Je ne suis pas vulnérable.

Je ne suis pas ici.

Je résisterai.

Et, alors que je me répétais ces mantras et les figures, l'image de la bougie de Chatima s'imposa à moi. Au lieu du sable, je visualisais à présent une flamme qui me traversait tel un ruisseau, jaillissant dans toutes les directions.

L'énergie qui quittait mon corps rencontra autre chose, et une forme de réponse me parvint, subtile, tel un son qui se propage dans l'eau.

Je savais seulement qu'il y avait des Adeptes dans les parages, et des rouages. Diana n'était peut-être pas loin. Peut-être s'était-elle échappée et volerait à mon secours. Ce serait un comble.

Dans tous les cas, je ne pouvais rien y faire à l'heure actuelle.

Afin de me changer les idées, je m'efforçai de songer à tout le reste. Peu à peu, mes pensées revinrent au rituel pour Olivia. La dernière fois que j'avais vu Martha, je m'étais souvenue d'une réflexion que Mary avait faite, et celle-ci refit surface : « *Tout le monde est connecté à l'énergie, même inconsciemment. Dans la journée, un million de gens persuadés qu'on ne peut pas se transformer en animal, ça compliquerait les choses pour un métamorphe en plein Denver.* »

Les meutes faisaient-elles fausse route ? Étaient-elles la cause de leur propre malheur ?

Plus le temps passait, plus les gens s'éloignaient de la nature. Le travail, la ville, les voitures, les maisons, les films, le Web... tout dans la civilisation creusait lentement mais sûrement le fossé entre l'homme et la nature.

Les métamorphes faisaient corps avec la nature. Ça ne les empêchait pas de vivre également dans la civilisation, mais de plus en plus de personnes avaient du mal à renoncer, même temporairement, à toutes ces choses qui les isolaient de leur être véritable.

En soi, ça ne suffisait pas à causer le phénomène, ça augmentait simplement le nombre de métras en difficulté.

Le vrai problème était peut-être que les meutes avaient réagi à la situation en faisant preuve de soutien : la meute entière se rassemblait. Les échecs se multipliant, leur attitude envers les loupés s'était petit à petit dégradée. À l'instar des animaux dans la nature, ils percevaient l'échec comme une maladie et tournaient le dos inconsciemment à tout individu incapable de se transformer.

Si j'avais raison, les meutes elles-mêmes étaient la principale cause du problème ; elles étaient si convaincues que les loupés ne s'en sortiraient pas, que même les cas les plus légers se retrouvaient incapables de réussir.

Cependant, Celle-qui-parle-aux-loups n'avait certainement pas été confrontée à cette situation. D'après Martha, elle emmenait les métamorphes à l'écart, pour qu'ils essaient de se transformer seuls. Du coup, son rituel pourrait-il vraiment fonctionner de nos jours ?

Chatima avait-elle compris qu'il serait inadapté ?

« *Un secours pour les infortunés* », avait-elle dit du collier. « *Vous renouvellez sa magie* », concernant le rituel. « *Jamais tout à fait perdu.* »

Une partie de l'ancien mélangée à une nouvelle version ?

Je sombrai dans un état de demi-rêve, imaginant ce rituel. De quoi aurait-il besoin ?

Plus de quatre heures s'étaient écoulées lorsque la trappe au-dessus de ma tête s'ouvrit avec fracas.

Une puissante lampe de poche m'aveugla. Je dus fermer les yeux et détourner le regard. J'entendis le bruit d'une cartouche qu'on chargeait dans la chambre d'un fusil à pompe, puis quelqu'un cria :

— Debout !

Prenant appui sur le mur derrière moi, je me levai péniblement, exagérant l'effort que ça me demandait. Mieux valait qu'ils sous-estiment mes forces.

— Ne bouge plus, salope, m'ordonna une seconde voix.

Je chancelai. Ce n'était pas très compliqué de paraître affaiblie.

La seconde voix appartenait à Lance Evans, le mec que Zane avait renvoyé à Gold Hill. Ce n'était pas bon signe.

Je gardai la tête baissée pour échapper au faisceau lumineux. Par l'ombre projetée au mur, je vis qu'on faisait descendre quelque chose dans ma fosse. Avant que j'aie le temps de réagir, un crochet en métal se glissa sous mes liens et me souleva brutalement.

Tout mon poids se porta d'un coup sur mes bras, attachés dans mon dos. Je faillis m'évanouir alors que la douleur cisailait mes épaules déjà meurtries.

Ce n'était que le début. On me laissa suspendue dans le vide pendant un moment.

La corde autour de ma gorge se serra aussi, m'étouffant. Je contractai les muscles de mon cou en grognant sous l'effort, mais, rien à faire, le sang et l'air ne passaient plus. Quelqu'un criait. Le crochet se mit osciller d'avant en arrière. Il y eut un mugissement et une lumière vive, comme si je me tenais devant un train en pleine nuit.

Puis je fus prise de convulsions et ne vis plus rien.

51

Je revins à moi alors qu'on me tirait du trou pour me jeter à terre et me rouer de coups de pied. Je les sentais à peine. Dès que la corde avait cessé de m'écraser la gorge, le monde entier s'était résumé pour moi à une seule pensée : respirer.

On me passa un sac sur la tête, puis des mains m'attrapèrent les jambes et je sentis une corde se nouer autour de mes chevilles.

— Imbécile ! tu as failli la tuer.

— Oui, mais c'est pas le cas. Elle est vivante et elle sera bien sage maintenant.

C'était Evans.

— Elle pouvait à peine marcher de toute façon.

— Écoute-moi bien ! cria Evans. Cette salope a besoin qu'on lui annonce la couleur. Vous alliez la sortir de là sans la moindre précaution, comme deux débiles. Elle vous aurait sauté dessus.

— Oh maman ! j'ai peur. Elle est ligotée et moi j'ai qu'un putain de fusil à pompe.

Je reçus des gifles, des coups de poing dans les reins ; violent, léger, violent. Pas de quoi m'estropier, mais je morflais quand même. Difficile de ne pas se recroqueviller quand on ne sait pas d'où les coups vont tomber et qu'on ne peut pas anticiper leur force. C'était tout le but du sac sur ma tête.

— Mais oui, flingue-la, gros con ! dit Evans entre deux coups. En voilà une riche idée. Et tu vas dire quoi à Amaral ?

Il cessa de me frapper et me saisit sous le bras pour me forcer à me lever. Une vive douleur me lacéra de nouveau les épaules. Je serrai les dents pour ne pas crier ; je ne leur ferais pas ce plaisir. Ils voyaient déjà que je souffrais à ma respiration haletante et à mon rythme cardiaque, plus difficiles à maîtriser.

— Bon, puisque tu t'en occupes, je me casse. Il reste quelques garces d'Ute à...

— Ta gueule, putain ! et concentre-toi là-dessus.

Evans dominait, mais sa position semblait tendue, incontrôlable. Il ne savait pas comment la gérer et sa domination se nourrissait des ondes abjectes projetées par les loups à proximité. L'autre type, celui qui avait parlé des « garces d'Ute », faisait partie des violeurs – il émanait de lui une aura malsaine, comme des relents de gangrène.

Leur querelle prit fin et une seconde main passa sous mon autre bras. Ils me traînèrent entre eux. La corde à mes chevilles était assez lâche pour me permettre de faire des petits pas, mais je n'avais pas l'intention de coopérer.

Malgré la douleur, ma louve prenait note des marques que je flairais autour de moi. Le type à ma gauche : Maison Romero, désormais Amaral. Derrière moi : meute de Gold Hill – le violeur au fusil. Sur ma droite, meute de Denver – Evans, et c'était lui qui m'avait brutalisée. Lui qui m'avait hissée lentement pour me faire suffoquer.

C'était un homme mort.

Le couvent était plus calme maintenant que lorsque je l'avais exploré. Pas de hurlements, pensai-je un instant, avant d'en entendre un. Le loup de Gold Hill l'entendit aussi, je perçus sa réaction. Mais le son avait changé : le hurlement était moins fort, la voix éraillée, épuisée. Ça ressemblait plutôt à un cri de désespoir.

M'ouvrant à l'Appel, je sentis la souillure de Gold Hill, l'affliction d'Ute Mountain.

Tous les Gold Hill étaient des hommes morts.

Je fermai mes sens à ce qui m'entourait. Je ne pouvais rien faire pour l'instant.

On me poussa et tira dans un couloir, puis dans une vaste pièce. Tout d'un coup, les mains me lâchèrent et, alors que je m'écroulais, un puissant jet d'eau me frappa la poitrine, me projetant en arrière. On me retira le sac de la tête, et je me pris l'eau en pleine figure. Elle était glacée, mais, lorsqu'on me souleva ensuite du carrelage glissant, j'étais propre.

On me bâillonna avant de me remettre le sac. Puis je fus traînée dehors et de nouveau jetée à terre.

Reste concentrée. Si tu perds le fil en te contentant d'attendre que les choses se passent, tu es déjà quasiment brisée.

Je me trouvais sûrement dans l'une des cours intérieures – je percevais un vaste espace clos autour de moi. J'entendais une fontaine, ce n'était donc pas la première cour, vide et remplie de gravier.

Un homme discutait au téléphone. Amaral. Je reconnaissais sa voix. Il prenait soin de paraître calme et confiant alors qu'il faisait les cent pas.

Et, éclipsant tout le reste, un rouage, si éclatant dans mon esprit que j'entendais à peine ce que disait Amaral. Un rouage d'une puissance démesurée, qui bourdonnait. Des couleurs que je ne pouvais pas voir vibraient, se tortillant tels des serpents électriques, hors de vue.

J'ignore si c'était dû à mon traumatisme crânien, à la douleur lancinante dans mes bras ou à ce rouage perturbant, mais j'eus toutes les peines du monde à ne pas vomir.

Pas question que je dégomble devant eux. Tout ceci faisait partie d'un processus délibéré pour me briser : la nudité, les sévices, le froid, la désorientation, le noir total. La meilleure façon d'y résister était de conserver un maximum de dignité et de rester attentive à mon environnement. Toute information sur ce qui se tramait serait utile.

Vois-le comme l'un des exercices de Ben-Haim.

Je l'entendais presque : « *Oui, tu as commis des erreurs. Tu ne peux pas revenir en arrière. Alors n'y pense plus. Que vas-tu faire maintenant ?* »

— Je comprends et partage vos inquiétudes, Maison Ibarre, disait Amaral.

Ibarre. Maison Athanate basée à Portland, dans le Maine. Elle faisait partie de la dizaine de grandes Maisons états-uniennes à ne pas être associées directement à Altau. Affiliée en tant que Panethus, mais pas engagée par serment envers Skylur. L'une des fières Maisons dont l'indépendance était menacée par Altau depuis l'Assemblée.

Dans le calme relatif, je tendis l'oreille pour entendre les réponses d'Ibarre.

— Des preuves ? dit Amaral. Oui, j'en ai. En début de soirée, nous avons capturé l'assassin Altau envoyé pour parachever la destruction de la Maison Romero. Elle cherchait à nous éliminer, Diana Ionache et moi.

— « Capturé » ?

La question d'Ibarre était claire.

— Oui, capturé. Je vous la présenterai, morte ou vive, lors de notre réunion. Nous ignorons encore si elle survivra à ses blessures.

Ce n'était pas rassurant – d'apprendre que j'avais des blessures aussi graves.

Ibarre répondit quelque chose.

— Non. Pas la Diakon Trang. Comme je l’ai dit dans ma vidéo, il s’agit de cette aberration hybride, Farrell. Vous m’avez demandé des preuves, en voilà une. C’était apparemment une mission suicide. Altau espérait sans doute se débarrasser de deux problèmes en même temps.

Une réponse plus longue d’Ibarre.

— Oui, Ionache sera bien présente. Elle est... (Amaral marqua une pause théâtrale.) Je n’ai pas de mots pour décrire à quel point la trahison d’Altou lors de l’Assemblée l’a blessée, dévastée. J’ignore encore si elle sera en état de participer à notre réunion, mais je vous assure que nous avons son soutien total et, je me dois d’insister là-dessus, il est capital que vous suspendiez toute communication avec Altou tant que nous ne parlerons pas d’une seule voix.

Ibarre prenait apparemment ses propos pour parole d’évangile.

— Je peux donc compter sur vous. Parfait. Nous vous envoyons tout de suite les informations nécessaires.

Amaral raccrocha.

— Contactez le Diakon de la Maison Prowser, ordonna-t-il. Je veux avoir Amelie Prowser au téléphone dans quinze minutes.

Prowser. Vieille Maison, plus ancienne encore qu’Ibarre et implantée depuis plus longtemps aux États-Unis. Grand fief urbain. Chicago ? ou était-ce Détroit ? Prowser faisait aussi partie des indépendants mécontents.

À combien de ces Maisons avait-il parlé ? Combien en avait-il convaincues ?

J’entendis les pas d’Amaral approcher. On me retira brusquement le sac et le bâillon. Les sourcils broussailleux qui dominaient son visage semblaient lui donner un regard perpétuellement fixe. Il avait un cou épais, une lèvre inférieure charnue, et cachait sa nature malfaisante sous un air pensif.

— Vos mensonges atteindront bientôt leur limite, lâchai-je.

Parler était un supplice, avec mes lèvres tuméfiées.

— Mais trop tard pour toi, rétorqua-t-il, avant de se tourner vers Evans. Toi ! Evans. À ton avis, quelle raison pourrais-je avoir de garder cette femme en vie ?

L’intéressé parut surpris qu’on s’adresse à lui. Il avait ses propres raisons de vouloir me garder en vie pendant un temps, mais il était assez futé pour savoir que ce n’était pas la question d’Amaral.

— Euh... vous pourriez faire courir la rumeur qu'elle est capable d'aider les loupés à se transformer. (Il haussa les épaules.) Ça pourrait vous faire gagner des alliés métamorphes en cas de besoin.

— Ce n'est pas une mauvaise idée. (Amaral éclata de rire.) Évidemment, mes alliés Adeptes m'affirment que c'est n'importe quoi. Non, non, elle prend part à quelque chose de beaucoup mieux. De bien plus grand.

Il posa son regard sur moi.

— Tu es la clé qu'il me fallait. Tu ne comprends sûrement même pas pourquoi c'est nécessaire mais, à ta façon, c'est toi qui provoqueras la chute d'Altai. Tout ce dont j'ai besoin, c'est du soutien de quatre Maisons Panethus et je pourrai convoquer un Conclave. Quatre seulement sur la dizaine de Maisons déjà mécontentes de la politique d'Altai rien que dans ce pays. Il ne survivra jamais à un vote.

Il avait probablement raison.

— Ils sont peut-être mécontents, mais vous n'arriverez jamais à les convaincre, répliquai-je d'une voix rauque, la gorge douloureuse. Vous ne pourrez même pas les réunir au même endroit pour organiser votre Conclave.

Il s'esclaffa.

— Je n'ai pas besoin de les réunir au même endroit. C'est toute la beauté des vieilles lois écrites en Athanate, avant que soit inventé le concept de vidéoconférence. Rien ne nous interdit de nous réunir virtuellement, puis d'émettre la convocation en posant à peine un pied dans le secteur principal d'Altai, qu'il a fort commodément étendu à tout l'État du Colorado. Quant à les convaincre... tu as raison. Je ne pourrais pas le faire tout seul.

Il se tourna et fit un geste.

— Amenez-la.

L'église du couvent se dressait devant moi, entre les deux cours. Son entrée principale était de ce côté, avec des marches lisses et semi-circulaires descendant d'une grande double porte. D'un signe, Amaral intima à ses gardes d'ouvrir complètement les vantaux. Evans et l'Athanate me traînèrent jusqu'à l'escalier, avant de me déposer, debout, au pied des marches.

Là se trouvait la source du rouage.

Juste derrière les portes, on avait enlevé les bancs et une vingtaine d'enfants, assis par terre, formaient deux cercles parfaits autour d'une vieille dame assoupie sur une chaise. À l'extérieur des cercles, deux hommes et deux femmes, des Adeptes, se tenaient aux quatre points cardinaux, tournés

vers la femme au centre.

Celle-ci leva la tête, lentement, péniblement, et ouvrit les yeux.

Diana.

Je la regardai, atterrée. Elle était presque méconnaissable. Ses cheveux étaient devenus gris, sa peau ridée.

Tous les enfants reproduisaient ses gestes à l'unisson, le visage dépourvu d'émotion. Absorbés par leur rouage, les quatre Adeptes étaient aussi immobiles que des statues. Seuls leurs yeux bougeaient encore.

Diana me vit et sa tête retomba, comme si cet effort l'avait épuisée. Je me démenai pour me libérer, mais Evans me tenait fermement par le bras et ma tentative m'envoya de nouvelles décharges de douleur dans les épaules.

Amaral riait.

— Donnez-moi le bon levier et je peux faire bouger le monde, se vanta-t-il. Ionache, vous me disiez incapable de trouver le moyen de faire pression sur vous.

Il s'approcha de moi, me saisit les poignets dans le dos et les leva violemment. Cette fois, je ne pus retenir un hurlement de souffrance.

— Et ce n'est qu'un début. Vous comprenez que je lui infligerai bien pire.

Diana leva une main tremblante, son geste se propageant telle une onde chez les enfants.

— Vous voulez que j'arrête ? Vous acceptez de déclarer publiquement que vous appuyez ma démarche ?

Diana acquiesça faiblement.

— Très bien, dit-il d'une voix douceuse. Je préfère ça. Quant à toi. (Il me lâcha les bras pour m'empoigner par les cheveux et me secouer.) Je vais te montrer ce qui se passera si tu tentes de t'évader.

Il fit un geste à l'intention des Adeptes, main levée, paume ouverte. Soudain, Diana se cambra en poussant un hurlement. Elle hurla, hurla, comme si son cri ne devait jamais prendre fin, et les enfants vagirent en chœur avec elle.

— Je vous en prie ! le suppliai-je. Arrêtez !

Il baissa lentement la main, et les hurlements cessèrent. Diana s'effondra sur sa chaise, l'air encore plus vieille qu'avant.

— Que les choses soient claires, dit Amaral en me secouant derechef. Ces enfants ont deux fonctions. Ils maintiennent ton Mentor en vie, et fournissent l'énergie du rouage qui la retient. Ils ne font pas que l'imiter : ils ressentent

tout ce qu'elle ressent. Si elle meurt, ils meurent. Compris ?

J'étais écœurée. Je n'osais desserrer les lèvres, de peur de laisser échapper tout ce que je mourais d'envie de lui cracher à la gueule. Je me contentai de hocher la tête.

— Et si tu envisages de la sauver, sache que, si tu élimines un seul de ces Adeptes, le rouage tuera Ionache et les enfants.

Il me jeta brutalement à terre et, lorsqu'il se détourna, Diana leva les yeux vers moi.

Certains Athanate avaient, disait-on, le pouvoir de communiquer par télépathie. Ce n'était pas une pensée verbalisée – tout se faisait dans la suggestion, autour de concepts partagés. On appelait cela un dialogue alectique.

J'étais parfaitement incapable d'une telle chose sans l'aide de Kaothos pour relayer le message. Je soupçonnais Diana et Skylur d'avoir cette capacité. Parfois, ils se contentaient d'échanger un regard pendant quelques secondes, puis annonçaient leur décision commune.

Dialogue alectique ou pas, quand Diana me regarda, chacune de nous deux sut exactement ce que l'autre pensait.

Elle avait dû refuser de coopérer jusqu'à ce qu'Amaral lui présente une menace qu'il pensait efficace. C'était mon rôle. Si elle avait accepté dès le début de lui obéir, il aurait trouvé cela suspect. De la même façon qu'il se serait méfié si j'avais abandonné toute résistance avant même qu'il la menace.

Il croyait nous avoir complètement sous son emprise.

Il se trompait. Dans les deux cas. Quoi que Diana et moi disions ou faisons, même si nous le laissions croire qu'il nous contrôlait, ce serait une grossière erreur de diffuser en direct le message de Diana aux Athanate. Cette dernière ne trahirait jamais la vision de l'Émergence et des Panethus qu'elle avait imaginée avec Skylur.

Plutôt que de soutenir Amaral, elle utiliserait son dernier souffle pour exhorter tous ses alliés dans le monde Athanate à le tuer et à épauler Skylur dans ses projets.

Je mourrais. Elle aussi. Tout comme les enfants.

J'avais jusqu'au moment de la diffusion pour trouver un moyen de nous épargner ce sort funeste.

Je l’entendis d’abord, bien sûr. Un hélicoptère passa au-dessus de nos têtes pour aller se poser sur les courts de tennis. Un alpha. Avant même qu’il entre dans le couvent, je le sentis approcher comme une tempête de neige. Il n’était pas de Gold Hill. Probablement l’un des alpha de la Confédération.

Amaral était au téléphone avec Prowser quand le chef de meute débarqua avec ses loups dans la cour. O’Neill. Meute de Wind River. Je le reconnus, car j’avais vu son portrait dans le dossier d’informations qu’Alex m’avait donné. L’alpha d’Iversen.

Ce n’est pas bon signe.

O’Neill portait d’épais vêtements de travail, un gros blouson beige, un jean et d’énormes bottes dignes d’un chantier de construction. Cinq métamorphes lui emboîtaient le pas ; tous de grands gaillards baraqués, avec de belles mines patibulaires.

L’alpha balaya les lieux du regard, grogna quand ses yeux passèrent sur Amaral, puis fixa son attention sur moi.

Oh merde !

Evans se tourna pour lui faire face lorsque les loups de Wind River s’avancèrent vers nous. Un simple regard d’O’Neill le décida à s’écarter promptement. Le nouvel arrivant se campa devant moi, mains sur les hanches.

— Celle-là ? C’est elle qui a tué mes loups ?

— Oui, monsieur, répondit Evans en rentrant la tête dans les épaules.

Je sentis la domination de l’alpha m’écraser comme s’il voulait me faire baisser la tête. Rien de personnel ; je n’avais pas l’impression qu’il cherchait à me tester comme Zane et Cameron, mais il n’en était pas moins déterminé à me voir courber l’échine.

Je ramenai mes pieds sous moi. Je tremblais, mais certainement pas de

peur. J'en avais ma claque de tous ces alpha qui tenaient à m'exhiber leur puissance, à se livrer à des jeux de domination, s'imaginant que je me ratatinerais devant leur splendeur. Moi aussi j'étais une alpha.

Cela me parut prendre une éternité, mais je parvins à me lever.

Il était plus grand que moi, naturellement. Plus d'un mètre quatre-vingt-dix, au moins cent vingt kilos, avec un cou et des épaules de taureau, et des yeux de glace.

Et en rogne. En rogne parce que j'avais tué ses loups et parce qu'il n'avait pas réussi à m'intimider, mais, plus que ça, il était carrément furieux. Sa colère était un véritable tourbillon que je sentais aiguillonné par l'Appel nauséabond des Gold Hill. Une colère qui cherchait désespérément un exutoire.

Il se défoula donc sur moi, d'un revers de main en pleine figure. Je vis la gifle venir mais, avec les mains attachées, je ne pouvais pas faire grand-chose pour la parer. Je choisis d'accompagner le mouvement, fis un tour complet sur moi-même, et me retrouvai de nouveau face à lui, le regard planté dans ses yeux étonnés et furibonds.

— Tu te sens mieux, maintenant, connard ? marmonnai-je, la moitié du visage engourdie.

— La ferme !

— Bien sûr. Ferme-la et encaisse. Comme pour les femmes d'Ute Mountain que tes hommes violent depuis tout à l'heure.

— C'est faux ! s'indigna-t-il.

Ce n'était pas tout à fait une supposition, ni l'unique motif de sa colère, mais ça me donnait matière à le secouer.

— Alors tu te contentes de laisser faire, lâchai-je. Tu regardes ailleurs.

Cette fois, ma remarque fit mouche. Les loups-garous de la vieille école sont de gros cons paternalistes, et c'était doublement vrai pour les fondateurs de la Confédération, notamment Wind River. Les femmes métamorphes étant plus rares que les hommes, les vieux alpha bourrus se montraient généralement ultraprotecteurs envers elles.

Visiblement, les parias comme Gold Hill avaient d'autres mœurs. Aux yeux de l'alpha de Wind River, leur comportement envers les femmes d'Ute Mountain était inconcevable ; pourtant, sur ce territoire qu'il avait accordé à Gold Hill, il se sentait manifestement incapable d'y mettre un terme. Si l'Appel des Gold Hill m'éccœurail, O'Neill devait avoir l'impression qu'on lui

frottait une plaie ouverte avec du papier de verre.

Je ne connaissais pas les louves d'Ute Mountain. Dans cette meute de parias, il était tout à fait possible qu'elles soient aussi viles que les hommes. Cependant, j'avais pu voir les conséquences de ce genre de sévices lors de mes missions dans l'Ops 4-10. Un jour, nous avions sauvé un groupe de femmes que des hommes avaient regroupées pour « inspection médicale et rééducation ». Le viol collectif n'était pas l'apanage des loups-garous incontrôlables.

Et, vu depuis combien de temps ça durait ici, certaines des Ute Mountain étaient probablement mortes ou mourantes. Si je parvenais à mettre fin à leur calvaire en me prenant quelques baffes, je tendrais volontiers l'autre joue.

Un autre hélicoptère descendit sur le couvent.

— Tu te contentes de laisser faire, répétais-je d'une voix forte pour couvrir le bruit du rotor. Mais comment réagiront les autres meutes de la Confédération quand elles l'apprendront ? Qu'en penseront les meutes voisines ? Que penseront-elles de *toi* ?

Il m'aurait peut-être collé une autre gifle si Amaral ne s'était pas empressé de conclure son appel pour intervenir.

— Toi, dit-il à Evans. Va mettre un terme à tout ça immédiatement.

D'un geste impatient, il envoya deux de ses gardes Athanate en renfort. Mieux vaut tard que jamais. Toutefois, son intervention n'eut pas l'effet escompté puisque O'Neill reporta sa fureur sur lui.

— Vous disiez avoir la situation en main ! hurla-t-il. C'est un putain de désastre ! J'ai roulé Iversen pour vous aider à être dans les temps, et vous faites tout foirer.

— Tout ne se déroule pas exactement comme prévu, mais il n'y a pas lieu de s'inquiéter...

— Gardez vos salades ! Les loups d'Albuquerque vous ont chassé de la ville et ont tué la plupart de vos Gardiens. Vous ne pouvez même pas mettre les pieds à Santa Fe. Expliquez-moi en quoi il n'y a pas lieu de s'inquiéter ?

— C'est vous qui n'avez pas fourni toutes les équipes promises !

Parfait ! les alliances ennemies s'effondraient. J'aurais pu passer ma journée à les écouter se quereller, mais je devais voir si je pouvais aider Diana d'une quelconque manière. Si les quatre Adeptes la maintenaient toujours prisonnière avec leur rouage, les gardes Athanate s'étaient en revanche rapprochés d'Amaral afin de rééquilibrer les forces face aux six

loups en colère.

Je me décalai discrètement vers Diana, mais un groupe de religieuses sortit de l'église à cet instant. Deux de mes anciennes adversaires portaient celle que j'avais blessée. Elles passèrent sans s'arrêter, ne m'accordant qu'un bref regard haineux. Deux autres se campèrent devant moi en faisant tournoyer leur *bō* avec nonchalance, l'air sinistres, me toisant comme si elles voulaient prendre leur revanche.

Quoi encore ?

Entendant des voix derrière moi, je regardai par-dessus mon épaule. Trois bonnes sœurs venaient d'arriver avec le second hélicoptère. Toutes les nonnes portaient leur uniforme gris anthracite moultant, mais les nouvelles arrivantes avaient complété leur tenue avec des armes militaires haut de gamme : mitraillettes HK MP7 et fusils d'assaut HK G36.

Je leur fis face. Elles m'encerclèrent, parvenant à elles cinq à m'isoler de tout le reste. L'une avait apporté une cape dont elle m'enveloppa, avant de la fermer devant.

— Merci, murmurai-je.

J'ignorais pourquoi je me montrais polie envers elles, mais je préférais ça aux mandales d'O'Neill. Ce dernier venait de crier à Amaral que la moitié de ses équipes étaient déployées à Taos pour s'assurer que les loups du Nouveau-Mexique n'envahiraient pas la ville, et qu'il ne pouvait en rappeler aucune pour renforcer la sécurité sur le lieu du rendez-vous.

— On dirait que ça ne se passe pas très bien de leur côté, commenta la chef des religieuses en jetant un coup d'œil aux deux hommes.

C'était une Athanate très ancienne, avec une voix de satin et des yeux marron étonnamment doux.

Je lâchai un petit rire, grimaçant aussitôt de douleur.

— Et vous êtes ? m'enquis-je.

En plus de sa tenue de ninja, elle portait un gilet tactique noir ajusté, un pistolet à une jambe, une mitraillette à l'autre, et tenait sous son bras un casque de combat noir avec radio. Ses cheveux bruns attachés en queue-de-cheval, elle avait encore sur le visage les traces d'un maquillage de camouflage.

Je ne sais pas de quelle guerre elle revenait, mais ces religieuses ne plaisantaient pas en matière de combat.

— Mirela Tucek, se présenta-t-elle avec un léger sourire. Oublions le

« mère ». Il n'est plus très utile désormais.

— Vous ne semblez pas contrariée par leurs problèmes.

— Disons que leur chemin n'est pas nécessairement le nôtre. (Elle leur jeta de nouveau un coup d'œil.) Nous avons fait route ensemble. Ils atteindront peut-être leur destination, et cela pourrait encore servir nos intérêts, mais ce n'est pas essentiel.

Tout en restant sur mes gardes, je tentai d'en apprendre plus sur elles par le truchement de l'*eukori*. Peine perdue, leur esprit était aussi impénétrable qu'une forteresse. Cependant, je percevais tout de même une chose : nous étions parentes, côté Athanate. Ces religieuses venaient des Carpates.

— Et cela servirait les intérêts de qui exactement ? demandai-je, craignant de déjà connaître la réponse.

— Ceux de la Maison Lazar.

— Une Maison carpatienne, confirmai-je. J'en déduis que vous obéissez à Vega Martine.

Elle parut surprise, puis un sourire sincère naquit sur ses lèvres.

— Vous êtes décidément bien informée sur certaines questions. Oui, nous servons la Dame.

Je perçus la majuscule au titre honorifique et parvins de justesse à empêcher mon démon de faire un commentaire déplacé. Tucek le remarqua et rit de bon cœur.

Je devais bien l'admettre, elle se montrait beaucoup plus sympathique que je ne l'aurais été envers quelqu'un qui aurait tiré sur un membre de mon équipe. D'un autre côté, j'étais déjà ficelée comme un chapon à mettre au four. Si on me laissait le choix, je préférerais rester avec elle qu'avec Evans et Amaral.

Est-ce ce qu'elle essaie de me proposer ?

— La Dame et vous partagez plus de valeurs que vous ne le pensez, affirma la religieuse à la droite de Tucek. Nous croyons en l'Émergence. Contrairement à Correia, nous ne sommes pas dupes, nous savons que nous ne pourrions pas nous cacher éternellement.

— Et nous ne sommes pas des psychopathes déloyales comme Amaral, renchérit Tucek. Qui machine ses trahisons d'une main tout en négociant ses amitiés et alliances de l'autre : Romero, les loups d'Albuquerque, les Gardiens, les Maisons indépendantes des États-Unis, la Confédération. Qui sera le suivant ?

Son portrait d'Amaral était criant de vérité. Mais Vega Martine, fan de l'Émergence, ça paraissait dur à croire, non ?

— Vega Martine a soutenu Matlal, lui rappelai-je. Les Basilikos...

— Les Basilikos et l'Assemblée auraient plébiscité l'Émergence si Altau n'avait pas détruit l'Assemblée en essayant de s'arroger tous les pouvoirs.

Sans surprise, elles donnaient une interprétation différente des événements. Cherchaient-elles à me persuader que nous étions dans le même camp ?

— Ce qu'il a fait tout en obtenant l'arrestation de Matlal, lui fis-je remarquer. Ce doit être dur à digérer pour vous que Matlal soit prisonnier des Basilikos.

Tucek sourit.

— Plus maintenant. Je l'ai mis dans un hélicoptère à Santa Ana il y a moins de quatre heures. Nous les rejoindrons, la Dame et lui, dans très peu de temps.

Zut ! ses nonnes-ninjas et elle ont aidé Matlal à échapper aux Basilikos. Mais pourquoi ? Il ne peut plus avoir la moindre valeur à leurs yeux à présent.

En dépit des circonstances, je ressentais malgré moi de l'admiration pour Tucek et son « couvent ».

— Il ne s'agit plus d'une rivalité entre Panethus et Basilikos, expliquait l'autre religieuse. La réelle division s'opère désormais entre Altau, d'une part, et le reste des Athanate de l'autre. Même les nouveaux alliés d'Altau, les Theokos, n'adhèrent pas réellement à son idée que les Athanate et les humains sont égaux. Il est étonnant qu'il ait réussi à maintenir la cohésion des Panethus, mais ça ne saurait durer.

Elle avait raison, du moins en partie. Arvinder m'avait brièvement parlé des Theokos. Ces derniers avaient la ferme conviction que les humains devraient vénérer les Athanate.

— Les Panethus ne sauraient perdurer sans les Gardiens, déclara Tucek. L'Assemblée, et sa dichotomie artificielle entre Panethus et Basilikos, n'est plus. Le système qui la remplacera devra inclure les groupes non alignés, et nous ne sommes pas d'accord avec Altau, sans même parler de la politique de l'Empire céleste.

— C'est ce que vous prétendez, dis-je.

Cependant, je m'aventurais dans un débat avec des Athanate qui en savaient bien plus que moi sur la situation. C'est vrai, où en était-on

maintenant qu'il n'existait plus aucun moyen de maintenir l'Assemblée ?

Ces nonnes-ninjas étaient-elles si mauvaises, au bout du compte ? Ma paranoïa se réveilla : elles se donnaient beaucoup de peine pour s'entretenir avec une prisonnière.

La clarté d'esprit dont j'avais profité après la décharge du *bō* m'abandonnait peu à peu. Je devrais plutôt réfléchir à... quoi ?

Tucek s'approcha.

— En réalité, vous devriez plutôt réfléchir à un niveau plus personnel. (Elle me caressa délicatement la joue de sa main gantée.) Je ne suis pas la Dame, mais je perçois aisément le trouble qui vous agite. La métamorphe et l'Athanate qui se livrent bataille. Ce doit être épuisant, même sans *cela*.

J'eus l'impression qu'elle venait d'allumer une petite ampoule dans ma tête. Des monstres rôdaient dans les recoins obscurs de mon esprit. Dans le faible halo de lumière se trouvaient les vestiges de mon coffre mental – l'endroit où j'avais enfermé toutes les émotions indésirables.

— La Dame peut vous libérer de ce fardeau, murmura-t-elle.

Non. Quelque chose de très important.

Les cachots.

Oui ! ça avait un rapport avec les cachots. Pas avec l'attitude amène des religieuses. Les cachots dans le sous-sol du couvent. Des cachots utilisés récemment. Ces relents de peur et de désespoir.

Voilà, c'est à ça que je devais réfléchir. L'utilisation qu'on avait faite de ces oubliettes.

— Vous avez utilisé les cachots du couvent pour « discipliner » les enfants, n'est-ce pas ? Pour les briser, jusqu'à ce qu'ils se soumettent à votre volonté.

D'un coup, le visage de Tucek se vida de toute expression, et mon étrange sentiment d'admiration pour ces religieuses s'évanouit.

— Mère Tucek, vous n'essayez pas de me voler ma prisonnière, n'est-ce pas ? intervint Amaral en s'immiscant dans le cercle.

Le sourire aux lèvres, il était presque jovial. Mais, sous cette façade, il bouillonnait. Ses Athanate le suivaient de près. O'Neill était parti d'un pas rageur, avec un peu de chance pour s'assurer que les agressions sur les femmes d'Ute Mountain avaient cessé.

— Elle n'est pas intéressée, répondit Tucek d'un ton tout aussi léger.

— Vous auriez été seconde dans la file d'attente. (Il hocha la tête vers la

porte où s'était engouffré l'alpha de Wind River.) De toute façon, elle n'est pas disponible. Elle est à moi. J'ai de grands projets pour elle.

Tucek sourit et recula tranquillement. Comme répondant à un signal imperceptible de sa part, les autres bonnes sœurs l'imitèrent. Bien que leur repli parût aléatoire au début, elles se retrouvèrent toutes alignées face aux Athanate d'Amaral.

S'il vous plaît, faites qu'ils s'entre-tuent.

Amaral et ses hommes pivotèrent légèrement sur place, réagissant inconsciemment à la menace qu'ils n'avaient pas encore remarquée pour l'instant. Les lèvres de Tucek s'étirèrent. Pas vraiment un sourire. Ni tout à fait un rictus.

— Maison Amaral, nous allons prendre congé. Considérez ce couvent comme un cadeau. (Elle pencha la tête de côté d'un air songeur.) Voilà neuf ans que je vis ici et, même si je ne suis pas plus religieuse que vous, ce lieu m'a cependant donné l'occasion de me recueillir. Je vous invite fortement à méditer sur son message.

Amaral cligna des yeux, perplexe.

— L'illusion ? hasarda-t-il.

— Oui, ça aussi. Mais il y en a un autre, gravé au cœur de l'ancienne ferme. (Elle tapota les dalles du pied.) Cet endroit a été construit, des fondations jusqu'aux toits, sur le principe qu'on ne possède jamais réellement ce qu'on ne peut garder.

Amaral cligna des yeux de plus belle, prenant peu à peu conscience du précipice qui s'ouvrait sous ses pieds. Ses hommes perçurent son trouble. Ils étaient plus capables que je ne l'aurais cru ; ils se déployèrent lentement, sans geste brusque, glissant les mains vers leurs armes. La tension monta en flèche.

Puis retomba brusquement tandis que deux bonnes sœurs arrivaient en soutenant Frank. Ce dernier était pâle et trébuchait, les mains toujours attachées. On l'avait tabassé au moment de son enlèvement. Il avait à présent le cou couvert de sang et de morsures.

Quatre Amaral marchaient cependant derrière elles, en tenue de combat, des fusils d'assaut dans les mains. Le rapport de force avait changé.

— Ah ! l'appât que nous avons attrapé en ville, déclara Tucek comme si rien ne s'était passé. Il n'aura finalement pas servi. Il est à *vous* aussi ? demanda-t-elle à Amaral.

Les yeux hagards de Frank me trouvèrent, et il sursauta, interloqué. La lueur d'espoir qui illumina alors son visage me fit l'effet d'un coup de poing dans le ventre.

— Ce n'est qu'un simple employé de magasin, dis-je. Effacez ses souvenirs et laissez-le partir. S'il vous plaît.

Ignorant mes supplications, Amaral secoua la tête avec une moue de dégoût.

— Il ne m'intéresse pas. Emmenez-le.

— Au cas où nous aurions un petit creux durant le vol ? (Elle éclata de rire.) Nous serons toutes attachées et nous volerons en rase-mottes. Il sera difficile de se divertir.

Amaral désigna Frank d'un geste du menton. L'un des gardes leva son arme.

— Non ! hurlai-je.

— Non, dit Tucek en levant la main, avant de me sourire. Vous avez raison.

Elle s'approcha de Frank.

— Évitons le gaspillage.

— Non, je vous en prie ! l'implorai-je.

Je l'avais mêlé à cette histoire, même sans le faire exprès.

« *Mort, chagrin, douleur et malheur.* »

— Trop tard, Farrell. Vous avez eu votre chance.

Elle empoigna Frank par sa chemise, lui faisant perdre l'équilibre. Avant même qu'il se rétablisse, elle lui avait mordu le cou. Le hurlement du garçon fut vite étouffé et ses jambes se dérochèrent. L'Athanate accompagna sa chute en douceur, ses crocs lui lacérant la chair en restant plantés dans sa gorge. Il se débattit alors en laissant échapper un gargouillis affreux, qui couvrit presque les grognements de plaisir de la Carpatienne.

J'étais ligotée, entravée. Ma louve me brûlait comme de l'acide à l'intérieur. La cour autour de moi parut se déformer et un son inhumain jaillit de ma gorge. Tucek me tournait le dos. Je me ruai vers elle.

Puis je sentis une explosion foudroyante dans mon crâne lorsqu'un *bō* me frappa la tête, et les ténèbres s'abattirent sur moi.

Je repris mes esprits, affalée à l'arrière d'une voiture.

Un net progrès par rapport à la dernière fois : pas d'odeurs douteuses, pas d'obscurité. Et j'avais encore la cape attachée autour du cou, même si elle ne couvrait pas grand-chose, tordue et pliée sous mon corps.

Sans ouvrir les yeux, je sus qu'Evans était assis à côté de moi. Vu que j'étais toujours ligotée et en grande partie nue, ça ne présageait rien de bon.

Je fis semblant d'être encore dans les vapes, mais il ne se laissa pas berner. Je sentais le poids de son regard sur moi, la pointe de perversité dans son esprit. Son arrivée dans la meute de Gold Hill l'avait détraqué à vitesse grand V. Il dégageait toujours la marque de la meute de Denver, qui aurait dû me paraître réconfortante, familière. Le fait qu'elle ne le soit pas du tout me portait un double coup au moral.

Un grognement subliminal me parvint de l'avant de la voiture. Deux autres loups. Wind River. Le premier, concentré sur la route, serrait de près le véhicule qui nous précédait. Le second s'était retourné pour adresser un grondement menaçant à Evans.

Je m'autorisai à me détendre très légèrement. Même si les Wind River restaient mes ennemis, ils n'étaient pas comme les Gold Hill ; j'étais relativement en sécurité tant qu'ils seraient dans les parages. Si jamais je me retrouvais seule avec Evans...

Je déglutis péniblement, la gorge sèche. Si jamais je me retrouvais seule avec lui, j'appliquerais alors ce qu'on m'avait appris dans l'Ops 4-10, durant l'un des rares exercices où on nous avait séparés par sexe. D'un coup, les souvenirs affluèrent dans ma tête.

Top debout, à l'avant de la salle, les mains dans le dos.

— *Vous êtes tous, au moins en partie, les produits de la culture dans laquelle vous avez été élevés. Une culture qui vous conduit à réagir*

différemment à la capture selon que vous soyez un homme ou une femme.

Il se balance sur la pointe des pieds.

— C'est ce que nous allons voir.

Les femmes avaient atterri avec Ben-Haim, lequel nous avait ordonné de nous déshabiller et de nous ligoter entre nous. Même si nous n'osions pas rire, il y avait eu des clins d'œil espiègles, des petits murmures nerveux. Puis il nous avait mis des sacs sur la tête et forcées à rester debout pendant des heures. Des hommes que nous ne pouvions voir s'étaient promenés parmi nous en nous lançant des menaces obscènes et des moqueries.

Derrière eux, Ben-Haim avait circulé dans la pièce, si discrètement que j'avais eu le plus grand mal à suivre ses déplacements à l'oreille. Il nous avait touchées et frappées au hasard, sans raison ni prétexte.

J'entendais encore sa voix, comme une lame se glissant sous ma peau :

« Vous sourirez, vous chanterez des berceuses si nécessaire. Vous ferez absolument tout pour persuader vos ravisseurs qu'ils ont le dessus. Absolument tout, parce que rien n'est plus important que de rester en vie. Rien. Ni votre dignité, ni la sacralité de votre corps, ni vos principes moraux, ni votre éthique. Rien. Une femme morte ne s'enfuit jamais. Vous survivrez coûte que coûte. »

Ensuite, ils étaient passés aux choses sérieuses. Une dizaine de femmes avaient quitté l'unité sans réussir cette épreuve. Je n'aurais pas tenu non plus sans mon coffre mental pour refouler mes émotions.

Quelque chose m'effleura les lèvres. Je sursautai. Ce n'était que le méta de devant qui me tenait une bouteille d'eau devant la bouche. Je bus avidement.

— Merci, marmonnai-je d'une voix rauque.

Il affichait une moue sévère et s'attachait à éviter mon regard. On l'avait sans doute affecté aléatoirement à cette voiture ; une fois à destination, on lui assignerait d'autres tâches. Evans serait alors seul en charge de ma surveillance, ce qui ne plaisait pas au loup de Wind River.

Je ne pouvais rien lui dire de plus. Je tiendrais bon. Evans finirait bien par commettre une erreur. À un moment ou à un autre.

Le garde passa une main derrière lui pour saisir un pan de la cape que j'écrasais.

— Redresse-toi, grommela-t-il, et j'obéis, le laissant rabattre le vêtement sur moi.

Je fus donc aux premières loges pour assister à la suite des événements.

La voiture de tête ralentit, et je tendis le cou pour voir ce qui se passait. Il y avait un baril de métal au milieu de la route.

Oh mon Dieu !

Le deuxième véhicule du convoi brinquebala et percuta le premier sans freiner. Les autres pilèrent dans un crissement de pneus.

— C'est quoi ce bordel ? jura le conducteur.

Je plongeai au pied de la banquette arrière.

Le pare-brise vola en éclats dans un fracas soudain. Le conducteur tressauta et s'écroula sur le volant. Le baril devant le convoi explosa, puis une seconde détonation retentit derrière nous. Tout à coup, une vague de silhouettes noires fondit sur les voitures.

La cavalerie débarquait !

Alors qu'Evans sortait du SUV, la portière se referma brutalement sur lui.

— Ne les tuez pas ! hurlai-je en gardant la tête baissée.

Même s'ils savaient que j'étais là, une balle perdue n'en demeure pas moins mortelle.

J'entendis des coups de feu, des cris, des hurlements, puis, brusquement, ce fut fini.

— Amber ? tonna une voix caverneuse.

Je relevai la tête avec prudence. L'obscurité du soir sembla se concentrer pour former une silhouette massive dans le cadre de la portière ouverte.

— Silas ?

— Yelena ! appela-t-il. Elle est ici.

Il m'extirpa délicatement de la voiture. Je gémis, une douleur lancinante déchirant mes épaules accablées par mon propre poids. Yelena accourut en sortant un couteau pour trancher mes liens.

— Non, ne les coupe pas. Et garde ce fumier en vie, dis-je en donnant un coup de pied au corps inconscient d'Evans.

— Pardon ? s'étonnèrent Yelena et Silas en fronçant les sourcils.

À voir leur expression, ils pensaient clairement que j'avais reçu un choc à la tête.

— Attendez une minute, je vais vous expliquer.

L'air dubitatif, ils me regardèrent faire le tour du SUV clopin-clopat. Le conducteur avait reçu une balle en pleine poitrine. Il était mort sur le coup. Le garde qui m'avait donné de l'eau avait eu le temps de descendre de voiture, mais il était mort aussi, à mon grand regret. Il avait atterri dans le mauvais

camp et m'aurait livré à Amaral sans se préoccuper de mon sort, mais ce n'était pas un monstre comme Evans.

Yelena m'avait emboîté le pas. Elle m'attrapa prudemment en essayant de ménager mes bras.

— Doucement. Vous ne risquez plus rien. Laissez-nous vous aider.

— Non, objectai-je avec toute l'autorité de Maison dont j'étais capable.

Je me dégageai lentement et elle me libéra, perplexe. Silas nous avait rejointes, accompagné d'un autre métamorphe. L'espace d'un instant, je crus reconnaître Ben. La marque correspondait, mais pas l'homme, ni son statut. C'était l'alpha de la meute de Cimarron, et je pris subitement conscience de la présence d'autres Cimarron derrière lui.

— Madame, dit-il d'une voix grave et mesurée. Vous n'avez plus rien à craindre. Laissez-nous vous retirer ces cordes. Elles ont l'air très inconfortables.

Chez lui, le paternalisme bourru des loups avait quelque chose d'attendrissant.

— Croyez-moi, je n'attends que ça.

Ils ignoraient à quel point c'était vrai ; j'avais eu une journée épouvantable et je n'étais pas pressée de m'en remettre une couche.

— Mais ces cordes doivent rester exactement à leur place. Je sais où est Diana : au campement d'Amaral. Et j'ai besoin qu'Evans s'échappe en m'emmenant comme prisonnière pour que cette petite merde me conduise directement à eux.

Ils tentèrent de me faire changer d'avis, mais je ne cédaï pas. Et, en l'absence de Felix et Naryn, personne ne pouvait m'y forcer.

D'autres métamorphes armés se regroupèrent autour de nous : une vingtaine de membres de la meute de Denver pour égaler les effectifs des Cimarron. Mary était là aussi, jouant des coudes pour passer. L'amorce d'un rouage flottait autour d'elle tel un voile ; elle avait probablement camouflé les marques des auteurs de l'embuscade.

Yelena se plaça derrière moi pour me masser les épaules tandis que je m'adressais à la petite assemblée :

— Diana Ionache est l'une des Athanate les plus puissantes et influentes du monde. Amaral et ses Adeptes la retiennent prisonnière, sous une forme de contrainte.

Pas le temps de leur expliquer les subtilités de la situation de Diana et du rouage des Adeptes. Prenant une grande inspiration, je poursuivis :

— En ce moment même, Amaral se prépare à diffuser en direct une vidéo dans laquelle Diana sera forcée de se déclarer favorable à ses projets. Et, en apparence, elle aura l'air de le faire de son plein gré. Nous devons la tirer de là avant que ça n'arrive.

Ou avant qu'Amaral la tue pour avoir refusé de coopérer. Mieux valait cependant ne pas leur mentionner ce scénario. S'ils la savaient capable de refuser, ils ne verraient aucune raison de lui porter secours.

L'alpha des Cimarron, que Silas m'avait présenté sous le nom de Don Stillman, plissa les yeux d'un air songeur.

— Si vous me permettez, il semblerait qu'il s'agisse d'une affaire d'Athanate. Ça ne concerne donc pas les métas.

Je fermai les yeux. Nous perdions un temps précieux.

— C'est l'affaire de tout le monde, déclarai-je en m'efforçant de ne pas

laisser transparâître mon agacement dans ma voix – ou dans mon *eukori*. Amaral va utiliser le pseudo-soutien de Diana pour faire pencher les Maisons Panethus encore indécises dans son camp. Elles ignorent qu’il s’est allié aux Basilikos. Si elles sont assez nombreuses à se ranger derrière lui – et ce sera le cas si Diana se déclare en sa faveur –, il n’aura plus qu’à traverser la rivière pour entrer dans le Colorado et défier Skylur. C’était tout le but de revendiquer les deux rives pour la meute de Gold Hill. Les Panethus se diviseront, Altau tombera... puis les Basilikos et la Confédération déclencheront une guerre qui touchera toute l’Amérique du Nord. Aucun de nous ne souhaite connaître ça.

Je regardai Stillman droit dans les yeux.

— Je ne saurais vous dire à quel point j’apprécie que vous soyez venu à mon secours aujourd’hui. À présent, je dois vous demander de me soutenir sur ce coup. Si j’arrive à me faire conduire là-bas par Evans, je pourrai interrompre la diffusion et libérer Diana. Tout ce dont j’ai besoin, c’est d’une équipe pour me tirer de là quand ce sera fait. Acceptez-vous de m’aider ?

Je soutins son regard et, pendant une minute, je crus l’avoir convaincu. Puis il secoua la tête d’un air contrit.

— Je suis venu avec mes loups ce soir parce que nous avons une dette envers vous. Vous avez pris des risques pour aider Ben, à Albuquerque, et je crois que, si mon petit-neveu est encore en vie, c’est grâce à vous. J’ai aussi des comptes à régler avec Gold Hill. (Il grogna en roulant des épaules.) Mais attaquer la Confédération est une idée insensée, presque aussi imprudente que de s’en prendre à Gold Hill tant qu’ils ont l’appui de celle-ci. Je suis désolé pour cette Diana, mais je ne suis pas persuadé que quelques mots de sa part suffiront à précipiter la chute des Panethus et à déclencher la Troisième Guerre mondiale.

— Si vous laissez la Confédération prendre pied au Nouveau-Mexique, vous serez bientôt voisins, le prévint Silas.

— C’est aussi ce que dit Felix. Mais, voyez-vous, nous sommes des loups des plaines, et leur nom, eh bien, c’est la Confédération des montagnes centrales. Je vois mal leurs ambitions s’étendre un jour aux territoires des Cimarron.

Il me semblait plus optimiste que convaincu sur ce point. Néanmoins, il n’en démordait pas :

— Je ne dis pas que ça m’enchante mais, *a priori*, nous sommes quittes.

Vous retournez vous jeter dans la gueule du loup, Amber, et moi je dis que c'est votre décision. Je ne mettrai pas ma meute en danger pour vous sauver une seconde fois. (Il se frotta la nuque.) Bon, j'ai passé un marché avec Felix, et il a bien pris soin de Ben. C'est aussi un bon voisin, alors je suis bien obligé de lui donner un coup de main à la frontière du Colorado. Mais pas au point de la traverser pour lui en vue de prendre part à une bataille d'Athanate.

Ce serait déjà un bel avantage de l'avoir de l'autre côté de la frontière pour empêcher Amaral de la franchir. Silas et moi en avons conscience. Nous ne voulions pas perdre cet atout en insistant trop fortement, tant que nous n'aurions pas d'arguments plus convaincants.

— Ça a été un plaisir, reprit Don. Merci encore, Amber, et bonne chance.

Il rassembla ses loups et ils s'éloignèrent dans la nuit naissante.

Bon sang !

Nous ne pouvions pas nous contenter de retarder Amaral ; il ne ferait que retenter sa chance plus tard. Il fallait l'arrêter pour de bon.

Quand le plan A échoue, il faut passer au plan B. Puis au C, au D... jusqu'au Z s'il le faut. J'avais appris ça dans l'Ops 4-10. Le temps venait à manquer – et mes épaules me mettaient au supplice.

— Approchez tous, dis-je. Il nous reste environ dix minutes avant qu'O'Neill se demande ce qui est arrivé à son convoi et vienne enquêter. Je dois entrer dans le campement d'Amaral et l'éliminer si possible. Ensuite, je dois briser le verrou qui bloque Diana. Et, pour terminer, je dois lui faire quitter une zone remplie de membres de la Maison Amaral, de loups de la Confédération et d'Adeptes de toutes sortes. Qu'est-ce que j'ai comme renforts ?

— Pas grand monde, reconnut Silas. Notre meute est postée de l'autre côté de la rivière, en face du campement d'Amaral, mais nous ne sommes pas assez nombreux pour affronter ses forces. Pas si les Cimarron et les Cheyenne décident de rester sur la touche – ce qu'ils ont visiblement décidé de faire.

— Les Cheyenne ?

— Naryn a suivi ton conseil et les a aidés, m'expliqua Tullah en s'avançant avec Julie.

Cette dernière portait un fusil à l'épaule, le long canon pointé vers le haut. C'était probablement elle qui avait neutralisé les conducteurs avec ses tirs ultraprécis.

— *Et les barils d'explosifs, c'était toi, grand lézard ?* demandai-je.

— *Oui. Tullah a fabriqué tes bombes à engrais et je les ai allumées. Qu'elles étaient belles ces petites explosions ! Nous aurions pu les rendre encore plus belles avec ton aide.*

Je me retins de rire.

— Le problème, disait Silas, c'est que les Cheyenne ne se risqueront pas hors du secteur d'Altau sans Naryn. Et Naryn est toujours en route.

— Écoute, on devrait appeler Felix, suggéra Julie. Il faut lui faire un rapport de la situation et, qui sait, Naryn nous aura peut-être rattrapés entre-temps.

Une tactique des plus logiques en soi, mais le délai me dérangeait.

Silas avait une radio militaire et, en quelques secondes, il prit contact avec Felix sur un canal sécurisé.

Outre les métamorphes, Felix était aussi accompagné par des représentants de la communauté d'Adeptes de Denver, menés par Weaver. Ma Maison était également présente, à l'exception d'Alex, parti à ma recherche à Taos avec Bian, qu'il faudrait rappeler. Weaver avait été invité parce qu'Amaral comptait des Adeptes parmi ses alliés. Cependant, le leader de la communauté de Denver souhaitait engager des pourparlers, et non se battre. Ses Adeptes avaient accepté de masquer la présence des meutes, comme Mary l'avait fait pour l'équipe de Silas, mais leur contribution s'arrêtait là pour l'instant.

À l'évidence, Naryn était mon seul espoir.

— Il est encore à deux heures de route, m'expliqua Felix dans le crépitement de la radio. A-t-on un moyen de retarder cette diffusion ?

— Des pourparlers ? suggéra Mary.

— Et pour parler de quoi ? grogna Silas.

Une idée me vint.

— L'accès à la frontière, répondis-je. Écoutez, Amaral ne peut pas convoquer un Conclave sans être physiquement dans le Colorado. C'est pour ça qu'il a fait annoncer à Gold Hill que leur territoire chevauchait la frontière : pour pouvoir demander la protection de la Confédération dans la zone revendiquée par son allié *dans le Colorado* pendant qu'il lance son défi à Skylur.

— Et cette zone empiète sur notre territoire, compléta Felix. Si nous contestons leur revendication, en disant à Amaral que nous ne laisserons ni la

Confédération ni leurs alliés franchir la frontière, il n'aura d'autre choix que de s'entretenir avec nous.

— Mais s'il décide de diffuser son message et d'entrer ensuite en force ? souleva Silas.

— Il ne peut pas lancer le défi du Conclave en plein combat, soulignai-je. Et si nous lui proposons un accès temporaire à la condition que Gold Hill renonce à toute prétention sur ce territoire ? Une fois l'idée lancée, dis que les pourparlers seront suspendus pendant une heure, le temps pour lui d'en débattre. Ensuite, nous trouverons un autre problème, puis un autre, histoire de le retenir un maximum en attendant l'arrivée de Naryn.

— Je n'aime pas trop les stratégies qui reposent sur un seul plan, intervint Julie. Que dirais-tu d'une diversion en plus ? ou d'un prétexte pour faire entrer plus de monde dans le campement d'Amaral ?

Un silence s'ensuivit. Je grelottais et de précieuses minutes s'écoulaient. La question de Julie était pertinente, mais nous n'avions pas le temps de figoler un plan aux oignons. J'allais suggérer de nous remettre en route quand Tullah prit la parole en caressant le collier :

— Et si nous leur proposons d'accomplir le rituel de métamorphose ?

Tout le monde se tourna vers elle, incrédule.

— En quoi cela intéresserait-il Amaral ? demanda Felix.

— Lui, il s'en moquerait. Je pensais plutôt à la Confédération. Vous pourriez dire à leur alpha que nous savons comment accomplir le rituel et que, s'il abandonne Gold Hill et se tient à l'écart du Colorado, nous lui en révélerons le secret.

— Tu crois qu'il goberait ça ? s'enquit Mary, dubitative.

— Proposez-lui une démonstration, insista la jeune Adepte. Un rituel complet devrait prendre pas mal de temps.

— Sauf qu'on ne connaît pas le rituel, lui rappelai-je.

— Et je refuse d'infliger ça à Olivia, ajouta Felix. Elle est ici, avec moi, pour que je puisse veiller sur elle, mais il n'est pas question de la soumettre à une mascarade qui la rendrait si vulnérable.

— Alors pratiquez-le sur quelqu'un d'autre, répliqua Tullah avec impatience. Un méta qui sait déjà se transformer. Comment verront-ils la différence ? C'est juste pour gagner du temps, et pour diviser les alliés d'Amaral.

— Elle n'a pas tort, admit l'alpha. Ça pourrait bien marcher.

— Très bien, conclus-je. Nous avons un plan A et un plan B. Il faut y aller maintenant.

Ils ne pouvaient pas dire le contraire. La nuit était tombée ; le convoi aurait du retard.

Mary et Tullah vinrent m'étreindre, en prenant soin d'épargner mes épaules.

— *Kaothos, nous avons un accord.*

— *Oui, Amber Farrell*, répondit la dragonne d'un ton maussade.

Puis ce fut au tour de Julie.

— Je vais rester de ce côté de la frontière, dit-elle en tapotant son fusil.
Plan C.

— L'endroit grouillera de...

— D'amateurs. Je ne risque rien. C'est toi qui seras dans la mêlée.

Elle n'avait jamais été fan des embrassades, mais s'essaya à une brève étreinte, avant de s'éloigner au pas de course.

Il restait un dernier détail à régler : Evans. Nous devons altérer sa mémoire pour qu'il pense être parvenu à s'échapper.

Je fis un pas vers lui. Il était réveillé et savait de quoi nous avions discuté. Il se recroquevilla contre le SUV. J'ignorais totalement comment procéder, mais j'avais failli contrôler ma sœur une fois. Peut-être était-ce un pouvoir instinctif. Avant que je puisse tenter quoi que ce soit cependant, Yelena me fit reculer.

— Je vais m'en occuper, dit-elle, une pointe d'excitation dans la voix.

— Pas plus que le nécessaire, l'avertis-je. Il est déjà assez détraqué comme ça.

— Oui, patronne, naturellement.

— Et... (je fronçai les sourcils, craignant que ma demande soit trop compliquée) persuade-le que c'était la meute de Santa Fe.

Elle sourit, hissa Evans sur ses pieds, puis le jeta brutalement sur le siège conducteur de notre SUV, l'obligeant à pousser lui-même le cadavre pour prendre sa place. En quelques secondes, il se retrouva couvert de sang.

Il se débattit jusqu'à ce qu'elle lui morde le bras à travers son manteau et sa chemise. Alors, il s'avachit sur son siège, l'air hébété.

Elle le lâcha pour arranger son corps apathique à grand renfort de coups de pied et d'épaule, de sorte qu'il soit assis correctement, les mains sur le volant et les pieds sur les pédales.

Grimpant à l'arrière, je repris ma place au pied de la banquette. Yelena plongeait une main à l'intérieur pour faire démarrer la voiture, puis je la sentis projeter son *eukori*. L'aura que j'avais trouvée si agréable en l'explorant à l'aérodrome paraissait à présent plus rude.

— Il fallait fuir, murmura-t-elle. La nuit tombait. Une attaque sur le convoi. Le conducteur a été abattu. Le garde est descendu et s'est fait abattre aussi. J'ai pris le volant. Ils surgissaient de tous les côtés. Des loups de Santa Fe. Tellement nombreux. Le chaos total. Il fallait fuir. L'autre salope était à l'arrière. C'était le plus important. Il fallait la livrer à Amaral. Je devais décamper le plus vite possible. Ils me tiraient dessus. J'ai gardé la tête baissée. Le pied au plancher. J'ai contourné les autres voitures.

Evans contemplait le pare-brise devant lui avec un regard vide. Ses lèvres remuaient. Son pied droit appuyait sur l'accélérateur, faisant rugir le moteur.

— Passe la première, lui ordonna Yelena.

Evans fronça les sourcils et obéit. L'Athanate referma la portière sans bruit.

— C'est bon, dit-elle. Maintenant vas-y !

Il relâcha l'embrayage et sursauta comme s'il venait de revenir à lui après avoir été étourdi. Yelena s'écarta d'un bond.

Le SUV s'élança et, brusquement, Evans se mit à lâcher des jurons, tournant frénétiquement le volant, zigzaguant à toute vitesse entre les voitures.

Ce serait vraiment con de tout faire foirer maintenant avec un accident.

Heureusement, la chance nous souriait. Il monta sur la butte pour dépasser le premier véhicule calciné du convoi, puis redescendit sur la route. Les autres nous tirèrent dessus et j'entendis des balles frapper le SUV et transpercer sa carrosserie.

Tout doux, les gars ! Rappelez-vous, je suis encore dedans.

Puis nous disparûmes dans le virage suivant ; Evans dégagea d'un coup de poing le pare-brise éclaté, certain d'être un putain de héros.

La première étape du plan se déroula sans anicroche. Quand nous arrivâmes devant la barrière de gardes qui entourait le campement d'Amaral, ces derniers nous laissèrent tout de suite passer, avant de se redéployer pour faire face à la prétendue attaque de la meute de Santa Fe qui venait du sud.

Evans jouait son rôle à la perfection, maculé de sang, les yeux fous. Presque trop convaincant – la manipulation mentale de Yelena ne l'avait visiblement pas arrangé.

— Sale pute ! me cria-t-il en exultant. Ils ont essayé de te récupérer et ils ont raté !

Les autres convois de la Confédération s'étaient garés sur le bas-côté, à mi-chemin du sommet de la colline. Evans s'arrêta là, puis me traîna pour monter le reste à pied, saisissant la moindre occasion de me tirer violemment les bras, à tel point que je faillis m'évanouir de douleur. Il prenait son pied.

— J'aurai le plaisir de te récupérer quand Amaral en aura fini avec toi ce soir, siffla-t-il à mon oreille. J'ai hâte, on va bien s'amuser.

— Je savais que t'étais un putain de détraqué, Evans, mais t'es aussi sacrément con. Tu crois vraiment qu'Amaral pourra se permettre de me laisser en vie ?

Je gaspillais ma salive ; ma remarque n'eut pas le moindre effet sur lui. Lorsque nous atteignîmes le campement, j'ignorai Evans pour me concentrer sur mon environnement.

Les étoiles brillaient de mille feux dans le ciel. Il faisait complètement nuit à présent ; l'air était pur et la température chutait à toute vitesse.

La colline présentait un premier plateau, une prairie, qui cédait la place à un sol accidenté avant de tomber dans une gorge. Des braseros étaient disséminés dans le pré. Ils ne flamboyaient pas, mais la lueur de leurs braises suffisait amplement pour des yeux paranormaux. Les troupes de la

Confédération campaient là, attendant d'être déployées ou envoyées en patrouille.

La pente suivante était pierreuse, les plus gros rochers ressemblant à des visages burinés enfoncés dans la terre. Le sol était strié d'une neige légère. Celle qui recouvrait les grands pins *ponderosa* dansait dans le vent tels des cheveux fantômes.

Au sommet se trouvait un second plateau. Amaral y avait fait installer un abri en forme de U avec les toiles noires que j'avais vues au couvent. Le vent gonflait et agitait le tissu.

À l'intérieur, il s'était aménagé un espace conférence complet avec table et chaises. J'aperçus Diana au fond, au milieu des enfants et des Adeptes, exactement comme au couvent. Elle avait la tête baissée, les yeux fermés. Je percevais le sifflement sinistre du rouage à la lisière de ma conscience.

Assis à la grande table, Amaral discutait avec un Adepté. Il avait revêtu un costard, prêt pour sa grande apparition. Des gardes se tenaient en petits groupes épars autour d'eux. Trop nombreux pour que je puisse espérer m'approcher de Diana.

Derrière l'abri, des générateurs à diesel bourdonnaient sourdement dans la nuit, alimentant un véritable studio d'enregistrement mobile, avec caméras, éclairage et tout le toutim. Des opérateurs et des assistants s'affairaient dans tous les sens. Apparemment, ils se préparaient à lancer le direct d'un moment à l'autre.

Allez, Felix, c'est le moment de faire diversion.

Les écrans s'allumèrent. Je reconnus deux ou trois personnes, rencontrées au Refuge. Sur un autre écran, Diana était filmée en gros plan, avec un cadre serré, pour ne rien révéler de son environnement immédiat.

Si jamais elle se réveille et pense que la conférence a déjà commencé...

Mais pas tout de suite. Amaral s'aperçut de notre présence et vint à notre rencontre avec l'Adepté. L'une des caméras le suivit. Si ce plan était montré en direct...

Ma louve grogna. *Tuer. Tuer.* Pas besoin de mes bras, mes mâchoires suffiraient. Ça aurait de la gueule devant tous ces téléspectateurs Athanate : moi, en train de me faire abattre par les gardes d'Amaral alors que je lui arrachais la gorge.

Felix, qu'est-ce que tu fous, bon sang ?

Amaral était trop obnubilé par sa conférence imminente. Il écouta à peine

le récit d'Evans, jetant continuellement des coups d'œil derrière lui. Un nouvel écran s'illumina tandis qu'une autre Maison se connectait. Elles étaient désormais huit. Il s'en trouvait probablement quatre parmi elles qui approuveraient la tenue d'un Conclave.

Cependant, il y avait un danger plus immédiat. L'homme qui accompagnait Amaral était Taggart, le chef de la communauté d'Adeptes de Taos. Un homme qui se sentait l'âme d'un Garant de la vérité : il se montrait méfiant, posant à Evans des questions auxquelles ce dernier ne pouvait répondre.

Felix, magne-toi...

Malheureusement, les plans ont la fâcheuse tendance de ne pas survivre au contact de l'ennemi.

Evans focalisait son attention sur Taggart. Les gardes d'Amaral étaient derrière lui. J'avais le champ libre.

Je me raidis, sentis ma louve saliver.

Tuer Amaral. Ce n'était pas la solution idéale, mais nous ne pouvions peut-être pas espérer mieux.

Soudain, O'Neill accourut vers nous en criant. Et Liu dissipa le sort de camouflage dont il avait entouré les métamorphes de l'autre côté du canyon, dans le Colorado. Je sentis leurs Appels comme des couteaux de glace dans mon esprit frigorifié.

D'un coup, tous les loups de la Confédération présents sur la colline surent qu'il y avait trois grandes meutes face à eux, de l'autre côté de la frontière, et que leur petite manœuvre nocturne venait peut-être de se transformer en bataille rangée.

Amaral perçut ce basculement, même s'il ne pouvait détecter les Appels des métas.

— Que se passe-t-il ? s'enquit-il sèchement, oubliant Evans.

— Denver, répondit O'Neill en me foudroyant du regard comme si c'était ma faute. Avec Cimarron et Cheyenne.

— Cheyenne ? Ils sont pourtant membres de la Confédération. Vous essayez de me rouler, O'Neill ?

— Pas du tout. J'ignore ce qu'ils font là. Il a dû se passer quelque chose.

L'absence d'attaque immédiate déroutait l'alpha. Il n'y avait que le vaste silence de la nuit et les Appels de l'autre rive. Seigneur ! même moi j'en avais la chair de poule.

— Que veulent-ils ? demanda Amaral.

O'Neill continuait de me dévisager, quand un autre loup gravit la colline à toute allure.

— Des pourparlers, haleta-t-il. Ils contestent les prétentions territoriales de Gold Hill.

Amaral se frotta le menton en silence et jeta un coup d'œil aux écrans. Un neuvième venait de s'allumer. J'entendais presque grincer les rouages de son cerveau. Il voulait commencer sa conférence, mais, s'il devait ensuite l'interrompre à cause d'une bataille, il renverrait l'image d'un homme faible. Ou stupide. Dans les deux cas, il perdrait toute crédibilité aux yeux des Athanate.

— Très bien, lâcha-t-il. Nous allons les retrouver en bas, près de la rivière.

Le messenger repartit en courant pour organiser la rencontre.

Je retins mon souffle, croisant les doigts pour qu'Amaral me laisse ici, près de Diana, et que je puisse inspecter ce verrou de plus près. Taggart murmurait quelque chose à l'oreille de l'Athanate. Ce dernier posa le regard sur moi.

— C'est trop risqué de la laisser ici, déclara-t-il. Evans, amène-la en bas. Autant leur montrer que nous ne sommes pas là pour plaisanter.

Dix minutes plus tard, nous étions tous dans la gorge de Toltec, près de la petite rivière de Los Pinos.

Felix présidait sa délégation, Don Stillman à sa gauche, impassible, et un autre alpha, sans doute celui de Cheyenne, à sa droite. Derrière eux se tenaient Liu et Mary. Je me demandais comment ils avaient réussi à écarter Weaver de cette rencontre.

Ils faisaient face à Amaral, Taggart et O'Neill. L'alpha de Gold Hill ne pouvant être présent, Evans le suppléait, même s'il avait l'ordre de la boucler et de laisser parler l'alpha de Wind River.

Felix toisait Evans comme O'Neill toisait le chef des Cheyenne. Ça nous faisait beaucoup d'atermoiements en perspective. Impeccable.

Je sentais aussi plusieurs rouages me picoter les bras : Taggart de ce côté, et Mary de l'autre. Il ne s'agissait pas d'une Assemblée avec des Garants de la vérité ; nous devrions nous fier à notre seul jugement pour deviner quand les gens mentaient.

En bon politicien, Amaral tenta une entrée en matière courtoise. Felix ne se prêta pas au jeu.

— C'est un membre de ma meute que vous retenez là, dit-il en me désignant. Vous n'en avez pas le droit.

O'Neill se chargea de répondre :

— Elle se trouvait sur le territoire de Gold Hill et agissait au nom d'intérêts Athanate pour Altau. Nous la traitons donc comme une Athanate.

— Je me moque bien des questions Athanate pour le moment, rétorqua Felix. Les Gold Hill n'ont aucun territoire, et leurs affaires ne vous concernent pas.

Amaral leva les mains pour calmer les tensions.

— Mettons de côté les considérations territoriales métamorphes, je retiens surtout Farrell pour des raisons Athanate, et nous pourrons peut-être discuter de son retour quand celles-ci auront abouti. Cependant, je déclare officiellement que la Maison Amaral et la Confédération ont toutes deux des liens avec la meute de Gold Hill, et qu'elles appuient les prétentions territoriales de cette dernière.

— Alors où est le représentant des Gold Hill ? demanda Don. C'est celui-

là ?

Il pointa Evans du doigt en haussant les sourcils d'un air incrédule.

— Evans le remplace en qualité d'observateur, répondit O'Neill. Mais, en tant que plus haut dignitaire de la Confédération présent, je suis autorisé par notre constitution à représenter Gold Hill.

Ce désaccord leur prit dix minutes. C'était moins que ce que j'espérais, et Amaral refusait catégoriquement qu'on attende l'arrivée de l'alpha de Gold Hill. Felix avait cependant d'autres arguments à faire valoir à mon sujet :

— Peu importe que Farrell ait accompli des tâches pour Altau, sa mission principale au Nouveau-Mexique était d'acquérir un talisman afin d'exécuter un rituel pour aider les métamorphes qui éprouvent des difficultés à se transformer.

Taggart et O'Neill bondirent sur cette information, mais plus ils manifestaient d'intérêt, moins Felix en disait. Dix minutes s'écoulèrent ainsi, puis l'alpha de Wind River voulut savoir ce que les Cheyenne faisaient ici et, là encore, il se heurta à un mur. Quant à Don et Felix, ils revenaient sur chaque mention des Gold Hill. Encore vingt minutes de perdues.

Quarante minutes en tout, et la discussion n'avait pas avancé d'un pouce.

J'étais gelée. Je fermai les yeux pour me figurer une carte sur laquelle un point marqué « Naryn » se rapprochait peu à peu.

Lorsqu'ils eurent étiré la conversation au maximum, Don suggéra de mauvaise grâce que, s'il ne s'agissait vraiment que d'affaires Athanate, Felix et lui envisageraient peut-être d'autoriser Amaral à entrer dans le Colorado le temps de faire son truc. Peut-être. À condition qu'aucun loup de Gold Hill ne passe la frontière.

Malgré son refus de combattre sur le territoire du Nouveau-Mexique, l'alpha des Cimarron faisait un très bon allié pour Felix dans ces négociations. Et sa proposition intéressa Amaral.

O'Neill protesta, même si j'avais le sentiment que c'était surtout pour la forme. Amaral s'impatientait et le pressait d'accepter. Si l'alpha cédait, les négociations prendraient fin et Felix devrait les laisser traverser la rivière.

Percevant ce risque, Felix ajouta finalement la condition que les Gold Hill renoncent officiellement et immédiatement à toute prétention territoriale dans le Colorado.

— La Confédération soutient ses membres et leurs revendications, énonça O'Neill avec raideur. Et vous auriez tout à gagner à rejoindre la

Confédération très vite, Larimer. Ce n'est qu'une question de temps. Vous, ou votre successeur, finirez par le comprendre. Vous ne pourrez pas nous résister longtemps.

Une menace à peine voilée étant donné le nombre d'alpha que la Confédération avait détrônés. Je dus empêcher ma louve de réagir. Felix se dominait bien mieux et répondit calmement :

— Membres de la Confédération ou non, peu importe, les prétentions de Gold Hill sont pure invention. Leur statut de meute n'est même pas reconnu. Et ce par *aucun* de leurs voisins.

Evans oublia de se taire. O'Neill et lui commencèrent à se menacer de grognements, mais l'alpha de Wind River était nettement plus puissant.

Cinq minutes de gaspillées. Cependant, j'entendais à leur voix qu'Amaral et O'Neill se laissaient peu à peu convaincre. Pour la Confédération, le plus important était de s'implanter au Nouveau-Mexique ; la taille du territoire importait peu. Quant à Amaral, il y voyait simplement un moyen d'accéder en toute sécurité au Colorado le temps de convoquer son Conclave.

Si ça leur permettait d'arriver à leurs fins, ils laisseraient tomber Gold Hill, mais O'Neill restait réticent. Il serait en effet dangereux pour la Confédération d'acquérir la réputation de ne pas défendre les revendications de ses meutes. Il lui faudrait obtenir quelque chose en échange pour sauver la face.

Felix fit monter les enchères.

— Alors, O'Neill, qu'est-ce qui pourrait vous convaincre de ne plus soutenir Gold Hill et de laisser le Colorado ainsi que les meutes voisines tranquilles ?

L'intéressé fronça les sourcils, puis secoua la tête. Abandonner un nouveau membre était encore pire que de ne pas appuyer leurs revendications. *En plus* de limiter l'expansion naturelle de la Confédération.

Felix en avait conscience et dégaina le plan B.

— Que diriez-vous d'un moyen d'aider les métamorphes incapables de se transformer ?

— Le rituel que vous avez mentionné tout à l'heure ? clarifia Taggart. C'est une imposture.

Mary prit la parole pour la première fois.

— Pas du tout. Nous avons récemment redécouvert un rituel chamanique...

— Chamanique ? ricana l’Adepte. Ça ne vaut pas un clou.

Mary poursuivit sans relever son interruption :

— ... un rituel chamanique autrefois pratiqué par l’arrière-grand-mère d’Amber Farrell. (Elle marqua une pause en regardant O’Neill dans les yeux.) Son nom arapaho était Celle-qui-parle-aux-loups.

O’Neill sursauta, puis se mit à me dévisager avec intérêt.

Je m’interrogeai sur son âge. Des histoires sur mon arrière-grand-mère circulaient-elles dans les Rocheuses ? Avait-il entendu parler d’elle ?

— Est-elle aussi une Adepte ? demanda-t-il à Taggart en hochant la tête vers moi.

Les deux s’approchèrent pour m’observer de près. L’Adepte tenta de me sonder avec un rouage. Avec le froid, j’avais du mal à me concentrer, mais je me retranchai dans mon *eukori* en quête de la sensation fugitive de l’énergie traversant mon corps ; la sensation qu’elle passait simplement, sans recueillir d’information. Taggart grimaça.

— Je ne vois rien, confessa-t-il.

Mary avait vu quelque chose dès notre première rencontre. Même Felix avait perçu quelque chose en moi. Soit je devenais douée pour cacher mes aptitudes, soit les blessures que j’avais infligées à Hana dissimulaient mon talent potentiel. Soit Taggart était nul.

— Vous en êtes peut-être incapable, dit Mary. Mais c’est une Adepte.

Agacé, Amaral intervint :

— Taggart, vous êtes un Garant de la vérité. Demandez donc à cette femme s’il existe un rituel vraiment efficace.

L’Adepte se tourna vers Mary. Ils maintenaient tous deux depuis le début une sorte de rouage qui émoussait nos sens paranormaux. Je sentis soudain un tiraillement tandis que leurs sorts s’éprouvaient mutuellement.

Mary affichait un visage serein. Taggart se pensait suffisamment capable de percer ce masque pour l’interroger.

— Cette femme, Amber Farrell, est-elle une Adepte ?

— Une Adepte en formation, oui.

— Peut-elle accomplir avec succès le rituel pour métamorphes dont nous venons de parler ?

— Oui, répondit-elle sans la moindre hésitation.

Je retins mon souffle. Techniquement, je pouvais en effet accomplir *un* rituel ; si je le faisais sur un loup capable de se transformer, ça

« fonctionnerait ». Pouvait-on duper un Garant de la vérité avec ce genre de subtilité ? ou Mary était-elle trop forte pour qu'il arrive à pénétrer ses défenses ?

Taggart n'était visiblement pas convaincu par ce qu'il percevait.

— Eh bien ? demanda Amaral, trépignant d'impatience.

— Apparemment, elle en est persuadée, répondit l'Adepté en haussant les épaules. Quant à savoir si c'est vrai, c'est une autre histoire.

O'Neill chercha à me dominer. J'avais eu pas mal d'entraînement ces derniers temps ; je tins bon.

Nous avons réussi à perdre dix minutes de plus. Un messager s'approcha de Felix pour lui chuchoter quelque chose.

— Je propose une pause pour en discuter en privé, déclara l'alpha de Denver.

— Dix minutes, accorda Amaral en jetant un regard noir à ses compagnons.

Sur quoi, nous nous éloignâmes, Evans s'entêtant à me secouer le bras à la moindre occasion.

— Je crois que nous devrions sérieusement considérer leur offre, annonça Amaral. Nous ne pouvons pas attendre jusqu'au lever du jour. Je dois convoquer le Conclave cette nuit, et nous devons filer d'ici avant que quelqu'un appelle la garde nationale.

Il observa O'Neill, qui regardait l'horizon, les yeux perdus dans le vague.

— Ce rituel, dit l'alpha. Je veux le voir.

Amaral pinça les lèvres.

— Evans, laisse-nous Farrell et va chercher ton alpha. Nous avons besoin de lui ici. Fais vite.

Le méta partit à toutes jambes. Abruti jusqu'au bout – ils cherchaient juste à se débarrasser de lui. Je m'effondrai à genoux comme si j'étais exténuée. Je n'avais pas trop besoin de faire semblant.

Ils gardèrent le silence le temps que les pas d'Evans s'estompent.

— Je me contrefous que des loups se transforment ou pas, rétorqua Amaral. J'ai besoin de remettre ma conférence sur les rails et de me rendre dans le Colorado dans les deux prochaines heures, sans devoir affronter trois meutes de métamorphes.

Taggart et O'Neill acquiescèrent. Ce dernier avait toujours l'air songeur.

Parfait. Cette histoire de rituel lui trottait dans la tête – l'idée d'obtenir un remède au mal qui frappait de plus en plus de métamorphes était irrésistible. Maintenant, il restait juste à espérer qu'il refuserait d'abandonner Gold Hill à moins d'avoir la garantie que ça en valait la peine.

— Il n'y a bien que trois meutes ? lui demanda Amaral sur le ton de la provocation. Cheyenne ne va pas être rejointe par Medicine Bow, ou je ne sais quelle autre meute dont vous auriez perdu le contrôle ?

— Il y a sûrement eu un défi, répliqua O'Neill, sur la défensive. Cet homme n'est pas l'alpha que nous avons placé à la tête de la meute.

— Gardez vos excuses ! J'aimerais savoir à quoi nous sommes confrontés exactement si jamais la situation dégénère.

— Il n'y a que ces trois-là, confirma l'alpha. De plus, elles ne partagent aucun objectif commun, elles n'ont pas du tout la cohésion nécessaire pour nous attaquer. (Il marqua une pause, dévisageant Amaral, laissant la tension monter.) Cependant, je vous déconseille de traverser la rivière sans mon appui. S'ils décident de s'en prendre à vous, vous aurez besoin de ma meute.

— Sans votre appui ? Écoutez, Larimer n'interdit l'accès qu'aux alliés et associés des Gold Hill. Débarrassez-vous d'eux, qu'on n'en parle plus. Ils sont une gêne, et vous devrez de toute façon régler leur cas un jour ou l'autre. Vous avez bien vu leur comportement à Taos ; ce sont presque des dissidents.

O'Neill secoua la tête.

— C'est vous qui avez suggéré d'inclure Gold Hill dans nos plans. Nous recrutons les meutes en leur offrant le soutien et la protection de la Confédération. Si nous ne tenons pas nos engagements envers Gold Hill, cela pourrait ébranler la confiance de tous nos membres, présents et futurs. Il me faudrait une sacrée bonne raison de prendre ce risque.

Voyant où cette conversation les menait, Amaral souffla d'impatience.

— Ce rituel. Vous êtes en train de me dire que vous ne me soutiendrez pas si je ne repousse pas ma conférence pour un fichu numéro d'Adeptes ?

— Si ça fonctionne, ça vaut la peine de se débarrasser de Gold Hill.

Sur le principe, ça ne semblait pas le déranger, il avait juste besoin d'une bonne raison pour le justifier.

— Et si ça rate ? s'enquit Taggart.

— Dans ce cas, Larimer pourrait perdre le contrôle de sa meute, répondit O'Neill en haussant les épaules. S'il perd son autorité, leur alliance s'effondre. Même s'il la conserve, il passera pour un sot auprès des autres

meutes. Ils ne seront pas du tout en état de se battre.

— Très bien, conclut Amaral. Nous renonçons aux prétentions de Gold Hill. Larimer me garantit le libre accès à son territoire ce soir. Ils font leur rituel. (Il pointa un doigt vers O'Neill.) Mais, si le rituel échoue, vous acceptez de passer en force avec vos troupes et de repousser les métamorphes de l'autre rive assez loin pour que je puisse convoquer le Conclave. Je ne vais pas tout suspendre pour rien.

— C'est d'accord.

— En admettant que cette mascarade réussisse, intervint Taggart, qu'est-ce qui vous fait dire que Larimer partagera son secret avec vous ? Il aurait nettement plus intérêt à le garder pour lui tout seul.

— Ça n'a aucune importance, répondit le métamorphe, avant de reporter son regard froid et calculateur sur moi. Si ça fonctionne, je l'obtiendrai, d'une façon ou d'une autre.

Évidemment. Il pensait sûrement que je faisais partie du rituel. Quel que soit le sort qu'Amaral me réservait, O'Neill n'avait pas l'intention de me laisser lui échapper.

Je me moquais bien de ce qu'il croyait, du moment que Naryn arrivait à temps.

L'alpha utilisa sa radio. Il fit rappeler Evans pour mieux dissimuler ce qui se tramait en coulisses, et ordonna qu'on confine discrètement le reste de la meute de Gold Hill.

— À votre place, je filmerais le rituel, conseilla Taggart en me lançant un regard méprisant. Même si Larimer ne perd pas sa position tout de suite, sa crédibilité sera anéantie.

Et ça te donnera une cartouche de plus contre les rouages chamaniques. Pas étonnant que Chatima soit en cavale.

— Soit, concéda Amaral. C'est bientôt l'heure d'y retourner. O'Neill, vous veillerez à ce qu'Evans se tienne à carreau en bas.

L'alpha opina du chef ; il savait ce qu'il avait à faire.

Amaral me mit en garde :

— N'oublie pas que la vie de Diana dépend de toi. Ne tente rien qui pourrait lui être préjudiciable.

Evans rappliqua très vite et n'en crut pas ses oreilles. L'alpha lui offrait une place au sein de la meute de Wind River. Il en oublia de me maltraiter lorsque nous retournâmes dans la zone des négociations.

C'était toujours un abruti. Je doutais qu'il passe la nuit, quelle qu'en soit l'issue.

– Nous acceptons vos offres, à certaines conditions, annonça Amaral. O’Neill...

L’alpha entreprit de les énumérer.

Il s’était passé quelque chose pendant la pause. Felix paraissait à cran. Don était nerveux. Et Tullah était là, dans l’ombre, escortée par des loups de Denver.

Qu’est-ce qui se passe, bon sang ?

Mary me regardait fixement. Profitant d’un moment d’inattention d’Evans, j’articulai en silence : « Naryn ? »

Elle répondit en secouant discrètement la tête. Alors quoi ? Weaver s’en était-il pris à Tullah ?

Felix acquiesçait. Ils venaient de parvenir à un accord, même si les deux camps mentaient sans vergogne. Cette partie de la manœuvre dilatoire touchait à son terme.

— De quoi avez-vous besoin ? demanda O’Neill.

Je le sentais frémir d’impatience et d’enthousiasme. La Confédération devait être cruellement touchée par le problème des nouveaux loups incapables de se métamorphoser. Ça, ou il était encore plus avide de pouvoir que je le croyais.

Felix me fit signe de répondre.

— Une dizaine de personnes, peut-être quinze.

Je claquais tellement des dents que je pouvais à peine parler. J’essayais de me concentrer, mais je ne pensais à rien d’autre qu’à un bon feu bien chaud.

— Il me faut un feu de joie dans la prairie, ajoutai-je. Et que tout le monde dégage.

— Je resterai en qualité d’observateur, objecta Taggart. Afin de vérifier l’authenticité du rouge.

Je n'avais pas la force d'en discuter. Peu importe – je devais seulement faire semblant en attendant que Naryn se pointe. Il ne devait plus être très loin.

— Le collier, évidemment, poursuivis-je.

— Évidemment, répéta l'Adepté avec mépris. Nous devons l'examiner avant le rituel.

— Si vous voulez. (Je me tournai vers Felix.) Qui sera le candidat ?

Il plongeait son regard dans le mien.

— Olivia Todd.

Je faillis lâcher un hoquet de stupeur. Lui qui avait insisté pour qu'on n'inflige pas un faux rituel à Olivia. À moins que...

— Est-elle proche de la phase terminale ?

Je m'efforçais d'adopter un ton détaché et analytique, alors que ma louve s'agitait frénétiquement en moi : *Aide-la ! Aide-la !*

De la même façon, Felix s'exprimait d'une voix calme et assurée, mais je voyais l'effort que ça lui demandait.

— Elle n'en est plus très loin. Si elle ne se transforme pas dans les heures qui viennent, elle mourra.

Mais je n'ai eu que deux jours pour y réfléchir ! voulus-je crier. La démonstration ne devait être qu'un simulacre. Je n'étais pas prête.

— De qui as-tu besoin ? m'encouragea Felix.

Je devais me ressaisir et trouver une solution. Je l'avais promis à Olivia. Tout le monde comptait sur moi. Diana, Skylur, Felix. Et maintenant elle.

— Ricky, répondis-je d'une voix cassée.

Felix acquiesça. Il s'y attendait.

Qui d'autre ? Peut-être pourrais-je réellement tenter quelque chose avec l'eukori ?

— Yelena. Nick.

Une personne pour reconforter Olivia. Et une autre en soutien.

— Martha. Tullah.

Et une dernière. Une personne qui avait partagé quelque chose avec moi.

— Ursula. Et une dizaine de louveteaux, ajoutai-je sans vraiment savoir pourquoi, même si ça me paraissait logique.

Felix fronça les sourcils, surpris. Il pensait que je lui demandais les meilleurs combattants, pour les rapprocher du campement d'Amaral. C'est d'ailleurs ce que j'aurais fait... si le rituel avait été un simulacre. Mais,

maintenant que c'était concret, quelque chose au fond de moi me guidait.

— Elle doit être libre de ses mouvements pour le rituel, souligna Mary.

Amaral s'approcha de moi à grands pas.

— Tu sais ce qui attend Diana si tu t'enfuis, me rappela-t-il.

J'acquiesçai ; je n'avais pas du tout l'intention de partir. D'un bref signe de tête, il ordonna à Evans de trancher mes liens.

Bien que déterminée à ne montrer aucun signe de douleur, je fus incapable de la dissimuler. Lorsque mes épaules furent enfin libres de toute contrainte, je gémis. La moindre articulation dans mon dos et dans mes bras semblait faite de verre pilé. Je m'écroulai tandis qu'Evans coupait les entraves à mes chevilles.

Martha fut la première à me rejoindre, et me massa doucement les épaules. Les autres participants arrivèrent ensuite, un à un, puis Tullah s'avança en dernier.

Taggart lui bloqua le passage. Pouvait-il percevoir Kaothos ?

Une petite voix me murmura :

— *Il ne peut pas détecter ma présence, Amber Farrell. Il perçoit quelque chose, mais il n'est pire aveugle que celui qui ne veut pas voir.*

Un rire crépitant.

— Donnez-moi ça, exigea Taggart en tendant la main pour réclamer le collier.

Tullah le lui présenta et il le lui arracha, avant de faire courir ses doigts sur les perles.

Bonne chance, mon gars.

— Ce n'est pas un talisman, ricana-t-il. Ce n'est même pas un bijou de famille. Ce n'est qu'une breloque sans valeur. Même si...

Mon cœur bondit dans ma poitrine.

— Quelqu'un y a mis des rouages. (Il fronça les sourcils en frottant les perles du pouce.) Ils n'ont aucune structure, aucune forme. C'est du grand n'importe quoi, qui ne...

— Il ne peut pas transformer des métamorphes ? l'interrompit Amaral.

— Non, je vous l'ai déjà dit, c'est ridicule. Cette babiole est typiquement le genre d'objet qu'il faut détruire, de même que les gens qui l'ont fabriquée, et leur baragouin avec. C'est dangereux de manipuler l'énergie quand on a si peu conscience de ses conséquences.

Je voyais l'énergie s'élever en spirales autour de lui, prête à attaquer ce

qu'il ne comprenait pas.

— Si vous le cassez, notre accord ne tient plus, l'avertit Felix.

— Taggart, lâcha Amaral.

Le chef des Adeptes lança le collier à Tullah avec une moue de dégoût, et elle le rattrapa en plein vol.

Doucement !

— Tous ceux qui ne participent pas au rituel doivent dégager, décrétai-je en faisant signe à Mary et Liu de rester.

Taggart et Amaral échangèrent des murmures pressés. L'Athanate secouait la tête.

— Tu n'as pas mentionné ces deux Adeptes, protesta-t-il. Ils ne peuvent pas rester. Nous ignorons quels rouages ils pourraient tenter d'utiliser sous le couvert du rituel.

— J'ai besoin d'eux, persistai-je. Je suis encore en formation.

— Mais tu n'as certainement pas besoin des deux, argua O'Neill. Celle-qui-parle-aux-loups travaillait seule.

Zut ! alors il a bien entendu parler d'elle. J'aurais dû savoir que ça se retournerait contre moi.

Je devais rapprocher un maximum Mary et Liu du campement pour leur permettre d'étudier le verrou de Diana.

Mary s'avança.

— Tu as seulement besoin de l'un de nous pour t'aider, affirma-t-elle avant de se tourner vers Amaral. Je suis prête à m'offrir comme otage, pour garantir la bonne conduite des autres.

J'étais bien forcée d'admirer son courage – et son intelligence. S'ils l'emmenaient au camp, elle serait pile là où il fallait.

Taggart appréciait visiblement l'idée de l'avoir à sa merci. O'Neill n'avait aucune objection. Il voyait certainement l'avantage d'une prisonnière supplémentaire. Malheureusement, Amaral refusa de mordre à l'hameçon.

— Non, il est hors de question d'amener une Adepte aguerrie dans mon campement.

Il porta son attention sur Tullah.

— C'est cette femme qui t'a accompagnée au Nouveau-Mexique ? me demanda-t-il.

Nous nous figeâmes. *Eh merde ! quoi encore ?*

Je confirmai d'un hochement de tête.

— Tu tiens à elle. C'est elle que je vais emmener.

— Non ! s'écria Mary en s'avançant, l'air se chargeant soudain de violence.

— Arrête ! s'exclama Tullah en bondissant devant elle. Tout va bien, maman.

Mary savait-elle que j'avais libéré Kaothos ? Faisait-elle semblant ?

— *Du calme*, murmura la dragonne dans ma tête.

Liu fit doucement reculer sa femme. Amaral adressa un geste à Evans, qui prit Tullah par le bras pour la conduire vers le sommet du relief.

— Je vais bien m'occuper d'elle, siffla-t-il en passant devant moi. Elle aimera peut-être tellement ça qu'elle ne voudra pas revenir.

La jeune Adepta me remit le collier avant de se laisser emmener. Le talisman était lisse et lourd dans ma paume, encore imprégné de la chaleur de Tullah. Je le mis autour de mon cou, puis me penchai jusqu'à avoir le front contre le sol.

N'emmenez pas Tullah.

Je dus presser mon visage contre la pierre, me concentrer sur ses arêtes qui m'entaillaient la peau. Rouler des épaules. Tout pour forcer la douleur à occulter mes pensées et étouffer mon rire hystérique.

Oh non ! n'emmenez pas Tullah et Kaothos au beau milieu de votre base. Quelle mauvaise idée !

– Amber, murmura Martha en me touchant le bras.

Je relevai la tête. Un groupe d'une vingtaine de jeunes métas venait d'arriver, mené par Ben. Je clignai des yeux, perdue. Oui, j'avais dit qu'il me fallait des louveteaux, mais impossible de me rappeler pourquoi.

Je portai une main au collier pour le caresser. À quelle conclusion en étais-je venue dans le cachot du couvent ? Que le problème de métamorphose venait en grande partie du fait que la meute ne croyait plus que les loupés pouvaient se transformer.

Voilà pourquoi j'avais besoin des jeunes. Ils n'avaient pas encore eu le temps de se glisser dans cet état d'esprit négatif. Ben affichait un grand sourire et trépignait presque d'impatience. Il ne dégageait pas une once de négativité.

— Voici ma sœur, dit-il en me présentant la métamorphe derrière lui.

Cette dernière me regardait avec de grands yeux comme si j'étais son héroïne. Pas un brin de négativité chez elle non plus. Ils étaient parfaits. Je leur indiquai de rejoindre Olivia.

Je rejetai les trois suivants. Deux membres de la meute de Denver et un de Cheyenne ; en effleurant leur esprit avec mon *eukori*, j'y avais décelé du doute. Je renvoyai la plupart des autres. Sur tout le groupe, je ne gardai que quatre louveteaux de Denver, trois de Cheyenne et un de Cimarron, qui correspondaient à ce dont j'avais besoin. Des jeunes candides, à l'esprit ouvert.

— *Crédules donc*, lança Tara d'un ton narquois. *Je plaisante, frangine.*

Je les fis monter jusqu'à la prairie, puis leur demandai de ramasser des aiguilles de pins et des branches mortes pour allumer un grand feu.

Du bout des doigts, je suivis les lignes du collier.

Je dois...

Martha jeta un tas de bois sur la pile et vint me prendre dans ses bras.

— Tu as un devoir à remplir, Amber.

Je m'affaissai contre elle en frissonnant.

— Je ne sais pas...

— On ne connaît réellement son chemin qu'après l'avoir parcouru, murmura-t-elle, avant de laisser échapper un petit rire. Sans le vouloir, Amaral nous a fourni le lieu idéal en choisissant un site sacré. J'ignore ce qu'elle faisait exactement, mais Celle-qui-parle-aux-loups emmenait toujours ses protégés dans ce genre d'endroit.

— C'est vrai ? C'est un site sacré ?

— Chut ! écoute... (Elle me prit dans ses bras, me berça doucement.)
Écoute de tout ton cœur.

Le vent murmurait dans les sapins en emportant de fines traînées de neige. C'était comme un chant, comme le vieux souvenir de quelque chose entendu en passant. Un message qui ne cessait de se dérober à moi.

Je suivis les sillons des petites pierres.

Le reste se révéla sous mes doigts. Les perles me parlaient, chuchotaient des mots dans ma tête. Le second message caché ressemblait au premier, il commençait de la même façon. Puis d'autres mots pour dire la même chose ?

Je dois... Je dois...

— Le chant est puissant ce soir, souffla Martha. Beaucoup sont appelés.

Ce n'est que le vent.

Je dois choisir ma voie.

C'était le premier des messages secrets que Chatima avait inscrits dans le collier. J'avais choisi. L'un après l'autre, mes pas m'avaient conduite ici. Et je sentais le prix de ces choix tournoyer dans le ciel étoilé : la mort, le chagrin, la douleur et le malheur volaient en cercle tels des vautours au-dessus de ma tête.

Je tentai une nouvelle fois de décrypter le second message avec mes doigts.

Je dois...

Chatima avait foi en moi. Elle me croyait capable d'accomplir ce rituel.

Quelqu'un jeta les braises d'un brasero sur la pile de bois, qui prit feu. Les flammes étaient petites et dégageaient beaucoup de fumée, mais ça me paraissait adapté, et cette chaleur me fit du bien.

Martha me laissa me réchauffer pour aller voir Olivia, l'air inquiète.

Je pourrais leur demander de danser. Oui, ça me semblait approprié.

Olivia frissonnait à présent, plus que moi quand je grelottais. Nous ne pouvions plus attendre. Je m'approchai d'elle. La respiration sifflante, le corps secoué de tremblements, elle gémit :

— Trop tard... Tue-moi.

Je repensai au moment où Alex m'avait montré à travers l'*eukori* ce qui était arrivé à sa petite amie, Hope. Dans son souvenir, elle hurlait en se lacérant la peau avec les ongles tandis qu'une écume sanglante jaillissait de sa bouche et de ses narines. « *Tue-moi !* avait-elle crié. *Je t'en supplie, tue-moi !* »

Non, ça ne se passera pas comme ça.

Je pris sa tête entre mes mains pour la forcer à croiser mon regard.

— Non, fais-moi confiance.

Et elle obéit. Malgré la douleur qui l'aveuglait, elle me regarda avec des yeux emplis de confiance.

La douleur. Quelque chose dans le talisman. Il a *besoin* de douleur ? Il *veut* de la douleur ? Ça n'avait rien à voir avec les messages cachés ; c'était plus enfoui, une ombre nageant dans les profondeurs.

Sans réfléchir, je me projetai mentalement vers les gens qui nous soutenaient.

Ursula était là, solide et fiable. Elle aussi me faisait confiance. Sa foi était comme une immense digue qui me protégeait de la tempête. Et, en dessous, une autre lourde responsabilité sur mes épaules. Un secret qu'elle m'avait confié. Je ne lui avais pas fait de promesse comme à Olivia, mais quand même...

Je l'étreignis, puis appuyai un instant mon front contre elle pour m'imprégner du battement régulier de son cœur, de l'étrange familiarité de sa marque, qui oscillait entre Felix et moi, entre ce qu'elle était et ce qu'elle voulait être.

De l'autre côté, Martha. La lumière face aux ténèbres d'Ursula. Aucune pression ni attente de sa part, rien qu'une forte volonté d'aider, et un océan de compassion.

— J'ai besoin de votre aide à toutes les deux. Occupez-vous d'Olivia pour le moment, apaisez-la. Ricky, laissez-la.

Devrais-je le renvoyer ? Il émanait de lui un profond désespoir.

Non, garde-le.

— Yelena, j'aimerais que tu restes aussi à côté d'Olivia. Il faut que nous

puissions nous toucher même si nous nous éloignons l'une de l'autre.

Je me tapotai la tête, projetant un trait d'*eukori* vers elle. Elle parut surprise, mais acquiesça.

Ils voulaient tous y croire. Même Ricky conservait une petite étincelle d'espoir. Elle était cachée au fond de leur esprit, sous les souvenirs du sort funeste qu'avaient connu tant d'autres métamorphes, mais elle était bien là.

Il me fallait juste un moyen de détourner leurs pensées, d'escamoter leur scepticisme pour permettre à leur foi de s'embraser, comme le feu de joie.

Je dois...

— Nous allons danser, déclarai-je.

Tous me regardèrent d'un air déconcerté. Tous sauf Nick, qui poussa un long soupir songeur en laissant échapper un petit nuage de vapeur.

— Les Chippewas dansent-ils, change-peau ?

Il émit un grognement en réponse. L'espace d'une seconde, la silhouette de son ours sembla aspirer les ténèbres nocturnes et flotter autour de lui.

— Oui, nous dansons.

— Alors danse-moi une danse des esprits, change-peau. Danse jusqu'à ce que les étoiles tombent du ciel et que la terre s'élève vers le firmament, danse jusqu'à ce que les esprits s'éveillent.

Un autre grognement, plus grave. Il leva la tête pour goûter l'air glacé. Puis il se retourna, se débarrassa de ses vêtements et se mit à taper des mains et des pieds.

— Yelena.

L'Athanate éclata de rire.

— Oui, je suis la Taxi-girl. (Elle me regarda dans les yeux.) Je vais danser. Dois-je me déshabiller aussi ? Est-ce comme au club à Denver ? Ils vont glisser des billets dans mon string ?

J'esquissai un sourire las.

— Les strings sont interdits dans la danse des métamorphes.

Elle s'esclaffa derechef et m'attira vers elle pour déposer un baiser sur mon front.

— Tu vas réussir, me dit-elle avec conviction.

Puis elle se dévêtit et virevolta pour suivre Nick dans sa danse.

Les louveteaux se dénudèrent à leur tour et se joignirent à eux, offrant au rituel la légèreté de leur pas et la force de leur jeunesse.

Le bois de notre feu était trop vert, nous enveloppant d'un nuage de fumée.

Cependant, en son cœur, il brûlait ardemment. Olivia tremblait, le regard perdu dans les flammes. Elle semblait désormais indifférente à son sort.

Martha et Ursula retirèrent leurs vêtements. Olivia se laissa déshabiller. Elles la poussèrent ensuite délicatement dans la ronde. La jeune femme trébucha, mais parvint plus ou moins à prendre le rythme de la danse. Nick acheva son cercle autour du feu, les récupérant au second passage.

Peu à peu, les trébuchements se mêlèrent à leurs pas. Nick frappait des pieds, se tordait, tournoyait. Bison, ours, aigle, loup, saumon, cougar, élan. Il entonna un chant en chippewa. Les autres ne comprenaient sûrement pas les paroles, mais ils n'en avaient pas besoin. Ils l'accompagnèrent en reproduisant les sons à l'oreille.

Je sentis une avalanche de dérision émaner de Taggart, à une centaine de mètres de là, en haut de la colline. Des échos d'incrédulité et d'espoir venant de l'autre côté de la gorge. Ça n'affecta pas les danseurs. J'en étais l'unique cible. Je laissai ces sentiments glisser sur moi avec indifférence.

Et, derrière, j'accueillis le rythme de la danse des esprits, le laissai s'insinuer dans ma tête.

Dans un battement de cœur, le deuxième temps est plus fort : « pa-POUM ! pa-POUM ! » Le chant de Nick inversait ce rythme : « HEY-ya ! HEY-ya ! »

Je dois...

Je me joignis à la danse. Le moindre pas mettait mes épaules au supplice, et la douleur ne cessa de croître, jusqu'au moment où le ciel me parut soudain rouge sang et je m'oubliai. Par-delà la douleur, je devins maladroite, sereine, absorbée.

Nick nous entraînait sans faillir. Nous martelions le sol en cadence, tournoyant dans la fumée et dans la lumière vacillante du feu, tels des fantômes venus d'un autre âge.

Les esprits naviguent entre ce monde et l'autre. Un aigle traverse les nuages ; un loup spectral poursuit l'ombre dans la forêt. L'ours les guide. Leurs pas sont tonnerre, leur souffle un vent terrible qui fait ployer les arbres.

Un danseur se transforme. L'humain lève le pied, le loup frappe la terre de sa patte. J'entends le chant de sa métamorphose. Il résonne dans tout le cercle. Sa conscience effleure la nôtre, consumée par un désir ardent de chasser, de courir, de se battre.

Attends ! Attends ! Pas tout de suite.

Olivia était perdue, ballottée comme un bâton dans des rapides, le regard aveugle. Elle était uniquement portée par le pouvoir de la danse, entraînée dans le sillage des loups fantomatiques et les pas déterminés des ours.

Je sentis l'eukori de Yelena me tirer vers elle, me permettant de toucher Olivia par la pensée, renforçant le lien qui nous unissait.

Il me restait juste à trouver ce que j'allais lui transmettre.

Qu'avait dit Noble, déjà, quand nous avons parlé de la première métamorphose ? « *Imaginez votre loup en train de courir.* »

Elle ressent ce que je ressens. Nos cœurs battent à l'unisson. Je me souviens pour elle. Elle voit ce que je vois ; elle-même, sa louve, en train de s'élaner dans la forêt. De plus en plus vite.

Elle vole. Elle court. De plus en plus près.

L'énergie me traverse dans un crépitement.

Douleur. Douleur. Douleur. Impossible de réfléchir. Ressens.

Loup et ours. Loup et ours.

Je pressai le collier contre ma peau. Les perles me brûlaient.

Le secret des perles. Je dois contrôler mon destin.

Voilà ce qu'elles disent ! Voilà la seconde vérité, gravée en moi.

Je la hurlai dans la nuit dans une langue qui me parut étrange. Une langue que j'ignorais connaître.

Je dois contrôler mon destin.

Loup et ours.

D'autres loups se transforment.

Plonge comme l'aigle chasseur. Descends. Descends.

Et fonds-toi dans le loup qui court !

Je heurtai brutalement le sol. Je ne m'étais même pas sentie tomber.

Vertige. Trop de fumée. Mes yeux ruisselaient de larmes. Il y avait trop de bruit pour aligner deux idées. Je m'éloignai du feu en rampant et le vent tourna, emportant la fumée.

Tous les loups s'étaient transformés. Je me relevai péniblement, les jambes flageolantes. Ils bondissaient ; pas autour du feu, ils étaient tous concentrés au même endroit, formant une immense masse de fourrure tumultueuse devant moi.

Olivia ! Oh mon Dieu ! NON !

J'avais échoué. Et, pris de pitié, ils abrégèrent ses souffrances.

— NON ! hurlai-je.

Je me ruai vers eux, attrapant les loups les plus proches pour les écarter violemment.

Ils ne cessaient de me mordre. Leurs corps me bousculaient de tous les côtés tandis qu'ils grognaient, tournoyaient, sautaient.

Mais ils ne cherchaient pas à me tuer. Leurs crocs ne se plantaient pas dans ma peau. Leurs morsures n'étaient que des pincements excités. Ce n'était pas un coup de grâce.

Les loups dansaient !

Lorsque la masse poilue se scinda, je tombai à genoux. Devant moi se tenait une magnifique louve rousse. Elle chancelait, mal assurée sur ses pattes, l'air à la fois étonnée, fière et gênée.

Folle de joie, je jetai mes bras autour de son cou pour la serrer contre moi.

— Olivia, sanglotai-je, le nez dans sa fourrure.

J'ouvris mon cœur au chant rayonnant de l'Appel qui informait tous les métamorphes à des kilomètres à la ronde du miracle qui venait de se produire. Une explosion de liesse nous répondit de l'autre côté de la gorge de Toltec.

Soudain, des formes monstrueuses émergèrent de la fumée tourbillonnante, accompagnées d'un grondement si grave que je le sentis sans vraiment l'entendre. Une grosse truffe froide vint se coller à mes côtes.

Je clignai des yeux, ahurie. Est-ce que je voyais double ?

Deux ours kodiak !

Certains des loups bondissaient joyeusement autour d'eux, les associant à la célébration avec enthousiasme. Tous se moquaient bien que ce soient des ours – ou des change-peaux.

Ursula me donna un petit coup de sa grosse tête touffue. Le secret qu'elle avait caché à la meute pendant si longtemps : la douloureuse certitude qu'elle était plus qu'une louve, qu'elle était autre chose.

— Je n'y suis pour rien, balbutiai-je.

Nouveau coup de tête.

— Je ne peux pas te montrer ce que j'ignore.

Pourtant, j'avais créé une sorte de pont. J'avais transmis mon expérience de la lycanthropie à Olivia. Avais-je établi un pont similaire entre Nick et Ursula pour la métamorphose en ours ?

J'ignore ce qui s'était réellement passé, mais ça m'avait complètement vidée de mes forces. Mains et pieds maladroits. Jambes vacillantes. Vue

trouble.

Il fallait que je me ressaisisse. Le temps était écoulé ; je ne pouvais plus attendre Naryn. Je devais libérer Diana.

La nuit n'était pas encore finie. Loin de là.

— Filez ! dis-je en tapant la louve et l'ourse sur l'épaule. Retournez de l'autre côté de la rivière. Le temps qu'on libère Diana.

Je m'élançai vers le sommet de la colline, gonflée à bloc, mis à part le fait que mon corps entier me faisait souffrir et que mon cerveau semblait enchaîner les courts-circuits. Je devais tenir encore un peu.

Soudain, derrière moi, comme si un chef d'orchestre venait de lever sa baguette, un nouvel Appel s'éleva du canyon, vivifiant.

Contre toute attente, le rituel avait fonctionné. Le mélange auparavant discordant des Appels de Denver, de Cimarron et de Cheyenne se fondait à présent en une seule voix.

Je percevais toujours chaque meute individuellement. Aucune n'était soumise à l'autre, elles étaient régies par une nouvelle harmonie, plus forte, et la sensation d'un objectif commun qui me donna des ailes.

Elles étaient unies. Et elles comptaient se battre ensemble.

Amaral ne pouvait pas l'entendre ; il était sourd à l'Appel des métamorphes. Mais il me voulait toujours à sa merci.

— Saisissez-la ! Immédiatement ! hurla-t-il à ses gardes.

Cependant, alors que ses hommes se tournaient vers moi, ils se retrouvèrent brusquement pris dans une marée de loups de Wind River lourdement armés, menée par O'Neill. *Lui* n'était pas sourd à l'Appel qui montait du canyon. Tout comme il percevait la réaction dans l'Appel de la Confédération, qui résonnait soudain comme une pauvre cloche en cuivre avec un défaut dans le métal.

Il se préparait à prendre la fuite.

— Les Santa Fe ont attaqué ! On ne peut pas les repousser ici, c'est trop dangereux ! criait-il en agitant les bras. Nous devons nous replier. Rapprochez les voitures !

Les mouvements en apparence aléatoires de ses loups avaient en réalité un but bien précis : empêcher les gardes d'Amaral de m'atteindre. L'alpha de

Wind River savait que l'équilibre des forces s'était renversé. Il ne se sentait aucune obligation envers Amaral, surtout maintenant qu'il avait une bien meilleure façon d'atteindre les objectifs de la Confédération.

C'était moi qu'il voulait. Il se moquait éperdument de Diana ; il comptait certainement m'attraper et filer le plus vite possible.

Les loups de Wind River formaient un rempart impénétrable entre mon Mentor et moi. Je m'arrêtai.

— *Kaothos !* appelai-je, mais elle était trop loin.

Heureusement, Tullah avait vu le problème.

Il y eut un moment de flottement. Tullah hurla quelque chose à Amaral. Déboussolés, les gardes Athanate levèrent leurs armes, mais les métamorphes étaient bien trop nombreux.

Puis, sans la guetter particulièrement, je sentis Kaothos se débarrasser de son camouflage. Sa présence se répercuta dans l'énergie comme une secousse sismique. Taggart tourna brusquement la tête ; même les loups la perçurent et s'immobilisèrent.

J'en profitai pour piquer un sprint.

— Attrapez-moi cette salope ! tonna O'Neill.

Il se percha sur un grand rocher afin de dominer la cohue et de diriger ses loups vers moi. Puis sa tête explosa.

Julie, tu es un as ! Fusil sniper M24, calibre 7.62 OTAN. Deux cents mètres, voire plus, de nuit, dans la foule. Pile entre les deux yeux. Bien joué !

Les loups de Wind River devinrent fous de rage, mais il leur serait impossible de déterminer à temps l'origine du tir pour venger leur alpha. Je les contournai à toute allure, fonçant vers l'abrivent noir où se trouvait Diana.

Tout le monde criait. Entouré de ses gardes, Amaral leur hurlait de m'attraper, d'emmener Diana, d'abattre les loups, mais ils ne l'entendaient pas dans ce tohu-bohu.

Cependant, certains ne se laissaient pas gagner par la confusion générale. Evans me repéra. Il abandonna aussitôt Tullah pour tenter de m'intercepter.

Il n'avait pas ligoté sa prisonnière parce que ce n'était qu'une fille. Erreur fatale. Il eut un centième de seconde pour le regretter lorsqu'elle lui attrapa la mâchoire et lui tordit le cou. J'entendis le craquement même de là où j'étais.

Mon cœur se serra pour Tullah. Il n'y a jamais de moment ou de façon idéale d'apprendre qu'on peut tuer un être vivant à mains nues.

Je me précipitai dans l'abrivent, entraînant le chaos et la panique du

campement dans mon sillage.

Le décor de la conférence était censé communiquer une image de calme et de rationalité, évoquant un endroit où l'on prenait des décisions sérieuses et mesurées.

Sauf qu'à présent j'entrais en scène. Je n'eus pas le temps de voir la réaction des Maisons lorsque je fis irruption, nue et crasseuse, sur leurs écrans, avant de lâcher un juron en faisant pivoter la lourde caméra dédiée à Amaral pour la pointer sur Diana. En direct. Sans coupure. La mise en scène complète avec les Adeptes et les enfants.

L'assistant opérateur tenta de m'arrêter. Pas un Athanate, un simple intime. Je l'envoyai valdinguer dans une pile de matériel audiovisuel. Les plombs sautèrent et la moitié des écrans s'éteignit d'un coup.

J'y étais presque.

Des gardes métamorphes se ruèrent vers moi, mais ils étaient encore sous le choc. Je brisai une perche micro sur la tête du premier, puis poignardai le second avec le tronçon restant. Alors que l'homme agrippait la tige de métal plantée dans son ventre, je pris son pistolet et vidai le chargeur sur les autres gardes.

Encore quelques mètres.

Je trébuchai, aveuglée. À mesure que j'approchais, le sifflement du rouage s'était mué en hurlement. Sa violence me pénétrait jusqu'aux os, me brouillant la vue.

Assise près du fond, Diana avait la tête baissée, les yeux fermés. Les enfants l'entouraient par terre et deux Adeptes flanquaient sa chaise. Les deux autres se tenaient devant. Ils étaient tous absorbés par le rouage, incapables de bouger.

— *Fais attention. Ne tue pas les Adeptes tout de suite.*

— *Kaothos ?*

On se battait dehors. Elle était trop loin, et je n'avais pas le temps.

Pas le temps.

Je ne savais plus ce qui était dans ma tête et ce qui ne l'était pas. Aucun bruit dans le monde réel, pourtant mes oreilles étaient saturées.

Les toiles de l'abrivent se tendirent vers l'intérieur. Des visages s'imprimèrent dans le tissu. Ils chantaient, hurlaient. C'étaient les voix dans le vent, les voix glaciales des étoiles indifférentes qui tournoyaient dans le ciel, des esprits qui déferlaient sur les mornes collines.

Une bougie vacilla dans les ténèbres de mon esprit et sa flamme se répandit dans ma tête. L'énergie me parcourut, se déversant dans le conduit qu'était le verrou autour de Diana.

Elle jaillit ensuite de l'Athanate, traversa les enfants et les Adeptes, toujours immobiles pour maintenir le sort, puis plongea dans les profondeurs de la terre.

C'est alors que je le vis : un équilibre précaire. Peut-être n'avais-je pas besoin d'une force monstrueuse pour briser le verrou, mais juste assez pour faire pencher la balance.

Je plongeai la main dans le nœud de fils serrés qui le constituait pour tenter d'en extraire un.

Ce n'était pas comme le verrou de Tullah. La conscience des Adeptes se trouvait au cœur du rouage. Ils me repoussèrent. J'avais l'impression que les fils me glissaient entre les doigts et se resserraient quand je les touchais. Glissaient comme des cauchemars se tortillant dans ma tête.

Je vis Diana, assise sur une chaise. Puis en train de flotter, retenue par une masse grouillante de serpents.

Puis moi. Attachée. Dans une pièce sans fenêtre. En train de hurler.

J'attrapai l'un des fils et tentai de m'y insinuer comme je l'avais fait pour le verrou de Tullah. L'énergie me traversa, aspirant celle du sort, me brûlant comme de l'acide.

Une douleur atroce. Je poussai un hurlement, puis essayai d'attraper un second fil.

Taggart était là. Je le sentis accourir pour défendre le verrou de sa communauté, son *eukori* verte de peur. Il appelait à l'aide.

D'instinct, je baissai la tête, et le fusil vide qu'il brandissait comme une matraque me frappa les épaules.

Une nouvelle vague d'énergie me parcourut. La douleur était insoutenable. Je me coulai dans un troisième fil.

— Arrêtez-la !

Taggart lâcha son arme et tenta de m'enfermer dans une prise d'étranglement. Lorsqu'il me toucha, je me sentis de glace. Calme dans l'œil du cyclone. L'Athanate dans la tempête de la louve.

Bonjour, dis-je, avant d'éclater de rire.

Ma mâchoire fondit et se reforma. Avec des crocs de loup, pas d'Athanate.

Je lui mordis le bras jusqu'à l'os. Il hurla et se débattit frénétiquement,

cherchant par tous les moyens à se dégager.

Mon Athanate empoisonna ma salive. Taggart le sentit, le venin sillonnant ses veines comme des lames de rasoir. Son cri devint plus perçant, jusqu'à se confondre avec le hurlement spirituel que j'entendais dehors.

Je perçus l'arrivée soudaine d'Amaral et de ses gardes, qui déchirèrent la toile pour entrer.

— *Kaothos ! au secours !*

Les forces que je puisai dans l'*eukori* de Taggart rendirent mon appel assourdissant.

Des appareils explosèrent et, alors que les projecteurs s'éteignaient, l'un des assistants poussa un cri sur ma gauche.

— Là ! Regardez ! Regardez ! répéta-t-il en boucle, hystérique.

— Oh, Seigneur !

Au-dessus de notre mêlée, dans la voûte immense du ciel noir, les étoiles disparurent peu à peu.

Je la sentis se manifester. Ce n'était plus l'illusion de fumée qui traversait murs et plafonds, mais un corps solide et sinueux, suspendu dans les airs, occultant la lumière des astres.

Les hurlements se mêlèrent pour ne former qu'un long chant indistinct dans ma tête.

La dragonne passa en moi. Mes mains spirituelles devinrent d'immenses griffes qui se refermèrent sur le nœud bourdonnant du verrou.

Encore des explosions. De grandes ailes squameuses s'abattirent, écrasant l'abri de toile. Une rafale de vent renversa le reste du matériel.

Les gens couraient. Amaral fuyait.

Non, pas lui. Il est à moi !

Une rage folle dans ma tête. L'énergie du verrou entier s'effondra, me consumant comme une flamme dévorante. Je ne pouvais pas le supporter.

Kaothos l'attira en elle pour m'en débarrasser.

Le feu dans mes veines. Mes hurlements. Ceux de Kaothos. Ceux de l'ensemble des Adeptes de Taos disséminés sur la colline. Tous liés dans cette douleur effroyable.

Du blanc, partout du blanc, qui me brûle les yeux.

Pas de verrou. Pas de Diana. Juste une boule de feu comme l'explosion d'une super nova.

Puis l'énergie me quitte pour nourrir ce soleil. La douleur disparaît.

Taggart tombe dans le soleil en se débattant, la bouche et les yeux grands ouverts, terrorisé. Pas de cri. Rien qu'un son – une unique note, si grave que je ne peux que la sentir.

Des enfants flottent, tombent. Les yeux fermés, à la dérive.

Puis mon visage fut écrasé contre le sol. J'étais couverte de sang et de terre.

Un cri retentit dans le canyon, un hurlement puissant repris par tous les loups des trois meutes, et repris par leur Appel.

Chasser ! Tuer !

J'entendis des coups de feu, mais je sentais la Confédération se carapater.

Quelle était cette affreuse odeur de brûlé ? Un cauchemar ? Un souvenir ? Je connaissais cette odeur. On n'oublie jamais la puanteur de la chair humaine qui brûle.

Chasser ! Tuer !

C'était mon Appel aussi.

Ils prenaient la colline d'assaut.

Je me frottai les yeux pour retirer la crasse qui s'y était collée. L'abrivent n'était plus. Les tables et les chaises étaient en miettes. Le matériel audiovisuel détruit, éparpillé partout.

L'odeur émanait des quatre Adeptes qui avaient maintenu le verrou. Ils se tenaient toujours au même endroit, rigides. Ils avaient la tête en feu et leur chair avait commencé à fondre. Figés dans une expression de stupeur et de souffrance, leurs visages perdirent leurs traits, puis s'affaissèrent, défigurés.

Les enfants gisaient autour de Diana, morts ou inconscients.

Elle était affalée sur sa chaise, maculée de sang.

Taggart était étendu à ses pieds, mort, la gorge arrachée et le visage marqué par ses derniers instants d'horreur.

Aucune trace de Kaothos. Je ne percevais même pas sa présence. Ni celle des esprits qui avaient envahi le campement. Mon esprit était plongé dans un silence inquiétant.

À l'exception de l'Appel.

Chasser. Tuer.

Amaral ! hurlai-je. *Amaral. Il est à moi. C'est à moi de le tuer !*

Tout se résuma alors à cette seule pensée.

La mort n'épargne personne. Pour certains, c'est une délivrance. Mais peu choisissent la manière dont ils quittent ce monde.

Il se débat. Ses forces l'abandonnent, mais il s'accroche à la vie.

Il est vieux. Très vieux. Je le sens dans son Sang.

Nous avons dansé sa dernière danse sur cette pente glacée. Cependant, nous pouvons faire durer les derniers pas. Souffrance et peur. Un délice.

Ses yeux, qui ont pour la première fois vu la Nouvelle-Angleterre en 1757 depuis le grément d'un baleinier yankee, se voilent.

Je desserre légèrement les crocs. Il s'accroche faiblement à la vie. Il sait que sa fin est proche et il est terrifié.

Tant mieux.

— Amber, arrête.

J'entendais des voix tout près, mais elles ne signifiaient rien pour moi.

Il s'était enfui. La perte de l'alpha de Wind River, l'apparition soudaine de Kaothos, la mort des Adeptes de Taos et le grand cri des meutes qui avaient traversé en masse la rivière de Los Pinos, tout cela avait complètement brisé la Confédération. Se retrouvant seul, avec quelques gardes Athanate pour le protéger, Amaral avait pris la fuite.

Je les avais rattrapés sur le coteau. Même s'ils n'étaient pas du niveau de l'Ops 4-10, ses gardes restaient des Athanate armés de fusils.

Ça n'avait eu aucune espèce d'importance.

J'avais poussé un hurlement de défi et senti les loups accourir de partout, passant tels des fantômes entre les sapins, volant au-dessus du sol raboteux, plus rapides que le vent qui portait les premières neiges. Tels des rubans noirs et blancs, les formes physiques et spirituelles s'étaient mêlées pour ne laisser que des silhouettes grises.

« Chaque voie est porteuse de mort, de chagrin, de douleur et de

malheur. »

J'ai choisi.

Amaral ne s'en tirerait pas comme ça. C'était écrit, il mourrait ce soir.

Des mains me touchent. Je gronde. Un gargouillis s'échappe de sa gorge.

Lentement. Lentement. Dansons encore un peu.

La mort s'était abattue sur la colline. Le nuage de peur et de confusion. L'un des gardes d'Amaral devant moi. Le goût de son Sang. Le cartilage qui avait craqué sous mes crocs. L'interruption abrupte de ses hurlements.

Un énorme loup, Silas, s'était attaqué aux derniers gardes, pendant que d'autres se battaient autour.

Puis Amaral lui-même.

J'avais repris forme humaine un instant. Je voulais qu'il voie le visage de son exécutrice, mon corps maculé de sang.

Il ne portait aucune arme. Trop arrogant. Trop bien protégé. Mais plus maintenant.

Il m'avait donc attaquée sur un terrain où il pensait avoir l'avantage. Des dagues de glace s'étaient heurtées aux remparts de ma colère dans ma tête.

Puis un combat à mains nues s'était ajouté à l'affrontement mental.

Je ne m'étais jamais entraînée à ça. Au corps à corps, je pouvais le vaincre, même s'il était plus fort que moi, même si mes épaules meurtries m'arrachaient des cris de douleur. Esprit contre esprit, je pouvais me défendre. Mais je ne pouvais pas faire les deux.

Il parvint à m'agripper fermement, trop pour que je puisse me libérer.

Je lui crachai du sang et du poison dans les yeux. Ça ne suffisait pas.

Son attaque mentale martelait les défenses de mon esprit comme une masse. Je décidai de le laisser entrer dans ma conscience.

Des souvenirs que j'avais enfermés depuis longtemps s'élevèrent en moi comme un brasier, et il ne put reculer. Pris au piège.

Des sentiments de trahison et de désespoir si forts qu'ils vous fracassent l'esprit.

Voilà ce que ça fait, Amaral.

Voilà ce que ça fait d'être attachée, incapable de bouger, pendant qu'ils te brisent bras et jambes, te tailladent et te brûle la peau pour voir en combien de temps tu guéris.

Voilà ce que ça fait de les entendre discuter. Essayons avec des sédatifs cette fois. Voyons si un nombre plus important de blessures ralentit la

guérison de chacune. Voyons si l'inanition a un effet sur la guérison. Est-elle viable pour la reproduction ?

Voilà ce que ça fait quand c'est ton propre camp qui t'inflige ces tortures et que tu te réveilles au milieu d'une nouvelle expérience, que tu hurles jusqu'à t'en écorcher la gorge, que quelqu'un déclare que le sujet est perturbé et qu'ensuite un liquide froid coule dans tes veines et que tu ne peux plus crier mais tout sentir.

Puis ma louve s'empara de mon corps. L'emprise mentale et physique d'Amaral faiblit un instant et je le saisis à la gorge.

Ne meurs pas tout de suite, Amaral. Ça m'amuse beaucoup. Il te reste tant de choses à voir.

Encore du mouvement.

Ils ne sont pas là pour te sauver, Amaral. Tu es à moi. Ta mort est ma vie.

Une détonation. Une odeur d'huile et de nitroglycérine brûlées. Puis je n'ai plus que de la chair morte entre les mâchoires.

Il était à moi ! Je m'accroupis sur son cadavre et montre les dents aux silhouettes autour de moi. C'était à moi de le tuer, comme bon me semblait.

Je tuerai, tuerai. J'ai besoin de tuer pour ne plus voir les choses qui hantent mon esprit.

Alex était là.

J'avais du mal à penser. Je ne voulais pas penser. Si je pensais, je me souviendrais.

Il prit sa forme de loup et esquissa un pas vers moi.

Grrr !

Mais je ne peux pas l'affronter. C'est mon alpha. Je l'ai accepté.

Je les laissai emporter le corps d'Amaral en montrant encore les dents tout en m'écrasant. Alex se campa devant moi, la tête haute. Je retroussai les lèvres, mais ne grognai pas.

« Chaque voie est porteuse de mort, de chagrin, de douleur et de malheur. »

J'avais choisi celle qui s'achevait ici. Diana était vivante. Les Panethus parviendraient peut-être à se relever et à forger des liens dans toute la communauté paranormale. Olivia était vivante. La Confédération vacillerait ; les survivants de cette nuit rentreraient dans leurs meutes respectives en semant le virus du doute, et la Confédération se replierait sur elle-même. Ma meute était en sécurité pour le moment. Ma Maison protégée. Amaral mort.

Chaque chose avait un prix.

Même en louve, sous la domination d'Alex, je sentais la folie m'envahir.

Quelle ironie ! En fin de compte, le catalyseur n'était pas la lutte entre mon Athanate et ma louve. Ni ma tentative de devenir Adepte. Ni la malédiction qui se tordait dans mon ventre.

C'étaient les sévices qu'on m'avait infligés à l'Obs, avant que le colonel Laine vienne me libérer. Les traumatismes qu'ils avaient cachés dans les endroits que j'avais prévus pour ce genre de souvenirs.

Les murs que j'avais érigés, et qu'ils avaient renforcés, venaient finalement de céder.

Ma louve m'en protégeait de son mieux mais, sans la présence d'Alex, la rage meurtrière reviendrait. Ce serait pire si je reprenais forme humaine et laissais l'Athanate prendre le dessus. À l'idée de boire du Sang, ma louve tremblait d'impatience.

Je fermai les yeux.

Oh oui ! je mordrais. Je planterais mes crocs au plus profond pour me nourrir de la peur et du désespoir. Insensible.

Cette pensée résonnait dans mon corps tout entier.

Renégate. Renégate. Renégate.

61

Une foule s'amassait autour de nous. Ma Maison se fraya un chemin jusqu'à moi.

Non, ce n'était plus la mienne. Plus la mienne. Je frémis de rage. Celle de Naryn.

Mieux ainsi. Plus sûr.

Ils sont moi !

Un grondement d'avertissement de la part d'Alex me calma juste à temps pour l'arrivée de Jen. Il voulut l'arrêter, mais elle s'agenouilla près de moi et me serra contre elle.

Le grognement mourut dans ma gorge, se muant en gémissement. Alex s'immisçait entre nous pour nous séparer. Je tentai de le mordre.

Ricky tira doucement Jen par l'épaule.

— Jen, elle n'a pas conscience de ses actes. C'est trop dangereux.

— Elle ne me fera aucun mal, affirma-t-elle en enfouissant son visage dans ma fourrure, refusant de me lâcher.

Mon intime. La mienne.

— Reviens-moi, chérie, murmura-t-elle.

Je gémissais. J'aurais tant voulu reprendre forme humaine.

Les désirs de mes intimes sont sacrés à mes yeux.

Non ! mieux vaut rester en louve et laisser Alex me maîtriser.

Je retroussai les lèvres dans un grognement silencieux.

Elle m'embrassa sur le front, frotta son visage contre ma mâchoire et me serra plus fort. Elle enveloppait tous mes sens. Son odeur, son contact, sa voix, son goût. Elle soutint mon regard.

Intime. Amour.

— Reviens, répéta-t-elle.

Je me secouai, mais elle refusait de me lâcher.

— Tu ne peux pas rester louve. Tu dois être les deux. Louve et Athanate. Tu dois trouver un équilibre entre les deux.

Pia essaya à son tour de la faire reculer.

— Ne fais pas ça. Si elle reprend forme humaine, elle voudra du Sang.

— Et elle peut le prendre. Elle le sait.

— Attends que Diana soit là.

— Et quand Diana n'est pas là ? C'est à nous de régler ce problème. Tu m'as dit que j'avais des droits en tant que membre du clan d'Amber. J'exerce ces droits.

Danger, gémis-je.

Alex redevint humain.

— Je suis d'accord avec toi, dit-il à Jen. C'est à nous de le faire, mais il vaudrait mieux que ce soit moi. Je suis plus résistant. Elle n'aura pas conscience de ses actes.

— Non ! refusa Jen d'un ton catégorique. Ça ne résout pas le problème. Elle a besoin de savoir qu'elle peut se maîtriser, même avec moi, même lorsqu'elle est dans cet état. C'est ce que nous devons prouver. Ensuite, tout sera plus simple.

La domination d'Alex se dissipait maintenant qu'il était humain. Je me sentais irrésistiblement attirée vers Jen. Vers lui.

Je me transformai et tombai à la renverse.

— Trop dangereux, croassai-je.

— Oui, chérie, dit Jen avant de s'allonger près de moi.

Quelqu'un m'emmitoufla dans une couverture de survie, mais ce n'était pas le froid qui me faisait trembler. Je ressentais la soif de Sang. Mes mâchoires étaient douloureuses. Je fermai les yeux. Je voulus parler, mais aucun son ne sortit.

David me caressait les cheveux. Il avait trouvé le collier que j'avais perdu en me métamorphosant.

Olivia, de nouveau humaine, enveloppée elle aussi dans une couverture. Elle me remit le collier autour du cou en me contemplant avec adoration. Je voulus lui dire de cesser, mais ne produisis que des mots déformés.

Jen, son corps si chaud contre le mien, me força à baisser la tête pour placer mes lèvres contre son cou.

— Peux pas, marmonnai-je. Risqué.

Ma voix était étouffée par sa peau douce et parfumée. Son pouls palpitait

d'excitation contre ma bouche.

Elle chuchotait des paroles, et je reconnus un texte de Pia : un serment Athanate, qui ressemblait davantage à la chanson d'amour d'un intime.

*Je suis le col à travers tes montagnes,
Et le chemin au cœur de ton désert.
Je te fais ce présent avec amour pour que nous vivions toi et moi.*

Le temps parut ralentir. J'avais l'impression que mes mâchoires se liquéfiaient, mais le gémissement qui m'échappa fut un son de pur plaisir. Mes canines émergèrent avec leurs canaux sanguins dédiés, les *taryma* comme les appelaient les Athanate, suivies par un ensemble d'organes, dans ma gorge et dans mon torse, destinés à une seule chose : boire du Sang.

— Je t'aime, murmura Jen.

Mes crocs palpitaient au rythme de ses battements de cœur. Sa chair sembla se dissoudre à la première pression. Nous eûmes toutes deux un hoquet de surprise. Mes canines s'enfoncèrent alors dans son cou pour accomplir leur office.

J'aspirai ma première gorgée. Je n'avais pas besoin de déglutir. Les *taryma* acheminèrent le sang jusque dans mon torse. C'était plutôt comme inhaler.

Sang. Joie.

Un véritable délice. Je sentis une explosion de plaisir dans mes crocs, qui se propagea dans les *taryma* puis dans mon buste. Si puissante que je lâchai le cou de Jen en me cambrant. Je gémis. L'air semblait glacé contre mes canines. J'avais besoin de Sang, plus de Sang, du Sang chaud, plus que tout au monde. *Maintenant !* La soif occultait tout le reste. Me cramponnant à Jen, je renversai la tête en arrière avec un regard aveugle, la bouche béante, éperdue.

— Tout doux, tout doux, soufflait Alex.

Je sentis le poids de son corps et de son *eukori* sur moi.

Mon clan !

Je les aimais. Tous les deux. Alex. Jen. Doucement.

Nos *eukori* se mêlèrent. Ils purent sentir ce que je ressentais : la soif, la soif impérieuse.

— Je t'aime, répéta Jen en me ramenant à son cou, avant de gémir quand mes crocs s'enfoncèrent de nouveau en elle : Oh oui !

Tout doux.

Je pouvais faire ce pas. Je pouvais choisir cette voie.

Comme la meute, je serais la somme de tout ce que j'avais fait dans ma vie.

Vasana. J'en ferai un geste d'amour.

J'aspirai son sang avec une extrême précaution. Le second afflux déferla en moi telle une vague. Mais, cette fois, Alex et Jen étaient avec moi, et la sensation déferla aussi sur eux.

C'est tout.

J'en voulais encore. Je voulais boire son sang jusqu'à satiété. Jen voulait que je me nourrisse.

Je dois choisir ma voie.

Je relevai la tête, dégageant mes canines du cou de Jen. Elles désiraient ardemment y retourner.

Je devais refermer ses plaies, c'était mon devoir d'Athanate envers les membres de mon clan. Mais Bian et Pia s'en occupaient déjà. Jen gloussa, atone, tandis qu'elles lui léchaient le cou. Je flairai l'odeur des aniatropiques étalés sur la morsure.

— Tu vois, dit-elle, toujours accrochée à moi, refusant de me lâcher.

Puis ce fut au tour Alex. Mon alpha.

Il m'embrassa et frotta son visage contre le mien à la manière des loups. Je sentais son Sang, qui se précipitait dans ses veines. Je me retournai pour l'attirer contre moi.

— Je t'aime, susurra-t-il lorsque je le mordis.

Oh mon Dieu ! Le plaisir.

Il avait un goût différent. Un goût de loup. Mâle, fort, alpha.

Je sentis la puissance de son sang jusque dans ma poitrine. Peu importe ce qu'en disaient les Athanate, il me convenait tout à fait.

Je pris une nouvelle gorgée, aspirant son sang en moi, savourant le choc enivrant qui nous balayait tous les trois.

Et c'est tout.

Magnifique.

Mes intimes sont collés tout contre moi, et il n'est pas question que je me relève un jour.

Ils sont inquiets.

Le collier me brûlait la peau.

Je dois choisir ma voie.

Je dois contrôler mon destin.

Je dois...

Les mots m'étaient étrangers. Ils ne faisaient écho à aucune langue que je connaissais. Joie. Existence. Quelque chose qui les liait.

— Ça va ? s'enquit Jen en m'essuyant le visage avec sa manche d'un air soucieux.

Je remuai les lèvres, mais aucun son n'en sortit.

Repue. Assez pour le moment. Paisible. Tellement merveilleux.

Mes deux intimes s'inquiètent. Le loup d'Alex veut sortir. Se blottir contre moi.

Vas-y. Aucune raison de s'inquiéter. Tout va bien.

Chaud. Merveilleux.

La troisième vérité monte doucement à la surface. N'essaie pas de la saisir. Elle viendra toute seule.

Lentement. Des mots inconnus, dans une autre langue. Ils veulent dire...

Je dois célébrer mon existence.

Les larmes coulèrent sur mes joues.

Quelqu'un me nettoyait la figure. Tout le sang et la crasse. J'avais besoin d'un bain, pas d'un coup de lingette.

Je dois célébrer mon existence.

Je n'avais pas à craindre ma louve et mon Athanate. Ces deux parties de moi avaient appris à travailler ensemble, au lieu de se pousser mutuellement vers la folie. Elles avaient testé leur domination et découvert que les qualités de chacune l'emportaient sur leurs défauts. Elles avaient trouvé un équilibre.

Malheureusement, ce n'était pas suffisant. La démence dans ma tête n'avait rien à voir avec elles. L'autre partie dont Chatima m'avait parlé : « *le noir message que d'autres ont gravé en toi* ».

Mettant fin au moment de partage avec mon clan, j'enroulai fermement mon *eukori* autour de la folie qui s'échappait de mon esprit.

Personne ne doit sentir ça.

De plus en plus de gens s'attroupaient : Athanate, métamorphes, Adeptes. Bruyants. Joie et chagrin mêlés.

Ma Maison était inquiète. Elle formait un cercle autour de moi.

La sœur de Felix, Martha, a réussi à se glisser jusqu'à moi. Silas se tient derrière elle comme l'une des statues des Lyssae dans le sous-sol du Refuge,

d'une perfection impossible, son visage indéchiffrable dans la lumière des astres. Ils se tiennent la main. Il y en a d'autres derrière eux. Tant d'autres. Une partie silencieuse de la foule.

Martha s'incline et dépose un baiser sur mon front. Des lèvres glacées. Des doigts me caressent la joue. Elle est si froide.

Silas se penche sur moi. Je ne l'entends pas. Je peux lire sur ses lèvres. « Beau travail », me dit-il.

Martha lève doucement la tête comme si elle entendait quelque chose au loin.

Elle remue les lèvres : « Écoute, me dit-elle. Écoute le chant. »

L'expression de son visage. La joie naissant dans ses yeux comme l'aurore.

J'essaie de prononcer son nom. Martha.

J'ai choisi une voie. Tout a un prix.

Ils étaient attachés par ma faute à une roue qui tournait.

Mort, chagrin, douleur et malheur.

Je vois leurs loups plus nettement que je ne vois leurs visages. Ils écoutent. Ils écoutent. Puis ils courent. Ils sont si nombreux à s'élancer dans la nuit insondable. À suivre le chant.

— Elle va bien ? demanda Jen, angoissée. Elle ne parle pas.

— Elle va... plutôt bien, répondit Diana. Elle est en pleine extase sanguine. Ce n'est pas la chose la plus étonnante qui se soit produite ce soir.

Voilà donc ce qui m'arrive. L'extase sanguine. Je flotte, dans un océan de tristesse.

Martha ? Silas ?

Rien.

Je clignai des yeux.

— Elle en émergera peu à peu, poursuivit Diana d'une voix épuisée. Vous devez rester avec elle.

Les mains de Diana sur ma tête. De vraies mains.

Des doigts, des doigts spirituels qui s'enfoncent dans mon crâne.

Pas bon. L'obscurité. Resserrer l'eukori. Rien ne doit sortir.

Des mots. Des disputes. La peur. Les ténèbres dans mon esprit.

Je serre mon eukori encore plus solidement. Personne ne doit voir ça.

— Je ne peux rien faire pour l'instant, déplora Diana. J'essaierai dès que possible. Mais nous avons des ordres de Skylur. Je ne peux pas refuser, et

Amber non plus. Nous devons le rejoindre à Los Angeles immédiatement.

— Elle n'est absolument pas en état de voyager.

— Nous ne sommes absolument pas en position de désobéir.

Un hélicoptère. Une sensation si familière que je n’aurais su dire où la réalité s’arrêtait et où le souvenir commençait. Des visages penchés sur moi. Ce n’étaient pas les bons.

— Dites à Top que je suis désolée. Je les ai perdus. Je les ai tous perdus. Je suis désolée, Top.

— Tu divagues, ma chérie.

Jen, inquiète. Le visage pâle.

Avais-je parlé à haute voix ? Où étions-nous ? Pas en Amérique du Sud.

Je devrais lui demander.

Mais je l’embrassai à la place. Je m’abandonnai à cette sensation. Alex et Jen m’écrasaient entre eux. Leurs cœurs battaient en mesure avec le mien. Peu importe où je partais dans ma tête. Le lourd battement de leurs cœurs était comme un phare dans l’immensité de la nuit. Je trouverais toujours le chemin du retour.

Chéris cet instant. Chéris-le. Précieux.

Le bruit des pales fut absorbé par le sifflement des turbines qui décéléraient.

Des voix furieuses. Une urgence. Une odeur de carburant d’aviation.

Je tournai la tête pour humer l’odeur d’Alex. Loup. Meute. Calme.

Une forme qui se profile. Un jet.

Ils essayèrent de m’attacher.

Non ! Non ! Non ! Je hurle. Je ne sortirai jamais d’ici.

Je claquai de nouveau la porte de mon *eukori*.

Je me retrouvai par terre, serrée entre mes intimes, secouée de tremblements.

Ne laisse jamais sortir ça.

Des portes se ferment. La pression change. Les moteurs montent en

régime.

Les lumières baissèrent. L'avion dégageait des odeurs de cuir neuf et de désodorisants.

Je ne pouvais pas fermer les yeux. Impossible. Des cauchemars me guettaient. Des cauchemars. Je ne devais *pas* partir n'importe où dans ma tête, car il y avait des recoins dont je ne reviendrais jamais.

— Repose-toi, murmura Jen.

Nous volons.

Je flotte...

Je flotte sur la rivière de la nuit, vers la cité des rêves.

Mark Henwick est né en Afrique, où il a grandi au soleil. Plusieurs emplois de barman ont rapidement raison de son penchant pour la philosophie et la psychologie. Il entame des études de science-fiction avant de décrocher un diplôme d'ingénierie et d'obliquer vers une carrière dans le marketing. Tous ces éléments lui ont servi à se lancer dans l'écriture. Quand il ne parcourt pas les montagnes Rocheuses, il vit avec sa famille dans le sud de l'Angleterre.

Du même auteur, chez Milady, en poche :

Amber Farrell :

Amber Farrell : L'origine

1. *La morsure du serpent*
2. *La voix du dragon*
3. *La piste du loup*
4. *La danse des esprits*
5. *Les secrets des anges*

www.milady.fr

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *Cool Hand*

© 2015 Mark Henwick

© Bragelonne 2019, pour la présente traduction

Photographie de couverture :

© Shutterstock

Illustration de couverture :

Anne-Claire Payet

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8112-2337-3

Bragelonne-Milady
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@milady.fr

Site Internet : www.milady.fr